[illegible]

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWELL,

ECRITE PAR LUI-MEME.

TRADUITE DE L'ANGLOIS,

Et enrichie de Figures en Tailles-douces.

NOUVELLE EDITION.

TOME SIXIEME.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

MDCCXLIV.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE Mr. CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE ONZIE'ME.

LA joye ne cherchant qu'à ſe répandre, il auroit été difficile à tant de cœurs ſatisfaits, de contenir leurs tranſports ; & quand ils y auroient pû réüſſir, rien ne

les obligeoit à se faire cette violence. L'opinion que j'avois fait prendre à M. de L*** & à ma belle-sœur, du caractère de Milord Clarendon, leur fit prévenir volontairement les questions auxquelles ils devoient s'attendre sur la situation de nos affaires, & sur les motifs de leur voyage. Cet illustre ami reçut leur confidence avec ardeur, & leur fit connoître qu'elle venoit moins de sa curiosité que de son amitié & de son zèle. Il ne leur refusa point ses conseils. Quoiqu'étranger, leur dit-il, les dégoûts que j'ai reçûs de la Cour d'Angleterre, & la conduite que j'ai tenuë constamment depuis mon séjour en France, me mettent à couvert ici de toutes sortes de soupçons. Je puis vous servir, sans appréhender qu'on m'observe & qu'on se défie de mes motifs. Si je me forme une juste idée de votre situation, il ne peut vous rester que deux inquiétudes; l'une, qui regarde la santé de M. Cleveland & sa réconciliation avec son Epouse; l'autre, sur votre passa-

ge

ge en Angleterre, auquel vos ennemis pourroient mettre encore des obſtacles. Le premier de ces deux ſoins, continua-t-il, en s'adreſſant à ma ſœur, ne ſçauroit vous cauſer déſormais autant d'embarras que de plaiſir; & je prévois que ce qui va rétablir le repos de M. Cleveland, achevera promptement de guérir ſes bleſſures. C'eſt votre ouvrage, ajouta-t-il; & j'apprendrai de vous-même de quelle manière vous me croyez capable d'y contribuer; mais voici ce que j'ai à vous propoſer contre vos autres craintes. Le Duc de Monmouth eſt à Rouen. La mort funeſte de Madame l'a forcé de s'éloigner de Paris, par des raiſons qu'il eſt inutile d'approfondir. Il m'honore de ſon amitié, & je ſçais de lui-même, que ne pouvant plus ſupporter la France, dans le déſeſpoir où il eſt d'un malheur auquel il ſe reproche d'avoir contribué, il n'attend pour retourner en Angleterre, que l'arrivée d'un courier qu'il a dépêché à Londres. Vous pouvez paſſer la mer

avec lui. Je vous menagerai cette faveur. Il vous fera comprendre dans l'état de sa maison; & son caractère vous met à l'abri de toutes les récherches qui pourroient vous chagriner.

Cette ouverture ne souffroit point d'autre objection que celle de ma santé, dont M. de L*** n'osoit assez répondre, pour la croire si-tôt à l'épreuve d'un voyage long & pénible. Mais comme il n'étoit pas question de partir au même moment, & qu'on pouvoit espérer que mes forces augmenteroient de jour en jour; Milord Clarendon le fit convenir aisément que nous devions accepter le parti qu'il nous proposoit dans cette espérance. Ce fut un nouveau motif pour Madame Riding & pour ma sœur, qui étoient toûjours résoluës de se mettre en chemin le jour suivant pour Paris. Elles communiquerent tous leurs projets au Comte. Il ne leur y fit changer que le dessein, sur lequel Madame Riding insistoit encore, de se faire accompagner de Cécile. Vous n'avez pas

pas besoin de sa présence, leur dit-il, pour toucher le cœur d'un Pere si tendre. Il suffit que vous lui annonciez tous les biens qu'il ignore, & qui ne peuvent plus lui échaper. Fanny parut persuadée comme lui, qu'il n'étoit pas nécessaire de me présenter ma fille, sur-tout lorsqu'on lui imposoit à elle-même la loi de demeurer à Rouen; & dans ce moment, peut-être, elle consulta plus son intérêt que le mien.

Quoi qu'il en soit, c'étoit entre les personnes du monde à qui j'étois le plus cher, que se tenoit ce conseil, & que s'étoient formées toutes ces delibérations. Qui s'imagineroit que la prudence & la tendresse n'eussent réüni toutes leurs lumieres, que pour s'engager dans le parti le plus contraire à leur attente, & le plus funeste à tous leurs désirs?

Tandis que Madame Riding & ma sœur partoient, pleines d'espérance, & que leur zèle s'animoit dans les bras de Fanny & de ma fille, qui les conduisoient à leur voiture en les mouillant

de leurs larmes, & en leur recommandant, comme au ciel, tout ce qu'elles croyoient avoir à désirer; le Duc de Monmouth, agité de ses chagrins, se promenoit dans la plaine, sous prétexte d'une partie de chasse, qui l'occupoit moins que ses rêveries. Il étoit à si peu de distance du Château, lorsque les Dames se faisoient leurs adieux, qu'ayant distingué le Comte de Clarendon qui avoit donné la main à ma belle-sœur, il s'approcha au galop pour le saluer. Son arrivée n'empêcha point les deux Dames de partir au même instant; mais le Comte, qui le voyoit familierement tous les jours, le pressa de descendre, pour se remettre un moment de la fatigue de son exercice; & lui voyant marquer une admiration extraordinaire à la vûë de mon Epouse & de ma fille, il crut cette rencontre favorable pour le dessein qu'il avoit médité. Son premier compliment eut quelque rapport à ses vûës; il présenta M. de L*** & les Dames au Duc, comme

des

des perſonnes de diſtinction qui méritoient ſon eſtime, & qui auroient quelque jour à lui demander une faveur. C'étoit l'engager à pouſſer plus loin la converſation, & lui procurer un amuſement plus conforme à ſon goût que la chaſſe. Il ne falut point de nouvelles inſtances pour le faire conſentir à la propoſition du Comte. Ses diſcours furent une continuelle exagération de ſon bonheur & des charmes de la mere & de la fille. Il ſe rendit ſans peine à la priere qu'on lui fit de dîner au Château; & l'air de ſatisfaction qui ne l'abandonna pas pendant le reſte du jour, fit juger au Comte, que ſa triſteſſe n'étoit pas difficile à ſurmonter.

Fanny & ſa fille, quoiqu'occupées par d'autres ſoins, crurent devoir à notre intérêt commun, la complaiſance qu'elles eurent de ſoutenir ſon entretien & ſes flatteries. Milord Clarendon le remercia de la diſpoſition qu'il avoit paru prendre à nous ſervir, & le pria dans la même vûë, de revenir chez lui auſſi ſouvent

qu'il pourroit espérer d'y passer le jour sans ennui. Cette offre fut acceptée si avidement, que tant d'ardeur devint suspecte à mon Epouse. Quelque fonds qu'elle pût faire sur la vertu du Comte de Clarendon, & sur le zèle de M. de L*** elle les connoissoit à peine, & la raison sert quelquefois moins que le tems à faire naître la confiance. Tout lui parut redoutable dans une situation si mal assurée; & tremblant pour Cécile, sur laquelle les regards du Duc s'étoient attachez aussi souvent que sur elle-même, elle jugea que le dessein qu'il marquoit de revenir, étoit une nouvelle menace du sort contre notre repos.

Il étoit vrai que le Duc avoit emporté les semences d'une dangereuse passion, & que ne pensant point à la combattre, il étoit parti, dans la résolution de chercher tous les moyens de plaire. Mais par un caprice extraordinaire de l'amour, les vrais sentimens de son cœur n'étoient pas décidez. Il balançoit entre les charmes de

la mere & de la fille ; & l'expérience d'un jour n'ayant pas suffi pour déterminer son penchant, il avoit remis à se rendre compte de ses propres dispositions dans les visites qu'il méditoit. Cette incertitude n'auroit pas supposé beaucoup d'ardeur dans un autre ; mais le Duc de Monmouth ne forma jamais de désirs moderez : jeune, présomptueux, ardent jusqu'à l'impétuosité, comblé d'ailleurs de tous les dons de la nature & de la fortune, enfin tel que l'Histoire le représente, il ne se proposoit rien qui ne devînt aussi-tôt pour son esprit une loi invariable, & dans son cœur une passion violente. Le caractère dont il étoit revêtu, dans un âge sur lequel on ne se repose pas ordinairement des affaires importantes, & le rôle brillant qu'il venoit de faire à la Cour de France, augmentoient encore son impatience & sa fierté naturelles. Dès le même jour il chargea ses gens, d'approfondir tout ce qui regardoit la situation & les projets des deux Dames. Ayant découvert sans

peine une partie de nos embarras, il en devint plus hardi dans ſes eſpérances ; & l'utilité même que nous pouvions tirer de ſa protection pour rentrer dans notre patrie, lui fit croire que ſes bienfaits ſeroient comptez, & ſerviroient à faire goûter ſa perſonne.

Cependant il s'apperçut dès le jour ſuivant, qu'on ne lui offroit point toutes les facilitez auxquelles il s'attendoit. Les allarmes de Fanny n'ayant fait qu'augmenter par ſes refléxions, elle prit le parti de feindre une indiſpoſition qui l'empêchoit de paroître ; & la bienſéance obligeant ſa fille de ne pas s'éloigner d'elle, il fut impoſſible au Duc de ſe procurer l'occaſion de les voir. Elles continuerent de refuſer ſes viſites, ſous le même prétexte ; ſa préſomption ne lui permit pas d'y ſoupçonner de l'artifice. Il ne ceſſa point de venir régulierement chez Milord Clarendon, & faiſant myſtère de ſes ſentimens, il ſe réduiſit à faire aſſurer les Dames qu'elles pouvoient tout attendre de ſes ſervices.

Le

Le besoin qu'elles en avoient, n'étoit pas la plus vive de leurs inquiétudes. Elles employoient tous les momens à s'entretenir du voyage de ma sœur, & toutes leurs forces à souhaiter son retour. Les difficultez de son entreprise ne leur causoient pas plus de chagrin que sa longueur ; & mille fois, dans leur impatience, ces deux cœurs passionnez auroient voulu courir sur ses traces, pour hâter leur bonheur & le mien. Ciel ! par quelle rigueur le retardiez-vous encore ! D'indignes obstacles devoient-ils résister un moment à toutes les faveurs dont vous étiez résolu de nous combler ? Avois-je besoin de ces rigoureuses préparations pour goûter vos bienfaits ; ou vouliez-vous m'avertir encore, que si le bonheur touche de si près à la peine, il faut toûjours penser que la douleur n'est pas plus éloignée du plaisir ?

Madame Riding s'étant occupée sur la route à se faire raconter par ma belle-sœur cette longue partie de mes avantures qui

s'étoit passée depuis notre separation, jugea, sur la connoissance qu'elle reçut de mes dispositions & de l'état de mes forces, qu'il faloit garder des menagemens pour venir jusqu'à moi. Elle proposa à Madame Bridge d'aller descendre au Château de M. de L*** qui étoit à peu de distance de Saint-Clou, & dont ses anciennes liaisons lui avoient fait connoître les avenuës. Son dessein étoit, de se faire préceder par ma sœur, qui seroit venuë me préparer à la voir, en m'annonçant sa visite, sans compter que les lumieres qu'elle espéroit de recueillir si proche de ma maison, pourroient rendre à ma sœur même, sa commission beaucoup plus aisée. Elles exécuterent ce projet, & ce qu'elles apprirent en arrivant, leur fit remercier le ciel de le leur avoir inspiré.

Un de leurs gens, que ma sœur dépêcha aussi-tôt à Drink, leur rapporta, de la part de ce fidèle Anglois, que, malgré ma foiblesse, dont je n'étois pas encore assez revenu pour le rassurer, j'a-

j'avois voulu recevoir Gelin, qui s'étoit présenté à ma porte, & que j'étois depuis long-tems à l'écouter & à l'entretenir. Drink ne doutant pas que ma sœur ne fût aussi allarmée que lui du seul nom de Gelin, lui faisoit dire en même tems, que s'il n'avoit pû résister à mes ordres, il avoit pris du moins les précautions qu'il avoit cru nécessaires à ma sûreté. Il n'avoit accordé l'entrée de ma chambre à mon ennemi, qu'après lui avoir proposé de lui lier les mains; & quelque humiliante que cette proposition fût pour Gelin, il y avoit consenti. D'ailleurs, mes domestiques faisoient la garde à ma porte, avec la résolution de le punir sur le champ de leurs propres mains, s'il s'échapoit à la moindre insulte. Ils avoient pris effectivement toutes ces mesures avant que de l'introduire, & leur soin principal avoit été de me les cacher. Gelin, car il étoit vrai qu'il étoit renfermé avec moi depuis deux heures, avoit souffert que ses mains fussent liées par Drink, sans autre

précaution que de ſauver une partie de ſa honte, en les tenant ſous les manches de ſon habit, qui étoient aſſez longues pour les couvrir. Je ne m'apperçus point de la contrainte où il étoit, & cette intéreſſante entrevûë, dont on attend le récit avec un juſte empreſſement, finit ſans que j'y euſſe fait la moindre attention.

C'eſt pour entrer dans les ſentimens de ma ſœur, que j'attribue au ciel le parti qu'elle avoit pris de s'arrêter chez M. de L*** avec Madame Riding; car elle m'a proteſté cent fois, qu'elle n'auroit point été maîtreſſe de ſa raiſon à la vûë de mon aſſaſſin & du meurtrier de ſon mari. Qui ſçait en effet de quoi ſes premiers tranſports l'auroient renduë capable? Mais ſe trouvant raſſurée par le témoignage de Drink, elle lui envoya ordre de la faire avertir au moment que je ſerois libre, ou de lui donner des nouvelles encore plus promptes, s'il étoit arrivé quelque choſe qui demandât plus de diligence.

Mais

Mais je n'avois besoin du secours de personne, & les peines qui me restoient à souffrir, venoient moins de mes craintes ou de mes dangers, que de la confusion de mes sentimens & de l'impétuosité de mes désirs. J'avois reçû la veille, c'est-à-dire le jour que ma sœur étoit partie de Rouen, la derniere lettre qu'elle m'avoit écrite de Quevilly. Ce n'étoit plus des conjectures ni des doutes. Dans la premiere ardeur de sa joye, elle avoit si peu mesuré ses expressions, qu'entraîné moi-même par la force de ses termes, autant que par les reflexions que j'ai déja représentées, je m'étois livré sans menagement à l'excès d'un transport que je ne pouvois plus moderer.

O Dieu! les heureux momens! La lettre de ma sœur étoit tombée de mes mains. Mille sensations délicieuses, un renouvellement de vie & de chaleur, des raviſſemens de joye, un goût de vertu & d'amour, toutes les douceurs dont la perte avoit fait si long-

long-tems mon déſeſpoir, s'étoient fait ſentir à mon cœur dans le même inſtant. J'étois demeuré comme immobile dans le ſentiment de mon bonheur; & trop foible pour tant de plaiſir, j'avois appréhendé long-tems d'y ſuccomber, & qu'un excès de joye ne fît en un moment, ce que la douleur n'avoit pû faire dans le cours de tant d'années malheureuſes.

Ma ſœur n'entroit pas néanmoins dans un détail qui ne laiſſât rien à éclaircir. Elle m'aſſuroit de l'innocence de mon épouſe. Elle me la repréſentoit vertueuſe, fidèle, plus tendre & plus aimable que jamais; tranſportée du déſir de me revoir, & payant de ſes larmes chaque moment d'un cruel délai qui la faiſoit mourir d'impatience. Elle me promettoit plus que je ne pouvois jamais eſpérer; des miracles, diſoit-elle, des faveurs du ciel qu'elle avoit peine elle-même à ſe perſuader, quoiqu'elle poſſedât déja ce qu'elle m'annonçoit, & que les tréſors qui m'é-

m'étoient deſtinez fuſſent réellement entre ſes mains. Elle ne me demandoit qu'un jour, pour me rendre le plus heureux de tous les maris & de tous les peres ; enfin, devant arriver chez moi au moment que je m'y attendrois le moins, elle me recommandoit le ſoin de ma ſanté, & l'uſage de ma Philoſophie, pour ſoutenir des excès de biens, dont tout ce qu'elle m'écrivoit n'étoit qu'une foible image. Auſſi ſûr que je l'étois de ſa ſageſſe & de ſon amitié, je ne pouvois refuſer ma confiance à de ſi hautes promeſſes ; & ſans porter mes vûes plus loin que le retour de Fanny, j'y trouvois de quoi juſtifier ſes plus fortes expreſſions. Mais en me prêtant avidement à des apparences ſi flatteuſes, il me reſtoit des obſcuritez qui revenoient me tourmenter malgré moi, & qui laiſſoient encore quelques nuages dans mon imagination.

Madame Lallin s'étoit renduë à Chaillot. Elle ne s'étoit point contentée d'interroger les domeſtiques ; mais quoiqu'elle ſe

se fût addreſſée à la Supérieure, qu'elle ſuppoſoit mieux informée, elle avoit eu le chagrin de n'en pouvoir tirer d'autre éclairciſſement que celui que j'avois reçu de Drink. Ma ſœur avoit jugé avec beaucoup de prudence, qu'elle ne devoit communiquer à perſonne le ſecret de ſon voyage; & n'ayant parlé que du deſſein où elle étoit avec Fanny, de paſſer promptement en Angleterre, elle avoit laiſſé toutes les Religieuſes dans l'opinion, qu'elle avoit pris directement la route de Londres. Cette réponſe, qui fut confirmée à Madame Lallin, ſans la moindre explication, auroit augmenté le trouble que m'avoit cauſé le premier rapport de Drink, ſi je n'euſſe conſideré que ma ſœur paroiſſant ſuivre toutes les démarches de Fanny, il étoit également impoſſible, & qu'elle ignorât ſon départ, & que l'ayant appris, elle continuât de me flatter de plus en plus par ſes lettres. Chaque jour j'en recevois une nouvelle, avec des explications qui paroiſſoient être l'effet con-

continuel de ſes récherches, & qui ſuppoſoient toûjours qu'elle ne perdoit pas de vûë la conduite de mon épouſe. A la vérité, j'avois peine à comprendre d'où lui venoient toutes les lumieres qu'elle me communiquoit; mais la plûpart de ſes lettres m'étant apportées par un de mes domeſtiques qui feignoit d'arriver de Rouen, je me figurois qu'elle ſe ſervoit de la même occaſion pour écrire régulierement à Chaillot. Comme j'en recevois peu qui ne contînſſent quelques circonſtances de la paſſion & des artifices de Gélin, je réſolûs de ſatisfaire la curioſité que j'avois toûjours eûë de l'entretenir; & lorſque la derniere lettre de ma ſœur eut écarté tous les reſtes de mes ſoupçons, je n'en eus que plus d'ardeur pour en découvrir la malheureuſe ſource.

Je fis appeller Madame Lallin. Voyez cette lettre, lui dis-je, & félicitez-moi du changement de mon ſort; car je ſçais la confiance que je dois à ma ſœur, & dans quelque lieu que ſoit Fanny, je n'at-

n'attens plus que des jours heureux. Oui, repris-je, en voyant qu'elle me regardoit d'un air interdit ; Fanny eſt innocente, j'ai ſoupçonné injuſtement ſa vertu, je lui rens mon eſtime & ma tendreſſe. Heureux ! continuai-je avec un ſoupir dont je retenois la moitié, ſi je puis lui faire oublier des peines dont j'ignore encore les cauſes. Mais je veux les connoître, & ce n'eſt pas aſſez de lui rendre juſtice aujourd'hui, ſi je ne ſçais à quel Démon je dois attribuer ſes infortunes & les miennes. On les rejette ſur Gelin, ajoutai-je en la regardant d'un œil fixe. Il a prouvé par des marques trop funeſtes, que c'eſt lui ſeul que je dois accuſer. Cependant je ne ſerai point content ſi je n'en obtiens l'aveu de ſa bouche, & ce n'eſt pas traiter mon aſſaſſin avec trop de rigueur, que de mettre ſa grace à ce prix. J'allois prier Madame Lallin, de chercher avec moi quelles meſures j'avois à prendre pour me procurer la ſatisfaction que je déſirois ; mais après quelques momens d'agitation,

tion, que j'attribuai d'abord à l'intérêt qu'elle prenoit à mon bonheur, je la vis tomber ſans connoiſſance.

Je dois proteſter, pour mon honneur & pour le ſien, que je n'avois pas le moindre preſſentiment de ce qui cauſoit ſon trouble. Si j'avois mis quelque fermeté dans mon diſcours, c'étoit peut-être un effet du conſeil de ma ſœur, qui m'exhortoit dans ſa lettre à rappeller mes principes de Philoſophie, pour goûter ma joye ſans indécence & ſans tranſports. J'avois fait cette refléxion avant que de faire appeller Madame Lallin, & j'étois entré d'autant plus volontiers dans la penſée de ma ſœur, que l'uſage de ſon conſeil me paroiſſoit bien plus aiſé dans les faveurs de la fortune, que dans ſes diſgraces. Ainſi je m'étois efforcé de reprimer juſqu'à mes ſoupirs. Mais l'altération de Madame Lallin venoit d'une cauſe qu'elle m'avoit cachée, & dont je ne pouvois avoir le moindre ſoupçon. Ma ſœur lui avoit écrit par le même

même courier qui m'avoit apporté la derniere lettre, & ne lui déguisant point qu'elle étoit forcée, par des raisons invincibles, de lui attribuer tous les désastres de ma famille, elle l'exhortoit à reparer des fautes dont elle la chargeoit moins que le sort, & à ne rien negliger du moins pour se rendre utile au rétablissement de notre repos. En ouvrant les yeux sur le passé, Madame Lallin n'avoit pas douté que je n'eusse reçû les mêmes impressions de ma sœur. Elle étoit venuë en tremblant, lorsque je l'avois fait appeller ; & l'esprit déja trop troublé pour soutenir long-tems un discours dont sa prévention lui faisoit prendre chaque mot pour un reproche, elle avoit enfin succombé aux agitations de la douleur & de la crainte. Comme je n'avois pas encore les mêmes lumieres, & que la prudence de ma sœur avoit fait tourner tous mes ressentimens contre Gelin, je regardai ce qui venoit d'arriver à mes yeux, comme un accident passager,

ger, & j'y fis remedier ſans en être allarmé.

Mon ſeul regret fut de voir différer, par ce contre-tems, les meſures que je voulois prendre pour me procurer une explication avec mon ennemi. J'appris que Madame Lallin s'étoit miſe au lit, & qu'elle ne ſe croyoit point en état d'en ſortir avant la fin du jour. Mon empreſſement ne fit qu'augmenter. La viſite que je reçus fort à propos de M. Audiger, ce même Chanoine qui avoit ouvert l'entrée de ma maiſon à Gelin, me fit naître l'envie de l'employer à cette commiſſion. Il prévint mes déſirs, en m'offrant civilement ſes ſervices; je les acceptai. Celui que j'ai à vous demander, lui dis-je, ne convient pas moins à votre profeſſion, qu'au zèle que vous marquez pour mes intérêts. Vous connoiſſez Gelin, l'auteur de tous mes maux. L'incomparable bonté de Madame m'a rendu maître de ſon ſort. — Je lui pardonne, & je penſe à lui accorder la liberté. Il la recevra à ce moment

de

de vos mains, si vous voulez vous charger de l'exécution de mes volontez. Mais des raisons, auxquelles tout le bonheur de ma vie est attaché, me font souhaiter de l'entretenir sans témoins. Je priai là-dessus M. Audiger, de voir les Chefs de la Justice qui avoient reçû les ordres de Madame, & de convenir avec eux, de quelle manière je pouvois être satisfait. Il se rendit sur le champ à Saint-Clou. Quelques formalitez nécessaires, que toute mon impatience ne put faire abreger, retarderent jusqu'au lendemain le succès de ses soins. J'en ressentois de l'inquiétude, lorsque Drink vint m'avertir, d'un air troublé, que Gelin demandoit à me parler, & s'obstinoit à demeurer à ma porte.

Je devois être préparé à cette étrange visite, & je la désirois effectivement comme une chose aussi importante à ma vie qu'à mon honneur. Cependant le nom d'un ennemi si cruel, autant peut-être que l'importance des explications que j'attendois de

ſa bouche, me cauſa une émotion, dont toute ma réſiſtance ne fut point capable de me défendre. Drink, qui s'en apperçut, me conſeilla de faire chaſſer honteuſement un effronté, dont je ne devois attendre que des outrages ou des perfidies. Non, lui dis-je. C'eſt moi-même qui ai déſiré de le voir; & quoique j'aye peine à comprendre pourquoi il ſe préſente ſeul à ma porte, je veux qu'il ſoit introduit. Mes gens n'oſerent me contredire, mais le ſoin de ma ſûreté leur fit prendre des précautions, dont je confeſſe que je ne m'apperçus par aucune marque.

Mon ennemi entra d'un air ferme, mais plus modeſte que je ne m'y attendois. Son viſage étoit pâle, ſes jouës enfoncées; & quoiqu'il affectât de baiſſer la vûë, je remarquai que ſes yeux n'avoient pas leur vivacité ordinaire. Je lui fis offrir un fauteuil. Il le refuſa; & comme il paroiſſoit attendre que mes gens fuſſent ſortis, je leur fis ſigne de ſe

retirer. J'étois prêt d'ouvrir la bouche, & sans avoir dessein de l'humilier par des reproches trop amers, je cherchois des expressions assez fermes pour le contenir dans une juste modération, lorsque s'approchant de mon lit, & mettant un genouil à terre, il me prévint par un discours qui me surprit autant que son action. O Cleveland, s'écria-t-il d'une voix foible & attendrie, ô ! le meilleur & le plus malheureux de tous les hommes, que demandez-vous de moi qui ne soit au-dessous de mon repentir, & trop doux mille fois pour mon châtiment ! Parlez, expliquez-vous, car la vie que vous m'accordez n'est plus à moi; & si je vous rends graces de l'avoir sauvée de la honte du supplice, ce n'est pas pour la conserver sans vos ordres, ni pour l'employer à d'autre usage qu'à vous servir. Il s'arrêta en jettant sur moi un regard timide, comme s'il eût cherché dans mes yeux de quelle manière je recevois cet aveu de ses remords.

J'ap-

J'apperçus même quelques larmes qui s'entresuivoient au long de ses jouës. Vous devez être sans défiance, reprit-il en baissant la tête d'un air humilié; & lorsque j'ai obtenu de vos amis la liberté de paroître ici seul & sans gardes, vous vous figurez bien qu'ils ont cru pouvoir se reposer sur les témoignages qu'ils ont exigé de mon changement. Oh! que je trouve de douceur à vous confesser mes crimes! De quel poids funeste je me viens décharger! Mais vous ne les connoissez pas tous. Je suis prêt à vous declarer le plus odieux, si vous voulez l'entendre.

Il s'arrêta encore, pour s'assûrer que je consentois à l'écouter. J'étois dans un trouble que je ne représenterai jamais tel que j'ai été capable de l'éprouver. Quelque douceur que le Ciel ait mis dans mon caractère, & quelque penchant même que l'humiliation volontaire de mon ennemi me fît sentir à la pitié, j'étois retenu, comme malgré moi, par l'image

de toutes mes peines, que ſa préſence ſembloit réunir devant mes yeux. Plus je commençois à me flater qu'elles touchoient à leur fin, plus je reſſentois d'indignation à la vûë de celui qui les avoit renduës ſi longues & ſi inſupportables. Quoi! j'écouterai ſans horreur un perfide, qui m'a vû miſerable ſans pitié! Mon cœur s'attendrira pour ſon bourreau? Je ſerai ſenſible à des remords qui naiſſent après la conſommation du crime! Eh! ſuis-je bien ſûr, diſois-je; que celui qui a trahi mille fois ma confiance pour me plonger le poignard dans le ſein avec plus de facilité & de certitude, ne ſoit pas encore ici pour me tromper par quelque nouvelle impoſture? Qui m'apprendra tout d'un coup à diſtinguer le cœur d'un traître, au travers de tant de nuages ſous leſquels il peut s'envelopper? Cette confuſion de penſées, qui croiſſoit encore par celle de mes ſentimens, me communiquoit un air ſi ſombre & ſi diſtrait, que Gelin, embaraſſé de

de sa situation, tomba dans le même silence ; & l'on n'auroit pas démêlé aisément, pour lequel des deux cette contrainte étoit plus fatiguante. Enfin, les raisons qui m'avoient fait souhaiter de le voir, eurent la force de surmonter toutes mes répugnances. Je lui répondis, que s'il étoit capable du repentir qu'il témoignoit, c'étoit une sorte de vertu, qu'il devoit conserver plus constamment que celle qu'il avoit souillée par tant de crimes. Je ne demande point, lui dis-je, à connoître ceux que j'ignore. Qu'ils demeurent à jamais ignorez ; & pour votre propre soulagement, que la mémoire en périsse jusques dans votre cœur. Mais s'il entre parmi vos remords quelque ombre de justice & de pitié, apprenez-moi par quel charme vous avez fait oublier son devoir à la malheureuse Fanny ? Dites-moi quel poison a corrompu son innocence ? Il m'interrompit avec chaleur : De quoi l'accusez-vous s'écria-t-il ? & me ferez-vous

compter encore parmi mes crimes, celui d'avoir ruiné sa vertu ? Ah ! si le plus noir de ceux que j'ai à me reprocher, est d'avoir eu le dessein & l'espérance de la séduire, il a toûjours été le plus infructueux ; & c'étoit à cette honteuse confession que je me préparois. Ne me chargez point des crimes d'autrui. Quels qu'ils soient, le Ciel connoît, que s'ils ont altéré quelque chose au caractère de votre Epouse, ils ont été plus heureux que les miens. Mais ne vous laissez-vous pas tromper par des impostures, & me persuaderez-vous jamais, qu'une femme si supérieure à toutes les foiblesses de son sexe, ait été capable d'oublier son devoir ?

Cette mépriſe dans laquelle je n'avois pas eu dessein de le faire tomber, me parut si naturelle & de si bonne-foi, qu'elle eut plus de force que ses protestations & ses sermens, pour me disposer à croire sa confession sincere. Je ne voulus pas même le laisser dans l'erreur où mes expressions l'avoient

voient jetté. C'eſt à vous ſeul, lui dis-je, que je ſuis en droit de reprocher les fautes de mon Epouſe, comme c'eſt de vous que je puis en apprendre toute l'étenduë. Je ne lui en impute point d'autres que celles que vous lui avez fait commettre. Vos plus noires offenſes ſont celles dont vous l'avez renduë complice ; avec cette différence entr'elle & vous, que le repentir d'une femme coupable ne ſuffit pas pour la ſatisfaction d'un mari outragé. C'étoit m'expliquer aſſez clairement, pour lui faire comprendre de quoi je le ſoupçonnois. Il ſe leva, comme preſſé d'un mouvement intérieur, qui ſe declaroit par les agitations de ſon viſage, & ſe plaçant dans le fauteuil que j'avois fait approcher pour lui, il me conjura de l'écouter.

Dans l'horrible abîme où je ſuis, me dit-il, coupable & déshonoré à mes propres yeux, qu'il m'eſt doux de pouvoir témoigner encore que mon cœur regrette du

moins la vertu ! Je ne l'ai pas abandonnée volontairement. Elle m'a toûjours fait sentir que j'étois fait pour elle, & croyez-moi, lorsque je le confesse à ma honte, je ne lui ai pas fait un seul outrage dont elle n'ait été vengée sur le champ par mes remords. Mais tel est mon malheureux naturel, qu'une passion qui s'allume une fois dans mon sang, agit sur moi avec la même force, & que n'étant point capable de résister à l'une ou à l'autre impression, c'est toûjours la plus vive & la plus présente qui me détermine à la suivre.

Il paroissoit se disposer à me faire toute l'Histoire de sa passion; mais dans l'impatience d'entendre les seules circonstances qui pouvoient m'intéresser, je le pressai de se borner au récit de sa fuite avec mon Epouse. Après s'être recueilli un moment, il leva les yeux au Ciel: Je vois bien, me dit-il, quel est le motif qui vous presse, & quand je me rappelle en effet notre départ de Sainte-

Helene,

Helene, je conçois que je n'étois pas le seul miserable. Mais vous étiez rempli d'une passion, ajoûta-t-il, qui vous rendoit moins sensible à votre perte ; & moi qui n'avois qu'à gémir du présent, & qui ne voyois dans l'avenir que de foibles sujets d'espérance, en vous ravissant l'objet de tous mes désirs, je n'emportois que la matière de mes peines, & la cause qui devoit servir perpétuellement à les augmenter. Que dites-vous de ma passion, interrompis-je, & quel adoucissement vous figurez-vous que j'aye pû trouver à mon malheur ? Cette question l'embarassa. Mais, répondit-il en baissant les yeux, vous paroissiez aimer Madame Lallin ; & peut-être n'aurois-je jamais eu tant d'indulgence pour mes propres foiblesses, si je n'eusse cru que votre Epouse vous étoit devenuë fort indifférente.

Arrêtez, interrompis-je, aussi choqué que surpris de ce temeraire reproche ; voilà donc le re-

pentir & la ſincerité que vous m'avez promis ? Vous cherchez à couvrir vos trahiſons d'un prétexte, & vous m'attribuez des perfidies pour excuſer les vôtres ? J'aimois Madame Lallin ! J'avois perdu quelque choſe de ma tendreſſe pour Fanny ! O noire impoſture ! Mais je veux ſçavoir ſi vous eutes la cruelle adreſſe de faire prendre ces fauſſes impreſſions à Fanny. Helas ! ajoutai-je, en penétrant tout d'un coup ce qui ne s'étoit jamais préſenté à mon imagination, je commence à découvrir le funeſte nœud de mon infortune. Je vois tout ce que ma ſœur m'annonce avec tant d'obſcurité dans ſes lettres. Vous avez trompé mon Epouſe. Vous vous êtes fait un jeu barbare de ſa bonté & de ſon innocence. Vous lui avez perſuadé que j'avois ceſſé de l'aimer. Ah ! je connois la délicateſſe de ſon cœur. Elle n'aura pû ſupporter l'idée d'une Rivale. Elle aura ſouffert mille tourmens mortels, ſans avoir la hardieſſe de ſe ſoulager par un ſou-

soupir ; & dans l'excès de son désespoir, elle aura pris le parti de venir cacher ses douleurs dans le Couvent de Chaillot.

Je ne raisonnois encore que sur les lettres de ma sœur, qui ne me parloit point ouvertement de Madame Lallin, & sur la connoissance que j'avois du caractère de Fanny. Mais l'innocence de cette chere Epouse étant décidée dans le fond de mon cœur, tout ce qui pouvoit s'y rapporter prenoit pour moi la force d'une preuve, & j'étois déja au point de souhaiter, bien moins des éclaircissemens pour la satisfaction de ma tendresse, que pour l'honneur de ma raison. Achevez, cruel Gelin, repris-je en m'attendrissant jusqu'aux larmes. Et soit aveuglement, soit malignité qui vous ait fait former de si détestables desseins, apprenez-moi quels funestes fruits vous en avez tirez.

Dans quel redoublement d'horreur me jettez-vous, reprit-il en me regardant d'un œil consterné; & comment puis-je supporter un moment la vûë du Ciel & la vô-

tre, ſi je perds le ſeul prétexte qui avoit encore la force de ſoulager mes remords? Traitez-moi de cruel & de perfide, je reconnois que j'ai mérité ces deux titres : mais je me ſuis toûjours cru à couvert du reproche d'avoir troublé la paix de votre mariage, & je vous confeſſerai hardiment, qu'en me précipitant aveuglement dans mille ſortes de crimes, je calmois quelquefois ma propre épouvante par la penſée que vous m'en aviez ouvert le chemin. J'atteſterois le Ciel, ſi j'oſois prononcer ſon nom. Il commença là-deſſus à m'expliquer de quelle manière, & dans quel tems ſa paſſion s'étoit formée. C'étoit à mon retour de Pouhatan, & lorſque mes attentions pour Madame Lallin lui avoient fait croire que j'avois donné à cette Dame la tendreſſe que je devois à mon Epouſe. Quand il lui ſeroit reſté quelques doutes, le triſte état de Fanny auroit achevé de les diſſiper. L'œil d'une femme n'étant gueres ſujet à ſe tromper dans une obſervation

si intéressante, il avoit cru mon inconstance averée par ses plaintes & par ses larmes. C'étoit l'abattement & la langueur où il l'avoit vûë, qui avoient servi, autant que ses charmes, à lui amollir le cœur; & lorsqu'il s'étoit déterminé à lui rendre les soins de l'amour, il n'avoit pû s'imaginer aucune loi qui lui défendît d'aspirer à la possession d'un bien que j'abandonnois. Ne sçavoit-il pas que mon mariage étoit un lien que j'avois la liberté de rompre, aussi long-tems qu'il ne seroit pas scellé par les cérémonies Protestantes? Devoit-il craindre beaucoup de m'offenser, lorsque me supposant une inclination nouvelle, qui devoit me faire désirer cette separation au fond du cœur, il travailloit à m'en faciliter les moyens? Il m'eût fait, s'il l'eût osé, l'ouverture de son entreprise & de ses desseins. Il m'eût cru capable d'agir avec lui de concert, pour faire naître quelque prétexte honnête, que j'aurois saisi avidement, & qui n'auroit

pas mieux établi son bonheur que le mien.

Cependant s'il s'étoit hazardé dans cette supposition à sonder les sentimens de Fanny, il avoit bientôt découvert combien il devoit rabattre de ses espérances. Avec la honte & le dépit de se croire mépriſée, il avoit trouvé dans le fond de son cœur les racines d'une si forte passion, qu'il avoit tremblé de la grandeur & des difficultez de son entrepriſe. Comme il ne pouvoit réussir que par la ruine de cet obstacle, il me confeſſoit, que s'étant rempli de cette pensée, il avoit tourné de ce côté-là tous ses efforts. Peut-être s'étoit-il emporté au-delà des bornes. Il se souvenoit d'avoir groſſi quelquefois les apparences, & d'avoir même employé quelques artifices qu'il ne prétendoit pas justifier; mais ils étoient partis tous de la même source; c'eſt-à-dire de l'opinion de mon infidélité, preſqu'autant que de la violence de son amour.

Je

Je ne fus pas le maître de l'écouter plus long-tems ſans l'interrompre. Dans l'ignorance où j'étois encore de tous les détails qui ſe trouvent répandus dans ma narration, je lui demandai avec une inquiétude dont toutes les promeſſes de ma ſœur ne pouvoient me défendre, s'il s'étoit apperçû ſouvent du ſuccès de ſes artifices, & juſqu'à quel point ſa cruelle adreſſe en avoit impoſé à la crédule Fanny. Il remarqua mon agitation. Ah! me dit-il, puiſque je ne ſuis ici que pour réparer mes crimes, pourquoi n'ai-je pas commencé par les triſtes fruits que j'en ai recueillis? Je devois ce ſoin à votre repos. Hélas! fiez-vous à l'aveu que la vérité m'arrache: il ne m'eſt pas échapé un mot depuis tant d'années, pas un deſſein, ni une penſée, qui n'ait porté avec ſoi mon ſupplice & ſa punition. Vous abuſeriez aujourd'hui trop cruellement de mon humiliation, ſi vous me forciez ici de vous rappeller tous mes tourmens. Mais figurez-vous quels ils devoient

être,

être, avec la funeſte paſſion que j'avois dans le cœur, lorſqu'au lieu de tirer quelque ſatisfaction de mes ſoins, j'avois ſans ceſſe le mortel tourment, de leur voir produire les deux plus horribles effets que j'euſſe à redouter; le malheur de ce que j'aimois uniquement, & l'augmentation de ces mêmes ſentimens que je cherchois à détruire. O, Cleveland! s'ecria-t-il ici, avec une impétuoſité de cœur qu'il ne put retenir. O, trop heureux objet d'une conſtance ſi inébranlable & d'une tendreſſe ſi pure, qu'avez-vous fait, ſi vous avez jamais offenſé par vos ſoupçons la plus aimable & la plus vertueuſe de toutes les femmes! Mais s'il eſt vrai que vous l'ayez toûjours aimée, reprit-il dans le même tranſport, où eſt-elle donc, & comment n'êtes-vous pas à ſes pieds pour y mourir de joye & d'amour? Quoi! vous êtes arrêté par quelque défiance de ſa vertu ou de ſa tendreſſe! Homme trop favoriſé du Ciel! Eh! ſçavez-vous les douleurs & les larmes que vous lui avez cou-

té,

té, continuoit-il, en jettant sur moi des regards où l'envie paroissoit se peindre avec l'étonnement? Sçavez-vous qu'elle n'a respiré que pour vous? Qu'elle a voulu mourir mille fois, pour finir une vie qu'elle ne peut supporter sans vous? Qu'elle n'a le cœur rempli que de votre image, & la bouche que de votre nom? Vous ne sçavez donc pas que le plus précieux de tous les trésors est à vous, & que tout le pouvoir de la terre & du Ciel s'uniroit envain pour vous le ravir un moment? O froideur incroyable! O lenteur d'un homme qui paroît ne sentir ni connoître le prix du bien inestimable qui est entre ses mains! Il s'arrêta en revenant de ce transport; & quoiqu'il eût baissé aussi-tôt les yeux, comme s'il eût ressenti quelque honte de s'être laissé emporter par la force de son imagination, ou par celle de ses sentimens, je vis quelques larmes qui couloient au long de ses joues, sans qu'il s'en apperçût.

L'ar-

L'ardeur de ſes exclamations n'avoit pû manquer d'échauffer mon ſang, & d'enflammer plus que jamais tous mes déſirs. Cependant un reſte de l'impreſſion que ſa préſence avoit faite ſur moi, & le renouvellement de tant d'anciennes traces, qui ne pouvoient s'être effacées dans un eſpace ſi court, empêcha mes ſentimens de s'élever avec un certain dégré de force que je n'aurois peut-être pas été capable de modérer. Je lui fis reprendre ſon diſcours, en l'y rappellant par une queſtion qui parut l'embaraſſer un moment. Avec l'opinion, lui dis-je, que vous prétendez avoir euë de mon infidélité, comment ne vous eſt-il point arrivé de vous ouvrir à mon frere, qui vous aimoit aſſez pour recevoir cette confidence, & qui étoit trop vertueux pour ne pas condamner ma conduite ? Il me répondit, après avoir rêvé un moment, qu'il avoit eu cette penſée pluſieurs fois ; mais qu'avec la crainte de chagriner mon frere, il avoit été retenu par ſes

pro-

propres vûës, ſur leſquelles il auroit appréhendé de lui donner quelques lumieres.

Cette ſincerité m'ayant diſpoſé de nouveau à l'écouter, il reprit ſon diſcours avec les mêmes marques de confuſion. Diverſes circonſtances qu'il joignit au détail qu'on a déja lû de ſes perfidies, n'ajouteront rien à l'idée que le diſcours de Fanny en a fait prendre; mais elles portent l'explication de quelques évenemens qu'on a pû trouver obſcurs. Le funeſte deſſein qu'il s'étoit propoſé, de me perdre dans l'eſtime de mon Epouſe, fit place à celui de l'engager à la fuite. S'étant apperçû, que le prétendu triomphe de ſa Rivale bleſſoit preſqu'autant ſa fierté que ſa tendreſſe, il s'étoit attaché à donner toute ſa force à ce motif; & ce fut en effet de tous ſes artifices celui qui réuſſit le plus heureuſement. Fanny, dans ſes agitations, ne parloit que de ſe derober au commerce des hommes, & de chercher un azile à ſon innocence, loin de l'ingratitude & de la perfidie.

fidie. Il la soutint si adroitement dans ces idées, que ses delibérations n'eurent jamais d'autre objet; & lorsqu'elle fut réduite au dernier désespoir, par tous les dégrez qui eurent la force de l'y conduire, elle ne trouva pour toute ressource dans son imagination, que le parti de la retraite & de la solitude, dont elle s'étoit entretenuë perpétuellement. C'étoit bien une imprudence, & l'effet de cette simplicité de cœur dans laquelle elle avoit toûjours vécu, que de s'arrêter à des idées vagues, dont un peu plus d'expérience du monde lui auroit fait connoître le danger. Mais dans une grande tristesse, rien ne se présente à l'esprit sous des traits si spécieux, que la douceur d'être livré à soi-même au fond d'un désert ou d'un abîme, & la raison s'arrête peu à former des difficultez contre ce qui flatte si agréablement la douleur. Gelin ne pouvoit rien espérer de plus favorable à son projet. Dans quelques bornes que la vertu de mon Epouse l'eût toujours forcé de

de se contenir, il ne douta point, que s'il l'engageoit une fois à se livrer à sa conduite, il ne vît bientôt la fin de cette contrainte Sous prétexte de lui chercher l'azile qu'elle désiroit, il pensoit à l'écarter de tout ce qui pouvoit éclairer leurs démarches. Leur familiarité, qui ne pouvoit manquer de se fortifier de jour en jour par l'habitude continuelle de se voir, sembloit lui promettre, tôt ou tard, une victoire facile; & l'adresse avec laquelle il étoit capable de menager les occasions, pouvoit faire quelque jour à sa malheureuse Esclave une nécessité absoluë de recevoir sa main, & peut-être de la lui demander comme une grace.

Horrible peinture du précipice où l'honneur & la vertu peuvent être entraînez! Gelin me confessa, que, malgré le fond de respect qu'il n'avoit encore osé violer, & qui alloit jusqu'à le rendre tremblant dans les entretiens les plus familiers qu'il avoit avec mon Epouse, il ne l'eut pas plutôt arrachée de ma chambre,

au

au moment de leur fuite, qu'il se crut maître absolu de tout ce qu'à peine avoit-il jamais eu la hardiesse d'espérer. Cependant ne lui voyant que des redoublemens de tristesse dans le vaisseau, & se trouvant gêné par la probité du Capitaine François & de sa femme, qui étoient moins propres à favoriser le crime qu'à rendre service à la vertu, il avoit recommencé à se défier de son entreprise. Ce fut alors que, rappellant toutes les ressources de son esprit, il s'imagina que la solitude en effet étoit seule capable de lui assurer un empire absolu sur sa proye, & qu'il auroit des risques à courir, aussi long-tems qu'elle pourroit recevoir d'autres secours que les siens. Les premiers lieux qui se présenterent sur la route, le Cap verd, l'Isle de Madere, toute Isle sauvage ou déserte qui lui parut propre à l'exécution de son dessein, lui fit naître une forte envie de s'y arrêter. Il s'efforça d'en faire goûter la proposition à Fanny, & de lui en persuader la nécessité.

Mais

Mais la trouvant au contraire dans des idées qui le firent trembler pour toutes ſes eſpérances, il en avoit conçû tant de rage, qu'il eût mis vingt fois le feu au vaiſſeau, s'il eût vû la moindre apparence de pouvoir ſe ſauver avec elle, en faiſant périr le Capitaine & tout l'équipage.

Il me fit une relation qui me fit frémir, de l'artifice qui lui avoit manqué à Madere. Fanny, en faiſant le même récit à ma belle-ſœur, ignoroit encore par quels moyens il avoit pû ſe menager des intelligences dans un lieu où elle ne le croyoit point arrivé plutôt qu'elle. Mais il m'apprit, qu'après une tempête qui avoit expoſé leur vaiſſeau à quelque danger, le Capitaine ayant fait jetter l'ancre dans l'obſcurité, pour attendre que le jour lui fît reconnoître ſa route, & tout le monde s'étant livré d'autant plus volontiers au ſommeil, que la violence de la mer ne l'avoit permis à perſonne pendant deux jours & deux nuits; lui ſeul, à qui le trouble de ſon eſprit ne laiſſoit pas un moment

de

de repos, étoit demeuré sur le tillac à se promener dans les ténèbres. Les premiers rayons du jour lui firent appercevoir à peu de distance une côte agréable, & cette vûë renouvella toute son ardeur pour abandonner le vaisseau avec Fanny. Cependant ses propositions ayant été rejettées au Cap verd, il conçut qu'elles n'auroient pas plus de succès dans un autre lieu, s'il ne les revêtoit de quelque prétexte plus séduisant. Il profita du tems où tout l'équipage étoit encore endormi, pour se mettre dans la chaloupe avec deux Matelots, qu'il gagna par quelque présent, & s'étant rendu au rivage, il ne perdit pas un moment pour reconnoître avec sa pénétration ordinaire, quel avantage il y avoit à tirer des circonstances. Ce fut le hazard qui lui fit rencontrer au bord de la mer une jeune femme & un homme plus âgé qu'elle, qui étoient à prendre le frais pendant le reste d'une belle nuit, pour se préparer à soutenir la chaleur du jour. Il ne négligea point l'occasion qu'il cherchoit

choit de s'inſtruire, & trouvant dans la jeune perſonne à qui il s'adreſſa, plus de vivacité & de fineſſe d'eſprit qu'il ne devoit s'y attendre, il crut que la fortune avoit fait un miracle en ſa faveur, pour lui menager un ſecours dont il ſentit tout d'un coup l'utilité. Mais quelles furent ſes eſpérances, lorſque s'étant ouvert à demi, en tâchant de donner un tour honnête à ſes deſſeins, il comprit par la manière dont ſon ouverture fut reçûë, que celle qui lui offroit ſes ſervices, étoit la perſonne du monde qui pouvoit le ſeconder avec plus d'adreſſe. Pour faire naître ſa confiance, elle ne lui cacha point qu'elle étoit Comédienne Eſpagnole, & célèbre par des avantures dont elle faiſoit gloire. Elle ſe nommoit, lui dit-elle, Donna Cortona. Sa paſſion n'avoit jamais été pour les richeſſes; mais, par un caprice aſſez ordinaire aux belles femmes, elle avoit réuni tous ſes déſirs à ſe diſtinguer par le nombre & par l'éclat de ſes conquêtes, juſqu'à ſacrifier ſouvent toute la douceur

de sa vie, pour séduire un cœur dont la défaite pouvoit augmenter sa réputation. Elle s'étoit exposée par cette conduite à cent fâcheuses avantures ; & celle qui l'avoit conduite à Madere, n'étoit pas la moins embarrassante. Elle y étoit venuë, comme elle le confessa secretement à Gelin, avec un Inquisiteur du Saint-Office, qui avoit conçû à Madrid une violente passion pour elle, & à qui elle s'étoit fait un point d'honneur de faire abandonner son emploi & sa profession pour la suivre. Quoique son Amant se crût en sûreté dans l'Isle de Madere, parce que la Cour de Portugal n'étoit pas en bonne intelligence avec celle d'Espagne, il avoit pris le parti de se retirer à la campagne, dans une maison assez écartée pour derober son avanture aux habitans de l'Isle. Elle y vivoit avec lui depuis six mois ; & comme elle y étoit moins retenuë par sa tendresse, que par l'idée chimérique de la réputation qu'elle s'étoit faite en Espagne, ce motif n'étoit pas assez puis-

puissant pour empêcher qu'elle n'y vécût avec beaucoup d'ennui.

Gelin jugea bien qu'une confidence si libre ne pouvoit venir que de la mauvaise opinion qu'on avoit de lui, & peut-être de la ressemblance qu'on supposoit entre son avanture & celle qu'on lui avoit racontée ; mais étant peu disposé à s'offenser de tout ce qui pouvoit être utile à ses projets, il échauffa le zèle qu'on marquoit à le servir, par quantité de raisons spécieuses, auxquelles il joignit l'offre d'une somme considerable. Le rôle que la Comédienne avoit à jouer, fut préparé de concert ; & le bon Inquisiteur, qu'on avoit trouvé le moyen d'écarter pendant une partie de cette conversation, fut rappellé au conseil, pour servir à l'exécution d'une entreprise dont il devoit partager les fruits. Il s'y prêta d'autant plus volontiers, qu'il en espéroit de l'agrément dans sa solitude. Enfin, la difficulté n'étant qu'à faire consentir mon Epouse à venir prendre quelques

rafraîchiſſemens au rivage, Gelin ſe hâta de retourner au vaiſſeau, pour l'engager à cette partie ſans affectation, & le Ciel, qui vouloit mettre la vertueuſe Fanny à l'épreuve, permit qu'il y trouvât encore tout le monde enſeveli dans le ſommeil.

Si l'on ſe rappelle toutes les circonſtances de cette dangereuſe avanture, on ſera perſuadé, comme moi, que mon Epouſe eut beſoin de toutes les forces de ſa vertu pour ſe défendre. Gelin la connoiſſoit juſqu'au fond du cœur. Sa cruelle adreſſe lui avoit fait penétrer tout ce qui étoit capable d'effrayer ou d'attendrir cette ame conſtante, mais ſenſible & timide; & toutes les ruſes de la malignité & de l'artifice étoient employées contre la ſimplicité & l'innocence. Fanny demeura victorieuſe. O, triomphe de la vertu & de l'amour! Je paſſe ſur des victoires plus faciles, & m'attachant moins à réleve les crimes de Gelin, qu'à juſtifier ma chere Epouſe, je laiſſe, des aveux de ce perfide, tout

ce

ce qui ne peut servir qu'à le couvrir de honte.

Que ne me dit-il pas pour me faire regarder sa passion comme un de ces malheurs du sort, contre lesquels, ni la raison, ni la justice, ni l'honneur, ne fourniſſent point de secours assez puissans pour défendre la vertu, & qui conduisent d'autant plus nécessairement aux dernieres horreurs du crime, que chaque transport qui blesse le devoir, ne peut être excusé que par ses excès ? J'écoutois tranquillement le récit de ses fureurs. Mais lorsqu'il y mêloit quelques circonstances où ses artifices avoient fait entrer mon Epouse, il s'élevoit dans mon cœur des doutes & des inquiétudes si funestes, que tout mon sang en ressentoit l'effet comme celui d'un poison ; à peine avois-je assez de pouvoir sur moi-même pour suspendre mon attention & mon jugement jusqu'à la fin de son récit. Je me sentois prêt à pousser des cris, & plus d'une fois j'aurois trouvé de la douceur à percer le sein de mille

coups, au cruel ennemi qui me retraçoit si vivement le sujet de mes peines.

Cependant je ne pouvois me tromper aux marques de son repentir; & cette pensée, que son humiliation me rendoit toûjours présente, adoucissoit par intervalles l'amertume & les ressentimens de mon cœur. J'étois encore plus touché du témoignage qu'il rendoit presqu'à chaque mot, aux sentimens & à la conduite de Fanny. Je ne pouvois le soupçonner de déguisement, lorsqu'il me représentoit son propre embarras & ses propres craintes, & lorsqu'accusant sans cesse la rigueur de son sort, il se plaignoit, avec un ruisseau de larmes, d'avoir commis une multitude de crimes dont il n'avoit jamais recueilli le moindre fruit. La force qu'il donnoit à ses termes, pour m'exprimer l'idée qu'il avoit toûjours eûë du caractère & de la vertu de mon Epouse, m'aidoit à comprendre comment il s'étoit toûjours contenu dans ce profond respect, dont il me repétoit à tous momens

mens qu'il ne s'étoit jamais écarté. Je me consumois en l'adorant, me disoit-il, & mon propre étonnement est, qu'une flamme si parfaite ait pû devenir la source de tant d'égaremens & de crimes.

Enfin, m'ayant protesté, après un long récit, qu'il ne m'avoit rien déguisé, & n'ayant reçû de moi aucune question à laquelle il ne se fût hâté de satisfaire, il me laissa dans un état que je ne pourrois nommer incertain, si le seul témoignage d'un ennemi étoit capable de dissiper des doutes. A la vérité, celui de ma Belle-sœur venoit s'y joindre ; & quand je les aurois cru trop foibles chacun de leur côté, je devois du moins reconnoître qu'ils servoient à se confirmer mutuellement. Cependant un reste de pesanteur qui m'arrêtoit encore, empêcha mes sentimens de prendre leur cours avec toute l'ardeur qui avoit commencé à les échauffer. La fuite de Fanny, le meurtre de mon frere, mes propres blessures, se trouvoient assez expliquez par

les détails que je venois d'entendre, & ma jalousie même ne me fournissoit plus d'objections ; mais étoit-ce assez que mon honneur eût été épargné jusqu'à un certain point, & le devoir d'une femme ne peut-il être blessé que par des crimes ? Où étoit l'estime que j'avois droit d'attendre de la mienne, lorsqu'elle m'avoit cru capable d'oublier si facilement mes principes, & de violer tous les sermens qui m'attachoient à elle ? Et quand une fatale erreur l'auroit aveuglée jusqu'à me représenter encore plus criminel à son imagination, où étoit la confiance qu'elle devoit à mon frere & à ma Belle-sœur, lorsqu'elle avoit choisi pour confident de ses peines, Gelin, un étranger, qui n'avoit point d'autre lien avec nous que celui d'une amitié toute récente ? L'imprudence est le fruit ordinaire des grandes passions ; mais va-t-elle jusqu'à faire negliger toutes les bienséances ? La fureur même, s'il faloit faire cette supposition pour excuser une partie de sa conduite, ne garde-

garde-t-elle aucune regle, & ſe plaît-elle à violer toutes ſortes de loix quand elle n'a pas beſoin de tant de fauſſes démarches pour ſe ſatisfaire ?

L'effet de ces refléxions, qui ſe formerent en un moment dans mon eſprit, ne fut point de faire renaître des ſoupçons dont les fondemens étoient heureuſement diſſipez. Mais en conſiderant que Fanny s'étoit livrée à ſes préventions, ſans avoir pris une ſeule des voyes qu'elle devoit choiſir naturellement pour les éclaircir, ou même uniquement pour les juſtifier, je me ſentis porté à croire, que ſon cœur s'étant refroidi pour moi, elle avoit peut-être été moins affligée qu'offenſée de la trahiſon qu'elle m'attribuoit ; & que croyant ſa vertu & ſon honneur aſſez ſauvez par l'innocence de ſes ſentimens, elle avoit pris le parti de m'abandonner, ſans autres regrets que ceux de la honte & du dépit. Une longue abſence, continuai-je de me dire à moi-même, n'aura pas manqué d'éteindre juſqu'aux derniers reſ-

tes de sa tendresse. Je la retrouverai vertueuse, mais insensible à mon affection, & se figurant faire assez, si elle consent à se réconcilier avec moi, & à reprendre la conduite de ma maison. Enfin j'ai perdu son cœur ; & que me revient-il de tous les soins que je prens pour m'assûrer de sa vertu, si ce trésor qu'elle a conservé n'est point accompagné de ceux qui lui prêtoient tant de charmes !

Je me confirmai tellement dans ces idées, que les souvenirs mêmes qui m'avoient le plus attendri, tels que celui de la visite qu'elle m'avoit renduë avec Madame, & des pleurs que je lui avois vû verser en recevant mes reproches, ne se présenterent plus à mon esprit sous la même forme. En me rappellant sa posture & ses plaintes, j'y trouvois plus d'apparence de fierté, que de tendresse & de douleur. Il s'éleva un nouveau trouble dans mon ame après cette reflexion, & jettant les yeux sur Gelin, que j'avois traité jusqu'alors avec moins de

de reſſentiment que de dédain, je ne pus vaincre le mouvement qui m'agitoit. Son honneur eſt échapé à vos artifices, lui dis-je d'un ton bruſque & amer, mais vous ne m'en avez pas moins ravi ſon affection. Eh! que m'importe que vous ne l'ayez pas obtenuë, ajoutai-je en levant encore la voix avec plus de chaleur, s'il n'eſt pas moins certain que vous me l'avez fait perdre?

Il reçut ce reproche avec des marques extraordinaires d'étonnement; & me voyant prêt à continuer avec la même agitation, il me conjura, d'un air ſoûmis & empreſſé, de lui laiſſer la liberté de me répondre. Helas! me dit-il, quel ſujet choiſiſſez-vous pour vos plaintes? J'aurois cru que de toutes les circonſtances de mon diſcours, celle qui devoit être la plus flatteuſe pour votre cœur, étoit le ſoin que j'ai pris de vous repéter cent fois, avec quelle conſtance & quelle ardeur vous êtes aimé. Foible expreſſion! reprit-il, en baiſſant la tête juſques ſur ſon ſein, pour vous repréſenter

tout le pouvoir que vous avez conſervé ſur la plus tendre & la plus fidèle de toutes les femmes! Ne vous ai-je pas dit que mon déſeſpoir, dans un tems d'yvreſſe & de fureur, a toûjours été de n'avoir pû la détourner un moment de votre idée, ni porter la moindre atteinte aux juſtes ſentimens qu'elle avoit pour vous? Ah! s'écria-t-il, en jettant ſur moi un œil d'envie, que vous êtes heureux ſi votre bonheur dépend de l'amour! Il continua de me dire, que m'ayant confeſſé ſans déguiſement tout ce qu'il avoit cru néceſſaire à mon repos autant qu'à la réparation de ſes crimes, le ſentiment d'une juſte confuſion l'avoit empêché de s'étendre ſur ce qui n'auroit ſervi qu'à l'humilier, ſans m'apporter plus de lumieres; mais que me voyant encore dans un doute qu'il ſe croyoit obligé de détruire, il vouloit ſe traiter avec la derniere rigueur, en achevant ſa confeſſion ſans menagement.

Avec beaucoup d'étude & de connoiſſance du cœur humain, il avoit

avoit toûjours conçû, pourſuivit-il, que la nature a des reſſorts infaillibles pour faire naître & pour enflammer les paſſions. C'étoit dans cette idée que, s'effrayant peu de l'indifférence que Fanny avoit toûjours eûë pour ſes ſoins, il avoit compté qu'elle n'y réſiſteroit pas lorſqu'il ſeroit près d'elle avec aſſez de liberté pour faire uſage de tout ſon ſçavoir. Il eſpéroit que, n'ayant plus d'obſtacle à combattre après l'avoir éloignée de moi, il la menageroit ſuivant toutes les regles de ſon art, & qu'il n'y auroit ni raiſon ni ſageſſe qui pût la défendre de ſes artifices. En effet, me dit-il, je ſuis perſuadé que ſur une ame commune, à qui je ſuppoſe un corps bien conſtitué, la victoire d'un homme qui ſçait attaquer n'eſt jamais incertaine. Les impreſſions du plaiſir ſont toûjours dominantes; & qui connoît aſſez le caractère & le tempérament d'une femme pour lui préſenter continuellement ce qui eſt capable de lui plaire, a trouvé le chemin infaillible de ſon cœur. Mais

je parle des ames communes, ajoûta-t-il, & je ne mettois encore votre Epouſe au-deſſus d'elles, que par les qualitez extérieures qui ne changent rien au fond des ſentimens. Avec le feu qui brilloit dans ſes yeux, & la douce chaleur qui paroiſſoit animer tous ſes mouvemens, je la croyois plus diſpoſée que toute autre à recevoir les impreſſions que je lui préparois. Elle ne fut pas plutôt déterminée à partir de Ste. Helene, que je commençai à mettre toute mon adreſſe en uſage. J'obſervai d'abord à quoi elle étoit ſenſible ; & quoiqu'elle ne me permît jamais d'être ſeul avec elle, la préſence du Capitaine & de ſa femme ne m'empêchoit pas de mettre continuellement ſes goûts & ſes inclinations à l'épreuve. Je ne fus pas rebuté par ſa triſteſſe & par ſes larmes, qui retarderent long-tems mon entrepriſe. Il y avoit toûjours des intervalles que je ſçavois ſaiſir, & s'ils n'étoient point aſſez longs pour me donner l'eſpérance d'avancer beaucoup mon ouvra-

ouvrage, ils servoient du moins à me faire reconnoître plus tranquillement de quel côté je devois presser l'attaque. Figurez-vous, ajoûta-t-il, que pendant plusieurs mois, qui étoient un espace beaucoup plus long que je ne l'avois cru nécessaire, je ne recueillis pas le moindre fruit de mes soins & de mes artifices. Elle ne voyoit que vous. Elle n'étoit possedée que de votre image. Sous quelque forme que vous pussiez vous présenter à son esprit, inconstant, perfide, passionné pour une autre, vous l'occupiez seul, & je ne pouvois démêler, dans ses agitations mêmes, si c'étoit de la haine ou de l'amour qu'elle rapportoit de tant de tristes méditations dont vous faisiez le sujet.

Ainsi, cet art sur lequel j'avois fait tant de fond, devint inutile pour mes vûës; & les cruelles circonstances où je me trouvai à la Corogne, me forcerent d'ailleurs de l'abandonner. Il me resta néanmoins l'espérance que notre séparation pourroit m'être d'une

d'une autre utilité. Comme j'étois fort éloigné de craindre qu'elle m'abandonnât tout-à-fait dans l'état où mes bleſſures m'avoient réduit, je me flattai, qu'étant quelques ſemaines ſans me voir, mon abſence lui feroit ſentir la néceſſité de mes ſervices, & que revenant peut-être d'elle-même à ſouhaiter de me revoir auprès d'elle, ce déſir deviendroit la ſource de quelque ſentiment favorable. Mais lorſque j'appris la nouvelle de ſon départ, & qu'elle avoit même eu la rigueur de ne pas charger de ſes adieux le domeſtique qui demeura à me ſervir par ſes ordres, je tombai dans des mouvemens de fureur, qui furent long-tems ma diſpoſition habituelle. Trahi ſi cruellement par l'amour, je rénonçai, ſi j'oſe faire cet aveu, à toutes les douceurs dont il m'avoit flatté, & me condamnant ainſi moi-même à n'en reſſentir que les horreurs & les tourmens, je pris la honteuſe réſolution, de n'en ſuivre auſſi déſormais que les plus furieux tranſports. Tel étoit

toit mon projet lorſque je quittai la Corogne après la guériſon de mes bleſſures. Je me remis ſur les traces de celle qui avoit marqué tant de mépris pour ma perſonne, & d'indifférence pour ma vie. Je les découvris enfin, malgré l'obſtination du Capitaine à me les cacher. Ce ſoin de ſe derober à moi, me parut un nouvel outrage, qui fit croître encore mon reſſentiment. Je trouvai l'objet de tant de mortelles agitations dans le Couvent de Chaillot. Je ne manquai point d'inventions pour l'engager malgré elle à recevoir ma viſite. Je ne penſois qu'à l'accabler de reproches, & à lui prodiguer des noms qui me ſembloient ne pouvoir être aſſez outrageans pour l'ingratitude & la lâcheté dont je me croyois en droit de l'accuſer. Mais ſa préſence diſſipa toutes ces furieuſes réſolutions. Je ne me retrouvai capable que de l'aimer, & de verſer des larmes, au lieu de proférer des injures.

Le tour même de ſes réponſes me fit naître un nouvel eſpoir, qui

qui servit quelque tems à rallentir encore plus mes fureurs. Le doute où elle étoit, si vous aviez épousé Madame Lallin, & l'ardeur qu'elle me marqua pour en être éclaircie, me fit penser, que s'il étoit arrivé en effet que vous eussiez pris ce parti, je n'aurois peut-être plus besoin d'autre secours que son propre ressentiment pour lui faire approuver mes soins. Cette réflexion me porta à lui offrir de m'employer ardemment à la satisfaire. Elle accepta mes offres, avec des marques de reconnoissance que je pris encore pour un augure favorable. Je fis successivement le voyage d'Angleterre & de Bretagne. Quoique je n'eusse rien à conclure du peu de lumiere que je reçûs sur votre marche & sur le lieu de votre retraite, je suppléai à tout ce que j'ignorois, par des suppositions dont je me promis le même effet que de la vérité ; & si la crainte d'être démenti par votre présence, au moment que je m'y attendrois le moins, m'empêcha d'assurer positivement votre mariage,

riage, je m'exprimai avec tant d'adreſſe, que je réüſſis à faire naître toutes les idées que je n'oſois ouvertement donner. L'effet qu'elles produiſirent au premier moment, ſoutint fort bien mes eſpérances, & je me crus quelque tems à la veille d'obtenir du dépit, ce que j'avois déſeſpéré de devoir jamais à l'amour. Mais quelle fut ma ſurpriſe, après l'avoir entenduë parler de vengeance, de voir qu'elle ne penſoit qu'à la tourner contre elle-même, & qu'elle étoit réſoluë, me dit-elle, d'enſevelir pour jamais dans un cloître ſa honte & ſon infortune!

Les occaſions ne manquent jamais à l'ardeur pour le crime. Comme le trouble où je tombai, fit tout paroître légitime à mes tranſports, & que je ne la quittai qu'avec le deſſein formé d'employer la violence pour l'enlever, ma malheureuſe étoile me fit rencontrer en ſortant du Couvent, deux perſonnes qui s'entretenoient enſemble ſans précautions, & qui s'expliquant avec feu ſur le mal-

heur

heur de leur sort, sembloient disposez à tout entreprendre pour se délivrer de la misere qui les pressoit. Les ayant observez un moment, je les crus propres à me servir, dans un lieu où je n'avois aucune habitude. Je les abordai, & leur faisant connoître que je penétrois leur situation, je leurs offris de les recompenser liberalement, s'ils avoient assez d'esprit & de courage pour se charger d'une entreprise qui demandoit ces deux qualitez. L'empressement avec lequel ils reçurent ma proposition, me garantit qu'ils étoient tels que je les désirois. Je me retirai avec eux dans un lieu plus propre à nos délibérations, & les ayant fait expliquer davantage sur leurs qualitez, j'appris qu'étant des Officiers réformez, qui manquoient de toute espece de ressource, je pouvois faire fond sur leur fermeté & leur conduite.

Ils me demanderent avidement l'explication du service que j'attendois d'eux. Je leur ouvris mon cœur, & ne leur dissimulant pas que

que mon entrepriſe étoit la derniere reſſource d'un déſeſpéré, je leur promis dix-mille francs, s'ils la faiſoient réüſſir. Les meſures furent priſes au même moment. Sans être jamais entré dans le Couvent, je m'étois occupé aſſez long-tems à en obſerver la ſituation pour la connoître parfaitement. Dans les converſations que j'avois euës avec votre Epouſe, j'avois ſçû d'elle, ſans affectation, que ſon apartement donnoit ſur le Jardin, & ma paſſion inſenſée m'avoit fait chercher, à quelque diſtance, un lieu d'où j'avois pris plaiſir mille fois à regarder ſes fênetres. Il n'étoit queſtion que d'eſcalader pendant la nuit le mur qui regne au long du grand chemin. Le reſte n'expoſoit pas à beaucoup de péril trois hommes armez, qui n'avoient pas de réſiſtance à craindre dans un Couvent de Religieuſes. L'exécution de notre deſſein ne fut remiſe qu'à la première nuit qui ſeroit aſſez obſcure pour le favoriſer. Je fis d'avance quelques liberalitez à mes complices, &

& convenant du lieu où je pourrois les revoir, j'allai m'occuper du soin de préparer une chaise de poste, & tout ce qui étoit nécessaire pour ma fuite.

Il n'étoit point à craindre que des mesures si justes pussent manquer; mais nous étions au tems de la pleine Lune, & la multitude des passans qui sont nuit & jour sur le grand chemin, nous forçoit d'attendre que l'obscurité pût nous derober à la vûë de tout le monde. Je voyois tous les jours les deux Officiers, & leur trouvant de l'esprit & de la politesse, je me liai assez étroitement avec eux, pour les informer de mes vûës avec moins de réserve que la première fois. L'un d'eux, homme d'un âge assez avancé, & qui n'avoit gueres été moins exercé que moi par la fortune, apprenant que j'avois le cœur plein d'une funeste passion pour une ingrate, me promit de me rendre un double service, & non seulement de l'enlever pour la mettre entre mes bras, mais de m'assurer, si je le souhaitois, la

possession

poſſeſſion de ſon cœur. Je l'embraſſai dans un tranſport de joye, mais avec moins d'eſpérance, que de plaiſir à me repréſenter l'image d'un bonheur impoſſible. Cependant il renouvella ſi ſérieuſement ſes offres, & il répondit ſi fortement à mes objections, qu'il me diſpoſa du moins à tenter ce qu'il me promettoit avec tant de hardieſſe.

C'eſt ici que ma honte redouble avec mes remords. Ce ſecret ſi certain pour forcer la réſiſtance d'un cœur, étoit un ſortilège, qui demandoit beaucoup d'art & de ſoins dans ſa compoſition. Il faloit me procurer d'abord quelques cheveux de votre Epouſe, & quelques goutes de ſon ſang. La difficulté de ces deux conditions auroit ſeule été capable de me rebuter; mais l'Officier, qui ne paroiſſoit effrayé de rien, m'apprit lui-même de quelle manière je devois m'y prendre, & me fit voir effectivement de la facilité à réüſſir, ſi j'avois encore quelque accès à la grille de Chaillot. Je ſui-

ſuivis dès le lendemain ſes conſeils. Je fis demander à votre Epouſe la permiſſion de la voir, ſous des prétextes qui lui ôterent la penſée de me la refuſer. J'avois compoſé une lettre que je feignis d'avoir reçû de Londres, & dans laquelle je lui dis, qu'elle alloit trouver quelques éclairciſſemens d'importance. Mais tirant mes ciſeaux pour en couper quelques lignes, que je la priai de trouver bon que je lui derobaſſe, je la lui préſentai enſuite reſpectueuſement au travers de la grille. Elle s'avança pour la recevoir; & dans le moment qu'elle la prenoit, feignant de me ſouvenir de quelque choſe que je ſouhaitois encore de lui cacher, j'avançai ſi bruſquement les deux mains pour l'empêcher de la prendre, que de la pointe de mes ciſeaux, je fis une bleſſure aſſez profonde à l'une des ſiennes. Le ſang qui en ſortit auſſi-tôt mouilla la partie extérieure de la lettre, & tandis qu'elle s'occupoit de la douleur que cet accident lui cauſoit, je coupai

coupai le papier enſanglanté, ſous prétexte d'empêcher que les caractères ne fuſſent alterez.

Quelque précaution que je me fuſſe efforcé de garder, il m'avoit été impoſſible de regler aſſez le mouvement de ma main, pour ne pas trop enfoncer la pointe de mes ciſeaux. Mon cœur ſaignoit autant que ſa bleſſure; & tandis que je m'applaudiſſois du ſuccès de mon artifice, j'aurois donné ma vie pour lui épargner le mal que je lui avois cauſé volontairement. Ne pouvant ſe défier de rien, elle ne ſe plaignit point, & la bonté avec laquelle elle reçut mes excuſes, ſervit encore à faciliter la ſeconde partie de mon deſſein. Sa douleur me donna la hardieſſe de lui dire, que j'avois un ſecret infaillible pour ces ſortes d'accidens, & que quelques cheveux liez autour du doigt le plus voiſin de la playe, ne manquoient jamais d'empêcher l'inflammation. Je lui offris là-deſſus de couper une boucle de mes propres cheveux. Elle refuſa d'y conſentir; mais ne doutant point de ma ſincerité,

elle prit mes ciseaux, pour couper quelques-uns des siens. Je l'engageai à me permettre de les ajuster pour l'usage que je lui conseillois, & j'eus soin, sans qu'elle s'en apperçût, d'en retenir une partie.

Le reste ne demande pas un plus long détail. Je rejoignis l'Officier avec les deux trésors que j'avois enlevez à l'innocence, & je les lui abandonnai pour d'horribles mystères. Il me fit participer à tous ses crimes. J'aurois peine à me rappeller toutes les profanations & les impietez dont cette noire cérémonie fut accompagnée. Sans être véritablement persuadé de la force de ses opérations magiques, j'avois peine à refuser une espece de confiance à des promesses qui étoient soutenuës par mille sermens, & par une expérience, disoit-il, qui ne l'avoit jamais trompé. Il voulut que dès le lendemain j'allasse me présenter à Chaillot, pour commencer à recueillir le fruit de son ouvrage. J'eus la témérité d'y aller, mais avec la honte de revenir, sans avoir même obtenu

nu la permiſſion de voir celle qu'on me flattoit déja d'avoir attendrie.

Qui ſçait à quelles horreurs deux ſi étranges entrepriſes auroient abouti, ſi la main du Ciel n'en eût arrêté le cours? Ne parle-t-on pas de Philtres & de Poiſons, qui ſans avoir la force peut-être d'agir ſur le cœur, n'en ont quelquefois eu que trop pour troubler la raiſon? A quoi mon audacieuſe fureur n'expoſoit-elle pas votre Epouſe? J'en aurois été puni le premier par mon déſeſpoir, mais auroit-il réparé le plus funeſte de tous les malheurs? Quoi qu'il en ſoit, apprenez de quel péril le Ciel l'a délivrée. Malgré le refus qu'elle avoit fait de me voir, l'Officier me preſſa de retourner à Chaillot, en m'aſſurant toûjours du ſuccès qu'il m'avoit promis, & me faiſant même regarder la difficulté qu'on avoit à me recevoir; comme l'effet du nouvel embarras où le cœur ſe trouve en changeant de ſituation. Je me préſentai pluſieurs fois à la grille, ſans y trouver plus de

facilité à faire goûter ma visite. Je n'en penétrois que trop la raison. Je n'avois plus de lumieres ni de secours à donner sur des intérêts dont on étoit bien plus occupé que des miens. On ne m'avoit souffert jusqu'alors que dans l'espérance de me faire servir à des récherches qui n'avoient pas réüssi ; & j'étois déteſté lorsqu'il n'y avoit plus de secours à tirer de moi.

L'Officier, comme irrité de me voir douter de ses promesses, me confessa bien qu'il faloit que le cœur de votre Epouse fût étrangement prépossedé, pour résister si long-tems à la force du charme ; mais ne se rendant point encore aux apparences, il entreprit de joindre à ses opérations précedentes quelque chose de si puissant, qu'elle ne balanceroit plus, me dit-il, à se déterminer. Il composa une liqueur, qu'il me confia dans une phiole. Votre sort, me dit-il, est désormais entre vos mains. Cherchez le moyen de faire avaler cet élixir à ce que vous aimez. Il se dévoua

aux

aux plus affreux tourmens, ſi elle n'en reſſentoit pas bientôt la vertu. Mais ſuppoſé, ajouta-t-il, que l'occaſion vous manque, vous êtes ſûr du moins, qu'auſſitôt que nous l'aurons enlevée, nous ſerons les maîtres de la forcer à le prendre, & peu importe que le ſuccès de vos déſirs ſoit reculé de quelques jours, lorſque je vous le garantis certain. Toute la force d'un aveugle tranſport ne m'empêchoit pas de frémir à cet horrible diſcours. Mais enfin, tourmenté par l'amour, encore plus que par mes remords, j'étouffois toutes les idées qui ne tendoient point à me ſatisfaire.

Le tems de la nuit étant devenu auſſi favorable que je le deſirois, j'abandonnai toute autre eſpérance, pour m'attacher à la réſolution d'exécuter l'enlevement. C'étoit le jour ſuivant que tous les préparatifs devoient être achevez. Je ne penſois plus qu'à réveiller dans mes complices le courage & la fidélité qu'ils m'avoient promis. Nous étions convenus de l'heure & du moment ; lorſ-

que le hazard m'ayant conduit à Charenton, pour soulager mon trouble, j'y appris non seulement que vous étiez dans le voisinage de Paris, mais que vous sollicitiez le Consistoire pour votre divorce, & que vous étiez à la veille de vous engager dans un autre mariage. Une nouvelle si imprévûë changea sur le champ toutes mes résolutions. Dans quelques sentimens que votre Epouse fût pour moi, je ne doutai pas que la certitude de votre mariage n'éteignît tout d'un coup ceux qu'elle vous avoit conservez. L'espérance reprit des forces dans mon cœur. Je volai sur le champ à Chaillot, & prévoyant les mêmes difficultez à faire recevoir ma visite, je pris le parti d'écrire un billet, que je confiai au Chapelain, pour exciter la curiosité de me voir, par les grandes découvertes que j'annonçois, sans les expliquer.

Mais de quelles chimères m'étois-je flatté? Si l'on me reçut en effet, ce fut pour se livrer à tous les excès de la douleur, aussi-tôt qu'on

qu'on eut entendu les nouvelles que j'apportois, & pour me traiter avec le dernier mépris, lorſque j'eus la hardieſſe de parler de mes déſirs. Quel effet des promeſſes inſenſées de l'Officier! On m'impoſa la loi éternelle de m'éloigner, & de ne paroître jamais devant des yeux qui ne me voyoient qu'avec horreur. L'effet ſuivit auſſi-tôt cette cruelle declaration. Je fus abandonné ſeul à mes tranſports. Ils furent terribles. Le hazard m'ayant amené le Chapelain, qui me confirma dans mon déſeſpoir, par une autre raiſon tirée des Loix de ſon Egliſe, qui ne permettoient pas même à votre Epouſe de diſpoſer de ſa main pendant votre vie; je devins capable de toutes les fureurs auxquelles je m'abandonnai, & qu'il eſt inutile de vous repéter, puiſqu'elles ſont tombées ſur vous.

J'avois entendu cette derniere partie de ſon diſcours, avec un renouvellement ſi terrible d'inquiétude & de crainte, que je me trouvai couvert d'une ſueur froide à la fin de ſon récit. Cependant la

joye de voir Fanny comme sauvée du plus affreux de tous les dangers, me fit tomber aussi-tôt dans un autre transport, où je ne pus garder plus de modération. Approchez, dis-je à Gelin, qui parut lui-même étonné de l'air de satisfaction qui se répandit tout d'un coup sur mon visage ; écoutez-moi sans crainte. Vous m'avez causé des malheurs & des peines dont il n'y eut jamais d'exemples ; mais vous me rendez aujourd'hui si heureux, que je me sens porté à vous pardonner. Je crois votre repentir & vos satisfactions sinceres. Vivez tranquille, si la promesse que je vous fais d'oublier tous vos crimes, peut servir à vous rendre la paix qu'ils vous ont fait perdre.

Je conçois, repris-je plus tranquillement, que les passions violentes peuvent écarter un honnête-homme de son devoir. Si quelque chose m'étonne, en vous supposant du goût pour la vertu, c'est que vous ayez attendu si tard à vous reconnoître, & que vous ayez eu besoin de tomber au fond

du

du précipice pour ouvrir les yeux. Un repentir qui n'auroit pas été forcé par la crainte, me paroîtroit beaucoup plus sûr; mais de quelque nature que soit le vôtre, vous devez comprendre qu'il ne vous reste plus rien à prétendre de mon amitié. Cependant je veux que vous emportiez quelques marques de notre réconciliation. Je lui demandai là-dessus, à quoi il se destinoit, & s'il lui restoit quelque espérance de se mettre à couvert de la misere. Il ne me répondit point. Ses larmes couloient rapidement au long de son visage. L'immobilité avec laquelle il tenoit la vûë baissée, sembloit me faire attendre quelque nouvelle ouverture, que la crainte ou la confusion avoit la force d'arrêter. C'est mon désespoir, me dit-il enfin, que mes crimes soient tels, qu'ils ne puissent être expiez par le repentir. Envain vous représenterois-je, qu'étant délivré de la funeste passion qui m'avoit troublé l'esprit, je ne sens plus que la honte de m'y être abandonné. Aussi le dessein

qui m'a fait souhaiter de vous voir, n'étoit-il pas de me justifier; & vous n'avez pas reconnu dans les aveux que je vous ai faits, le langage d'un homme qui cherche à paroître innocent. Mais je suis satisfait, ajouta-t-il en se levant, si vous me pardonnez; & sans m'expliquer davantage aujourd'hui, je vais vous prouver, au péril de ma vie, que je ne suis ni ingrat ni perfide, quand mon cœur est assez maître de lui-même pour suivre ses propres maximes.

Quoique l'obscurité de ce discours, & l'agitation qui paroissoit dans ses mouvemens, me fît concevoir qu'il méditoit quelque entreprise extraordinaire, je ne l'arrêtai point pour l'interroger. Il sortit de ma chambre. J'appellai aussi-tôt Drink, à qui je donnai ordre de lui compter mille écus. Il les reçut, en priant Drink de venir m'assurer, qu'il ne les acceptoit que pour me servir.

J'allois m'ensevelir dans les méditations que tant d'idées extraordinaires dont j'étois rempli, devoient

voient naturellement m'inſpirer, lorſque Drink, à qui je n'avois pas laiſſé le tems de me parler en lui donnant mes ordres, rentra dans ma chambre avec un vif empreſſement. Il m'apprit que ma belle-ſœur étoit chez M. de L*** & qu'ayant envoyé un de ſes gens pour s'informer de ma ſanté, elle attendoit impatiemment que Gelin m'eût quitté pour ſe rendre auprès de moi. Sa préſence étant ce que je pouvois deſirer de plus agréable, je lui envoyai ſur le champ mon caroſſe, & n'attribuant le parti qu'elle avoit pris de s'arrêter chez M. de L*** qu'à l'envie qu'elle avoit d'éviter la vûë de Gelin, je lui fis dire, pour la raſſurer d'avance, que l'entretien que j'avois eu avec lui, m'avoit extrêmement conſolé. Drink n'avoit pû cacher dans ma maiſon que Madame Bridge y devoit arriver le ſoir; & quand il l'auroit pû, rien ne l'obligeoit à ce ſoin. Cette nouvelle, qui fut portée à Madame Lallin, produiſit ſur elle un effet auquel j'étois fort éloigné de m'attendre.

A peine avois-je été seul un moment depuis le départ de Drink, qui étoit allé chercher ma sœur, qu'on me remit une Lettre cachetée, en m'apprenant qu'elle étoit de Madame Lallin. Comme elle s'étoit retirée dans son appartement après son incommodité, je me figurai, que n'étant point encore assez rétablie pour venir dans le mien, elle vouloit me communiquer par écrit quelques reflexions sur les circonstances dont j'étois occupé. Mais celui qui me remit sa lettre, ajouta, que s'étant fait amener une de ces voitures publiques qui se trouvent à tous momens à Saint-Clou, elle étoit partie, sans autre équipage qu'une male où elle avoit renfermé ses habits. Je me hâtai de lire les éclaircissemens qu'elle m'envoyoit. Ils étoient tournez d'une manière si touchante, qu'un de mes regrets, en écrivant ces Mémoires, est de n'avoir pû conserver une lettre qui en feroit un des plus beaux ornemens.

Elle commençoit par implorer le secours du Ciel, dont elle sentoit,

toit, disoit-elle, qu'elle n'avoit jamais eu tant de besoin que dans la triste & malheureuse situation où sa mauvaise fortune la faisoit tomber. Ensuite, le prenant à témoin de tout ce qu'elle vouloit écrire pour la satisfaction de son propre cœur, elle me conjuroit d'entrer pour elle dans les sentimens de compassion qu'elle croyoit mériter. Elle me rappelloit les premiers tems de notre liaison, & confessant qu'elle avoit eu pour moi une vive tendresse, qui avoit duré avec la même ardeur jusqu'aux premières lumieres qu'elle avoit eus de mon mariage avec Fanny, elle me demandoit, si dans le tems même qu'elle s'étoit abandonnée à cette innocente inclination, j'avois jamais remarqué qu'elle eût été capable de la préférer à son devoir. Elle avoit quitté sa Patrie, à la vérité, pour entreprendre avec moi un voyage qui ne convenoit point à son sexe; mais les malheurs qu'elle avoit essuyez à Roüen, & les dangers auxquels elle étoit continuelle-

ment exposée par le ressentiment de son frere, lui en avoient fait une espece de loi. Elle me faisoit souvenir de la manière dont elle s'en étoit expliquée avant notre départ; & elle me demandoit encore, si je m'étois jamais apperçû qu'elle se fût écartée un moment des loix d'honneur & de bienséance qu'elle s'étoit imposées. Elle m'avoit suivi à la Havana, mais c'étoit moi-même qui l'étois allé chercher à Pouathan. Sensible à mon amitié, elle avoit regardé comme le bonheur de sa vie, la pensée que j'avois euë de l'attacher à mon Epouse, & ne portant pas ses vûës plus loin que l'établissement que je lui avois accordé dans ma maison, elle y avoit borné sa fortune & tous ses désirs. L'occasion même qui s'étoit présentée de s'enrichir par un mariage honorable, l'avoit peu tentée. Avec le goût que je lui avois inspiré pour les Livres, & l'abondance qu'elle avoit trouvée dans ma maison, indépendamment même du plaisir de la reconnoissance

qui

qui l'attachoit à ma famille, & de celui d'une des plus douces focietez du monde qu'elle y trouvoit à toutes les heures du jour, elle avoit cru qu'il ne lui manquoit rien pour être heureuse. Comment se seroit-elle imaginé, qu'une femme aussi jeune & aussi aimable que la mienne, à qui j'avois donné toutes les preuves de fidélité & de tendresse qu'on peut attendre d'un mari, la soupçonnât d'avoir fait quelque impression sur mon cœur; elle qui n'avoit ni jeunesse ni beauté, & qui affectoit même, dans toute sa conduite, un air de retraite & de sévérité qui convient si peu à l'amour? Elle avouoit, qu'avec de tels préservatifs elle s'étoit livrée, peut-être un peu trop librement, aux douceurs de l'amitié, & que dans les études que je lui avois permis de faire avec moi, elle avoit souvent pensé, combien le Ciel l'auroit rendu heureuse en lui donnant un mari dont les inclinations s'accordoient si parfaitement avec les siennes. C'étoit l'unique atteinte qu'elle eût jamais

mais donnée au bonheur d'autrui. Ni les bontez que j'avois euës pour elle, ni la facilité de me voir, ni l'ennui du célibat où elle vivoit depuis si long-tems, enfin son penchant même, & la douceur qu'elle trouvoit dans notre familiarité, n'avoient jamais fait entrer dans son cœur le moindre sentiment qui blessât son devoir. Avec une conduite si capable de la justifier, quelle avoit été sa douleur, en apprenant qu'elle se trouvoit chargée de toutes les infortunes de ma famille, & que tant d'affreuses avantures, dont l'amitié lui avoit toûjours fait partager le désespoir avec moi, étoient regardées comme son ouvrage ? Cette pensée lui avoit percé le cœur. C'étoit un coup mortel, dont l'évanouissement où je l'avois vû tomber, ne pouvoit être que l'effet le moins funeste, & qui la condamnoit à passer le reste de sa vie dans la tristesse & les larmes. Ce qu'elle ajoutoit sur ses résolutions, étoit obscur : mais le sentiment qui lui avoit dicté ses expressions, étoit si amer,

amer, qu'au milieu même des transports de joye qui cherchoient à naître de tous côtez dans mon cœur, je ne pus refuser ma pitié aux témoignages d'une si vive affliction.

En effet, je ne me rappellois rien qui pût me faire douter de sa bonne-foi & de son innocence. En jettant même les yeux sur le passé, j'étois forcé de reconnoître, que si les hommes peuvent être accusez des rigueurs du sort, c'étoit sur moi seul que le reproche de tous nos malheurs devoit tomber. Car si je remontois à l'origine, j'avois attiré Madame Lallin dans ma maison. Elle vivoit tranquille à Pouathan. Je l'étois moi-même dans l'Isle de Cube, avec la tendresse & la confiance de Fanny. Quelle puissance maligne m'avoit fait ouvrir volontairement le précipice où je m'étois abîmé ? Mais devois-je me reprocher aussi des évenemens que je n'avois pû prévoir ? N'étois-je pas sûr du fond de mon cœur ? Etoit-ce d'autres vûës que celles de l'honneur & de

de la reconnoiſſance qui m'avoient engagé dans ces fatales démarches ? De tant de ſuites funeſtes, en pouvoit-on nommer une qu'elles dûſſent produire naturellement, & dont la prudence m'obligeât de me défier ? Suppoſé même qu'il ne me fût jamais tombé dans l'eſprit d'ouvrir l'entrée de ma maiſon à Madame Lallin, la paſſion de Gelin en eût-elle moins pris naiſſance ; & ſi ce prétexte lui eût manqué, n'en auroit-il pas trouvé mille autres pour calmer ſes remords ?

Non, dis-je au Ciel, en y levant les yeux, je n'ai jamais rien ſouffert au fond de mon cœur qui ait mérité d'être puni comme un crime ; & ſi je n'accuſe point ta juſtice dans les jugemens rigoureux qu'il t'a plû d'exercer ſur moi, je ne connois rien non plus qui ait dû m'attirer tes vengeances. Mais ta ſageſſe a des profondeurs qu'il ne m'apartient point de penétrer. Je n'attribuë rien à ta colere, puiſque je recommence à éprouver tes bontez. Daigne ſeulement confirmer tes préſages, & ſi c'eſt

ſans

ſans exception que tu me prépares tes faveurs, ne refuſe pas de les étendre juſqu'à Madame Lallin, dont je crois le cœur auſſi droit que le mien.

Cette derniere idée, qui recevoit une force extrême de la diſpoſition des circonſtances, ſervit à ſoutenir mon eſprit dans la ſituation où elle l'avoit fait entrer; & l'eſpérance que le Ciel ne m'accorderoit point des faveurs imparfaites, me raſſura contre toutes les craintes qui pouvoient encore me troubler. J'attendois l'arrivée de ma ſœur, comme le dernier moment de leur tyrannie, & quelque tour que ma fortune pût déſormais recevoir, je ne voyois plus rien qui fût capable de m'allarmer ſérieuſement. Les doutes qui viennent de l'attente d'un ſort heureux, ne mettent point le cœur dans une ſituation fâcheuſe. C'eſt une ſuſpenſion de plaiſir, qui cauſe moins de peine que d'ardeur & d'impatience. Cependant l'eſtime que je devois à Madame Lallin, ne me permettant pas d'avoir une certaine indifférence pour

ſon

ſon ſort, je m'informai, avec un nouveau ſoin, des circonſtances de ſon départ, & de la route qu'elle avoit priſe. Sa femme de chambre, qu'elle avoit même refuſé de prendre avec elle, me raconta, qu'après être revenuë de ſon évanouiſſement, elle s'étoit abandonnée aſſez long-tems aux pleurs, ſans prononcer un ſeul mot qui pût faire juger de la cauſe de ſes peines. Elle s'étoit enſuite occupée à compoſer la lettre qu'elle avoit laiſſée pour moi, en s'arrêtant par intervalles, comme ſi elle eût été preſſée de quelque maladie douloureuſe. Enfin, ouvrant la bouche avec peine, elle avoit fait diverſes queſtions à cette fille ſur le chemin de pluſieurs Villes qu'elle avoit nommées, ſans faire connoître néanmoins quel étoit celui qu'elle vouloit prendre; & lorſqu'elle étoit montée dans la voiture qu'elle avoit fait venir de Saint-Clou, elle avoit donné ordre au Cocher de la conduire à Paris.

Comme il y avoit à peine une heure qu'elle étoit partie, je ne déſeſpérai pas qu'en la faiſant ſuivre

vre par un de mes gens avec toute la vîteſſe d'un cheval Anglois fort léger, je ne pûſſe encore ſçavoir dans quel deſſein elle quittoit ma maiſon, & la faire engager peut-être à retourner ſur ſes pas. Je donnai cet ordre auſſi-tôt. Il fut exécuté avec tant de diligence, que le courier la joignit au-deſſous de Chaillot. Sa confuſion fut extrême lorſqu'elle s'entendit appeller par ſon nom, & que reconnoiſſant mon domeſtique, elle apprit qu'il étoit venu de ma part après elle. Elle écouta ſon diſcours, qui n'étoit qu'une declaration de la ſurpriſe que ſon départ m'avoit cauſée, & de preſſantes inſtances pour la faire conſentir à retourner ſur le champ avec lui. Mais après l'avoir laiſſé quelques momens ſans autre réponſe qu'une abondance de ſoupirs & de larmes, elle le pria de retourner ſeul, & de me rapporter fidèlement les dernieres paroles que je recevrois jamais de ſa bouche. La colere du Ciel, me fit-elle dire, l'avoit pourſuivie avec plus de rigueur que moi, puiſque

que je touchois heureusement à la fin de mes infortunes, & que les siennes, qui avoient duré depuis sa naissance, reprenoient un cours qui ne pouvoit plus finir. Mais ayant appris, par mon exemple & par mes leçons, à supporter les disgraces du sort, & à n'estimer que la vertu, elle ne regrettoit dans son malheur que la perte de mon amitié. Elle se flatoit néanmoins que je ne donnerois pas de mauvaise interprétation à son départ ; mais dans l'état de ses affaires & des miennes, il ne lui restoit point d'autre parti à choisir qu'une profonde retraite, où elle alloit s'ensevelir jusqu'au dernier moment de sa vie. Elle continua sa route, sans permettre à mon Laquais de répliquer. Ma sœur étoit arrivée chez moi, lorsqu'il vint me rendre compte de sa commission ; & mille intérêts plus pressans dont j'étois occupé, ne me permirent pas d'être aussi sensible à son récit que j'aurois pû l'être dans d'autres circonstances. Mais je dois cette justice à Madame Lallin, qu'elle ne se paroit

roit pas d'une fauſſe douleur, ni d'une fauſſe vertu ; & que la droiture de ſon cœur la rendoit peut-être auſſi digne de pitié, que ceux dont elle avoit cauſé les malheurs.

Quelle ſcène ai-je déja fait entrevoir ! & ne devois-je pas y conduire mes Lecteurs par de plus longues préparations ? Ma ſœur étoit arrivée. Mais cette tendre & vertueuſe ſœur, qui n'avoit encore pour garans de l'innocence de Fanny, que les témoignages qu'elle en avoit reçûs d'elle-même à Chaillot, n'étoit pas venuë ſans avoir recueilli tout ce qu'elle avoit jugé capable de les confirmer. La néceſſité où elle s'étoit cruë d'attendre le départ de Gelin, avoit donné le tems de prendre quelques informations à Saint-Clou, & ſon zèle y avoit trouvé de quoi ſe ſatisfaire. Au moment qu'elle y étoit allée elle-même, pour ne rien entreprendre avec imprudence, Monſieur Briand, ce même Officier que Madame avoit envoyé à Bayonne, arrivoit au château avec Monſieur & Mada-

Madame des Ogeres. Elle reconnut plus aisément le Capitaine qui avoit servi à l'enlevement de Fanny, que l'Officier de Madame, avec lequel elle n'avoit jamais eu de liaison ; mais n'ignorant pas que cette Princesse avoit dépêché quelqu'un à Bayonne pour l'éclaircissement de mes intérêts, & n'ayant point eu d'autre motif pour aller à Saint-Clou, que l'espérance d'en apprendre quelque nouvelle, elle ne put douter, en voyant Monsieur des Ogeres & sa femme, que le Ciel ne lui fît trouver heureusement ce qu'elle attendoit.

Son impatience lui fit negliger toutes sortes de mesures. Elle se présenta pour les recevoir à la sortie de leur carosse ; & s'étant fait reconnoître pour ma sœur, elle leur proposa de se rendre avec elle chez Monsieur de L*** où elle avoit laissé Madame Riding, & où il lui paroissoit important de démêler avec elle tout ce qu'elle se flattoit d'entendre bientôt de la bouche du Capitaine. La mort de Madame dispensoit

penſoit Monſieur Briand de s'arrêter à Saint-Clou; & ſe faiſant un devoir d'accomplir religieuſement ſes dernieres volontez, il conſentit à ſuivre ma ſœur, dont il ne pouvoit douter que le conſeil ne fût uniquement pour mon avantage. Ils étoient quatre dans leur voiture. La maiſon de Monſieur de L*** étoit à ſi peu de diſtance, que toutes ces démarches cauſerent peu de retardement.

L'avidité de ma ſœur à faire commencer ſes explications à Monſieur des Ogeres, ne peut être comparée qu'à la joye qu'elle reſſentit de les entendre. Cet honnête-homme, qui avoit conçû pour mon Epouſe tous les ſentimens qu'il croyoit devoir à ſes charmes & à ſa vertu, ne ſe laſſoit point d'admirer une ſuite d'évenemens qu'il n'avoit jamais compris. N'ayant eu de véritables lumieres que celles qu'il avoit reçûës de Monſieur Briand, il n'avoit pas voulu ſe repoſer ſur un autre de la part qu'il y pouvoit prendre par ſon témoignage.

Sa femme étoit entrée dans les mêmes ſentimens ; & joignant l'eſpérance de revoir leur chere amie, au déſir de contribuer à ſon bonheur, ils s'étoient hâtez de ſe rendre à Paris avec l'Officier de Madame. L'Inconnu qui les accompagnoit, étoit Dom Thadeo, fils du Gouverneur de la Corogne. Ce n'étoit pas au hazard que Monſieur des Ogeres avoit conſenti à le recevoir pour compagnon de ſa route. Après s'être rétabli de ſes bleſſures, ce jeune Eſpagnol n'avoit penſé qu'à ſuivre les traces de mon Epouſe, & n'ignorant pas que c'étoit à Bayonne qu'il devoit chercher Monſieur des Ogeres, il étoit allé lui demander des nouvelles de ce qu'il n'avoit pas ceſſé d'aimer uniquement. Fanny avoit déja quitté cette Ville pour ſe rendre à Paris. Elle étoit en ſûreté à Chaillot, contre toutes les teméritez de l'amour. Cependant, par menagement pour ſa tranquillité, autant que par eſtime pour un jeune-homme qui avoit toûjours marqué beaucoup de nobleſſe

bleſſe dans ſes ſentimens, Monſieur des Ogeres avoit pris le parti de donner à Dom Thadeo quelques éclairciſſemens qui avoient enfin ſervi à le guérir de ſa paſſion. Il lui avoit declaré que Fanny étoit mariée, & que ſi elle avoit paru ſous un autre titre à la Corogne, c'étoit pour déguiſer quelques malheurs dont elle n'étoit point encore délivrée. Le devoir avoit eu la force d'éteindre l'amour dans le cœur du jeune Eſpagnol; mais ne démentant en rien l'élevation de ſes premiers ſentimens, il avoit changé cette paſſion en zèle pour le bonheur de ce qu'il avoit aimé. Sur les explications qu'il avoit tirées de Monſieur des Ogeres, il avoit pris toutes ſortes de meſures pour découvrir le lieu de ma retraite; & s'étant fixé long-tems à Bayonne pour s'occuper plus librement de ce ſoin, il paroiſſoit faire dépendre tout ſon repos de la fin de mes infortunes, & de celles de mon Epouſe. Il y étoit encore, & toûjours brûlant du même déſir, lorſque Monſieur Briand y étoit arrivé par

l'ordre de Madame. Monſieur des Ogeres ne lui ayant pas caché le ſecret de cette commiſſion, il avoit marqué autant d'ardeur que lui pour ſe rendre à Paris; & ſon témoignage ne pouvant être que glorieux & utile à Fanny, Monſieur Briand avoit jugé lui-même, que ce ſeroit faire plaiſir à Madame, que de multiplier les éclairciſſemens, dans une affaire à laquelle elle paroiſſoit prendre un intérêt ſi ſenſible.

Dom Thadeo n'eut pas plutôt appris qu'il parloit à la belle-ſœur de Fanny, que rappellant toute la politeſſe Eſpagnole, il lui parla avec raviſſement de ma famille, & de la part qu'il prenoit à notre bonheur. Le tems qu'ils eurent pour s'expliquer fut très-court; mais les confirmations que ma ſœur attendoit, demandoient peu de détail; & Drink, en arrivant, la trouva diſpoſée à partir.

Je la vis entrer d'un air ſi ſatisfait, que me livrant ſans réſerve à toute l'étenduë de mes eſpérances, j'éprouvai en un moment, que la joye peut porter autant de trou-

trouble dans le ſang, que la douleur. Elle ne m'ôta pas néanmoins la force de prévenir les félicitations auxquelles je m'apperçus qu'elle ſe préparoit. Ménagez-moi, lui dis-je, en lui tendant la main; & ſi vous m'apportez tous les biens que votre viſage m'annonce, ne m'accablez pas d'un torrent de plaiſir qui ſurpaſſe mes forces; ou plutôt, repris-je, en baiſant affectueuſement ſa main, que je tenois déja dans la mienne, ne me faites pas languir un moment; apprenez-moi toutes les faveurs du Ciel à la fois, & ne craignez pas de me cauſer des tranſports qui ne peuvent plus me faire mourir que de joye. Une femme moins prudente auroit gardé peu de meſures après cette invitation; mais ma ſœur, aſſez contente de me trouver dans la ſituation qu'elle n'attribuoit encore qu'à ſes Lettres, continua de ſuivre le plan qu'elle s'étoit formé pour le ſuccès de ſon entrepriſe. Vous avez raiſon, me dit-elle d'un ton tranquille, de regarder mon arrivée comme un heureux préſage.

J'ai bien moins d'incertitude sur le retour de tout notre bonheur, que d'embarras sur la manière de vous expliquer mille circonstances qui demandent de vous autant de tranquillité que d'attention. Vous me paroissez déja trop émû, continua-t-elle, & je voudrois qu'un homme qui a supporté si long-tems la douleur avec constance, fût capable de se modérer aussi dans la joye. Elle garda le silence quelques momens, pour me laisser le tems d'entrer dans ses vûës, & je fus fort surpris, en la regardant, de lui trouver l'air aussi sérieux que si elle n'eût eu que des choses indifférentes à m'annoncer. Vous me jettez, lui dis-je, dans une situation qui me gêne. Suis-je moins heureux que vous m'en avez flatté, repris-je en levant encore les yeux sur elle ? Et ne lui voyant pas plus d'empressement à s'expliquer, je la considerois avec étonnement, pour découvrir dans ses yeux ce qui pouvoit l'arrêter. Elle soûrit enfin de mon embarras. Non, me répondit-elle, je n'ai pû vous flatter trop,

&

& vous n'avez rien désiré que le Ciel ne vous accorde avec des profusions de bonté : mais je demande de vous, pour prix de mon zèle & de mes soins, deux complaisances qui tourneront à ma propre utilité ; l'une, de m'apprendre, par votre exemple, quelle est la méthode des grandes ames pour modérer leurs transports ; l'autre, de m'avertir sincerement si vous y trouvez quelque difficulté que vous ne puissiez vaincre. Vos leçons, ajouta-t-elle, en affectant un air aisé, m'ont donné du goût pour la Philosophie, & peut-être n'aurai-je jamais une si belle occasion de faire l'expérience que je désire. Je lui promis de ne rien negliger pour la satisfaire.

Elle me connoissoit assez, pour s'assurer que je serois fidèle à ma promesse, & son dessein étoit, non seulement de partager mon attention par l'effort auquel elle vouloit m'engager, mais de sçavoir à chaque circonstance de son discours, ce qui se passeroit dans mon cœur, pour regler ses ouvertures sur cette connoissance.

Je ne balance plus, me dit-elle, à vous declarer, que tout ce que le Ciel peut faire pour le bonheur d'un homme, il l'a fait dans l'espace de peu de jours en votre faveur. Je ne vous propose plus des conjectures ni des espérances. Vous êtes heureux. C'est à ne plus cesser de l'être qu'il faut tourner à présent tous vos soins.

Malgré l'engagement que je venois de prendre, & la violence que je me faisois pour l'exécuter, je ne pus résister à tous les mouvemens qui s'éleverent en confusion dans mon cœur. Aux premiers mots d'une declaration si formelle, j'avois cru sentir le cours de mon sang comme suspendu. Je poussai un profond soupir, pour m'aider moi-même à sortir d'une situation qui me parut dangereuse pour ma vie ; mais passant tout d'un coup à l'extrêmité opposée, il me sembla que le mouvement qui avoit manqué un moment dans mes veines, devenoit si rapide & si tumultueux, que je n'en avois jamais ressenti de cette natu-

nature. C'étoit en effet un torrent qui portoit le trouble dans ſon cours, & qui le communiquoit à tous mes ſens. Ma langue ébranlée, ſi j'oſe parler ainſi, ſans mon ordre, alloit prononcer tout ce qui auroit pû ſortir de mon imagination troublée, lorſque ma ſœur me rappella mes promeſſes, en me faiſant un reproche de l'agitation où elle me voyoit.

Je confeſſai que ſes plaintes étoient juſtes. Mais je ne vous ai promis, lui dis-je, que des efforts ſinceres, & tout ce que vous avez à me reprocher, c'eſt d'en avoir fait d'inutiles? Voulez-vous donc que je demeure inſenſible au plus heureux de tous les évenemens, ou que je m'expoſe à perdre tout d'un coup la vie à vos yeux, en étouffant tous mes ſentimens dans mon cœur? Je veux, répondit-elle, que vous les modériez, & ſans vous défendre d'être homme, je vous demande, pour ma propre inſtruction, un véritable exemple de Philoſophie. Après l'épuiſement

qui venoit de ſe faire dans mes eſprits, je me flattai qu'ils ſeroient plus faciles à regler, & je lui renouvellai ma promeſſe.

Elle reprit ſon diſcours, mais craignant avec raiſon de ne me pas trouver plus de force, ſi elle commençoit par m'entretenir de la fidélité & de la tendreſſe de Fanny, elle donna le change à mes idées, en me demandant, ce que je penſois du ſort de Madame Riding, cette ancienne amie, dont elle ſçavoit que la mémoire m'étoit encore ſi chere. Quel ſouvenir me rappellez-vous, lui dis-je, & pourquoi m'entretenir de ce qui n'a point de rapport à ma joye? Vous êtes-vous cru bien certain de ſa mort, continua-t-elle ſans me répondre, & n'avez-vous jamais eu quelque eſpérance de la revoir? Je me tournai avec une vive ſurpriſe: Seroit-il poſſible que le Ciel l'eût conſervée, interrompis-je, en me défiant déja d'une partie de la vérité? Expliquez-vous donc. O Dieu! Je reverrois Madame Riding! Parlez. Ne vous faites pas un plaiſir cruel de me

me tenir en ſuſpens. Seroit-elle avec Fanny? Ciel! ſi tu as fait pour moi ce miracle, j'adore éternellement ta bonté & ta puiſſance! Elle eſt vivante, reprit ma ſœur, elle étoit hier avec votre Epouſe, qui n'a pas été moins ſenſible que vous, au plaiſir de la voir renduë à vos déſirs. Vous la verrez aujourd'hui, ſi vous croyez que ſa préſence & mon amitié puiſſent contribuer à votre ſatisfaction. Je veux la voir à ce moment, m'écriai-je en me levant de la moitié du corps; où eſt-elle? Faites-la paroître. Que j'expire de joye en l'embraſſant. Quoique la tendreſſe de l'amitié me fît reſſentir les mouvemens les plus vifs, ma ſœur obſerva fort bien qu'ils étoient moins dangereux pour ma vie que ceux de l'amour, & s'applaudiſſant d'avoir fait cette diverſion à des tranſports qu'elle craignoit beaucoup davantage, elle prit le parti de ſuſpendre le reſte de ſes explications, pour me procurer ſur le champ le plaiſir d'embraſſer Madame Riding. Elle prévit même

que le secours de cette fidèle amie serviroit à me faire recevoir toute la connoissance de mon bonheur avec plus de modération. Je ne m'opposai point à la proposition qu'elle me fit de l'aller prendre elle-même chez M. de L*** où elle me confessa qu'elle l'avoit laissée, & je ne lui recommandai que de revenir avec la derniere diligence.

Il y auroit peut-être une affectation ridicule à représenter dans ce détail tous les progrès de mes lumieres & de mon bonheur, si je ne devois cette espece de contraste à mes Lecteurs, après leur avoir exposé aussi fidèlement tous ceux de mes malheurs & de mes peines. D'ailleurs, en faisant profession d'avoir reçû de la nature un esprit & un cœur extraordinaires, je me suis comme engagé à les justifier par l'exposition de tous mes sentimens, & j'ai droit de revenir par dégrez aux traits qui peuvent être honorables à mon caractère, comme je n'ai pas rougi de me faire voir à découvert, par ceux qui ont pû faire

re connoître toutes mes foibleſſes. C'en eſt peut-être une encore que d'avoir verſé des larmes de joye, lorſque je me trouvai ſeul dans l'abſence de ma ſœur, & d'avoir addreſſé au Ciel mille exclamations interrompuës, qui marquoient auſſi peu de tranquillité dans ma raiſon, que dans tous mes ſens. Ce délire paſſionné dura quelques momens, ſans autre regle que les mouvemens de l'amour & de l'amitié, qui agiſſoient ſur moi dans toute leur force. Cependant la précaution que ma ſœur avoit priſe de réveiller mes principes de ſageſſe & de conſtance, produiſit inſenſiblement l'effet qu'elle avoit prévû. Je me remplis peu-à-peu de cette idée, & comprenant qu'en effet la raiſon ne devoit pas moins être en garde contre les excès de la joye que contre ceux de la douleur, je réſolus d'eſſayer du moins ſi elle auroit plus de ſuccès dans ce nouvel exercice, que dans les efforts qu'elle avoit faits inutilement contre ſon premier ennemi.

Ma sœur me surprit au milieu de ces reflexions, & je m'apperçûs que la tranquillité qu'elle découvrit sur mon visage, lui inspira plus de confiance en m'abordant. Elle avoit laissé Madame Riding dans mon antichambre, sous prétexte de lui donner un moment pour ajuster sa coëffure & ses habits; mais au fond, dans la vûë d'observer ma situation avant que de me la présenter. Mes instances la firent retourner aussi-tôt pour la presser de paroître. Cette chere amie se montra effectivement à mes yeux, & quoiqu'assez changée pour les tenir quelque tems incertains, je la reçus entre mes bras, avec des lumieres bien plus infaillibles, que je tirois de la tendresse de mon cœur. Que ne permis-je point à ma langue dans ce premier moment, & par quels termes n'exprimai-je point le ravissement de ma surprise & de ma joye! Elle ne répondoit à mes transports que par ses larmes. Mais ma sœur, qui veilloit sans cesse sur tous mes mouvemens, la pria de finir

finir un silence qui n'étoit propre qu'à en augmenter l'ardeur & la confusion. Elle l'arracha même de mes bras, où je continuois de la serrer encore, & elle nous exhorta tous deux à nous occuper sérieusement de nos affaires communes. Eh! qu'ai-je à craindre désormais pour les miennes, s'écria ma tendre & fidèle amie? Les voilà établies par des prodiges que le Ciel ne peut plus démentir sans blesser sa justice. Mais, reprit-elle, en me regardant avec compassion, dans quel état je vous retrouve! Et comment la Providence abandonne-t-elle la bonté & l'innocence à la rigueur du sort, ou à la malignité des hommes? J'aurois peine à réprimer mes murmures, ajouta-t-elle, si je ne regardois tous vos malheurs, comme une préparation à des excès de plaisirs que vous n'avez pas encore goûtez. Ecartons tout ce qui est moins pressant que votre bonheur. On m'assure que votre santé, quoique foible encore, est tout-à-fait hors de danger. Les peines passées

ſées ne ſont plus rien pour ceux qui touchent à leur félicité.

Elle s'arrêta pour me laiſſer la liberté de lui répondre. Toute la curioſité que j'avois, d'apprendre par quel miracle le Ciel avoit pris ſoin de ſes jours, ne m'empêcha point de ceder le rang au ſentiment dominant de mon cœur. Avez-vous vû Fanny? lui dis-je, avec un ſoupir qui venoit encore de l'impreſſion de tous mes malheurs. Vous a-t-elle reçûë avec la tendreſſe qu'elle vous doit? Ah! ſi elle avoit marqué de la froideur, en revoyant une Mere qu'elle a de ſi juſtes raiſons d'aimer, que j'augurerois mal du retour qu'on me promet de ſon affection! Mais ſi vous l'avez vûë, continuai-je, pourquoi n'eſt-elle pas ici avec vous? Qui l'arrête, ſi elle eſt telle qu'on me flatte de la retrouver? Vous a-t-elle prié du moins de me parler d'elle? Vous a-t-elle dit que ſon cœur ſoit à moi, qu'elle rende juſtice au mien, qu'elle ſente quelque regret des peines qu'elle m'a cauſées; helas! qu'elle ſente le prix

de

de mon amour, & de tout ce qu'il m'a fait ſouffrir pour elle?

Ma ſœur m'interrompit. Nous ſommes chargées toutes deux, me dit-elle, de vous rendre compte de l'impatience mortelle qu'elle a de vous rejoindre, & nous craignons de ne pouvoir aſſez vous la repréſenter. C'eſt malgré elle & par la ſeule déférence qu'elle n'a pû refuſer à nos conſeils, qu'elle eſt demeurée à Roüen chez Milord Clarendon. Nous la remettrons plutôt que vous ne penſez entre vos bras: mais pour l'intérêt de ſon repos, comme pour le vôtre, nous voulons qu'il ne manque rien à la preuve de ſa vertu, & nous lui laiſſerons à elle-même celle de ſon amour. Ce jour même, à ce moment, ſi vous le déſirez, nous ſommes prêtes à vous produire les témoins que Madame a deſiré d'entendre. Ils ſont arrivez avec nous, & vous ne devez accuſer que vous à préſent, ſi vous manquez de lumiere.

Je marquai de l'ardeur pour les voir; & ma ſœur, qui les avoit priez

priez effectivement de l'accompagner, se chargea elle-même de les introduire. Je vis paroître quatre personnes, parmi lesquelles je ne reconnus que M. Briand. Les autres étoient M. des Ogeres & sa femme, avec Dom Thadeo. Leur présence m'inspirant plus de force, je prévins leurs premiers complimens par de vifs témoignages de la reconnoissance que je devois à leur zèle. M. Briand me répondit civilement, qu'il se croyoit trop heureux que Madame l'eût choisi pour me rendre service, & s'applaudissant du succès de ses soins, il regrettoit seulement, me dit-il, que la mort eût privé cette excellente Princesse du plaisir qu'elle auroit reçu de sa commission. Ensuite me présentant Mr. & Madame des Ogeres, il les exhorta tous deux, à repéter ce qu'il avoit entendu plusieurs fois de leur bouche.

Si quelque chose a jamais flatté mon cœur, c'est l'ardeur & la joye avec laquelle Madame des Ogeres se mit à raconter toutes les

les circonſtances du tems qu'elle avoit paſſé avec mon Epouſe. Elle ne prononçoit ſon nom qu'avec tranſport. Ses charmes & ſa vertu étoient pour elle comme un ſujet inépuiſable, ſur lequel elle revenoit ſans ceſſe avec de nouveaux tours, & qu'elle nous préſenta ſous mille formes. Mais, que ne me dit-elle point de ſa triſteſſe, & du déſeſpoir perpétuel auquel elle s'étoit condamnée, en quittant Sainte-Helene? Elle m'en fit une peinture ſi vive, que la compaſſion prenant le deſſus ſur tous mes ſentimens, je me trouvai le viſage mouillé de larmes que je ne ſentois pas couler, & loin d'écouter un récit ſi tendre comme la juſtification d'une perſonne que j'avois accuſée, je croyois tenir moi-même la place d'un criminel qui trouve ſa ſentence dans chaque mot qu'il entend, & qui ſe reconnoît coupable, au fond du cœur, de tous les maux qu'on lui retrace. Enfin, lorſque m'ayant repréſenté Fanny, incertaine encore de mon mariage avec Madame Lallin, & cher-

cherchant par toutes sortes de voyes à s'en éclaircir, elle ajouta, que sa résolution étoit de ne pas survivre à cette nouvelle, ou de se sacrifier par une autre sorte de mort, en s'ensevelissant pour jamais dans les horreurs de la solitude; je l'arrêtai, comme saisi d'une espece de frayeur: Je vous demande le tems de respirer, lui dis-je, & je vous tiens quitte d'un détail que je ne me sens plus le courage de soutenir. Vous devez me regarder comme un monstre, ajoutai-je, d'une voix aussi languissante que mes forces, si vous me soupçonnez d'avoir causé volontairement tant de maux. Ah! m'écriai-je, en ranimant mes esprits abattus, je n'attendrois pas qu'un autre m'en punît; & mon désespoir auroit déja prévenu ma main même. Mais il il y a toûjours eu dans la disposition de mon sort, des obscuritez & des caprices, que j'ignore à quelle puissance je dois attribuer. Est-ce haine du Ciel, m'écriai-je encore, qui s'obstinoit à poursuivre un malheureux,

&

& qui a pris plaisir à frapper du même coup, tout ce qui est cher à son cœur.

Cependant, repris-je d'un air plus tranquille, je dois confesser, qu'après des tourmens sans exemple, je ne pouvois recevoir de plus douce consolation. Je vois mon repos prêt à se rétablir. Puisse-t-il être aussi durable que je commence à le croire réel & plein de charmes! Une partie de mon bonheur sera, d'en devoir la confirmation à de si honnêtes gens, & je le sentirai augmenter à chaque occasion que j'aurai de leur en marquer mon immortelle reconnoissance.

Madame des Ogeres, qui étoit d'un caractère tendre & empressé, me répondit impatiemment, qu'elle ne se croyoit point à la fin de son ouvrage; & qu'aussi longtems qu'elle ne reverroit point Fanny dans mes bras, elle le croiroit imparfait. Elle avoit appris de ma sœur que mon Epouse étoit à Roüen. Vôtre santé, me dit-elle, ne vous permet point d'entreprendre un voyage.

ge. C'eſt ſur mon mari & ſur moi que tombe le ſoin de vous ramener ce que nous vous avons malheureuſement enlevé. Nous partirons dès aujourd'hui. Je la preſſai envain de prendre le reſte du jour pour ſe repoſer. Dom Thadeo, dont je ne connoiſſois encore, ni le deſſein, ni le nom, entroit dans mes intérêts avec la même chaleur, & paroiſſoit ſe diſpoſer auſſi à partir pour Roüen; mais j'entendis M. des Ogeres qui lui repréſentoit honnêtement, qu'il pouvoit ſe diſpenſer de ce voyage, & que la bienſéance lui défendoit même d'y penſer. Sans penétrer le ſens de ce diſcours, j'en pris encore une meilleure opinion de la ſageſſe & de l'honneur d'un homme capable de cette ſorte d'attention, & je ne fis point difficulté de confier à ſa femme & à lui, la conduite de mon Epouſe.

Il m'étoit facile de remarquer à l'air de ma ſœur & de Madame Riding, qu'il reſtoit entr'elles quelque miſtère qu'elles balan-

balançoient encore à me découvrir. Elles ſe regardoient d'un œil riant, avec des ſignes d'intelligence, que d'autres regards, qui s'addreſſoient enſuite à moi, me faiſoient prendre pour le prélude de quelque nouvelle ouverture ſur laquelle elles paroiſſoient mutuellement ſe conſulter. Leur doute étoit en effet, ſi elles devoient prendre ce moment pour me parler de Cecile. A la fin elles s'éloignerent de mon lit, & je leur entendis prononcer pluſieurs fois ſon nom. Une tendre amitié, qui étoit le ſeul ſentiment que je me cruſſe permis déſormais pour cette chere perſonne, m'y fit prendre encore aſſez d'intérêt, pour ſouhaiter d'apprendre ce qui avoit quelque rapport à elle. Je priai les deux Dames de ſe rapprocher de moi. Ma curioſité leur fit naître une occaſion qu'elles auroient pû ſaiſir, ſi les réſolutions qu'elles venoient de prendre, n'avoient été tout oppoſées. Mais en peſant les circonſtances, elles avoient jugé qu'une explication de cette nature, où

la ſingularité des évenemens leur faiſoit penſer que j'eſſuyerois mille agitations & mille doutes avant que de parvenir à la vérité, devoit être remiſe à des tems plus paiſibles; elles ſe délivrerent de mes queſtions, en me répondant d'un air fort naturel, que Cecile étoit tranquille à Roüen chez Mylord Clarendon, avec M. de L*** & ſa mere.

Elles ne ſe trompoient pas ſur le lieu de ſon ſéjour, qui n'avoit pas changé depuis leur départ; mais Cecile & ſa mere n'étoient pas auſſi tranquilles à Roüen, qu'on auroit dû l'attendre de la ſainteté de leur azile, & de la généreuſe amitié de leur Protecteur. Le Duc de Monmouth, incapable de ſe faire long-tems violence, eut recours à l'adreſſe pour ſe procurer la ſatisfaction qu'on affectoit de lui refuſer. Il gagna, par ſes libéralitez, quelques Domeſtiques de la maiſon du Comte, qui l'introduiſirent dans l'apartement de Fanny, pendant le jour à la vérité, mais dans un tems où elle étoit fort éloignée de

de s'attendre à une visite si extraordinaire. Le hazard voulut qu'il ne trouvât que Rem avec elle. Cecile étoit passée dans un cabinet ; & ce fut apparemment cette seule raison qui détermina tout d'un coup le penchant du Duc pour la mere, après avoir balancé jusqu'alors entr'elle & sa fille. Il s'approcha d'elle assez respectueusement pour ne pas lui causer d'autre épouvante que celle de la surprise ; & lui faisant des plaintes fort tendres de l'affectation qu'elle marquoit à le fuir, il s'expliqua si ouvertement sur sa passion, qu'elle auroit feint inutilement de ne pas l'entendre.

La crainte de Fanny n'étoit pas pour elle-même. Une declaration qui sembloit mettre sa fille à couvert, la délivra de sa plus vive inquiétude. Elle prit moins l'air de la colere & du ressentiment, que celui de l'honneur & de la vertu ; & faisant comprendre au Duc, par une réponse simple & modeste, qu'il se livroit à des espérances inutiles, elle le pria d'interrompre un dis-

cours qui la mettroit dans la néceſſité de l'éviter éternellement, & de refuſer même ſes ſervices. Cette manière de répondre auroit peut-être fait l'impreſſion qu'elle ſe promettoit, ſur un homme plus vertueux & plus ſenſé; mais le Duc n'en jugeant que par l'expérience qu'il avoit du caractère ordinaire des femmes, & par une opinion de ſoi-même qui le rendoit le plus téméraire de tous les hommes, en tira des préſages flatteurs pour ſa paſſion, & ſe crut ſûr d'une conquête qu'on ne lui diſputoit pas avec plus de bruit & de chaleur. S'il eut la politeſſe de ſe retirer, ce fut avec la confiance d'un préſomptueux, qui ſe croit fort avancé dans ſes vûës après les avoir fait connoître, & qui veut laiſſer à ſon mérite le tems d'agir ſur un cœur, pour en recueillir, à la longue, des fruits plus ſenſibles à ſa vanité.

En refléchiſſant néanmoins ſur ſa conduite, Fanny, toûjours prompte à s'allarmer, donna une explication toute différente à la faci-

facilité qu'il avoit eûë à la quitter. Elle s'imagina, que les ſentimens qu'il marquoit pour elle, n'étoient qu'un voile, ſous lequel il vouloit couvrir ſa paſſion pour Cecile, & que ne l'ayant pas trouvée dans ſon apartement, il s'étoit ſervi du premier prétexte pour déguiſer ſes véritables vûës. Cette penſée la jetta dans une ſi vive défiance, que ne penſant qu'à prévenir des dangers qu'elle croyoit déja certains, elle s'ouvrit à Madame de L*** en lui demandant ſon conſeil. C'étoit confirmer ſes craintes, que de les communiquer à une Dame auſſi timide qu'elle, & auſſi inquiéte pour la ſûreté de Cecile. Elles ſe perſuaderent enſemble, qu'elle ne pouvoit prendre des meſures trop promptes pour éloigner le péril qui les menaçoit. Leur inquiétude croiſſant encore par le ſilence de ma ſœur, qui avoit laiſſé paſſer quatre jours ſans leur écrire, elles prirent la réſolution de ſe rendre ſecretement à Queuilly, ſous prétexte d'une promenade, & d'y laiſſer Cecile

dans la maiſon de Madame Riding, juſqu'à l'arrivée des nouvelles qu'elles attendoient de moi ou de ma ſœur. La ſeule objection qui auroit été capable d'arrêter Fanny, étoit la peine qu'elle avoit à ſe ſeparer de ſa fille; d'autant plus que ne pouvant ſe faire connoître avec bienſéance à Quevilly depuis qu'elle avoit embraſſé la Religion Romaine, il faloit même rénoncer au plaiſir d'y retourner tous les jours pour la voir. Mais Madame de L*** diminua cette difficulté, en prenant le parti de demeurer elle-même à Quevilly avec Cecile. Fanny ſe crut capable de ſupporter une ſeparation de quelques jours, lorſque la douleur de l'abſence ne ſeroit accompagnée d'aucune inquiétude.

Après s'être fixées à ce projet, elles ne penſerent qu'à le faire goûter à M. de L** & même à Mylord Clarendon, avec qui l'honnêteté & la reconnoiſſance les obligeoient de garder des menagemens. Il leur fut aiſé de faire entrer dans leurs vûës M. de L** qui,

qui, sans se livrer aux mêmes craintes, eut la complaisance d'approuver tout ce qui pouvoit servir à leur tranquillité. A l'égard de Mylord Clarendon, elles prirent des prétextes plus éloignez; & sans toucher aux raisons qui portoient Madame de L***. & Cecile à s'absenter, elles eurent l'art de lui faire entendre qu'il leur en étoit survenu d'importantes, mais de courte durée.

Ces dernieres circonstances se passoient, dans le tems que Monsieur & Madame des Ogeres étoient en chemin pour se rendre à Roüen, & qu'ils touchoient même au terme de leur voyage, car ils arriverent dans cette Ville le soir du même jour; & s'ils eussent pris le parti d'aller descendre chez le Comte de Clarendon, ils y eussent trouvé mon Epouse à son retour de Quevilly. Mais ayant appréhendé d'être incommodes au Comte, malgré les Lettres de recommandation qu'ils avoient reçûës de ma sœur, ils s'étoient determinez à passer la

nuit dans la Ville, & à remettre leur visite au lendemain. Dom Thadeo les avoit quittez à Saint-Clou, & feignant d'aller les attendre à Paris, il étoit convenu avec eux, de quelle manière ils pourroient s'y rejoindre. Cependant l'ardeur de revoir aussi-tôt qu'eux mon Epouse, lui avoit fait former un autre dessein. Sans penser à se présenter à eux, ni à Fanny avant qu'elle fût arrivée chez moi, il s'étoit imaginé, qu'en faisant secretement le même voyage, il pourroit se procurer l'occasion de la voir, sans être apperçu, & revenir assez tôt pour ne donner aucun soupçon de son entreprise. Il étoit parti en effet deux heures après eux; & suivant long-tems la même route, il ne l'avoit quittée qu'à quelque distance de Roüen, pour prendre celle de la maison du Comte. Son dessein n'étoit pas d'y paroître; mais dans l'espérance où il étoit toûjours de trouver le moyen de voir Fanny, il s'étoit proposé de se loger dans le village

lage le moins éloigné de sa demeure, & d'y prendre toutes les lumieres qui pouvoient faciliter le plaisir qu'il désiroit.

La maison du Comte ne tenoit à rien dans la plaine, & le bourg le plus voisin étoit Quevilly. Ce fut aussi le lieu où les projets de Dom Thadeo le conduisirent, avec le dessein d'y passer la nuit. Il étoit si tard à son arrivée, que ne pouvant rien entreprendre avant le jour suivant, il ne pensa qu'à s'instruire de la disposition de la maison du Comte, & à prendre les informations dont il devoit faire usage le lendemain. Un lieu peuplé de Protestans, étoit un objet fort nouveau pour un Espagnol. Sa curiosité lui fit faire toutes les questions qu'elle pouvoit lui inspirer ; & voyant, par le concours du peuple, qu'on s'assembloit au Temple pour la priere du soir, il suivit le mouvement qui lui fit souhaiter d'assister à ce spectacle.

Madame de L***, ancienne & zèlée Protestante, n'avoit

pas manqué de s'y rendre avec Cecile. Elles étoient regardées toutes deux, depuis long-tems, comme deux personnes précieuses à cette petite societé ; & les liaisons qu'elles y avoient avec les principaux habitans du bourg, les y faisoient vivre avec la familiarité qui regne dans une même famille. Elles avoient une place distinguée à l'Eglise. L'air brillant de Cecile servant encore mieux à la faire remarquer, Dom Thadeo ne jetta point les yeux du côté où elle étoit assise, sans être porté aussi-tôt à la considerer de plus près. Il s'approcha d'elle, & comme fixé par le premier de ses regards, il perdit sur le champ toute attention pour les nouveaux objets dont il étoit environné. Le même charme qui avoit agi si puissamment sur son cœur par les yeux de Fanny, parut se renouveller, & lui faire sentir toutes les mêmes impressions. Quoique la ressemblance ne fût pas parfaite entre la mere & la fille, il crut démêler dans le visage de cette jeune Inconnuë, des traits dont il trou-

trouvoit le ſouvenir dans ſa mémoire. Il s'efforçoit de ſe rappeller, dans quel tems & dans quel lieu il pouvoit l'avoir vûë. Etoit-ce en France ou en Eſpagne? S'il avoit vû quelque part une figure ſi charmante, comment le tems lui en avoit-il fait perdre l'idée juſqu'à l'en faire douter? Et s'il la voyoit pour la première fois, pourquoi réveilloit-elle dans ſon cœur des impreſſions qu'il croyoit avoir déja ſenties?

Sa ſurpriſe augmenta bien davantage, lorſque promenant ſes regards ſur elle à ſi peu de diſtance qu'il pouvoit tout obſerver, il crut reconnoître le diamant qu'elle portoit, & qu'il connoiſſoit aſſez pour ne pas s'y méprendre. C'étoit en effet celui que ſon pere avoit forcé Fanny d'accepter. Elle l'avoit donné à ſa fille. Dom Thadeo n'ignoroit pas l'uſage que ſon pere en avoit fait, & ſes yeux s'ouvrirent tout d'un coup ſur ce qui lui avoit paru d'abord obſcur. Il s'imagina que c'étoit Fanny elle-

même qu'il voyoit. Il la trouvoit à deux pas de la maiſon du Comte de Clarendon, où il étoit ſûr qu'elle faiſoit ſa demeure. Il la trouvoit dans un Temple, & il avoit ſçû en Eſpagne qu'elle étoit Proteſtante. S'il ne ſe remettoit pas clairement tous ſes traits, l'abſence & la maladie qu'il avoit eſſuyée, ne pouvoient-elles pas avoir fait quelque changement dans ſes propres yeux ? Il n'étoit plus arrêté que par la jeuneſſe extrême de Cecile. Son viſage ne portoit qu'environ ſeize ans, & c'étoit même pour ceux qui en jugeoient à l'air mûr & compoſé qui étoit répandu ſur toute ſa perſonne ; car en conſiderant mieux ſes graces tendres & naiſſantes, on voyoit aiſément qu'elle ne pouvoit avoir plus de quatorze ans. Fanny, qui avoit été mere à douze ans, en avoit alors vingt-ſix. Quoique l'air de fraîcheur & de jeuneſſe ne manque point à cet âge, il eſt difficile de ne pas reconnoître qu'il eſt plus éloigné de l'enfance.

Dom Thadeo avoit une voye courte

courte pour finir ſon embarras. Il la prit, en demandant à quelques habitans qui étoient autour de lui, le nom de la jeune perſonne qu'il admiroit. Comme ils ignoroient encore les changemens qui étoient arrivez dans ſa condition, ils répondirent naturellement, ſuivant leurs anciennes lumieres, qu'elle étoit fille de Madame de L***, avec qui il la voyoit; & s'étendant ſur ſon eſprit & ſes charmes, ils ajouterent pluſieurs choſes qui pouvoient augmenter ſon admiration, mais qui détruiſoient abſolument toutes ſes conjectures.

Loin de s'en affliger, il regarda cette explication comme une faveur de la fortune, qui lui offroit l'occaſion de ſe livrer à une tendreſſe innocente; & ne prenant plus Cecile que pour une jeune Françoiſe dont la naiſſance & la fortune ne ſurpaſſoient pas la ſienne, il remercia d'autant plus le Ciel de cette heureuſe rencontre, qu'étant à la veille de voir Fanny, dont il redoutoit encore la préſence, il regardoit ſes nou-

veaux sentimens comme un préservatif contre ses charmes. Toutes ces idées échauffant sa hardiesse naturelle, il ne pensa plus qu'à trouver les moyens de lier connoissance avec Madame de L***; & saisissant l'occasion qui se présenta à la fin de l'assemblée, il lui offrit la main pour la conduire chez elle.

Cette civilité n'eut rien de suspect pour Madame de L***, dans un lieu où elle étoit sans crainte, & de la part d'un homme de fort bonne mine, qu'elle prit d'abord pour quelque Protestant étranger, que le zèle de la Religion amenoit à Quevilly. Elle reçut sa main. Il l'entretint, avec politesse, de la satisfaction qu'il avoit de lui être utile à quelque chose; & comprenant qu'elle seroit portée à le souffrir plus volontiers, s'il lui faisoit entendre qu'il n'étoit pas sans connoissances & sans liaisons dans le voisinage, il lui raconta comment la nuit l'avoit obligé de s'arrêter dans le bourg, malgré l'espérance qu'il avoit euë d'arriver avant la fin

fin du jour chez Mylord Clarendon. Vous le connoissez, lui dit Madame de L*** avec surprise? Il confessa qu'il ne connoissoit le Comte que de nom, mais il parla de quelques Dames qui étoient actuellement chez lui ; & nommant mon Epouse, comme une ancienne amie qu'il brûloit de revoir, il ajouta, qu'il avoit sçû de moi à Saint-Clou le lieu de sa demeure. L'étonnement de Madame de L*** ne faisant que redoubler, elle lui fit diverses questions, auxquelles il répondit avec tant de vraisemblance, qu'elle ne fit pas difficulté, en arrivant chez elle, de lui accorder l'entrée de sa maison, & de lui offrir même à souper.

Cette offre le mit au comble de ses vœux. Il l'accepta avec ravissement. Quoique Madame de L*** ni Cecile ne lui eussent pas encore fait connoître ce qu'elles étoient à Fanny, & qu'il ne pût prendre leurs civilitez que pour les égards qu'on observe en France avec les Etrangers, il jugea, par leurs questions & par

l'intérêt qu'elles paroiſſoient prendre à ſes réponſes, que mon Epouſe étoit connuë à Quevilly. Il eut lieu d'en douter encore moins, lorſque, ſans s'ouvrir davantage, les deux Dames lui demanderent plus particulierement, pendant le ſouper, toutes les circonſtances de la liaiſon qu'il avoit euë avec elle. Comme cet évenement faiſoit une partie intéreſſante de ſa propre Hiſtoire, il entra dans un détail qu'elles ignoroient encore, & qui attacha extrêmement l'attention de Cecile. Il ne diſſimula point la paſſion violente qui avoit troublé long-tems ſon repos, & mis ſa vie dans le dernier danger. Le miracle auquel il s'étoit cru redevable de ſa guériſon, le départ ſecret de Fanny, le déſeſpoir qu'il en avoit reſſenti, & qui avoit renouvellé tous ſes maux, les peines qu'il s'étoit données pour la retrouver, l'explication qu'il avoit reçûë de Monſieur des Ogeres, & la violence qu'il avoit faite à ſon cœur, pour étouffer une tendreſſe inutile; enfin, le fonds d'eſtime & de

zèle

zèle dans lequel il l'avoit changée, & qui lui avoit fait entreprendre le voyage de France, pour se rendre utile au bonheur de ce qu'il avoit aimé, composerent un long récit, que la nature du sujet, & l'ardeur naturelle de Dom Thadeo rendirent fort tendre & fort animé. Cecile, émûë jusqu'au fond du cœur de tout ce qui lui rappelloit les malheureuses avantures & les douleurs de sa mere, ne cessa point d'avoir les yeux attachez sur lui; & peut-être, qu'ignorant les raisons qu'elle avoit de s'intéresser à son récit, tout autre eût pris, comme lui, ces marques d'attention, pour celles d'une inclination naissante, qui avoit moins de rapport à son discours qu'à sa personne.

Dom Thadeo eut assez bonne opinion de lui-même pour les prendre dans ce sens, & la persuasion qu'il en eut fut si forte, qu'il se trahit aux yeux de Madame de L * * * par des témoignages de joye dont elle comprit facilement la cause. Ce fut la seule

ſeule raiſon qui l'empêcha de s'ouvrir davantage, & qui lui fit recommander ſecretement à Cecile, de ne pas faire connoître de qui elle étoit fille, avant qu'il eût vû ſa mere. Elle ſe reprocha même la facilité qu'elle avoit eûë à le recevoir; & ſe défaiſant civilement de lui après le ſouper, elle ſe contenta de lui dire, qu'il trouveroit en effet Madame Cleveland chez Mylord Clarendon, & que tous les honnêtes gens lui ſçauroient bon gré de ce qu'il avoit entrepris pour le ſervice d'une Dame ſi aimable.

Avec le caractère qu'on a pû connoître à Dom Thadeo, il eſt aiſé de comprendre qu'une paſſion, née tout d'un coup avec cette force, parvint bientôt dans ſon cœur au dernier excès. Il ne s'étoit pas propoſé de quitter le lendemain Quevilly; & ſon deſſein n'étant que de ſe procurer ſecretement la vûë de mon Epouſe, il avoit compté d'en trouver l'occaſion en ſe promenant aux environs de ſa demeure, d'où il lui étoit facile de retourner

ner le soir, & même aux heures du repas, dans le lieu où il avoit passé la nuit. Mais prenant tout d'un coup la résolution d'y demeurer bien plus long-tems, & ne connoissant plus de séjour qui lui fût si cher, il chercha, dès le soir, un prétexte pour s'y arrêter. Celui qu'il annonça fort naturellement à ses Hôtes, fût de prendre des informations sur le sort d'un Prélat Espagnol qui avoit abandonné depuis quelque tems Madrid avec une femme qu'il aimoit, & qu'on croyoit passé effectivement dans la Communion Protestante, pour se procurer la liberté de l'épouser. Il eut soin de ne pas marquer d'autre motif que celui de l'amitié, & de supposer quelques autres vûës qui n'étoient point capables de le rendre suspect à des Protestans. Le bruit en fut répandu dès le lendemain dans le bourg; sans compter que la curiosité qu'il avoit euë en arrivant d'assister au Prêche, avoit déja disposé les habitans à le voir de fort bon œil.

Cependant il ne perdit pas le dessein

deſſein qui l'avoit amené ; & n'oſant encore ſe promettre d'être reçû chez Madame de L*** à toutes les heures du jour, il employa une partie du ſuivant à voltiger autour du château du Comte. Fanny ne ſe préſenta point à ſa vûë, mais il fut apperçû lui-même par le Duc de Monmouth, qui venoit dîner chez le Comte à l'heure dont il commençoit à ſe faire une habitude. L'apparition d'un Cavalier de bonne mine, qui jettoit des regards curieux ſur le château, & qui s'arrêtoit aſſez long-tems, pour faire juger qu'il n'étoit pas-là ſans deſſein, auroit d'abord inſpiré quelque défiance au Duc, ſi la ſolitude dans laquelle il voyoit vivre Fanny n'eût écarté ſes premiers ſoupçons. Ce qu'il en conſerva néanmoins, fut aſſez fort pour lui faire aborder Dom Thadeo, à qui il demanda fierement, pourquoi il marquoit tant de curioſité. L'Eſpagnol ne fit pas une réponſe moins hautaine, & dès le premier moment ces deux eſprits fiers & emportez en ſeroient venus à quelque violence,

ce, ſi la honte d'inſulter avec une ſuite nombreuſe un homme qui n'étoit accompagné de perſonne, n'eût fait prendre au Duc un ton plus moderé.

Dom Thadeo ne s'occupa de ſa récherche qu'auſſi long-tems qu'il ſe crut obligé, par la bienſéance, de retarder la viſite qu'il méditoit chez Madame de L***. Il s'y préſenta avec la confiance que devoient lui inſpirer l'accueil qu'il y avoit reçû la veille, & les idées flateuſes dans leſquelles il en étoit ſorti. On s'étoit trop avancé pour refuſer de le voir; mais Madame de L*** conſeilla à Cecile de ne pas paroître, ſans lui en expliquer néanmoins les raiſons, dont elle étoit perſuadée que Cecile ne s'étoit point apperçûë, & lorſqu'après s'être dégagée de Dom Thadeo, elle demeura convaincuë, par l'entretien même qu'elle venoit d'avoir avec lui, qu'il étoit paſſionément amoureux, elle prit le parti d'écrire à mon Epouſe, pour lui communiquer ce nouvel incident.

Sa

Sa lettre ne causa qu'une surprise médiocre à Fanny. Elle sçavoit déja de Monsieur & Madame des Ogeres, que Dom Thadeo étoit arrivé en France avec eux, & qu'il s'étoit réduit pour elle à des sentimens qui l'obligeoient à quelque reconnoissance. Si elle fut étonnée d'apprendre qu'il étoit à Quevilly, elle ne put s'imaginer qu'il y eût été conduit par quelque dessein qui regardât sa fille, puisqu'il n'avoit pû prévoir qu'il dût l'y rencontrer; & n'entrant point dans les allarmes de Madame de L**, elle lui marqua, que Dom Thadeo étoit un homme de distinction & d'honneur, à qui elle devoit de la reconnoissance, & pour lequel elle lui demandoit de la consideration & de l'amitié. Il est vrai que dans la crainte de troubler son repos, Madame de L** ne l'avoit point informée de la passion de l'Espagnol, & qu'elle avoit paru seulement la consulter sur la conduite qu'elle devoit tenir avec lui.

L'arrivée imprévûë de Monsieur

ſieur & Madame des Ogeres avoit cauſé trop de ſatisfaction à la tendre Fanny, pour laiſſer place dans ſon cœur à des inquiétudes ſans fondement. Elle s'étoit livrée aux embraſſemens de ces deux fidèles amis, & ſentant, même avant qu'ils ſe fûſſent expliquez, de quelle utilité leur témoignage pouvoit être pour la preuve de ſon innocence, elle avoit mêlé aux premières expreſſions de ſa joye, quelques termes de reconnoiſſance qui avoient rapport à cette penſée. Monſieur des Ogeres avoit augmenté ſes tranſports, en lui apprenant que ce ſervice même qu'elle croyoit pouvoir attendre de lui, étoit le ſeul motif de ſon voyage, & que m'ayant vû à Saint-Clou, d'où il étoit parti avec mon conſentement, pour la venir prendre & la conduire auprès de moi, il avoit déja eu le bonheur de tirer tout le fruit qu'il s'étoit promis de ſon entrepriſe. Quelles expreſſions & quelles idées pourront jamais répondre aux ſentimens qui s'éleverent dans l'ame de Fanny!

Elle

Elle avoit donné à ces deux honnêtes gens tous les noms que le cœur employe pour exprimer les plus vives tendreſſes ; les protecteurs de ſon honneur & de ſon innocence, ſes guides, ſes chers libérateurs, ce qu'elle avoit de plus précieux & de plus reſpectable après moi. Elle avoit recommencé cent fois à les embraſſer, en donnant autant de larmes à ſa joye, qu'elle en avoit jamais verſées dans ſes douleurs.

Elle n'auroit pas retardé ſon départ d'un moment, ſi elle avoit eu la liberté de ſuivre ſon impatience. Mais l'heureuſe nouvelle qu'on lui apportoit ayant été communiquée auſſi-tôt à Mylord Clarendon, il y prit part avec tant d'affection & de zèle, qu'il s'offrit lui-même à faire le voyage de Paris, pour la conduire. De ſi généreuſes marques d'amitié ne pouvoient être reçûës avec indifférence. Elle fut obligée de lui accorder deux jours pour regler ſes affaires domeſtiques ; & M. des Ogeres ſe chargea de m'écrire les raiſons de ce délai.

Le

Le Duc de Monmouth fut le ſeul à qui elle pria le Comte de cacher la route qu'elle alloit prendre. Elle ne pouvoit plus douter que ce ne fût à elle qu'il prétendoit addreſſer ſes ſoins. L'abſence de Cecile avoit paru le toucher peu ; & n'ayant fait que redoubler les marques de ſa paſſion depuis qu'elle étoit à Quevilly, tout le monde s'étoit apperçû de ſes véritables ſentimens. Quoiqu'elle ſe crût déſormais fort ſupérieure à toutes ſortes de craintes, elle voulut lui déguiſer ſa marche, pour ſe délivrer éternellement de ſes importunitez.

Mais rien ne l'empêchant de rappeller Cecile auprès d'elle, juſqu'au tems d'un départ auquel il faloit ſe préparer enſemble, elle ſe donna cette ſatisfaction le même jour. Mr. & Madame des Ogeres, à qui elle brûloit de faire connoître ſa fille, l'accompagnerent à Quevilly. Dom Thadeo ſe trouva chez Madame de L*** à leur arrivée ; & quoiqu'un peu confus de rencontrer M. des Ogeres, dont il ne ſe croyoit pas ſi proche,

proche, il ne manqua ni d'ardeur ni d'éloquence, pour exprimer la joye qu'il eut de voir Fanny, & l'intérêt qu'il prenoit à son bonheur. Son compliment ayant fait place à quelques explications qui regardoient Cecile, & qui lui semblerent d'abord obscures, parce que c'étoit à Mr. & à Madame des Ogeres que Fanny les addressoit en leur présentant sa fille, on fut extrêmement surpris de le voir changer de couleur, à mesure que cette matière paroissoit s'éclaircir pour lui. Il regardoit alternativement la mere & la fille, avec une agitation & des marques de trouble, qui causerent de l'inquiétude à tout le monde, & dont Madame de L*** crut pénétrer seule le secret. Enfin la cause de ces mouvemens se dévoila tout d'un coup par un transport encore plus étrange. Dom Thadeo se précipita aux genoux de Fanny & de Cecile, qui étoient encore debout l'une près de l'autre, & saisissant le bas de leurs robes, qu'il baisa long-tems d'un air passioné, il fit craindre

aux

aux ſpectateurs, qu'une émotion ſi violente ne lui fît perdre ſur le champ la connoiſſance, ou même la vie.

On le força de ſe lever; mais ce ne fut pas pour rentrer dans une diſpoſition plus tranquille. Il joignit les mains au Ciel, en lui addreſſant mille choſes touchantes ſur l'excès de ſon bonheur. C'étoient des exclamations entrecoupées, qui ſembloient partir d'un cœur prêt à ſuffoquer, dont perſonne ne penétroit encore le ſens. On n'avoit pas de peine à juger, que le principal ſentiment qui l'agitoit, étoit de la joye; mais dans la confuſion de tant de mots interrompus qu'elle faiſoit ſortir de ſa bouche, on attendoit, avec une eſpece de crainte, que ſon eſprit & ſa langue euſſent retrouvé la liberté de s'expliquer.

Enfin, s'addreſſant à Fanny, devant laquelle il fléchit encore le genouil, mais d'un air beaucoup plus calme: O gloire de ton Sexe! lui dit-il, avec la pompe Eſpagnole; O Femme dont j'aurois cru les charmes & la vertu

incomparables, si je n'en avois devant les yeux une image si ressemblante; je t'ai religieusement adorée, quand j'ai cru le pouvoir sans crime. Mais si le devoir m'a fait surmonter une passion qui devoit être immortelle par son ardeur, il m'engage lui-même aujourd'hui dans d'autres liens, que tout le pouvoir du Ciel & de la Terre ne sçauroit rompre. Comme l'air dont il accompagnoit ce discours, étoit plein de douceur & de politesse, Fanny, qui penétra aisément ses intentions, & qui n'y trouva rien d'offensant pour sa fille, se contenta de l'interrompre en soûriant: Vous êtes plus libre que nous, lui dit-elle, si rien ne vous empêche de penser à l'amour. Nous avons d'autres soins qui sont aujourd'hui plus importans, & qui demandent d'un autre côté notre attention. Il ne répondit que par une inclination profonde; mais tout parloit dans ses mouvemens; & tirant avantage d'une declaration qui avoit été reçûë sans colere, il continua de prendre auprès de Cécile,

Cécile, l'air d'un Amant paſſionné.

Ce vertueux, mais trop fier & trop tendre Eſpagnol, étoit deſtiné à creuſer le tombeau d'autrui, par des excès de hardieſſe & d'amour, dont on ne peut accuſer que ſon malheur, puiſqu'ils cauſerent ſa propre ruine. Dès la nuit ſuivante, il ſe précipita, comme volontairement, dans un embaras dont ſa qualité d'Etranger ne l'auroit pas tiré, ſans le ſecours de Mylord Clarendon & de Fanny. Etant reſté à Quevilly après le retour des Dames, ſa paſſion ne lui permit point d'y paſſer tranquillement la nuit. Il vint promener ſes inquiétudes autour de la maiſon du Comte; & ſe croyant obligé à peu de menagement, dans une campagne où il n'étoit pas connu, il negligea le ſoin de ſe derober à la vûë des paſſans, dont il ne s'imaginoit pas d'ailleurs qu'il pût être obſervé. Quelques gens du Duc de Montmouth, qui l'avoient vû le matin avec leur Maître, & qui avoient ſouffert impatiemment la

fierté avec laquelle il lui avoit répondu, le rencontrerent à peu de distance de la maison, & prenant cette occasion pour l'humilier, ils lui firent la même question que le Duc; mais d'un ton plus insultant, & qui leur convenoit par consequent beaucoup moins. Dom Thadeo, qui crut les reconnoître pour des Domestiques, les traita avec toute la hauteur d'un homme de distinction qui se croit offensé par des miserables. Ils s'échaufferent à leur tour, & se disposant à l'arrêter, ils s'approcherent de lui avec beaucoup d'injures & de menaces. Sa seule ressource fut, de s'armer de deux pistolets dont il avoit eu la précaution de se munir, & ses deux coups furent si heureux, qu'il se délivra de deux de ses ennemis. Il en restoit un autre, pour lequel son épée auroit suffi, mais qui se deroba par une prompte fuite. Tout autre n'auroit pensé qu'à s'éloigner après un accident de cette nature; mais Dom Thadeo, soutenu par le témoignage d'un cœur sans reproche,

che, continua de ſe promener tranquillement dans la plaine, juſqu'au moment où les Domeſtiques qui reſtoient au Duc, & ceux de Mylord Clarendon, avertis par celui qui avoit pris la fuite, ſe préſenterent armez de toutes ſortes d'inſtrumens. La réſiſtance fut inutile contre le nombre. Le brave Eſpagnol fut arrêté fort bruſquement, & conduit chez Mylord, où toute l'aſſemblée, qui étoit encore à table, fut extrêmement ſurpriſe de le reconnoître.

Il marqua moins d'inquiétude que de joye, à la vûë de tant de perſonnes qui le regardoient avec étonnement. Mais le Duc, qui joignoit au reſſentiment de ce qui venoit d'arriver, le ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé le matin, ne put ſe remettre ſon viſage, ſans ſe laiſſer emporter à quelques marques d'une vive indignation. La fermeté avec laquelle Dom Thadeo lui répondit, auroit produit une ſcéne encore plus funeſte, ſi Mylord Clarendon, informé en peu de mots par Mr. des Ogeres,

de la naiſſance de l'Eſpagnol & de ſes liaiſons avec ma famille, n'eût arrêté la première chaleur de cet emportement. Il pria civilement Dom Thadeo d'expliquer lui-même ſon avanture; & n'y trouvant en effet que le procedé d'un galant homme, il conjura le Duc de prendre des ſentimens plus moderez. Fanny le ſeconda par ſes inſtances & s'allarmant ſur-tout de quelques mots de chaînes & de priſon qu'elle avoit entendu prononcer au Duc, elle le preſſa de traiter avec moins de rigueur, un homme qui méritoit plus de conſideration. C'étoit le ſervir mal. La jalouſie, plus forte que le chagrin d'avoir perdu deux de ſes Domeſtiques, échauffa l'Anglois, juſqu'à lui faire tourner ſon reſſentiment contre mon Epouſe. Il lui reprocha publiquement le mépris qu'elle faiſoit de ſes ſoins, & l'intérêt qu'elle prenoit au ſort d'un meurtrier, pour lequel il ne paroiſſoit pas qu'elle eût la même indifférence. Mylord Clarendon, vivement touché du chagrin que ce repro-

reproche pouvoit causer à Fanny, declara sérieusement au Duc, qu'un langage si vif n'étoit point familier dans sa maison, & lui représentant avec force à quoi l'honneur & la politesse l'obligeoient, il lui fit entendre, qu'il faloit consentir de bonne grace à ce qu'il n'auroit pas le pouvoir d'empêcher. Fanny d'ailleurs, moins irritée que réjouïe des reproches du Duc, lui fit une réponse badine, avec cette supériorité que la vertu donne sur tout ce qui n'est pas capable de la blesser, & loin de se relâcher dans ses instances, elle les renouvella avec tant d'ardeur, qu'elle lui fit une nécessité de se rendre.

Cet évenement, dont j'aurois pû me dispenser d'interrompre ma narration, s'il ne s'y rapportoit par ses suites, servit d'abord à faire avancer d'un jour le départ de Fanny, & de ceux qui s'étoient engagez à la conduire. Ce fut une autre marque de reconnoissance & d'amitié qu'elle accorda volontairement à Dom Thadeo; car malgré le consentement que

le Duc donnoit à sa liberté, il n'étoit pas certain que son avanture demeurât cachée à la Justice; & son courage ne lui permettant pas de suivre le conseil que tout le monde lui donnoit de s'éloigner, il s'obstinoit à demeurer jusqu'au départ des Dames, auxquelles il vouloit servir aussi d'escorte.

Ainsi ce jour, si long-tems attendu, désiré avec tant d'impatience & d'ardeur, hâté peut-être par les soupirs de tant de cœurs innocens, se leva enfin pour éclairer le plus heureux de tous les voyages & le plus mémorable de tous les évenemens. J'étois toûjours retenu au lit, mais beaucoup plus par les allarmes de ma sœur & de Madame Riding, que par la foiblesse de ma santé, ou par le danger de mes blessures. La joye & l'espérance, qui étoient les seules passions dont je fusse occupé, avoient mis plus de changement dans mes forces, que tous les remedes de l'art; & dans certains momens, je me croyois capable d'entreprendre le voyage de Roüen,

Roüen, pour prévenir Fanny, ou pour la rencontrer sur la route. Ma sœur, qui s'en rapportoit moins à mon ardeur qu'au témoignage des Chirurgiens, s'opposoit à toutes les propositions qui pouvoient trop m'agiter. Elle m'avoit fait promettre de ne pas quitter mon lit sans son consentement; & de concert avec Madame Riding, non seulement elle avoit évité de me parler de Cécile, mais elle avoit suspendu, sous divers prétextes, l'éclaircissement que j'avois demandé cent fois à cette Dame sur le sort de ma fille, & sur l'heureux évenement qui nous avoit réünis. Je n'étois pas si aveuglé par mes anciennes préventions, que je ne pressentisse quelque mystère sous tant de déguisemens; mais plus je m'empressois pour le penétrer, plus ma sœur se livroit à des allarmes qui lui faisoient redoubler ses menagemens.

La complaisance que je devois à ses soins, me fit prendre enfin le parti de renfermer mes plus ardens transports au fond de mon

cœur ; comme ils ne portoient plus le caractère de la triſteſſe & de la crainte, je n'avois point de violence à me faire pour prendre un viſage tranquille, ni pour me prêter à toutes les attentions qu'on marquoit pour ma ſanté. Cependant, ſi quelque choſe eût été capable de renouveller mes agitations, elles auroient pû l'être par les premières circonſtances d'une viſite que je reçus du P. Recteur des Jéſuites. On me l'annonça ſous ce nom. Ma ſœur & Madame Riding, qui n'avoient pas de ce Corps des idées moins terribles que les miennes, mais à qui notre qualité d'Etrangers & de Proteſtans, faiſoit craindre de manquer de reſpect pour une Societé ſi puiſſante, avoient été les premières à m'annoncer le P. Recteur ; c'eſt-à-dire un homme qu'elles me croyoient fort intéreſſé à menager. Ce fut auſſi par leur conſeil que je me déterminai à le recevoir.

Sa phyſionomie étoit ſérieuſe ; mais douce & prévenante. Il commença par des excuſes d'avoir

voir différé trop long-tems à me rendre ce qu'il croyoit me devoir, depuis qu'il connoiſſoit mon nom par les liaiſons qu'il avoit euës avec mon Epouſe, & ſur-tout depuis que le Roi avoit fait l'honneur à ſa Compagnie, de lui confier l'éducation de mes enfans. Mes regards, que j'avois tâché d'adoucir en le recevant, changerent à ces deux declarations. Heureuſement que ma ſœur ne s'étoit point écartée de ma chambre, & que s'appercevant de ce qui ſe paſſoit dans mon eſprit, elle prévint aſſez tôt ma réponſe, pour diminuer l'indignation que j'allois faire éclater. On vous à caché, me dit-elle, quelques changemens qui ne ſont d'aucune importance, & dont je remettois l'explication après votre rétabliſſement. Vos enfans ſont au College de Louis le Grand, où nous avons eu ſoin de nous aſſurer qu'on a pour eux toutes ſortes d'égards, & où votre Epouſe même ne s'eſt point affligée que le Roi les ait fait conduire. C'eſt apparemment pour vous donner les mêmes aſſuran-

ces, que ces Peres vous rendent leur visite, & je sçais, ajouta-t-elle, qu'ils ont en effet d'excellentes méthodes pour l'éducation de la jeunesse.

Le Recteur la remercia de ce compliment, par un discours fort poli, tandis que le trouble où j'étois encore, me faisoit prêter l'oreille à chaque mot, pour en tirer plus de lumieres. Il se tourna de nouveau vers moi : Le motif que Madame attribuë à ma visite, reprit-il, suffisoit sans doute pour m'en faire un devoir, & je ne puis trop confirmer l'opinion qu'elle a du zèle de nos Peres pour l'instruction des enfans qui sont confiez à leurs soins ; mais avec une raison si forte, j'en ai deux qui sont beaucoup plus pressantes. Il me pria là-dessus, de lui confesser naturellement, si j'avois eu quelque rélation avec un particulier de sa Societé, qui avoit eu quelque crédit auprès de Madame ; & me nommant, sans autre détour, le zèlé Directeur dont on a connu le caractère dans cette Histoire, il me pressa de lui appren-

apprendre ce que je pensois de lui.

La crainte de me trahir par quelque ouverture imprudente, me fit prendre quelques momens pour refléchir sur cette question. Fâché même de passer si vîte sur ce qui concernoit mes enfans, j'aurois laissé volontiers ce nouvel incident sans réponse, pour exiger des explications qui me touchoient beaucoup davantage. Mais ne pouvant douter, après diverses reflexions, que tous ces mistères ne se rapportassent l'un à l'autre par quelque lien commun, & n'ayant rien à craindre en confessant la vérité, j'expliquai ouvertement les justes sujets que ce Directeur m'avoit donnez de le regarder comme un fourbe des plus dangereux. J'ajoutai même, dans l'amertume de mon cœur, que n'ayant aucune soûmission à rendre à la Cour ni à l'Eglise de France, il étoit bien affligeant pour moi, soit que l'ordre vînt de la Cour ou de l'Eglise, de voir mes enfans à la discrétion d'un si méchant homme, ou même au pou-

voir d'une Societé dont je ne pouvois prendre une opinion bien favorable, puiſqu'il y étoit ſouffert. Votre prévention n'eſt pas injuſte, interrompit le Recteur, ſi vous n'avez jamais eu d'autre regle pour juger de nous. Je ne demande pas même, ajouta-t-il, que vous changiez d'idées ſur mes ſeules excuſes. Je n'avois beſoin aujourd'hui que de l'explication que vous venez de m'accorder, & je pars ſatisfait après l'avoir obtenuë. S'étant levé enſuite pour ſe retirer, il me pria de trouver bon qu'il me revît dans peu de jours, & d'être juſqu'alors ſans inquiétude pour mes enfans.

Je l'aurois preſſé de s'expliquer davantage, ſi l'eſpérance d'être inſtruit plus librement par ma ſœur, ne m'eût fait ſouhaiter au contraire de le voir promptement hors de ma chambre. Je la regardai avec embarras, auſſi-tôt qu'il fut ſorti. Quelle confiance, lui dis-je, m'eſt-il permis de prendre dans un inconnu, qui eſt peut-être mon ennemi, lorſque je trouve ſi peu de ſincerité dans ceux qui

qui font profeſſion de m'aimer? Il m'eſt donc arrivé quelque nouveau malheur que j'ignore, & je n'ai perſonne qui s'y ſoit aſſez intéreſſé pour me l'apprendre? Elle parut moins embarraſſée qu'affligée de ce reproche. Vous prenez ſi vivement, me répondit-elle, tout ce qui ſe rapporte à vos déſirs & à vos craintes, que dans la foibleſſe où vous êtes encore, on appréhende à tous momens de nuire à votre ſanté par quelque altération. Que d'heureuſes nouvelles n'aurois-je point à vous communiquer, ſi je n'étois retenuë continuellement par une raiſon ſi forte? Mais à l'égard de vos enfans, ajouta-t-elle, vous devez être auſſi tranquille ſur ma parole que ſur celle du P. Recteur; & ſi vous aviez beſoin d'un motif plus puiſſant, je vous dirois que votre Epouſe les a vûs pluſieurs fois au College, & qu'elle eſt contente elle-même de leur ſituation. Elle refuſa de ſatisfaire autrement ma curioſité. A toutes les inſtances que je lui fis pour tirer d'elle plus de lumieres, elle me

me répondit en badinant, que ſi j'avois quelques reſtes de conſtance, il faloit les recueillir pour me préparer à l'arrivée de Fanny, qui ne pouvoit être fort éloignée, & qu'elle jugeroit par la modération de mes ſentimens, ſi j'étois capable de ſoutenir un bonheur dont je ne connoiſſois encore que le prélude.

J'avalois comme à long traits de ſi douces eſpérances, & quoiqu'en rapprochant toutes mes idées du préſent, je ne découvriſſe rien qui pût m'aider à penétrer plus loin, j'avois aſſez de mes connoiſſances & des promeſſes d'une ſœur ſi ſage, pour abandonner toute l'étenduë de mon cœur à la joye. Il nageoit déja dans un torrent de plaiſir, dont il n'y avoit plus ni défiance, ni ſoupçon qui lui fît ſentir les bornes; & ce qu'on lui promettoit encore au-delà, lui formoit comme un eſpace infini dans lequel il ſe perdoit délicieuſement. Je recommençois à me ſentir tant de légereté & de vigueur, que voulant faire connoître à ceux qui s'allarmoient encore pour ma ſanté,

ſanté, que ce devoit être déſormais leur moindre crainte, j'exigeai abſolument qu'on m'aidât à me lever, & je me trouvai effectivement en état de marcher ſans être ſoutenu. Ma pâleur même ſe diſſipoit par dégrez. Je ne prenois point d'alimens dont l'effet ne ſe fît remarquer preſqu'à l'inſtant par le changement de mon viſage, & par l'accroiſſement ſenſible de mes forces. Ma ſœur reçut, dans l'après midi du même jour, la lettre de M. de L***, par laquelle il lui marquoit, avec quelle joye Fanny avoit vû arriver Monſieur & Madame des Ogeres. Elle ſe croyoit ſûre, avec ce ſecours, de vaincre, diſoit-il, toutes les difficultez qui lui reſtoient à combattre dans mon cœur. Qu'il le connoiſſoit mal! Elle y regnoit déja avec un empire abſolu.

Comme il nous apprenoit en même tems que Mylord Clarendon vouloit être du voyage, & que la complaiſance qu'on lui devoit, retarderoit le départ de deux jours, je ne déſeſpérai pas de me trou-

trouver le lendemain assez fort pour aller au-devant d'eux, & pour faire du moins une partie du chemin. Ce dessein, que je communiquai à Madame Riding & à ma sœur, me fit naître l'envie d'essayer mes forces, en prenant l'air hors de ma maison vers le soir. Le tems étoit si doux, & toutes les apparences de mon rétablissement si favorables, que les Chirurgiens mêmes y donnerent leur consentement. Je montai avec les deux Dames dans une voiture légere; & nous nous fîmes conduire à quelque distance de mon Parc, vers une allée fort agréable qui se termine au grand chemin. Me trouvant mieux que jamais du commencement de cette promenade, je proposai à mes compagnes de descendre sur le gason, pour y respirer l'air plus librement, & nous nous y assîmes ensemble, avec quelques précautions qui pouvoient empêcher que la fraîcheur de l'herbe ne me fût incommode.

Ma sœur, qui rapportoit toutes ses vûës à la crainte où elle étoit toû-

toûjours, de me voir tomber le lendemain dans les transports dont elle me connoissoit capable en recevant Fanny, s'efforçoit sans cesse de les prévenir, par les reflexions qu'elle croyoit propres à les moderer. Qu'il y auroit de gloire pour vous, me dit-elle, à la suite d'un entretien fort affectueux, & que je prendrois une haute opinion de cette fermeté de courage dont je vous ai vû donner tant de marques dans l'infortune, si vous pouviez tirer assez de force des mêmes principes, pour vous défendre contre les excès de la joye! Il me semble, ajouta-t-elle, que s'il y a quelque solidité dans les maximes de la Philosophie, elles doivent être d'un double usage; & la vertu consistant, comme l'on dit, dans le milieu des vices, je ne sçais s'il en faudroit donner le nom à celle qui ne se sauveroit d'une des deux extrêmitez, que pour se précipiter dans l'autre. Cependant, reprit-elle, en cherchant à découvrir mes dispositions dans mes yeux; je doute si la force naturelle de l'es-

l'esprit s'étend jusques-là, & je panche du moins vers l'opinion de ceux qui croyent les grandes faveurs de la fortune beaucoup plus difficiles à soutenir que ses plus fâcheuses disgraces. Elle me demanda ensuite, avec d'autant plus d'adresse qu'elle sembloit marquer moins d'affectation, ce que je pensois de ce problême, & quelles lumieres j'avois tirées là-dessus de mon expérience & de mes études.

Je lui répondis, sans me défier de son dessein, que des deux sources qu'elle me nommoit, & d'où elle croyoit que j'avois pû tirer quelques lumieres, l'expérience me paroissoit la seule sur laquelle il y eût à former quelque jugement raisonnable. Je me fonde, lui dis-je, sur la mienne. Avec l'usage continuel de l'étude, j'ai cru long-tems que mon cœur n'avoit pas besoin d'autre secours pour se défendre contre toutes les passions qui peuvent troubler sa tranquillité ; & vous sçavez combien la fortune m'a donné d'occasions d'exercer les prin-

principes que j'avois puisez dans mes Livres. Ils ne m'ont point mal servi dans mes premières épreuves; c'est-à-dire aussi longtems qu'il est resté dans mon ame quelque partie que la douleur n'avoit pas penétrée, & d'où ils commandoient encore librement sur celles qu'elle avoit asservies. Mais leur force a diminué par dégrez, à mesure que le sentiment de mes peines s'est étendu dans la place qu'ils occupoient; & deux puissances ne pouvant regner avec le même empire, il a falu que la plus foible ait cedé le rang qu'elle n'a pû conserver.

Je ne vous parle que de la douleur, continuai-je, parce que dans le cours de ma vie, j'ai peu connu de joyes sans quelque mélange d'affliction. Cependant, si je puis prendre un peu de confiance aujourd'hui à la nouvelle situation de ma fortune, j'augure bien de mes forces pour moderer les sentimens qu'elle m'inspire, & je me figure l'usage de la Philosophie beaucoup plus aisé dans le bonheur que dans les disgraces. Qu'au-

Qu'aurois-je à combattre ? L'excès du plaisir ? Mais ne sçais-je pas qu'il n'est que trop de remedes contre cette douce intempérance ; & pour un cœur aussi exercé que le mien, la seule crainte de perdre ce qu'il n'a jamais possedé tranquillement, n'est-elle pas un frein capable d'arrêter ses transports ?

J'allois joindre d'autres reflexions à ce discours ; & malgré la confusion de tous les mouvemens de joye qui s'élevoient dans mon cœur, j'étois persuadé effectivement, que le doute de ma sœur ne pouvoit être la matière d'une question sérieuse, lorsque j'apperçus une Berline, traînée par six puissans chevaux, qui s'avançoit à grand train vers ma maison ; & reconnoissant la livrée de M. de L** je ne pus douter que ce ne fût lui-même qui m'amenoit mon Epouse. Je tendis la main vers ma sœur. Ma langue, dont je venois de me servir si librement, me refusa son office. A peine eus-je la force de prononcer ces deux mots ; helas ! c'est Fanny.

Les

Les deux Dames se leverent aussitôt, pour s'assurer de ce qu'elles commençoient à croire aussi. Mais loin de pouvoir les imiter, je me trouvai si foible par l'épuisement soudain de tous mes esprits, que je ne pus faire le moindre mouvement pour quitter ma place. Cependant l'équipage avançoit avec tant de vîtesse, qu'il fut dans un instant vis-à-vis de l'allée. Nous fûmes reconnus par ceux qui l'occupoient. Ce n'étoit pas Fanny; mais ne devinet-on pas qui ce devoit être, lorsque ce n'étoit pas elle? Qui pouvoit inspirer cet empressement de me voir, si ce n'est l'amour ou la nature! C'étoit Cécile, qui jetta des cris de joye lorsqu'elle m'eut apperçû. M. de L** étoit venu avec elle, & Monsieur & Madame des Ogeres, tandis que Madame de L** & Fanny venoient dans le carosse de Mylord Clarendon, avec lui & Dom Thadeo.

Il faut se rappeller que le premier ordre de leur voyage avoit été changé par l'accident de Dom Thadeo, & qu'au lieu de deux jours

jours que Mylord Clarendon avoit demandez à mon Epouſe, elle l'avoit fait conſentir à ne prendre que la nuit ſuivante pour les préparatifs de ſon départ. La complaiſance qu'il eut de ſuivre ſes volontez, avoit été d'autant plus agréable pour elle, qu'en rendant ſervice à Dom Thadeo malgré lui-même, elle ſe délivroit auſſi de l'embarras d'entendre plus long-tems les diſcours paſſionnez du Duc de Montmouth. Ce jeune Seigneur avoit fait éclater trop d'emportement dans les circonſtances que j'ai racontées, pour ne pas cauſer quelque frayeur à la timide Fanny. Elle jugeoit avec raiſon, que toutes les paſſions ſont à-peu-près de la même force dans le même caractère, & que celui qui eſt capable de s'oublier dans la colere, ne doit pas faire attendre plus de modération dans ſes tranſports d'amour. Le Duc avoit même déja commencé à ſe prévaloir auprès d'elle, du ſacrifice qu'il lui avoit fait de ſon reſſentiment; & s'expliquant avec fort peu de mena-

menagement ſur ſes eſpérances, il avoit eu la hardieſſe de lui declarer, qu'après l'effort qu'il s'étoit fait en ſa faveur, il étoit en droit de lui demander un peu plus d'indulgence pour des ſentimens qu'il croyoit bien prouvez par une ſoûmiſſion de cette nature. La juſte réponſe qu'elle avoit faite à cette temérité, n'avoit pas empêché qu'en la quittant le ſoir, il n'eût hazardé des offres qui marquoient encore plus de préſomption. Les lumieres qu'il s'étoit procurées ſur ma ſituation, l'avoient porté à croire, qu'un fils naturel de Cromwel, qui avoit paſſé une partie de ſa vie hors de l'Angleterre, ne pouvoit être fort bien, ni avec ſa Patrie, ni avec la fortune; & n'ignorant pas non plus que Fanny étoit d'une naiſſance qui pouvoit lui faire ſouhaiter de paroître à Londres avec quelque éclat, il avoit cru que le déſir qu'elle marquoit d'y retourner, étoit une ouverture favorable pour lui faire goûter des propoſitions qui devoient flater la vanité d'une femme ordinaire. En un mot, il lui

avoit offert une ſomme immenſe, & l'uſage de la plus belle maiſon qu'il eût à Londres, ſans autre condition que de ſouffrir ſes ſoins, & de ne pas lui ôter l'eſpérance de lui plaire.

Il avoit pris des précautions pour lui faire ſecretement cette offre. Sa ſurpriſe fut extrême, lorſqu'il entendit Fanny qui levoit la voix, non ſeulement pour le remercier de ſa généroſité, mais pour faire connoître à tout le monde la reconnoiſſance à laquelle elle ſe croyoit obligée. Cette manière ironique de ſe défendre l'avoit plus offenſé qu'une marque de colere. Il s'étoit retiré avec un dépit ſi viſible, que dans l'eſpérance de n'être plus forcée de le revoir, ni expoſée par conſequent à le craindre, Fanny avoit preſſé Mylord Clarendon de partir à la pointe du jour, & de cacher même à ſes Domeſtiques la route qu'elle alloit prendre.

Elle avoit été obligée, par civilité pour Madame de L***, de ſe priver du plaiſir d'avoir ſa fille avec

avec elle; mais les soins de M. de L*** suffisant pour la rendre tranquille, elle n'en avoit pas fait le voyage avec moins de joye. Les deux carosses s'étoient suivis sans intervalle pendant tout le jour, lorsqu'en approchant de ma maison, la pensée vint à Cécile de prévenir adroitement sa mere, & de lui derober mes premières caresses. Elle communiqua son dessein à M. de L**, qui consentit volontiers à lui procurer cette satisfaction. Il ne s'imagina point que ma sœur, qui étoit chez moi depuis trois jours, eût pousſé les menagemens jusqu'à me cacher ce qu'il lui sembloit qu'elle n'avoit pû trop tôt m'apprendre. En se rendant aux désirs de sa fille (c'est ainsi qu'il la nommoit toûjours) il croyoit me procurer à moi-même une satisfaction dont mon cœur tiendroit compte à son amitié. Les prétextes étoient aisez pour faire passer son carosse avant celui de Mylord Clarendon. Il n'eut pas plutôt gagné l'avance, que faisant presser ses chevaux avec la derniere vîtesse, il acheva

le reſte du chemin dans un eſpace très-court.

Quoique la vûë & les tranſports de Cécile renouvellaſſent au fond de mon cœur des ſentimens fort tendres, je reſpirai lorſque je la vis ſeule avec Madame des Ogeres. Allarmé ſeulement de ne pas voir paroître Fanny, j'allois demander à ma ſœur ce que j'en devois penſer; mais ſon embarras ſurpaſſoit le mien. Elle crut toucher, malgré elle, au dénouement; & loin de revenir de ſes craintes, elle ne put voir l'ardeur avec laquelle Cécile ſe précipitoit hors du caroſſe, ſans ſe hâter de me prévenir par une courte exhortation. Rappellez toutes vos forces, me dit-elle, & préparez-vous au plus agréable de tous les évenemens. Cécile étoit dans mes bras avant que j'euſſe pû répondre à ce diſcours. Elle me ſerroit avec un mouvement ſi paſſionné, en me nommant mille fois ſon pere, que je ne pus me défendre de quelque confuſion. Je recevois néanmoins ſes careſſes, & je lui faiſois connoître que j'y

j'y étois sensible; mais surpris de les voir continuer avec la même ardeur, & comme gêné par la présence de Monsieur de L**, je me dégageai de ses embrassemens, pour lui dire que j'acceptois avec joye le titre qu'elle m'accordoit, & que je le conserverois cherement toute ma vie. Elle recommença à me caresser sans aucun menagement. Dans la posture où j'étois encore assis, elle avoit été obligée de se mettre à genoux pour m'embrasser. Elle ne quittoit point cette situation. Elle serroit mes mains, elle les baisoit mille fois, & je les sentois toutes mouillées de ses larmes.

Monsieur de L** l'aida à se lever. Laissez-nous le tems, lui dit-il, d'exprimer à Monsieur Cleveland, combien nous sommes sensibles à son bonheur. Je m'imaginai qu'il commençoit à trouver de l'excès dans les caresses que je recevois de sa fille, & je le regardai en rougissant. Vous ne vous plaindrez plus de la rigueur du Ciel, reprit-il en s'addressant à moi; & si vous n'êtes

pas le plus heureux de tous les hommes, ce n'eſt pas ſur la terre que vous devez eſpérer ce qui vous manque. On vous ramene une Epouſe qui réunit toutes les vertus à tous les charmes, & je vous préſente une fille digne de ſa mere & de vous. Je ſuis trop heureux moi-même, ajouta-t-il en m'embraſſant, de vous avoir conſervé un depôt ſi précieux; & je ne vous demande, pour prix de mes ſoins, que la permiſſion de partager avec vous le titre de pere.

Ce langage paroîtra clair à ceux qui ont ici les lumieres que je n'avois pas encore. Mais s'ils ſe placent dans l'ignorance profonde où j'étois du ſort de ma fille, prévenu par une ſi longue habitude que Monſieur de L** étoit ſon pere, & n'ayant jamais eu de raiſons pour former là-deſſus le moindre doute, ils ſentiront que mon aveuglement étoit néceſſaire, & que, loin d'être éclairé par les mouvemens de la nature, je devois me défier du penchant que je trouvois encore dans mon cœur

pour

pour une fille charmante qui m'avoit fait ſentir long-tems tous les tranſports de l'amour. Ma ſœur comprit aiſément l'erreur de Mr. de L** & la mienne. Il agiſſoit dans la perſuaſion que j'étois informé du bonheur dont il s'empreſſoit de me féliciter; & moi, qui ne voyois dans ſes diſcours & dans les tendreſſes de Cécile, que le témoignage du ſenſible intérêt qu'ils prenoient au retour de mon Epouſe, je me figurois tout au plus, en leur entendant mettre le nom de pere à tant d'uſages, que par complaiſance pour Fanny, qui n'avoit point de fille, Monſieur de L** lui avoit remis ſes droits ſur la ſienne, & qu'il m'admettoit par la même raiſon au partage du titre qu'il devoit à la nature. Ma réponſe fut conforme à cette penſée : Vous m'accordez, lui dis-je, beaucoup plus que je n'aurois oſé ſouhaiter. Le bonheur d'être aſſez riche pour faire un préſent ineſtimable eſt encore ſurpaſſé par celui de le recevoir. J'accepte vos offres; & vous ſçavez, ajoutai-je, que s'il

y a quelque chose à changer dans mon cœur pour lui faire prendre des sentimens de pere, ce n'est pas la tendresse ni le zèle.

Cécile s'assit près de moi, & comme charmée de mes moindres attentions, elle me rendoit avec usure tout ce que je lui disois de tendre & d'obligeant. Je remarquois de l'embarras sur le visage de ma sœur; elle dit à Madame Riding quelques mots que je ne pus entendre. C'étoit une priere qu'elle lui faisoit encore d'abandonner l'explication du mystère au hazard ou à la nature, persuadée que ce qui se développeroit ainsi, comme insensiblement, m'exposeroit à beaucoup moins d'agitation. Mais j'étois si éloigné du péril qu'elle appréhendoit pour moi, que cedant à l'impatience mortelle que j'avois de voir arriver Fanny, j'interrompis Cécile même, pour sçavoir d'elle où elle l'avoit laissée. Monsieur de L** m'assura qu'elle ne pouvoit tarder un quart-d'heure. O, Dieu! m'écriai-je; & faisant les derniers efforts pour retenir mille exclamations qui alloient m'échaper

chaper avec la même impétuosité, je demeurai quelques momens comme sourd & insensible à ce qui se disoit autour de moi, par la violence des sentimens que j'empêchois d'éclater. Je commençai dès ce moment à reconnoître moi-même, que je n'aurois pas tout l'empire que je m'étois promis sur mes sens. Je le confessai à ma sœur, que les mouvemens qu'elle venoit de voir, avoient allarmée. Il est vrai, lui dis-je, que je ne me sens pas autant de force que je m'en étois flaté; & si vous me demandez ce que je pense de moi-même à ce moment, je crains de ne pouvoir l'embrasser sans mourir. C'est pour elle-même, ajoutai-je, que je veux me conserver; car je connois son cœur. Si elle est telle que vous me l'avez persuadé, si tous ses malheurs & les miens ne l'ont pas changée, elle ne vivroit pas non plus après moi. Cette tendre idée se fortifiant par le souvenir des plus heureuses années de notre amour, j'aimai mieux m'exposer encore au tour-

ment de quelques jours de privation, qu'au danger de perdre la vie par l'excès préſent de ma joye. C'eſt ici que je crains de donner une étrange idée du caractère de mon cœur, à ceux du moins qui n'ont point aſſez de force ni d'étenduë de ſentiment pour ſe repréſenter ce qui devoit s'y paſſer pendant ces refléxions.

Mais je comptois auſſi trop peu ſur moi-même, & je ne ſongeois pas que cette même activité de cœur, qui me faiſoit croire le danger ſi preſſant, étoit capable de réſiſter à des attaques plus violentes. D'ailleurs Monſieur de L**, ſans penétrer mes craintes, & ſans autre vûë que de m'apprendre ce qu'il croyoit capable de m'intéreſſer, fit une diverſion imprévûë à mes ſentimens, par le récit des perſécutions que Fanny avoit eſſuyées du Duc de Monmouth. Un incident ſi peu attendu dans les circonſtances où j'étois, ſuſpendit tout d'un coup mes agitations. Quoique je ne connuſſe point le Duc, & que j'euſſe même évité l'occaſion de

le

le voir chez Madame, où il étoit continuellement, j'avois entendu parler mille fois de son caractère, & louer ses excellentes qualitez, qui l'auroient rendu un des plus grands hommes de son siécle, si la présomption & la temérité n'en eussent terni l'éclat. Tout étoit à craindre d'un homme tel que je me le figurois, & je ne pus entendre qu'il avoit conçu des sentimens particuliers pour mon Epouse, sans ressentir presqu'autant d'allarmes que de curiosité.

Ma défiance augmenta beaucoup, lorsqu'après m'avoir raconté combien son amour l'avoit rendu importun à Fanny, Monsieur de L** me repéta ce que Mylord Clarendon lui avoit appris de ses premières avantures, & de la situation où il étoit à la Cour d'Angleterre. Le Duc de Monmouth avoit à peine seize ans, que cédant déja aux premiers mouvemens d'un naturel ambitieux & ennemi de la dépendance, il avoit mieux aimé rénoncer au séjour de Londres, & aux faveurs qu'il y devoit attendre du

Roi, ſon Pere, que d'y vivre dans la néceſſité de paroître à la Cour avec la qualité de ſujet. Ses Terres étoient aſſez conſiderables pour lui rendre facile le projet qu'il forma. Ce fut de s'y retirer, ſous prétexte d'amour pour la ſolitude, & d'y exiger de ſes Vaſſaux une obéïſſance & des marques de reſpect ſi extraordinaires, qu'elles différoient peu de la ſoûmiſſion des eſclaves. Son ambition ſe nourrit long-tems de cette vaine ombre de puiſſance & de grandeur. Il s'étoit compoſé une maiſon fort nombreuſe, dont les principaux Officiers portoient les mêmes titres que ceux de la Couronne. Il avoit des Gardes, un Tribunal ſouverain de Juſtice, qu'il eut la hardieſſe de former ſans la participation de la Cour, & dont il fit exécuter pluſieurs fois les déciſions dans des cauſes fort importantes. Enfin, ſi l'on excepte le Sceptre, il ne ſe refuſa aucune marque de la Royauté.

Le Roi ne manqua point d'être informé de cette conduite; mais il

il la regarda d'abord comme un caprice de jeuneſſe, pour lequel il eut tant d'indulgence, qu'il ſe fit quelquefois un plaiſir de le flatter, en traitant le Duc de Prince Souverain. Il lui accorda même ce nom dans quelques lettres, en y mêlant, avec un badinage agréable, les termes d'Etat, de Cour, de Parlement, & tout ce qui pouvoit donner de la ſatisfaction au jeune Ambitieux, en réaliſant juſqu'à un certain point ſa chimère. Cependant la durée de cette Comédie la fit regarder à la fin d'un œil plus ſérieux. L'âge du Duc commençoit à demander d'autres occupations que des jeux d'enfance. Il reçut ordre de ſe rendre à la Cour, & le deſſein du Roi étoit de l'employer dans la guerre qu'il étoit prêt de declarer à la Hollande. Une maladie lui ſervit de prétexte pour ſe diſpenſer d'obéïr. Envain ſon Conſeil, qui étoit heureuſement compoſé de gens ſages, quoiqu'ils euſſent eu la complaiſance de ſe prêter à toutes ſes imaginations, lui repréſenta-t-il, qu'en

refusant les justes égards qu'il devoit à une Puissance supérieure à la sienne, il alloit attirer quelque orage sur ses Etats. Il crut s'être abaissé beaucoup en feignant une maladie, parce que c'étoit avouer sa foiblesse que d'avoir recours à la dissimulation; & dans le chagrin qu'il en ressentit, il examina long-tems, si en réunissant toutes ses forces, il ne pouvoit pas se mettre en état de rendre au Roi, son voisin, menaces pour menaces, ou de prévenir les siennes en lui declarant la guerre.

Ces extravagances demeurerent secretes, & l'opinion de sa maladie fit perdre au Roi la pensée de l'appeller près de lui. Mais ses idées d'indépendance n'ayant fait que s'étendre & se confirmer par cette facilité de la Cour, il se précipita bientôt dans une si folle entreprise, qu'il causa lui-même la ruine de tous ses projets. L'amour devint son guide; c'étoit en choisir un plus temeraire encore & plus imprudent que l'ambition. Il avoit dans ses Etats un Gentilhomme fort riche, qui, pour vivre

vivre tranquillement avec lui, n'avoit pas refusé d'entrer dans ses caprices, sur-tout depuis que le Roi, son Pere, avoit paru s'en faire un divertissement. Peut-être rien n'avoit-il tant servi à soutenir les imaginations du Duc, que le nom & les richesses d'un sujet de cette consideration. Il lui avoit confié un des premiers postes de sa Cour; & le traitant avec une familiarité qu'il n'avoit pas pour le reste de ses sujets, il sembloit qu'il n'y eût que la dignité Souveraine qui mît entr'eux quelque intervalle. Ce n'étoit pas sans dessein qu'il se plaisoit ainsi à l'agrandir. Il lui connoissoit une fille aimable, qui devoit être quelque jour, par son héritage, un des plus riches partis de la Province. Il se proposoit secretement de l'épouser, pour affermir sa puissance par l'augmentation de ses revenus, & pour se rendre plus cher à ses sujets en prenant une alliance au milieu d'eux. Ce projet ne causa aucun trouble, tant qu'il ne fut inspiré que par l'ambition; mais l'amour est moins tranquille.

le. Le hazard fit voir au Duc celle qu'il ne connoiſſoit encore que de nom ; il prit une vive paſſion pour elle ; & regardant cet évenement comme une admirable diſpoſition du Ciel, qui réüniſſoit les intérêts de ſa grandeur avec ceux de ſon amour, il la demanda ouvertement à ſon pere. Une propoſition de cette nature, faite du ton d'un Souverain qui veut être obéï, changea tellement la ſcéne aux yeux de tout le monde, que la crainte refroidit non ſeulement le pere, mais tous les Conſeillers & les Courtiſans du Duc. Il faloit s'attendre à l'indignation de la Cour, qui n'auroit pas manqué de punir cette temérité. Le pere prit le parti de la fuite avec ſa fille ; & l'Etat dont il vouloit ſortir n'ayant pas beaucoup d'étenduë, il s'étoit rendu, en peu de momens, ſur la frontiere, lorſqu'il ſe vit arrêté par le Duc lui-même, qui l'avoit pourſuivi avec autant de colere que de vîteſſe. Un Sujet fugitif, qui lui enlevoit ce qu'il avoit de plus cher,

cher, lui parut digne de toutes ſortes de ſupplices. Dans l'ardeur du premier tranſport il l'eût puni ſur le champ de ſa propre main, s'il ne ſe fût laiſſé attendrir par les larmes de ſa Maîtreſſe. Mais profitant de la conſternation où il la voyoit, il mit la grace de ſon pere à un prix qui lui coûta l'honneur. Elle ſe rendit aux inſtances qu'il lui fit de recevoir ſa main; & ce mariage téméraire fut célébré dans le même lieu, avec autant d'irregularité dans les cérémonies que dans les autres circonſtances.

Tout ce qu'il y avoit de perſonnes ſenſées auprès du Duc, tremblerent de ſon audace; & ſous un Roi moins indulgent, la punition en ſeroit peut-être retombée ſur eux. Le Duc, charmé de ſa victoire, abandonna pendant quelque tems toutes ſes idées d'ambition pour ſe livrer aux plaiſirs de l'amour, tandis que le pere de ſa Maîtreſſe, craignant qu'avec le chagrin de voir ſa fille déshonorée, il n'eût le malheur de s'être attiré le reſſentiment du Roi,

Roi, prit le chemin de Londres, pour juſtifier ſa conduite à la Cour. Ses plaintes furent écoutées. La violence du Duc fut regardeé d'un autre œil que les jeux puériles de ſon ambition. Le Roi lui fit porter, par deux Officiers de ſes Gardes, l'ordre de ſe rendre ſur le champ à Londres.

La néceſſité d'obéïr étoit d'autant plus inévitable, que les maladies mêmes n'étoient point exceptées; & pour lever toutes ſortes de prétextes, les Officiers étoient accompagnez de quelques Gardes, & d'un caroſſe du Roi. Cet appareil irrita la fierté du Duc, juſqu'à le faire penſer à la réſiſtance; mais n'ayant point trouvé dans ſes gens l'ardeur qu'il ſouhaitoit à le ſervir, il prit le parti de ceder à la force. Sa Maîtreſſe, qui n'avoit plus d'autre choix à faire que celui de le ſuivre, conſentit à faire le voyage avec lui. Il fut reçû du Roi avec plus de bonté qu'on ne s'y étoit attendu. Ce Prince rit beaucoup de ſes eſſais de Gouvernement, ſans le ſoupçonner d'avoir

eu

eu d'autres vûës que celles de s'amuſer dans la ſolitude. Il le menagea moins ſur la violence qu'il avoit faite à une fille de condition, dont le cœur méritoit du moins d'être attaqué par des voyes plus douces. Mais apprenant qu'elle n'avoit point de regret d'être à lui, & qu'elle ſe faiſoit même un bonheur d'en être aimée, ſes reproches ne furent pas trop durs ; & le ſeul châtiment qu'il lui impoſa, fut de demeurer à la Cour.

Cependant il lui parut ſi inſupportable, que dans la répugnance qu'il avoit à ſe voir confondu dans la foule des Courtiſans, il prétexta diverſes infirmitez, pour ſe procurer le droit de ne pas quitter ſa maiſon. Il y menoit une vie délicieuſe, car il n'étoit pas moins ſenſible au plaiſir qu'à l'ambition ; mais ſon Idole étant néanmoins la grandeur & l'indépendance, il trouva le moyen, par le généreux uſage qu'il faiſoit de ſes richeſſes, d'attirer chez lui une partie de la Cour, & de ſe faire une multitude de nouveaux eſcla-

eſclaves qui dépendoient de ſes moindres volontez. Sa naiſſance & ſes bienfaits paroiſſant juſtifier leur attachement, ils faiſoient gloire de leur aſſiduité & de leur ſoûmiſſion, quoiqu'il prît quelquefois plaiſir à mettre leur zèle aux plus rudes épreuves. Le reſpect & l'obéïſſance qu'il exigeoit d'eux pour ſa Maîtreſſe, étoit une autre ſorte d'eſclavage, auquel ils auroient eu plus de peine à ſe ſoûmettre, ſi elle n'avoit ſçû le déguiſer elle-même par des manières plus douces & plus careſſantes. Elle étoit naturellement voluptueuſe ; & comptant pour rien la grandeur, ſi elle n'étoit accompagnée du plaiſir, elle eut l'adreſſe d'inſpirer d'aſſez tendres ſentimens à ceux qui lui rendoient leurs hommages, pour s'y porter autant par inclination pour elle, que par complaiſance & par ſoûmiſſion pour le Duc. C'étoit ſatisfaire tout à la fois ſa paſſion dominante, & celle de ſon Amant. Mais il en coûtoit quelque choſe à ſa fidélité, & ce qui lui avoit réüſſi d'abord heureuſement,

ment, devint la cauſe de ſon malheur.

Le Duc, quoique trop fier pour être capable des ſoupçons ordinaires de la jalouſie, ne put ſe déguiſer à lui-même quelques libertez que le hazard lui fit remarquer. Elles étoient légeres, & peut-être pardonnables aux yeux d'un Amant moins impétueux; mais ne mettant point de différence entre les crimes qui bleſſoient ſa fierté, il punit ſur le champ ſa Maîtreſſe d'un coup d'épée qui lui ôta la vie. Ce tragique emportement paſſa dans l'eſprit du Roi pour un excès de jalouſie, qu'il crut devoir pardonner à la jeuneſſe & à l'amour. Il eſpéra même, qu'étant dégagé des liens auxquels on avoit attribué ſon goût pour la retraite, il ſe rendroit de lui-même aux devoirs de ſa naiſſance, qui l'appelloient naturellement à la Cour. Mais ſi ſon humeur changea, ce fut pour devenir plus mélancolique & plus farouche. La fureur qui lui avoit fait tremper ſes mains dans le ſang d'une perſonne qu'il adoroit,

roit, se convertit dans une tristesse profonde. Il perdit long-tems le sommeil & l'appétit. Il rénonça même à tout ce qui avoit flaté jusqu'alors son ambition ; & passant plus d'une année à déplorer son malheur, il éloigna jusqu'aux plus chers Confidens de ses inclinations & de ses projets. Le Comte de Clarendon gouvernoit alors l'Angleterre avec la confiance & l'estime du Roi son Maître. Son expérience & l'attention continuelle qu'il apportoit aux intérêts de l'Etat, lui avoient fait découvrir, depuis long-tems, dans le caractère autant que dans la conduite du Duc, les semences de tous les projets qui ont éclaté dans la suite de sa vie. Il conseilla au Roi de l'occuper, & ce fut à sa persuasion qu'il fut nommé à l'Ambassade de France, pour serrer les nœuds qui venoient de se former entre les deux Couronnes. Sa vanité le rendit sensible à ce choix. Outre l'importance d'une commission dont on lui fit prévoir les suites, il se trouvoit délivré, par son absence,

ce, de la néceſſité de s'humilier à la Cour, & comme élevé à l'indépendance dans un Païs étranger, par les prérogatives d'une dignité qui ne l'aſſujettiſſoit à perſonne. Il parut à Verſailles & à Paris avec un éclat dont l'Angleterre a donné peu d'exemples; & ſa figure ſoutenant ſon nom & ſa dépenſe, il ne s'y fit pas moins de réputation par ſes galanteries.

Il eſt rare qu'un ambitieux ſoit touché deux fois des traits de l'amour. S'il cede une fois à cette paſſion, il ſent bientôt qu'elle eſt contraire à ſes vûës dominantes, & tout ce qu'il donne enſuite aux foibleſſes de la nature, mérite moins le nom de tendreſſe de cœur, que celui d'amuſement. Mais le caractère du Duc de Monmouth le rendoit capable tout à la fois de pluſieurs grandes paſſions; & par un caprice qui lui étoit encore plus propre, il cherchoit volontairement l'occaſion de donner un exercice continuel à tous les penchans de ſon cœur. Madame étoit alors ce qu'il y avoit de plus grand & de plus aimable

mable à la Cour de France. Il fut ébloui par ſes charmes, & l'ambition ſervit encore à échauffer ſa tendreſſe. Le lien du ſang étoit un prétexte qui fit naître bientôt la familiarité. D'ailleurs la bonté de cette Princeſſe rendoit l'accès ſi facile auprès d'elle, que l'eſpérance pouvoit naître aiſément dans le cœur d'un préſomptueux.

Mylord Clarendon n'étoit pas mieux informé que le public, de l'intrigue & des progrès du Duc; mais il avoit ſçû de quelques Anglois qui étoient attachez à S. Clou, que ſes viſites fréquentes l'avoient rendu ſuſpect à Monſieur, & que les querelles qui avoient éclaté pluſieurs fois, n'avoient point eu d'autre origine. Il eſt certain que le Duc avoit été long-tems obſervé par ce Prince, & que paſſant ſouvent la nuit dans le Parc, il y avoit été expoſé à quelques inſultes qui n'avoient pas refroidi ſa paſſion. Ce fut un malheur pour Madame, de n'avoir perſonne auprès d'elle qui eût la hardieſſe de l'informer de

ces

ces circonstances. Elle étoit d'autant plus à plaindre, qu'essuyant tous les jours les reproches & quelquefois même les outrages de la jalousie, elle ne pouvoit se délivrer d'un mal dont elle ignoroit la cause. Sa consolation au contraire étoit, de s'entretenir de ses peines avec le Duc & quelques autres Anglois, à qui elle avoit raison de croire que le lien de la patrie & de l'amitié devoit y faire prendre plus d'intérêt, & ce qu'elle regardoit ainsi comme l'adoucissement de son infortune, en devenoit la source perpétuelle, par les nouveaux soupçons auxquels elle donnoit lieu, sans y penser. Enfin le Duc y mit le comble, par une imprudence qui ne peut être pardonnée même à l'amour. Desespéré un jour d'apprendre que Madame avoit passé toute la nuit en pleurs, après une longue visite qu'elle avoit reçûë de Monsieur, il se crut autorisé par sa qualité d'Ambassadeur, à demander une audience particuliere à ce Prince, dans laquelle il lui fit des plaintes amères au nom du Roi son maî-

tre, de la conduite qu'il tenoit avec une Princesse qui méritoit les adorations de l'Univers. Monsieur reconnut dans ce langage un cœur excité par l'ardeur de sa passion. Il sçut se modérer ; mais si les bruits funestes que la malignité prit plaisir à répandre après la mort de Madame, eurent jamais quelque fondement, c'est à cette malheureuse démarche qu'il faut attribuer tous les excès auxquels on a prétendu que la jalousie de Monsieur s'étoit emportée.

Quelque ardeur qu'il y eût dans les sentimens du Duc, ils n'avoient point eu le tems de se fortifier par une assez longue durée, pour lui coûter beaucoup à surmonter. L'ambition d'ailleurs y ayant eu presqu'autant de part que l'amour, il ne vit pas plutôt Madame au tombeau, qu'il perdit le souvenir de ses charmes, & s'étant retiré à Roüen, par les raisons que j'ai rapportées, il y trouva dans ceux de Fanny de quoi guérir une playe qui s'étoit déja fermée d'elle-même.

même. Mylord Clarendon, en faisant ce récit à M. de L**, ne lui avoit pas caché que c'étoit l'intérêt qu'il prenoit à mon repos qui le faisoit entrer dans ce détail; il prévoyoit que la nouvelle passion du Duc pourroit me devenir importune, & son amitié le portoit, à me faire connoître de quel ennemi j'avois à me défier. Ce n'étoit pas même sans raison qu'il lui donnoit déja ce titre. Il declara à M. de L**, que je ne devois pas regarder d'un autre œil un homme qui s'étoit expliqué avec peu de menagement sur ma naissance, & qui, pour justifier apparemment les injures qu'il me préparoit, ne lui avoit parlé de moi qu'avec la derniere hauteur. Mais j'aurois pû me dispenser de cette explication, ajouta M. de L** en finissant, puisqu'en la recevant de Mylord, elle ne supposoit pas qu'il dût faire le voyage avec nous. Il ne m'a parlé avec cette confiance, que pour me mettre en état de vous instruire, & c'est un soin

qu'il prendra désormais lui-même.

Quoique je ne visse dans ce discours que des sujets de crainte éloignez, & rien qui fût capable de troubler la douceur de ma situation présente, je ne pus entendre, qu'un bonheur dont je n'avois pas encore commencé à jouir, étoit déja menacé de quelque nuage, sans retomber dans quelques plaintes de la rigueur du Ciel & de la bizarrerie de mon sort. Si cette pensée ne mit point trop d'amertume dans mes sentimens, elle me fit naître mille réfléxions, qui refroidirent beaucoup les transports qui allarmoient ma sœur, & qui m'avoient paru redoutables à moi-même. Je méditois sur tout ce que je venois d'entendre, & quoique mon attention ne fût fixée sur aucune circonstance particuliere de mes craintes, je les parcourois toutes d'une vûë vague, avec un air de distraction & de rêverie profonde. Ma sœur me dit quelques paroles, auxquelles je ne fis point de réponse.

ponſe. Cécile m'accabloit de careſſes, & j'y étois comme inſenſible.

Cependant le bruit d'un caroſſe qui s'avançoit à grand train, nous fit croire que ce devoit être celui de Mylord. Nos yeux le reconnurent bientôt plus certainement. Je fis un effort pour me lever; il m'auroit réüſſi, & mes forces ſuffiſoient pour me ſoutenir ſans ſecours; mais les Dames & M. de L** me forcerent abſolument de demeurer aſſis. Le caroſſe arriva pendant cette conteſtation. Je me ſentois plus de fermeté que je ne m'en étois promis; & ſoit que les refléxions mélancoliques d'où je ſortois euſſent calmé le tumulte de mes eſprits, ſoit que le Ciel voulût m'épargner des agitations inutiles, je vis ouvrir la portiere du caroſſe ſans cet excès d'émotion auquel je m'étois moi-même attendu. M. de L** & Cécile s'étoient empreſſez pour donner la main à Fanny. Quelle fut ma ſurpriſe de les voir demeurer comme immobiles à la portiere, & de n'ap-

percevoir que Mylord Clarendon qui descendoit, en s'appuyant sur le bras de M. de L**! L'air de son visage n'avoit rien qui m'annonçât de l'infortune, mais j'y crus remarquer quelque chose d'inquiet, lorsqu'il m'eut reconnu. Au lieu de répondre aux questions de Cécile, qui lui demandoit tristement ce qu'étoit devenu sa mere, il se contenta de la saluer avec un soûrire, & se précipitant vers moi, il daigna se baisser jusqu'à terre, pour m'embrasser dans la situation où j'étois, sans vouloir me permettre de la quitter.

L'impatience que j'avois de l'entendre, ne m'empêcha point de sentir vivement ces témoignages de bonté & d'amitié. Je lui rendis du fond du cœur, & en le serrant de toute ma force, ceux de ma reconnoissance & de mon attachement. Mais, lui dis-je aussi-tôt, comment êtes-vous seul? Et où avez-vous laissé ce qu'on m'avoit fait espérer de revoir avec vous? Il conçut par l'air dont j'accompagnois cette question,

queſtion, qu'il ne pouvoit trop ſe hâter d'y ſatisfaire. Raſſurez-vous, me dit-il, & commencez par vous perſuader ſur ma parole, que vous n'avez plus à redouter d'obſtacle que de vous-même, à la perfection de votre bonheur. votre Epouſe eſt en ſûreté au Château de Saint-Germain. Elle ſeroit ici, ſi j'avois voulu donner quelque choſe au hazard, & ſi elle n'avoit conſenti elle-même à différer ſon arrivée de quelques heures. Ses raiſons & les miennes ne ſont pas les mêmes, & je ne veux point tarder à vous les apprendre.

C'eſt un coup du Ciel, continua-t-il, après s'être aſſis près de moi, que le jour où tous vos déſirs vont être ſatisfaits, ſoit en même tems celui qui vous venge de vos ennemis. Mon caroſſe avoit paſſé S. Germain, lorſque M. de L** a pris le parti de preſſer la marche du ſien, avec une vîteſſe qui l'a derobé tout d'un coup à ma vûë. Je me ſuis figuré qu'il vouloit ſe faire un

mérite de vous préſenter votre chere Cécile. La même penſée eſt venuë à votre Epouſe, & nous avons loué cette galanterie. Mes chevaux continuoient d'avancer, lorſqu'au milieu du grand chemin, & dans un lieu où je ne pouvois me défier de la moindre ſurpriſe, quatre hommes à cheval, auxquels j'avois fait peu d'attention, quoiqu'ils nous ſuiviſſent depuis S. Germain, ont prié mon Cocher d'arrêter. J'avois aſſez de monde à ma ſuite pour être ſans crainte, & le ton d'ailleurs dont j'entendois faire cette priere n'étoit pas propre à m'allarmer. J'ai mis la tête à ma portiere, & voyant tous mes gens à cheval autour de moi, j'ai donné ordre moi-même à mon Cocher d'arrêter un moment. L'un des quatre Inconnus a mis pied à terre, & s'approchant de moi, il m'a dit à l'oreille, en affectant de ſe cacher le viſage, que l'intérêt d'une des deux Dames que j'avois dans mon caroſſe, lui cauſoit une vive inquiétude ; qu'il n'en avoit pas moins

moins pour celle qui nous précedoit ſous la conduite de M. de L**, & que ne pouvant ſe partager pour ſervir d'eſcorte aux deux équipages, il me conſeilloit, pour la ſûreté de deux perſonnes qui m'étoient cheres, de retourner à S. Germain, tandis qu'il alloit ſuivre Cécile avec une diligence & un zèle qui devoient me laiſſer ſans crainte pour elle. Il m'a quitté bruſquement après ce diſcours, & remontant à cheval ſans répondre à mes queſtions, il a preſſé ſes compagnons de le ſuivre avec toute la vîteſſe de leurs chevaux.

Si je n'avois eu que ma perſonne à défendre, reprit le Comte, mes réſolutions n'auroient pas été incertaines ; mais dans les allarmes où je me ſuis trouvé pour votre Epouſe, j'ai balancé quelques momens ſur le parti que je devois prendre. Enfin quelque foibleſſe qu'il y eût peut-être à m'en rapporter aux avis d'un Inconnu, j'ai pris ſon conſeil pour le parti le plus ſûr ; & faiſant retourner mes chevaux ſur leurs

pas, j'ai détaché seulement trois de mes gens, dont le courage & la fidélité me sont connus, avec ordre de suivre à toute bride le carosse de M. de L**. Le Gentilhomme Espagnol qui est venu avec nous, n'a pû s'appercevoir de ce mouvement sans me presser de lui en apprendre la cause. Je ne lui en ai pas fait mystère, mais le voyant disposé à prendre le cheval du seul homme qui me restoit, pour se joindre à ceux que j'avois détachez, je lui ai représenté, qu'ayant peut-être quelque risque à courir pour notre propre voiture, la prudence ne nous permettoit pas de laisser votre Epouse sans défense.

Avec quelques précautions que j'aye évité de m'expliquer ouvertement devant elle, il m'a été impossible de parler si bas à Dom Thadeo, qu'elle n'ait compris une partie de mon embarras. Ses allarmes en ont été un autre, dont je n'ai pû me délivrer, qu'en feignant une avanture qui n'avoit point de rapport à nous, & dont je l'ai assuré que je connoissois depuis

depuis long-tems les premières circonſtances. Le ſoin que l'Inconnu avoit eu de lui cacher ſon viſage, a beaucoup aidé à lui perſuader que j'étois ſincere. Elle a conſenti à retourner à S. Germain, où je l'ai laiſſée avec Madame de L**, chez une Dame de mes amies qui occupe un apartement au Château. Elle s'eſt renduë d'autant plus facilement, à mes inſtances, qu'ignorant encore ſi vous approuvez ſon retour, elle en reſſentoit de l'inquiétude, à meſure que nous approchions de S. Clou; & l'eſpérance de recevoir là-deſſus quelque certitude avant ſon arrivée, lui a fait ſouffrir moins impatiemment que je l'aye quittée avec Dom Thadeo, qui s'eſt obſtiné à vouloir m'accompagner.

Le Comte me regardant à cet endroit de ſon récit, me demanda ſi je connoiſſois un jeune homme qui ſe donnoit le nom de Gelin? Oui, lui répondis-je avec un mouvement de frayeur. Helas! penſeroit-il encore à me cauſer de nouveaux tourmens! Il

n'en eſt pas capable, interrompit le Comte, & vous avez au contraire peu d'amis plus fidèles. Reprenant ſon diſcours, il me raconta, qu'étant parti de Saint-Germain avec Dom Thadeo, tous deux remplis de l'idée d'une ſi étrange avanture, & dans une vive inquiétude pour Cécile, ils s'étoient mis en marche avec toute la diligence de ſix puiſſans chevaux. Comme c'étoit à l'entrée de la forêt de Chatoux qu'ils avoient reçû l'avis qui les avoit effrayez, ils ne l'avoient pas traverſée ſans y prendre des informations de tous les paſſans. Ils avoient ſeulement appris, qu'on y avoit vû pluſieurs Cavaliers dans un déſordre extraordinaire, & qu'on étoit perſuadé à Chatoux, qu'il s'étoit fait entr'eux un combat ſanglant dans la forêt. Les vainqueurs avoient paſſé au travers de ce village avec ceux qu'ils avoient déſarmés. On croyoit avoir remarqué qu'il y en avoit quelques-uns de mortellement bleſſez; mais perſonne n'ayant eu la hardieſſe de s'oppoſer à leur paſſa-

paſſage, on ignoroit le ſujet de cette querelle, & le chemin que les combattans avoient pris. L'embarras du Comte auroit redoublé, s'il n'eût apperçu ſes gens qui revenoient à toute bride vers Saint-Germain, & qui marquerent beaucoup de joye de le rencontrer. Les éclairciſſemens furent prompts. Vous êtes heureux, dit l'un d'eux à ſon Maître, d'avoir ſuivi le conſeil qu'on vous a donné. Votre vie & celle de Madame Cleveland étoient en danger. Il raconta, qu'ayant joint avec ſes deux compagnons les quatre Inconnus qui avoient conſeillé au Comte de retourner à Saint-Germain, ils en avoient été accueillis avec beaucoup de joye, & que ſans avoir eu le tems d'entrer avec eux dans la moindre explication, ils avoient apperçû cinq autres Cavaliers qui ſe tenoient derriere les arbres dont le chemin eſt bordé, & qui paroiſſoient obſerver les paſſans. Les quatre Inconnus s'étoient échauffez à cette vûë, & declarant aux Domeſtiques du Comte, qu'il étoit queſtion des in-

térêts de leur Maître, ils s'étoient avancez fierement vers les autres, qu'ils avoient sommez de se retirer, en leur faisant quelque reproche de leur dessein. Ce compliment avoit été reçû avec la même fierté. La querelle s'étoit échauffée par quelques injures, & l'on en étoit venu si brusquement aux mains, que les premiers coups avoient été funestes à quelques-uns des combattans. L'un des Domestiques du Comte se trouvoit légerement blessé; mais le parti opposé ayant été le plus malheureux, il en étoit tombé deux presque sans vie, & les trois autres avoient pris la fuite. Les Inconnus qui nous servoient si ardemment, parloient d'abandonner ces deux miserables à leur sort, & de les laisser mourir dans le lieu où ils s'étoient attirez un si juste châtiment, lorsque l'un des deux avoit levé la voix, pour les conjurer de ne pas les traiter avec cette inhumanité; il avoit ajouté, que se sentant près de sa derniere heure, & désirant de se réconcilier avec ceux qu'il avoit mortellement

ment offenſez, il demandoit, au nom du Ciel, qu'on prît la peine de le tranſporter à S. Clou, trop content ſi, pour l'intérêt de mon repos & celui de ſon ſalut éternel, il pouvoit me communiquer quelques ſecrets d'importance avant que d'expirer. Cette declaration avoit reveillé le zèle des Inconnus. Malgré l'embarras & le danger même auquel ils pouvoient s'expoſer, en ſe chargeant de conduire pendant plus d'une lieuë deux perſonnes qui périſſoient par leurs mains, ils avoient entrepris de leur donner une ſatisfaction qui pouvoit tourner à mon avantage. Heureuſement l'un des deux bleſſez mourut avant qu'ils euſſent commencé à ſe mettre en état de faire le chemin. L'autre étoit d'une foibleſſe qui faiſoit appréhender pour lui le même ſort; cependant, après avoir bandé ſa playe, ils vinrent à bout de le mettre en croupe derriere un de leurs compagnons, & de lui faire traverſer Chatoux dans cet état. Ils gagnerent aſſez heureuſement Ruel, mais le mouvement

ment ayant achevé de l'affoiblir, il confessa lui-même qu'il ne se sentoit point la force d'aller plus loin. On le mit entre les mains d'un Chirurgien, qui en porta le même jugement, & qui désespéra de sa vie s'il tardoit un moment à se faire panser. Comme la situation de Ruel est détournée, les Inconnus se flatterent, que si le bruit de leur combat venoit à se répandre, ce ne seroit point dans un lieu si peu fréquenté que la Justice commenceroit ses récherches. Leur Chef fit reflexion aussi, que le blessé ne pouvant être transporté jusqu'à Saint-Clou, & ma propre situation ne me permettant point de venir recevoir moi-même les ouvertures qu'il avoit à me faire, il l'engageroit peut-être à s'ouvrir à Mylord Clarendon. Ce fut dans cette pensée, qu'après avoir prié d'abord les trois Domestiques du Comte de ne pas s'éloigner, il changea de sentiment pour les renvoyer à leur Maître, en lui faisant dire par leur bouche, qu'il pouvoit partir désormais sans danger, & qu'il le con-

conjuroit même de se rendre promptement à Ruel, où sa présence étoit nécessaire à mes intérêts.

Envain le Comte auroit demandé à ses gens plus d'explication. Il n'étoit rien échapé aux quatre Inconnus qui pût servir à faire juger de leur dessein, ni à découvrir leur nom. Le blessé avoit gardé de même un profond silence sur son entreprise, & les premiers reproches qui avoient engagé la querelle, avoient été si vagues, qu'ils n'en avoient pû recueillir qu'un projet d'outrage & d'enlevement. Mylord ne balança pas néanmoins à continuer sa marche vers Ruel. C'étoit naturellement le chemin de S. Clou. Il fut conduit par ses gens dans le lieu où les Inconnus étoient à l'attendre. Le premier qui s'offrit à lui, fut le même qu'il se souvint d'avoir vû à sa portiere, deux heures auparavant. Il le traita avec bonté, & le faisant monter dans son carosse, il le pressa de lui expliquer des évenemens qui étoient pour lui autant de myste-

mystères. La réponse de l'Inconnu fut, qu'il n'avoit pas moins d'impatience de les lui apprendre.

Il est difficile, lui dit-il, qu'ayant une liaison si étroite avec M. Cleveland & sa Famille, vous ne connoissiez pas le nom de Gelin. Le Comte n'avoit jamais eu une connoissance assez détaillée de mon Histoire, pour reconnoître à ce nom l'auteur de toutes mes infortunes. En confessant naturellement qu'il l'entendoit pour la première fois, il s'apperçut que cet aveu dissipoit un certain embarras qu'il avoit remarqué d'abord sur le visage de celui qui lui parloit. C'étoit en effet Gelin; & ce qu'il va raconter paroîtroit incroyable, si je n'ajoutois que la suite est capable de le justifier.

Si vous ne connoissez pas mon nom, reprit-il avec plus d'assurance, je dois vous apprendre que j'ai d'anciennes obligations à M. Cleveland, qui me font une loi de lui marquer beaucoup de reconnoissance. Le malheur de mon sort, ou, si vous voulez, la

la force d'une passion déreglée, m'a fait oublier long-tems un devoir si juste; mais c'est de mes fautes mêmes & de la bonté qu'il a eu de me les pardonner, que mon zèle tire aujourd'hui sa principale force; & quand mon ami, ajouta-t-il, sans craindre de profaner ce nom, aura besoin de mon sang pour le soutien de ses intérêts, je ne croirai pas mes dettes bien payées, s'il m'en reste une goute qui ne soit pas répanduë pour lui. Etant prisonnier, continua-t-il, par une suite de disgraces dont il ne me sera jamais agréable de rappeller le souvenir, je reçûs dans ma prison la visite d'un homme d'Egliſe, qui ne se fit connoître à moi que par le nom de l'Ordre auquel il apartenoit. Son maintien étoit grave, & ses discours insinuans. Il plaignit mon malheur. Cette fausse compassion lui attira ma confiance. Dans la consternation où j'étois, je n'aurois refusé à personne l'ouverture de mes peines. Mais je m'apperçûs bientôt, par les voyes qu'il prit pour me consoler,

ſoler, qu'il étoit moins occupé de mon infortune que de ſes propres reſſentimens, & qu'il n'affectoit de marquer de l'inclination pour moi, que dans la vûë de me faire ſervir à quelque projet de vengeance. J'avouë, à l'honneur du Ciel, qui commençoit à me faire ſentir ſon aſſiſtance, que le malheureux ſuccès de mes déſirs, & l'humiliation dans laquelle j'étois tombé, joints aux remords qui avoient accompagné toutes mes erreurs, me diſpoſoient déja à reprendre la pratique & le goût de la vertu. Le nouvel exemple de malignité que je crus appercevoir dans un autre, m'ouvrit encore mieux les yeux ſur le malheur de ma ſituation; & loin de ſuivre le nouveau chemin qu'on m'ouvroit vers l'abîme du vice, je louai le Ciel de l'occaſion qu'il me donnoit de faire un généreux effort pour en ſortir. Cependant ayant reconnu que j'avois à faire à l'homme du monde le plus vindicatif & le plus artificieux, il me parut néceſſaire d'employer quelque adreſſe, pour tirer de lui l'aveu

l'aveu de tous ſes deſſeins. Je réuſſis à le faire du moins expliquer nettement ſur la haine qu'il portoit à M. Cleveland. Il me confeſſa qu'il n'avoit jamais ſenti de paſſion plus forte, & me ſuppoſant dans les mêmes ſentimens, il me propoſa de nous réunir pour la ruine d'un homme qu'il n'avoit pas honte de nommer notre ennemi commun. Il remit l'explication de ſes projets après ma liberté. La ſeule peine qui me reſta de cet entretien, fut de m'être livré d'abord avec quelque imprudence, dans le récit ſincere que j'avois fait des circonſtances de mon malheur, à un homme dont j'aurois dû reconnoître tout d'un coup la malignité. Je ſentis avant ſon départ, que s'il différoit à s'expliquer, c'eſt qu'il vouloit mettre à profit les lumieres qu'il venoit de recevoir. Je lui avois parlé de Madame Cleveland, qui étoit alors au Couvent de Chaillot. Il ſçavoit d'ailleurs d'autres évenemens, que j'ignorois, & que ceux qu'il apprenoit de moi, lui firent regarder ſous un nouveau jour.

jour. Sans avoir pû penétrer le fond de ſes penſées, je remarquai à quelques mots qui lui échaperent, qu'il fondoit déja ſur toutes ces connoiſſances un plan qu'il vouloit méditer plus à loiſir.

Il me rendit pluſieurs viſites avant ma liberté, mais ſans s'ouvrir davantage, & tous ſes ſoins tendoient à s'aſſurer de la diſpoſition que j'avois à le ſervir. Enfin, la généroſité du meilleur de tous les hommes me fit ouvrir les portes de ma priſon. Le repentir de mes fautes augmentant avec ma reconnoiſſance, je me hâtai de courir chez mon Libérateur, & de m'acquitter du premier de mes devoirs. Je ſortis de chez lui avec la réſolution de remplir fidèlement tous les autres; & ſans avoir cherché à me faire un mérite de mon zèle en lui parlant de ſon ennemi, je penſai à l'en délivrer par des démarches ſecretes, dont je ne demandois que le Ciel pour témoin.

La première fut de rendre une viſite au Supérieur du C... & de l'infor-

l'informer de toutes les horreurs que j'avois pû recueillir des entretiens de ma prison. Il frémit à mon récit, & lorsque m'ayant interrogé sur quelques mots qui m'étoient échapez, il apprit de moi-même que j'étois Protestant, il parut humilié du droit qu'il s'imaginoit que j'allois prendre d'insulter à son Ordre, & même à sa Religion. Mais je le guéris de cette crainte, en lui faisant connoître que j'étois du nombre de ces Juges sensez, qui ne chargent point un corps des fautes d'un particulier, & qui ne se préviennent pas même sur la différence des Religions, parce que de toutes celles qui sont connuës, il n'y en a point d'assez dépravées pour autoriser la violation des principes naturels de la Morale. Je connois peu votre Ordre, lui dis-je, mais en général je suis persuadé, que ceux qui gouvernent l'Etat, ne vous accorderoient ni leur protection, ni leur estime, s'ils vous connoissoient tels que vos ennemis vous représentent; & quand vous auriez assez d'adresse

dreſſe pour être méchans & pour le déguiſer, je ſuis perſuadé encore, que le ſeul intérêt de votre réputation ne vous permettroit jamais de ſouffrir dans un de vos membres, ce qui tourneroit infailliblement à l'opprobre du corps. Un diſcours ſi moderé diſpoſa le Supérieur à m'accorder ſa confiance. Il me confeſſa qu'il avoit depuis quelque tems des ſoupçons qu'il n'avoit pû éclaircir, & que mille circonſtances qui lui revenoient à l'eſprit, le portoient à juger mal de celui que j'accuſois. Comme je n'avois pû éviter, dans mon récit, de nommer Mr. & Madame Cleveland, il parut ſatisfait d'une ouverture qui le mettoit en état de prendre des informations. Il me parla de l'un & de l'autre avec mille témoignages d'eſtime; & leur intérêt fut un nouveau motif auquel il me parut preſqu'auſſi ſenſible qu'à l'honneur de ſon Ordre. Enfin, me dit-il, je reçois vos avis comme le ſervice d'un honnête homme, & je ne vous demande pas

pas un espace bien long pour l'usage que j'en veux faire.

J'ignore, continua Gelin, celui qu'il en fit effectivement ; mais l'ennemi de M. Cleveland m'ayant fait pressentir quelque entreprise téméraire pour laquelle il attendoit impatiemment ma liberté, je brûlois d'envie de le rencontrer, dans l'espérance que me voyant libre, il ne feroit plus mystère de rien avec moi. Je le demandai envain dans la même maison où j'avois entretenu son Supérieur. Il étoit sorti dès le matin, & j'attendis inutilement son retour jusqu'à l'entrée de la nuit. Cependant, comme j'avois raison de craindre, sur le souvenir que je conservois de ses derniers discours, qu'il ne se portât à quelque excès sans ma participation, je me hâtai le lendemain de me rendre à la porte de sa maison, & je m'y trouvai si matin, que si la bienséance ne me permettoit point de demander si-tôt à le voir, je me crus sûr du moins qu'il ne sortiroit pas sans que je l'apperçusse. La porte s'ouvrit, & le premier

visage que je découvris, fut le sien. Il sortoit seul, mais dans un déguisement qui m'auroit empêché de le reconnoître, si je n'y eusse apporté toute mon attention. Au lieu de l'habit ordinaire de son Ordre, il portoit l'habit court des Ecclésiastiques séculiers, avec la perruque & toute la parure de cette espece de Gens d'Eglise qui se font nommer Abbez. Ses yeux étoient étincelans, son pas brusque, & toute sa figure portoit les marques d'une violente agitation.

Il me reconnut néanmoins aussi-tôt que je me fus présenté à lui. Sa joye fut vive. Il la fit éclater en m'embrassant d'un air passionné. Qui s'attendoit, me dit-il, à vous retrouver si heureusement? Mais éloignons-nous. On me fait un outrage, continua-t-il en me pressant de le suivre sans regarder derriere lui, dont on ne sera pas long-tems à se repentir. Mes Supérieurs me chassent indignement. Ils en porteront quelque jour la peine. Mais ce n'est qu'à l'injure que je suis sensible; car j'étois résolu de les quitter, & rien ne pou-

pouvoit être plus favorable à mes deſſeins. Il continua de me demander, ſans me laiſſer le tems de lui répondre, ſi je connoiſſois quelque lieu ſûr, où nous puſſions nous entretenir ſans témoins. Je lui offris de le mener dans l'appartement que j'avois loué en arrivant à Paris. Il y conſentit. Notre entretien ne roula en chemin que ſur la joye qu'il avoit de me trouver en liberté.

Il ne ſe vit pas plutôt dans ma chambre, que prenant un air plus compoſé, il me demanda, juſqu'à quel point l'on pouvoit compter ſur mon courage & ſur ma diſcrétion. N'en excèptez rien, lui répondis-je, & croyez qu'après toutes les épreuves où j'ai paſſé, il y a peu d'entrepriſes où je puiſſe être arrêté par la crainte. Il n'eſt pas queſtion ſeulement, reprit-il, d'humilier notre ennemi. J'ai des idées plus étenduës; & ſi j'ai bien jugé de vos ſentimens par les aveux que vous m'avez faits, je puis vous offrir tout ce qui manque à votre bonheur. L'attention avec laquelle j'affec-

tois de l'écouter, excitant de plus en plus sa confiance, il me dit, que malgré le dessein où il avoit toûjours été de m'associer à son entreprise, il avoit eu quelque peine à s'ouvrir entierement tandis que j'étois prisonnier, parce que je ne pouvois contribuer de rien à mes propres intérêts ; que touchant néanmoins à l'exécution de ses projets, il avoit regretté que je ne pusse lui prêter ma main, & qu'il n'en avoit pas moins pensé à m'en faire partager les fruits ; que ses désirs auroient peut-être été mal remplis, si ma captivité eût duré plus long-tems ; mais qu'étant libre, j'allois entendre son plan, & confesser qu'il dépendoit de moi de le faire réüssir dans toutes ses parties.

Je suis informé d'hier au soir, continua-t-il, par l'arrivée d'un homme de confiance qui a suivi Madame Cleveland en Normandie, & qui a observé toutes ses démarches, qu'elle doit revenir incessamment à S. Clou. Si j'en juge par son impatience, depuis qu'elle se croit réconciliée avec son

ſon mari, & qu'elle a reconnu pour ſa fille une jeune perſonne qui paſſoit pour celle d'une autre, ſon voyage ne ſera pas remis plus loin qu'aujourd'hui ou demain. Il nous eſt facile de les enlever toutes deux ſur la route. Et pour vous découvrir toutes mes vûës, avant que de raiſonner ſur l'exécution, je ſuis réſolu de paſſer avec notre proye dans quelque Païs Proteſtant, où la néceſſité forcera Cécile de recevoir ma main, tandis que vous aurez la liberté de ſatisfaire votre inclination pour ſa mere.

Je ne penſe point à vous faire valoir ici ma vertu. J'avoue au contraire, qu'après ces excès où je me ſuis laiſſé emporter par une folle paſſion, j'eus beſoin, dans cette conjoncture, d'un ſecours que je ne pouvois attendre de mes propres forces. La reconnoiſſance & l'honneur, dont j'avois promis au Ciel de ſuivre les Loix toute ma vie, auroient peut-être combattu foiblement contre les reſtes de ma fatale tendreſſe, ſi l'horreur dont je ne pus me dé-

fendre à cette affreuſe propoſition, ne m'eût ſoutenu contre la foibleſſe même de mon cœur. Heureuſement que la chaleur avec laquelle ce ſcélérat me parloit, l'empêcha de s'appercevoir de mon trouble. Il continua de me repréſenter les douceurs que nous devions attendre de la vengeance & de l'amour. Venant enſuite aux moyens, il me confeſſa, que la nouvelle qu'il avoit reçûë du départ des deux Dames étant plus prompte qu'il n'avoit pû le prévoir, il ſe trouvoit fort preſſé par le tems. C'eſt dans le fond un avantage pour moi, dit-il, qu'il ſoit arrivé aujourd'hui du changement dans ma condition. J'en appréhende moins l'éclat. Mais n'ayant pas voulu s'ouvrir légerement, ajouta-t-il, il n'avoit encore que quatre hommes dont les ſervices lui fuſſent aſſûrez; & comme il avoit appris que les Dames devoient être accompagnées de Mylord Clarendon, & de deux autres Gentilshommes, qui auroient ſans doute pluſieurs Domeſtiques à leur ſuite, il jugeoit

que

que la victoire seroit douteuse, si nous ne prenions soin de nous rendre les plus forts par le nombre.

Je l'interrompis, pour prévenir toutes les propositions qui lui auroient pû paroître plus plausibles que la pensée qui me vint à l'esprit. Ne vous troublez pas d'un soin inutile, lui dis-je, & comptez que je vous trouverai tout d'un coup le nombre qui vous manque. Vous êtes cinq. J'ai trois braves, qui le disputeront aux vôtres pour le courage & la fidélité. Ainsi nous serons neuf, & capables, j'ose le dire, d'une entreprise plus difficile. J'étois sûr en effet de rejoindre aisément trois Officiers dont j'avois déja reçu quelques services, & que j'avois recompensez assez libéralement pour en attendre d'autres. Mon dessein étoit de les faire servir, non à favoriser un lâche attentat, mais à le ruiner pour jamais, & à couvrir de honte un scelérat dont le Ciel sembloit me réserver la punition. L'inégalité de quatre contre cinq me causoit

peu d'embarras ; parce qu'outre le fond que je faisois sur les trois Officiers, je m'imaginois bien que Mylord Clarendon auroit assez de gens à sa suite pour nous soutenir. Je me fis d'avance un plaisir inexprimable, de la pensée que Madame Cleveland me verroit prendre, au péril de ma vie, la défense de sa fille & la sienne, & que Monsieur Cleveland seroit bientôt informé de ce que j'avois entrepris pour l'honneur de sa famille. Cette idée me fit rejetter absolument celle qui m'étoit venuë d'abord, d'employer les Gardes de la Maréchaussée. C'eût été la voye la plus courte ; mais elle eût moins flatté le désir que j'avois de signaler mon repentir & mon zèle.

Mes offres furent acceptées si avidement, que je crus mon projet infaillible. J'aidai encore à l'erreur, en faisant connoître à mon complice, que j'avois une somme considerable à sacrifier à ses desseins. Il m'en fit voir une qui surpassoit la mienne. Notre entreprise étant appuyée sur de si bons

bons fondemens, il me proposa de voir ses associez, pour prendre nos mesures de concert. Je trouvai quatre hommes, dont la figure & le caractère n'étoient pas propres à me refroidir. Ils furent ravis de nous entendre parler d'une augmentation de nombre qui diminuoit beaucoup le danger. Celui qui étoit revenu de Roüen la veille, répondit aux questions que je lui fis sur son voyage; que l'ayant entrepris pour obliger notre Chef, il s'étoit insinué parmi les domestiques de Mylord Clarendon, sous prétexte de chercher à se placer, & qu'il avoit découvert adroitement tout ce qui se passoit dans la maison. Il n'étoit pas sûr du jour que les Dames avoient choisi pour leur départ, mais il jugeoit, par leur impatience, qu'elles étoient déja peut-être en chemin; & il sçavoit que leur équipage ne devoit consister que dans deux carosses, avec quelques domestiques à cheval.

Nos mesures furent simples. On regla, dans l'incertitude, que nous nous rendrions dès le mê-

me jour dans la forêt de Chatoux, qui paroiſſoit le lieu le plus favorable, & celui où les arrangemens qui nous reſtoient à prendre ne nous empêcheroient pas de nous aſſembler dans l'après-midi. Avec quelque diligence qu'on eût preſſé la marche des deux caroſſes, il n'étoit pas vraiſemblable qu'ils puſſent paſſer avant quatre heures. Ce fut celle que je marquai pour le rendez-vous. Je demandai la liberté de me retirer, pour me diſpoſer de mon côté à l'exécution de mes promeſſes; & dans la vûë de prévenir toutes ſortes de défiances, je diſtribuai quelques Louis d'or aux Aſſociez, avec des exhortations capables d'animer leur courage.

Il ne m'a pas été plus difficile que je ne l'avois prévû de joindre les trois Officiers dont je me croyois le ſecours aſſûré. Je ſçavois leur demeure; & quoique forcez par leur mauvaiſe fortune de ſe prêter à des actions indignes de leur caractère, j'étois perſuadé que j'avois plus de fond à faire ſur leur fermeté, que ſur celle de

quatre

quatre miſerables, qui connoiſſoient à peine le nom de l'honneur. J'en ai jugé mieux encore par l'ardeur avec laquelle ils ſont entrez dans mes vûës, lorſqu'ils ont compris qu'il étoit queſtion d'une entrepriſe vertueuſe, & que le motif de l'intérêt étoit ſoutenu ici par celui de la généroſité & de la juſtice. J'avois aſſez d'argent pour nous procurer ſur le champ des armes & des chevaux. Nos préparatifs ont été ſi prompts, que nous ſommes arrivez dans la forêt avant midi. C'eſt-là qu'en méditant avec mes Compagnons ſur le ſervice le plus utile que nous pouvions vous rendre, j'ai pris le parti d'aller au-devant de vous juſqu'à Saint-Germain, pour vous ſervir d'eſcorte contre toutes ſortes de dangers. Quoique je vous y aye rencontré heureuſement, il m'a paru d'autant moins néceſſaire de vous avertir de mon deſſein, que l'après-midi étant peu avancé, & vos deux caroſſes marchant avec beaucoup de vîteſſe, je me flatois encore que vous pourriez paſſer la forêt a-

vant que vos ennemis fussent arrivez au rendez-vous. Je me suis contenté de vous suivre à quelque distance, & si vous aviez passé effectivement sans les rencontrer, je me proposois de vous quitter au-dessus de Ruel, & de retourner à eux, pour entrer dans des explications fort éloignées de leurs espérances. Mais ayant vû l'un de vos deux carosses qui s'éloignoit rapidement, & qui ne paroissoit pas prêt à s'arrêter, j'ai commencé à craindre, que ma troupe ne pouvant suivre l'un sans abandonner l'autre, le danger ne devînt inévitable, ou pour le vôtre, ou pour celui qui vous précedoit. C'est ce qui m'a déterminé à rompre le silence, & à vous presser de retourner sur vos pas. Les gens à qui vous avez donné ordre de me suivre, m'ont joint presqu'à l'instant. J'avançois dans la triste attente de trouver le crime commencé, & faisant déja préparer leurs armes à mes Compagnons pour le punir; mais la tranquillité où j'ai trouvé les cinq Ravisseurs, m'a fait juger

ger que le courage leur avoit manqué, ou que le premier caroſſe leur étoit échapé. Cependant mon ardeur naturelle, excitée par la courſe, &, ſi j'oſe nommer une autre cauſe, par la vûë d'un objet trop cher encore que j'avois apperçû dans votre caroſſe, m'a fait aborder vos ennemis avec autant de fierté & d'emportement que s'ils euſſent déja conſommé leur entrepriſe. Mes reproches & la ſurpriſe de me voir arriver du côté de Saint-Germain, leur a fait deviner une partie de la vérité. J'ai cru entendre ſortir de la bouche de leur Chef les termes de lâche & de perfide, qui ont achevé de m'irriter. Il y a cette différence entre ta perfidie & la mienne, lui ai-je répondu d'un air furieux, que je puis faire gloire de m'être joué d'un traître, & que tu mériterois de recevoir ici de ma main le châtiment qui ne peut te manquer par celles de la Juſtice. Qu'on l'arrête! me ſuis-je écrié avec la même chaleur. Ses Aſſociez craignant que cette menace ne les regardât comme lui,

& s'imaginant mon ordre plus sérieux qu'il n'étoit, ont présenté le pistolet pour se défendre. Leur insolence m'a fait perdre toutes mesures. Nous serons bravez par des infames ? ai-je dit à ma troupe. Et poussant vers eux sans précaution, j'ai essuyé le feu de leurs armes, dont un de vos gens a eu le malheur d'être légerement blessé. Mais le perfide a été renversé d'un coup plus sûr. Un autre est tombé près de lui, & n'a survécu qu'un moment à sa chûte. Le reste a pris la fuite, & je me suis peu troublé de les voir échaper.

Gelin ajouta, de quel ton mon ennemi s'étoit addressé au Ciel, pour implorer sa misericorde en mourant, & dans quels termes il avoit demandé d'être conduit à Saint-Clou. Lorsque vous me connoîtrez mieux, dit-il ensuite au Comte, peut-être penserez-vous que les noms de méchant & de perfide qui m'ont irrité dans sa bouche, me conviennent autant qu'à lui ; mais j'ai sur lui cet avantage, que ce n'est pas la nécessité

ceſſité qui m'a forcé au repentir. Si Monſieur Cleveland, ajouta-t-il, daigne entendre mon nom, & le récit de ce que j'ai fait heureuſement pour ſon ſervice, je me flate qu'il y reconnoîtra le zèle & l'attachement que je lui ai promis.

Il propoſa à Mylord Clarendon de deſcendre, pour recevoir, de la bouche de mon ennemi, des ouvertures importantes, que la foibleſſe où il étoit ne lui permettoit pas de me porter lui-même à Saint-Clou. Mylord ne ſe fit pas preſſer. Il le trouva en effet dans un état qui ne différoit gueres de celui d'un homme expirant; ce qui ne l'avoit pas empêché, dans la difficulté de trouver tout d'un coup un Confeſſeur, de demander une plume, pour m'écrire ce qu'il ne vouloit pas communiquer à Gelin. Un nom auſſi reſpectable que celui du Comte, & l'offre que ce Seigneur lui fit de ſe charger de ſes dernieres volontez, parurent lui inſpirer plus de confiance. Il ſouhaita de demeurer ſeul avec lui.

Je

Je ſuis trop heureux, lui dit-il avec la langueur de la mort, que l'occaſion ſe préſente de dépoſer dans le ſein d'un homme d'honneur, ce que j'entreprenois peut-être inutilement d'écrire. Dites à Monſieur Cleveland, que s'il a le cœur diſpoſé à pardonner, jamais ce noble ſentiment, dans lequel je le conjure d'entrer en ma faveur, ne pourra trouver plus de matière à s'exercer. Vous voyez le plus méchant des hommes à ſon dernier ſoupir, & celui qui ſe promettoit le plus de ſatisfaction à cauſer le malheur d'autrui. L'ardeur d'une noire vengeance m'a fait ſouhaiter de précipiter mon ennemi dans un abîme de maux. Ceux dont la juſtice du Ciel l'a ſauvé aujourd'hui, n'en étoient que le prélude; & de peur qu'il ne me reſte point aſſez de force pour vous apprendre ce qui demande inceſſamment d'être prévenu, je commence par vous confeſſer, que ſi l'on ne ſe hâte d'y mettre obſtacle, les deux petits Clevelands qu'on éleve au College, y doivent être empoiſonnez

nez par mon ordre. J'y ai laiſſé après moi dans ce deſſein, un ſcelérat qui m'eſt dévoüé, & que le déſir du gain rend capable de toutes ſortes de teméritez. Je lui ai promis cent piſtoles à la première nouvelle qu'il m'apportera de leur mort.

Mylord Clarendon n'ignoroit pas que mes Enfans étoient au College. Il fut effrayé d'un péril ſi preſſant, & comptant pour rien tout ce qui l'étoit moins, il ſe ſaiſit ſur le champ du papier qui étoit proche de lui, pour marquer en deux mots au Supérieur de cette maiſon, à quelles horreurs il étoit expoſé dans ſes murs. Il remit ce billet au plus fidèle de ſes gens, avec ordre de le porter ſur le champ à ſon addreſſe, & de demeurer près de mes deux Fils, ſans les perdre un moment de vûë, juſqu'à ce qu'il nous fût permis de prendre d'autres meſures. Il comptoit avec raiſon, qu'un nom tel que le ſien produiroit l'effet qu'il ſe promettoit de ce ſoin, & que donnant du moins de la vraiſemblance à

un

un avis de cette nature, il mettroit mes Fils à couvert d'un danger qui ne pouvoit être fort redoutable, lorſqu'il ſeroit une fois découvert. L'air d'empreſſement avec lequel il écrivit ſa lettre, parut jetter le criminel dans quelque embarras. Les approches de la mort ne le délivroient pas de la crainte d'être livré à la Juſtice, & quelques mots qu'il laiſſa échaper découvrirent ſes allarmes. Mais le Comte ne voyant aucun intérêt à faire trembler un miſérable qui touchoit à ſa derniere heure, & que la ſeule force de ſes remords rendoit ſincere malgré lui, le raſſura contre cette idée, en lui proteſtant qu'il recevoit ſes confidences ſous le ſceau du ſecret. Il ne l'avoit pas même nommé dans ſa lettre, & il ne crut pas qu'il fût plus néceſſaire de lui demander le nom de ſon complice.

Cette promeſſe l'ayant rendu plus tranquille, il continua de faire la confeſſion de ſes crimes, dont le plus odieux, après celui qu'il venoit de réveler, étoit le

deſſein qu'il avoit formé de m'enlever mon Epouſe & ma Fille. Il n'en vouloit point à ma vie, parce que la mort éteint les ſentimens, & que me connoiſſant ſenſible, il ne penſoit à ſe venger qu'en multipliant mes peines.

Le Comte ſurpris d'une haine ſi animée, & ne trouvant rien dans ſa mémoire qui pût ſervir à l'expliquer, lui marqua quelque envie d'en connoître la ſource. Dans le moment fatal où je ſuis, reprit-il, je n'ai rien à vous déguiſer. La vanité & la moleſſe ont cauſé tous mes déſordres. J'ai été élevé dans un Corps dont la vertu eſt le fondement, & ceux qui le compoſent ſeroient trop ſupérieurs aux autres hommes, s'ils exécutoient conſtamment ce que la ſageſſe & la pieté de leur Inſtituteur à réüni de perfection dans ſes maximes. Mais après les plus heureux commencemens, il arrive à quelques-uns que le commerce du monde, dont ils ſe propoſent la reformation, ſert à corrompre leur propre cœur, & qu'étant forcez par

la bienséance de leur état à garder les dehors, ils deviennent d'autant plus méchans, que l'habitude qu'ils ont de regler leur extérieur, est un moyen presque sûr de tromper les Supérieurs qui les observent. Vous ne les verrez jamais livrez aux vices scandaleux; mais en perdant la vertu qui anime le Corps, ils s'en forment de favoris, auxquels ils trouvent mille moyens de s'abandonner en secret, dans la route qui convient à leurs talens. Celle qu'on m'a fait prendre est une des plus dangereuses. On m'a mis dans la Direction. Le goût que j'y ai pris, m'a porté plus loin que les vûës de mes Supérieurs. Des états communs de la vie, où leurs ordres m'avoient borné, l'envie de me distinguer, m'a fait étendre mes progrès dans les conditions brillantes. C'est la vanité qui m'en avoit inspiré le désir; elle s'est fortifiée à mesure que le succès l'a nourrie; & ce qui ne faisoit d'abord que la flater, s'est tourné en habitude, qui m'en a fait une passion comme invincible.

Je

Je ſuis parvenu ainſi par dégrès à m'ouvrir l'entrée des plus illuſtres Maiſons du Royaume, & à m'y attirer une confiance ſans réſerve. Les attentions dont elle étoit accompagnée, m'ont bientôt précipité dans un autre déreglement que celui de la vanité. A force de voir mes déſirs prévenus & mes goûts ſatisfaits, je me ſuis accoûtumé à une vie molle, & à la récherche de tout ce qui étoit capable de flater mes ſens. Les moindres incommoditez qui pouvoient les bleſſer, me ſont devenu inſupportables. J'ai trouvé de quoi nourrir délicieuſement cette nouvelle paſſion dans les complaiſances & le zèle d'une infinité de Dames, à qui ma ſanté étoit auſſi précieuſe qu'à moi-même; & pour m'aſſurer une reſſource contre les incertitudes de l'avenir, j'ai eu l'adreſſe de me procurer, ſous divers prétextes de pieté, des ſommes conſiderables, que j'accumulois avec toute l'ardeur de l'avarice. Ainſi rien ne manquoit à mon bonheur, car je le mettois uniquement dans les deux biens

biens dont je jouiſſois, & que chaque jour ne faiſoit qu'augmenter. Telle étoit ma ſituation lorſque j'ai commencé à connoître Mr. Cleveland. Madame me faiſoit depuis peu l'honneur de m'admettre à S. Clou, & ſi je n'avois pas encore autant de part que je me promettois d'en obtenir à ſon eſtime, je voyois par le goût qu'elle prenoit inſenſiblement pour moi, qu'elle ne reſiſteroit pas long-tems à l'aſcendant que j'avois ſur ſon ſexe. Je me propoſois cette conquête comme le ſommet de ma fortune. Elle me chargea de voir Mr. Cleveland, & de le délivrer des chagrins dont elle me dit qu'il étoit accablé. L'intérêt qu'elle ſembloit y prendre, me fit regarder cette commiſſion comme l'occaſion la plus heureuſe que la fortune pût m'offrir pour faire valoir mes talens. Je les employai avec toute l'habileté que l'expérience & l'ardeur de réuſſir pouvoient m'inſpirer; mais je manquai de prudence en jugeant trop de Mr. Cleveland ſur mes regles ordinaires. Qui m'auroit fait le portrait d'un

d'un caractère tel que le sien, m'auroit paru décrire une chimère. Cependant il existoit pour ma ruine. Mon art, mes soins, mes précautions, n'ont pû me faire trouver d'accès dans cet esprit singulier. Toutes les ressources que mon imagination m'a fournies pour m'insinuer dans sa confiance, n'ont servi qu'à le dégoûter de mes conseils; & ce qui a précipité ma perte, c'est qu'en cherchant avec trop d'ardeur à découvrir ses endroits foibles, je lui ai découvert imprudemment tous les miens.

Ma vanité mortellement blessée de cette résistance, auroit suffi seule pour me le rendre odieux. Mais il attisa le feu lui-même, en raillant ma méthode & mes soins. Il en fit des contes agréables à S. Clou, & le jugement d'un homme pour qui Madame avoit pris de l'estime, devenant bientôt la regle de tous ceux qui étoient assidus à cette Cour, si je ne vis pas baisser tout d'un coup ma faveur, je m'apperçus du moins que je ne la devois plus qu'au ridicule de

mon

mon caractère ; c'eſt-à-dire à quelque choſe de plus piquant pour moi que le mépris. Que n'aurois-je pas fait dès ce moment pour ruiner un ennemi ſi dangereux ! Ma haine s'irritoit encore de ſon indifférence. J'étois furieux de le voir travailler à ma perte, ſans qu'il parût s'occuper du mal qu'il me cauſoit, ni m'eſtimer aſſez pour faire attention ſi j'étois offenſé de ſes railleries. Avec la protection de Madame, qui ſe declaroit pour lui dans toutes ſortes d'occaſions, il m'étoit difficile de l'attaquer ouvertement ; mais j'entrepris de lui cauſer, par des voyes ſecretes, toutes les mortifications auxquelles j'avois reconnu qu'il pouvoit être ſenſible, en me réſervant le plaiſir de lui faire connoître, tôt ou tard, que c'étoit de ma main qu'il avoit reçû le coup. Vous le confeſſerai-je ? J'eus la cruelle humiliation de voir tourner toutes mes entrepriſes à ma honte. Je ne fis pas une démarche dont le ſuccès pût me flater un moment. Il ſembloit que par des ouvertures imprévûës, la

la fortune lui préparât toûjours quelque moyen de rompre mes deſſeins ; & pour comble de diſgrace, je remarquai trop ſenſiblement, que dans les difficultez que je trouvois à réüſſir, il entroit toûjours quelque choſe de ces fatales raiſons qui avoient allumé ma haine : l'opinion qu'on avoit euë de moi étoit changée, & dans les occaſions même où je me couvrois du prétexte de la Religion, il m'étoit aiſé de voir, que ceux à qui j'en avois impoſé long-tems ſous ce voile, me ſoupçonnoient d'agir par d'autres motifs.

Enfin, la mort de Madame me fit ſentir ſi vivement ma chûte, par le refroidiſſement abſolu de ceux qu'un reſte de faveur, dont j'avois ſçû conſerver l'apparence auprès d'elle, ſoutenoit encore juſqu'à un certain point dans mes intérêts, que je perdis l'eſpérance de me rétablir jamais dans la conſideration d'où j'étois tombé. Je m'apperçus en même tems que le mal avoit gagné juſqu'à mes Supérieurs, & quelques

avis généraux que je reçus d'eux sur ma conduite, me firent comprendre que j'étois mal dans leur esprit. L'inquiétude où me jetta cette découverte, jointe à mes désirs de vengeance, qu'elle servit encore à redoubler, me conduisit à une résolution si affreuse, que je ne puis vous l'apprendre sans confusion. Elle se forma par dégrez. Je pensai d'abord à percer le cœur de mon ennemi par l'endroit le plus sensible, en lui enlevant une jeune personne qu'il se croyoit à la veille d'épouser, & à passer dans quelque Païs libre avec ma proye. J'avois toûjours eu pour cette aimable fille des sentimens que la bienséance de mon état m'avoit forcé de vaincre: ainsi je satisfaisois tout à la fois ma haine & mon inclination. Mais de nouvelles lumieres, auxquelles je me fiai trop imprudemment, me firent ajouter horreur sur horreur. J'appris que M. Cleveland étoit engagé depuis long-tems dans un autre mariage, & qu'après avoir été separé de sa femme, il étoit prêt

prêt à se réconcilier avec elle. C'étoit assez qu'il s'en fît un bonheur, pour me rendre ardent à le traverser. Je résolus de lui enlever cette Epouse même, que je ne connoissois pas, & de la livrer à l'homme du monde qu'il avoit le plus de raisons de haïr. Le Ciel a permis que celui à qui je la destinois, fût mon ennemi beaucoup plus que le sien, puisque c'est par sa trahison que je pers la vie, avec le fruit de tous mes desseins. Mais possédé de ce furieux projet, je pris des mesures qui devoient le rendre infaillible, jusqu'à dépêcher un homme à Roüen, pour m'assurer de toutes les circonstances. Hier, à la même heure où nous sommes, je croyois mon triomphe certain, par la disposition favorable des évenemens; lorsqu'étant retourné au College, mes Supérieurs me declarerent avec mille reproches humilians, qu'ils me chassoient de l'Ordre, & que si je me rendois justice au fond du cœur, je devois trouver cette punition trop douce. Je tremblai pour mes plus

importans secrets, que je crus découverts. Cependant quelques mots d'explication m'ayant fait connoître qu'ils n'avoient pas été penétrez, je me consolai de ma honte, par l'utilité même dont elle pouvoit être pour ma vengeance. On ne me déguisa point à qui j'étois sacrifié. Ma rage redoubla, jusqu'à me faire souhaiter de pouvoir étrangler de mes propres mains les deux enfans de mon ennemi, pour lui rendre funeste le petit avantage qu'il obtenoit sur moi; mais ce transport cedant au soin de ma sûreté, je pris l'horrible parti que je vous ai declaré, & je suis sorti ce matin avec la cruelle satisfaction d'en espérer le succès.

Son discours fut interrompu par l'arrivée du Prêtre qu'on avoit appellé pour le confesser; & sentant lui-même qu'il n'avoit plus un moment à perdre: dispensez-moi, ajouta-t-il, en se baissant vers l'oreille du Comte, de vous raconter ce qui est inutile à la réparation de mes fautes, & ce que vous pouvez apprendre de celui dont le

le Ciel s'eſt ſervi pour les punir ; ce qui me reſte à faire, eſt de me jetter de cœur aux pieds de M. Cleveland, & de tous ceux que j'ai offenſez. Malheureux crime, dont l'unique fruit eſt un ſi terrible & ſi prompt châtiment ! Les remords qui commençoient à le preſſer, l'auroient rendu plus éloquent ſur ſon repentir, ſi Mylord Clarendon ne lui eût conſeillé de réſerver toutes ces exclamations pour ſon Confeſſeur. Le ſort d'un ſi méchant homme lui inſpirant peu de compaſſion, il ne daigna point lui faire d'autre réponſe. Mais ayant retrouvé Gelin, qui l'attendoit à la porte, il crut, ſans le connoître autrement que par ce récit, qu'un ſervice auſſi important que celui qu'il m'avoit rendu, méritoit les remercîmens qu'il lui fit en mon nom. Il lui propoſa même de les venir recevoir de ma propre bouche, & ſurpris de l'air de confuſion avec lequel il s'en défendoit, il auroit été curieux d'apprendre d'où lui pouvoit venir cette crainte de me voir, après m'avoir ſervi avec

tant de zèle, s'il n'eût été beaucoup plus preſſé par l'envie de m'apporter des nouvelles ſi intéreſſantes.

Le ſoin qu'il avoit pris, en commençant ſa relation, de me declarer, que les incidens qu'il avoit à m'apprendre, s'étoient heureuſement terminez, me la fit entendre avec moins d'inquiétude que de ſurpriſe & d'admiration. D'ailleurs, ſa prudence lui avoit fait ſupprimer ce qui concernoit mes enfans, & ſe repoſant ſur le zèle & la conduite du domeſtique qu'il avoit envoyé au College, il avoit remis à faire le lendemain lui-même le voyage de Paris, pour s'informer par ſes propres yeux s'il ne reſtoit rien à craindre pour eux: de ſorte qu'après avoir remercié le Ciel de la protection qu'il m'avoit accordée, il ne me reſta point d'autre trouble que celui que je pouvois reſſentir encore du retardement de Fanny.

HISTOIRE DE MR. CLEVELAND.

LIVRE DOUZIE'ME.

LA nuit commençoit à devenir obſcure, & de quelque effort que j'euſſe beſoin pour modérer juſqu'au lendemain mes empreſſemens, on me fit aiſément comprendre, que mon Epouſe ne devoit point être expoſée dans les ténèbres aux ſuites d'une avanture qui n'étoit pas encore bien éclaircie. Trois de nos ennemis s'étoient ſauvez. Leur Chef même étoit encore à redouter; & ma ſœur, qui avoit peine à ſe perſuader ce qu'on lui racon-

toit du repentir & de la générosité de Gelin, étoit portée du moins à craindre, qu'une conversion si récente ne fût capable de se démentir. Fanny étoit dans un azile inviolable, où la recommandation du Comte, & la compagnie de Madame de L** lui faisoient une autre sorte de sûreté. Je convins que jusqu'au jour suivant il suffisoit de lui dépêcher un de mes gens, pour la délivrer de l'inquiétude qui devoit lui rester du départ de Mylord, & pour dissiper toutes les défiances qu'elle avoit encore du renouvellement de mon estime & de ma tendresse. Cependant je declarai à mon tour, que mes forces ayant recommencé si heureusement à me servir, le premier usage que j'en voulois faire, étoit pour aller au-devant d'elle, & que j'étois résolu de me mettre dans le caroſſe qui l'iroit prendre à Saint-Germain. On consentit à cette proposition. Elle servit même à ranimer la joye dans notre assemblée, & tout le monde s'offrit ardemment à m'accompagner. Il

Il étoit si tard, que la fraîcheur de la nuit pouvant m'être incommode, on me pressa de quitter un lieu où j'étois à découvert. En y consentant, je proposai au Comte de Clarendon de me recevoir dans son carosse, & de laisser marcher la compagnie devant nous dans les autres voitures. Je brûlois d'envie de répandre les sentimens de mon cœur dans le sein de ce vertueux ami. Envain Cécile, renouvellant ses caresses & me serrant les mains avec transport, souhaita de ne pas prendre d'autre voiture que la mienne. J'admirois qu'elle continuât de paroître si passionnée, & j'attribuois cette liberté de sentimens à une espece d'affectation, qui pouvoit venir de l'effort même qu'elle se faisoit pour les vaincre. Mais quoique je me sentisse toûjours un tendre panchant pour elle, la difficulté de démêler tout d'un coup, s'il pouvoit s'accorder avec une autre passion qui avoit repris son ancien ascendant, & dont ma volonté même me faisoit une loi aussi forte que

le devoir, me rendit moins complaisant que je ne l'eusse été peu de jours auparavant dans la même occasion. Je la priai de consentir que je demeurasse seul avec le Comte, à qui j'avois plus d'une affaire à communiquer. Il entra lui-même dans mes vûës, & me recevant dans son carosse, il donna ordre à son Cocher de nous conduire lentement.

Que j'avois en effet de choses importantes à lui confier ! Cher Comte, lui dis-je aussi-tôt avec un mouvement de tendresse qui ne pouvoit être égalé que par mon respect, votre généreuse bonté ne me laisse plus rien de libre à vous offrir, & lorsque je fais profession de vous être attaché pour toute ma vie, je sens que ce n'est pas vous rendre tout ce que je vous dois. Mais je pense moins à compter les devoirs de ma reconnoissance qu'à les augmenter. J'ai besoin, non seulement de votre secours au-dehors, dans un païs où la mort de Madame me laisse sans protection, mais encore de tous les con-

conſeils de votre prudence, & de tous les ſoins de votre amitié, pour rétablir l'ordre & la paix dans les mouvemens de mon cœur. J'attens de vous cette double faveur, & des deux côtez ma confiance eſt égale. Enſuite, ſans lui laiſſer le tems de me répondre, je commençai par lui expoſer en peu de mots, les inquiétudes qui me reſtoient de tant d'évenemens extraordinaires dont il m'avoit raconté lui-même une partie, & le peu de ſûreté que je voyois pour ma famille au milieu de ces nouvelles allarmes.

Mais je n'avois fait mon prélude de cet article, que pour paſſer rapidement ſur l'objet qui m'occupoit le moins. Je conçois bien, ajoutai-je en prévenant encore ſa réponſe, que ſi la Juſtice du Ciel m'a délivré du plus dangereux de mes ennemis, je dois peu redouter ceux qui n'employeront point l'artifice & la trahiſon pour me perdre. Mais en ſuppoſant que je n'aye à me défendre que des périls communs, où trouverai-je aſſez de liberté d'eſ-

prit pour les prévoir & pour les éviter ? Car je confesse que dans le tumulte de toutes les affections de mon cœur, il me reste peu de fond à faire sur ma prudence. Et prenant occasion de cet aveu pour entrer dans la description de tous les mouvemens qui m'agitoient, je commençai une peinture qui fixa l'attention du Comte par sa nouveauté. Je n'ai jamais goûté, lui dis-je, de bonheur assez pur, pour avoir eu le cœur éprouvé par la joye. Ainsi je me trouve comme à l'entrée d'un païs inconnu, & j'ai peine à choisir mes termes pour vous exprimer ce que je n'ai jamais senti. Ajoutez que la situation d'où je sors, augmente ma surprise & mon trouble, par l'extrême opposition de l'état où je suis, à celui dont le Ciel m'a délivré, mais dont le souvenir m'est encore présent. Figurez-vous donc un homme, qui dans le même instant qu'il se trouve soulagé d'une affreuse oppression, passe tout d'un coup dans un état si libre, que ne sentant plus rien qui lui résiste, il appré-

appréhende au contraire, que faute d'être ſerré ou appuyé, chaque pas qu'il va faire dans le vuide, ne l'expoſe à quelque chûte dangereuſe. Il marche avec une légereté qui le fait trembler, & le mouvement qui l'entraîne eſt ſi rapide, qu'il reconnoît à peine ce qui ſe préſente autour de lui. Ou ſi je puis me faire entendre par une image encore plus ſenſible, repréſentez-vous quelqu'un, qui tombant tout d'un coup au fond d'un fleuve, tâcheroit de s'y fixer, malgré la force de l'eau qui le ſouleve de tous côtez, & qui perdant terre à tous momens, craindroit que tous ſes efforts ne puſſent le défendre contre le courant qui eſt prêt à l'emporter. Il réſiſte de tout ſon pouvoir; mais s'il cede enfin, c'eſt pour rouler à l'avanture dans un torrent où il ſe perd, à meſure que ſa raiſon ſe trouble & que ſes forces s'épuiſent.

Réuniſſez tous les traits de ces deux peintures. C'eſt ce que j'éprouve, depuis que des preuves & des lumieres auxquelles je n'ai

pû réſiſter, m'ont fait changer de diſpoſition à l'égard de mon Epouſe. Tous mes mouvemens ſont des tranſports. Ils m'entraînent avec une violence & une confuſion inexprimables. Je paſſe ſi rapidement de l'un à l'autre, qu'ils paroiſſent préſens tous enſemble à mon ame, quoiqu'elle n'y diſtingue rien dans l'yvreſſe qu'ils lui communiquent. A peine ſuis-je capable de quelqu'attention pour ce qui ſe paſſe à mes yeux. Enfin, je dois être épouvanté de ma ſituation, ſi ce que j'éprouve n'eſt pas la marque d'un bonheur ſi nouveau pour moi, qu'il en eſt au-deſſus de mes expreſſions & de mes idées.

Mais quelle apparence auſſi, continuai-je, que ce qui ne devroit ſervir qu'à me procurer une douce tranquillité, après les longues épreuves où le Ciel a mis ma conſtance, ſoit encore accompagné de tant de trouble & d'agitation? Apprenez-moi, Mylord, ce que je dois penſer de moi-même, & de l'état où je ſuis. Et ce n'eſt point aſſez de m'éclai-

rer

rer sur ma situation, si vous ne me faites voir en même tems quelque jour pour me conduire, ou plutôt si vous ne prenez la peine de me guider vous-même, avec la bonté que je vous connois, & les lumieres d'une Philosophie plus heureuse que la mienne.

Je m'arrêtai pour lui laisser la liberté de me répondre. Il me regardoit, autant qu'il pouvoit s'aider de quelques foibles rayons qui nous venoient de la Lune, & le ton agité de ma voix servant encore plus que les mouvemens de mes yeux & de mon visage à lui faire comprendre ce que j'avois tâché de lui expliquer, il parut d'autant plus surpris d'une si étrange confidence, qu'il ne connoissoit encore qu'imparfaitement mon caractère. Cependant, après m'avoir confessé, que de la manière dont la fortune avoit conduit les évenemens de sa vie, il avoit eu peu d'occasions de connoître la joye par ses excès; il ajouta, que sur la seule idée qu'il s'en formoit, il concevoit sans pei-

peine une partie de ce qu'il venoit d'entendre. Cette diſſipation, que je nommois légereté, & que j'aurois pû, me dit-il, nommer auſſi-bien égarement d'eſprit & oubli de ſoi-même, lui paroiſſoit convenir aſſez à la nature de cette paſſion. Car de même que la douleur cauſe à l'ame une eſpece de reſſerrement, & la porte à ſe recueillir en elle-même par la crainte de ce qui la bleſſe; la joye, au contraire, qui ſuppoſe exemption de peine & de danger, la porte à s'étendre avec une certaine confiance, & lui fait même trouver d'autant plus de douceur à s'écarter ainſi de ſon centre, que chaque mouvement qu'elle fait au-dehors, eſt comme un nouveau témoignage de ſa ſûreté. Mais quand il ſeroit vrai qu'en ſe répandant avec ſi peu de précaution, elle n'eût rien à riſquer pour le bonheur dont elle jouit; elle y perd du moins de ſes forces, qui conſiſtent dans le pouvoir de ſe connoître & de ſe modérer ſans ceſſe: & c'eſt de-là ſans doute, ajouta le Comte, que

que vient cette légereté, ou plutôt cette foibleſſe, que vos deux comparaiſons n'ont pas mal expliquée.

Vous trouvez, reprit-il, que votre ſituation vous cauſe de l'embarras, & vous me demandez des remedes contre un mal qui vous paroît preſſant. Ah! cher Cleveland, j'en ai découvert un qui vous ſeroit bientôt auſſi ſalutaire qu'à moi, ſi l'application en étoit auſſi prompte que la vertu en eſt infaillible. Ce qui m'a guéri de l'ambition, vous guériroit de mille autres maladies de l'ame qui ne peuvent être plus violentes. Mais ce n'eſt pas l'ouvrage d'un moment. Mon exemple vous apprendra quelque jour, que pour ceux qui déſirent ſincerement la paix de l'eſprit & du cœur, en quoi je fais conſiſter la ſanté de l'ame, il y a des reſſources dans nous-mêmes dont le ſuccès n'eſt jamais incertain.

Quoi! interrompis-je avec étonnement, vous connoiſſez à la Philoſophie des armes plus fortes que celles dont j'ai fait juſqu'au-

qu'aujourd'hui un si malheureux usage? Eh! dans quelles ténèbres les tient-elles cachées, pour me les avoir derobées si cruellement? Qui vous empêche du moins de me les découvrir aujourd'hui? Croyez-vous qu'après un si long exercice de ses maximes, je puisse manquer de penétration pour les entendre, ou de facilité pour en commencer l'usage? Non, me répondit-il d'un air rêveur; mais si je me rappelle bien ce que vous devez vous souvenir de m'avoir confié à Orleans, vos principes n'ont rien qui ressemble à ceux que je veux quelque jour vous proposer; & ne pouvant en espérer si-tôt le moindre fruit, je pensois à vous trouver aujourd'hui quelque secours présent contre le mal dont vous vous plaignez. Il me semble, continua-t-il, que vos emportemens de joye, & cette confusion d'idées & de sentimens qui en est l'effet, peuvent recevoir un remede qui n'est pas fort éloigné de vous. Si vous êtes plus sensible qu'un autre au bonheur, songez que vous ne l'avez

pas

pas été moins à l'infortune. Le ſouvenir de l'état dont vous êtes à peine ſorti, me paroît une balance plus qu'égale pour toutes les douceurs que le préſent vous aſſûre, & que l'avenir peut vous promettre. Eſt-il poſſible qu'on s'abandonne ſi librement aux tranſports de la joye, quand ils viennent de ſi près à la ſuite de la douleur? Mais que dis-je? Etes-vous certain, ajouta-t-il, qu'un pas que vous avez fait vers la félicité, vous en aſſûre abſolument la poſſeſſion? Eh! jugez-en par les nouveaux dangers dont le Ciel vous préſerve aujourd'hui. Un inſtant pouvoit vous replonger dans tous les maux dont vous vous êtes cru délivré.

Je ne veux pas le diſſimuler. Cette eſpece de menace, qui n'avoit que trop de vraiſemblance après le péril que j'avois couru le même jour, & lorſque l'abſence de Fanny m'expoſoit encore à mille ſortes d'allarmes qui ſe préſenterent tout d'un coup à mon imagination; cette prédiction

tion obscure de la perte d'un bien, dont la grandeur même étoit comme la mesure du désespoir que je devois craindre de sa privation, mêla plus d'amertume à mes sentimens, qu'il n'en faloit pour rabattre les excès de ma joye. J'allois remercier Mylord Clarendon d'un secours qui surpassoit peut-être ses espérances ; mais profitant de mon silence pour continuer son discours : Vous ne me répondez pas, reprit-il, & si c'est votre sécurité qui vous rend inaccessible à toutes sortes de craintes, je confesse que vous en devez remercier le Ciel, comme d'un surcroît de bienfaits. Vous jouissez d'ailleurs d'une partie de vos désirs ; j'en conviens, ajouta-t-il, & l'heureux hazard qui vous rend une fille aussi aimable que Cécile, est comme un gage de la fortune qui ne lui permet plus de se démentir en votre faveur. Mais je suppose votre bonheur au comble, par tout ce qui peut flater le cœur d'un pere & d'un mari : croyez-vous donc qu'il

qu'il ne vous reſte pas d'autres maux à craindre que ceux que vous avez éprouvez ? Les infirmitez de la nature, dont votre Epouſe & votre fille ont été juſqu'à préſent garanties ; la mort même, qui doit tôt ou tard vous ſeparer d'elles ; ſont-ce-là des malheurs contre leſquels vous puiſſiez parfaitement vous raſſurer ? Sans être auſſi ardent que vous dans mes tranſports, & partagé par une paſſion qui avoit pris ſur moi beaucoup plus d'aſcendant que la tendreſſe, j'ai reſſenti ce qu'il en coûte à perdre une épouſe, & à trembler pour une fille qu'on a de juſtes raiſons d'aimer.

Ce langage étoit trop clair, ſurtout dans la bouche d'un homme qui avoit autant de facilité & de juſteſſe d'expreſſion que le Comte, pour ne me pas cauſer une juſte ſurpriſe. Tout éloigné que j'étois encore d'en penétrer le véritable ſens, je me ſentis d'autant plus porté à lui en demander l'explication, qu'après le deſſein que j'avois eu d'épouſer Cécile, il

il me paroiſſoit important d'approfondir quelle ſorte de ſentimens l'on me croyoit encore pour elle. Le Comte s'apperçut ſans peine, à la forme de ma queſtion, qu'on m'avoit déguiſé qu'elle étoit ma fille; & quoiqu'embaraſſé à deviner la cauſe de cette réſerve, la crainte de s'être engagé avec quelque imprudence, lui fit donner un tour ſi équivoque à ſa réponſe, que je la pris du côté conforme à mes préjugez. Ainſi les ſoupçons obſcurs qui avoient peut-être commencé à naître dans mon eſprit, s'évanouïrent ſans y laiſſer aucune trace. Mylord fit retomber habilement mes reflexions ſur le premier ſujet qui nous avoit occupez; & s'il ne parvint point par la ſageſſe de ſes conſeils, à m'inſpirer toute la force dont j'avois beſoin, il me fit du moins une eſpece de rempart de la bienſéance, qui ne me permettoit plus, après tant de raiſonnemens & d'exhortations, de laiſſer paroître à ſes yeux toute ma foibleſſe.

Ce ſecours, tout foible qu'il étoit

étoit lui-même, fut le seul à qui je dûs, non seulement des apparences de modération dont je ne me croyois plus capable, mais assez de liberté dans les fonctions de mes organes, pour regler au dehors ce que je devois à l'amour & à la nature, sans paroître trop froid par une vaine affectation de constance, ni trop impétueux dans l'expression de mes transports. Je répare par cette confession l'imposture de mes sens, qui firent alors un faux honneur à ma raison; car à quel trouble n'étoit-elle pas livrée, tandis qu'elle paroissoit les gouverner avec empire ? La scéne à laquelle je touche, n'a pas été prévûë. J'aurois fait perdre quelque partie de ses charmes à mes Lecteurs, si je ne leur avois menagé le plaisir d'une surprise, qui servira peut-être mieux que tous mes termes à leur donner quelque idée de la mienne.

J'arrive avec le Comte à la porte de ma maison, & je remarque que les apartemens sont illuminez par un nombre extraordinaire

dinaire de flambeaux. Le grand nombre d'étrangers que j'avois chez moi, étoit une raiſon qui m'auroit empêché de porter mes conjectures plus loin, ſi Monſieur de L** qui s'étoit derobé de la compagnie pour m'attendre dans la cour, ne ſe fût préſenté bruſquement à la portiere du caroſſe. Il me ſaiſit la main. Deſcendez, me dit-il, & venez ſatisfaire promptement l'impatience d'une tendre & fidèle Epouſe. Madame Cleveland compte tous les momens qui la ſeparent de vous. Elle eſt ici depuis une heure avec ma femme; & profitant du ſilence où me jettoit mon étonnement, il me raconta que Fanny s'étoit laſſée vers la fin du jour d'attendre Mylord Clarendon à Saint-Germain. L'ardeur de ſe revoir dans ma maiſon, jointe à ſon inquiétude pour ſa fille, lui avoit fait emprunter une chaiſe de poſte, dans laquelle elle s'étoit miſe avec Madame de L**; & comme elles ſoupçonnoient que le retardement du Comte n'étoit pas ſans quelque

ſorte de raiſon, au lieu de ſuivre le grand chemin, qui pouvoit les expoſer à quelque fâcheuſe rencontre, elles avoient pris par les hauteurs de Marly. Madame de L** connoiſſoit toutes les routes qui étoient dans le voiſinage de ſa maiſon. Enfin elles étoient arrivées heureuſement à la mienne, preſqu'au même moment que la compagnie qui m'avoit precedé.

Une rencontre ſi agréable avoit tellement diſpoſé tous les eſprits à la joye, que pour donner un air de fête au reſte de cet heureux jour, ma ſœur avoit cherché dans ſon imagination tout ce qu'elle avoit cru propre à rejoüir l'aſſemblée. Elle avoit donné ordre que toute la maiſon fût éclairée avant mon retour; & faiſant entrer Fanny & Cécile dans ſes vûës, elle les avoit engagées à rélever leurs charmes naturels par tous les ornemens que le tems & le lieu avoient pû leur fournir. Avec le deſſein de célébrer notre bonheur commun par cette pompe, elle avoit l'eſpéran-

ce qu'un peu de tumulte & de diſſipation ſerviroient à moderer mes premiers tranſports. Fanny elle-même, quoique ſupérieure à toutes les affectations de parure dont ſe nourrit la vanité des femmes, s'étoit laiſſé perſuader aiſément, que je lui tiendrois compte du redoublement de ſes ſoins pour me plaire; & la tendre paſſion qu'elle avoit pour ſa fille lui faiſant ſouhaiter de la voir paroître aux yeux de l'aſſemblée dans tout ſon éclat, elle avoit employé avec complaiſance ſes propres mains à la parer, tandis que les autres Dames lui avoient rendu le même ſervice.

Dom Thadeo, témoin de ces préparatifs, s'étoit efforcé de ſeconder les intentions de ma ſœur, par diverſes galanteries qui étoient peut-être copiées de quelque Roman de ſa Nation; il s'étoit couvert du plus magnifique de ſes habits, qu'il avoit rélevé de pluſieurs ajuſtemens extraordinaires; & s'étant coëffé encore plus gallamment, il prétendoit repréſenter le Dieu de l'Hymen, qui s'étoit

s'étoit fait accompagner de ſa Cour, pour briller chez moi dans toute ſa gloire. La fille de ma ſœur avoit été changée en Amour; il la tenoit liée de pluſieurs rubans, avec un air d'autorité aimable, qui marquoit, autant que des chaînes ſi douces, à quelle ſorte d'empire il avoit été aſſujetti. Tous mes domeſtiques avoient reçu de lui chacun leur rôle, & s'étoient vêtus d'habillemens bizarres, dont il avoit été l'Inventeur. L'un repréſentoit la Fidélité, l'autre la Conſtance; enfin, tous les attributs de la Vertu & de la Félicité. Fanny avoit été placée au milieu de cette Cour avec ſa fille, & le Dieu avoit ſa place au-deſſous d'elle, pour marquer qu'il étoit ſoûmis lui-même à celle dont le bonheur étoit ſon ouvrage.

Il ne manquoit que de la Muſique à la Fête; mais par une précaution qui ſeroit peu vraiſemblable dans tout autre Voyageur qu'un Gentilhomme Eſpagnol, Dom Thadeo avoit un luth dans ſa malle, & le touchoit avec aſſez

d'agrément. On profita du tems que Monſieur de L** employoit à me faire une partie de ce récit, pour le prendre derriere le caroſſe du Comte, & Monſieur de L**, qui n'avoit point été prévenu ſur cette circonſtance, parut auſſi ſurpris que moi, d'en entendre les premiers accords avant que d'avoir achevé ſon diſcours. Voilà, me dit-il en ſoûriant, de nouveaux effets du zèle de vos amis. On penſoit d'abord à vous ſurprendre par la vûë de tout ce ſpectacle, auquel vous étiez ſans doute fort éloigné de vous attendre. Mais en y faiſant reflexion, ajouta-t-il, j'ai cru que ce ſeroit vous obliger, que de m'échaper ſecretement pour vous en avertir.

L'ouverture de ce diſcours m'avoit frappé, juſqu'à ſuſpendre tout d'un coup l'uſage de mes ſens, & peut-être touchois-je de bien près dans ce moment à toutes les extrêmitez que j'appréhendois pour ma ſanté & pour ma raiſon. Cependant, ſoit que mon attention vînt enſuite à ſe partager, comme ma ſœur l'avoit prévû, par la varie-

varieté & l'agrément des images qui m'étoient préſentées ; ſoit qu'à l'égard des ſentimens comme des idées, l'ame ſoit quelquefois capable de renfermer ſon action dans elle-même, ſans aucune communication avec les organes du corps, il eſt certain que, loin de me trouver affoibli par l'excès de ma joye, je me ſentis une vivacité & une ardeur qui marquoient de l'augmentation dans mes forces. Le trouble qui me reſtoit dans cet état, n'avoit rien qui ſentît la contrainte. Allons, Mylord, dis-je au Comte en le preſſant de deſcendre, vous ſerez témoin de mon bonheur, & les plaiſirs que l'amitié vous fera partager avec moi, m'en deviendront encore plus chers. Je remarquai ſa ſurpriſe en me voyant cet air libre, qui étoit différent de tout ce que je lui avois fait appréhender, & j'admirois moi-même que le Ciel eût diſſipé ſi heureuſement toutes mes craintes.

A me voir traverſer légerement la Cour, qui m'auroit pris pour ce même homme qui ſe croyoit

quatre jours auparavant à la derniere heure de ſa vie, & qui n'attendoit plus rien de la nature, non plus que de la fortune & de l'amour! Prodige de la joye, qui ſurpaſſe tous ceux que j'ai racontez de la douleur! Eſt-ce ici que je commencerai à remercier le Ciel, & que j'abandonnerai mon cœur à tous les mouvemens de ſa reconnoiſſance? Mais je ne connoiſſois encore qu'une partie de ſes bienfaits; & que me reſteroit-il pour exprimer mes tranſports, ſi j'employois toute la force de mes ſentimens avant que d'avoir expliqué toute l'étenduë de mon bonheur?

J'arrivai à la porte de cette heureuſe Chambre, où les délices de mon cœur étoient renfermées. Mylord Clarendon, qui m'avoit offert inutilement le bras pour entrer dans la maiſon, me preſſa encore de l'accepter, en approchant de la compagnie qui s'étoit levée pour nous recevoir. Non, cher Comte, lui dis-je d'un ton paſſionné, je me ſuis trop défié de l'amour, & je n'ai pas aſſez connu

nu mes forces. Ah! ſi le cœur de Fanny eſt à moi, ajoutai-je en continuant de m'avancer vers elle, & d'une voix aſſez haute pour en être entendu, il me reſte auſſi peu d'allarmes pour ma ſanté que pour mon bonheur. Elle voulut faire quelques pas vers moi, & quoique j'affectaſſe de meſurer les miens, le premier mouvement qu'elle ſe donna alloit me faire oublier toute bienſéance pour me précipiter dans ſes bras, lorſque s'étant arrêtée d'un air languiſſant, elle ſe remit ſur ſa chaiſe. Ma ſœur, qui lui ſuppoſa quelque foibleſſe, me coupa auſſi-tôt le paſſage pour voler à ſon ſecours, en me priant de modérer un moment mon impatience. Je demeurai au milieu de la chambre, c'eſt-à-dire à quatre pas d'elle, les yeux fixez ſur ſon viſage, où je voyois couler ſes pleurs qui s'entreſuivoient rapidement, & n'oſant preſque reſpirer, dans l'incertitude où j'étois ſi elle n'avoit pas perdu la connoiſſance.

Elle revint ſur le champ à elle-même ; mais après avoir pouſſé

quelques soupirs, qui parurent un peu la soulager, elle tourna la tête vers sa fille, qui étoit à côté d'elle, & elle se mit à l'embrasser en l'arrosant de ses larmes. Ma sœur l'exhortoit à s'occuper plutôt de sa joye ; tandis que Mylord Clarendon, qui n'étoit pas beaucoup plus sûr de ma constance, me pressoit de m'asseoir avec lui. Je me rendis à son conseil, mais par un motif fort différent du sien. Ces pleurs que je voyois verser à Fanny, & cette affectation d'embrasser Cécile, me parurent un langage secret dont je crus entendre le sens ; je le pris pour un reproche de l'espece d'infidélité que je lui avois faite en faveur de cette aimable fille, & pour un reste de crainte, du côté d'une Rivale dont elle connoissoit les charmes. J'aurois dû penser au contraire que ce n'est point par des caresses si tendres qu'on marque ses inquiétudes à une Rivale redoutée ; mais mon cœur, porté de lui-même à s'accuser, & trop convaincu par de fatales expériences de la délicatesse de mon Epouse, ne me

fournit

fournit rien qui fût capable de me raſſûrer contre cette idée.

Cependant Dom Thadeo prit ce moment pour s'approcher de moi; & m'environnant avec ſes Acteurs, il joignit à la Fête un ornement auquel perſonne ne s'attendoit. Avec beaucoup de facilité naturelle à s'exprimer, il avoit compoſé, preſque ſur le champ, un diſcours fort ingénieux, où, par une alluſion agréable à ſon rôle, il rappelloit toutes mes avantures, en les faiſant paſſer pour autant d'épreuves auxquelles il avoit voulu mettre ma fidélité & ma tendreſſe. Je l'écoutai d'abord avec peu d'attention; & plein de l'idée qui m'étoit venuë à l'eſprit, je tenois les yeux continuellement tournez vers mon Epouſe, pour obſerver les ſuites du ſentiment que je lui attribuois encore. Elle me regardoit elle-même, avec une tendre langueur; & ſurpriſe du parti que j'avois pris de m'aſſeoir avant que de m'être avancé juſqu'à elle, ſon viſage portoit quelques marques de crainte & d'embarras. Elle tenoit la main

de sa fille dans les siennes. Elle la serroit de tems en tems; & se tournant vers elle, elle lui disoit quelques mots, que Cécile paroissoit recevoir avec étonnement. Le préjugé qui m'occupoit toûjours, ne m'empêchoit pas de contempler avidement tous ses traits. Sa beauté avoit un éclat qui ne peut être comparé à rien: rélevée comme elle étoit par une parure brillante & par la lumiere d'une infinité de flambeaux, elle auroit fait confesser à tout l'Univers, qu'on n'a jamais peint les Divinitez avec plus de perfections & de graces. Le voisinage même de Cécile ne lui faisoit rien perdre; s'il y avoit quelque différence entr'elles par la taille, qui étoit un peu plus épaisse & plus haute dans mon Epouse, c'étoit la même proportion & la même noblesse. On les eût prises pour deux sœurs, entre lesquelles quelques années de plus ou de moins ne mettoient point encore d'inégalité.

Malgré la complaisance que je devois à la politesse de Dom Thadeo, combien de fois fus-je prêt

prêt à l'interrompre, pour me livrer à tous les transports de mon cœur? Car la fermeté que j'avois portée jusqu'alors au-delà de ma propre espérance, recommençoit à m'abandonner, & je fus obligé de reconnoître encore, que ce n'étoit point de la force de mon esprit que j'avois tiré du secours contre mes sentimens, puisqu'une légere crainte, dont la cause ne subsistoit que dans mon imagination, me faisoit retomber dans toutes les agitations que je croyois avoir évitées. C'est cette instabilité même & cette varieté de mouvemens & de situations, que je donne ici pour témoignage & pour confession de ma foiblesse. Cependant je résistois encore; & retenu par une espece de honte, qui venoit des réfléxions dont je croyois mon Epouse occupée, autant que par la bienséance, qui étoit un autre frein pour moi dans une assemblée si nombreuse, j'aurois peut-être sauvé les apparences jusqu'à la fin, si, en m'efforçant par intervalles de donner quelque atten-

tion au discours de Dom Thadeo, je n'eusse été frappé de plusieurs circonstances sur lesquelles il pésoit particulierement. Rempli comme il étoit lui-même de sa passion pour Cécile, il ne put toucher cette partie de mon Histoire sans rélever mon bonheur par des figures éclatantes. Cette merveilleuse faveur du Ciel, qui m'avoit conservé une fille si aimable au milieu de tant de dangers, qui l'avoit amenée si heureusement en France avec Madame Riding, qui lui ayant fait trouver un azile & la plus noble éducation chez Monsieur de L**, m'avoit accordé si long-tems la satisfaction de la voir & le plaisir de l'admirer sans la connoître, pour me conduire, comme par dégrez, au bonheur inestimable de retrouver tout d'un coup mon sang, & l'objet de ma plus juste tendresse, dans une personne qui méritoit les adorations de tout l'Univers; enfin, sa joye, la mienne, celle de mon Epouse & de mes amis, le triomphe de tant de sentimens qui venoient de

la même cauſe, & la gloire que Dom Thadeo trouvoit à leur ſervir d'interprête, furent autant d'articles ſur leſquels il continua d'exercer ſon éloquence.

Les premiers termes qui avoient pû me donner quelque idée de mon bonheur, m'avoient reveillé comme d'une léthargie, & prêtant l'oreille avec une ardeur dont la cauſe n'étoit pas encore bien éclaircie, j'avois compris par dégrez, de quel eſpoir on ſembloit prendre plaiſir à me flatter. Les expreſſions de l'Orateur devenant enſuite ſi claires qu'il ne m'étoit plus permis d'y trouver la moindre équivoque, j'avois frémi d'une penſée qui me tranſportoit dans un nouvel ordre de choſes, & qui me ſembloit tout changer autour de moi. N'oſant néanmoins m'en rapporter ſi-tôt, ni à ce que je venois d'entendre, ni à l'impreſſion que je reſſentois, je tâchai de me rappeller tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport au ſujet de mon agitation, & je tombai dans un certain effroi, à meſure que j'ouvrois les yeux ſur diverſes

circonſtances qui s'accordoient à m'y faire trouver de la vraiſemblance ; l'arrivée de Madame Riding, les premiers complimens de M. de L** & du Comte de Clarendon, les careſſes paſſionnées de Cécile, celles que je lui voyois recevoir continuellement de Fanny, & plus que tous ces témoignages extérieurs, les mouvemens de tendreſſe dont je n'avois pû me défendre pour elle ; en un mot, la voix de la nature, qui s'étoit déguiſée ſous tant de formes, & qui redevint plus puiſſante que jamais en acquerant la liberté d'éclater ; toutes ces circonſtances rapprochées & comparées enſemble, me mirent dans un jour qui ne laiſſa plus d'accès aux moindres ténèbres. Je fus ébloui de cet amas de lumieres, & la concluſion d'une vérité ſi charmante fut de me lever avec une vîteſſe qui ſeroit repréſentée foiblement par celle d'un éclair, & de me précipiter aux genoux de Fanny & de Cécile. Les Acteurs, qui m'environnoient, furent rudement choquez ſur mon paſſage,

passage, & Dom Thadeo, effrayé de cet emportement, demeura la bouche ouverte au milieu de son discours.

Qu'on ne me demande point la peinture de la tendresse ou de l'étonnement des autres, lorsque je manque ici de force & de lumieres pour décrire mes propres sentimens. Cécile étoit assise près de sa mere. J'ouvris les bras pour les embrasser ensemble, & les serrant avec une ardeur qui ne peut être exprimée, je baissai passionnement la tête sur leurs genoux, pour y étouffer mille exclamations tumultueuses qui n'auroient pas manqué d'accompagner mes transports. Je leur entendis pousser un cri, qui venoit apparemment de l'impétuosité de leur joye. Ce fut la derniere observation dont je me trouvai capable, car je perdis la connoissance aussi-tôt, par un évanouissement qui auroit sans doute été mortel, si le Ciel n'eût fait un miracle pour ma conservation. Ma sœur, qui s'en apperçut la premiere, accourut à moi toute allar-

allarmée. Elle pouvoit juger mieux qu'un autre, d'un accident dont elle connoissoit particulierement la cause. Son premier soin fut de m'arracher des bras de mon Epouse & de ma fille, qui m'embrassoient avec un mélangé passionné d'inquiétude & de tendresse, & leur faisant considerer ce qu'il y avoit à craindre d'une révolution d'esprits si subite, après l'épuisement que m'avoient causé mes chagrins & mes blessures, elle leur fit approuver qu'on commençât par me transporter sur mon lit. Mais les secours que j'y reçûs furent longtems inutiles. J'y demeurai pendant plus d'une heure, dans une immobilité qui fit douter de ma vie. Il falloit du tems pour appeller mes Chirurgiens. On fit partir tout à la fois plusieurs Courriers pour divers lieux voisins, & jusqu'au retour des plus diligens, le désordre fut inexprimable dans ma maison.

Les Chirurgiens employerent eux-mêmes inutilement les premiers secours de leur Art, & quoiqu'ils

qu'ils s'efforçaſſent de raſſurer l'aſſemblée par les raiſons qu'ils pouvoient tirer de l'excellence de mon tempérament, ils me confeſſerent après mon rétabliſſement, qu'ils avoient été allarmez de me trouver dans une inſenſibilité qui ne différoit preſque pas de la mort. Cependant ayant pris ſoin de viſiter mes bleſſures, ils ne furent pas moins ſurpris de les trouver ſi fraîches & ſi vermeilles, qu'il ne manquoit aux chairs que le ſecours du tems pour ſe raffermir. L'excès de la joye peut épuiſer dangereuſement les eſprits; mais loin de communiquer au ſang quelqu'ardeur maligne, c'eſt un baume précieux, qui n'y répand qu'une douce & ſalutaire fraîcheur. La nature ſecondée par les Chirurgiens, me fit revenir enfin de cette extrêmité. J'ouvris les yeux, & jugeant aux larmes que je voyois répandre autour de moi, que je ſortois de quelque péril dont on s'étoit allarmé, je tendis les mains vers mon Epouſe & ma fille, avec un ſentiment de reconnoiſſance qui ſembloit ajouter encore quel-

quelque chose de plus tendre à mon amour. La voix néanmoins ne me revenant pas tout d'un coup, & l'avis des Chirurgiens étant, que la réparation de mes forces ne se pouvoit faire que par le repos, on exigea, qu'après avoir accepté quelques remedes, je demeurasse au lit pour attendre tranquillement le sommeil. Je ne mis qu'une condition à cette loi. Si je manquois de force pour parler librement, je pouvois du moins faire usage de mes yeux. L'Amour & la Nature ont-ils un langage plus tendre? Je priai Fanny & Cécile de se rapprocher un moment, & les ayant considerées avec une douce complaisance, qui me fit tirer plus de forces de cette vûë que de tous les remedes, je consentis à demeurer dans la situation que les Chirurgiens m'ordonnoient. Leur conseil eut tout le succès qu'ils s'en étoient promis. Je tombai en effet, presqu'aussi-tôt, dans un profond sommeil.

Si dans les transports de mes plaisirs ou de mes peines j'ai donné à quelqu'un de mes sentimens, le

le nom d'intime & d'absolu sur mon ame, j'ai trompé mes Lecteurs, ou je me suis trompé moi-même. Il n'étoit dû qu'à ceux dont je me trouvai rempli en sortant de cet heureux sommeil. C'est l'époque de la perfection de ma joye, comme j'ai pris soin de faire remarquer celle de mes plus affreuses douleurs. Mais ayant commencé par m'assurer, que tous les biens dont je jouissois n'étoient pas une illusion, & leur trouvant en effet autant de solidité que de charmes, ma situation devint si délicieuse, que je ne balançai point à la regarder comme le souverain bonheur. Il ne se présentoit plus rien à mon esprit qui sentît l'inquiétude ou le trouble ; toute son étenduë étoit trop occupée par les douceurs de la joye. Il ne me restoit pas non plus la moindre trace de foiblesse, ni le moindre ressentiment de mes blessures ; le profond repos que j'avois goûté avoit, avancé merveilleusement ma guérison. Ainsi, ne trouvant au-dedans & autour de moi que des sujets de contentement

ment & des motifs de sécurité, je ne sentis plus d'autre agitation que celle d'un doux empressement, qui me fit souhaiter de revoir aussi-tôt tout ce que j'aimois.

Je demandai à quelques Domestiques qui se trouverent dans ma chambre, des nouvelles de leurs maîtresses; car attachant du plaisir jusqu'aux moindres circonstances, je trouvois de la douceur à donner déja cette qualité à Fanny & à Cécile. On me répondit, qu'après avoir passé près de moi une partie de la nuit, elles s'étoient retirées lorsqu'elles m'avoient cru absolument sans danger. Mon impatience ne me permit point d'attendre leur réveil. Il n'y avoit point d'indiscrétion à faire l'essai de mes forces. Je me levai pour passer dans leur apartement.

Elles étoient toutes deux dans le même lit. Je m'en approchai comme d'un Temple. Le profond sommeil où elles étoient ensevelies me laissa le tems de les considerer, dans une situation, qu'el-

qu'elles n'avoient pû prendre que par choix avant que de s'endormir. Elles ſe tenoient étroitement embraſſées, & Fanny avoit la bouche ſur le ſein de ſa fille. L'invention des Peintres n'exprime rien de ſi naïf & de ſi attendriſſant. Cette mere incomparable ſembloit réünir tous les ſentimens de ſon ame au lieu qu'elle touchoit de ſes lévres. L'aſſoupiſſement du ſommeil n'empêchoit point qu'il ne parût quelque choſe d'animé ſur ſon viſage. C'étoit l'expreſſion d'une tendreſſe qui eſt au comble de ſon ardeur, mais qui n'eſt pas ſatisfaite encore, & dont les deſirs augmentent, à meſure qu'elle obtient & qu'elle joüit. Quels avoient dû être les tranſports dont je ne repréſente que l'image? L'attitude de Cécile n'étoit pas moins touchante! Heureux Pere! Heureux Mari! car c'étoit moi que ces deux cœurs paſſionnez cherchoient l'un dans l'autre. J'étois l'objet de leurs tendres careſſes. La nature ne leur inſpiroit pas

pas un ſentiment qui ne tournât au profit de l'amour.

Je ne me ſerois jamais raſſaſié de ce ſpectacle. Ce fut pour en joüir plus librement que je m'aſſis vis-à-vis d'elles, ſans pouvoir en détourner un moment les yeux. La vivacité du plaiſir ne me laiſſa gueres de penchant d'abord aux refléxions. Cependant, après m'être abandonné long-tems à des impreſſions ſi charmantes, je vins inſenſiblement à m'entretenir de ce qui me reſtoit à faire pour le bonheur de deux perſonnes à qui j'allois devoir tout le mien.

Ce moment fut déciſif pour une partie de ma vie, que je n'annonce pas comme la plus glorieuſe ; mais qui doit entrer dans la compoſition d'une Hiſtoire où j'ai promis de ne pas déguiſer mes foibleſſes, non plus qu'on ne m'y verra ravaler mes vertus. Dans les excès de ma joye, peut-être a-t-il été pardonnable à un cœur qui les avoit ſi peu connus, & qui ſe ſentoit délivré pour la première fois de cette ſombre triſteſſe dont il avoit

été

été poſſedé ſi long-tems, de regarder le plaiſir comme ſon unique remede, ou d'oublier du moins s'il y en avoit d'autre à chercher, tandis qu'il en tenoit un dont il étoit ſi ſatisfait. La Philoſophie n'étoit plus à mes yeux qu'un fantôme, & quand les raiſons qui m'avoient forcé d'y rénoncer, ne m'auroient plus été préſentes, un ſi long intervalle que j'avois paſſé dans la perſuaſion de ſon impuiſſance, m'auroit accoûtumé à la negliger comme une regle inutile. Je voulois être heureux, & partager mon bonheur avec deux perſonnes qui m'étoient cheres. Pourquoi attendre de ſi loin ce que le préſent ſembloit m'offrir? La vraye ſageſſe n'eſt-elle pas celle qui conduit au terme par les voyes les plus courtes? Ainſi, comme emporté par l'aſcendant du plaiſir qui regnoit dans mon cœur, je conclus qu'il n'y avoit rien de plus important pour moi, que de m'en aſſûrer la durée, & rien ne m'y parut ſi propre, que de tirer des circonſtances de ma for-

fortune, tout ce qui pouvoit ſervir à me compoſer une vie pleine de charmes. Les richeſſes qui m'étoient venuës de la ſucceſſion de mon grand Pere, étoient ineſtimables. Trois millions d'argent comptant en faiſoient la moindre partie. Ce que je poſſedois en lingots d'or, en diamans, & en autres effets précieux ne pouvoit être évalué. J'avois laiſſé à Nantes ce que je n'avois pû facilement tranſporter, & cette raiſon étoit la ſeule qui eût balancé pendant quelque tems l'inclination qui me faiſoit ſouhaiter de retourner en Angleterre. Mais les tems étoient changez. Les craintes qui m'avoient dégoûté de la France ne ſubſiſtoient plus. Cécile étoit à couvert ſous le nom de ma fille. Mes fils ne couroient aucun riſque dans un College que leur Mere connoiſſoit, & où elle avoit elle-même des liaiſons. Qu'avois-je à craindre pour moi-même, avec la qualité d'Etranger? Tant d'efforts que mes ennemis avoient faits inutilement pour me nuire, devenoient

noient un motif de sécurité par leur impuissance. Je flatois par ces raisonnemens le désir qui m'étoit né tout d'un coup, de faire quelque essai des agrémens de Paris. Etrange foiblesse du cœur, lorsqu'il s'abandonne à lui-même. Le repos & la prosperité dont je commençois à peine à jouïr, me firent éclore en un moment mille vaines passions. Je pensai à me procurer une maison magnifique, un équipage & une suite dignes de mes richesses, enfin à ne rien épargner pour faire oublier toutes leurs peines à mon Epouse & à ma fille, dans le sein de l'abondance & des plaisirs.

L'intérêt de M. de L** étoit le seul obstacle qui pût m'arrêter. Mais s'il ne pouvoit demeurer en France, sans s'exposer à quelque danger, après les mesures qu'il avoit prises pour son départ, & qui ne pouvoient être long-tems secretes, il m'étoit facile de lui assûrer une situation fort agréable à Londres, en lui confiant le soin & l'usage du bien de ma femme, qui étoit encore entre les mains de Mylord

Tervill. Je m'arrêtai à cette résolution. Son amitié & la reconnoissance que je devois à ses services, ne me permettoient plus de mettre aucune différence entre sa fortune & la mienne. Je me crus trop heureux d'avoir une occasion si naturelle de lui procurer plus de repos & de commoditez qu'il ne s'en promettoit en changeant de Patrie; & ne me proposant pas de faire un séjour éternel en France, j'étois bien résolu d'ajouter quelque jour à ce bienfait, tout ce qui pourroit servir à lui faire passer une vieillesse agréable.

Ces projets m'ayant occupé jusqu'au réveil de Fanny, comment serois-je revenu à des reflexions plus simples & plus moderées, lorsqu'en lui voyant ouvrir les yeux, la disposition de mon cœur ne fit que s'échauffer par des redoublemens de plaisir? La surprise qu'elle eut de m'appercevoir si près d'elle, fut bientôt dissipée par l'air tendre & riant qu'elle découvroit sur mon visage. Tous les charmes & toutes les graces se répandirent aussi-tôt sur le sien,

& le mouvement précipité qu'elle fit pour ſe tourner vers moi ayant réveillé Cécile au même moment, j'eus la douceur inexprimable de les voir toutes deux me tendre les bras, avec cette vivacité & cette ardeur qui n'appartiennent qu'à la nature & à l'amour. Il m'en coûta bien plus qu'à elles, pour ne me pas livrer au même tranſport; mais la modeſtie m'impoſant des bornes dans la préſence de ma fille, je ſaiſis leurs mains, ſur leſquelles j'imprimai mille fois mes lévres, & l'impétuoſité de mes ſentimens me lia quelque tems la langue, juſqu'à m'ôter le pouvoir d'accompagner d'un ſeul mot mes careſſes.

A quel torrent d'expreſſions paſſionnées mon ſilence fit-il auſſitôt place! Etant ſorties de ma bouche ſans ordre & ſans liaiſon, il ne faut pas s'attendre qu'elles en ayent pû conſerver dans ma mémoire. Elles étoient d'ailleurs interrompuës par les ſoupirs & les tendres murmures des deux chers objets qui partageoient les mouvemens de mon cœur, & cette

confusion dura jusqu'à l'arrivée de Mylord Clarendon & de ma sœur, qui furent bientôt suivis du reste de mes Hôtes. Ils n'avoient rien eu de plus pressant à leur réveil, que de s'informer de ma santé, & surpris d'apprendre, contre toute espérance, que je m'étois trouvé assez de force pour passer dans l'apartement de mon Epouse, ils s'étoient hâtez de me venir marquer leur étonnement & leur joye. La présence de tant de personnes à qui leur service & leur amitié donnoient de si justes droits à notre confiance, changea peu notre situation; mais l'intérêt même qu'ils prenoient à notre bonheur, & leurs tendres félicitations nous ramenerent insensiblement à un entretien plus tranquille. Sans descendre à des détails qui ne convenoient point encore aux circonstances, nous admirâmes par quel enchaînement de merveilles le Ciel avoit pris plaisir à menager notre sort. Que d'obscurité dans les lumieres des hommes! Quelle temérité dans leurs jugemens! Quelle injustice dans leurs

leurs défiances & dans leurs plaintes ! En appliquant ces réflexions à ma propre conduite, quels reproches ne méritoient pas mes anciens murmures, mes révoltes contre les dispositions de la Providence, & toutes les extrêmitez où je m'étois laissé emporter par la douleur & le désespoir ? La force de cette pensée me faisant rapprocher en un moment tous mes malheurs de leur source, je conçus pour la première fois, que si mon cœur n'avoit jamais eu de reproche à se faire, les apparences de ma conduite avoient pû quelquefois chagriner une femme aussi délicate que Fanny, & que, par une fatale imprudence, j'avois ouvert ainsi moi-même le précipice où j'étois tombé. Dans l'ardeur de ma tendresse, & porté par les circonstances à tout ce qui pouvoit flater le cœur & l'imagination de ma chere Epouse, je ne balançai point à faire ouvertement cet aveu. Mais ce fut sans abandonner les intérêts de mon innocence ; & me tournant vers elle : Ah ! confessez aussi, lui dis-je,

que vous avez bleſſé la juſtice & l'amour, en cedant trop facilement à vos préventions, & qu'un peu d'ouverture, du moins à l'égard d'un mari dont vous n'avez jamais dû ſoupçonner la droiture & l'honneur, nous eût garanti de bien des infortunes. De quelque douceur que j'euſſe accompagné ce reproche, elle en parut frappée, & ſon attention s'étant repliée tout d'un coup ſur elle-même, je vis que le ſouvenir du paſſé la touchoit aſſez pour faire ſortir quelques larmes de ſes yeux. Mais je me hâtai d'en interrompre le cours: Ne nous condamnons pas trop ſévèrement, repris-je, & n'ayons pas pour nous-mêmes plus de rigueur que le Ciel, qui rend enfin juſtice à l'innocence de nos vûës & de nos ſentimens. Il eſt aiſé, au retour de la lumiere, de reconnoître la vanité des fantômes dont on s'eſt effrayé dans les ténèbres. Mais il n'en eſt pas moins doux, ajoutai je, de retrouver ſon bonheur, quoique les raiſons qu'on avoit d'en pleurer la perte, fuſſent autant

tant de malheureuſes illuſions. Et prenant occaſion de cette penſée pour m'addreſſer à Mad. Riding, je lui demandai avec empreſſement, à quelle autre faveur du Ciel je devois un miracle auſſi étonnant, que la conſervation de ma fille, & quel moment elle choiſiroit pour me raconter tant de merveilles.

Elle n'auroit pas refuſé de me ſatisfaire ſur le champ, ſi Mylord Clarendon, à qui il reſtoit quelque inquiétude pour mes deux fils, & qui ne vouloit pas différer à ſe rendre lui-même au College, ne l'eût priée de remettre à ſon retour un récit qu'il n'étoit pas moins curieux d'entendre. J'y conſentis d'autant plus volontiers, que les tendres mouvemens de mon cœur n'étant point encore appaiſez, rien ne pouvoit me paroître plus doux dans ces premiers momens, que de me livrer aux innocentes careſſes dont on ne ſe laſſoit pas de me combler. Fanny & Cécile ſe firent habiller. Je continuois de les regarder avec autant d'avidité, que ſi j'euſſe com-

mencé chaque instant à les voir. Le son de leur voix, leur marche, leur figure, leurs moindres mouvemens & leurs moindres paroles, faisoient naître dans mon ame quelque sentiment nouveau. J'étois empressé autour d'elles, comme si je n'eusse plus eu d'autre occupation que de les servir, d'autre soin que de leur plaire, & d'autre désir que de les voir & de les aimer. Chaque témoignage d'empressement m'étoit bien rendu par l'air de satisfaction & de tendresse avec lequel on paroissoit le recevoir. Ce n'étoit pas un Pere & une Fille, une Epouse & un Mari; c'étoit des Amans, charmez l'un de l'autre, qui se parloient, si l'on veut, pour la première fois, après s'être longtems adorez; qui se retrouvoient après s'être crus separez par la mort, ou qui se croyoient sûrs, après de longues & cruelles traverses, d'être réünis & tranquilles pour jamais.

Cependant nos spectateurs se mêlant aussi à la conversation, je leur parlai du dessein où j'étois, pour

pour faire part de ma fortune à mes amis, autant que pour donner à mon propre bonheur toute l'étenduë qu'il pouvoit recevoir de mes richeſſes, d'abandonner promptement S. Clou, & de former une maiſon brillante à Paris. Mon intention, leur dis-je, n'eſt pas de vivre perpétuellement en France; mais outre qu'il me ſeroit dur de quitter ſi-tôt de chers amis, à qui la reconnoiſſance m'attache déſormais par des liens ſi ſacrez, je conſidere que je n'ai point de meilleur choix à faire pour l'éducation de mes Enfans, que les Colleges de Paris; & ſi leur Mere eſt ſatisfaite de celui qu'on leur a choiſi, je ne demande que de connoître mieux, dans quels principes on les éleve, pour y donner mon conſentement. Ainſi, continuai-je en m'addreſſant à Fanny, nous jouirons ici pendant quelques années des biens que le Ciel nous accorde, & vous ſerez charmée vous-même d'avoir eu l'occaſion de connoître la France avant que de paſſer en Angleterre. Je remarquai que Mr. & Mada-

me de L** étoient les seuls qui reçûssent froidement cette ouverture ; mais je connoissois leurs raisons, & je leur fis changer de visage en leur expliquant le projet que j'avois formé pour leur satisfaction. Mr. Briand, qui arriva chez moi au même moment, prit sur lui le soin de me louer un Hôtel à Paris, & je lui recommandai de le choisir magnifique & digne de toutes les vûës que je me proposois.

Mylord Clarendon étoit parti ; mais comme le désir de reconnoître ses bontez par une liaison plus intime, avoit beaucoup de part à ma résolution, j'étois sûr que le même penchant dont il étoit prévenu pour moi, la lui feroit approuver. Nous passâmes le tems jusqu'à son retour dans cette douce yvresse qu'inspirent le bonheur & la joye. Je m'apperçus, avant que personne eût pris soin de me l'apprendre, que Dom Thadeo étoit sensible aux charmes de Cécile. Son ardeur se declaroit jusques dans une certaine contrainte dont il ne pouvoit se défendre en

me

me la voyant embraſſer, & qui me parut un aſſez bizarre effet de la jalouſie. Mais quoique je n'euſſe encore interrogé perſonne ſur la nature de ſes prétentions, je trouvai cette paſſion trop reſpectueuſe & trop récente pour m'en allarmer.

Dans la joye & la confiance de ſon cœur, Fanny ne laiſſa point de rappeller le ſouvenir de Madame Lallin; & s'étonnant de ne l'avoir pas vû paroître, elle s'informa ſecretement de ce qu'elle étoit devenuë. On lui apprit ce que perſonne n'ignoroit dans ma maiſon; que le chagrin d'être regardée comme la cauſe de nos malheurs, l'avoit fait partir ſans me communiquer ſon deſſein; qu'elle avoit à peine emporté de quoi ſe couvrir, & que l'on n'avoit aucune lumiere ſur la route qu'elle avoit choiſie. Le tendre naturel de Fanny lui fit prendre un intérêt ſenſible à ce récit. Quoique les playes de ſon cœur fuſſent encore ſi récentes, elle ne vit plus dans Madame Lallin qu'une femme infortunée qui mé-

ritoit sa compassion, & que l'avenir alloit rendre d'autant plus miserable, qu'en sortant de l'opulence où elle avoit vécu chez moi, le changement de sa situation lui seroit plus difficile à supporter. Pleine de ce sentiment, elle donna ordre à Drink, à qui elle s'étoit addressée, de ne rien épargner pour découvrir le lieu de sa retraite, dans la seule vûë de lui assûrer une vie douce par ses libéralitez. Drink me rapporta cet entretien, en rélevant avec admiration la bonté de sa Maîtresse. Cette nouvelle preuve étoit superfluë pour moi, qui la connoissois si bien; mais je ne l'admirai pas moins dans les circonstances où nous étions encore; & pour laisser à Fanny toute la douceur & tout le mérite de sa générosité, je défendis à Drink de lui faire connoître qu'il m'en eût averti.

J'ignorois les affaires qui avoient conduit si matin le Comte de Clarendon à Paris, & n'ayant point d'inquiétude pour mes enfans, depuis que je sçavois, par le témoignage

gnage même de leur mere, qu'ils pouvoient être fort bien au College, je ne me serois pas défié de la raison qui l'avoit fait partir avec tant d'empressement. Il revint l'après-midi, & l'on m'annonça avec lui le Pere Recteur, dont j'avois reçu la visite deux jours auparavant. La juste punition de mon ennemi, dont toutes les circonstances m'avoient été racontées la veille, jointe à l'intérêt de mes enfans, & à la consideration même du Comte, qui prenoit la peine de m'amener ce Pere, me disposerent à le recevoir avec autant de satisfaction que de politesse. Son compliment me fit connoître qu'il étoit informé de l'heureux retour de mon Epouse. Il prit part à mon bonheur; & passant légerement sur l'avanture du malheureux, que le Ciel, me dit-il, avoit pris soin lui-même de punir, il en vint tout d'un coup à mes enfans, sur lesquels il s'expliqua dans les termes qu'il avoit concertez avec le Comte. Ce généreux Seigneur l'avoit prié de ne laisser rien échaper qui pût

me faire connoître le péril auquel ils avoient été exposez ; & charmé lui-même de l'ordre qu'il avoit vû regner au College, il prit la parole pour me rendre témoignage du soin qu'on y prenoit de leur éducation. Il s'en étoit fait un spectacle agréable pendant une partie du jour, & le détail dans lequel il entra là-dessus, me fit naître la curiosité de me procurer quelque jour le même amusement. Je suis Protestant, ajouta-t-il en s'addressant au Recteur, & vous ne vous attendez pas que je loue vos principes de Religion ; mais dans un âge où l'esprit des enfans n'est point capable de se déterminer par choix, j'examine peu quelles speculations on leur présente, & je ne m'attache qu'aux pratiques dont on leur fait former l'habitude. Ils ne demeurent gueres chez vous au-delà de leur quinzième année ; à peine est-ce le tems où commence l'exercice de la raison : c'est alors qu'ils deviennent capables de distinguer la vérité ; & quand on supposeroit qu'ils l'eussent reçûë dès

dès l'enfance, il n'eſt pas moins néceſſaire alors de leur en rappeller tous les principes, pour leur procurer le mérite de l'embraſſer librement. Mais je regarde d'un autre œil ce qui dépend des facultez ſenſibles, telles que le cœur, la mémoire, & généralement tous les organes du corps. Les premières méthodes décident ordinairement de ce qu'on doit attendre d'un enfant pour toute ſa vie, parce que les habitudes qu'elles ſervent à former changent rarement lorſqu'elles ont acquis un certain dégré de force, & ſont peut-être proprement ce qui doit porter le nom de nature. Mylord Clarendon concluoit, ſur les obſervations qu'il avoit faites au College, qu'il y a peu de ces établiſſemens, où un pere, curieux de voir former ſes enfans à l'honneur, à la politeſſe, à la bonne grace du corps, aux qualitez, en un mot, qui ſervent à rendre meilleur ou plus aimable, & même aux ſciences qui entrent dans le caractère de l'homme de mérite accompli, puiſſe les placer avec

vec autant d'avantage qu'au College de Louis le Grand.

En rendant graces au Comte de ce compliment, le Recteur ne convint point que sa première reflexion fût tout-à-fait juste. Mais il la trouvoit d'ailleurs trop favorable à ses vûës pour la combattre, & j'observai qu'en la regardant comme une erreur, il s'applaudissoit de la facilité qu'elle lui donnoit d'inspirer à mes deux fils des principes de Religion dont il attendoit plus de fruit que le Comte. Pour moi, qui n'avois point encore de lumieres fort étenduës sur cette matière, & qui étois disposé à bien juger d'une Religion où la justice & la bonté étoient réputées comme des vertus nécessaires, je demeurai satisfait du témoignage de mon ami; & loin d'interpréter mal les vûës secretes que j'attribuois au Recteur, je jugeai non seulement de sa droiture personnelle, mais de la vérité même de sa Religion, par son zèle.

L'inclination que cette idée me fit concevoir pour lui, s'accrût encore,

core, lorſque Fanny étant venuë ſe joindre à l'aſſemblée, je compris par la joye qu'elle marqua de le voir, & par la reconnoiſſance dont elle fit profeſſion d'être redevable à ſes ſoins, qu'il avoit ſervi à la conſoler dans ſes peines. Elle me confeſſa, qu'ayant reçu de lui des inſtructions fort longues & fort aſſiduës, elle s'étoit déterminée ſous ſa conduite à ſuivre la Religion Romaine. Mylord Clarendon, qui l'ignoroit encore, fut plus ſurpris que moi de cette declaration. Il l'interrompit. Ah! Madame, s'écria-t-il, que je vous porte envie ſi vous avez trouvé quelque rayon de lumiere au milieu de ces ténèbres, & que j'attens de conſolation de votre ſecours! La Religion que vous avez embraſſée, eſt ſans doute la ſeule qu'il y eût à choiſir pour vous, puiſqu'avec tant d'eſprit & de droiture vous ne ſçauriez être ſoupçonnée d'avoir fait cette démarche au hazard. Votre ſincerité vous en a fait une loi, & je comprens que cette diſpoſition eſt d'un grand prix aux yeux de celui

lui qui pénétre les cœurs. Mais j'y ſuis comme vous ; & comment ſe fait-il qu'après tant d'étude & de récherches, je ne ſois point encore au terme où vous êtes peut-être arrivée par des voyes plus courtes ?

Cette exclamation, accompagnée de quantité de regrets qui ne ſont point équivoques dans un honnête-homme, produiſit un effet étonnant ſur l'eſprit du Recteur. Il leva les yeux au Ciel ; & prévenant la réponſe de mon Epouſe : Je regarde ce jour, nous dit-il avec tranſport, comme le plus heureux de ma vie. J'ai la ſatisfaction de me trouver parmi des cœurs droits, à qui la lumiere manque, mais qui la cherchent ; & je leur promets, au nom du Ciel, qu'elle ne leur ſera pas refuſée. Mylord, reprit-il en s'adreſſant au Comte, ne cherchez pas plus loin ce qui vous eſt offert. J'embraſſe votre Religion ſi je ne vous fais pas connoître l'excellence de la mienne. C'eſt vous engager beaucoup, répondit le Comte avec douceur ; mais je

ne refuſe pas vos éclairciſſemens, ſi vous pouvez les détacher de cet amas de queſtions inutiles, qui me paroiſſent autant d'obſtacles au triomphe de la vérité. Cette promeſſe ravit le Recteur. Il en remercia le Ciel; & ſe l'étant fait renouveller avec la même joye, il fut le premier à changer de diſcours, pour éviter des diſcuſſions inutiles, qui ne pouvoient le conduire à ſon but dans les bornes ordinaires d'une converſation.

Je me confirmai dans l'opinion que j'avois de ſa ſincerité & de ſon zèle, ſans prévoir le ſuccès que le Ciel devoit donner un jour à ces heureuſes prédictions. J'étois ſi éloigné d'en eſpérer quelque fruit pour moi-même, que le Comte, à qui je ne rendrois pas juſtice, ſi je ne faiſois obſerver, que dès ce tems-là il avoit jetté les fondemens d'une Philoſophie fort ſupérieure à celle du vulgaire, m'ayant demandé, après le départ de cet honnête homme, ce que je penſois de ſes engagemens, je le priai de ne me pas faire entrer dans un projet qui ne

ne convenoit, ni à mes besoins présens, ni à mes anciennes résolutions. Telle étoit la force du souvenir que je conservois encore de Saumur, & tel le fond que je faisois imprudemment sur la nouvelle disposition de mon cœur.

Elle étoit en effet si délicieuse, que ne cessant point de se communiquer à tous mes sens, je me vis bientôt rétabli dans un dégré de force qui me rendit les plus brillans avantages de la jeunesse. Ce qui me restoit de langueur & de foiblesse, pouvoit-il résister long-tems au soin que Fanny prenoit de changer elle-même l'appareil de mes blessures; & ses moindres caresses ne rendoient-elles pas plus de chaleur à mon sang, qu'il n'en avoit perdu par une si longue alteration? Sa présence continuelle, celle de Cécile, leurs discours, leurs soins, les doux amusemens qu'elles se faisoient autour de moi, & dans lesquels je voyois entrer, avec la même complaisance, ma sœur, Madame Riding, & tous mes Hôtes, jusqu'au cher Comte de Clarendon, qui

qui ne dédaignoit pas de se mêler dans nos plus simples badinages; enfin, l'air de joye qu'on semblait respirer dans toute ma famille, tout conspiroit à m'entretenir dans une situation digne d'envie.

Aussi ne différai-je plus l'exécution de mon projet; & Monsieur Briand m'ayant rendu compte des préparatifs qu'il avoit faits à Paris, j'invitai tout ce qu'il y avoit d'Étrangers dans ma maison, à venir partager avec moi les plaisirs de cette fameuse Ville. Le Comte me promit de n'être pas long-tems à m'y réjoindre. Quelques lettres qu'il avoit reçûes le même jour l'obligeoient de retourner à Roüen; & sans chercher à penétrer ses affaires, je lui avois remarqué des apparences d'inquiétude qu'il s'efforçoit inutilement de déguiser. Attaché pour le reste de ma vie à ses intérêts, je ne pus vaincre la passion que je ressentis de m'y rendre utile; & le voyant prêt à partir sans m'avoir fait aucune ouverture, je l'arrêtai au moment qu'il montoit dans son carosse. Je me

suis

ſuis trop flaté, lui dis-je, en m'attribuant votre eſtime & votre confiance. Vous avez des peines que vous ne me communiquez pas. Il me regarda un moment avec quelque ſurpriſe, & m'ayant pris la main, il me conduiſit à l'écart pour me tenir ce diſcours.

Je n'ai pas voulu troubler la paix de votre cœur par des confidences auxquelles j'appréhendois que l'amitié ne vous rendît trop ſenſible; mais puiſqu'elle vous porte à m'en faire un reproche, ne vous prenez qu'à vous-même de la compaſſion que je vais vous cauſer. Vous ſçavez quel rang j'ai perdu avec la faveur du Roi. La malignité de mes ennemis a prévalu ſur la bonté de mon Maître, & pour prix de trente ans de ſervices, je me vois dépouillé de mes emplois, & forcé de chercher un azile hors de ma Patrie. On n'auroit pas menagé ma vie, ſi ma fidélité & mon zèle n'euſſent été à l'épreuve des plus noires accuſations. Après m'avoir abandonné par foibleſſe, le Roi m'éloigne par confuſion. Je le con-

connois. Le remord qu'il a de m'avoir sacrifié, m'expose peut-être éternellement à sa haine; comme si l'augmentation de ma disgrace en pouvoit couvrir l'injustice.

Avant qu'on m'eût ôté les Sceaux, continua le Comte, & dans un tems où je croyois ma fortune bien affermie, je ne vous dissimule point, que l'ambition ne m'ait fait concevoir de hautes espérances. Je voyois le Roi sans enfans, & la Duchesse d'York ma fille à deux pas du Trône. Je ne blessois point mon devoir en me flatant qu'elle y pourroit monter un jour; & si j'ai fait quelques démarches dans cette vûë, ma justification est, qu'elles s'accordoient avec l'honneur de mon Maître, & les droits de la Religion. Mais vous ne prendriez pas une juste idée de mon embarras, si je ne vous en expliquois plus particulierement la cause.

La passion du Roi pour les plaisirs ayant fait entrer toute la Cour dans le même goût, il y a long-tems que c'est un

un mérite en Angleterre d'inventer de nouvelles fêtes, & de se rendre utile à l'entretien du luxe & de la débauche. On s'étoit declaré pendant l'hiver pour la danse, & la fureur des bals s'étoit tellement répanduë à Londres, qu'elle avoit gagné jusqu'à la Bourgeoisie. Il n'y avoit point de nuits où l'on ne s'assemblât dans une infinité de lieux pour danser jusqu'au jour. La Cour s'y mêloit sous le masque avec la Ville; & pour favoriser ce déguisement, on s'y faisoit porter en chaise, souvent sans suite & sans flambeaux. Ces divertissemens tumultueux entraînoient toûjours beaucoup de désordres; mais c'en étoit le principal agrément pour la jeunesse de la Cour. Le plaisir de courir de maisons en maisons, & d'y voir naître quelque nouvelle scéne, dont les Acteurs évitoient d'être reconnus, fut trouvé si piquant par la Reine même, qu'elle se le procuroit chaque nuit, avec aussi peu de précaution que le moindre de ses sujets.

Etant une fois seule, par un excès

cès de licence qu'on auroit peine à se persuader, elle perdit de vûë ses Porteurs, & son embarras fut extrême après s'être donné des soins inutiles pour les retrouver. Le Duc de Buckingham l'avoit reconnuë malgré son déguisement. Il se fit pendant quelque tems un amusement de sa peine, & voyant que la foule ne lui permettoit pas si-tôt de se retirer, il forma tout d'un coup un dessein digne de lui. Ayant laissé un de ses gens pour la suivre, il accourut à Saint-James, où j'étois avec le Roi; il pria ce Prince de passer avec lui dans son cabinet: Sire, lui dit-il, je viens vous offrir une occasion de vous défaire de la Reine, que vous ne retrouverez peut-être jamais. Il lui raconta dans quelle situation il l'avoit laissée, & levant la voix avec assez de chaleur pour oublier que je pouvois l'entendre: dites un mot, Sire, reprit-il, & je l'enleve. Je la fais partir dès cette nuit pour quelqu'Isle de l'Amérique, & vous serez le maître de faire un heureux mariage.

ge, qui donnera des Héritiers à votre Couronne.

Quelque horrible que fût ce conſeil, il ne fut point reçû avec aſſez d'indignation pour me perſuader qu'il ſeroit rejetté. Ce que j'avois entendu étant capable de me cauſer une juſte allarme, je profitai du tems que le Roi employoit à répondre, pour me ſervir d'une plume qui ſe trouva ſous ma main, & marquant à ma fille le danger où la Reine étoit expoſée, je la preſſai, pour ſon propre intérêt, de chercher quelque moyen de le détourner. Il m'eût été inutile de prêter l'oreille à la réponſe du Roi, qui baiſſoit la voix avec plus de prudence que Buckingham. Mais cette précaution même, & la longueur de ſes delibérations, me faiſant croire le péril encore plus preſſant, je me hâtai d'envoyer mon billet à la Ducheſſe d'York. Buckingham ſortit, ſans que j'euſſe pû découvrir de quels ordres il étoit chargé. Mon inquiétude ne faiſant qu'augmenter, je quittai le Roi ſous

ſous quelque prétexte, & je ſuivis ſon confident avec aſſez de diligence & de bonheur, pour le voir rentrer dans ſa chaiſe ſans en être apperçû. La mienne étoit au bas de l'eſcalier. Je me fis porter ſur ſes pas juſqu'à la maiſon où je m'imaginai qu'il avoit laiſſé la Reine. Il reprit ſon habit de bal à la porte, tandis que je demeurai à quelque diſtance pour l'obſerver. On trouvoit alors dans toutes les ruës de Londres des facilitez pour ſe maſquer ſur le champ. Je ne perdis pas un moment, & m'étant déguiſé d'une façon bizarre, je m'introduiſis dans une Aſſemblée ſi nombreuſe & ſi confuſe, qu'avec quelque ſoin que j'euſſe obſervé l'habillement de Buckingham, j'eus beaucoup de peine à le reconnoître.

Cependant je le découvris dans la foule. Il paroiſſoit donner quelques ordres à un autre Maſque qui l'écoutoit fort attentivement, & qui ſortit de la ſalle après l'avoir quitté. Je ne doutai point que ce ne fût quelque ſatellite, qu'il avoit chargé de l'exé-

cution de son dessein. Quelques moyens qu'il pût employer, j'étois résolu de suivre toutes ses démarches, & si je n'étois pas assez heureux pour découvrir la Reine, j'avois pris le parti de faire éclater mes craintes, plutôt que de la laisser exposer à une si lâche trahison. Mais je crus enfin l'appercevoir, & les regards de Buckingham, qui se tournoient souvent vers elle, ne me servirent pas plus à la découvrir, que l'embarras dont elle ne pouvoit cacher les marques. Elle s'étoit retirée dans un coin, d'où elle paroissoit observer tous ceux qui s'approchoient d'elle, pour reconnoître quelqu'un sans doute à qui elle pût s'ouvrir avec confiance. Je finis sa peine en lui apprenant sans détour que j'étois venu pour la servir, & quoique je prisse soin de déguiser ma voix, je lui parlai avec tant de respect & de zèle, qu'elle ne put me prendre pour un inconnu. Elle consentit à me suivre. Je la précedai de quelques pas, pour tromper la vigilance de Buckingham. Il s'apperçut

perçut envain qu'elle lui échapoit. Ses gens n'étoient pas encore raſſemblez, & mes Porteurs m'attendant à quelque diſtance, je la preſſai d'entrer dans ma chaiſe, & je la ſuivis à pied juſqu'à la petite porte de Whitehall. Elle me conjura de lui apprendre à qui elle avoit cette obligation. Je ne lui répondis qu'en lui conſeillant, pour la ſûreté de ſa vie & de ſon honneur, de ne jamais s'expoſer à la même avanture.

Tandis que je la ſervois ſi heureuſement, mon billet avoit été remis à ma fille, qui l'avoit communiqué ſur le champ au Duc d'York. L'apartement n'étant pas éloigné de celui du Roi, ce Prince n'avoit pas cru qu'il y eût de remede plus prompt contre le mal dont je le menaçois, que de faire connoître ſur le champ à ſon frere, que ſon deſſein n'étoit pas ignoré. Cette ouverture fut reçuë avec des témoignages de ſurpriſe & de colere, qui étoient l'effet d'une profonde diſſimulation. Le Roi voulut ſçavoir de qui venoit un avis qu'il traita

d'impoſture, & feignant de le mépriſer, il n'en paſſa pas moins le tems dans une vive allarme juſqu'au retour de Buckingham. Quoique le Duc eût refuſé de me trahir, & que je me fuſſe conduit avec tant de précaution que j'étois ſûr du ſecret, les ſoupçons du Roi & de ſon Confident ne purent tomber que ſur moi. J'ai ſçu qu'on s'étoit informé avec ſoin, ſi je n'étois pas entré dans l'apartement de ma fille en ſortant de celui du Roi, & qu'on n'avoit rien épargné pour corrompre mes Porteurs. Mais l'uſage de la Cour étant d'employer des gens de confiance pour cet office, les miens m'étoient attachez juſqu'à perdre la vie, comme il leur eſt arrivé au tems de ma diſgrace, plutôt que de manquer à la fidélité qu'ils me devoient.

Telle eſt la ſource du chagrin dont vous me voyez dévoré. Buckingham, le plus malin & le plus ardent de mes ennemis, ne manqua point cette occaſion de me rendre ſuſpect au Roi, en lui mettant dans l'eſprit, que c'étoit l'am-

l'ambition qui m'avoit porté à le traverser. Le ressentiment qu'il en eut, devenant d'autant plus vif que ma conduite ne lui donnoit aucun prétexte pour le faire éclater, il n'y eut point de delibérations dans lesquelles il n'entrât avec mes ennemis, pour éloigner à jamais ma fille & mes petits-enfans du Trône. Il pensa à répudier la Reine, sous ombre de stérilité ; mais toute l'Angleterre ayant sçu qu'elle avoit fait une fausse couche, il fut forcé de renoncer à ce projet. Ses flateurs lui proposerent de prendre deux femmes, & porterent la bassesse jusqu'à lui présenter un Recueil d'autoritez & de preuves en faveur de la Polygamie. Il se livra d'abord à cette honteuse espérance, mais les représentations de Coventry, & d'un petit nombre d'honnêtes gens, le rappellerent à des maximes moins déreglées. Pour irriter encore plus ses soupçons, le Duc de Richemond épousa malgré lui Mademoiselle Steward, sur laquelle on lui avoit fait jetter les yeux pour remplacer

la Reine, & Conbury, l'aîné de mes fils, fut accusé d'avoir contribué à ce mariage par ses conseils. Ma faveur n'a fait que baisser depuis ces deux évenemens, & la haine de Buckingham, qui travailloit depuis quinze ans à me perdre, seroit venuë à bout de me conduire à l'échaffaut, si mon innocence n'eût été assez reconnuë pour l'emporter sur les horribles impressions dont il a rempli l'esprit de mon Maître.

C'est par menagement pour le Duc d'York & pour ma fille, que j'ai pris le parti de me retirer en France; car avec un cœur irréprochable, j'aurois affronté tous les dangers, & nulle composition ne m'auroit satisfait pour mon honneur & mon innocence. Mais j'ai considéré qu'en m'obstinant à résister, j'augmentois l'aversion du Roi, & sa jalousie pour le Duc, qui n'a déja que trop éclaté. Je me consolois ainsi de ma disgrace, par la douceur de penser qu'elle étoit utile à ma fille, & que l'obscurité où je suis condamné pour le reste de ma vie,

pour-

pourroit tourner quelque jour à l'avantage de la plus précieuse partie de mon sang. Mais d'affreuses nouvelles que j'ai reçûës par un Courier de la Ducheſſe, abattent ma conſtance, en renouvellant toutes mes craintes. Elle m'écrit, que ſur l'indiſcrétion qu'elle a eu de parler à quelques amis d'une Hiſtoire de la Vie du Duc d'York & de la mienne, à laquelle elle travaille depuis longtems, le Roi, ou quelqu'un de ſes Emiſſaires, lui a fait enlever ſecretement tous les Mémoires qu'elle avoit raſſemblez pour cette entrepriſe. Et dans ce nombre, elle me confeſſe qu'elle avoit toutes les lettres qu'elle a reçuës de moi depuis ſon mariage, ſans excepter le billet par lequel je lui donnai avis du péril de la Reine. Combien de fois l'ai-je fait ſouvenir de les brûler ! Ces lettres ne contiennent rien qui bleſſe mon devoir ; mais un pere s'explique naturellement avec ſa fille, & j'ai quelquefois recommandé à la Ducheſſe, de prendre la conduite & les ſentimens qui convenoient à

nos espérances. Dans la disposition où je vous ai représenté le Roi, il n'y a trouvé que trop de sujets de redoubler ses soupçons. Son ressentiment contre le Duc & ma fille, a éclaté jusqu'à lui faire refuser de les voir. On parle du dessein qu'il médite avec ses Confidens, de légitimer le Duc de Montmouth, en declarant qu'il avoit contracté un mariage secret avec sa mere. Il le rappelle en Angleterre dans cette vûë. Les craintes de ma fille la font balancer, si sa sûreté ne demande pas qu'elle s'éloigne de la Cour, & qu'elle vienne vivre en France avec moi. Elle est allarmée pour moi-même, depuis que le Roi a nommé Buckingham pour l'Ambassade de cette Cour. Mes ennemis regrettent de m'avoir laissé échaper, & la Ducheſſe s'imagine, que ce n'est pas sans quelque vûë secrete qu'on a choisi le plus ardent pour l'envoyer en France.

Il étoit inutile, ajouta le Comte, de vous fatiguer par un récit, auquel vous ne sçauriez prendre d'autre intérêt que celui de l'amitié.

tié. Mais si cette raison m'a porté à vous cacher mes peines, je n'ai pû refuser de vous ouvrir mon cœur, lorsque vous vous plaignez de mon silence. Son discours, & l'air de tristesse que toute sa constance ne m'empêchoit pas de remarquer dans ses yeux, me touchèrent si sensiblement, que je me serois déterminé à partir sur le champ pour l'Angleterre, s'il y avoit pû tirer la moindre utilité de mes services. Mais après lui avoir fait cette offre, il me vint à l'esprit, que si la Duchesse d'York étoit forcée de passer en France, il n'y avoit personne qui pût la servir plus utilement que Mr. & Madame de L**, qui étoient toûjours résolus de se rendre incessamment à Londres. La qualité de François refugiez leur assuroit une liberté dont ils pouvoient faire toutes sortes d'usages; & quand cette entreprise leur auroit ôté l'espérance de retourner en Angleterre, j'étois persuadé que pouvant trouver le même azile dans quelqu'autre païs Protestant, ils fe-

roient volontiers le sacrifice de leurs premières vûës à l'amitié qu'ils avoient conçûë pour le Comte. Je lui communiquai cette pensée. Il la trouva si heureuse, que s'y étant attaché tout d'un coup, il me laissa le soin d'en menager le succès. M. de L** à qui j'en fis aussi-tôt l'ouverture, la reçut comme la plus précieuse occasion qu'il pût espérer de rendre service à l'innocence & à la vertu. Il ne voulut pas même que son départ fût remis après celui du Comte. Tous ses préparatifs étant achevez dès le premier voyage, il ne demanda que quelques heures pour faire tranquillement ses adieux, & se reposant sur le Comte de tous les autres soins, il reprit vers le soir le chemin de Roüen avec sa femme.

La satisfaction que j'eus d'avoir rendu un peu de tranquillité au Comte de Clarendon, jointe à la certitude de revoir deux Amis si chers, & aux mesures que j'avois déja prises pour leur procurer à Londres une situation plus agréable,

ble, dissipa quelques sentimens de tristesse que l'inquiétude de l'un & le départ des autres, avoient mêlez à ma joye. Je ne pensai qu'à me rendre à Paris, & faisant d'avance à Fanny & à Cécile une image délicieuse de la vie que j'allois leur faire mener, nous entrames dans cette grande Ville comme en triomphe. L'inclination que Dom Thadeo continuoit de marquer pour ma fille, m'obligeoit peut-être à quelques précautions; mais je ne me défiois point de l'amour dans le cœur d'un honnête-homme, & la reconnoissance que je devois à son zèle, ne me permettoit pas de lui laisser prendre un logement étranger, tandis que je recevois chez moi Mr. & Madame des Ogeres au même titre.

Nous fûmes charmez de la magnificence & des commoditez de notre nouvelle habitation. M. Briand, accoûtumé au faste de la Cour, & bien instruit de mes richesses, avoit rassemblé dans l'espace de quelques jours ce qu'il avoit trouvé de plus riche & de

plus agréable à Paris. Je le remerciai d'être entré si parfaitement dans mes vûës, & toûjours plein du projet que j'avois formé, j'exhortai ma famille, & tous les compagnons de ma fortune, à jouïr avec moi des biens que le Ciel m'avoit accordez. Le cœur n'a pas besoin d'efforts pour s'ouvrir à la joye, & pour goûter les premières douceurs de la prosperité. J'admirois moi-même avec quelle facilité je me livrois à tous les amusemens qui m'étoient offerts. M. Briand, que j'avois choisi pour le guide de mes plaisirs, me proposa dès le même soir ceux qui se présentent continuellement à Paris, les Spectacles, le Jeu, les Concerts. J'acceptai la Comédie, que je ne connoissois encore que de nom. J'y parus de l'air le plus brillant avec toute ma famille. Fanny me confessa qu'elle y avoit pris beaucoup de goût; & nous revînmes fort satisfaits de cet essai d'amusement.

Cependant ma dissipation même ne pouvant me faire rénoncer à

cet

cet ancien goût d'ordre & de méthode dont je m'étois formé une si longue habitude, je pensai dès le soir du même jour à mettre de l'ordre dans mes plaisirs ; & jugeant que ce n'étoit point une science dont je pûsse trouver les principes dans moi-même, j'appellai M. Briand & toute ma famille à ce conseil. Il est question, leur dis-je, de travailler à notre félicité commune, & de l'établir sur des fondemens qui ne puissent être ébranlez. J'ai plus de richesses qu'on n'en demande communément pour être heureux, & je les abandonne à ce dessein. Mais ne connoissant cette Ville que par la réputation qu'elle a d'être le centre de tous les plaisirs, je voudrois les connoître assez, pour faire choix de ceux qui nous conviennent. Je les demande honnêtes, délicats, mais vifs, & qui ne laissent rien à désirer au cœur ; enfin, je veux tirer du commerce du monde, ajoutai-je en m'addressant à M. Briand, tout ce qu'il a de plus délicieux & de plus propre à satisfaire d'honnêtes gens.

Vous

Vous en avez l'usage. C'est vous que je consulte.

Il me répondit, que n'ayant jamais été assez riche pour se procurer tous les plaisirs qui s'offroient à Paris, il ne pouvoit me donner les lumieres qu'on tire de l'expérience; mais que s'il devoit s'en rapporter à ses propres désirs, & au goût de ceux qui étoient mieux partagez que lui des biens de la fortune, il me nommeroit aisément les principales sources du bonheur; qu'après le soin par lequel j'avois fort bien commencé, de me donner une maison magnifique & un équipage fort brillant, il faloit faire les fraix d'une table où l'abondance & la délicatesse fussent réunies, & n'y être jamais sans un certain nombre d'aimables convives; que la Musique, le Jeu & les Spectacles, partageroient les intervalles des repas; que la promenade & la chasse auroient leurs jours marquez, comme des exercices nécessaires pour l'entretien de la santé, qui est le fondement de tous les plaisirs; que la lecture même, la

la converſation & les viſites, étoient autant de ſupplémens qui entroient pour quelque choſe dans le plan d'une vie heureuſe, & qui pouvoient y contribuer du moins par la varieté; que ſi j'étois ſenſible à la douceur d'être flatté avec politeſſe, écouté avec complaiſance, ſervi avec zèle, je pouvois rendre libre l'entrée de ma maiſon, & m'aſſurer d'y être bientôt environné d'une foule de courtiſans, qui ſe feroient une étude de prévenir tous mes déſirs; que j'apprendrois d'eux tous les jours les nouveaux divertiſſemens qui naîtroient à la Cour ou à la Ville, & que mes richeſſes me mettant ſans ceſſe en état de ne me rien refuſer, je pourrois joindre ce ſurcroît de plaiſir, à ceux dont je ferois régulierement mon occupation.

Il ceſſa de parler, pour ſçavoir par ma réponſe, s'il étoit bien entré dans mes vûës. Je regardois, pendant ce tems-là, Fanny & Cécile; & flaté en effet par tant d'images riantes qu'il avoit aſſez heureuſement réünies, je ne doutai pas qu'elles n'y fuſſent du moins

moins auſſi ſenſibles que moi. Trouvez-vous, dis-je à Fanny, qu'il manque quelque choſe à ce Tableau? Elle me répondit, que ſans l'examiner, elle donnoit d'avance le nom de plaiſir à toutes les occupations que je partagerois avec elle. Cécile s'échauffa encore moins, & je pris ſon ſilence pour une manière de ſe conformer au ſentiment de ſa mere. Ce qu'elles avoient entendu, me paroiſſoit trop capable de leur plaire, pour me défier de leur goût; & le mien ne s'aiguiſant même que par le déſir & l'eſpérance de ſatisfaire toutes leurs inclinations, je revins au deſſein que j'avois eu, de mettre de l'ordre dans une carriere qui ſe préſentoit avec tant d'agrémens. Monſieur Briand fut encore conſulté ſur le rang que je devois donner aux plaiſirs qu'il avoit nommez. Je le trouvai plus éclairé qu'il ne s'en glorifioit, dans ſes conſeils; & me ſouvenant moi-même de la maxime d'un ancien Philoſophe ſur l'uſage des plaiſirs, je cherchai à les aſſortir avec une proportion

ſi

si juste, que ceux qui étoient destinez à succeder, ne pussent souffrir aucune diminution par la nature de ceux qui les auroient précedez.

De toutes les propositions de Monsieur Briand, la seule que je ne pûs goûter, fut d'ouvrir indifféremment ma maison à toutes les personnes d'un nom connu, pour me donner un air de grandeur par la multitude de ceux qui viendroient me composer une espece de Cour. Cette vaine affectation, qui m'exposeroit à voir tous les jours de nouveaux visages, & qui me priveroit sans cesse des douceurs de la familiarité, me parut moins un plaisir qu'un supplice. Mais je lui recommandai instamment, de me procurer des Amis que je pûsse trouver du plaisir à voir plus d'une fois, & qui fussent même assez distinguez par l'esprit & la politesse, pour me faire trouver, dans le séjour de Paris, un des principaux agrémens que j'y voulois chercher. Fanny fut encore plus délicate sur le choix des Dames avec lesquelles on lui proposa

posa de se lier. Elle les demandoit sages, douces, modestes; & dans un tems où toutes ces vertus n'étoient pas fort en honneur à la Cour de France, il n'étoit pas aisé de lui trouver des Amies d'un si beau caractère. Cependant je me rappellai le souvenir de la Comtesse de **, que j'avois vûë souvent à la Cour de Madame, & dont j'avois admiré autant de fois le mérite. Elle m'avoit traité avec tant de bonté & de distinction, que je me flattai d'être reçu d'elle agréablement lorsque je lui présenterois ma Femme; & l'amitié supposant quelque ressemblance d'inclinations, je comptai que nous trouverions dans les Amies de cette Dame toutes les qualitez qu'elle possedoit elle-même, & que Fanny désiroit.

Ces projets n'ayant pû s'exécuter dans un jour, je satisfis le lendemain l'impatience que j'avois de revoir mes deux fils. Leur mere s'étoit donnée cette satisfaction dès le moment de notre arrivée, autant pour répondre à l'empressement de Cécile, qui brûloit d'embrasser

ſer ſes freres, que pour entrer dans un détail de ſoins qu'elle n'avoit pû prendre encore. J'avois ſçû d'elle, qu'à la ſeule ſollicitation du Recteur, la Cour avoit levé l'ordre qui leur faiſoit une priſon du College. Il avoit fait valoir la converſion de leur mere; & le Miniſtre, informé en même tems qu'ils n'étoient pas ſujets du Roi, avoit marqué beaucoup de regret de s'être laiſſé engager à cette violence. Un procedé ſi honnête ayant achevé de diſſiper toutes mes craintes, je ne regardai point comme un devoir gênant, la viſite que je ne pouvois me diſpenſer de rendre au Recteur.

Cependant je n'entrai point au College ſans un certain frémiſſement, qui étoit comme le reſte de mes anciennes préventions. Il augmenta même, lorſqu'étant introduit, dans la cour je me vis au milieu d'un grand nombre de Peres qui étoient à s'y promener, & qui fixerent curieuſement leurs regards ſur moi. Je leur trouvois une phyſionomie d'eſprit, qui

qui étoit encore rélevée par l'air negligé de leurs perſonnes, au travers duquel un homme qui n'eſt point accoûtumé à les voir en troupe, eſt ſurpris de voir briller des yeux fins, & de remarquer une contenance impoſante. L'Habit de cette Societé, dis-je en moi-même, donne-t-il une apparence de mérite à ceux qui le portent? ou n'eſt-elle compoſée en effet que de gens qui faſſent cet honneur à leur habit? Je compris tout d'un coup que des hommes de ce caractère, qui vivent ſous la même diſcipline, & qui ſe conduiſent par les mêmes principes, ne pouvoient être médiocrement bons ou mauvais; & que, ſoit l'un ou l'autre, ceux qui l'étoient moins, ne pouvoient faire qu'une exception fort légere au grand nombre. Cette penſée n'étoit pas propre à me raſſûrer; les connoiſſois-je aſſez pour ſçavoir entre les mains de qui je venois me livrer? Je traverſois la cour avec un renouvellement de défiance, & les ſalutations que je recevois de tous côtez ne la diſſipoient pas

pas, lorſqu'au ſon d'une cloche je vis ſortir de différentes portes des flots de jeunes gens qui me formerent un ſpectacle auſſi nouveau qu'agréable. Je m'arrêtai au milieu de mes gens, pour ne rien perdre de cette vûë. Je ne me laſſois pas d'admirer une jeuneſſe ſi brillante; & quoiqu'il me fût aiſé de juger que c'étoient les Eleves du College, au nombre deſquels je m'attendois de voir paroître mes enfans, leur multitude, leur propreté & leur bonne grace augmentoient de plus en plus mon étonnement. Il fut interrompu par l'arrivée du Pere Recteur, qu'on avoit averti de ma viſite. Mon premier compliment roula ſur l'objet dont j'étois rempli; & tandis que je lui marquois vivement mon admiration, en lui demandant les noms de ceux dont la phyſionomie avoit le plus d'éclat, j'étois occupé d'une reflexion qui l'auroit charmé s'il l'avoit pû penétrer. Mais il me donna occaſion lui-même de la développer par ſes réponſes. Frappé de lui entendre nommer la principale

No-

Nobleſſe du Royaume, & de n'en pas voir finir le nombre : Eh ! depuis quand, lui dis-je, êtes-vous aſſez bien dans l'eſprit du Public pour être chargez de ce précieux depôt avec une confiance ſi générale ? Il trouva cette queſtion ſinguliere. Ce College, me répondit-il, eſt établi en France depuis plus d'un Siécle, & nous avons toûjours eu la ſatisfaction d'y voir à-peu-près le même nombre d'Enfans, ſans que la confiance du Public ait jamais paru ſe refroidir. Et ce que vous voyez ici, ajouta-t-il, vous le verriez dans toutes les Villes du Royaume où nous avons des Etabliſſemens. Quoi ! repris-je avec une véritable ſurpriſe ; dans le tems qu'on vous a perſécutez, décriez, qu'on vous a chargez de mille accuſations odieuſes, & que le Public a reçû avidement tant d'Ecrits où vous êtes cruellement dechirez, il n'a pas ceſſé de remettre entre vos mains ce qu'il a de plus cher, & de vous confier le plus important tréſor de l'Etat ? Non, me dit-il modeſtement ; &

ſi

si vous aviez jetté les yeux dans nos égliſes, vous y auriez vû conſtamment ce même Public, qui ne s'eſt pas relâché d'une autre ſorte de confiance dans des intérêts encore plus délicats; vous verrez de même qu'elle ne s'eſt pas démentie à l'égard d'une infinité d'autres ſervices auxquels notre profeſſion nous oblige. Mais je vous expliquerai, ajouta-t-il, un myſtère qui paroît vous étonner. Et me prenant par la main, il me conduiſit dans une Salle où il continua de me parler ainſi.

Laiſſons à part, me dit-il, toutes les difficultez qui peuvent arrêter un Proteſtant. Le but particulier de notre Societé, eſt de veiller à la défenſe & au ſoutien d'une Religion qui nous apprend, que ce zèle pour la ſoutenir & pour la répandre, eſt ce qu'il y a de plus agréable & de plus héroïque aux yeux de Dieu, qui en eſt l'Auteur. Ainſi nous ſommes engagez, par un doublé devoir, à la conſerver pure entre nous, & à l'inſpirer aux autres.

Il falloit des moyens qui puſſent nous conduire à cette fin. La ſageſſe de notre Inſtituteur a choiſi les plus naturels, en nous attachant au ſervice du Public par toutes les voyes qui peuvent ſe rapporter à notre deſtination. Au miniſtère ordinaire de l'Egliſe, il nous a fait joindre l'exercice des talens de l'eſprit, le goût même de la politeſſe, & de tout ce que le monde a d'eſtimable au milieu de ſa corruption. Rien n'eſt profane pour nous, ſi nous avons quelque eſpérance d'en faire un uſage qui le ſanctifie. Nous nous livrons à l'étude des ſciences, & nous faiſons profeſſion de les enſeigner : nous ſerions Soldats & Matelots, ſi nous en eſpérions le même fruit. Maîtres d'Ecole en France, Mandarins à la Chine.

Il n'eſt pas difficile de penétrer par quels liens toutes ces occupations peuvent être rapportées à notre but ; mais elles nous ont fait pluſieurs ſortes d'ennemis. Premièrement, ceux qui le ſont de la Religion, & qui cherchent

à

à la détruire ou à l'alterer par des innovations. Notre réſiſtance les irrite. Ils tournent contre nous les armes dont nous nous efforçons de la garantir. En ſecond lieu, les Libertins, qui, par un déreglement d'eſprit dont la corruption de leur cœur eſt la ſource, affectent de jetter du ridicule ſur tout ce qui eſt oppoſé à leurs maximes. Enfin, nos concurrens, ceux qui marchant dans la même carriere ſans tendre toûjours au même terme, s'affligent de voir nos ſuccès plus éclatans. Ils ne conſiderent pas que cette différence vient de celle de nos motifs. Des établiſſemens civils qui ne ſont ſoutenus que par des vûës humaines, ne ſuppoſent point ce déſintéreſſement & cette ardeur que le zèle de la Religion inſpire; ſans compter l'aſſiſtance du Ciel, qui ne manque point à des entrepriſes formées pour ſa gloire. Si nos travaux ſont quelquefois plus heureux, c'eſt que les difficultez nous épouvantent moins, & qu'avec l'aiguillon qui nous preſſe, elles ne ſont jamais

capables de nous rebuter. Cependant la haine, la malignité & l'envie, qui ſont reſpectivement les diſpoſitions habituelles des trois ſortes d'ennemis que j'ai nommez, ne ceſſent point de nous mordre & de nous inſulter. On prétend faire paſſer les mouvemens de notre zèle pour des intrigues d'ambition, notre retenuë pour hypocriſie, notre douceur & notre complaiſance pour moleſſe politique; enfin les plus grands effets de notre ardeur pour la Religion, ces pénibles fonctions de notre miniſtère, ces voyages qui entraînent la privation de toutes les commoditez & ſouvent la perte même de la vie, on les traveſtit en avidité pour l'or, & en paſſion pour tous les objets de l'avarice. Ainſi, notre ſort ordinaire eſt d'eſſuyer des contradictions & des outrages, que la foi nous fait regarder heureuſement comme une partie de notre recompenſe. Mais au milieu de ce déchaînement, qui ſubſiſtera ſans doute auſſi long-tems que nous conſerverons quelque vertu, le Public

Public se declare pour nous malgré lui-même; c'est-à-dire que, malgré le penchant malin qui lui fait prendre du goût à la satire, ne reconnoissant point des ambitieux dans des gens qui rénoncent volontairement aux honneurs; ni des amateurs de l'or, dans ceux qui vivent contens du nécessaire; ni des politiques, dans une societé d'hommes désintéressez, qui ne balancent point à monter sur un échaffaut quand c'est la voye la plus sûre & la plus courte pour aller à leur but; il nous accorde une confiance que nous devons sans doute à son estime, & qui nous venge bien des chimériques applaudissemens qu'il donne quelquefois à nos ennemis.

Je fus si frappé de cette éloquente apologie, & l'impression en fut si forte, qu'interrompant le Recteur, je lui confessai, que je ne connoissois rien de si grand & de si respectable que son Ordre. Cette confiance comme arrachée, sur laquelle je ne pouvois démentir mes yeux, eut pour moi

la force d'une preuve invincible, qui me disposa à croire tout ce qu'il avoit ajouté à son avantage. J'insistai même sur cette refléxion pour la confirmer. Oui, lui dis-je, je reconnois dans les persécutions auxquelles vous êtes exposez, le vrai caractère des hommes, qui est de rabaisser ce qu'ils admirent, & de chercher des défauts dans ce qu'ils estiment. Ils haïssent ce qu'ils ne peuvent mépriser; & la force de la vertu & du mérite les ramene néanmoins à la confiance, qui est une confession forcée de leur injustice. J'ignore, continuai-je, ce que c'est que cette Religion à laquelle vous êtes disposez à faire tant de sacrifices, & quand vous m'avez traité de Protestant, vous me supposiez des connoissances dont je n'ai jamais eu le bonheur de m'occuper. Mais je suis porté à bien juger de ce qui vous inspire tant de zèle, & je loue votre attachement pour un Parti où vous croyez reconnoître la vérité. C'étoit lui donner occasion de se jetter dans les éclaircissemens qu'il m'avoit déja

déja promis. Je n'aurois pû éviter de l'entendre, ſi le déſir que j'avois de voir mes enfans, ne m'eût ſervi de prétexte pour finir cet entretien. Il m'accorda ce que je lui demandois, en me promettant d'avance, que je ſerois content du ſpectacle qu'il alloit m'offrir.

Il me fit traverſer pluſieurs cours, & viſiter divers édifices, où je remarquai beaucoup d'ordre & de propreté. Je fus ſurpris du ſilence que j'y voyois regner, après avoir été témoin de la légereté & des emportemens de joye d'une nombreuſe jeuneſſe à la ſortie des Ecoles. Il m'apprit la diviſion des exercices, & l'exactitude avec laquelle les plus diſſipez ſe rangeoient à leur devoir, au ſoin d'une cloche, ou à la voix d'un Préfet. Les loix qu'ils obſervoient dans leurs jeux & dans leurs études, leur docilité, leur émulation, le ſoin qu'on prenoit de leur former le cœur & les manières par les mêmes dégrez que l'eſprit, les uſages mêmes de leur commerce, & l'at-

tention qu'on avoit continuellement de leur proposer les plus nobles exemples de politesse & de bon goût; enfin toutes les méthodes qu'on employoit pour leur éducation, me firent un récit si curieux & si intéressant, que je ne me lassois point de l'entendre. Nous gagnames l'apartement de mes deux fils, que je trouvai assez commode, pour me flatter qu'ils avoient été traitez avec distinction. Ils me parurent fort satisfaits de leurs exercices, & de la bonté de leurs Maîtres. Le Pere Recteur, qui avoit été informé de mon opulence, me proposa de leur donner un Gouverneur, & me parla avec éloge d'un jeune homme qui se présentoit pour cet office. J'y consentis avec joye, & j'en abandonnai le soin à sa prudence.

En continuant de me faire voir tout ce qui mérite la curiosité d'un Etranger au College de Louis le Grand, il ne perdit point une seule occasion de me rappeller les raisonnemens qu'il m'avoit faits en faveur de sa Compagnie.

L'a-

L'adreſſe avec laquelle il y mêla quelques reflexions ſur l'état de la Religion en Angleterre, ne me laiſſa point douter qu'il ne portât ſes vûës plus loin que le préſent, & que ſon eſpérance ne fût, de tirer un jour quelque utilité de mes ſervices. Je ne lui ſçus pas mauvais gré de ce deſſein, qui répondoit fort bien à l'idée qu'il m'avoit donnée de ſon zèle. Enfin je le quittai avec aſſez d'eſtime, pour demeurer ſans inquiétude ſur la ſituation de mes enfans, & pour me propoſer d'entretenir avec lui quelque commerce.

Il avoit évité de me parler du Malheureux dont ſa Compagnie s'étoit purgée, & je m'étois bien gardé de lui rappeller un ſouvenir ſi déſagréable. Mais, comme ſi ce jour eût été marqué par le Ciel pour effacer dans mon eſprit toutes les traces du paſſé, au moment même qu'il me conduiſoit à mon caroſſe, un Eccléſiaſtique qui étoit à l'attendre, & qui s'étoit informé qui j'étois en me voyant avec lui, s'approcha de nous avec des marques particulie-

res de surprise & de joye. Nous attendimes l'explication qu'il paroissoit disposé à nous donner. Il nous témoigna d'abord, qu'il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux que ma rencontre, dans des circonstances où la commission dont il étoit chargé me regardoit autant que le Recteur; & se faisant connoître pour le Curé de Ruel, il nous apprit qu'il avoit reçû deux jours auparavant les derniers soupirs d'un homme qui avoit emporté beaucoup de remords dans le tombeau. J'avois été appellé, continua-t-il, pour entendre sa confession, & dans l'état où il étoit réduit par une profonde blessure, j'espérois à peine qu'il vécût jusqu'à la fin de mon ministère. Cependant la force de son tempérament l'a soutenu pendant quelques jours, & j'ai eu la consolation de les lui voir passer dans les sentimens d'une vive pénitence. Entre tous les désordres qu'il avoit à se reprocher, il n'a paru si sensible à rien, qu'au malheur qu'il a eu de déshonorer par sa conduite le Corps dont

dont il eſt ſorti. La juſtice du Ciel ayant prévenu l'effet de ſes autres deſſeins, il ſe flattoit qu'un repentir ſincere pouvoit expier ſes intentions; mais le tort qu'il a fait à ſon Ordre eſt un crime conſommé, dont il trembloit que ſon châtiment même ne fût point une ſuffiſante réparation. C'eſt dans cette crainte, ajouta le Curé, qu'il m'a recommandé en expirant, de vous rendre témoignage de ſes regrets, & de vous declarer qu'il s'eſt regardé comme le plus coupable de tous les hommes.

Le Recteur me regardoit timidement pendant cette declaration, & je compris quelle impreſſion il ſouhaitoit qu'elle fît ſur moi; je la reſſentois déja, & je ne fis que la ſuivre, en lui diſant qu'une réparation de cette nature, dans la bouche d'un homme mourant, me paroiſſoit la plus glorieuſe apologie qu'il pût déſirer pour ſon Ordre. Un coupable, ajoutai-je, qui prend le tort qu'il vous a fait, pour meſure de ſes plus cuiſans remords, me doit donner une haute

te idée de votre innocence & de votre vertu. Je partis dans ces ſentimens, & je n'ai jamais eu d'occaſion de les changer.

J'admirai, en retournant chez moi, avec quèl bonheur tout ſembloit concourir à ma tranquillité. Mais je trouvai de nouvelles raiſons de la croire inébranlable, dans le récit qu'on me fit à mon arrivée. Le Duc de Monmouth étoit à Paris, & ſa paſſion pour Fanny ne lui ayant pas permis de retourner à Londres ſans la voir, il lui en avoit fait demander la permiſſion par un Gentilhomme de ſa ſuite. Elle avoit rejetté d'abord cette propoſition avec une juſte colere, & dans l'indignation de lui voir conſerver des eſpérances, elle avoit tourné bruſquement le dos à ſon confident. Mais le témoignage de ſon cœur, & la fierté même de ſes ſentimens, l'ayant bientôt fait revenir de cette première chaleur, elle avoit conçû, que s'il eſt quelquefois permis à une femme de tirer quelque avantage de la foibleſſe des hommes, c'étoit dans l'occaſion qui

qui s'offroit naturellement. Elle connoiſſoit les chagrins de Mylord Clarendon, & combien le Duc de Monmouth, que le Roi ne rappelloit pas ſans quelque deſſein, alloit avoir de part aux intrigues de la Cour. Il lui vint à l'eſprit, de faire uſage du pouvoir qu'elle avoit ſur lui, pour le rendre utile aux intérêts du Comte. Le ſeul embarras qui fût capable de l'arrêter, étoit mon abſence; mais ne pouvant douter que les intérêts de ce cher Comte ne me fûſſent auſſi ſacrez que les miens, elle ſe flatta, non ſeulement de me faire approuver ſa conduite, mais de mériter mes louanges, en faiſant réüſſir, ſans ma participation, un projet dans lequel je ne pouvois entrer avec bienſéance. En effet, elle fit rappeller le Meſſager du Duc, & traitant ſa commiſſion de badinage, elle lui declara plus ſérieuſement, qu'elle pouvoit attendre un ſervice fort important de ſon Maître.

Le Duc fut preſqu'à l'inſtant chez moi. L'air reſpectueux a-

vec lequel il se présenta, fit croître la hardiesse de Fanny. Elle lui parla de l'amour, comme d'une passion qui ne pouvoit entrer que dans des cœurs libres ; & le vôtre, lui dit-elle avec enjoûment, étant aussi occupé par l'ambition que le mien l'est par l'attachement que je dois à mon Mari, nous ne pouvons prétendre l'un de l'autre que de l'estime & des services. Elle lui promit de souffrir ses soins à ce titre, & le flattant jusqu'à lui faire entendre qu'il pouvoit s'acquerir des droits inviolables sur sa reconnoissance, elle lui demanda, s'il étoit disposé à se contenir dans ces bornes. Peut-être que la douceur & les graces qui ne l'abandonnoient jamais, rendirent plus d'espérance au Duc que ce discours ne lui en avoit ôté ; mais la suite ayant trop prouvé qu'il n'étoit point capable de la modération qu'on lui demandoit, il n'étoit pas possible qu'il fût sincere, lorsqu'il promit à Fanny de se contenter de son estime. La joye même qu'il marqua de ce Traité, auroit paru

ſuſpecte à une femme plus verſée dans la galanterie. Cependant, perſuadée par ſes proteſtations, & n'écoutant que l'envie de rendre ſervice au Comte de Clarendon & à ſa famille, elle demeura ſatisfaite du déſintéreſſement avec lequel il lui offrit les ſiens ; & lorſqu'elle me fit ce récit, je fus trompé moi-même par les apparences.

Elle lui apprit donc une partie des inquiétudes du Comte, & les juſtes ſujets qu'il avoit de ſe défier des intentions du Roi. Comme il étoit difficile de ne laiſſer rien échaper d'indiſcret, dans un détail où le Duc étoit lui-même intéreſſé, elle évita tout ce qui avoit quelque rapport à la jalouſie de Charles, & n'attribuant ſa haine qu'à d'anciennes raiſons qui n'avoient jamais éclaté, elle s'expliqua avec force ſur le péril dont le Comte étoit menacé en France, & la Ducheſſe ſa fille en Angleterre. Mylord Clarendon, m'a comblée de bienfaits, ajouta-t-elle ; je lui dois plus que je ne puis lui rendre, & je promets

une

une éternelle amitié à ceux qui mettront ſon repos & celui de ſa famille à couvert. La réponſe du Duc ne fut point incertaine. Soit qu'il ignorât les motifs qui le faiſoient rappeller par le Roi, ſoit que la force de ſa paſſion lui fît ſacrifier ſes propres intérêts, il s'engagea par mille ſermens à faire ſa cauſe de celle du Comte, & il partit extrêmement ſatisfait de l'occaſion qu'il avoit de plaire à Fanny.

Je ne le fus pas moins de ſa réſolution. Sans examiner de quelle ſource elle pouvoit partir, & trop ſupérieur à certaines craintes pour m'allarmer de ſes ſentimens, je ne conſiderai que les intérêts du Comte, que Fanny avoit ſi heureuſement menagez. Monmouth, avec la témérité & la préſomption, qui étoient les vices de ſon caractère, avoit tant de généroſité & de grandeur d'ame, que je croyois une entrepriſe fort bien entre ſes mains, lorſqu'il s'étoit engagé à la faire réüſſir. La paix de mon cœur ſe confirmant ainſi par toutes ſortes de proſ-

peritez

peritez & d'avantages, je me livrai avec ma chere Epouſe à l'admiration des faveurs du Ciel, & je l'invitai à joüir d'un bonheur que rien ne paroiſſoit capable de traverſer.

Je n'ai jamais douté que dans ces premières circonſtances du changement de notre ſort, dans cet âge d'or de notre fortune & de notre amour, Fanny n'ait été auſſi ſenſible que moi à l'eſpérance des plaiſirs qui étoient prêts à ſe raſſembler autour de nous, & que la nouveauté du moins d'une ſituation qui nous promettoit tant de délices, ne fît ſur elle une vive impreſſion. Dans les tendres entretiens que nous nous menagions pluſieurs fois le jour, j'obſervois que ſon ame étoit auſſi penétrée de joye que la mienne, & que ſi elle avoit à ſe faire quelque violence, c'étoit pour en modérer les tranſports. Cette vûë redoubloit les miens. Je l'exhortois à ne pas craindre d'être trop heureuſe, & à ſonger que des cœurs qui s'étoient livrez ſans menagement à la triſteſſe, ne devoient

pas

pas se faire un scrupule de s'ouvrir sans réserve au plaisir. Je parvenois ainsi par mes caresses, autant que par mes discours, à lui faire développer tous les trésors d'amour & de joye qui sembloient chercher encore à se cacher au fond du sien; & la fin de ces délicieux momens, étoit toûjours de nous perdre dans les bras l'un de l'autre, avec si peu d'attention pour ce qui existoit hors de nous, que la ruine de l'Univers n'auroit pas fait de diversion au moindre de nos sentimens.

Cependant elle ne revenoit point de ces transports, sans trouver aussi-tôt dans sa mémoire quelque sujet de défiance & d'inquiétude, qui la ramenoit à des reflexions plus sérieuses que les circonstances ne paroissoient propres à les inspirer. Il sembloit qu'après s'être élevée au-dessus des bornes de la nature, par la force du plaisir, elle ne retrouvât plus assez de liaison dans ses idées, pour revenir tout d'un coup au point d'où elle étoit partie; & qu'un

qu'un reſte de cette triſte habitude où elle avoit vécu ſi long-tems, de ſe livrer à mille craintes vagues & mal éclaircies déterminât naturellement l'attention de ſon ame vers quelque trace qui les renouvelloit encore. Comme elle n'avoit rien de plus préſent ni de plus cher après moi que ſa fille, c'étoit ſur elle ordinairement qu'elle tomboit dans ces agitations. Elle s'allarmoit des moindres nuages qu'elle avoit remarquez dans ſes yeux, ou du plus léger changement qu'elle craignoit pour ſa ſanté. La paſſion de Dom Thadeo, dont elle ne s'étoit pas d'abord effrayée plus que moi, lui parut capable enſuite de cauſer tôt ou tard quelque chagrin à Cécile. Elle m'en parla ſérieuſement. Dans quelque ſilence & quelque reſpect qu'il ſe fût toûjours contenu, elle appréhendoit que des ſoins ſi paſſionnez ne fuſſent importuns à ſa fille, & elle m'apprit même, que ſe faiſant une étude continuelle de penétrer ſes ſentimens, elle y avoit découvert des Semences

ces de chagrin & de triſteſſe qu'elle ne pouvoit attribuer à d'autres cauſes.

Je ſoûris de cette découverte, & l'interprêtant différemment, je lui demandai ſi la mélancolie de Cécile étoit une marque bien ſûre qu'elle ſe trouvât importunée des ſoins de ſon Amant? Je lui faiſois cette queſtion avec beaucoup de tranquillité, parce qu'ayant déja refléchi ſur les ſuites d'une paſſion dont je remarquois continuellement les progrès, j'en avois été ſi peu allarmé, que je ſouhaitois au contraire aſſez de bonheur à Dom Thadeo pour gagner l'eſtime de ma fille. En jettant les yeux ſur l'avenir, je ne me croyois pas ſûr d'obtenir en Angleterre ce dégré de conſideration qui mene aux grandes alliances. Mes richeſſes n'effaçoient pas la tache de mon origine, ſur-tout dans un tems où la mémoire de Cromwel étoit en horreur. Il me ſembloit que le mariage de Cécile avec un Etranger, me mettroit à couvert de cette refléxion, & connoiſſant par des témoignages

ges certains, la naissance & le rang de Dom Thadeo, je ne voyois d'ailleurs rien dans son caractère qui pût m'inspirer de l'éloignement pour sa personne. La reconnoissance que je lui devois, étoit encore un prétexte. A toutes ces raisons j'en joignois une plus forte, qui venoit de ma tendresse infinie pour Cécile. Elle avoit goûté les douceurs de l'amour: son cœur souffroit peut-être d'avoir perdu de si délicieux sentimens; & dans un âge où la nature en fait sentir vivement le besoin, j'aurois voulu qu'elle n'eût pas sujet d'en regretter la privation.

Je fis goûter aisément toutes ces idées à Fanny. Elle entra aussi dans la pensée où j'étois, que les apparences de tristesse qu'elle remarquoit à sa fille, pouvoient venir de quelque alteration dans son cœur, & elle se promit bien d'en démêler promptement la vérité. Mais nous en étions fort éloignez l'un & l'autre, lorsque nous la soupçonnions d'être sensible à l'amour, & toutes nos con-

conjectures n'auroient jamais pû nous faire atteindre à la cause de ses peines.

Tranquilles néanmoins aussi long-tems que nous les ignorames, nous reçûmes avec joye M. Briand, qui nous apportoit de nouvelles lumieres sur le plan de nos plaisirs. Il revenoit accompagné de deux Gentilshommes François, à qui il avoit fait l'éloge de ma Famille, & l'ouverture du dessein que j'avois de mener une vie délicieuse à Paris. C'étoit, me dit-il en nous les présentant, les deux Seigneurs de la Cour qui en connoissoient le mieux tous les agrémens, & qui avoient le goût le plus rafiné pour les plaisirs. Leurs premières offres répondirent fort bien à ce portrait. Ils me proposerent le choix de ce qui étoit le plus en honneur à Paris; Lully pour la Musique, avec les meilleurs instrumens de l'Opera; cinq ou six Gens de Lettres qui passoient pour d'agréables convives, & plusieurs personnes renommées par l'enjouement de leur esprit & de leurs ma-

manières. Quelques soupers, me dirent-ils, donnez de bonne grace à la compagnie qu'ils promettoient de m'amener, suffisoient pour me rendre tout d'un coup célèbre, & pour attirer bientôt chez moi la Cour & la Ville.

Je conçûs par ce discours, que la réputation d'homme libéral & magnifique, étoit regardée comme une partie du bonheur, & je résolus de mettre aussi cet avantage au rang de mes plaisirs. La partie de souper fut liée pour le même jour; & par le zèle de mes trois Guides, tous les Convives qu'ils m'avoient nommez, s'y trouverent réunis. Il y manquoit des Dames Françoises; mais l'ardeur dont j'étois rempli, ne m'empêchoit pas de penser, que l'honneur de mon Epouse demandoit plus de précaution dans ce choix, & n'ayant pas remis bien loin le projet que j'avois formé pour lui procurer des amies, je n'eus avec elle, dans cette première fête, que les Dames qui habitoient ma maison. Elles étoient assez aimables pour faire oublier qu'elles étoient

toient étrangeres. La politeſſe de mes Convives ne leur permit point d'en juger autrement. Après un Concert, digne en effet de la plus brillante Aſſemblée, on ſe mit à table ſous les auſpices de la magnificence & de la joye. Si tout ce qui fut offert m'attira de continuels éloges, l'ardeur avec laquelle tout fut accepté, dut me perſuader qu'ils étoient ſinceres. La converſation s'échauffa par dégrez. Bientôt les récits agréables, les bons contes, les ſaillies fines & piquantes, ſe ſuccederent ſans intervalle. Cent ſortes de vins exquis entretenoient cette aimable chaleur, & l'excellence jointe à la profuſion dans les ſervices & dans les mets, étoit à tous momens un autre aiguillon pour la joye comme pour l'appétit. Quoique je n'euſſe point dans le fond du caractère cette gayeté qui porte à rire & à folâtrer, je me ſentis comme emporté par la force de l'exemple; & ſi je dûs m'en rapporter aux applaudiſſemens que je reçus plus d'une fois, mes idées ne furent pas les moins réjouiſ-

ſan-

ſantes, ni mes ſaillies les moins heureuſes. J'étois enchanté de la ſatisfaction que j'en voyois reſſentir à Fanny, & le ſeul déſir de l'animer à la joye, auroit ſuffi pour m'élever l'eſprit & l'imagination. La nuit nous parut trop courte, au milieu des plaiſirs où le jour vint nous ſurprendre. Nous nous quittames ſi ſatisfaits les uns des autres, que toute l'Aſſemblée brûlant de renouveller cet eſſai, il n'y eut pas un ſeul de mes Convives qui ne s'engageât à remplir conſtamment ſa place à ma table.

La carriere une fois ouverte avec tant de ſuccès, tous les projets de M. Briand parurent s'arranger d'eux-mêmes, & chaque jour m'apporta, comme il l'avoit prévû, de nouveaux goûts & de nouvelles lumieres. Ayant conçû par l'expérience, autant que ſur ſes principes, que la bonne chère eſt le vrai fondement de tous les autres plaiſirs, je me fis une loi de n'épargner ni ſoins ni dépenſes pour ma table, & je pris, dans cette vûë, des meſu-

res qui n'étoient pas encore fort communes à Paris. J'établis à grands fraix des Pourvoyeurs, non seulement dans les Provinces de France où la nature se distingue par l'excellence de quelque production, mais dans les Païs étrangers d'où je pouvois recevoir régulierement quelque mets rare, ou quelque liqueur estimée. Ainsi, tandis que le Nord me fournissoit ses poissons les plus exquis, je tirois du Midi mon gibier, & mes vins du Levant. Je n'aurois pas souffert qu'on eût fait paroître devant moi un plat ou un flacon qui n'eût pas porté un caractère extraordinaire, & que mon Maître d'Hôtel n'eût pas recommandé par un éloge.

L'expérience servit à me convaincre, que je ne m'étois pas trompé dans l'opinion que j'avois des plaisirs de la table, & le mérite autant que le nombre des Convives, que la réputation de la mienne m'attira tous les jours, ne me laissa point douter que tout le monde n'en eût la même idée. Ce fut de-là que le reste de mes plai-

plaisirs tira son cours, comme d'une source vive & féconde où la joye se renouvelloit sans cesse avec le goût de toutes sortes d'amusemens. Les parties de jeux & de promenades, les Bals, les Concerts, les Spectacles, venoient à la suite de ces délicieux festins. L'ordre n'en étoit reglé que par les désirs que le présent faisoit naître, ou par les informations que je recevois des nouveaux amusemens de la Cour & de la Ville. Bientôt les femmes qui se lierent avec Fanny, lui composerent une Cour aussi nombreuse que la mienne. J'avois réussi heureusement à lui procurer l'amitié & l'estime de Madame la Comtesse de ***. Cette Dame se faisant un mérite de lui amener ce qu'elle connoissoit de plus aimable dans son sexe, je vis en peu de jours ma maison aussi brillante que Versailles. Mes apartemens étoient vastes, & meublez avec une magnificence Royale. Ce fut un spectacle charmant pour moi-même que cette multitude de beautez, qui s'empressoient de

careſſer ma chere Epouſe, & qui formoient un cercle autour d'elle. Je ne pris point pour un langage flateur, l'aveu qu'elles faiſoient de ceder à ſes charmes. Fanny paroiſſoit au milieu de cette belle aſſemblée, comme une Reine auſſi aimable que riche & puiſſante, qui doit les reſpects qu'on lui rend, à ſa perſonne plus qu'à ſa dignité, & qui ne s'attire ni la cenſure ni l'envie, parce que tout le monde eſt porté à confeſſer qu'elle mérite les adorations qu'elle reçoit.

Cécile partageoit les éloges qu'on prodiguoit à ſa mere. C'étoit pour moi un redoublement de ſatisfaction, car ces deux chers objets étoient comme confondus dans mon cœur, & je ne diſtinguois pas à laquelle des deux je ſouhaitois plus de plaiſirs & de gloire.

Il ne me coûte point à confeſſer, que dans cette première yvreſſe, où je paſſai plus de trois mois, il ne me vint pas même à l'eſprit que j'euſſe rien à déſirer de plus heureux. Le charme de tant de frivoles amuſemens m'avoit d'abord

bord séduit par sa nouveauté, & sans avoir penétré peut-être une seule fois jusqu'au fond de mon cœur, il m'avoit assez occupé l'esprit, pour me persuader qu'il n'y laissoit plus de vuide à remplir. S'il m'étoit arrivé quelque fois de me rallentir dans la récherche ou dans le goût de mes plaisirs, mon ardeur n'avoit pas tardé à se ranimer, par la pensée que le bonheur d'autrui ne dépendoit pas moins que le mien de mon attention & de ma constance; & ce motif, qu'une passion incapable de se rallentir me rendoit sans cesse présent, avoit toûjours eu sans doute beaucoup plus de force que ma propre inclination pour me porter au genre de vie que j'avois embrassé. Ce n'est pas une excuse que je prépare d'avance à l'étrange égarement dont j'ai commencé la description. Je me dois ce témoignage, qu'ayant cru remarquer fort souvent des traces d'ennui ou de lassitude dans les yeux de Fanny & de Cécile, je n'avois jamais eu tant de zèle pour faire renaître leur vivacité,

que dans ces momens où je craignois que leur dégoût ne vînt du relâchement de mes soins. J'avois poussé le désir de les rendre heureuses jusqu'à perdre alors toutes sortes de menagemens pour ma santé ; & cent fois il m'étoit arrivé de leur sacrifier mon propre goût, pour leur proposer des amusemens que je croyois plus conformes à leur inclination qu'à la mienne.

Ces marques d'ennui & de langueur qui leur échapoient souvent, m'avoient quelquefois frappé jusqu'à me faire naître l'envie de leur en demander la cause ; mais voyant ensuite que leur complaisance se ranimoit, & ne pouvant douter de leur santé, qui étoit dans sa fleur la plus brillante, je m'arrêtois à croire, que ces alternatives n'étoient que l'effet de cette douce fatigue qui suit ordinairement les plaisirs. Alors ma joye croissoit d'autant plus, que c'étoit une preuve de la douceur qu'elles trouvoient à s'y livrer ; & sans me jetter dans d'autres réflexions, je recommençois à les

y inviter avec une nouvelle ardeur. Fanny, toûjours complaisante à l'excès, me remercioit des soins que je prenois pour lui plaire, & se réduisoit seulement à me demander quelquefois, ce que je pensois de certaines parties qui m'avoient coûté beaucoup de fraix & d'embarras. Moi, qui m'arrêtois bien moins à ce qu'elles étoient en elles-mêmes, qu'au plaisir qu'elles avoient pû lui causer, je ne manquois point de prendre cette question pour une marque du goût qu'elle y avoit trouvé, & je croyois la flater beaucoup en les rélevant par de grands éloges.

Mais après s'être fait si longtems violence, elle en vint par dégrez à marquer une répugnance plus ouverte, sur-tout pour les repas du soir, qui traînoient ordinairement fort loin dans la nuit. Elle prenoit occasion des plus légeres incommoditez pour se retirer avec sa fille; & lorsqu'elle avoit pû se derober ainsi sous quelque prétexte, personne n'auroit obtenu l'entrée de son apartement. Elle ne s'en livroit pas plutôt au

ſommeil. J'étois ſurpris, en ſortant de table aux heures de la nuit les plus avancées, de la trouver occupée d'une lecture, ou ſeule à méditer, tandis qu'elle avoit forcé Cécile de ſe mettre au lit pour menager ſa ſanté. De quelques idées qu'elle fût alors remplie, elle prenoit un viſage riant à mon retour ; & paroiſſant perſuadée que je venois de goûter beaucoup de plaiſir, elle me demandoit d'un air ſi libre les circonſtances dont je m'étois le plus amuſé, que je fus encore aſſez long-tems la dupe de cette fauſſe tranquillité. Je lui racontois en effet ce que j'avois trouvé de plus agréable dans les manières & dans les diſcours de mes Convives. Je lui faiſois la peinture des nouveaux viſages, & des caractères ſinguliers. Je riois le premier, pour l'inviter à rire; & rempli comme j'étois de mille choſes réjoüiſſantes que j'avois entenduës, mes diſcours n'étoient ni péſans ni ennuyeux. Elle paroiſſoit y prendre goût, & la ſeule crainte apparemment de diminuer celui que j'affectois d'y pren-

prendre, l'empêchoit de me laisser appercevoir qu'elle en étoit importunée.

Il lui arriva dans cet intervalle un accident, qui servit encore à soutenir de ce côté-là mon illusion, mais qui m'apporta des lumieres sur un autre intérêt dont je commençois à m'occuper fort sérieusement. Dom Thadeo, toûjours aussi attentif à gagner mon estime par l'honnêteté de ses manières, qu'à s'insinuer dans le cœur de Cécile par son respect & par ses soins, amena un jour chez moi une Dame Espagnole, accompagnée d'un homme de la même Nation; & les ayant laissez dans une Salle, pour se donner le tems de m'apprendre ce qu'ils avoient à me demander, il vint me raconter en peu de mots leur avanture. C'étoient, me dit-il, deux personnes qu'il avoit connuës particulierement à Madrid, & que le hazard lui avoit fait rencontrer depuis peu de jours. Leur dessein étoit de passer en Angleterre, pour y jouir d'une liberté qu'ils ne pouvoient espérer dans leur Patrie. Ils avoient besoin d'une re-

commandation, & le désir qu'il avoit de les obliger, l'avoit porté à leur offrir la mienne. Il ajouta, qu'ayant pensé à les présenter d'abord à mon Epouse, qui prenoit plaisir à parler quelquefois leur langue, & qui auroit eu la bonté sans doute de me solliciter pour eux, il avoit été arrêté par des contestations dont il vouloit me faire le Juge avant que d'exécuter son projet: La Dame, continua-t-il, n'est pas d'une condition qui permette tout-à-fait à une femme d'un certain rang de se lier étroitement avec elle, & je la connois néanmoins si séduisante, que Madame Cleveland, tendre & sensible comme elle est, aura peine à se défendre de l'aimer. Je suis persuadé, ajouta-t-il, qu'elle trouvera de la satisfaction dans son entretien, & c'est un amusement que je voudrois lui procurer; mais je me crois obligé de vous avertir, qu'il conviendroit peu qu'elle la vît trop familierement.

Pour en juger mieux, lui répondis-je, il faut que je commence moi-même par la voir; & passant

sant avec lui dans la Salle où il l'avoit laissée, je trouvai effectivement une femme dont la figure étoit aussi prévenante que ses manières & son langage. Elle m'expliqua avec moins de menagement que Dom Thadeo, les raisons qui la conduisoient en Angleterre. C'est l'amour, me dit-elle en souriant; une cause si intéressante m'assûre la protection de tous les cœurs sensibles. J'aime cet homme, ajouta-t-elle en me montrant son Amant; on le persécute en Espagne; je rénonce à ma Patrie pour le suivre. Ce discours, prononcé avec une grace admirable, & mille traits qui me firent juger aussi avantageusement de son caractère que de son esprit, me disposerent à lui rendre tous les services qui dépendoient de moi. Je ne crus pas même, que l'objection de la naissance fût une raison assez forte pour priver Fanny du plaisir de voir une si aimable Espagnole. Le mérite répare la naissance. Je fis faire cette reflexion à Dom Thadeo; & prévenant moi-même l'Etrangere, je lui proposai de

passer dans l'apartement de mon Epouse, qui l'entendroit parler volontiers dans une langue qu'elle sçavoit parfaitement, & d'une Nation à laquelle elle prenoit beaucoup d'intérêt.

J'avois quitté Fanny presqu'au même moment. Je l'avois laissée dans une situation tranquille, & rien n'avoit été capable de la troubler. Cependant à peine eut-elle le tems de jetter les yeux sur l'Espagnole, qu'elle pousa un cri perçant, & prenant sa fille par la main, elle l'entraîna avec la derniere précipitation dans un cabinet qui étoit au fond de son apartement. Madame des Ogeres, ma Belle-sœur & Madame Lallin, qui étoient avec elle, l'ayant suivie immédiatement, je demeurai seul avec Dom Thadeo & les deux Etrangers, qui ne furent pas moins surpris que moi de cette scéne.

Le seul parti que j'eus à prendre, fut de les faire retourner aussitôt sur leurs pas, & sans pouvoir m'imaginer la cause d'un si prompt désordre, je priai Dom Thadeo de faire un moment les honneurs

de

de ma maiſon, tandis que j'allois m'informer de ce qui avoit allarmé mon Epouſe. Je le quittai pour prendre le chemin du cabinet ; mais en approchant de la porte, je fus arrêté par Madame des Ogeres, qui en ſortoit bruſquement, & qui m'entraîna par la main. Dites-moi, commença-t-elle avec chaleur, ſçavez-vous qui vous venez de nous amener ? & n'avez-vous pas dû prévoir l'embarras où vous nous avez jettées ? Ce réproche me parut ſi obſcur, que dans le trouble où il me jetta moi-même, je la preſſai vivement de s'expliquer. Après les craintes, reprit-elle, que le ſeul ſouvenir de l'Iſle de Madere renouvelle tous les jours dans l'eſprit de Madame Cleveland, avez-vous pû lui préſenter une femme odieuſe, qui l'a expoſée au plus affreux péril dont le Ciel l'ait jamais délivrée ? Je compris tout d'un coup que c'étoit cette même Comédienne de Madrid dont Gelin avoit employé les artifices, & je ne fus pas ſurpris de la frayeur que ſa préſence venoit de cauſer à Fan-

ny. M'ayant fait souvent raconter ce que j'en avois appris par les confessions de Gelin, elle avoit traité mille fois de miracle la force qu'elle s'étoit sentie dans cette dangereuse avanture; & jamais effectivement elle n'en parloit sans trembler. Sa frayeur redoubloit encore, lorsque joignant à cette pensée les malefices que Gelin avoit tentez sur elle à Chaillot, elle songeoit que toutes les fureurs de l'enfer s'étoient exercées contre sa vertu, & qu'il avoit falu des prodiges du Ciel pour l'empêcher d'en être la proye. Ces idées l'avoient quelquefois jettée dans des agitations qui m'avoient fait repentir de lui en avoir trop appris. Ainsi, reconnoissant mon imprudence, j'entrai dans le cabinet avec les plus tendres marques de chagrin, & je lui fis des excuses qui appaiserent facilement le sien. Il lui resta néanmoins, de la précipitation avec laquelle elle s'étoit levée, une douleur assez violente au pied pour la retenir pendant quelques jours dans son apartement. Mais loin de s'en affliger, elle

elle tourna en badinage un accident qui devoit la priver des plaisirs que je lui préparois dans une nouvelle Fête dont on m'avoit donné l'idée, & cette affectation d'indifférence, que j'attribuai à la crainte que son incommodité ne me causât trop d'allarme, venoit uniquement de la satisfaction qu'elle avoit d'éviter des divertissemens qui lui étoient devenus insupportables.

Dom Thadeo se ressentit de sa joye, par la facilité qu'elle eut à lui pardonner d'avoir été l'occasion de sa peine. Ses excuses furent simples Il ignoroit l'avanture de Fanny; & l'Espagnole, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à retrouver dans mon Epouse l'Inconnuë qu'elle avoit voulu tromper à Madere, fut elle-même extrêmement surprise d'une rencontre si imprévûë. Il se défit d'elle sur le champ, pour venir réparer une indiscrétion dont on ne pouvoit justement lui faire un crime.

Mais cette avanture devoit avoir d'autres suites. Avec beaucoup d'étonnement, cette femme artifi-

artificieuſe emporta un reſſentiment fort vif du mépris que mon Epouſe avoit marqué pour elle. La vengeance fut ſon premier déſir; & les vûës que cette paſſion lui inſpira, s'accordant avec ſon caractère naturel, qui étoit l'envie de plaire, & de ſatisfaire ſa vanité par des conquêtes difficiles, elle forma le deſſein d'enlever ma tendreſſe à Fanny. Les lumieres qu'elle avoit reçûës de Dom Thadeo ſur les qualitez de cœur & d'eſprit que mes Amis m'attribuoient, lui firent trouver autant de gloire dans cette entrepriſe, que le motif de la vengeance lui fit eſpérer de plaiſirs. Elle conçut que ce n'étoit pas aux voyes ordinaires qu'elle devoit avoir recours. La difficulté qui lui cauſa d'abord quelques embarras, fut celle de lier avec moi quelque commerce. Cependant ſes artifices ne l'abandonnerent pas au beſoin.

Dès le ſoir du même jour, je reçus d'elle un billet fort preſſant, par lequel elle me prioit, ſous le nom d'une Dame Angloiſe qui avoit été dans la confiden-

ce

ce de Cromwel, & qui avoit des ſecrets d'importance à me communiquer, de lui accorder quelques momens d'entretien dans un lieu qu'elle me déſignoit. C'étoit celui où elle étoit logée. Il ne me vint pas la moindre défiance à l'eſprit. Je connoiſſois le nom ſous lequel elle m'écrivoit, & la civilité ſeule m'auroit conduit chez elle, indépendamment de mille autres motifs. Je ne balançai point à m'y faire mener ſur le champ dans mon caroſſe. Elle avoit pris ſoin d'éloigner ſon Amant; & pour prévenir ſans doute le premier mouvement qui m'auroit pû porter à me retirer, en m'appercevant que j'étois trompé, elle m'attendoit dans le cabinet le plus enfoncé de ſon apartement. J'y fus introduit au travers de pluſieurs chambres, dont la propreté annonçoit une femme de diſtinction, & ſa fortune la mettant en état apparemment de vivre avec une certaine ſplendeur, elle étoit dans un déshabillé des plus magnifiques & des plus galans. Je ne la reconnus pas tout d'un coup. Le préjugé

jugé où j'étois, joint au changement de sa parure, me porta d'abord à la saluer en Anglois, & je m'assis même auprès d'elle sans me remettre le moindre trait de son visage.

Cependant, comme elle n'avoit rien compris à quelques mots que j'avois prononcez dans une langue qu'elle ignoroit, elle ouvrit autrement la conversation; & s'étant servie de la langue Espagnole, je ne pus demeurer plus long-tems dans l'erreur. Quelques marques d'étonnement qui m'échaperent aussi-tôt, ne l'empêcherent point de continuer son discours. Elle me conjura d'approuver un artifice innocent, qui étoit bien pardonnable à la passion qu'elle avoit de me connoître, & à la nécessité où elle étoit de se justifier. Le hazard lui ayant fait rencontrer à Paris Dom Thadeo, son ancien Ami, elle n'avoit pû l'entendre parler de l'excellence de mon mérite, sans être piquée d'une vive curiosité de me voir, & ce désir s'étoit bien augmenté, lorsqu'elle avoit appris que je pouvois lui rendre service en Angleterre.

terre. Elle avoit eu quelque chagrin à la vérité de l'accueil injurieux que lui avoit fait mon Epouse ; mais quand elle eût pû prévoir une rencontre à laquelle elle s'attendoit si peu, n'ayant point de reproches à craindre, elle n'auroit pas pensé à l'éviter. Les efforts qu'elle avoit faits pour la retenir dans l'Isle de Madere méritoient bien moins sa haine que sa reconnoissance & son amitié. Affligée donc, qu'un contre-tems si fâcheux m'eût obligé de la quitter, & convaincuë par ses propres yeux, que le portrait qu'on lui avoit fait de moi n'étoit pas flaté, elle n'avoit pû résister à l'impatience de me revoir. Je devois pardonner le petit artifice qu'elle avoit employé, à la vivacité qui est naturelle aux Espagnols, &, si elle l'osoit dire, à l'ascendant de son étoile, qui n'avoit jamais laissé de liberté à son cœur à la vûë d'un homme de mérite. Elle me regardoit d'un air si tendre en me tenant ce discours, & sa rougeur aidoit si adroitement le langage de ses yeux, que si je n'eusse point été prévenu sur son caractère,

ractère, l'amour propre m'eût persuadé infailliblement qu'elle avoit conçû pour moi des sentimens fort tendres ; mais assez défendu par l'opinion que j'avois d'elle, je l'interrompis honnêtement, pour lui faire perdre, par ma réponse, l'espérance qu'elle pouvoit avoir de me tromper.

Ici je confesse que, soit dépit de voir ses avances inutiles, & résolution de triompher de ma sagesse à toutes sortes de prix, soit impétuosité de tempérament, soit excès d'artifice & d'imposture, elle me mit, par une ouverture sans menagement, dans la situation la plus délicate où le goût du plaisir ait jamais exposé ma vertu. Je m'étois levé pour la quitter. Elle m'arrêta par la main, & la serrant assez pour me fixer vis-à-vis d'elle, elle m'addressa toutes ces expressions passionnées qui sont le plus vif langage de l'amour en Espagne. Ses yeux, sur lesquels je ne pouvois éviter de faire tomber les miens, sembloient m'en apprendre encore plus que sa bouche. Son teint s'étoit animé des plus belles couleurs. Tous

ses

ſes charmes étoient expoſez à ma vûë, & je ne remarquois que trop, qu'au moindre ſigne de leur victoire on étoit diſpoſé à m'en laiſſer recueillir toutes les douceurs qui pouvoient me conſoler de ma défaite. Dois-je faire cet aveu à mes Lecteurs? Je fus trahi par mes ſens, qui ſe révolterent aſſez contre ma raiſon, pour me faire tout craindre de ſa foibleſſe. Ils prirent tout d'un coup tant d'empire, que penſant moins à les combattre, qu'à juſtifier leur tyrannie, je mis en déliberation, ſi c'étoit me rendre coupable que d'accepter des plaiſirs qui m'étoient offerts, & que je ne m'étois procurez par aucun déſir qui bleſſât mon devoir. J'ignore quel eût été l'effet de cette refléxion, ſi l'image de Fanny qui vînt ſe préſenter tout d'un coûp à ma mémoire, n'eût comme changé la ſcéne que j'avois devant les yeux. Je ne vis plus qu'elle, & cette douce modeſtie qui accompagnoit toûjours la tendreſſe de ſes regards, me fit rougir d'avoir été ſenſible un moment à des careſſes effrontées, & à un langage dif-

dissolu. Heureusement le Ciel permit, pour confirmer mes forces, que Dom Thadeo se fît entendre dans la chambre qui touchoit au cabinet. Il venoit demander compte à Donna ** de l'avanture qui s'étoit passée chez moi, & sur laquelle son empressement de la quitter pour se rendre auprès de mon Epouse, ne lui avoit pas permis de recevoir d'elle tout l'éclaircissement qu'il désiroit. Je dégageai ma main de celles qui la retenoient encore; & tournant le dos avec une réverence forcée, j'allai au-devant de Dom Thadeo, qui avoit été fort surpris de trouver mon carosse à la porte. Il ne le fut pas moins, de me voir passer rapidement, en lui faisant signe de me suivre. Etant descendu sur mes pas, il se rendit à la priere que je lui fis de monter avec moi dans mon carosse. Mon dessein étoit, de lui raconter de quel embarras j'étois si heureusement sorti; mais la confusion qui me restoit de ma foiblesse, me fit naître tant de distractions tumultueuses, que j'arrivai chez moi sans avoir prononcé un

seul

ſeul mot. Les concluſions qu'il tira de mon ſilence, & qu'il me déguiſa pendant quelques jours, n'apartiennent point à cette Partie de mon Hiſtoire.

Je ne reparus point aux yeux de Fanny ſans quelques ſentimens de honte, que la ſeule vûë d'une Epouſe ſi vertueuſe étoit capable de faire renaître. Cependant le feu d'un amour, qui n'en étoit pas plus alteré, eut bientôt conſumé ces foibles taches. Je repris auprès d'elle toute la tranquillité & toute la joye dont ſa préſence étoit pour moi comme une ſource inépuiſable. Son incommodité l'attachant à ſa chambre, je declarai que ma maiſon ſeroit fermée aux Etrangers juſqu'à ſa guériſon. Envain s'oppoſa-t-elle à cette réſolution, qu'elle regardoit comme un ſacrifice que je lui faiſois de mes plaiſirs. Mon cœur ſentoit déja, que tous les amuſemens auxquels je donnois ce nom, ne le méritoient pas dans ſon abſence. Nous ſoupames en famille dans ſon apartement, & cet ordre dura auſſi long-tems qu'elle fut à ſe rétablir.

blir. Elle en parut si satisfaite, & ses discours rendirent nos repas si enjouez, que je la soupçonnai de se faire cet effort par complaisance, pour me dédommager des plaisirs dont elle s'imaginoit que je me privois pour elle.

Ce fut à la fin d'un de ces soupers domestiques, que je proposai à Madame Riding de nous faire une relation suivie de ses avantures & de celles de Cécile. Peut-être nous l'avoit-elle déja faite plus d'une fois toute entiere, mais par fragment & par parties, dans l'espérance où nous étions toûjours de satisfaire Mylord Clarendon, qui avoit souhaité qu'elle se fît en sa présence. Son absence durant plus longtems qu'il ne nous l'avoit fait espérer, je pressai Madame Riding de ne pas différer davantage un récit qu'elle seroit libre de recommencer à l'arrivée du Comte. Elle nous satisfit dans ces termes.

Fin du Livre Douzième.

HISTOIRE DE MR. CLEVELAND.

LIVRE TREIZIE'ME.

IL ne m'eſt pas difficile de rappeller ces évenemens dont les traces ſubſiſteront toûjours dans ma mémoire. Mais en commençant un récit où je vous annonce beaucoup plus d'infortunes que de faveurs du ſort, je ſuis arrêté par la crainte de mêler quelque amertume à l'heureuſe ſituation où vous êtes. N'exigez pas du moins que je renouvelle d'affreux ſouvenirs, que le changement de votre ſort doit avoir effacez. Je détache de mes Avantures & de

celles de Cécile, tout ce qui peut avoir quelque liaiſon avec les vôtres ; & ſi j'ai quelque eſpérance de vous attendrir, c'eſt par les ſentimens d'une compaſſion ſi douce, qu'elle n'aura rien de pénible & de douloureux.

Nous fumes ſeparées de vous par les Rouintons. Je détourne les yeux de l'horrible image de nos premières frayeurs. La connoiſſance que ces Barbares eurent bientôt de notre ſexe, nous mit à couvert de leur furie. Ils nous releguerent parmi leurs femmes & leurs malades, qui compoſoient une eſpece d'arriere-garde, à quelque diſtance de leur troupe. Nous n'y trouvames point d'autres marques de barbarie, que celles qui étoient naturelles à une Nation ſi féroce ; c'eſt-à-dire que ne leur voyant pour nous aucune apparence de haine, je commençai à me flatter, que notre vie étoit du moins en ſûreté, & que, de quelque côté qu'ils pûſſent nous conduire, nous trouverions tôt ou tard l'occaſion de nous rejoindre.

Cette

Cette espérance s'accrût encore, lorsque je les vis attentifs à nous accorder les mêmes secours qu'à leurs femmes, & disposez à porter Cécile, que ma grosseur leur fit regarder apparemment comme un fardeau trop pesant pour mes forces. Mais le péril auquel ma lassitude nous avoit exposées, étoit trop présent à mon imagination, pour me permettre aucun menagement qui eût l'apparence de foiblesse: si je m'étois arrêtée par un mouvement de désespoir qui m'avoit fait succomber à mes peines, & rénoncer au soin de ma vie, je conçus qu'avec le précieux depôt que le Ciel avoit remis entre mes mains, il ne m'étoit plus permis de penser à mes propres maux, & qu'il faloit attendre du secours & des forces du même pouvoir, qui me faisoit comme une loi de m'en servir.

La résolution que je formai, non seulement de suivre la marche de mes Compagnes, mais de porter constamment Cécile entre mes bras, parut m'attirer quelques marques d'admiration, qui

augmenterent mon courage, en renouvellant ma confiance. Le chemin qu'on nous fit faire chaque jour, ne fut pas auſſi long que je l'avois appréhendé. Tandis que la troupe des Sauvages faiſoit ſes excurſions ordinaires pour la chaſſe, nous avançions avec beaucoup de lenteur, & je m'appercevois vers le ſoir, par l'exactitude avec laquelle ils ne manquoient pas de nous rejoindre, que les lieux du repos étoient reglez. Ainſi mes forces naturelles, joint à la légereté que j'acquis bientôt par la diminution de mon embonpoint, furent ſuffiſantes pour me faire réſiſter à la fatigue d'une longue marche. Je tentai plus d'une fois pendant la nuit, de découvrir le quartier où vous étiez gardez, trop contente ſi j'étois parvenuë ſeulement à vous voir & à vous faire connoître notre ſituation; mais ne pouvant chercher qu'au hazard, je rencontrois toûjours quelques Sauvages, qui ſembloient s'imaginer que je m'étois égarée imprudemment, du moins ſi j'en juge par le ſoin avec lequel

quel ils me faisoient retourner auprès de mes Compagnes.

Je n'ai jamais compris dans quelles vûës ils firent un jour la separation de leurs femmes, pour en laisser une partie derriere eux, tandis qu'ils continuerent leur marche avec le plus grand nombre. Je fus condamnée à rester avec celles qui furent abandonnées. Leur couleur ne permettant point de distinguer si c'étoit tristesse ou maladie qui les tenoit dans un certain abattement, je passai plusieurs jours dans une nouvelle sorte de frayeur, qui venoit autant de la crainte de quelque mal contagieux, que de l'incertitude du sort auquel nous étions réservées. J'avois remarqué qu'il nous étoit mort, dans un espace assez court, plusieurs femmes dont on avoit paru regretter la perte. Cette reflexion me portoit bien à croire, que celles qu'on avoit laissées avec moi, étoient menacées du même malheur, & qu'on n'en avoit pas porté ce jugement sans raison; mais

le Ciel ayant soutenu heureuse-ment la santé de Cécile & la mienne, je ne pouvois penétrer ce qui nous avoit fait traiter avec la même rigueur. On nous avoit laissé d'ailleurs des provisions qui suffisoient pour nous entretenir long-tems dans l'abondance, & quoique les femmes auxquelles nous nous trouvions associées n'eussent pas vû partir sans regret leurs Compagnes & leurs Maris, je n'avois pas remarqué ces transports éclatans dont je me figurois qu'elles n'eussent pû se défendre, si elles avoient été persuadées qu'on les abandonnoit sans retour.

L'unique pensée à laquelle je crus devoir m'arrêter, fut qu'elles étoient atteintes en effet de quelque mal dont on craignoit la communication, & qu'on ne nous avoit laissées avec elles, que pour les empêcher de se plaindre qu'elles fûssent traitées avec moins de menagement que des Etrangeres. Je ne doutai point de cette conjecture, lorsque j'en vis quelques-unes

unes mourir presque subitement, & les autres si peu effrayées de ce spectacle, qu'à peine s'éloignoient-elles des cadavres qui venoient d'expirer à leurs yeux. Elles demeuroient dans la même indolence, occupées par quelque rêverie profonde, ou fixées par une pésanteur léthargique, qui les rendoient comme insensibles à ce qui se passoit autour d'elles. Il s'en trouvoit néanmoins quelques-unes à qui la force & la légereté paroissoient revenir. Elles se levoient alors avec une vivacité surprenante; mais loin de s'arrêter près de leurs Compagnes, ou de penser à leur offrir quelques secours, elles prenoient rapidement le chemin qu'elles avoient vû prendre à leurs Maris, & seules ou accompagnées elles, s'éloignoient & ne reparoissoient plus.

Quelque incertitude qu'il y eût dans mes premières conjectures, elles m'inspirerent assez d'effroi pour me faire prendre de justes précautions contre le danger. Je me retirai avec Cécile à quelque distance de la troupe, & je ne

negligeai pas le ſoin d'emporter une proviſion de vivres. La liberté qu'on me laiſſa de m'écarter, fut une autre preuve qui me fit juger de la grandeur du mal. Je m'occupai pendant quelques jours du triſte ſpectacle qui frappoit continuellement mes yeux. Enfin, la vûë de celles qui paroiſſoient revenir à elles-mêmes, & qui prenoient auſſi-tôt la fuite, me fit naître deux penſées; l'une, que de quelque nature que fût leur maladie, elles ſe croyoient ſauvées du péril lorſqu'elles étoient échapées aux premières atteintes; l'autre, que les Sauvages ne pouvoient être fort éloignez, puiſqu'elles ſe hazardoient ſeules à les ſuivre. Dans une ſituation où je devois craindre à tous momens que l'air ſeul n'apportât la contagion juſqu'à nous, il me vint à l'eſprit de regagner auſſi votre troupe, que je me figurois ou déja renduë dans ſon habitation, ou campée à peu de diſtance. Ce parti me parut ſi facile, & dans quelque vûë que les Sauvages nous euſſent laiſſées avec leurs

leurs femmes, il y avoit si peu d'apparence qu'ils s'offensassent de nous voir de l'empressement pour marcher à leur suite, que je me déterminai à partir sur les traces de la première femme qui pourroit me servir de guide.

Il s'en échapa deux dès le même jour, & je ne manquai point une si belle occasion. Mais je n'avois pas prévû que leur vîtesse surpasseroit la mienne; la joye sans doute de se voir délivrées d'une situation terrible, les faisoit courir avec la légereté d'un oiseau, tandis que ma pésanteur naturelle & le fardeau précieux dont j'étois chargée, rendoient ma marche extrêmement difficile. Je les perdis de vûë en peu de tems. Mon courage n'en fut point refroidi. Je me flatai que dans l'inégalité du terrein, elles reparoîtroient par intervalles, ou que les vestiges de leurs pas suffiroient pour me conduire; & quand j'aurois perdu cette espérance, je n'en aurois pas été plus tentée d'abandonner mon entrepriſe. Toute autre extrêmité ne devoit-elle pas

me paroître plus douce que celle que j'évitois par la fuite, & quels motifs n'étoient-ce pas d'ailleurs que le désir de vous rejoindre & la crainte d'être separée de vous pour jamais ? Ajoutez, qu'après avoir perdu mes deux guides, & m'être efforcée inutilement de les arrêter par mes cris, je pensois encore qu'il pouvoit arriver à quelque autre femme de se mettre en marche par le même chemin, & de me rendre ainsi le secours qui m'avoit manqué.

Je continuai donc d'avancer, en jettant avec une ardeur égale les yeux devant & derriere moi; & plus fatiguée par mon inquiétude que par les difficultez du chemin, la pensée de me reposer ne m'entra point dans l'esprit jusqu'à la fin du jour. Mais remarquant enfin que le Soleil baissoit sur l'horizon, je tombai dans des frayeurs beaucoup plus vives que toutes celles qui m'avoient agitée. Quelle ressource pour une femme timide, dans une si affreuse solitude! Quel remede même contre la faim & la soif, qui commençoient

çoient à me presser ! Le cher Enfant que je portois dans mes bras avoit été enseveli jusqu'alors dans un profond sommeil, & l'agitation de la marche n'avoit servi qu'à le rendre plus tranquille ; mais la nature declarant bientôt ses besoins par des cris & des larmes, ce fut un nouvel avertissement du déplorable état où je touchois, & dont il ne se présentoit rien qui pût me garantir. Cependant ayant conçû que le désespoir n'étoit propre qu'à précipiter tous les maux qui me menaçoient, je m'armai d'une constance que je croirois impossible dans la même extrêmité, si elle n'étoit immédiatement l'ouvrage du Ciel. J'étendis mes regards autour de moi, pour découvrir quelque lieu commode où je pûsse me refugier avant les ténèbres. J'en apperçus un qui me parut tel que je le désirois, avec cette heureuse circonstance, qu'il étoit proche d'un ruisseau, & qu'il nous offroit ainsi tout d'un coup de quoi soulager le plus pressant de nos besoins. Mais avant que de m'y

rendre, je dépoſai un moment mon fardeau ſur le gazon qui m'environnoit, & me proſternant devant le Ciel, dont le ſecours étoit déſormais mon unique eſpérance, je lui addreſſai, dans l'amertume de mon ame, tout ce que je crus capable de l'attendrir en notre faveur. Enſuite me tournant vers l'innocente créature qui continuoit de m'exprimer ſes néceſſitez par des larmes; ne crains rien, lui dis-je, auſſi long-tems que la vie me ſera conſervée, car ma tendreſſe m'inſpire un moyen infaillible de ſoutenir la tienne; mais ſi je ſuis condamnée à périr dans cet horrible déſert, puiſſe le Ciel t'accorder les ſecours qu'il m'aura refuſez! Je gagnai auſſitôt l'azile que la Nature m'offroit, dans un lieu où la malice des Hommes n'avoit jamais profané ſes tréſors. Quelques arbres diſtribuez ſans ordre formoient un bois de peu d'étenduë, & la vûë le penétrant tout d'un coup, il n'inſpiroit point l'horreur que l'obſcurité cauſe à l'entrée d'une épaiſſe forêt.

L'ex-

L'excès de ma soif me fit penser d'abord à l'éteindre. Je m'approchai du ruisseau, & je remarquai avec joye qu'il étoit rempli de Poissons que ma présence n'effrayoit pas. Après avoir satisfait ma soif, je ne doutai point que je n'en pûsse tirer le même secours contre la faim, & sentant de quelle importance il étoit de conserver mes forces, je pris heureusement divers Poissons, que je ne désespérai pas de rendre propres à ma nourriture. Mais j'étois occupée d'un soin plus pressant. Le jour approchoit de sa fin. Quelques gouttes d'eau que je fis avaler à Cécile, ayant arrêté ses pleurs, je pensai à la mettre à couvert pendant la nuit. Trois arbres, qui formoient un triangle regulier, me parurent favorables à mon dessein. J'entourai de feuillage l'espace qu'ils contenoient, & je composai pour elle & pour moi, un lit qui pouvoit nous défendre des injures de l'air.

C'étoit la connoissance que j'a-

vois des périls de la nuit qui m'avoit fait commencer par ce soin. J'avois remarqué, qu'après les chaleurs du jour, l'excès de la fraîcheur étoit pernicieux aux Sauvages mêmes, & les précautions que j'avois vû prendre aux Rouintons, s'accordoient là-dessus avec mon expérience. Je fais cette remarque pour justifier ma conduite. Dans un grand nombre de nécessitez pressantes, je donnois le premier rang à celles qui l'étoient le plus; & quoique la faim en fût une aussi qui commençoit à se faire vivement sentir, je m'imaginois qu'ayant pris quelques alimens avant mon départ, ils suffiroient avec un peu de constance pour me soutenir jusqu'au lendemain. Bientôt la fin du jour ne me laissa plus d'autre lumiere que celle de la Lune. Je n'espérai point dans cette obscurité de pouvoir recueillir ce qui m'étoit nécessaire pour allumer du feu. Ainsi, comptant que le sommeil suppleroit pendant le reste de la nuit,

au

au défaut de nourriture, je me renfermai avec Cécile dans la retraite que j'avois préparée.

Mais j'éprouvai preſqu'auſſi-tôt des maux que je n'avois pas prévûs. Une faim dévorante m'ôta toute eſpérance de repos, & devenant à la fin un ſupplice inſupportable, elle me força de manger les Poiſſons que j'avois conſervez, ſans autre préparation que de m'être couché deſſus pendant une heure ou deux, pour diminuer leur crudité par ma chaleur naturelle. Je me trouvai auſſi bien de ce miſerable repas, que des meilleurs mets. Cécile ayant paru juſqu'alors aſſez tranquille, je commençois à me flatter d'obtenir un peu de repos, & j'écartois même toutes les idées affligeantes qui pouvoient le troubler, dans la ſeule vûë de conſerver ma ſanté & mes forces, qui faiſoient tout le fonds de mes eſpérances. Mais les cris de cette petite infortunée m'avertirent bientôt, qu'elle éprouvoit les tourmens dont je venois de me délivrer. Quelle apparence de lui procurer le même

me soulagement! Je le lui offris néanmoins, & l'avidité avec laquelle elle parut le recevoir, me fit encore mieux connoître l'excès de ses besoins. Cette pensée arrêta mes mains. La nourriture que je lui offrois, me parut moins propre à la soulager qu'à précipiter peut-être la fin de ses jours, & à m'ôter par conséquent le seul bien qui me faisoit encore aimer la vie. Dans un embarras si cruel, je me rappellai la promesse que je lui avois faite en présence du Ciel, & dont je n'avois pas cru l'exécution si proche. C'étoit une idée qui m'étoit restée de quelque ancienne lecture. Je pris Cécile entre mes bras, & regagnant le bord du ruisseau à la clarté de la Lune, je fis pour elle ce qu'elle ignore encore, ce que j'ai enseveli jusqu'à présent au fond de mon cœur, & ce que je ne vous revélerois pas même aujourd'hui, si je ne m'étois engagée à ne vous cacher aucune circonstance de nos Avantures. Un mauvais couteau que j'avois conservé dans toutes mes routes,

tes, me ſervit à m'ouvrir la veine du bras, au hazard ſans doute de me cauſer une bleſſure dangereuſe. Mon ſang ayant commencé auſſi-tôt à couler avec abondance, je le reçûs dans le creux de ma main, & le tempérant par quelques gouttes d'eau que j'y mêlai, je fis avaler cette étrange liqueur à ma chere Cécile. Elle en prit trois fois avec une ardeur qui me confirma ce que j'avois penſé de ſes beſoins. Sa tranquillité revint auſſi-tôt avec ſes forces. J'avoue que mes larmes couloient auſſi rapidement que mon ſang pendant cette triſte opération; mais c'étoit de la tendreſſe de mon cœur qu'elles venoient, plus que de mon incertitude ou de ma crainte. Je l'embraſſai mille fois, après lui avoir rendu un ſervice qui ſembloit m'attacher encore plus à elle & me la rendre plus chere. Je retournai enſuite dans ma retraite, où nous paſſames tranquillement le reſte de la nuit.

Fanny, Cécile, moi-même, & tout ce qu'il y avoit de témoins

moins d'un récit si extraordinaire, nous avions été comme effrayez des préparations par lesquelles Madame Riding avoit commencé ; & dans l'inquiétude de ce qui devoit les suivre, nous l'avions écoutée avec une attention qui ne nous avoit pas permis de respirer. Mais sortant tous à la fois de cette situation, nous nous levames en tumulte autour d'elle, pour lui marquer autant d'admiration que de tendresse & de joye. Fanny lui serroit les mains, sans pouvoir exprimer ce qu'elle sentoit. Cécile étoit suspenduë à son col, & recommençant sans cesse à l'embrasser, elle ne trouvoit pas plus d'expressions que sa Mere. Tous les autres la félicitoient d'une action dont l'Histoire ne fournit peut-être aucun exemple. Enfin, j'interrompis ces acclamations, & plus émû que personne par l'étenduë que je donnois à mes reflexions : O, générosité ! m'écriai-je, qui surpasse tous nos éloges ! Mais c'est à moi que les félicitations doivent être addressées. A toutes les faveurs dont

dont le Ciel me comble, il joint donc le bien ineſtimable de trouver dans mes Amis une ame héroïque, & des épreuves de conſtance & de zèle, qui ſuffiroient ſeules pour faire le bonheur d'un cœur ſenſible ! Madame Riding me ſupplia de modérer ce tranſport, & croyant ſes ſervices trop payez, me dit-elle, par des témoignages de reconnoiſſance qui lui étoient plus précieux que ſon ſang, elle nous demanda un renouvellement d'attention pour la ſuite de ſon récit.

Le retour de la lumiere, reprit-elle, m'apporta des conſolations qui me firent perdre le ſouvenir de cette fâcheuſe nuit. Après avoir appréhendé de mourir par la privation des néceſſitez les plus communes, il me fut bien doux, aux premiers rayons du Soleil, lorſque mon inquiétude m'eut fait parcourir le petit bois qui touchoit à ma cabane, de trouver quantité d'arbres qui portoient naturellement d'excellens fruits, & ſur les bords d'un ruiſſeau une multitude prodigieuſe de nids, qui contenoient

noient, ou des oiseaux nouvellement éclos, ou des œufs encore plus propres à nous servir de nourriture. Les Rouintons negligeant des alimens si légers, ce ne fut point leur exemple qui me donna la hardiesse d'en faire l'essai ; mais je me souvins que nous l'avions fait heureusement avec les Abaquis. Il me manquoit du feu. Un champ voisin me fournit des cailloux, & le tronc des arbres une mousse propre à s'embraser par la chaleur des étincelles. Je mis sur le champ toutes ces découvertes en usage. Mon industrie m'en fit tirer tant de succès, que je me rassurai sur toutes les craintes qui m'avoient allarmée.

C'étoit un malheur de moins ; mais la liberté d'esprit que je me sentis renaître, ne me rendit que plus de sensibilité pour tout le reste de mes infortunes. Le seul doute de votre sort étoit capable de me causer seul une mortelle agitation, & cent fois, dès le premier jour, je me sentis portée à me remettre en marche, pour vous suivre à toutes sortes de risques.

Les

Les espérances qui pouvoient me retenir, ne portant que sur les femmes que j'avois laissées derriere moi, il me sembloit que je gagnois peu à les attendre, & que la même dureté ou les mêmes erreurs qui en avoient rendu deux sourdes à mes cris, ne me permettoient gueres d'espérer plus de compassion de leurs pareilles. Cependant cette ressource me parut encore préférable aux dangers où je m'exposois en partant sans guide ; & je ne l'abandonnai qu'après avoir passé inutilement plusieurs jours à l'attendre.

Le fruit que je tirai de ma premiere épreuve, fut d'apprendre à me passer du secours d'autrui, pour découvrir & pour préparer mes alimens. Cette facilité que j'acquis avec peu de travail, fortifia mon courage lorsque je me déterminai à partir. J'étois persuadée qu'après une si longue route que nous avions faite avec les Sauvages, nous ne pouvions être fort éloignées de leurs habitations. J'avois déja fait ce raisonnement en voyant leurs femmes

mes s'échaper ſeules, & ma penſée eſt encore aujourd'hui, qu'elles ne ſe ſeroient point écartées ſans avoir quelque certitude de leur route. D'un autre côté, la préſence de la mort avoit pû leur faire entreprendre quelque choſe au hazard, & cette alternative, ſur laquelle je raiſonnois auſſi, ne faiſant que groſſir à mes yeux le péril, je ne voyois de part & d'autre que des raiſons preſſantes d'avancer, ſoit pour m'aſſurer le bonheur de vous rejoindre, qui étoit mon unique déſir, ſoit pour vous derober au danger de la mort, que nous n'avions pû éviter que par la fuite. Enfin, l'inſpiration du Ciel, qui ne manque point d'entrer ſans doute dans les entrepriſes où ſa Providence eſt ſi particulierement intéreſſée, ſes vûës ſur Cécile & ſur moi, des conſeils plus profonds & plus ſages que toutes mes refléxions, me déterminerent à marcher devant moi, ſans autre guide que ma tendreſſe pour Cécile & mon courage.

Le chemin que je fis chaque jour fut

fut proportionné, non seulement à mes forces, mais encore aux commoditez qui s'offroient pour passer la nuit. Ainsi, sans avoir de regle sûre pour juger de la longueur de ma route, je me figure que je n'ai jamais fait plus de quatre lieuës dans un même jour. Mais quelle idée prendrez-vous de l'espace que j'ai parcouru, si je vous apprens que j'ai marché près d'une année entiere, en m'obstinant toûjours à suivre la même méthode. Il me devint trop clair, après quelques jours de marche, que j'avois manqué vos traces, & je perdis tout-à-fait l'espoir de vous retrouver avec les Rouintons. Je n'osois arrêter mes pensées sur d'autres sujets de crainte, qui regardoient la sûreté de votre vie. Cherchant au contraire à me persuader, que vous auriez employé tous vos soins pour vous dérober aux caprices de ces Barbares, j'aimois à penser que vous aviez pris, comme moi, le parti de traverser l'immense désert où j'étois, & je me repaissois quelquefois de l'espoir de

de vous rencontrer. J'avois du moins celui de vous réjoindre dans quelque Païs habité, ou dans quelque Port, vers lequel je m'imaginois toûjours avancer. En un mot, je fermois les yeux ſur tout ce qui étoit capable de me jetter dans un affreux déſeſpoir, pour ne les ouvrir qu'à des motifs vagues de conſolation & d'eſpérance qui eurent la force de calmer mon imagination.

Il ne faut pas douter que, marchant ſans lumieres & ſans regle, je n'aye fait ſouvent de vaſtes circuits qui m'ont peut-être ramenée ſur mes pas. Les rivieres, les montagnes, les forêts épaiſſes, m'arrêtoient néceſſairement, & je prenois le parti de les côtoyer par de longs détours. Un bonheur dont je ne puis trop remercier le Ciel, & qui m'a penétré mille fois d'étonnement, c'eſt qu'au milieu d'un déſert qui eſt la retraite des bêtes les plus farouches, il ne me ſoit jamais arrivé d'en trouver une qui ait pû me cauſer de l'épouvante; & par une autre faveur dont je ne reſſentis pas moins le prix,

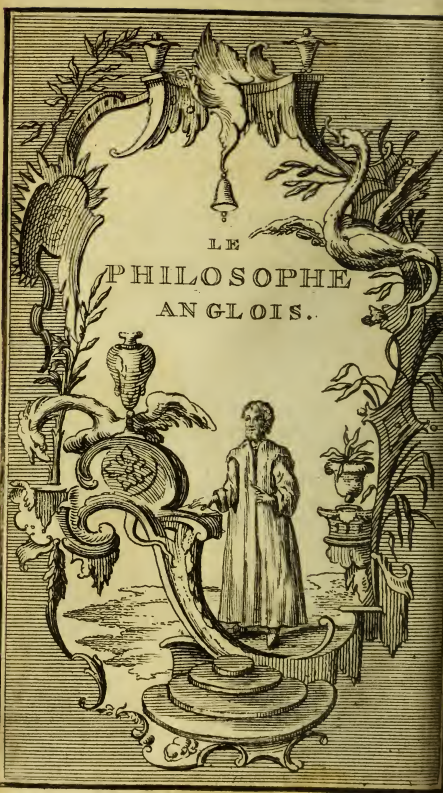
prix, mon imagination, comme fermée à toutes sortes de craintes, ne se représenta pas même ce qui auroit été capable de l'allarmer. Si les cris de ces monstres frapperent quelquefois mes oreilles pendant la nuit, c'étoit de si loin, que l'impression n'en fut jamais assez forte pour troubler mon repos. Cependant la commodité des arbres me faisoit choisir ordinairement mon azile à l'entrée du premier bois que j'appercevois vers la fin du jour. Je me déterminois toûjours pour quelque triangle, par la facilité que j'avois à le munir de branches & de feuillages; à moins que le hazard ne me fît découvrir, à l'abri d'une colline ou d'un rocher, quelque grotte, dont il m'étoit encore plus facile de boucher l'ouverture. Dans ma marche je choisissois aussi, pour me reposer au milieu du jour, la côte de quelque forêt, où je me sentois attirée par l'ombre & la fraîcheur. J'aurois appréhendé de m'y engager; mais je n'en étois que plus tranquille, lorsque j'étois cou-

verte par une banniere si épaisse. Il ne manquoit rien à mes désirs, s'il se trouvoit à peu de distance quelque fontaine ou quelque ruisseau. Avec la facilité d'y apprêter nos alimens, j'avois celle de rafraîchir Cécile dans les flots d'une eau pure ; ce soin me paroissoit aussi utile à sa santé, qu'il étoit nécessaire à la propreté continuelle où je m'efforçois de l'entretenir. Dans les chaleurs excessives, qui me faisoient craindre qu'une peau mal apprêtée ne fût pour elle une couverture incommode, je l'enveloppois de fleurs & d'herbes odoriferantes. Vous l'auriez prise pour l'Amour, paré des simples ornemens de la nature. Sa langue commençoit à se délier. Quelques mots que je lui faisois déja prononcer, ses tendres soûris, ses innocentes caresses, faisoient pendant des heures entieres mon amusement & ma consolation. Je m'accoûtumai tellement à cette vie sauvage, que lassée de mes courses, & charmée de certains lieux où la nature m'offroit ainsi tout ce qui con-

convenoit à mes néceſſitez préſentes, j'aurois pris aiſément le parti d'y fixer pour jamais mes pas & mes déſirs, ſi l'eſpérance de vous rejoindre n'eût ſans ceſſe ranimé mon courage contre toutes les difficultez qui me reſtoient à ſurmonter.

Elles devoient néanmoins changer de nature. J'étois deſtinée à goûter une eſpece de repos, qui n'auroit point été ſans agrément après de ſi longues fatigues, s'il n'avoit été empoiſonné par d'autres inquiétudes. Mon récit n'a pû flatter juſqu'à préſent que la tendreſſe de votre cœur, par les douceurs de la compaſſion: Attendez-vous ici à la ſurpriſe que des évenemens merveilleux ſont capables d'inſpirer.

Fin du Tome Sixième.


LE
PHILOSOPHE
ANGLOIS.

LE

PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE

DE MONSIEUR

CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWELL,

ECRITE PAR LUI-MEME.

TRADUITE DE L'ANGLOIS,

Et enrichie de Figures en Tailles-douces.

NOUVELLE EDITION.

TOME SEPTIEME.

A AMSTERDAM et A LEIPZIG,

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

MDCCXLIV.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE Mr. CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE QUATORZIE'ME.

UN jour qu'ayant traverſé une Plaine vaſte & ſtérile, je cherchois un azile pour la nuit, je découvris entre deux Montagnes qui terminoient l'horiſon, un Mur fort élevé, dont le ſommet étoit encore ſurpaſſé par le feuillage d'un grand nom-

bre d'arbres. En le suivant des yeux, j'observai qu'il s'étendoit d'une montagne à l'autre, & qu'il paroissoit servir à boucher la gorge qui laissoit naturellement un passage dans la plaine. En un mot, c'étoit un ouvrage de la main des Hommes, & qui annonçoit même une industrie plus rélevée que celle des Sauvages. Mais je ne m'arrêtai à cette reflexion que pour bénir le Ciel, qui m'offroit enfin ce que j'avois cherché avec tant d'ardeur; & dans le premier mouvement de ma joye, je ne pensai qu'à m'approcher du terme de tous mes désirs. Le soleil étoit si bas, que malgré tous mes efforts, il me fut impossible de gagner le mur avant la nuit. Quelque bruit que je crus entendre dans l'éloignement, acheva de me convaincre que j'étois près d'une Ville, ou de quelque habitation réguliere. C'étoit assez pour faire naître tout d'un coup la plus douce tranquillité dans mon cœur. Cette nuit, pour la première fois, je negligeai toutes les précautions dont je m'étois fait une habitude, & me bornant à garantir Cécile des

des injures de l'air, j'attendis impatiemment le jour.

Il ſe leva ſi clair & ſi ſerein, que j'en tirai des augures encore plus heureux. Mes regards s'étant promenez long-tems au long du mur, je n'apperçus point de porte à laquelle je pûſſe m'addreſſer; mais en levant les yeux, je découvris quantité de figures humaines qui m'obſervoient attentivement, & qui paroiſſoient ſe communiquer leurs refléxions. J'étendis les bras vers eux, & leur montrant Cécile qui étoit à terre auprès de moi, je les invitai par mes ſignes à nous accorder leur ſecours. Ils ne balancerent point à me répondre par d'autres ſignes que je crus comprendre. Sur le champ, je leur vis préparer une machine qu'ils laiſſerent couler juſqu'à moi, & de laquelle ſortirent deux hommes, qui m'aborderent avec beaucoup de douceur; je n'entendis point leur langage, mais je fus frappée de leur politeſſe & des marques d'admiration qu'ils firent éclater à la vûë de Cécile. Leur viſage étoit blanc;

& je crus démêler dans leurs regards, qu'ils étoient surpris de trouver la même couleur dans un Enfant qui n'étoit point de leur Nation, & qui leur étoit présenté d'une manière si extraordinaire. J'étois si alterée par mes fatigues & par les ardeurs continuelles du Soleil, que ne me voyant pas d'ailleurs autrement vêtuë que la plupart des femmes Sauvages, ils me prirent pour une fugitive de quelque Nation voisine. Je n'entrerois pas dans ce détail de leurs premiers sentimens, si je ne les avois sçû d'eux-mêmes dans la suite, après avoir appris leur langue. Vous ne serez pas surpris, par la même raison, que je vous explique tout d'un coup quantité de circonstances qui ne me furent pas d'abord si faciles à penétrer. Cette Nation, la plus douce peut-être & la plus polie qui existe dans l'Univers, m'a laissé un souvenir si tendre de ses bienfaits, que j'ai regretté mille fois de n'avoir pas eu assez de lumieres pour me faire des idées justes de la situation du Païs, & pour me mettre en

état

état d'en ouvrir la route à nos Voyageurs. Si ce n'eſt pas le déſir des richeſſes qui pourroit les y conduire, ceux à qui la vertu eſt chere, iroient en admirer les exemples, qu'on ne trouve pas dans des Régions plus riches & plus éclairées.

Sans porter ſi loin mes eſpérances, je fus excitée par la douceur de ceux qui s'approcherent de moi, à me rendre avec confiance à leurs invitations. Ils me firent paſſer par une porte que je n'avois pas apperçuë. Et me trouvant environnée tout d'un coup d'un grand nombre d'hommes qui leur reſſembloient, & qui portoient de long bâtons armez d'un fer pointu, je n'eus pas de peine à deviner que c'étoit un corps de Troupes qui gardoient la porte. Leur Chef, que je diſtinguai par la déférence que les autres avoient pour lui, me fit quelques interrogations, qu'il interrompit lorſqu'il eût remarqué que je ne les comprenois point. Il prit Cécile entre ſes bras, & l'ayant careſſée long-tems, il la remit entre les

miens. Quelques-uns de ſes Compagnons, touchez apparemment de l'état où ils la voyoient, me préſenterent un morceau d'étoffe fort nette, dont je l'enveloppai auſſi-tôt. Ils parurent ſurpris de la facilité avec laquelle je donnai une certaine forme à cet habillement, & ils conclurent que je n'étois d'aucune des Nations qui leur étoient connuës. Leurs propres habits étoient du même drap; c'eſt-à-dire de laine griſe, travaillée aſſez groſſierement, mais tirant pour la forme ſur le juſte-au-corps de l'Europe.

Dans cet intervalle j'avois eu le tems d'obſerver, que le lieu où j'étois avoit beaucoup de reſſemblance avec nos Villes. Les maiſons étoient de brique, les ruës percées avec méthode, & quoique cette petite place ne ſervît de ſéjour qu'aux gardes du mur, elle ne manquoit ni de propreté ni d'agrément. J'y remarquai même des jardins, qui ne me parurent point ſans art. Les arbres y étoient en grand nombre, & j'en admirai les fruits. La première

idée

idée dont je pris plaisir à me flatter, fut que j'étois tombée dans une Colonie de quelque Nation de l'Europe dont j'ignorois la langue. Le Chef des gardes m'ayant fait servir quelques alimens, grossiers à la vérité, mais cuits, & d'assez bon goût pour se faire manger avec appétit, je conçus, par les préparatifs que je vis faire à la porte de sa maison, que j'allois être transportée dans quelque autre lieu. On atteloit à une petite voiture, deux animaux dont l'espece m'étoit inconnuë. Je ne me fis pas presser pour m'y laisser conduire, & sentant croître ma confiance à chaque démarche de mes Hôtes, j'y montai avec Cécile, que je tenois toûjours dans mes bras. Ils paroissoient aussi surpris de me voir entrer tranquillement dans toutes leurs vûës, que j'étois satisfaite de leur trouver constamment la même douceur & les mêmes apparences de politesse.

Ainsi n'ayant aucune allarme sous la conduite d'un Cocher & de deux Gardes, qui avoient pris

place avec moi dans ma voiture, je traversai une campagne assez riante, où j'apperçus de tous côtez des traces de culture, & des maisons qui n'avoient pas l'air negligé. La disposition des collines ne me permettoit pas de porter bien loin mes observations ; mais après une marche d'environ quatre heures, je découvris une Ville fort étenduë. Mes guides s'attendoient à me voir donner quelques signes d'étonnement. Je jugeai de leur pensée, par le soin qu'ils avoient de me faire remarquer ce qu'ils croyoient le plus propre à me causer de l'admiration. De mon côté je tâchois de leur faire entendre, que ce spectacle n'étoit pas nouveau pour moi. Enfin nous arrivâmes aux portes de la Ville, qui étoient sans défense & sans gardes. Au premier coup d'œil les ruës me parurent belles, & les maisons fort bien rangées. Les Habitans, qui me prirent apparemment pour une Sauvage des Nations voisines, nous laisserent passer sans curiosité. Je n'avois point vû de fem-

femmes jusqu'alors. J'en distinguai plusieurs à la différence de l'habillement. Elles étoient, comme leurs maris, beaucoup plus blanches que le commun des Sauvages, & leurs robes, d'une laine plus fine que celles des Hommes, les couvroient jusqu'aux talons.

L'édifice à l'entrée duquel on me fit descendre, me parut si supérieur à tous les autres, par sa beauté & par son étendue, que je le reconnus aisément pour le Palais du Chef de la Nation. Je fus introduite dans une vaste salle, au milieu de plusieurs hommes armez qui composoient la garde du Prince. Ils me regarderent avec negligence, se figurant, comme les autres, que j'étois une Sauvage. Je demeurai assez long-tems parmi eux, tandis que mes guides rendoient compte au Prince des circonstances de mon arrivée. Enfin, sur le signe qu'on me fit d'avancer, je traversai plusieurs chambres, qui étoient meublées avec moins de magnificence que de

propreté, & je n'eus pas besoin, en entrant dans celle du Prince, qu'on prît la peine de me le montrer, pour me le faire connoître.

Il étoit assis, suivant les usages de l'Europe. Son habit étoit d'une blancheur éblouissante, & n'avoit que cette marque qui le distinguât des autres ; mais l'air respectueux de quelques Officiers qui étoient autour de lui, me permettant encore moins de m'y méprendre, je m'approchai de lui avec une contenance modeste ; & au hazard de n'être point entenduë, je lui exprimai en Anglois, la satisfaction que je ressentois, après tant d'infortunes, d'être tombée dans une Nation si généreuse.

Si mon discours ne fut compris de personne, mon action & les mouvemens de mon visage, furent heureusement entendus. Je remarquai par l'impression qu'ils firent sur le Prince, qu'il ne s'arrêtoit point à mes misérables habits, & que l'idée qu'il prenoit de moi, le jettoit dans des reflé-

xions

xions profondes. Il les communiqua à ſes Courtiſans, & leur curioſité paroiſſant augmenter, ils prirent Cécile, qu'ils lui firent voir de près, & pour laquelle il marqua encore plus d'admiration. Il donna ordre auſſi-tôt qu'elle fût portée à l'apartement de la Princeſſe. Le mouvement que je leur vis faire pour ſortir avec elle, me cauſa de l'inquiétude. Ne penétrant point leur deſſein, je me diſpoſai à les ſuivre, & l'on ne penſa point à s'y oppoſer.

Quand j'employe les noms de Prince & de Courtiſans, je ne veux point vous faire naître des idées de grandeur & de richeſſes; mais je n'ai pas d'autres termes pour mettre une juſte différence entre le Chef d'une Nation, & des ſujets fort empreſſez à lui obéïr. Figurez-vous d'ailleurs une ſocieté de gens ſimples, qui ne connoiſſent point d'autres biens que ceux de la nature, & qui ne ſe propoſent pour but que de mener une vie tranquille, ſous la conduite d'un Maître auſſi ſimple qu'eux; inſtruits néanmoins

de plusieurs de nos usages, par un hazard dont ils ont sçû profiter, & assez heureux pour avoir établi sur ce fondement une sorte de politesse & d'agrément dans leur commerce. Toutes les observations que je fis parmi eux, avant que d'être parvenuë à les entendre, me causerent autant d'admiration que de surprise.

Je fus frappée particulierement de la propreté & des agrémens de leurs femmes. La Princesse se faisoit distinguer, aussi aisément que son Mari, par son air & par sa parure. Sans affectation de magnificence, elle étoit vêtuë si galamment, que je crus remarquer des traces de notre goût dans sa coëffure & dans ses habits. Elle n'étoit point sur un trône, mais les femmes qui l'environnoient étoient sur des chaises beaucoup plus basses que la sienne, & dans tout le reste j'observai la même subordination entre elle & ses sujettes. Leurs mouvemens, plutôt que leurs discours, me firent juger, qu'avant que de présenter Cécile à la Princesse, on vouloit

la

la revêtir plus décemment, & j'admirai la propreté des habits qu'on lui deſtinoit. Mais la Princeſſe parut ſouhaiter de la voir dans l'état où je l'avois apportée, & ce ne fut qu'après l'avoir conſiderée long-tems, avec mille refléxions que je ne pus comprendre, qu'elle la fit vêtir à ſes yeux, & qu'elle commença à la careſſer.

Quelque idée qu'on eût priſe de nous, je jugeai, par le ſoin avec lequel nous fumes traitées, que nous n'étions point regardées comme des Sauvages, ſur-tout lorſqu'après m'avoir offert auſſi des habits aſſez proportionnez à ma taille, on me vit non ſeulement les accepter avec empreſſement, mais m'en revêtir avec une facilité dont toute l'aſſemblée parut ſurpriſe. Nous fûmes menées dans une maiſon, où l'on me fit connoître par divers ſignes, qu'il dépendoit de moi d'y faire ma demeure. Je me ſervis aſſez heureuſement du même langage pour faire entendre que j'acceptois cette offre. La chambre où l'on

me laiſſa avec Cécile, étoit propre & commode. Ceux qui habitoient la même maiſon, continuerent de m'offrir toutes ſortes de ſecours & de ſervices.

A peine fûmes-nous libres, que tournant tous mes ſentimens vers le Ciel, je le remerciai du fond du cœur de tant de faveurs ineſpérées. Cécile étoit déſormais à couvert de ce que j'avois appréhendé ſi long-tems pour ſa vie. Dans quelque partie du monde que je vouluſſe me ſuppoſer, il me ſembloit impoſſible, qu'une Nation auſſi policée que celle où j'étois, fût ſans liaiſon avec les Colonies de l'Europe, ou même qu'elle n'en fût pas une, dont je ne tarderois gueres à parler le langage. Avec beaucoup de mémoire & d'impatience, je me promis de n'être pas ſix ſemaines à me faire entendre; & ſur combien de points ma curioſité n'avoit-elle pas à ſe ſatisfaire?

L'ardeur avec laquelle je m'attachai à cette étude, fut ſi vive & ſi conſtante, que je ne trouvai point

point de difficultez capables de m'arrêter. Mes Hôtes s'appercevoient avec étonnement de mes progrès ; & communiquant leur admiration au Prince & à toute la Ville, ils disposerent tout le monde à me voir sortir de ma retraite comme un prodige qui surpassoit toutes leurs idées. J'avois refusé avec constance de paroître à la Cour, & dans tous les lieux où je ne me croyois invitée que pour être donnée en spectacle. Cécile n'étoit pas sortie de mes bras, & toutes les instances que j'avois essuyées de la part même de la Princesse, n'avoient pû me faire relâcher de ma résolution. Enfin je m'étois proposé de ne me livrer au Public, qu'après avoir acquis une parfaite connoissance de la langue, & m'être procuré quelques lumieres sur ma situation.

Je parvins à ce but, plus promptement que vous ne sçauriez le croire. L'étonnement de ceux qui vivoient avec moi, augmentant à mesure que mes discours devenoient plus clairs & plus libres,

bres, je me vis bientôt affiégée d'une multitude de curieux, que leur témoignage attiroit pour m'entendre. Ma première attention fut, d'éviter toutes les ouvertures auxquelles ils s'efforçoient de m'engager. Je penſois à me faire un mérite auprès du Prince, de la confiance que je ne voulois avoir que pour lui ; & ne doutant point qu'il ne fût ſenſible à cette préférence, ma réponſe aux queſtions importunes qui m'étoient renouvellées à tous les momens du jour, étoit tournée d'une manière ſi propre à le flatter, qu'il m'en fit faire pluſieurs fois des remercîmens. Cependant j'eus ſoin dans cet intervalle, de démêler parmi ceux qui m'approchoient, un homme aſſez ſenſé pour me donner de juſtes explications ſur mille choſes dont je brûlois d'être éclaircie. Voici le premier compte qu'il me rendit de l'origine & de l'état de ſa Nation.

Il y avoit environ cent cinquante ans (& c'étoit remonter par conſequent fort près de la pre-

première découverte des Indes) qu'elle reſſembloit, me dit-il, à celles de quantité de Sauvages qui habitoient encore les Païs voiſins, & qui étoient menacez de conſerver toûjours leur ancienne férocité. Elle étoit, comme les autres, ſans loix, ſans diſcipline, nuë, accoûtumée à mener une vie errante, & à ſe nourrir, ſans préparation, des animaux qu'elle tuoit dans les forêts. La couleur des deux ſexes étoit olivâtre, & ce qu'il regardoit comme le plus triſte état dont ſes ancêtres euſſent été délivrez, il n'y avoit parmi eux, ni principes de Religion, ni regles de morale.

Dans cet horrible aviliſſement, qui déshonoroit la nature, un Sauvage qui avoit diſparu pendant pluſieurs années, & qui avoit rejoint ſes compagnons lorſqu'ils ne s'attendoient plus à le revoir, entreprit de les faire changer de vie & d'inclinations, à l'exemple d'un autre peuple, avec lequel il ſe vantoit d'avoir vécu fort heureuſement. Il en avoit appris quantité de choſes qui lui attirerent

rent en effet l'admiration de tous les Sauvages; mais les ayant aſſemblez pluſieurs fois, pour leur propoſer le changement qu'il déſiroit, il ne put faire goûter au plus grand nombre des idées qui choquoient leurs anciens uſages. Après bien des efforts inutiles, il reſſerra ſes vûës à une ſeule Nation, qui avoit toûjours été diſtinguée par ſa douceur, & tâchant ſeulement de gagner parmi les autres un certain nombre de particuliers qu'il trouva plus diſpoſez à l'écouter, il compoſa de ce mélange un corps aſſez conſiderable, auquel il donna des loix qui ſe perpétuerent conſtamment.

Tels furent les premiers éclairciſſemens que je reçus, & je les ſepare de quantité de circonſtances fabuleuſes, qu'il me fut aiſé de diſtinguer dans le récit d'un homme ſimple, qui n'avoit point d'autres lumieres que la tradition de ſes Peres. Je lui demandai le nom de ſa Nation, & quelle étoit celle d'où leur Fondateur avoit tiré ſes principes. Il ne put me faire connoître celle-ci; mais

la

la ſienne ſe nommoit les *Nopandes*. La reſſemblance que j'avois trouvée d'abord entre quelques-uns de leurs uſages & les nôtres, ne m'avoit pas laiſſé douter qu'elle ne leur fût venuë de quelque communication avec les Colonies de l'Europe. Ce que la connoiſſance de leur langue me fit découvrir de jour en jour, me confirma dans cette penſée, & mon opinion eſt encore, que leur Légiſlateur avoit paſſé les années de ſon abſence dans quelque établiſſement Eſpagnol.

Sans être encore ſortie de ma maiſon, chaque remarque que je faiſois ſur la conduite & les actions de mes Hôtes, contribuoit à me perſuader, qu'ils tenoient de l'Eſpagne juſqu'à leurs pratiques de Religion. J'avois d'abord ignoré l'uſage de quantité de petites figures que je leur voyois continuellement entre les mains; mais apprenant qu'elles ſervoient à leurs prieres, je conçûs aiſément ce que je ne pûs ſçavoir d'eux-mêmes, parce qu'ils n'avoient jamais eu des idées de Religion

ligion assez nettes, pour me rendre compte de leurs principes : il me parut, dis-je, fort clair, que ces figures étoient des images de Saints, auxquels ils addressoient leur culte sans les connoître. Toutes les maisons en étoient remplies, & leur trouvant l'air aussi ancien qu'informe, je jugeai que leur Législateur en avoit fait d'abord une prodigieuse quantité, qui se conservoit précieusement dans la Nation. Mais il en étoit de même de la plupart de leurs opinions & des objets de leur culte, qui me parurent visiblement autant d'alterations des nôtres ; soit que le tems seul eût été capable de produire ce changement, soit que le zèle du Fondateur eût manqué de lumieres.

Je ne me crus pas plutôt en état de m'expliquer librement, que fis demander au Prince la permission de le voir. Elle me fut accordée, avec des circonstances qui me firent connoître l'opinion qu'on lui avoit fait prendre de moi. Il m'envoya sa propre voiture,

ture, accompagnée d'un de ſes principaux Officiers, & de quelques-uns de ſes Gardes. Dans une occaſion où je me figurai qu'il étoit important de ſoutenir ma réputation, je ne negligeai rien de ce qui pouvoit ſervir à me faire paroître avec avantage. On m'avoit fourni des habits en abondance. Sans m'écarter trop de l'uſage de la Nation, j'employai toute mon adreſſe pour leur donner un nouvel air de propreté & d'élégance. L'habillement de Cécile m'occupa particulierement; & ſi l'on excepte les ornemens précieux, dont la vanité des Nopandes n'avoit point encore découvert la ſource, je doute que dans la plus polie de toutes les Villes de l'Europe, on eût pu la parer d'une manière plus galante. Nous fûmes préſentées dans cet état au Prince & à la Princeſſe, qui marquerent autant d'admiration à nous voir qu'à m'entendre. Ils accablerent Cécile de careſſes, & leur empreſſement pour apprendre de moi qui nous étions, ayant beaucoup augmenté, par

par le silence que j'avois affecté de garder jusqu'alors, ils me prirent à l'écart, en me témoignant la curiosité qu'ils avoient d'être éclaircis.

Je n'avois pas oublié ce qu'il nous en avoit coûté chez les Abaquis, pour obtenir de ce bon peuple la liberté de le quitter. Ce souvenir me faisant craindre de nous former trop aisement les mêmes liens chez les Nopandes, j'avois médité un discours, dont j'attendois un effet tout opposé. En apprenant au Prince par quel enchaînement d'avantures nous étions tombez dans ses Etats, & de quelle reconnoissance je me croyois redevable à ses bienfaits, je lui confessai, que le plus grand malheur que j'eusse à redouter, étoit d'y être arrêtée trop long-tems. Je ne me suis hâtée, lui dis-je, d'apprendre votre langue, que pour être plutôt en état de vous demander la seule faveur qu'il me soit permis de désirer; c'est celle de m'ouvrir incessamment la route de ma patrie, & de me rejoindre, s'il est possible,

à des personnes cheres, dont je pleure amèrement l'absence. Quelques larmes qui me furent arrachées par un souvenir si tendre, firent tant d'impression sur le cœur du Prince, qu'il en versa lui-même en m'écoutant, & paroissant attendre plus d'explication, il me regarda d'un œil fixe. lorsque j'eûs ajouté quelques autres circonstances de mon malheur. Enfin, comme impatient de mon silence, il me demanda depuis quand j'étois separée des personnes que je regrettois, & si elles avoient quelques marques auxquelles je pûsse les reconnoître. Ce discours me causant une juste surprise, il continua de me dire, que depuis environ quinze mois, il avoit reçû dans sa Ville deux Etrangers qui s'y étoient présentez, & qui y avoient fait quelque séjour; que malgré l'obscurité de leur langage, qui ne lui avoit pas permis de les entendre, il avoit été si satisfait de leur figure & de leurs manières, qu'il ne les avoit pas vûs partir sans regret; qu'il les avoit comblez de

de bienfaits, & qu'au moment de leur départ, lorsqu'il s'efforçoit de les retenir par de nouvelles caresses, l'un des deux fondant en larmes, l'avoit serré entre ses bras, & lui avoit présenté un paquet qu'il conservoit encore. J'en ignore l'usage, ajouta le Prince, & la tendre idée qui m'est restée de cette avanture, est le seul motif qui me l'a fait garder si précieusement. Mais seroit-il impossible que ces deux Etrangers fussent les amis que vous cherchez? Ils étoient à-peu-près de votre couleur, & quoiqu'ils ne fussent pas vêtus plus richement que vous, ils n'avoient rien de ressemblant dans la figure & dans les mœurs, aux Nations Sauvages dont ils avoient pris l'habillement.

Je me serois flattée de quelque espérance s'il m'avoit parlé de deux personnes d'un sexe différent, & l'espace de quinze mois qu'il comptoit depuis leur départ, m'auroit paru une erreur de sa mémoire ou de la mienne; mais ayant pris soin de lui faire repé-

ter

ter que c'étoient deux hommes, & qu'ils n'étoient accompagnez d'aucune femme, j'aimai mieux rénoncer à cette douce idée, que de m'y arrêter avec d'autres craintes qui l'auroient troublée cruellement, s'il avoit fallu ſuppoſer qu'un ſort encore plus terrible vous eût ſeparez l'un de l'autre. Cependant ma curioſité me faiſant profiter de la diſpoſition où je voyois le Prince, je le preſſai de me faire voir ce paquet qu'on lui avoit laiſſé avec tant de larmes, & qui ne pouvoit avoir été abandonné ſans deſſein. Il ne fit pas difficulté de me le montrer. Je l'ouvris en tremblant. Il étoit d'une peau ſéche, qui en enveloppoit une autre, & celle-ci étant pliée avec beaucoup de ſoin, je me hâtai de l'ouvrir auſſi. Ne me reprochez pas de vous avoir caché juſqu'aujourd'hui une circonſtance ſi intéreſſante. Il étoit peu néceſſaire de vous rappeller des ſouvenirs douloureux, lorſque j'ai vû la fortune attentive à vous combler de ſes faveurs; mais je ſuis dans un moment où

le même silence coûteroit trop à mon cœur, & vous avez dû vous attendre à tout ce qu'il y a d'attendrissant dans mes avantures, lorsque vous en avez exigé le récit.

Cette peau, conservée si précieusement, ne renfermoit qu'un petit nombre de caractères. N'ayant été tracez qu'avec un charbon, j'étois fort éloignée de les reconnoître. Mais je n'eûs pas besoin de les lire entierement pour m'assurer de quelle main ils étoient partis. Ils étoient Anglois. Je n'en oublierai jamais les termes: „ Si quelque faveur du „ Ciel fait un jour tomber sur „ mes traces mes chers Enfans & „ ma chere Amie; si Cleveland, „ Fanny, & Madame Riding, „ sont jettez par quelque hazard „ dans cette Nation bienfaisante, „ qu'ils prennent confiance à „ leurs Hôtes. J'y ai passé quel- „ ques semaines, & j'emporte de „ la reconnoissance pour l'ac- „ cueil que j'y ai reçû. Je prens „ ma route directement vers le „ Midi, pour gagner l'Isle de

„ Cube,

„ Cube, d'où je tâcherai de re-
„ venir ici sur mes pas, avec des
„ secours qui me feront retrou-
„ ver la Vallée des Abaquis. A-
„ dieu, mes chers Enfans.

Retenez vos larmes, reprit Madame Riding, en s'appercevant de l'impression que ce récit faisoit sur Fanny & sur moi, & ne pensez qu'à la satisfaction que je ressentis d'une si heureuse avanture. Ne m'interrompez pas, reprit-elle encore, pour prévenir les effusions de cœur auxquelles Fanny paroissoit prête à s'abandonner; souvenez-vous que c'est à mon discours que vous devez votre attention. Et feignant de nous croire dans la disposition qu'elle nous demandoit, je ne résistai point, continua-t-elle, aux transports de joye qui s'éleverent dans mon cœur. Le Prince, surpris de me voir lever les mains au Ciel avec mille marques d'attendrissement & de reconnoissance, s'imagina qu'il ne s'étoit point trompé dans ses conjectures, & se félicitoit déja d'avoir rempli si heureusement mes désirs. Je le

détrompai auſſi-tôt. Après le bonheur que je cherche, lui dis-je, celui que votre généroſité me procure aujourd'hui, eſt ce qui pouvoit arriver de plus doux pour mon cœur. J'apprens, qu'un homme qui m'eſt auſſi cher que moi-même, eſt échapé à de cruels dangers où j'appréhendois qu'il n'eût été abandonné par le Ciel; mais il nous reſte à craindre mille autres maux qu'il ignore, & dont tout le poids tombe ſur moi, qui les connois. Je pris cette occaſion de m'expliquer plus ouvertement ſur le malheur que j'avois eu d'être ſeparée de vous, & m'efforçant de lui faire joindre au penchant qu'il m'avoit marqué pour Mylord, un peu de compaſſion pour l'infortune de ſes Enfans, je conçus l'eſpoir de l'engager peut-être à ſuivre les traces de votre Pere & les vôtres. Il m'écouta néanmoins ſans s'ouvrir, & n'oſant rien conclure de l'attendriſſement où je le voyois, je remis à le preſſer avec plus d'inſtances, lorſque notre familiarité ſeroit mieux établie.

Nous

Nous fumes interrompus par les acclamations de plusieurs femmes, qui vinrent prier le Prince, avec des transports de joye, de rentrer dans l'apartement de sa Femme. Il me fit signe de le suivre. J'avois laissé Cécile dans les bras de la Princesse; & croyant déja connoître assez la Nation pour vivre sans défiance, je ne voyois rien autour de moi qui fût capable de me causer de l'inquiétude. Cependant le spectacle que j'eus en entrant, & les cris de joye qui redoublerent à la vûë du Prince, me jetterent dans quelque allarme. Je vis Cécile comme abandonnée aux caresses d'un jeune-homme, qui la tenoit amoureusement sur ses genoux, & la Princesse qui applaudissoit à ce spectacle avec toutes ses femmes. Ayant demandé l'explication de ce mystère, on m'apprit que le jeune-homme, à peine âgé de douze ans, étoit le fils aîné du Prince, & qu'au premier regard qu'il avoit jetté sur Cécile, il avoit pris pour cette aimable Enfant, une passion qui s'étoit declarée par

mille marques d'impatience & d'ardeur. Sa Mere avoit eu la complaisance de la remettre entre ses bras pour le satisfaire, & dans le saisissement de son cœur, il s'étoit placé sur une chaise avec elle, où il ne se lassoit point de l'embrasser avec des transports de tendresse & d'admiration. C'étoit ce spectacle qu'on avoit voulu procurer au Prince, & j'entendis repéter de tous côtez, que jamais le Ciel n'avoit marqué sa bonté pour la Nation par un augure plus favorable.

Je crus penétrer le sens de cette félicitation; mais je la trouvai trop contraire à mes vûës pour y joindre la mienne. Quoiqu'à l'âge où étoit Cécile, toutes les caresses du jeune Prince dûssent être regardées comme un badinage, la bienséance ne me permettant point de les souffrir trop longtems, je repris ma chere Fille avec une espece de jalousie. On me pressa inutilement de la laisser passer dans d'autres mains. J'affectai cette rigueur, pour me délivrer à l'avenir de toutes les propositions

positions qui m'eûssent exposée un moment à me separer d'elle. Le Prince approuva ma conduite; & marquant de l'attention & du goût pour tous mes discours, il m'offrit un logement dans son Palais; mais je le refusai par la même raison, & la liberté que j'étois sûre de conserver dans ma retraite, me parut préférable à des honneurs qui pouvoient se changer en obstacles pour mes desseins.

Cependant l'intérêt même que j'avois à les menager, m'obligeant de paroître souvent à la Cour, j'acceptai tout ce qui me parut propre à me donner quelque éclat extérieur, & à soutenir l'idée qu'on avoit de moi dans la Nation. Les présens que je reçus de la Princesse furent employez à ma parure. Le soin que j'avois de me conformer aux usages n'empêchant point que je n'accordasse quelque chose à mon propre goût, je donnai naissance à quantité de modes qui furent suivies avidement par toutes les femmes. On m'importunoit à

tous momens par mille questions sur ma Patrie, & je remarquois que mes réponses n'étoient pas negligées. Le Prince en mit plus d'une à profit dans son Gouvernement. Avec plus d'ambition, ou plutôt avec un souvenir moins pressant de la situation où je vous avois laissez, & moins d'ardeur pour vous rejoindre, j'aurois peut-être entrepris de communiquer à la Nation bien des lumieres qui lui manquoient, & qui ne surpassoient pas les miennes. Mais la crainte de m'engager trop loin, se présentoit sans cesse à mon esprit; & dans le tems même que je m'efforçois de gagner la confiance du Prince pour la faire servir à mes vûës, j'appréhendois qu'elle ne devînt un lien trop difficile à rompre. La passion de son Fils, qui se fortifioit de jour en jour, jusqu'à le retenir continuellement chez moi, étoit un autre sujet d'allarme. On paroissoit approuver ses visites, & lorsque je tournois en raillerie cette tendresse extraordinaire pour un enfant, on me répondoit, que dix ans

ans qui manquoient à Cécile pour avoir le même âge que son Amant, n'étoient pas un espace infini. C'étoit m'annoncer clairement les vûës qu'on formoit sur elle. Je ne pouvois rien opposer d'ailleurs au prétexte que le jeune Prince employoit pour me voir. Il cherchoit, disoit-il, à s'instruire, & mes discours étoient autant de leçons dont il vouloit faire usage pour le bonheur de son peuple. Ainsi j'étois partagée entre mes propres intérêts, qui ne me permettoient point de répondre à ses empressemens, & celui d'une Nation douce & généreuse, à qui j'aurois rendu volontiers des services considerables, si je n'avois eu des motifs si pressans pour m'arrêter.

Il se présentoit tous les jours quelque occasion de leur faire ouvrir les yeux sur une infinité d'erreurs. Je balançois alors, avec une incertitude qui alloit quelquefois jusqu'au plus amer chagrin. La Religion même me faisoit souvent un scrupule de les laisser comme abîmez dans une multi-

tude de ſuperſtitions, qu'il me paroiſſoit aiſé de détruire. Mais je leur voyois attacher un ſi grand prix à mes moindres ſervices, que dans le danger inévitable de ne jamais ſortir de leurs mains, ſi je me rendois trop néceſſaire à leur inſtruction, toute la difficulté ſe réduiſoit à ſçavoir, ſi leur intérêt devoit l'emporter ſur le mien. Et dans les momens où le zèle de la Religion prévaloit ſur mon propre bonheur, je me ſerois peut-être déterminée à leur en faire le ſacrifice; mais ne me devois-je pas bien plus à Cécile & à vous, qu'à un peuple avec lequel la nature ne m'avoit donné aucune liaiſon?

Qu'auriez-vous fait, par exemple, ſi dans un Conſeil, où je fus appellée, le Prince vous eût offert, comme à moi, de gouverner ſouverainement ſous ſes ordres? Cette propoſition, qui pouvoit flatter la vanité d'une femme, ne ſe préſentant à mon eſprit que ſous les couleurs que je vous ai repréſentées, je la regardai comme un piége contre lequel

quel je ne pouvois être trop en garde. Mon refus chagrina le Prince. Il me demanda quelle raiſon j'avois de mépriſer une Nation qui me marquoit tant d'eſtime ? Cette queſtion augmenta mon embarras. Pour être ſincere, je devois répondre, que ne penſant qu'à m'éloigner, je ne pouvois me charger d'un emploi qui m'engageoit dans une captivité ſans fin ; mais cette franchiſe avoit ſes dangers. Je commençai à craindre que ce ne fût pas la voye la plus ſûre pour faciliter mon départ, que d'en rappeller ſi ſouvent la penſée, & je ne me défendis que par les uſages de ma Patrie, qui diſpenſent les Femmes du ſoin des affaires publiques.

La principale erreur dont j'aurois voulu guérir les Nopandes, étoit l'opinion qu'ils s'étoient formée de l'Etre Souverain, ſur les premières idées qu'ils en avoient reçûës apparemment de leur Fondateur. Je ne trouvai perſonne dans la Nation qui pût me donner d'autres lumieres ſur l'origine de leur Religion & de leur Gou-

vernement, que celles dont je vous ai déja entretenus; mais je n'eus pas beſoin de voir deux fois l'Image ſous laquelle ils repréſentoient le Créateur du monde, pour m'aſſûrer que l'idée leur en étoit venuë des Eſpagnols. C'étoit une Figure auſſi venérable par la grandeur de ſa fraiſe, que par la blancheur de ſes cheveux & de ſa barbe. Ils l'adoroient comme le Dieu unique & tout-puiſſant, quoiqu'il fût accompagné, ſur ſes Autels, de deux autres Figures auxquelles ils donnoient le nom de ſes Enfans. Je reconnus aiſément dans ces traces groſſieres de notre Foi, les trois Perſonnes qui compoſent l'Eſſence Divine. Mais l'idée de ſpiritualité s'étant perduë ſans doute par la longueur du tems, ils ne portoient pas leurs connoiſſances au-delà de ces repréſentations. Mon étonnement étoit, de leur voir attribuer une puiſſance & une ſageſſe infinies à des Statuës preſque informes, dans leſquelles ils confeſſoient eux-mêmes, qu'ils n'avoient jamais découvert aucune marque de

de penſée ni de mouvement. C'étoit un myſtère, diſoient-ils, qu'il n'étoit pas permis à la raiſon d'approfondir. Ainſi, employant notre langage, mais confondant tous nos principes, ils n'avoient pas une ſeule notion qu'ils pûſſent expliquer nettement. Ils n'étendoient pas leurs vûës plus loin que la matière; ils ne concevoient point d'autre état après la vie qu'un changement de forme, auquel ils donnoient le nom de Réſurrection. Quelquefois, en leur voyant baiſer affectueuſement les Images dont leurs maiſons étoient remplies, je leur demandois quelle idée ils attachoient à ce Culte. Ils me répondoient, que ces petites Statuës étoient autant de Saints qui avoient mérité des recompenſes, & dont le bonheur conſiſtoit à être baiſez & careſſez continuellement.

De quantité d'autres opinions que le tems ou l'ignorance avoit altérées parmi les Nopandes, j'admirai quelle force ils attribuoient encore à celle de la Juſtice divine, même en la défigurant. Si

l'on aimoit mieux l'attribuer à la politique de leur Fondateur, qui n'avoit peut-être rien imaginé de plus propre à soutenir l'ordre qu'il avoit établi parmi eux, il faudroit prendre une assez haute idée de sa prudence. Je vous ai fait remarquer, que le Terrein qu'ils habitoient, étoit défendu dans quelques endroits par des murs, & dans d'autres par des montagnes & par des lacs, sans que j'aye pû m'assûrer exactement de l'étenduë qui étoit renfermée dans cette enceinte. Mais il s'y trouvoit un Rocher fort élevé, au pied duquel étoit une Vallée profonde, ou plutôt un affreux précipice, dans lequel on ne pouvoit descendre que par une voye étroite & escarpée. L'avenuë en étoit bouchée par un mur fort épais, & la porte gardée continuellement. Ceux qui étoient chargez de cette garde, passoient dans la Nation pour de saints Ministres de la vengeance divine, & se consacroient à cette fonction dès leur jeunesse. Mais ce n'étoit que le premier dégré de leur sainteté, car la perfection

fection consistoit à se dévouer au ministère intérieur de ce terrible lieu. On n'y étoit reçû qu'après de longues épreuves, & ceux qui avoient le courage ou la folie de s'y engager une fois, n'en sortoient jamais. A quelque distance de la première porte, & dans l'endroit où le chemin commençoit à se resserrer, on en trouvoit une autre qui étoit encore plus impenétrable. C'étoit l'entrée des Ministres intérieurs. Ils habitoient le fond du précipice. Leur emploi étoit d'y entretenir perpetuellement un grand feu, dont les flammes s'élevoient assez pour être apperçuës au dehors. Ce feu se nommoit l'Enfer, & les Ministres portoient le nom de Diables.

Vous concevez que cet appareil redoutable étoit destiné à la punition des crimes. Mais il y en avoit peu qui fûssent jugez dignes d'un châtiment si terrible. C'étoient seulement ceux qui blessoient la Majesté divine, l'autorité du Prince, & la sûreté publique. Ainsi la profanation, le parjure

parjure & le blaſphême; la révolte & la trahiſon; le meurtre, le vol & la calomnie, paſſoient pour les ſeuls attentats qui méritaſſent l'Enfer. Il n'y avoit point de grace à eſpérer. La conviction du fait portoit avec ſoi la Sentence. On conduiſoit le Criminel à la première porte, où il étoit livré aux gardes qui l'occupoient. Elle étoit ouverte pour le recevoir, & le peuple avoit la liberté de le ſuivre juſqu'à la porte intérieure. L'eſpace qui étoit entre les deux portes avoit aſſez d'étenduë pour contenir un grand nombre de ſpectateurs, & la diſpoſition du terrein, qui alloit en deſcendant, laiſſoit voir par-deſſus le ſecond mur juſqu'au fond du gouffre. Le feu qu'on ne manquoit pas de redoubler dans ces occaſions funeſtes, rendoit le ſpectacle d'autant plus affreux, que c'étoit toûjours la nuit qu'on choiſiſſoit pour l'exécution. En livrant le Criminel aux Miniſtres intérieurs, on l'accabloit d'imprécations, comme une victime dévouée à la colere divine, & la porte

porte se fermant aussi-tôt, on redoubloit l'horreur par des cris, jusqu'au moment où l'on ne pouvoit douter qu'il ne fût consumé par les flammes.

Je n'ai jamais pû démêler, dans les explications des Nopandes, s'ils regardoient ce supplice comme une simple image du châtiment qui attend le crime après la vie, ou s'ils croyoient effectivement que c'étoit l'Enfer même qui se trouvoit placé dans l'enceinte de leurs murs. Leurs idées avoient les mêmes bornes que leurs sens. Et ce n'étoit pas dans leur seule Nation que ces flammes dévorantes étoient redoutées: tous les Sauvages voisins trembloient au seul nom de l'Enfer. J'ai vû plusieurs fois ces Barbares amener leurs Criminels au Prince des Nopandes, lui exposer leurs crimes, & les abandonner à sa Justice. Il consentoit à se charger de leur punition, autant pour l'exemple de son propre peuple, que pour la terreur de ses voisins. Si quelque chose a pû me persuader qu'il étoit entré plus de politique que de

super-

ſuperſtition dans la plupart de ces établiſſemens, c'eſt le ſoin avec lequel on s'étoit efforcé de ſoutenir tous ceux qui pouvoient contribuer particulierement au bon ordre de la Societé, & au maintien de l'autorité ſouveraine.

Avec quelle joye n'aurois-je point entrepris d'inſpirer des idées plus juſtes à ce bon peuple, ſi je n'euſſe été retenuë par des craintes que l'expérience groſſiſſoit à tous momens? Je voyois leur affection & leur zèle augmenter pour moi de jour en jour, par l'utilité qu'ils tiroient quelquefois de mes conſeils. Leur tendreſſe croiſſoit encore plus pour Cécile, & l'aſſiduité du jeune Prince ne diminuant point auprès d'elle, on ne diſſimuloit plus l'eſpérance commune à toute la Nation de la voir, dans quelques années, Princeſſe des Nopandes. Ils croyoient mon ambition flattée par cette attente, & j'en recevois continuellement des félicitations. Envain, dans les viſites familieres que je rendois au Prince, avois-je tenté mille fois de faire tourner nos entretiens

tretiens sur la nécessité où j'étois de partir, & sur les secours que j'attendois de lui pour mon voyage. Il avoit détourné ce discours avec si peu de menagement, qu'il avoit quelquefois paru offensé de me les entendre renouveller. La compassion qu'il m'avoit marquée pour le sort de votre Pere, & que je m'efforçois souvent de faire renaître, ne paroissoit plus capable de le toucher. S'il écoutoit une partie de mes plaintes, il se hâtoit bientôt de les interrompre, pour exagérer les raisons qui devoient me faire renoncer à l'espérance de trouver une route certaine dans des déserts dont il ignoroit lui-même l'étenduë, & qui n'avoient peut-être jamais été penétrez. Sans m'avoir declaré nettement qu'il fût résolu de m'arrêter malgré moi, il m'avoit accoûtumé à lui voir rejetter si brusquement tout ce qui pouvoit l'engager là-dessus dans quelque explication, qu'il m'avoit ôté la hardiesse de lui en parler ouvertement.

Enfin le tems qui s'écouloit, sans m'amener rien de plus favorable,

rable, l'ennui de mon eſclavage, & l'impatience de mes déſirs, me firent rappeller toute ma fermeté pour lui ouvrir naturellement mon cœur. Je lui parlai du deſſein qu'il avoit de nous arrêter, comme d'une faveur qui méritoit ma reconnoiſſance; mais inſiſtant avec force ſur mes inclinations, autant que ſur mon devoir, je lui proteſtai, que s'il s'obſtinoit à me refuſer le moyen de les ſuivre, le parti auquel j'étois fixée inviolablement, étoit de partir avec ma Fille dans le même état où j'étois venuë; c'eſt-à-dire ſans guides, ſans ſecours, ſeule, nuë, s'il m'y forçoit, plutôt que de manquer à tout ce qui m'étoit cher & ſacré dans la vie. La fatigue, la miſere, rien ne m'étonne, lui diſje, & les épreuves par où j'ai paſſé, m'ont appris à ne rien redouter. Il parut ſurpris de cette chaleur; mais comptant ſans doute ſur les moyens qu'il avoit de s'oppoſer à mon départ, il ſoûrit enſuite de mon emportement.

Ce fut alors que n'eſpérant plus rien de ſes diſpoſitions, & me ſentant

tant plus preſſée que jamais de vous chercher, je méditai ſur toutes les voyes qui pouvoient faciliter mon évaſion. Entre une infinité de moyens extrêmes, qui ſe préſenterent à mon eſprit, la vûë du jeune Prince qui continuoit toûjours de nous rendre des ſoins, me fit naître l'envie de le faire ſervir à mes deſſeins. Je l'avois entretenu cent fois des agrémens de ma Patrie, & je m'étois apperçû, que la déſcription de nos richeſſes & de nos uſages avoient fait une vive impreſſion ſur lui. Je ne déſeſpérai pas de l'engager à nous ſuivre; & chéri comme il étoit dans toute la Nation, je me figurai qu'il ſe feroit accompagner aiſément d'un certain nombre de gens d'élite, qu'il pouvoit prendre pour les compagnons de ſa fortune. Je regardois déja ce projet comme infaillible, lorſqu'un nouvel incident, auquel je ne m'attendois pas, vint le rendre encore plus facile.

En ſortant de la Barbarie, les Nopandes avoient conſervé un uſage cher à leur Nation, & pratiqué

tiqué ſi conſtamment, qu'il n'avoit jamais été interrompu depuis l'origine de leur Monarchie. Tous les ans, au milieu de l'Automne, il ſe faiſoit un détachement conſiderable de leurs plus habiles Chaſſeurs, pour ſe répandre dans les forêts voiſines, où ils paſſoient environ trois ſemaines à faire la guerre aux Bêtes ſauvages. Outre le fruit de leur chaſſe, qui étoit toûjours aſſez abondant pour leur ſervir de principale nourriture pendant l'hyver, ils avoient pour but, de ſe ſoutenir dans une certaine réputation de force & d'adreſſe parmi les Sauvages voiſins. Ils ne manquoient point d'ailleurs d'animaux domeſtiques, qu'ils élevoient avec beaucoup de ſoin; mais ce mêlange d'alimens rendoit leur table plus abondante; & ſans ſçavoir d'où ils tiroient leur venaiſon, j'avois été ſurpriſe d'en voir ſervir une prodigieuſe quantité, qu'ils avoient l'art de conſerver pour toutes les ſaiſons.

Le tems de cette expédition approchoit, & j'entendis le jeune Prince, qui avoit obtenu, pour

la

la première fois de ſon Pere la permiſſion de ſe mettre à la tête des Chaſſeurs, parler beaucoup de l'agrément qu'il s'y promettoit. Hélas! lui dis-je ſans affectation, vous ne nous reverrez plus; car le parti que j'ai pris de m'éloigner eſt invariable, & je l'exécuterai avant votre retour. Vous nous aimez, ajoutai-je en remarquant ſon étonnement, & vous êtes capable d'un ſecret. Recevez nos adieux. J'emporterois trop de regret s'il falloit partir ſans vous donner cette marque de reconnoiſſance & d'eſtime. Mais gardez-vous de trahir ma confiance en revélant mon deſſein. Il parut mortellement affligé de cette declaration, & n'oſant me menacer d'en avertir ſon Pere, il me proteſta, que pour s'oppoſer à mon départ, il alloit rénoncer à la chaſſe. Je ſçavois combien il avoit d'ardeur pour cette partie: S'il eſt vrai, repris-je, que notre départ vous chagrine, qui vous empêche de lever vous-même les raiſons qui m'y forcent? Je n'ai point d'autre vûë que de chercher

des

des perſonnes dont je ne puis ſupporter l'abſence, le Pere, la Mere de Cécile qui vous eſt ſi chere. Je vous ai raconté vingt fois leur funeſte avanture. N'en avez-vous pas été touché? Le Ciel réſerve peut-être leur ſalut à votre ſecours. Votre chaſſe n'eſt-elle pas le plus heureux moyen que je puiſſe déſirer pour découvrir leurs traces? Il reçut cette ouverture avec un tranſport de joye, & me promettant d'employer toutes ſes forces à vous chercher, il oſoit déja m'en garantir le ſuccès. Mais je l'arrêtai encore: non, non, lui dis-je, je ne me fie à perſonne d'une ſi importante entrepriſe. Vous pourriez les rencontrer ſans les connoître, ſans vous faire entendre d'eux, ſans leur perſuader de vous ſuivre. Je veux être avec vous pour ne rien laiſſer au hazard.

Quoique ma propoſition ne fût pas ſans difficulté, & que le jeune Prince les ſentît preſqu'auſſi vivement que moi, il les crut beaucoup moins terribles que le danger de perdre Cécile. Cette aima-

aimable Enfant, qui commençoit à peine à faire uſage de ſes forces pour marcher, ſembloit l'inviter par ſes tendres ſoûris à negliger les craintes communes pour la ſervir. Il me promit de tout oſer. Je lui traçai le plan qu'il devoit ſuivre : c'étoit de s'aſſurer ſeulement de vingt de ſes Chaſſeurs, qu'il laiſſeroit derriere lui, à quelque diſtance de l'enceinte. Ayant la liberté de me promener avec peu de ſuite, je comptois de me rendre, deux jours après ſon départ, au lieu où ſes gens ſeroient à m'attendre, & de le rejoindre auſſi-tôt avec eux. Ces deux jours d'intervalle me parurent néceſſaires pour détourner les ſoupçons du Prince, ſon Pere, & pour lui faire prendre d'autres idées de ma fuite.

Projet teméraire, mais le ſeul qui s'offrit à mon choix ; & trop heureuſe de trouver tant de facilité à l'exécuter ! Les vingt Chaſſeurs du jeune Prince étoient autant d'amis fidèles, qui lui étoient attachez juſqu'à tout en-

treprendre pour lui. Je reconnus cette disposition au premier compliment qu'ils me firent de sa part. Ils m'apprirent, qu'ayant fait avancer le gros de sa troupe, il étoit demeuré lui-même à nous attendre, & que nous le rejoindrions avant la fin du jour. Une voiture commode qui me fut présentée aussi-tôt, acheva de m'apprendre qu'il n'avoit rien negligé.

Nous ne fumes pas long-tems à l'appercevoir. Son impatience ne lui avoit pas permis de s'éloigner beaucoup. Il m'aborda avec des témoignages de satisfaction qui me répondirent des sentimens de son cœur, & je fus surprise de lui entendre tenir un langage auquel je n'avois jamais osé m'attendre. Il m'a semblé, dit-il, qu'il serviroit peu pour notre dessein de nous unir au gros des Chasseurs, d'autant plus que c'est leur usage de se separer ensuite, lorsqu'ils arrivent dans l'épaisseur de la forêt. Nous n'en serons pas moins exacts ni moins ardens dans nos récher-

récherches, & nous aurons la liberté de conſerver entre nous notre ſecret. Mais j'ai porté mes vûës plus loin, ajouta-t-il; & s'il eſt vrai qu'en marchant vers le Midi, ſuivant les lumieres que vous avez tirées de l'Ecrit de Mylord, nous puiſſions eſpérer de nous rendre au lieu où il eſt peut-être déja parvenu, pourquoi ne prendrions-nous pas directement cette route? Si nous ſommes aſſez heureux pour y arriver après lui, nous nous ſerons épargné les peines d'une longue incertitude, & nous nous applaudirons d'avoir choiſi la voye la plus courte; ou ſi d'autres obſtacles le retiennent encore en chemin, nous ſerons les maîtres de revenir ſur nos pas, avec l'eſpérance de le rencontrer, telle que nous l'avons aujourd'hui.

Je trouvai ce raiſonnement ſi ſage, qu'après avoir fait refléxion que vous n'auriez pas manqué vous-même de prendre le chemin de la Havana, j'ajoutai aux motifs du Prince, tous ceux qui pouvoient redoubler ſon ardeur.

Oui, lui dis-je, c'eſt le Ciel qui vous inſpire ce deſſein, autant pour votre ſatisfaction que pour la mienne. Vous aurez celle de voir ces Nations policées dont je vous ai tant de fois fait l'éloge. Vous donnerez au Pere de Cécile un témoignage de zèle & d'amour, qui le rendra peut-être favorable à tous vos déſirs ; & ne doutez pas que de façon ou d'autre il ne vous donne des marques de reconnoiſſance qui ſurpaſſeront votre attente. Votre Pere même, qui fait tant de cas de mes foibles conſeils, ſera charmé de vous voir revenir avec les lumieres qu'il cherche en moi, & que vous aurez puiſées dans leur ſource.

Il ne fut queſtion, après cette courte delibération, que de chercher les moyens de ſuivre conſtamment la route du Midi. Le Prince dépêcha un de nos Compagnons vers la troupe des Chaſſeurs, pour les avertir du deſſein qu'il avoit de s'écarter avec ceux qui étoient à ſa ſuite. Cette précaution m'avoit paru néceſſaire.

ceſſaire. Nous attendîmes le retour de ce Courier, trop intéreſſez à ne pas diminuer le nombre de nos défenſeurs ; & n'ayant pû nous former d'autre guide que le Soleil, nous nous mîmes en marche ſur les ſeules lumieres que nous tirames de ſon cours.

Je ne vous dirai point par quels détours nous marchames, l'eſpace de trois ſemaines, au travers d'un païs couvert de forêts, & ſouvent coupé par des marais, ou par des montagnes qui allongeoient ſenſiblement notre route. La fatigue n'étoit que pour nos Chaſſeurs, qui étoient à pied, & qui s'efforçoient ſans ceſſe d'écarter tout ce qui pouvoit nous être incommode. Dans une voiture aſſez légere, nous n'avions point d'autre peine que celle de regler notre voyage par des comparaiſons & des calculs continuels. Le Prince entroit dans mes refléxions avec une prudence & des vûës qui me cauſoient de l'admiration à ſon âge. Il entroit encore plus dans les ſoins que je prenois de Cécile. Une Mere tendre n'au-

roit point été capable de tant d'attention. Il partageoit avec moi, pendant le jour, la peine de la porter; une contrainte à laquelle il s'offrit avec tant de plaisir, méritoit même un autre nom. J'admirois cette ardeur de sentimens, qui ne lui permettoit pas d'être un moment tranquille, s'il n'étoit sûr que Cécile n'étoit gênée de rien; & quelques charmes que je découvrîsse déja dans ma Fille, ne pouvant expliquer naturellement une passion si vive pour un enfant de cet âge, je l'attribuois à la Providence, qui nous l'avoit menagée comme une derniere ressource. Les nuits nous causoient encore moins d'embarras. Le zèle du Prince redoubloit pour les faire passer tranquillement à Cécile. Ses gens ne manquoient point des commoditez qui convenoient à nos besoins, & prenant soin chaque jour de tuer une certaine quantité de gibier, nous nous trouvions le soir dans le repos & dans l'abondance.

Une partie du tems se passoit à nous entretenir de nos espérances.

ces. Je prévenois le Prince ſur toutes les douceurs auxquelles il devoit s'attendre, ſi nous étions aſſez heureux pour arriver au terme de tant fatigues & de déſirs. Mes diſcours l'enflammoient, juſqu'à lui faire oublier ſa patrie. Il proteſtoit, qu'il n'y en auroit jamais d'autre pour lui que celle de Cécile. Sa crainte étoit que votre famille, dont je lui avois peint la grandeur & l'opulence, n'approuvât point ſes ſentimens. Il me conjuroit de prendre ſes intérêts auprès de vous, & de faire valoir le zèle qui l'avoit porté à me ſuivre. Je lui répondois, que vous ſeriez ſenſibles à la reconnoiſſance, & qu'il ne devoit pas douter que vous ne priſſiez pour lui toute la tendreſſe qu'on a pour un bienfaiteur & pour un fils.

Le vingt-troiſième jour de notre marche, lorſqu'impatiente d'une ſi longue courſe, je commençois à ſentir que mon cœur ſe ſerroit d'inquiétude & d'ennui, j'apperçus, du ſommet d'une colline, une vaſte plaine, que je reconnus auſſi-tôt pour la mer.

Mes Compagnons, qui n'avoient jamais vû d'eau plus étenduë que les petits lacs dont leur habitation étoit bordée, parurent saisis d'admiration. Je leur expliquai ce qu'ils devoient penser de ce spectacle, & m'étant prosternée pour remercier le Ciel, je ne balançai point à les assurer, que nous touchions à la fin de nos peines.

Il ne m'en restoit pas en effet le moindre doute, & persuadée que nous avions suivi la direction de Mylord, comme je l'étois qu'elle n'avoit pû me tromper, je me croyois du moins sur quelque côte méridionale, d'où il ne pouvoit rester jusqu'à l'Isle de Cuba, qu'un trajet assez court. Suivant les idées même que j'avois conservées de nos anciens voyages, je me figurai que je n'avois rien à risquer en côtoyant le rivage à ma gauche, & qu'ayant pour bornes la pointe de Tegeste, dont j'avois entendu le nom tant de fois, je ne pouvois manquer de tomber en chemin dans quelque Port Espagnol, où je trouverois des facilitez pour le passage. Mes espé-

espérances redoublerent, & je ne pensai qu'à les communiquer à mes Compagnons. Nous prîmes au long du rivage, avec moins de commodité que nous n'en avions eu dans la plaine, mais soutenus par la joye que j'inspirois à toute ma troupe. Le jeune Prince ne pouvoit contenir ses transports. Il m'embrassoit comme s'il eût déja commencé à vous appercevoir, & que dans la défiance de l'accueil auquel il devoit s'attendre, il eût imploré timidement mon secours, pour obtenir votre amitié.

Nous continuames de marcher pendant trois jours, sans appercevoir aucune trace d'habitation; mais en jettant les yeux vers la mer, je crus découvrir un vaisseau qui cingloit à pleines voiles, en côtoyant le rivage à la même distance; & si j'eus d'abord quelque peine à me persuader que je ne m'abusois point, il me devint clair peu-à-peu, que je ne pouvois plus me tromper. Je priai mes Compagnons de s'arrêter, & leur ayant fait appercevoir ce specta-

cle, qui leur causa d'abord moins de satisfaction que d'effroi, je les pressai d'allumer aussi-tôt un grand feu. Mon dessein étoit de nous faire remarquer par l'équipage; & je ne pouvois trop me hâter, dans la crainte qu'étant favorisé par le vent, il n'échapât avant le soir à ma vûë. Le Ciel permit que les premières flammes frappassent les yeux du Capitaine, & je ne fus pas long-tems sans m'appercevoir qu'il avoit tourné ses voiles vers le rivage.

Le saisissement de ma joye fut si vif à cette heureuse vûë, qu'ayant à peine la force de me soutenir, je m'étendis à terre, en considerant d'un œil passionné le vaisseau, que je regardois déja comme l'instrument de ma délivrance. Il s'approchoit avec vîtesse. Je ne distinguai point le Pavillon; mais ne pouvant méconnoître l'habillement de l'Europe, je vis toutes mes espérances agréablement confirmées. Je me levai pour descendre au rivage, & j'invitai le Prince à me suivre, avec autant de confiance que si j'eusse déja

déja reçû la parole du Capitaine.

La côte, quoique douce & unie, ne permettant point au vaisseau de s'avancer jusqu'à nous, & la prudence même demandant toûjours des précautions avec les peuples de l'Amérique, je ne fus point surprise de voir jetter l'ancre à la portée du canon. Le Capitaine se mit dans sa chaloupe avec quelques gens armez. Il fut à nous dans peu de momens. Je l'excitois par mes signes, & je le saluois à la manière de l'Europe, pour lui inspirer un peu d'empressement à me joindre. Enfin, le Ciel m'accorda tout ce que j'avois souhaité. C'étoit un Anglois. Je n'en pus douter aux premiers mots que j'entendis. Je serois morte de joye, si la cause même de mes transports n'eût été le plaisir que je trouvois en quelque sorte à revivre.

J'appris en peu de mots au Capitaine le besoin que j'avois de son secours. Il me le promit généreusement. Mais en répondant à mes questions, il ajouta deux choses, qui changerent toute ma

satisfaction en tristesse. Cette mer, que je prenois encore pour le golfe du Mexique, étoit la grande mer d'Occident, & le païs désert que j'avois traversé, étoit la Floride. Ainsi, loin de me trouver dans le voisinage de l'Isle de Cube, j'en étois séparée par des espaces immenses ; & ce que j'avois de plus proche de moi sur la gauche, étoit la Virginie. Le Capitaine avoit fait voile de Riswey, Port Anglois, où je me souvenois d'avoir relâché avec vous. Sa route étoit bien au Midi, mais elle devoit se terminer à ***** petite Colonie de François Protestans, avec laquelle la sienne étoit en commerce. Il m'assura que, sans un de ces hazards extraordinaires, sur lesquels il faut peu compter dans ces mers, je ne pouvois espérer d'occasion pour gagner les Colonies Espagnoles.

Avec cette triste nouvelle, il me declara, que son vaisseau étant chargé de marchandises, & trop foible pour soutenir un poids plus considerable, il ne pouvoit se rendre à la proposition que je lui faisois

faisois, de me recevoir avec mes Compagnons. Toute la faveur qu'il dépendoit de lui de m'accorder, étoit d'en prendre deux avec ma Fille & moi; & son inclination à m'obliger, que je crus sincere, le porta d'ailleurs à m'offrir toutes sortes de services.

Je sentis tout d'un coup entre quelles difficultez j'allois être partagée. Il falloit me résoudre à laisser mes Compagnons derriere moi, ou rénoncer aux offres du Capitaine pour demeurer avec eux. Mon penchant n'étoit point incertain. L'estime, la reconnoissance, tout me faisoit souhaiter de ne pas abandonner le Prince, & j'avois trouvé cent fois de la douceur à penser, que vous vous feriez vous-même une joye sensible de recevoir notre Libérateur & notre Ami. Mais pouvois-je rejetter aussi la seule occasion qui se fût offerte depuis si long-tems de me délivrer de mes peines? Qui me promettoit d'en trouver une autre? Et quelque lumiere que je pûsse me procurer sur la situation des lieux, que voyois-je

devant moi que de l'incertitude & de l'obſcurité ? Il ſe préſentoit à la vérité un autre parti. C'étoit celui de prendre avec nous le Prince, & de renvoyer ſes gens dans leur patrie. Mais je ne pouvois me flatter qu'ils conſentîſſent à quitter leur Maître ; & combien y auroit-il eu de cruauté d'ailleurs à le derober à ſon Pere, au peuple qu'il devoit gouverner, à des Amis fidèles qui n'avoient conſulté que leur affection pour le ſuivre, & qui méritoient eux-mêmes une juſte part à ma reconnoiſſance ? Ces idées n'avoient pas fait d'impreſſion ſur moi, lorſqu'étant accompagné de ſes gens, je ne doutois pas que dans quelqu'endroit de l'Univers qu'il plût au Ciel de nous jetter, il ne pût regagner ſon Païs avec une ſi bonne eſcorte ; mais l'emmener ſeul ou ſi mal accompagné, c'étoit le ravir pour toûjours à ſa famille & à ſa Nation.

Cependant un regret encore plus tendre me faiſoit conſiderer quel alloit être ſon déſeſpoir en voyant diſparoître ma Fille. Le Capi-

Capitaine à qui j'avois communiqué toutes mes reflexions, me conseilloit, sans balancer, de prendre le tems de la nuit pour gagner le vaisseau. J'évitois par-là toutes sortes d'obstacles; & je prévoyois déja que ce seroit le seul parti auquel je serois obligée de m'arrêter. Mais aimant tendrement le jeune Prince, & connoissant quelle étoit la force de sa tendresse pour Cécile, mon cœur saignoit de la tromperie cruelle que je lui préparois; & quand je me rappelle des circonstances si douloureuses, je doute que ses tourmens ayent surpassé les miens. Il fallut se rendre néanmoins à des motifs plus puissans qu'une vaine compassion. Je convins avec le Capitaine, qu'il retourneroit au vaisseau jusqu'à la nuit, & qu'après avoir soupé sans affectation avec le Prince & ses gens, je m'approcherois du rivage, où il viendroit me prendre dans l'obscurité. Que d'artifices il me fallut employer pour déguiser mon dessein, & combien de fois le Prince auroit-il dû s'en appercevoir à

ma

ma rougeur, si la simplicité & la candeur de son naturel ne l'eussent rendu incapable de défiance! Notre entretien n'eut point d'autre sujet, que l'espérance qu'il avoit de vous voir. Il comptoit de s'embarquer le lendemain. Je fis violence à ma sincerité, jusqu'à lui répondre continuellement dans cette supposition; & le soir, avant que de s'éloigner de moi pour se livrer au sommeil, il m'embrassa tendrement, dans la satisfaction qu'il avoit d'emporter une pensée si douce. Je lui rendis ses caresses, mais les larmes aux yeux, & le cœur penétré d'amertume. Embrassez ma Fille aussi, lui dis-je, & puisse le Ciel vous accorder tout le bonheur que vous méritez. Il l'embrassa avec un transport de joye. Ce furent les derniers mots qu'il entendit de ma bouche. Je saisis le moment où je le crus enseveli dans le sommeil, & gagnant le rivage, j'y trouvai le Capitaine qui me reçut dans sa Barque.

De tous les malheurs de ma vie, je vous confesse que c'est le seul

seul qui m'ait laissé quelque remord. Mon trouble fut si grand pendant tout le reste de la nuit, qu'il ne me permit point de fermer l'œil; & le jour suivant, quoique le vent nous eût été si favorable que nous étions déja fort éloignez de la côte, je demeurai tristement enfermée dans un coin du vaisseau, comme si j'eusse appréhendé, en tournant les yeux vers la terre, d'entendre les cris, ou de rencontrer les regards de l'aimable Prince des Nopandes. Dans quelque lieu du monde que le sort l'ait conduit, qu'il y vive heureux, & que le Ciel lui rende le bien qu'il nous a fait!

Il ne me reste rien de plus touchant à vous raconter que mes incertitudes. Le Capitaine Anglois, à qui je m'ouvris d'une partie de mes vûës, me repéta, qu'à moins de gagner par terre la pointe de Tegeste, voyage aussi pénible & aussi incertain que celui que je venois d'achever, je ne devois attendre que du hazard l'occasion de passer dans l'Isle de Cube.

be. Nous arrivâmes à ***, où l'on me tint le même langage, & le Capitaine d'un vaisseau François que nous trouvames dans ce Port, ajouta, que pour le dessein même que je marquois, la voye qu'il croyoit la plus courte & la plus sûre, étoit de retourner en Europe avec lui. Quel changement dans mes espérances! Je balançai mille fois si je ne reprendrois pas le chemin de Terre avec tous ses risques; & dans les tendres mouvemens qui me portoient sans cesse vers vous, je n'aurois pas suspendu un moment cette dangereuse entreprise, si ma santé ou ma vie eussent été les seuls biens que j'avois à menager. Mais la conservation de Cécile, & votre intérêt même que je considerois dans tous les soins que je rendois à cette chere Elève, me firent prendre le seul parti dont la prudence m'ordonnoit le choix. J'acceptai les offres du Capitaine François, & sans autre secours qu'une somme fort médiocre, que la nécessité me força d'emprunter, avec l'espoir de la restituer

tuer quelque jour en Angleterre, je pris la route du Havre de grace, où le vent nous conduisit heureusement.

Les principales circonstances de cette narration regardant Cécile, nous avions eu les yeux presqu'aussi souvent attachez sur elle que sur Madame Riding, pendant un si long récit de leurs peines. Il n'y eut personne qui ne fût agité d'une vive inquiétude en se la représentant au milieu de ces vastes solitudes, qui avoient été si long-tems son séjour, ou dans cette extrêmité de misere, dont la peinture étoit si touchante; & nous donnames tous des larmes de tendresse au jeune Prince des Nopandes, qui méritoit si bien, par la bonté de son naturel, d'être né dans un climat moins barbare. Cécile même n'avoit point entendu cette partie de ses avantures sans ressentir quelque émotion. Elle ne put le désavouer, lorsque nous la pressames de confesser ce qui s'étoit passé dans son cœur. Dom Thadeo fut le seul qui garda le silence, & qui se retira sans l'avoir rompu. Il

Il étoit ſi tard, que chacun ne penſa qu'à ſe livrer au ſommeil: mais ce ſombre Eſpagnol attendoit Madame Riding hors de l'appartement de Fanny; & la prenant à l'écart, il lui demanda quelques momens d'entretien. Après un diſcours vague ſur différentes circonſtances de ſon récit, il la ſupplia de lui dire naturellement, ſi c'étoit la première fois qu'elle eût parlé du Prince des Nopandes à Cécile, & depuis quand elle l'avoit informée de cette étrange avanture. Madame Riding, ſans chercher à penétrer le motif de cette queſtion, lui répondit, que juſqu'à l'éclairciſſement, de la naiſſance de ſa Fille, c'eſt-à-dire juſqu'à l'heureuſe rencontre de ma Femme à Quevilly, elle n'avoit donné à perſonne des lumieres qui auroient pû nuire à ſes deſſeins; mais que depuis ce tems-là, s'il ne lui étoit point encore arrivé de s'expliquer avec l'étenduë qu'elle venoit de donner à ſon récit, elle n'avoit pas laiſſé de nous raconter diverſes parties de ſon Hiſtoire, parmi leſquelles

quelles il étoit impoſſible qu'elle n'eût parlé quelquefois du Prince des Nopandes. Cet aveu fit une impreſſion étonnante ſur Dom Thadeo. Il n'ajouta rien à ſes queſtions; & s'étant retiré d'un air affligé, il pouſſa une infinité de ſoupirs, que Madame Riding entendit dans l'éloignement.

Elle ſe hâta le lendemain de m'informer de cette bizarre converſation. J'en compris le ſens au premier mot. Il n'étoit pas douteux pour moi, que Dom Thadeo ne brûlât d'une vive tendreſſe pour Cécile, & j'étois raſſûré là-deſſus par mes refléxions. Cependant, comme je ne ſouhaitois pas ſeulement de donner un mari tendre à ma Fille, & que je ne lui déſirois pas moins un homme ſenſé, je réſolus d'approfondir tout à la fois avec plus de ſoin, & le caractère de ſon Amant, & le myſtère d'une paſſion dont j'ignorois encore le ſuccès. Premierement, je voulus ſçavoir de Madame Riding même, ce qu'elle penſoit des inclinations de Cécile. Vous êtes-vous apperçuë, lui dis-je, qu'elle

qu'elle soit sensible aux empressemens de Dom Thadeo, & voyez-vous entr'eux quelque marque d'intelligence ? La réponse de Madame Riding fut tout-à-fait surprenante pour moi. J'ai eu dessein plus d'une fois, me dit-elle, de vous consulter sur mes propres doutes. Mes yeux sont frappez depuis long-tems de la passion de notre Espagnol, & je panchois à croire, comme vous, qu'elle ne seroit pas si tranquille, ni peut-être si constante, s'il ne trouvoit quelque apparence de retour dans le cœur de Cécile. Cette pensée m'a fait observer curieusement toutes les démarches de ma Fille. Je lui voyois quelquefois un air de mélancolie, qui me paroissoit apartenir de bien près à l'amour, s'il n'en étoit pas déja l'effet ; & cela étoit porté jusqu'à lui faire chercher la solitude. Un jour, vers le soir, je la vis descendre seule au Jardin. Peut-être aurois-je étouffé mes soupçons si je n'avois vû Dom Thadeo prendre ensuite le même chemin. L'obscurité devenoit épaisse.

épaiſſe. Je me déterminai à les ſuivre. Comme le cabinet de verdure eſt le ſeul endroit où l'on puiſſe ſe tenir à couvert, je craignois déja de les y trouver enſemble. Mais dès le premier pas que je fis au Jardin, j'apperçus Dom Thadeo aſſis ſeul ſur un banc, & ſe baiſſant à mon paſſage, pour ſe derober dans les ténèbres. Je feignis de ne l'avoir point remarqué; ſon deſſein, ſans doute, étoit d'échaper à ma vûë, puiſqu'il prenoit ces précautions; cependant, par l'inconſtance des déſirs ordinaire aux Amans, il vint auſſi-tôt après moi, & m'arrêtant par le bras: Vous allez cauſer, me dit-il d'une voix baſſe, un chagrin mortel à Cécile. Elle eſt dans le cabinet avec une de ſes femmes, & un homme qu'elle entretient depuis un quart-d'heure. J'en ſuis ſûr, ajouta-t-il; j'ai vû l'homme arriver, & s'introduire ici ſecretement.

Je reconnus, dans le ton de Dom Thadeo, un violent dépit qui ſe cachoit ſous une modération forcée. Cependant une juſte pré-

précaution pour l'honneur de Cécile, me fit prendre le parti de lui répondre, que je sçavois de quoi il étoit question, & que je le trouvois indiscret d'être venu se mêler dans une affaire d'importance où il n'étoit point appellé. Comme il est respectueux, il se retira sans répliquer. Ma défiance & ma curiosité n'ayant fait qu'augmenter, je m'approchai si doucement du cabinet, que je ne fus point entenduë. Les premiers mots qui frapperent mes oreilles, furent une peinture touchante de la misere de quelques personnes que je n'entendis point nommer. Voici tout ce qui me reste, interrompit Cécile; mais j'espère que sous divers prétextes j'obtiendrai de mon Pere la somme dont vous avez besoin. Elle lui marqua un autre jour pour se rendre dans le même lieu; & paroissant craindre qu'on ne s'apperçût de son absence, elle reprit seule le chemin de la maison.

Ce ne fut pas sans peine que j'évitai sa rencontre; mais concevant que l'Inconnu qu'elle venoit

noit d'entretenir demeuroit entre les mains de sa femme de chambre, qui devoit apparemment le conduire à la porte, je ne pus résister à l'envie d'en apprendre davantage de la bouche de ces deux personnes. Je continuai de les écouter. Leur discours fut un éloge admirable du caractère de Cécile. Quoiqu'en retraçant des faits qui leur étoient familiers, ils n'en repétassent point toutes les circonstances, il leur en échapa assez pour me faire comprendre, que toute son occupation étoit d'exercer la tendresse & la générosité de son cœur. L'Inconnu étoit un honnête Ministre, qui s'étoit ouvert depuis quelque tems cet accès auprès d'elle. Le sujet particulier pour lequel ils étoient convenus d'un autre rendez-vous, regardoit une malheureuse Dame, dont la fortune avoit été si dérangée par la perte de son Mari, que se trouvant Mere de deux jeunes filles, qui demeuroient sans espérance d'éducation, elle avoit recours aux libéralitez secretes des gens de bien, pour leur procurer

une retraite convenable à leur âge; & Cécile, après les avoir ſecouruës juſqu'alors de ſa bourſe & de ſes propres habits, vouloit leur faire une ſomme qui les mît pour toûjours à couvert des dangers dont leur innocence étoit menacée.

Mais, continua Madame Riding, je prêtai mon attention avec bien plus d'ardeur à l'éclairciſſement qui ſuivit ce diſcours. Le Miniſtre, qui n'ignoroit pas que votre Epouſe eſt Catholique, & qui craignoit apparemment que ſon exemple n'inſpirât du goût à Cécile pour la Religion Romaine, ayant demandé s'il s'étoit fait quelque changement dans ſes diſpoſitions, la femme de chambre lui répondit, qu'elle lui conſeilloit peu de la chagriner ſur cet article; que votre deſſein étant de la marier à un Eſpagnol, elle ſeroit forcée ſans doute d'embraſſer la Religion de ſon Mari. Mais à quoi penſe Monſieur Cleveland, lui dit le Miniſtre, de vouloir donner ſa fille à un Etranger, qui ne ſera que trop capable de

de lui faire cette violence? C'eſt un miſtère, reprit-elle, que le hazard m'a fait penétrer. J'ai trouvé une lettre du Gouverneur de la Corogne à Dom Thadeo, qui eſt ſon fils, par lequel il lui accorde ſon conſentement pour ce mariage. Elle ajouta, que l'ayant fait voir à Cécile, elle n'avoit remarqué ſur ſon viſage aucune marque d'étonnement, d'où elle avoit conclu qu'elle n'ignoroit pas ce deſſein, & que ſi elle ne le goûtoit pas, elle avoit aſſez de complaiſance pour s'y ſoûmettre.

Voilà, reprit Madame Riding, la ſeule réponſe que je puiſſe faire à vos queſtions. C'eſt de vous-même que j'aurois attendu plus de lumiere, & je vous avouë, qu'en faiſant quelquefois reflexion ſur ce que je vous ai raconté, j'étois ſurpriſe de vous voir pour moi ſi peu d'ouverture & de confiance.

Je la priai de me pardonner une réſerve, qui venoit moins de ma défiance que de mon indétermination; & lui communiquant les

vûës que j'avois formées pour l'établiſſement de Cécile, je l'aſſûrai que ne m'y étant jamais arrêté comme à des réſolutions qui ne pûſſent changer, j'avois toûjours attendu du tems, des motifs plus forts que ceux qui me les avoient d'abord inſpirées. Tels ſeroient, lui dis-je, l'inclination de ma fille, s'il étoit vrai qu'elle en eût conçu pour Dom Thadeo. Je ne vois pas même qu'elle eût à craindre la violence dont on la croit menacée pour ſa Religion, parce que la première loi que j'impoſerois à ſon Mari, ſeroit de fixer ſa demeure à Londres avec moi. Mais ce que je veux penétrer d'abord, ajoutai-je, c'eſt le panchant de Cécile, & le caractère de ſon Amant. Je vais ſur le champ m'expliquer avec ma fille.

Le ton ferme & déciſif dont je parlai à Madame Riding, & la priere que je lui fis de m'amener auſſi-tôt Cécile, l'empêcherent de s'ouvrir davantage. Elle me quitta, pour m'aller chercher ſon Elève. Je dois avoüer, qu'avec les

les raiſons qui m'avoient fait pancher juſqu'alors pour Dom Thadeo, j'en avois une plus forte, qui étoit l'inclination de Fanny. Souvent, en me racontant de quoi l'amour l'avoit rendu capable pour elle-même, autant dans les excès où il s'étoit emporté à la Corogne, que dans la force d'honneur & de vertu avec laquelle il avoit ſurmonté ſes ſentimens lorſqu'il avoit appris de Monſieur des Ogeres, qu'il ne pouvoit les conſerver ſans crime, elle m'avoit marqué de l'admiration pour un cœur ſi noble, & elle m'avoit repété pluſieurs fois, qu'elle ſouhaitoit un mari de ce caractère à ſa fille. Cependant je n'étois pas diſpoſé à me livrer ſans précautions, & je voulois des preuves de ſon mérite, dont je puſſe me faire le Juge.

Cécile parut avec Madame Riding. Je la careſſai beaucoup; &, pour préparer ſon cœur à des ouvertures, qui ne ſont jamais plus naturelles que dans la joye, je pris prétexte de quelques ajuſtemens qui lui manquoient, pour lui

faire préſent de cinq-cens louis d'or. En les recevant, elle me dit ſans affectation, qu'elle tacheroit d'en faire un bon uſage. Ils ſont à vous, lui répondis-je, pour lui donner la liberté de ſuivre ſes vûës, & vous n'en rendrez compte qu'à vous-même.

Vous m'êtes ſi chere, repris-je, & ſans parler de la force du ſang, je me ſuis fait une ſi douce habitude de vous aimer, que je n'aurai jamais de ſoin plus preſſant que celui de votre bonheur. Il m'occupe uniquement. Mais que puis-je entreprendre pour le hâter, lorſque j'ignore dequoi vous le faites dépendre? Et ſi vous ne me faites pas connoître vos goûts, la crainte même de les bleſſer, ne ſera-t-elle pas toûjours capable de me tenir ſuſpendu? Je m'étois imaginé, par exemple, que vous pouviez être ſenſible à l'inclination de Dom Thadeo, & j'avois penſé que vous n'auriez point de repugnance à recevoir ſa main. L'accord en ſeroit déja fait, ſi j'avois oſé m'en rapporter à mes conjectures. Mais je ne ſçais ce qui

qui me rend aujourd'hui plus incertain. Comme je n'ai en vûë que la ſatisfaction de votre cœur, je veux qu'il s'explique par votre bouche, & j'ai ſouhaité de vous voir ici, pour connoître vos ſentimens.

Elle tenoit la vûë baiſſée pendant mon diſcours, & je ne pouvois découvrir ſur ſon viſage, ſi elle trouvoit de la douceur à m'écouter. Elle demeura même quelques momens en ſilence après m'avoir entenduë, & levant les yeux ſur les miens, elle parut y chercher timidement, quelle confiance elle devoit prendre à mes inſtances. Enfin, revenant de cette incertitude, qui peſoit ſans doute à la tendreſſe de ſon cœur, elle ſe leva pour m'embraſſer. Vous êtes trop ſûr de mon reſpect & de ma ſoûmiſſion, me dit-elle d'un air fort ſérieux, pour avoir beſoin de les mettre à l'épreuve; & quand vous en exigerez quelque témoignage, la peine du ſacrifice n'égalera jamais la douceur que je trouverai à vous obéir. Souffrez, ajouta-t-elle, que je vous

en donne tout d'un coup pour exemple, la patience même avec laquelle j'ai souffert les soins, ou plutôt les persécutions de Dom Thadeo; car je n'ai respecté en lui que vos volontez, & je reçois, comme le plus grand bonheur de ma vie, la liberté que vous m'accordez de lui refuser mon cœur. Cette réponse, dont le ton sérieux ne venoit que de l'importance du sujet, & qui me parut même accompagnée d'une espece de tremblement, tel qu'une joye inespérée le produit à la fin d'un grand danger, me fit naître une extrême curiosité d'apprendre ce que c'étoient que les persécutions de Dom Thadeo, & que mes volontez. Je pressai ma chere fille de s'expliquer.

Elle me dit, que l'ignorance où elle me voyoit là-dessus, lui donnant plus de hardiesse, elle ne pouvoit me dissimuler, que depuis notre séjour à Paris elle avoit gémi sous une tyrannie insupportable: que Dom Thadeo, prenant droit de la declaration qu'il lui avoit faite de son amour à Que-

villy,

villy, & faisant passer le silence de mon Epouse pour un consentement formel, auquel il ne se croyoit pas moins sûr que j'avois joint le mien, n'avoit pas cessé d'exiger d'elle une complaisance & des assujettissemens qui ressembloient au plus dur esclavage : qu'elle ne l'accusoit pas de manquer de vertu & d'honneur ; mais qu'il étoit sujet à tant d'inégalitez, dominé par tant d'humeurs & de caprices, si jaloux, si inquiet, si soupçonneux, qu'elle avoit eu besoin de toute la soûmission qu'elle devoit à sa Mere & à moi, pour conserver de la patience dans une si dure contrainte : plaintes, reproches, menaces, loix génantes & bizarres, elle avoit tout souffert & tout dévoré par ce motif. Enfin, depuis quelques jour il lui avoit amené cette même Dame, dont la vûë avoit causé tant d'émotion à sa Mere ; & lui expliquant le dessein où elle étoit de passer en Angleterre, il lui avoit recommandé de se lier d'avance avec elle, comme avec une femme dont il se proposoit de

lui faire quelque jour une compagne, & qu'il vouloit me préſenter dans cette vûë. Il m'a fait promettre, continua Cécile, de ne jamais ſuivre les uſages de Londres, où il prétend que la conduite des femmes eſt trop libre, & me préſentant le Livre des Evangiles, il m'auroit forcée de m'y engager par un ſerment, ſi je n'euſſe rappellé aſſez de courage, pour lui répondre que cette cérémonie devoit être remiſe avec celles de l'Egliſe.

Un détail ſi étrange m'ayant jetté dans un juſte étonnement, je reprochai à l'innocente Cécile, de s'être ſacrifiée elle-même à de frivoles imaginations, & d'avoir mal jugé de la tendreſſe de ſa Mere & de la mienne, ſi elle nous avoit cru capables de faire la moindre violence à ſon cœur. Enſuite, malgré mille diſtractions que ſon diſcours m'avoit fait naître, je voulus profiter de ce moment d'ouverture, pour tirer un aveu libre de ſes inclinations, & ſçavoir d'elle-même, ſi de tant de François aimables qui avoient marqué

marqué de l'attention pour ſes charmes, il n'y en avoit pas un pour qui elle eût pris les ſentimens qu'elle refuſoit à Dom Thadeo. Je la preſſai long-tems, ſans rien obtenir. Les inſtances de Madame Riding n'eurent pas plus de force. Elle s'obſtina à nous répondre, que tous ſes déſirs ſe bornoient à mener une vie douce, ſous l'empire d'un Pere & d'une Mere qu'elle aimoit uniquement. Nous jugerons de votre ſincerité, lui dis-je, par le changement que vous nous ferez voir dans votre humeur. Si les importunitez de Dom Thadeo étoient la ſeule cauſe de votre mélancolie, vous devez reprendre votre enjouement naturel, lorſque je vous aurai délivrée de cette perſécution.

Mon deſſein étoit en effet de m'expliquer ſans détour avec cet étrange Amant, & de le diſpoſer du moins à prendre des voyes toutes différentes pour s'inſinuer dans un cœur dont il s'étoit fermé ſi malheureuſement l'entrée. J'allois ſortir de ma chambre pour

communiquer mes idées à Fanny, lorſque Dom Thadeo, ſe préſentant à ma porte, me demanda la liberté de m'entretenir un moment. Il paroiſſoit agité. Son compliment fut court. Il me dit, qu'il ſe regardoit comme le plus malheureux de tous les hommes, & que ſi j'avois jamais connu le pouvoir de l'amour, je lui devois autant d'indulgence que de pitié. Un diſcours ſi triſte me fit deviner une partie de la vérité. Il avoit obſervé Cécile, & s'étant approché d'elle au moment qu'elle ſortoit de chez moi, il n'avoit point été écouté avec la complaiſance qu'elle avoit cru lui devoir juſqu'alors. Elle l'avoit prié de la délivrer pour jamais de ſes importunitez, & de finir un langage qu'elle étoit réſoluë de ne plus ſouffrir.

Mais comme il ne s'étoit point encore ouvert à moi, & que j'étois bien aiſe de prendre cette occaſion pour m'expliquer, je l'engageai dans un détail qui me procura d'autres lumieres. Après m'avoir confeſſé qu'il brûloit d'u-

ne

ne paſſion immortelle pour ma fille, & qu'il s'étoit flatté que, n'ayant pû l'ignorer non plus que mon Epouſe, nous ne lui faiſions pas un crime de ſes ſentimens, puiſque nous avions paru les autoriſer par notre ſilence, il ſe plaignit amèrement de l'opinion que j'avois marquée de lui à la Dame Eſpagnole. Elle me l'a declarée elle-même, ajouta-t-il en me voyant donner quelques marques de ſurpriſe, & quoiqu'elle ſe promette de vous faire prendre de moi des idées plus favorables, je n'eſpère pas de ſes ſoins ce que je n'ai pû obtenir par la droiture de mon cœur, & par l'honnêteté de mes intentions. D'ailleurs, reprit-il, avec un profond ſoupir, je ne vois que trop de liaiſon entre ce que j'ai appris d'elle, & ce que je viens d'entendre de la bouche même de Cécile.

La vivacité de ſa douleur, l'obſcurité de ſon diſcours, & peut-être encore plus, le jugement que je portois de ſon eſprit, auquel je n'avois jamais attribué

qu'une étenduë médiocre, me firent ſoupçonner quelque choſe d'extraordinaire dans le ſujet de ſes plaintes, & former tout d'un coup une conjecture aſſez juſte ſur le caractère de Donna Cortona. Je ne doutai point qu'elle ne ſe fût jouée de ſa crédulité, pour le faire ſervir à ſes vûës. Sans répondre directement à ſes plaintes, je le preſſai inſtamment de m'apprendre ce qu'il avoit à démêler avec elle. Il me promit d'être ſincere. En lui parlant, me dit-il, du ſéjour qu'il faiſoit à Paris, il ne lui avoit pas caché qu'il y étoit retenu par l'amour. Elle lui avoit promis ſon aſſiſtance, & quoiqu'il l'eût connuë à Madrid pour une femme galante, à laquelle il n'auroit point confié alors un ſecret d'importance, il s'étoit imaginé que, liée comme elle étoit avec un homme dont le commerce l'avoit renduë plus ſage, il pouvoit tirer du moins quelqu'avantage de ſon eſprit. Il me l'avoit préſentée dans cette eſpérance. Elle avoit été fort humiliée de l'accueil qu'elle avoit reçû.

reçû de mon Epouſe, mais oubliant cette diſgrace pour continuer de le ſervir, elle s'étoit flattée, que ſi elle pouvoit ſe menager avec moi un moment d'entretien, elle me diſpoſeroit à ſatisfaire promptement ſes déſirs, en terminant ſon mariage. Elle avoit pris la réſolution de m'écrire ſous un autre nom, pour me demander une entrevûë. J'avois eu la bonté de l'accorder. Elle s'étoit efforcée de me perſuader, qu'il y avoit quelqu'avantage pour moi à lui donner ma fille, & j'avois fait connoître par ma réponſe, que je n'avois point de lui l'opinion qu'elle avoit voulu m'inſpirer. Il s'en étoit apperçû lui-même, continua-t-il, au ſilence que j'avois gardé dans mon caroſſe en retournant chez moi avec lui, & la rigoureuſe ſentence qu'il venoit de recevoir par la bouche de Cécile, en étoit une confirmation trop claire. Cependant, loin de ſe rebuter, Donna Cortona venoit de l'aſſûrer, par un Billet, que s'il pouvoit m'engager à la revoir chez elle, il lui étoit ſurvenu

venu d'autres moyens de me vaincre, dont elle croyoit l'effet infaillible. Mais lui, qui dédaignoit au fond toutes les voyes qui pouvoient être différentes de celles de la sincerité & de l'honneur, & qui, en préférant le cœur de Cécile à sa vie, étoit disposé aussi à préférer la mort au désespoir de ne pas l'obtenir de son inclination & de mon consentement, il aimoit mieux me faire naturellement cet aveu, & remettre son sort entre mes mains, que de s'arrêter à de vaines promesses, qui blessoient également son honneur & son amour.

C'en étoit assez, pour me faire connoître qu'il n'y avoit point d'injustice dans mes soupçons. J'exhortai Dom Thadeo à prendre moins de confiance aux offres de son amie; & sans m'arrêter à lui en apprendre les raisons, je passai tout d'un coup à l'explication que je m'étois proposée. Si quelqu'un, lui dis-je, vous a parlé de l'estime que j'ai pour vous, comme d'un sentiment douteux,

teux, il vous a trompé. La franchiſe avec laquelle je veux vous ouvrir mon cœur, me ſervira de garant. J'ai remarqué les ſoins que vous avez rendus à ma fille, & vous ne vous êtes point apperçû que je les aye condamnez. Sa Mere eſt dans les mêmes diſpoſitions. Nous conſentirions tous deux à vous donner Cécile, ſi nous ne conſultions que notre panchant pour vous, & l'opinion que nous avons de votre caractère : mais le bonheur de cette chere fille nous eſt précieux. Elle eſt à vous, ſi vous pouvez la rendre heureuſe. A quoi tient-il, continuai-je en le regardant avec affection, que vous ne trouviez le chemin de ſon cœur? Je la connois : Elle eſt tendre, douce, complaiſante. Tout ce qui lui ſera préſenté ſous ces trois apparences, eſt ſûr de lui plaire; & comme c'eſt principalement par ces trois aimables qualitez qu'elle eſt capable de faire la félicité d'un honnête homme, il eſt naturel qu'elle ſouhaite de les trouver dans un Mari, pour la ſienne. Je ne vous reproche rien, ajoutai-je,

je, c'eſt à vous-même à vous rendre juſtice; mais je ſuis perſuadé qu'on ne gagnera jamais le cœur de ma fille que par cette voye.

Dom Thadeo ouvrit les yeux à ce diſcours; & paroiſſant découvrir dans lui-même ce qu'il n'y avoit jamais apperçû, il confeſſa que ſa conduite à l'égard de Cécile avoit été quelquefois dure & tyrannique. Mais hélas! s'écria-t-il, n'a-t-elle pas dû comprendre que c'eſt à l'excès de ma paſſion qu'elle devoit imputer mes fautes; ſi ſon cœur eſt tendre, a-t-elle pû ne les pas pardonner à une ſi belle cauſe? Ravi néanmoins que je ne lui ôtaſſe point l'eſpérance de réuſſir mieux par d'autres voyes, il me conjura, les larmes aux yeux, de rappeller toute ma bonté pour lui, & de ſeconder les efforts qu'il alloit faire pour rendre l'amour plus favorable à ſes ſoins. Je lui promis ce ſervice, mais ſans eſpérer qu'il changeât ſi facilement de caractère, & ſans m'engager à faire la moindre violence aux inclinations de ma fille, ſi elle ſe laiſſoit pré-

prévenir par quelque Amant plus habile ou plus heureux. Je le priai auſſi de rénoncer à l'amitié de Dona Cortona, qui me paroiſſoit auſſi peu convenable à ſes vûës qu'à ſes principes, & je lui donnai, avec ce motif, celui de plaire à Fanny, qui ne lui pardonneroit jamais de ſe lier trop étroitement avec une femme de ce caractère. En un mot, joignant ainſi les conſeils de la prudence aux plus ſinceres témoignages d'eſtime & d'amitié, j'en fis aſſez pour me mettre à couvert de toutes ſortes de reproches dans les ſuites funeſtes où l'amour entraîna ce tendre & malheureux Eſpagnol.

Au milieu des ſages refléxions qui me rendoient ainſi capable de regler la conduite d'autrui, il me vint quelques remords ſur la foibleſſe dont j'avois eu peine à me défendre avec Dona Cortona. J'admirai la trahiſon de mes ſens, car je n'avois rien à reprocher à mon cœur, & je n'eus pas beſoin d'efforts pour m'exciter au mépris que je devois à une femme ſans pudeur. Mais je n'ouvris

vris pas si aisément les yeux sur la vie voluptueuse que j'étois résolu de continuer. En revoyant Fanny, que son incommodité devoit retenir quelques jours dans son apartement, je l'accusai agréablement d'ignorer le prix des plaisirs qu'elle nous faisoit interrompre; & lui ayant fait approuver la conduite que j'avois tenuë avec Cécile & Dom Thadeo, je revins à la presser de se guérir, pour reprendre le cours de nos amusemens & de nos Fêtes. Elle ne condamna point mon goût; mais loin de répondre à mon empressement, elle me fit entendre, qu'elle n'espéroit pas si-tôt de se trouver assez bien rétablie pour se livrer à la dissipation; ce qui ne devoit pas m'empêcher, ajouta-t-elle, de revoir mes amis, & de me procurer avec eux tous les plaisirs que je paroissois désirer. Non, lui dis-je, ils seroient peu touchans pour moi si vous ne les partagiez, & je ne donnerai jamais le nom de biens qu'à ceux que je goûterai avec vous.

Ce que je lui disois étoit certain,

tain, quoique l'expérience ne m'en eût point encore fait sentir toute la vérité. Cependant les visites continuelles de mes amis, & l'impatience qu'ils me témoignoient de recommencer nos assemblées & nos festins, me firent consentir à leur donner quelque fois cette satisfaction. Fanny m'en pressa elle-même, & je pris ses instances pour une marque qu'il lui tardoit aussi de reparoître avec nous. La joye reprit bientôt son regne avec la magnificence & la bonne chère. L'intervalle qui avoit paru la rallentir, n'ayant servi qu'à m'attirer de nouveaux amis, en donnant le tems à mes anciens Convives de répandre le bruit de ma générosité & de mes largesses, je vis ma table plus brillante & mieux remplie que jamais. C'étoient les personnes les plus célèbres de toutes sortes de rangs. C'étoit la Cour & la Ville. Je ne sçaurois me plaindre que le goût de la bonne chère manque à Paris parmi les gens de mérite. L'esprit & la politesse répondoient dans mes Convives à la délicatesse &

à l'abondance des services. J'étois comblé d'éloges, & comme adoré par cette foule de Courtisans. Je ne le désavoûrai point, mon cœur étoit sensible à leurs flateries. Estimant peu les richesses en elles-mêmes, je croyois mes profusions trop bien payées par des caresses & des louanges qui me paroissoient d'un autre prix. Il ne me manquoit que la présence de ma chere Epouse. Je ne pouvois revenir un moment de l'espece d'yvresse où j'étois, sans m'appercevoir que Fanny étoit absente, par l'inquiétude & les désirs que je sentois naître aussi-tôt. Mais l'espérance de lui voir partager ma satisfaction dans peu de jours, me soutenoit contre cette distraction. J'attribuois moins l'inégalité de mon esprit à la foiblesse des plaisirs que je goûtois, qu'à l'absence d'un bien qui n'étoit pas éloigné, & qui reparoîtroit bientôt, pour mettre le comble à mon bonheur.

Dans une de ces délicieuses Fêtes, la conversation tourna un jour sur le sujet qui semble le moins

moins propre à la diſſipation de la table, mais qui fut amené ſi naturellement par l'enchaînement de quantité d'autres diſcours, qu'il ne pouvoit être accuſé d'indécence. Un homme célèbre par ſon eſprit, ſe hazarda negligemment à décider, que de tous les ſentimens qui ont partagé juſqu'ici les Philoſophes, celui de l'Immortalité de l'ame eſt le moins philoſophique, c'eſt-à-dire le plus dépourvû de raiſon: car eſt-il ſenſé, ajouta-t-il, de s'attacher à une opinion qui manque par le fondement? On croit l'ame immortelle, & l'on attend encore une bonne preuve de ſon exiſtence.

Il fut arrêté par celui auquel il avoit paru s'addreſſer. Vous êtes bien difficile en preuves, lui dit modeſtement celui-ci, ſi vous n'en trouvez pas une qui vous ſatisfaſſe en faveur de l'exiſtence de l'ame. Je vois bien, ajouta-t-il, qu'il ne faut point vous alleguer ſa différence eſſentielle de la matière, & que vous êtes perſuadé, avec quelques Anglois, que la penſée peut convenir à toutes ſortes de

de ſubſtances. Mais en paſſant même ſur les preuves de cette nature, parce qu'on ne peut forcer perſonne de confeſſer ce qu'il voit le plus clairement, a-t-on jamais fait une objection ſérieuſe contre les preuves morales? Que penſez-vous de nos déſirs, de nos craintes, de nos eſpérances, de l'idée que nous avons de l'avenir, & de ce ſentiment ineffaçable qui nous fait regarder l'anéantiſſement comme le plus grand des malheurs? Ce que j'en penſe? répliqua l'autre: Mais... j'appelle nos déſirs & nos craintes, des mouvemens purement matériels, qui ont leur ſource dans la chaleur du ſang, ou dans une proviſion d'eſprits animaux un peu plus ou moins abondante. L'idée que nous avons de l'avenir, eſt l'image du paſſé, que nous prenons plaiſir à étendre devant nous; & cette horreur de notre deſtruction, que vous nommez un ſentiment ineffaçable, n'eſt qu'une proprieté commune aux Etres les plus vils, qui ſe retirent & ſe reſſerrent à l'approche de ce qui eſt capable de les

les bleſſer ou de les détruire. Et ſi vous croyez, ajouta-t-il, qu'on n'a jamais pu faire d'objection ſérieuſe contre l'exiſtence de l'ame, je repète qu'il eſt encore plus difficile de la prouver.

Sophiſme! reprit l'autre, car il y a mille choſes dont l'exiſtence eſt ſûre, ſans qu'elle puiſſe être démontrée. On ne doute point, par exemple, qu'il n'exiſte des corps, & je ſoutiens qu'il eſt impoſſible de le prouver par une démonſtration. Arrêtez, interrompit l'adverſaire de l'ame; & de ce qu'on ne doute point d'une choſe, ne concluez point qu'on en ſoit ſûr. Ce qu'il y a de ſûr, & qui porte trop légerement à ne pas douter de l'exiſtenee des corps, c'eſt une action ſenſible dont on ne peut nier effectivement la réalité: mais on en concluroit mal, qu'elle ſuppoſe néceſſairement des corps, puiſqu'il eſt certain qu'elle pourroit être produite autrement. De même on ne vous niera point tous les effets qui vous font croire qu'il exiſte des ames: nous penſons, nous deſirons,

cela eſt clair ; mais il n'eſt pas beſoin de ſuppoſer des ames, pour des effets qui peuvent exiſter ſans elles.

Je ſuis de bonne-foi, repliqua l'autre, & voici ce que je veux bien vous accorder. Peut-être n'eſt-on pas encore parvenu à démontrer l'exiſtence de l'ame, c'eſt-à-dire à former une méthode de preuves qui puiſſe porter la lumiere & la conviction dans l'eſprit de ceux qui les entendent. Mais c'eſt une vérité dont chacun trouve évidemment la preuve en ſoi-même; & de-là ſeulement il s'enſuit, que les Philoſophes qui ont cru l'Immortalité de l'ame, ont pu ſuppoſer raiſonnablement ſon exiſtence bien établie, puiſque tous les hommes ſe reſſemblant par les principes de la raiſon, comme par la figure du corps, chacun peut conclure avec ſûreté, que ce qui eſt prouvé pour lui, l'eſt auſſi pour les autres. Mais s'il reſte quelque embarras là-deſſus, ajouta le Partiſan de l'ame, il tourne à l'avantage de la Religion, en ſervant à nous faire connoître

noître combien la revélation divine étoit néceſſaire pour jetter du jour ſur nos ténèbres. Et moi, interrompit l'Adverſaire, je crois, par la même raiſon, qu'elle étoit inutile. Cette diſpute fut beaucoup plus longue; l'un s'efforçant avec chaleur de ramener tout à un matérialiſme groſſier, qui ne nous laiſſe rien à prétendre au-delà de la durée de nos corps; & l'autre, traitant cette opinion de criminelle chimère, qui eſt démentie par les lumieres naturelles, autant que par celles de la Religion.

Je prêtai fort attentivement l'oreille à des diſcours dont le ſujet ne s'étoit jamais préſenté à mon eſprit. Mes principes étoient toûjours ceux que j'ai expoſez dans une autre Partie de cette Hiſtoire. L'exemple & les leçons de ma Mere avoient ſervi, plus que mes propres récherches, à m'y attacher conſtamment; & lorſque je les avois traité d'inutiles, dans un excès de douleurs auxquelles ils n'avoient pû ſervir de remede, je ne les avois pas moins regardez

comme des vérités spéculatives, dont le seul foible étoit de ne pouvoir servir à regler les sentimens du cœur. Mais commençant à former mille doutes sur ce qui m'avoit paru le plus certain, je trouvai dans le ton décisif de celui qui avoit combattu l'existence de l'ame, & peut-être encore plus dans la nouveauté de cette opinion, des motifs de m'y arrêter, du moins pour l'approfondir. Je tins ma curiosité secrette, & faisant avertir le Philosophe matérialiste, que je souhaitois de l'entretenir à l'écart, je lui marquai un rendez-vous, où je lui proposai mille questions.

Il y répondit aussi légerement que s'il se fût préparé à les entendre. Après m'avoir expliqué son système : Vous êtes, me dit-il, un homme d'esprit, à qui je n'ai pas fait difficulté de m'ouvrir librement. Les sentimens que je vous propose sont aujourd'hui ceux de tous les honnêtes gens. On abandonne au peuple toutes les vieilles chimères. Ce frein est nécessaire pour le contenir. La con-

convenance des choſes, le goût de l'ordre, & les loix de la Société, ſont les ſeuls regles de l'homme d'honneur & du Philoſophe. Sa naiſſance l'attache à une condition. Son propre bien, qui eſt dépendant de celui du public, l'oblige d'en remplir les devoirs; & s'il trouble l'ordre en s'en écartant, il ſent lui-même qu'il eſt juſte qu'on l'en puniſſe. C'eſt une branche qui bleſſe la ſymétrie dans un Quinconce ou dans une allée, & qui doit être retranchée ſans pitié.

Je ne fais pas beaucoup d'honneur à ma raiſon en, confeſſant la facilité avec laquelle je me laiſſai entraîner par de ſi miſerables principes. Mais ſi l'on conſidere qu'après avoir comme rénoncé à mon ancien goût pour l'étude, & m'être livré à celui du plaiſir, je n'avois rien de plus fort que l'exemple pour me déterminer, on ſera moins ſurpris que je n'aye point demandé d'autre preuve de ſa Doctrine à mon Précepteur, que le grand nombre d'honnêtes gens dont il m'avoit fait valoir l'auto-

rité. Je ſens, lui dis-je, la hardieſſe de vos déciſions, car je ne trouve point ſans force le raiſonnement que votre adverſaire a fondé ſur la conviction perſonnelle. Pour me la faire regarder comme un vain préjugé, il faut me mettre dans quelque liaiſon avec cette multitude de gens d'eſprit qui penſent comme vous, & je verrai ce que je dois recueillir de leur témoignage. Il me promit que cette ſatisfaction ne ſeroit pas long-tems différée.

Dès le jour ſuivant il me procura la viſite de pluſieurs Philoſophes (c'eſt le nom qu'il affectoit de leur donner) à qui je trouvai effectivement tout l'eſprit & toutes les lumieres qu'il m'avoit vantez. Il m'en nomma d'autres, qui étoient d'un rang trop conſiderable pour être amenez ſi familierement chez moi. Je ne fis pas difficulté de les prévenir, & de réchercher leur amitié. Je me liai ainſi dans l'eſpace de peu de jours avec quantité de perſonnes, dont le mérite & le nom étoient également célèbres, & ma curioſité

fité n'excepta pas même l'Ordre Eccléſiaſtique. J'obſervai dans la plûpart, les mêmes procedez ; beaucoup de réſerve, & peu d'ouverture dans nos premiers entretiens : mais la confiance naiſſant bientôt avec un peu de familiarité, j'admirai effectivement, avec quelle chaleur ils étoient livrez à leurs opinions, & avec quel zèle ils s'efforçoient de me les inſpirer. Je me ſerois figuré qu'ils avoient quelque intérêt preſſant pour motif, ſi le ſoin qu'ils prenoient de ſe déguiſer au Public ne m'eût fait juger qu'ils ne ſe propoſoient aucun avantage dans cette vie, & s'il n'eût été clair, par le fond même de leurs principes, qu'ils n'en eſpéroient point d'autre.

Malgré cette reflexion, qui me laiſſoit bien des doutes ſur la vérité d'une Doctrine ſi peu utile, le plaiſir d'être aſſocié à une ſecte diſtinguée par l'eſprit, & d'y être conſideré même, avec cette flateuſe prévention qui eſt commune en France pour les Etrangers qui y apportent quelque réputation de mérite, me fit étouffer

mes anciennes lumieres, pour embraſſer une pernicieuſe nouveauté. Je ne puis attribuer cet égarement qu'à la moleſſe où je vivois. L'eſprit perd ſa force en s'aſſujettiſſant trop à l'empire des ſens, & cet affoibliſſement volontaire l'accoûtume à ne juger de la vérité que par les impreſſions qu'il reçoit des organes du corps. A meſure même que je me confirmai dans cette diſpoſition par l'habitude, je ſentis croître mon goût pour des opinions que je n'avois pas embraſſées d'abord ſans quelques difficultez; & le peu de vigueur qui reſtoit à ma raiſon, je l'employois à juſtifier mon erreur. J'ai choqué la nature, diſois-je, quand j'ai cherché à me rendre heureux par des routes vaines & ſtériles. Que pouvois-je attendre de mes idées, puiſqu'elles ne ſont rien ſans mon corps qui les produit? J'étois bien inſenſé de mépriſer la matière, elle par qui j'exiſte, par qui je ſens, & ſans laquelle, en un mot, je ne ſerois rien; car n'eſt-ce point par elle que je ſuis capable de plaiſir & de peine? Et que

que reſte-t-il dans moi à quoi je puiſſe donner le nom d'Etre, lorſque tous mes ſens ſont occupez par quelque choſe qui les bleſſe ou qui les flatte? Le ſentiment de mon exiſtence dure-t-il plus longtems que le compoſé auquel je donne le nom de mon corps? Ne vois-je point qu'il croît par la force & l'embonpoint de mes membres, tandis qu'il s'altère & qu'il diminuë par leur dépériſſement & par leurs maladies?

Les aſſemblées qui continuoient de ſe faire chez moi, devinrent plus ſérieuſes par le nouveau tour que cette manie fit prendre à nos converſations. J'avois ſoin du moins de faire inviter ſouvent les plus célèbres de nos Philoſophes, en obſervant ces jours-là de n'admettre perſonne qui ne fût initié à nos myſtères; & dans ces Parties Philoſophiques, tous les ſecrets de notre ſecte étoient diſcutez & approfondis. On nous apprit un jour, qu'un des plus zèlez Partiſans de notre Doctrine étoit mort d'une maladie de langueur. La curioſité devint ex-

trême parmi les Associez, pour sçavoir de quelle manière il s'étoit conduit dans ses derniers momens. On prit des mesures certaines pour s'en éclaircir, & le rapport fut tel qu'on se l'imaginoit. Le Philosophe avoit soutenu constamment son rôle. Quoiqu'il eût déféré à l'opinion vulgaire, en s'assujettissant aux cérémonies ordinaires de l'Eglise, il parut certain par d'autres circonstances, qu'il étoit mort tranquille dans nos principes.

Après avoir donné des applaudissemens à sa constance, quelqu'un proposa de tirer un fruit considerable de ces sortes d'accidens. Voici de quelle manière il nous expliqua sa pensée : S'il y avoit, nous dit-il, la moindre vraisemblance dans les préventions populaires, il faudroit supposer que ce qu'on appelle l'ame, n'auroit jamais plus de force qu'au moment qu'elle se separeroit du corps, par les liens duquel j'entens dire tous les jours qu'elle est appésantie. Je voudrois, continua-t-il, qu'il se trouvât

vât parmi nous un caractère assez ferme pour entreprendre cette sorte d'expérience ; c'est-à-dire que le premier d'entre nous qui sera menacé de la mort, voulût faire avertir ses amis, & leur confesser de bonne-foi, de quelle manière il se trouvera disposé lorsqu'il se croira prêt à rendre le dernier soupir.

Cette proposition charma ceux qui l'entendirent. Il n'y eut personne qui n'y consentit avec ardeur, & j'en vis plus d'un, qui, dans l'impatience d'obtenir un éclaircissement dont on se promettoit des fruits merveilleux pour la propagation de notre Doctrine, auroit souhaité d'être promptement le Héros d'une si belle avanture. Le Ciel permit que tous ces souhaits ne fûssent point inutiles. Avant la fin de la même semaine, un de nos Associez, qui se nommoit Monsieur de Treville, homme riche & connu par son goût pour le plaisir, fut atteint d'une pleurésie violente, qui le réduisit en peu de jours à l'extrêmité. Par le penchant qu'on a

toûjours à ſe flatter d'une longue vie, il ne ſe figuroit pas que le danger fût auſſi grand qu'il l'étoit pour la ſienne; mais les Médecins en expliquerent autrement leur opinion. L'un de nos Philoſophes, attentif au progrès du mal, ne fit pas difficulté de l'avertir, qu'il avoit peu de jours à vivre. Il lui rappella ſa promeſſe, en lui demandant s'il penſoit à l'exécuter; & ſoit que la penſée de la mort n'eût point encore agi ſur lui dans toute ſa force, ſoit que l'idée d'un frivole honneur continuât de l'emporter ſur d'autres craintes, il le fit conſentir à recevoir chez lui une partie de ceux qui avoient été témoins de ſon engagement.

Je fus de ce nombre. L'appareil de la mort étoit déja dreſſé dans l'apartement du Malade. Un Confeſſeur, que la bienſéance avoit fait appeller, venoit d'en ſortir, après avoir rempli les fonctions de ſon miniſtère. Nous nous approchames du lieu de la ſcéne, où le Philoſophe mourant paroiſſoit conſerver encore toute la liberté

liberté de son esprit. Sa voix étoit éteinte, mais il entendit nos questions. Nous lui en fîmes un grand nombre, auxquelles il répondit par divers signes de tête, & quelquefois par une ou deux paroles qui sortoient difficilement de sa poitrine. C'étoit l'explication de ce qu'il sentoit. Nous en recueillîmes, que sa foiblesse étoit extrême, & que ne s'appercevant d'aucune autre altération que de celle de ses organes, la mort alloit être pour lui, suivant notre opinion, une simple dissolution des parties de la matière.

Cependant, comme la force de notre expérience dépendoit des dernieres circonstances de sa vie, & de l'instant même où nous le verrions expirer, il étoit à craindre que son extinction de voix ne nous privât de la plus importante partie de notre attente. Nous lui proposames, dans cette crainte, d'abandonner sa main à l'un de nous, qui la tiendroit dans la sienne, & de nous faire connoître, en la serrant, s'il s'appercevoit de quelqu'autre simptôme que des

mouvemens de la matière. Il laiſſa prendre ſa main ſans réſiſtance, mais, ſoit excès de foibleſſe ou refus de ſe prêter à nos vûës, il ne la ſerra point. Ses yeux qui rouloient au hazard, & ſa reſpiration qui commençoit à s'embarraſſer, nous parurent une marque plus certaine qu'il touchoit à ſa fin. Auſſi effrayez peut-être que las de ce ſpectacle, nous prîmes le parti de nous retirer.

Les refléxions que nous fimes ſur notre avanture étant peu capables de nous apporter plus d'éclairciſſemens, il ne ſe fit aucun changement dans nos idées. Mais lorſque nous nous attendions à recevoir la nouvelle de ſa mort, nous apprîmes, avec ſurpriſe, qu'il étoit beaucoup mieux, & qu'on ne doutoit point de ſon rétabliſſement. Il n'y eut pas un ſeul de nous qui ne ſouhaitât de le revoir promptement; & dans l'impatience d'entendre ſes propres obſervations, nous n'attendîmes point ſa guériſon pour retourner chez lui. On nous reçut civilement à la porte, mais ce fut pour

pour nous declarer, qu'il ne pouvoit recevoir notre visite.

Ce compliment nous auroit peu surpris, & nous l'aurions attribué au besoin que le Malade avoit de repos, si quinze jours après, lorsqu'on parloit de sa santé comme d'une chose certaine, & que nous nous préparions à le faire inviter à une de nos assemblées, le bruit ne s'étoit répandu qu'il avoit quitté le monde pour se retirer à l'Oratoire. Nous apprîmes cette étrange nouvelle dans un dîner que je donnois chez moi à un nombre considerable de Philosophes. Les plus déterminez en firent un sujet de raillerie, & plaignirent le bon-sens du pauvre Treville, qui ne s'étoit pas sauvé heureusement de sa maladie. D'autres, frappez d'un évenement si singulier, marquerent de l'embarras par leur silence.

Mais, comme si le Ciel eût pris soin lui-même de menager les circonstances, on m'avertit presqu'au même instant, qu'un Ecclésiastique demandoit à me voir de la part de Monsieur de Treville.

Cet

Cet incident ayant réveillé la curiosité de mes Convives, on me pria, si je n'attendois rien de secret dans cette visite, de faire introduire l'Inconnu au milieu de l'assemblée. Il n'y eut personne qui ne s'attendît à quelque ouverture extraordinaire, & l'attente de personne ne fut trompée. Il l'étoit déja beaucoup, que Monsieur de Treville eût choisi exprès le tems d'une de nos assemblées pour cette députation. C'est ce que son Messager ne fit pas difficulté de nous confesser d'abord. Il s'étoit informé du nom de mes Convives, & sur les lumieres qu'il avoit reçuës de celui qui l'envoyoit, il avoit cru les circonstances favorables à sa commission.

Son discours fut simple. Il étoit chargé de nous faire le récit des motifs qui avoient porté Monsieur de Treville à la retraite, & nous ne pouvions, nous dit-il, en espérer de personne un plus fidèle, puisqu'étant son Confesseur, il connoissoit ses plus intimes sentimens. Le caractère de Mon-

Monſieur de Treville étoit connu du Public. Homme d'eſprit & d'honneur, ſuivant les idées du monde, il avoit vécu ſans reproches. Madame l'avoit honoré d'une eſtime particuliere, & l'éclat de ſa douleur à la mort de cette grande Princeſſe avoit fait beaucoup d'honneur à la bonté de ſon caractère. Son ſeul défaut avoit été toute ſa vie, de vouloir ſe diſtinguer par des opinions ſupérieures à celles du vulgaire, & de traiter de foibleſſe ou de ſuperſtition tout ce qui étoit reçu du commun des hommes. Il étoit capable de découvrir la vérité, s'il s'étoit attaché ſimplement à la chercher; mais toûjours ardent à ſe prévenir contre les opinions de la multitude, la ſingularité étoit un attrait auquel il ne réſiſtoit point, & qui ſuppléoit dans ſon eſprit à la force des preuves. Avec cette diſpoſition il étoit toûjours prêt à recevoir une Doctrine nouvelle, ſi elle lui étoit propoſée avec quelque air de myſtère; & le ſeul plaiſir de penſer

ſer comme le petit nombre, lui tenoit lieu de conviction.

Il n'avoit pas manqué de prêter avidement l'oreille à la nouvelle Doctrine qui étoit paſſée de Londres en France. Hobbes en avoit jetté les ſémences à Paris, pendant le ſéjour qu'il y avoit fait avec le Roi Charles. On a vû avec quel ſuccès elle s'y étoit répanduë, & j'avois toûjours remarqué que Monſieur de Treville en étoit un des plus zèlez défenſeurs.

Cependant, comme la ſoûmiſſion extérieure aux uſages établis, étoit un autre point de cette créance, il ne refuſa point d'écouter les Miniſtres de l'Egliſe, lorſqu'on lui propoſa de les recevoir dans ſa maladie. Son bonheur voulut, que le Confeſſeur qui fut appellé, connût déja ſon caractère par le rapport d'un de ſes Amis. Il ne fut point ſurpris de la douceur & de la tranquillité avec laquelle il lui vit accepter les ſecours ordinaires de la Religion ; mais ce qui auroit ſatisfait un Directeur moins

moins éclairé, n'ayant ſervi qu'à redoubler ſes allarmes, il lui tint ce diſcours: Je ne ſuis point la dupe, Monſieur, de cette fauſſe réſignation avec laquelle vous paroiſſez vous ſoûmettre aux fonctions de mon miniſtère; je vous apprens au contraire, que n'ayant que peu d'heures à vivre, c'eſt vous-même qui êtes malheureuſement trompé par une erreur dont il vous reſte à peine le tems de revenir. Il eſt queſtion, ſi vos opinions ſont fauſſes, de paſſer à ce moment, dans les mains d'un vengeur terrible, qui ne peut réſerver que d'affreuſes punitions au mépris que vous avez fait de ſon culte. Comparez le malheur dont je vous menace, aux raiſons que vous avez de ne le pas craindre, & voyez s'il eſt ſage d'en courir les riſques.

Dans quelque épuiſement que la maladie eût déja réduit Monſieur de Treville, la juſteſſe naturelle de ſon eſprit n'étant plus combattuë par la chaleur du ſang, ni par le goût d'une fauſſe gloire, il lui prit un tremblement qui ſe communiqua

muniqua tout d'un coup à tous ſes membres. Son viſage ſe couvrit d'une ſueur froide. Le voile qui cache les objets de terreur étant comme levé à ſes yeux, il ne vit pendant quelques momens que le redoutable appareil du ſort dont il étoit menacé. Sa frayeur lui auroit fait pouſſer des cris, ſi l'habile Confeſſeur ne ſe fût hâté de le raſſûrer, en faiſant changer de face à la ſcène. Il lui découvrit les reſſources d'un cœur ſincere, qui revient aux devoirs qu'il a negligez, c'eſt-à-dire la bonté d'un Juge qui aime à ſe laiſſer fléchir, & qui ne punit jamais qu'à regret.

Entre les témoignages de repentir qu'un trouble ſi preſſant lui arracha, il fit à ſon Directeur l'aveu des engagemens qu'il avoit avec nous. Le conſeil qu'il reçut de lui, fut de nous admettre auprès de ſon lit, & de prendre cette occaſion pour réparer le ſcandale de ſes erreurs, en nous confeſſant le changement qu'il venoit d'éprouver; il y conſentit: mais la force du mal s'oppoſant à ſes réſo-

réſolutions, il tomba preſqu'auſſitôt dans l'état que j'ai repréſenté, & qui lui ôta l'uſage de la langue en notre préſence. Ce déſordre de ſes ſens fut une heureuſe criſe, qui lui rendit bientôt toute ſa vigueur. S'il avoit refuſé notre ſeconde viſite, c'étoit pour prendre le tems de ſe fortifier dans ſes nouvelles idées; & les ayant portées juſqu'à former la réſolution de rénoncer au monde, il n'avoit rien eu de plus à cœur que de nous faire expliquer un miracle dont il ſouhaitoit que l'effet pût s'étendre juſqu'à nous.

Il parut, au compliment dont l'Eccléſiaſtique accompagna ce diſcours, que Monſieur de Treville avoit gardé les meſures d'un galant homme, en lui cachant du moins ce qui pouvoit nous commettre, & nous expoſer peut-être aux perſécutions d'un zèle indiſcret. Cependant, ſoit que cette crainte eût d'abord ſaiſi mes Aſſociez, ſoit qu'une converſion ſi étonnante, dans un Courtiſan dont le mérite étoit auſſi diſtingué que la naiſſance & la fortune,

les

les frappât d'une véritable admiration, ils garderent un silence qui les auroit fait prendre pour une troupe de coupables. J'addressai quelques civilitez à l'Interprête de Monsieur de Treville, pour empêcher qu'il ne s'apperçût de leur trouble, & l'ayant chargé d'en faire beaucoup de ma part à celui qui l'avoit envoyé, je le conduisis jusqu'à son carosse. Cet excès de politesse étoit dans moi-même une marque d'embarras. Je voulois renvoyer l'Eccléfiastique satisfait, comme on tâche de se délivrer honnêtement d'un homme qu'on redoute. Ayant rejoint mes Convives, j'en trouvai plusieurs qui se disposoient à partir, & je ne les arrêtai point. Ceux qui demeurerent quelques momens de plus avec moi, soutinrent mieux un personnage qui n'étoit pas sans difficulté. La conversation étant retombée comme nécessairement sur Monsieur de Treville, on mit en doute, si une démarche aussi singuliere que la sienne ne se démentiroit pas tôt ou tard; & sans toucher aux raisons

sons qui l'y avoient engagé, on conclut de l'inconstance ordinaire des hommes, sur-tout à l'âge où il étoit, & avec les liens qui le rappelloient au monde, qu'il ne se sauveroit pas du ridicule d'y reparoître, après l'avoir quitté avec tant d'éclat. Les engagemens néanmoins qu'il prit bientôt à l'Oratoire, justifierent parfaitement sa constance.

Je ne m'étois point attaché assez ardemment au système qu'il abandonnoit, pour en regretter un des plus ingénieux défenseurs; & je compris même fort bien, que si l'on pouvoit juger de la certitude d'une vérité, par l'impression qu'elle fait sur ses sectateurs, il y avoit des inductions plus favorables à tirer de la conduite de Monsieur de Treville pour le sentiment qu'il venoit d'embrasser, que des raisonnemens vagues & du zèle apparent de quelques particuliers en faveur de l'opinion qu'il avoit abandonnée. En recevant celle-ci, comme une idée philosophique qui pouvoit être soutenuë avec quelque apparence de force,

force, j'avois toûjours été arrêté par l'étrange ſuppoſition qu'il m'avoit fallu dévorer. Il ne me paroiſſoit point auſſi clair qu'à mes Aſſociez, que la penſée pût convenir à la matière : & ſi j'étois forcé de confeſſer, que je ne voyois pas plus clairement qu'elle ne pût pas lui convenir, il me ſembloit que dans une incertitude dont les lumieres naturelles ne pouvoient me faire ſortir, le ſeul parti raiſonnable étoit de reconnoître les bornes de mon eſprit, & d'en demeurer au doute. Cependant j'avois jugé auſſi, que les lumieres réunies de pluſieurs perſonnes, dont la probité & le bon-ſens m'étoient connus, devoient être de quelque poids pour un homme qui balance ; & l'exemple, comme j'en ai déja fait l'aveu, avoit eu plus de force que mes propres vûës pour m'engager dans un principe où je trouvois toûjours de l'obſcurité. Il s'y étoit joint ſans doute un peu de cette vanité badine, qui fait trouver du plaiſir à penſer autrement que le vulgaire, & même un peu de cette fauſſe gloire

re qui porte à s'élever au-dessus des terreurs communes ; comme si notre manière de penser sur les choses, étoit capable d'en changer la nature, & de les rendre telles qu'on le désire, ou qu'on se l'imagine. Mais à quelque autre source qu'on aime mieux attribuer mon erreur, il est certain qu'elle n'avoit jamais été jusqu'à s'assujettir entierement mon esprit.

Cette reflexion, à laquelle je m'arrête avec plaisir pour m'en faire une excuse, auroit bien plus de force, s'il me prenoit envie de l'appliquer à mes Associez, c'est-à-dire de mettre en doute, si c'étoit sincerement qu'ils étoient attachez à la Doctrine impie dont ils faisoient profession. J'aurois du moins de plus qu'eux, le droit de faire valoir l'ignorance où j'avois vécu jusqu'alors sur tout ce qui s'appelle lumiere de Religion. Mais élevez dans d'autres principes, par quels dégrez avoient-ils pû parvenir à les effacer dans leur cœur & dans leur esprit ? Il m'arriva même, pen-

dant que j'avois le plus de penchant pour leurs opinions, de me sentir quelquefois rappellé à des idées plus justes, par des refléxions qui sembloient se présenter d'elles-mêmes. Quoique j'évitasse avec soin de mettre Fanny sur ces matières, & que mon dessein fût toûjours de la laisser libre dans ses principes de Religion, je ne pouvois me défendre d'ouvrir souvent les yeux sur l'exactitude avec laquelle je lui voyois remplir les devoirs du Christianisme, & j'admirois la satisfaction qu'elle paroissoit tirer de ses propres sentimens. Il ne faut pas douter que son caractère naturel, qui étoit la douceur & la tendresse, ne contribuât beaucoup à la mettre dans cette disposition. La vertu même prend toûjours la teinture du tempérament. Mais ce qu'il y a ainsi de de plus aimable & de plus parfait dans la nature, se trouve donc malheureusement inutile, si le motif qui le produit n'est qu'une chimère; & ses effets les plus charmans, tels que la régularité des mœurs, la sagesse & la tran-

tranquillité, portent sur des fondemens trompeurs, dont il n'y a rien de solide à recueillir. Cette idée me choquoit quelquefois jusqu'à me dégoûter, & de ma nouvelle Philosophie, & de ceux qui me l'avoient inspirée. Il faut porter l'incrédulité plus loin, ajoutois-je; & si le premier Etre a été capable de nous engager dans une erreur si cruelle, il faut s'en faire une image si odieuse, qu'elle nous dispense du Culte; ou le regarder lui-même comme une autre chimère, dont l'existence renferme bien plus de contradictions que celle de notre ame.

Cependant, soit que ce fût effectivement la crainte qui eût causé l'embarras de mes Associez, ou que la seule confusion qu'ils ressentoient de la foiblesse de leur système, leur fît éviter ma présence comme un reproche, je fus surpris, les jours suivans, de n'en pas voir un seul à ma table. Le goût que j'avois pris pour leur entretien, joint à l'absence de Fanny, qui se prétendoit encore assez mal de son incommodité

pour garder ſon apartement, m'avoit extrêmement réfroidi pour les excès de bonne chère & de diſſipation. Je ne cherchois pas encore plus loin la cauſe de mon changement; mais lorſque la compagnie de mes Philoſophes vint à me manquer, & que ne croyant point devoir m'abaiſſer juſqu'à les faire preſſer de revenir, je me retrouvai livré à une Societé badine & voluptueuſe, qui ne m'entretint que de chanſons & de contes à rire, je me ſentis diſpoſé fort différemment pour des plaiſirs où j'avois trouvé quelque douceur, lorſque je les partageois du moins avec mon Epouſe & ma Fille. Cependant cet ordre de vie ſe trouvoit trop bien établi dans ma maiſon pour être interrompu légerement. Je preſſai Fanny de prendre quelque choſe ſur elle-même; & lui confeſſant que la table me devenoit fort ennuyeuſe ſans elle, je lui demandai en grace, de ne pas faire durer éternellement une incommodité qui étoit en effet fort légere. Elle ſoûrit de mes inſtances; & n'en marquant

quant pas plus de disposition à me satisfaire, elle se retrancha sur un nouveau prétexte auquel je ne pus rien opposer. Ses deux fils étoient malades au College, & l'inquiétude qu'elle en avoit, ne lui permettoit point de se montrer au Public.

La vie qu'elle menoit avec sa Fille avoit d'ailleurs bien plus d'agrément que la mienne. Elle avoit sçû choisir parmi les Dames dont je lui avois procuré la connoissance, deux Amies dont elle avoit goûté le caractère, & qui étoient pour elle, avec Mad. Riding, Mad. des Ogeres & ma sœur, une compagnie fidèle dont elle faisoit ses délices dans toutes les heures qu'elle ne passoit pas avec moi. Ainsi, pendant que les engagemens que j'avois pris en quelque sorte avec le Public, me tenoient occupé une partie du jour & de la nuit, elle se livroit à des plaisirs plus simples, dans une societé conforme à ses inclinations. Mais elle ne se bornoit point-là; & ce que la suite du tems me fit découvrir malgré elle, donnera sans

doute une nouvelle admiration pour ſon caractère. Les Amies dont elle avoit fait choix, étoient non ſeulement tendres & généreuſes comme elle, mais ſe faiſant un devoir de joindre l'exercice de ces deux qualitez au ſentiment du cœur, elles employoient continuellement leurs ſoins & leurs richeſſes à l'exercice de toutes ſortes de vertus. Si elles n'avoient pas eu beſoin d'exhortation pour inſpirer le même goût à Fanny, leurs ſecours lui avoient été utiles dans un Païs qu'elle ne connoiſſoit point, pour ſeconder ſes intentions, & pour diriger ſes bienfaits. Il n'y avoit plus de miſerables aux environs de ma demeure, depuis que Fanny avoit trouvé le moyen de répandre ſecretement ſes largeſſes. L'infortune & la triſteſſe étoient un titre pour obtenir de l'accès auprès d'elle, & pour tirer de ſa bouche & de ſa main du ſoulagement & des conſolations. Je lui avois donné un empire abſolu ſur mes richeſſes, en lui faiſant promettre qu'elle n'épargneroit jamais rien pour ſatisfaire

tisfaire ſes moindres goûts. Quel charme pour mon cœur, ſi, lorſque je lui reprochois de faire trop peu de dépenſe pour ſa parure & pour ſes commoditez, elle m'eût fait du moins connoître à quels plaiſirs elle ſacrifioit des goûts ſi ordinaires à ſon ſexe; & que je lui portai d'envie, dans la ſuite, en apprenant qu'elle avoit ſenti plutôt que moi, la douceur qu'on peut trouver à faire le bonheur d'autrui! Le mérite qui languiſſoit ſans ſecours, les talens qui demeuroient inutiles par l'indigence, la beauté qui manquoit d'appui, & qui étoit expoſée à devenir la proye du riche voluptueux, l'orphelin, la veuve, enfin tout pauvre & tout miſerable qui n'étoit pas digne de l'être, eut part à l'attention & aux libéralitez de Fanny. Ma Fille, qui trouvoit dans ſon cœur le même penchant à faire du bien, ne ſe contenta point d'entrer par ſes déſirs dans les entrepriſes de ſa Mere. Elle s'ouvrit à part différentes voyes pour imiter ſon exemple; & dans le tems qu'elle la félicitoit d'être

si bonne, en lui marquant une espece de jalousie de ne pouvoir donner le même essor à ses sentimens, elle trouvoit le moyen d'en faire presqu'autant qu'elle, avec ce qu'elle deroboit secretement à sa parure & à ses plaisirs.

C'étoit donc pur dégoût pour la compagnie tumultueuse, & pour le genre de vie dont je m'étois flatté de leur faire un bonheur, qui leur faisoit craindre de se rengager dans les repas & dans les fêtes où je les pressois continuellement de reparoître. L'ardeur avec laquelle je m'étois porté à ces frivoles occupations, leur avoit fait croire que j'y avois un penchant particulier, & n'osant condamner ouvertement mon goût, elles en parloient quelquefois avec une complaisance qui entretenoit mon erreur. Le dernier prétexte que Fanny m'avoit apporté, devint encore plus vraisemblable par l'augmentation réelle de la maladie de mes enfans. Ils furent saisis tous deux d'une fièvre maligne, qui se termina par un mal encore plus dangereux.

La

La petite vérole se déchaîna sur eux avec toute sa fureur, & suivant l'ordre du College, ils furent transportez dans un autre lieu, pour sauver de la contagion une multitude de Pensionnaires. Les allarmes de Fanny ne peuvent être représentées. Elle auroit voulu voir ses deux fils, leur donner tous ses soins, & ne les pas quitter un moment. Mais le Recteur nous rassura par l'éloge qu'il nous fit du Gouverneur qu'il avoit mis auprès d'eux. C'étoit un homme dont l'attachement & le zèle surpassoient toutes nos idées. Il s'étoit renfermé avec eux dès le commencement de leur maladie; & lorsque la crainte éloignoit les plus temeraires, il avoit declaré que la présence même de la mort n'étoit point capable de le réfroidir. Je ne connoissois point encore ce Gardien fidèle. Sa modestie, son désintéressement, & cent vertus dont le Recteur me parloit avec admiration, lui avoient toûjours fait éviter de paroître devant moi. Il s'étoit borné lui-même à des appointemens

médiocres ; & lorſque je l'avois fait preſſer de venir quelquefois à ma maiſon, il s'en étoit défendu, par la crainte, diſoit-il au Recteur, que je ne le forçaſſe d'accepter des préſens, ou d'autres libéralitez, qu'il étoit réſolu de refuſer. Un mérite ſi rare dans un homme à qui je ne ſuppoſois point d'autres motifs que les obligations de ſon emploi, m'inſpiroit autant d'eſtime & d'affection pour lui, que de reconnoiſſance pour le Recteur, de la main de qui je le tenois. Ma réſolution étoit, de lui faire quelque jour un ſort digne de lui, en lui aſſurant des recompenſes proportionnées à ſes ſervices ; & ce déſir s'accrût encore, par l'heureux ſuccès des ſoins qu'il rendit à mes enfans. Ils réuſſirent avec tant de bonheur, qu'il ne leur reſta pas la moindre trace d'une maladie, dont l'effet le moins terrible devoit être de les défigurer entierement. Le Recteur, en m'apportant cette heureuſe nouvelle, ſe chargea de me les amener avec leur Gouverneur, auſſi-tôt qu'ils auroient repris leurs for-

forces ; mais il ne put le faire consentir à cette visite. La crainte de mes bienfaits devint un prétexte encore plus naturel, après le service signalé qu'il m'avoit rendu. Envain le fis-je solliciter en effet de recevoir un présent convenable à ma reconnoissance ; il le refusa avec la même noblesse, & mes instances furent une autre raison, de laquelle il prit comme droit de nous fuir, lorsque je paroissois au College avec mon Epouse.

Quoique ce désintéressement fût poussé jusqu'à l'affectation, il ne me vint aucun soupçon de la vérité, & je remerciois le Ciel, qui prenoit soin de favoriser ainsi tous mes désirs. D'un autre côté, les lettres que je recevois de M. & Madame de L***, m'apprenoient, qu'ils étoient tranquilles à Londres, & que les affaires de Mylord Clarendon y prenoient une face plus heureuse. Il m'avoit écrit lui-même, que sa fille étoit revenuë de ses allarmes, & qu'après une longue explication qu'elle s'étoit menagée avec le

Roi, ce Prince l'avoit traitée avec des marques de bonté & de confiance, qui la faiſoient mieux eſpérer de l'avenir. Charles étoit peu diſſimulé, & le Comte de Clarendon connoiſſoit aſſez ſon caractère pour ſe repoſer ſur ſa parole; ce qui lui reſtoit de défiance, ne venoit que de la malignité d'un certain nombre d'ennemis qu'il s'étoit faits dans ſon miniſtère, & dont il croyoit la haine incapable de ſe rallentir. La réconciliation de la Ducheſſe d'York avec le Roi, avoit été ſuivie d'une faveur ſi éclatante, qu'elle auroit dû calmer entierement les inquiétudes du Comte, s'il ne l'avoit regardée comme un nouveau motif de jalouſie pour ceux qui le haïſſoient. Mylord Cornbury, ſon fils aîné, avoit obtenu la Charge de Grand-Ecuyer, & le Roi avoit témoigné, en le revêtant de cette dignité, qu'il prétendoit recompenſer les ſervices du Pere. Mais auſſi foible que ſincere, il étoit toûjours à craindre qu'il ne ſe laiſſât ſurprendre aux inſpirations de ceux qui l'ap-

pro-

prochoient, & que ces apparences de bonté ne cedaſſent encore à ſes anciens reſſentimens.

Cependant le préſent étant capable de nous raſſurer, je fis part de ces agréables évenemens à Fanny; & me croyant mieux que jamais avec la fortune, je lui renouvellai mes inſtances pour la tirer de cette vie ſimple & retirée, dans laquelle elle paroiſſoit s'oublier. Tous les prétextes étoient levez. Je lui propoſai une fête délicieuſe, où je l'invitois à reparoître aux yeux d'une infinité d'honnêtes gens qui continuoient de ſe trouver à ma table, & qui ſe plaignoient de ne l'y pas voir depuis ſi long-tems. J'avois formé avec eux le projet d'un divertiſſement magnifique dans mes jardins de Saint-Clou, & rien n'y devoit être épargné pour le plaiſir & pour l'éclat. J'en fis la deſcription à Fanny. Elle l'écouta attentivement, & je me figurai que l'embarras dont je lui voyois donner quelques marques, étoit une manière d'applaudir à mon deſſein, en portant l'admiration juſ-

qu'à l'étonnement. Mais la réponſe qu'elle me fit, me força de changer d'idée.

Vous ne me reprocherez jamais, me dit-elle de condamner vos plaiſirs, & c'eſt une ſatisfaction continuelle pour mon cœur, de vous voir goûter quelque choſe avec cette ardeur & cette joye. Mais ſi vous permettez que je vous parle avec la confiance que je dois à votre affection, je m'afflige pour moi-même, de ne me pas trouver les mêmes goûts. Je cherche quelquefois comment il s'eſt pû faire que la conformité qui eſt dans nos caractères ne s'étende point juſqu'à nos plaiſirs, & cette différence m'humilie. Je vous avouë, continua-t-elle, que ne penſant qu'à vous plaire, je me ſuis efforcée long-tems de porter un viſage tranquille à vos fêtes, & de vaincre l'ennui qui m'y a toûjours aſſiégé le cœur. Je vous promets encore la même complaiſance, ſi vous m'en faites une loi. Mais lorſque je vous vois attentif à prévenir tous mes déſirs, & que je ne puis douter du ſentiment qui vous

vous fait souhaiter de me rendre heureuse, je ne dois pas vous déguiser comment je puis l'être. Ce ne sera jamais par la dissipation & le tumulte. J'aime la paix de l'imagination, sans laquelle je ne me figure ni liberté d'esprit, ni tranquillité du cœur. Mes malheurs & mes fautes ne sont venus que de mon trouble. Je veux que l'amour & la vertu n'ayent rien qui les contraigne, ou qui les suspende un moment dans mon ame. Ils suffisent pour l'occuper seuls. Je n'ai pas besoin d'autres sources de joye. Jouissez de vos plaisirs, & donnez-moi les restes de votre tems dans ma solitude, où je serai trop contente lorsque vous viendrez passer avec moi quelques momens.

Je l'écoutois avec une attention qui me faisoit remarquer jusqu'à ses moindres mouvemens. Comme elle s'étoit fait quelque effort pour m'expliquer ses sentimens avec cette liberté, son visage s'étoit couvert d'une aimable rougeur, & je lisois dans ses yeux, qu'elle n'étoit pas sans quelque crainte

crainte de me trouver opposé à ses vûës. J'étois sûr de lui plaire par ma réponse. Et quelle autre vûë étois-je capable de me proposer que celle de lui plaire ? Je me hâtai de lui dire : Vous m'assurez donc, que vous êtes sans goût pour les plaisirs que j'ai voulu vous procurer ? Jugez si j'en conserverai beaucoup moi-même après cette declaration, lorsque le Ciel m'est témoin, que dans tout ce que vous m'avez vû réchercher le plus ardemment, je n'ai pensé qu'à satisfaire le vôtre. Quelle idée avez-vous de mon amour, si vous me croyez sensible à quelque plaisir qui ne puisse pas vous toucher ? L'ardeur de vous rendre heureuse m'a fait illusion. Mais puisque je me suis trompé si malheureusement dans le choix de ce qui pouvoit vous plaire, c'est à vous-même que je l'abandonne désormais ; & je commence non seulement par rompre la partie de Saint-Clou, mais encore par reformer absolument ma table.

Elle s'opposa à cette résolution. La bienséance, me dit-elle

le avec beaucoup de douceur, ne vous permet pas de faire ce changement tout d'un coup. Votre table eſt établie; le projet de votre fête eſt répandu, & vous en avez ordonné les préparatifs. Il n'y a point de prétexte qui puiſſe vous tenir lieu d'excuſe. D'ailleurs, il eſt difficile, ajouta-t-elle en ſoûriant, que vous rénonciez ſans quelque regret à des amuſemens dont votre imagination s'eſt entretenuë avec plaiſir; & lorſque vous avez tant d'indulgence pour mes goûts, je n'en ſuis que plus obligée de ſouhaiter la ſatisfaction des vôtres. Je vous accompagnerai à Saint-Clou: vous continuerez de recevoir ici vos Amis; & vous m'accorderez à l'avenir la liberté de ſuivre mes inclinations.

Je l'aſſurai qu'elles décideroient des miennes. J'ignorois en effet juſqu'où la forme de vie que j'avois embraſſée convenoit à mes propres penchans. Les raiſonnemens vagues qui m'y avoient déterminé, n'étoient point encore aſſez éclaircis par l'expérience. J'avois

vois conclu de ce qui s'étoit paſſé dans mon cœur, que le bonheur ne pouvoit conſiſter que dans le plaiſir; mais le ſoin du bonheur d'autrui, auquel j'attachois la meilleure partie du mien, m'avoit toûjours ôté la penſée d'examiner, ſi c'étoit de l'eſpece de plaiſirs dont j'avois fait choix, que je devois attendre pour moi-même une véritable ſatisfaction; & celle que j'y avois trouvée juſqu'alors, étoit moins venuë de mon propre goût, que de l'eſpérance où j'avois été de ſatisfaire effectivement celui de mon Epouſe & de ma Fille: ſans jetter encore les yeux plus loin, je demandai à Fanny, ſi elle croyoit Cécile auſſi mal-diſpoſée qu'elle, pour les amuſemens que je leur avois procurez? Sa réponſe me cauſa une autre ſurpriſe:

Vous me parlez de Cécile, me dit-elle, & j'étois étonnée que depuis l'entretien que vous avez eu avec elle, vous n'ayiez pas fait attention au changement qui ſe fait tous les jours dans ſon humeur. Je ne m'en ſuis pas trop al-

allarmée, lorsque j'ai cru que l'amour y pouvoit contribuer, & le consentement que vous accordiez à son mariage avec Dom Thadeo, me faisoit penser avec plaisir, qu'elle étoit assez touchée de son mérite pour se croire heureuse de recevoir sa main. Mais elle vous a découvert le fond de son cœur, & j'ai tiré d'elle plusieurs fois les mêmes aveus. Si elle est possedée de quelque passion, ce n'est pas pour cet Amant. Je lui trouve néanmoins plus de langueur & de mélancolie que jamais. En vain je la presse de s'ouvrir. Elle me prie d'être tranquille sur son compte; & dans le tems qu'elle s'efforce de me déguiser ce qui l'agite, elle se trahit quelquefois par des larmes. Il me naît un soupçon, continua Fanny, & je n'ai différé à vous le communiquer, que pour me donner le tems de l'éclaircir. Ne seroit-ce pas le Duc de Montmouth qui lui auroit gagné le cœur par l'éclat de sa figure? Elle s'est informée cent fois, si nous n'avions pas eu de ses nouvelles; & quand je lui demande quel intérêt elle y prend,

prend, sa seule réponse est, qu'il lui semble étrange, qu'après avoir marqué tant d'ardeur pour moi, il garde un silence qui ne s'accorde point avec une passion si vive. Cette inquiétude, ajouta Fanny, n'est pas une marque d'indifférence; & je suis trompée si Cécile n'aime le Duc. Quelle apparence, lui répondis-je sans balancer, qu'une Fille si sage & si retenuë, se fût livrée à des sentimens dont elle n'a pas le moindre fruit à prétendre? Le Duc est libre, à la vérité, & je me figure bien, qu'après avoir marqué si peu de fierté dans son premier mariage, il pourroit penser à ma Fille sans s'avilir. Mais elle, qui nous a tant de fois entendu blâmer son caractère, & qui n'ignore pas la folle ardeur qu'il a conçûë pour vous, comment pourroit-elle espérer quelque fruit raisonnable de ses sentimens? Vous n'avez pas sçû, interrompit Fanny, que le penchant du Duc a balancé d'abord entre ma Fille & moi; & me racontant tout ce qu'elle s'étoit imaginée chez Mylord Clarendon, elle

elle me parut persuadée que les soins extérieurs du Duc, & tous les empressemens qu'il avoit marquez pour elle-même, n'avoient été qu'une feinte, qui lui avoit servi fort heureusement à déguiser sa véritable passion.

L'air de vraisemblance qu'elle donna par d'autres reflexions à cette étrange conjecture, me la fit regarder à la fin d'un autre œil; & quoique le caractère de Cécile, que je connoissois par tant d'épreuves, me parût supérieur à certaines foiblesses, je n'eus pas de peine à me persuader, qu'un cœur aussi plein de sentimens que le sien, échauffé encore par les exemples de tendresse qu'elle avoit continuellement devant les yeux, pouvoit s'être rendu aux séductions du Duc. Je raisonnois sur la foiblesse ordinaire de son sexe, car en attribuant à ma Fille cette espece de corruption, j'avois regret de changer quelque chose à l'opinion que j'avois toûjours euë de sa délicatesse. Sans lui faire un crime de son inclination, j'aurois souhaité qu'elle ne se fût point aveu-

aveuglée jusqu'à ne découvrir que des vertus, dans un homme que je ne l'aurois pas cruë capable d'aimer, si elle avoit ouvert les yeux sur la plus légere partie de ses défauts. Un emporté, un imprudent, un présomptueux, ne me paroissoit pas digne du cœur de Cécile. Et puis, je trouvois, qu'après avoir eu de si justes raisons de se défier un peu de l'amour, c'étoit manquer de prudence que de s'être engagée si légerement.

Une découverte de cette nature, que nous aurions eu raison de traiter d'importante, si elle avoit été fondée sur des preuves plus certaines que de simples soupçons, nous parut demander beaucoup de conduite & de menagement. Je recommandai à Fanny la vigilance qui convient à une Mere, & portant l'injustice jusqu'à chercher tous les moyens d'arracher son secret à ma chere Fille, je renouvellai plusieurs fois les efforts que j'avois déja faits pour le tirer de sa bouche. Elle crut que mes questions regardoient encore Dom Thadeo. En confessant qu'il avoit

voit changé de méthode, elle ajouta qu'elle ne se sentoit pas plus de penchant pour lui, & que si j'aimois son repos, elle me demandoit en grace de la délivrer de ses importunitez. Vous serez satisfaite, lui dis-je; si je l'estime assez pour avoir approuvé les soins qu'il vous a rendus, ma tendresse pour vous y mettra des bornes lorsqu'ils commencent à vous paroître si fatiguans. Mais vous flattez-vous de me déguiser longtems que vous avez une autre passion au fond du cœur? Vous croyez-vous capable de me tromper? ajoutai-je en la regardant tendrement: vous Cécile, dont j'ai si bien connu l'ame, dans le tems d'une erreur innocente, & si chere encore que je ne crains pas de la rappeller? Ah! chere Fille, repris-je, avec la même ardeur, vous êtes faite pour l'amour. On n'est pas dur quand on est né d'un Pere & d'une Mere si sensibles. Puissiez-vous devoir toute la douceur de vos jours à une passion sage & heureuse! Mais pourquoi faites-vous difficulté de

vous

vous ouvrir à moi ? Je n'attens que le nom de votre Amant, pour employer tous mes soins à vous unir avec lui.

Elle baisa affectueusement mes mains, & la manière ardente dont elle les pressoit avec ses lévres, me faisoit connoître qu'il y avoit plus d'agitation dans son cœur qu'elle n'en marquoit dans son discours, & que je ne pouvois en démêler sur son visage. Mais s'obstinant à se taire, elle me laissa dans la même inquiétude où j'étois, c'est-à-dire presque certain qu'elle étoit pressée de quelque trouble extraordinaire, & sans aucune lumiere pour en penétrer la cause. Elle tient de vous, dis-je à sa Mere qui attendoit impatiemment le succès de cet entretien. Souvenez-vous combien de tems vous avez porté un fatal secret, qui vous a brûlé le sein, sans pouvoir vous arracher un seul cri, & dont vous n'avez pas même conçu que la flamme se communiqueroit tôt ou tard jusqu'à moi. Fanny, allarmée effectivement de ce souvenir, résolut

ſolut plus fortement que jamais de ſe faire jour dans le cœur de ſa Fille. J'ajoutai, que perdant toute eſpérance pour Dom Thadeo, je ne croyois pas que la bienſéance nous permît de le retenir plus long-tems avec nous. Elle fut du même avis, & je me chargeai de lui expliquer là-deſſus nos ſentimens.

Ce n'étoit pas une entrepriſe où je pûſſe me diſpenſer de quelques menagemens. Je priai Dom Thadeo de paſſer avec moi dans mon apartement, & redoublant les civilitez avec leſquelles j'étois accoûtumé de le traiter, je lui demandai d'un ton fort ouvert, s'il commençoit à ſe louer un peu de la complaiſance de Cécile? Je voulois connoître par ſon propre aveu le dégré de ſes eſpérances. Il me confeſſa que l'amour ne lui avoit jamais été moins favorable, & que loin d'avoir gagné quelque choſe à ſuivre mes conſeils, ſon ſilence & ſes ſoins reſpectueux n'avoient ſervi qu'à reculer ſes progrès. Il étoit au point d'expliquer ſes ſentimens, & s'ils n'é-

toient pas écoutez avec bonté, on se faisoit violence du moins pour les entendre; au lieu que le parti qu'il avoit pris, de ne faire parler que ses yeux & ses soins, le réduisoit à douter si l'on y faisoit la moindre attention, & lui ôtoit en même tems la hardiesse de renouveller un langage dont il craignoit qu'on ne pût s'offenser. Il ajouta mille reflexions chagrines, qui marquoient le désespoir de son cœur, & parmi lesquelles je crus entrevoir les mouvemens d'une violente jalousie.

J'attendois quelque éclaircissement, & je l'excitai par mes discours à s'ouvrir davantage; mais s'étant réduit à me demander par de nouvelles instances ma compassion & mon secours, je pris ce moment pour lui témoigner le regret que j'avois de ses peines, en lui declarant, que je n'espérois plus moi-même de le voir réussir dans une entreprise dont j'avois souhaité le succès autant que lui. Ma Fille étoit à vous, lui dis-je, si vous aviez pû lui inspirer le moindre sentiment de tendresse.

Mais

Mais ſon repos m'eſt cher, & lorſqu'elle déſire abſolument de ne plus entendre parler d'amour, je ne puis me refuſer à ſes inſtances. L'abſence, ajoutai-je, aura bientôt ſon effet ordinaire pour la guériſon de votre cœur.

Il comprit trop aiſement ma penſée pour me demander d'autres explications. Je fus touché de la douleur qu'il me laiſſa voir dans ſes yeux. Les circonſtances de ſon départ ne me furent pas moins ſenſibles. Il n'ajouta pas un ſeul mot qui regardât Cécile. Le cœur ſerré, & la voix preſque éteinte, il me remercia en peu de mots des témoignages d'amitié qu'il avoit reçûs dans ma maiſon. Etant allé du même pas dans l'apartement de Fanny & dans celui des autres Dames, il leur fit ſes remercîmens & ſes adieux, avec le même air de triſteſſe. Je ne m'informai point s'il avoit vû Cécile; mais ne doutant point que ſa réſolution ne fût de ſe retirer dès le même jour, je lui envoyai quelques préſens, qu'il

accepta avec beaucoup de politeſſe & de reconnoiſſance.

Loin de me défier du noir orage qui étoit prêt à ſe former ſur ma tête, je me crus heureux d'avoir pû me dégager ſi honnêtement d'une eſpece de lien, que je craignois de ne pas trouver ſi facile à rompre. J'en parlai dans ce ſens à mon Epouſe, & je félicitai Cécile de ſa liberté. C'étoit une nouvelle ſatisfaction pour moi, de les croire toutes deux contentes de la complaiſance que j'avois euë pour leurs déſirs. L'une obtenoit ce qui étoit, diſoit-elle, le plus conforme à ſes inclinations. L'autre étoit délivrée de l'unique ſujet de peine dont j'avois pû lui arracher l'aveu. Je regrettai ſi peu ces deux changemens, que je crus au contraire mon repos mieux établi que jamais, par la tranquillité des deux chers objets dont je le faiſois dépendre. Il ne me reſtoit qu'à prendre un nouvel arrangement pour moi-même. Devant quelque choſe au Public, depuis que je me trou-

trouvois lié avec tant d'honnêtes gens, je ne pouvois penſer à reformer ſi bruſquement ma table. Quoique je ne me fûſſe jamais ſenti une inclination bien ardente pour ce genre de plaiſir, j'y avois pris aſſez de goût, pour m'imaginer du moins, qu'en prenant tôt ou tard le parti d'y rénoncer, ce ſeroit un ſacrifice que l'amour me feroit faire à Fanny; mais elle reconnoiſſoit elle-même que la bienſéance m'obligeoit à quelques égards pour mes amis. Ainſi, m'attachant à-peu-près au plan qu'elle m'avoit tracé, je me flattai que mon tems ſeroit fort heureuſement employé, lorſque je le partagerois entr'elle & les plaiſirs dont je commençois à me faire une habitude.

Je n'ai jamais ſi bien reconnu que dans cette occaſion, combien nous devenons obſcurs & impenétrables à nous-mêmes, auſſi-tôt que l'imagination ſe livre à de frivoles amuſemens, qui ôtent à l'eſprit le pouvoir de s'exercer par ſes refléxions. Je m'étois abandonné juſqu'alors aux plaiſirs,

dans la seule vûë que j'ai rapportée ; & n'ayant rien de certain que mes motifs, j'avois peu examiné la nature d'une multitude d'occupations légeres, dont l'exemple d'autrui & ma propre expérience me faisoient juger tous les jours que j'avois en effet de la douceur à recueillir. Le goût de Fanny ne décidoit point absolument de leur force. J'ai fait remarquer mille fois, que son caractère la portoit à la mélancolie ; & le penchant qu'elle pouvoit avoir pour une autre sorte d'amusemens, n'empêchoit point que ceux dont je lui avois fait faire l'essai, ne fûssent capables de satisfaire un caractère plus vif. Il est vrai que pour moi, qui ne me proposois point d'autre bonheur que le sien, tout ce qui n'étoit pas propre à lui plaire, ne pouvoit jamais faire une forte impression sur mon cœur. Mais aussi long-tems néanmoins que je pouvois trouver quelque agrément dans ce qui n'étoit point contraire à cette vûë dominante, pourquoi me serois-je refusé un plaisir qui pouvoit se concilier avec

avec tous les devoirs de ma tendreſſe.

C'eſt ainſi que faute de reflexions ſur les véritables mouvemens de mon cœur, j'avois pris la ſatisfaction que j'avois quelquefois trouvée à table & dans la diſſipation de mes autres amuſemens, pour un goût que j'attribuois à mon caractère, & que je les croyois capables de ſatisfaire par leur nature. La nouvelle expérience que j'en fis, ne tarda gueres à me détromper. Je ne fus pas plutôt à table, avec la penſée que je ne devois plus y voir Fanny & Cécile, que la langueur & l'ennui prirent la place de l'enjouement que j'y avois toûjours porté. Leur abſence n'étoit auparavant qu'un mal paſſager, que je ſupportois par la certitude de le voir finir. Mais la converſation la plus vive, & tous les rafinemens de la bonne chère, me devinrent un ſupplice, lorſque je fus aſſuré que je ne les partagerois plus avec elles. Ce ne fut pas néanmoins tout d'un coup que je reconnus ce changement. Je m'efforçai

même assez long-tems de surmonter une pésanteur qui ne m'étoit pas ordinaire, & que je crus pouvoir attribuer d'abord à quelque altération de santé. Elle n'étoit que dans le fond de mon cœur, dont le trouble se communiquoit à mon esprit. Enfin, continuant de reconnoître qu'elle me poursuivoit de même dans toutes les parties de dissipation où je me laissois encore entraîner par mes Amis, j'ouvris les yeux sur la cause de cette incommode agitation. Plaisirs frivoles! amusemens sans force! m'écriai-je un jour en portant de plus près mes réflexions sur moi-même, vous n'êtes pas faits pour remplir mon cœur. Je sens quel est le seul bien qui puisse m'attacher sans dégoût, & je me fais un tort cruel d'en troubler la jouissance par de si miserables diversions.

En m'arrêtant encore à cette seule idée, j'aurois abandonné sans balancer, toutes les societez où le seul goût de l'amusement m'avoit engagé, si la crainte de m'exposer à quelque raillerie par un changement

ment trop bruſque, n'eût toûjours été aſſez forte pour me retenir. J'étois d'ailleurs à la veille du divertiſſement que j'avois fait préparer à Saint-Clou; & le ſentiment de Fanny même étoit, que je ne pouvois rompre une partie annoncée depuis ſi long-tems. Mais je lui fis l'aveu de mes nouvelles diſpoſitions, ou plutôt, en examinant avec elle ce qui s'étoit toûjours paſſé dans mon cœur, je lui confeſſai que j'avois été trompé par de fauſſes eſpérances; je lui confeſſai que tous les plaiſirs dont je m'étois fait une ſi douce idée, ne me paroiſſoient plus qu'une honteuſe illuſion. Elle reçut ce diſcours avec une joye modeſte, qui n'exprimoit pas toute la ſatisfaction qu'elle en reſſentoit. Mais après m'avoir regardé un moment, comme pour attendre ſi je n'avois rien à lui dire de plus: J'ai prévû, reprit-elle, que vous porteriez tôt ou tard ce jugement de vos projets de vie heureuſe. On n'entendroit pas tant de plaintes ſur la miſere de notre condition, ſi des biens qui dépendent

de la fortune, & que tout le monde peut se procurer avec un peu de bonheur ou d'industrie, étoient capables de faire regner dans le cœur une véritable paix. Ils méritent pourtant le nom qu'on leur donne, puisque leur privation est accompagnée de mille autres sortes de peines. Mais sçavez-vous, ajouta-t-elle, en quoi je m'imagine que l'erreur consiste? C'est précisément dans les deux excès, dont il semble que vous ne reconnoissiez l'un que pour vouloir déja vous précipiter dans l'autre. Se faire un objet unique des biens sensibles, ou les croire si mépriſables qu'il n'y ait rien à se promettre d'eux pour la douceur de la vie, je crois que c'est ignorer également leur nature & la nôtre.

Cette reflexion fut interrompuë par une visite importune, qui ne nous permit point de continuer notre entretien; mais elle demeura gravée dans ma mémoire. Je connoissois le caractère judicieux de Fanny, & j'avois trouvé dans son discours une vraisemblance dont j'é-

j'étois frappé. Les aveus que j'ai faits dans vingt endroits de cette Hiſtoire, doivent avoir accoûtumé mes Lecteurs à l'humble opinion que j'avois de moi-même. Un dégoût inſurmontable pour mes anciens principes, m'ôtoit juſqu'à la penſée de les rappeller pour en faire uſage; & me défiant de tout ce qui m'étoit ſuggeré par ma raiſon, il ne me reſtoit gueres d'autres regles de conduite que le ſentiment. Je n'exagère point, ſi j'ajoute que dans la facilité avec laquelle j'avois prêté l'oreille au Matérialiſme, il étoit entré moins de lumiere & de conviction, que d'envie d'humilier mon ame, en la rabaiſſant au plus vil état dont j'euſſe l'idée, & de tirer une ſorte de vengeance des mauvais offices qu'elle m'avoit rendus. Mon cœur étoit heureux par l'amour; j'avois comme rénoncé à l'être par la ſageſſe, & je commençois à la redouter au contraire comme l'ennemie de mon bonheur. Cependant la malheureuſe expérience que je venois de faire des plaiſirs,

le ſouvenir même de ma foibleſſe, dans une occaſion que je ne me rappellois pas ſans honte, & qui me faiſoit éviter juſqu'au nom de la Comédienne Eſpagnole, enfin des ſemences d'inquiétude, que me laiſſoit dans l'eſprit un vuide déja commencé par la réſolution où j'étois d'abandonner mes frivoles occupations, me firent recevoir avidement de la bouche de Fanny, le nouveau plan de conduite qu'elle ſembloit me tracer.

Mais en concevant que ce qui ne me paroiſſoit peut-être ennuyeux que par ſa continuité, pouvoit devenir plus agréable lorſqu'il ſeroit pris avec quelque mêlange, il me reſtoit à chercher un fonds d'occupations moins badines pour remplir les intervalles. Ce ſoin, dont je m'occupai quelque tems, m'entraîna malgré moi dans une refléxion fort amère ſur le malheur de la condition humaine, qui n'offre preſque rien dont on puiſſe ſe faire une reſſource aſſûrée contre l'ennui. L'amour même, dont je faiſois mon ſuprême bon-

bonheur, me laiſſoit cent momens qui demandoient d'être autrement remplis. Je ne pouvois être ſans ceſſe avec mon Épouſe, ſans m'expoſer peut-être au danger de la fatiguer par mes careſſes mêmes, ou du moins ſans me couvrir du ridicule que le monde attache aux empreſſemens exceſſifs d'un mari. Ce ne fut qu'après une longue méditation, que je me déterminai enfin pour un parti qui ne paroiſſoit pas demander tant de récherches, mais que je donne néanmoins, après mon expérience, pour le ſeul dont il y ait quelque ſatisfaction ſolide à eſpérer dans l'ordre naturel, pour un homme capable de refléxion & de ſentiment.

Après m'être convaincu plus fortement que jamais, par une courte revûë du paſſé, que la vérité & la ſageſſe Philoſophiques ſont des chimères de l'imagination, je me figurai que l'étude de la nature, ayant du moins un objet réel & ſenſible, pouvoit attacher l'eſprit avec d'autant plus de ſatisfaction, qu'elle roule ſur les

objets qui nous environnent; ſans compter que les erreurs où elle peut conduire, ne ſont jamais aſſez importantes pour altérer notre tranquillité ni celle d'autrui. Dans cette idée, je penſai à recueillir tout ce qui avoit été compoſé de plus eſtimable ſur cette matière, & j'y compris, avec ce qui porte le nom de Phyſique, cette multitude de ſciences qui ſont renfermées ſous celui de Mathématiques. Loin de m'effrayer à l'entrée d'une carriere ſi vaſte, ſon étenduë même fut une autre raiſon de m'y engager, parce qu'elle me découvroit un eſpace où je ne devois pas craindre de rencontrer trop tôt des bornes. Je ne me propoſai point d'autre objet pour l'eſprit; & ſi je ne donnai point l'excluſion abſoluë au reſte des ſciences & des arts, ma réſolution fut, de ne les admettre qu'à la même condition que les plaiſirs, c'eſt-à-dire par intervalles, & comme de ſimples délaſſemens.

Je n'avois rien à déſirer pour le cœur, auſſi long-tems que l'amour y regneroit avec le même em-

empire. Cependant je conçus, par la satisfaction que Fanny & Cécile prenoient à faire du bien, que c'étoit une douceur innocente à laquelle je pouvois encore prétendre. Mon propre penchant m'en faisoit déja former cette idée, & je n'eus d'embarras qu'à chercher par quelles lumieres je devois regler mes bienfaits. Mes premiers mouvemens me firent penser au mérite negligé, & à la vertu maltraitée par la fortune. J'avois observé toute ma vie, avec quel étrange caprice la nature distribue ses faveurs. Il semble qu'elle affecte de les répandre parmi les indigens, comme si ne songeant qu'à sa propre gloire, elle affectoit de montrer, que son pouvoir est indépendant des richesses; & la fortune, qui en a mérité le titre d'aveugle, ne s'empresse gueres de réparer les injustices de la nature. Il me parut beau de donner quelques exemples d'un meilleur ordre, en choisissant à Paris ou à Londres quelques Infortunés d'un mérite éclatant, pour les mettre dans l'abondance.

Je

Je n'excluois pas néanmoins de mes libéralitez les Malheureux ſans mérite, parce que leur miſere eſt d'autant plus à plaindre, qu'ils n'ont que les motifs de l'humanité qui plaident en leur faveur. Les offices de la civilité & de l'amitié devoient apartenir auſſi à ce projet, comme dépendant des mêmes principes. Enfin, c'eſt ſur ces fondemens que mon nouveau ſyſtême fut établi; & je me perſuadai, en l'approfondiſſant d'avance, que c'étoit le ſeul qui convînt à mes inclinations. Il me parut vraiſemblable que les ſpectacles, les aſſemblées & les plaiſirs même de la table ceſſeroient de me paroître ennuyeux, lorſque je les ferois ſervir quelquefois d'intermedes à des occupations ſi ſérieuſes. Fanny, qui n'avoit d'éloignement que pour les excès, fut la première à ſouhaiter que les ſpectacles fuſſent exceptés de cette reformation. Elle me promit de m'y accompagner ſouvent; & quand je me retranchois d'ailleurs les feſtins prolongés, & les aſſemblées tumultueuſes, je ne rénonçois,

çois, ni au commerce d'un certain nombre d'amis d'élite, ni aux agrémens d'une table bien ſervie, où je voulois toûjours être en état de recevoir quelques honnêtes gens avec ma famille.

La Fête que j'avois préparée fut un prétexte ſi naturel pour commencer ce nouvel ordre de vie, que mon changement ne fut point remarqué du Public. Une interruption de quelques jours, dans l'uſage où j'étois de recevoir toutes les perſonnes de quelque nom qui ſe préſentoient à ma table, me rendoient la liberté de le finir ſans éclat. Et la ſeule magnificence avec laquelle je traitai mes Amis à Saint-Clou, ſuffiſoit pour arrêter les bruits fâcheux qui naiſſent toûjours à l'occaſion d'un changement tel que je le méditois. Le bon goût rélevoit la richeſſe & la profuſion dans toutes les circonſtances de ma Fête. On me diſpenſera d'une deſcription qui ne feroit honneur qu'à deux François à qui j'en avois abandonné la conduite. Les évenemens qui prirent naiſſance dans

ce grand jour, ſe ſaiſiſſent déja de mon imagination, & m'obligent à des éclairciſſemens qui demandoient toutes les forces de mon eſprit & de ma plume.

J'avois negligé de ſuivre les avantures de Dona Cortona; & ne rappellant ſon idée qu'avec confuſion, j'aurois prié ceux qui m'euſſent parlé d'elle, de choiſir une autre matière d'entretien. Dom Thadeo, ſans avoir penétré les raiſons qui m'avoient conduit chez elle, & qui m'en avoient fait ſortir avec les diſtractions dont il s'étoit apperçû, n'avoit pas moins jugé que j'avois eu quelque vûë extraordinaire dans ma viſite; & la réponſe que j'avois faite à ſes plaintes, ne lui avoit pas ôté cette penſée. Il s'étoit efforcé d'obtenir d'autres lumieres de l'Eſpagnole; mais plus artificieuſe que lui, elle avoit tiré avantage de ſa curioſité, pour le faire expliquer lui-même ſur l'intérieur de ma famille, & par dégrez elle l'avoit engagé dans un détail qui ne lui avoit laiſſé rien ignorer. Peut-être remit-elle là-

là-dessus à prendre ses résolutions en Angleterre. Il lui suffisoit d'avoir appris que j'y avois des biens considerables, dont j'abandonnois le soin & l'usage à Monsieur de L***, & qu'on étoit persuadé dans ma famille, que le Duc de Montmouth étoit passionné pour Fanny. Dans la passion où elle étoit de se venger, non seulement de mon Epouse, mais de moi-même, dont elle n'avoit pû prendre le silence & la froideur, après les avances qu'elle m'avoit faites, que pour un mépris plus piquant encore que celui de Fanny, elle crut que ces connoissances seroient plus utiles à son ressentiment, que tous les avantages qu'elle pouvoit tirer à Paris de l'ingénuité de Dom Thadeo.

En quittant la France sous le prétexte qu'elle avoit d'abord apporté, elle avoit eu soin de lui faire demander par son Amant, une lettre de recommandation pour M. de L***. Dom Thadeo n'avoit pû refuser ce service à son ancien Ami, & n'ayant plus la hardiesse de m'en parler, il s'étoit flatté

flatté d'être assez connu de M. de L** pour en obtenir quelque chose sur ses seules instances. En effet, M. & Madame de L**, qui sçavoient avec quelle consideration je l'avois reçû chez moi, & qui n'ignoroient pas que je l'y retenois encore, eurent pour sa priere autant d'égard qu'ils en auroient eu pour la mienne. Dona Cortona se fit un nouveau mérite auprès d'eux du dessein où elle étoit de vivre en Angleterre, & d'y embrasser peut-être la Religion Protestante. Elle s'insinua dans leur confiance, jusqu'à se rendre nécessaire à Madame de L**, qui fut charmée de s'être fait une Amie si agréable, dans un Païs où elle étoit encore sans habitudes.

Il n'en coûta pas davantage à cette adroite créature, pour se menager la faveur du Duc de Montmouth, & celle même de la Duchesse d'York. Avec les lumieres qu'elle avoit reçûës de Dom Thadeo, il lui fut aisé de feindre des liaisons & des correspondances qui la firent passer pour une

des

des meilleures Amies de Mylord Clarendon & des miennes. J'ignore quelles avoient été ſes premières vûës ; mais tant de circonſtances favorables la mettant en état d'en former à ſon gré, elle commença par le Duc de Montmouth, dont elle empoiſonna l'eſprit de mille chimères. Sans affecter pour moi d'autres ſentimens que ceux de l'amitié, elle trouva le moyen, par des menagemens qui ne paroiſſoient pas les bleſſer, de faire connoître au Duc que je l'eſtimois peu, & mettant dans ma bouche ce qu'elle avoit entendu dire à Dom Thadeo de ſon caractère, elle irrita juſqu'à l'excès l'ancienne prévention où j'ai fait remarquer qu'il étoit déja contre moi.

Auſſi n'étoit-ce pas la qualité de mon Amie qui avoit ouvert à Dona Cortona un accès ſi libre auprès de lui. Mais une paſſion, qui étoit plus vive que jamais dans ſon cœur, lui fit ſaiſir avidement l'occaſion d'apprendre quelques nouvelles de ce qu'il aimoit. S'il ne fit pas d'abord l'ouverture

de

de ſes ſentimens, il s'informa de tout ce qui regardoit ma famille, avec une ardeur que l'indifférence n'inſpire point à une perſonne de ſon rang, & qui ne pouvoit être un langage obſcur pour l'habile Eſpagnole. Elle ſe crut ſi certaine de ce qu'elle avoit appris de ſon amour, que dans l'eſpérance d'en tirer un nouveau dégré de conſideration, elle ſe hazarda d'avance à prendre le ton d'intime Amie de mon Epouſe, & s'expliquant de l'air d'une confidente, qui diſſimule une partie de ſes lumieres pour cacher des choſes trop flatteuſes à un Amant, elle s'efforça de faire entendre au Duc, qu'il avoit autant de raiſons d'aimer Fanny, qu'il en avoit de me haïr. Cette affectation de confidence produiſit même un embarras dont elle auroit eu peine à ſe tirer avec un homme moins rempli de ce qui l'occupoit. Quoi! lui dit-il, Madame Cleveland eſt donc perſuadée que je l'aime? Hélas! elle méritoit bien mon cœur s'il n'étoit à ſa Fille. Soit indiſcrétion dans le Duc, ſoit deſſein

ſein volontaire de ſortir d'une contrainte qui commençoit à lui peſer, il fit ainſi l'aveu de ſes véritables ſentimens; & la Cortona, qui comprit par ces deux mots le fond du myſtère, ſe remit aſſez habilement pour en tirer le même parti que de ſes premières ſuppoſitions. Loin de ſe retracter ſur les ſentimens qu'elle avoit eu l'audace d'attribuer à Fanny, elle continua de les repréſenter comme une paſſion formée, dont elle avoit connu tous les progrès par les confidences de mon Epouſe; & les réponſes du Duc ayant facilité l'éclairciſſement qu'elle vouloit ſe procurer par cette ruſe, elle changea de projet tout d'un coup. Si les chagrins qu'elle s'étoit propoſée de me cauſer en contribuant à la ſéduction de mon Epouſe, euſſent été plus flatteurs pour ſa haine, parce qu'elle me les auroit cru plus ſenſibles, elle eſpéra que le malheur de ma Fille ne me coûteroit gueres moins de larmes; & ſa cruauté ne la fit plus penſer qu'à réuſſir de ce côté-là. Elle flatta la paſſion du

Duc,

Duc, en applaudiſſant à ſon choix; & lui parlant du ſuccès de ſes déſirs comme d'une choſe qui ſouffroit peu d'obſtacles, elle l'engagea à s'expliquer plus ouvertement ſur ſes deſſeins. Il lui confeſſa qu'il adoroit Cécile, & que cette paſſion troubloit ſon repos. Mais il étoit partagé entre ce qu'il devoit à ſon rang, & le reſpect dont il ne pouvoit ſe défendre pour une Fille qui poſſedoit autant de vertus que de charmes. L'un ne lui permettoit pas de penſer à faire ſon Epouſe de la Fille d'un Proſcrit, qui n'étoit d'ailleurs que le Fils naturel de l'Uſurpateur; l'autre ſouffroit encore moins qu'il entreprît de ſuborner par des voyes baſſes, la plus parfaite & la plus aimable Fille qu'il eût connuë dans tout le cours de ſa vie. C'étoit cette incertitude, autant que la difficulté de faire connoître ſes ſentimens à Cécile, qui lui avoit fait prendre le parti de feindre de l'amour pour ſa Mere. Il avoit eſpéré qu'en ſe procurant le plaiſir de la voir librement ſous ce voile, il trouveroit le moyen de s'ou-

s'ouvrir à elle, & peut-être, tôt ou tard celui de concilier son honneur avec ses désirs. Mais les précautions qu'on avoit prises pour la derober à ses yeux, & l'ordre qu'il avoit eu de retourner en Angleterre, l'avoient tellement éloigné de ses espérances, qu'il avoit vécu malheureux depuis son départ de Paris, sans sçavoir quelle seroit la fin de tant de tourmens. Il se proposoit néanmoins de repasser incessamment en France, avec le dessein d'abandonner son entreprise au sort, & de prendre ses résolutions suivant les évenemens.

Il en falloit bien moins à une femme telle que la Cortona pour former un plan qui répondît à toutes ses vûës. Ce mêlange incertain de vertu & de foiblesse, qui paroissoit à découvert dans le discours du Duc, ne la menaçoit pas d'une forte résistance à ses conseils. Aussi furent-ils peu déguisez. Elle s'efforça d'augmenter, par diverses raisons, la délicatesse qu'il marquoit sur une alliance disproportionnée à son rang, & levant

au contraire tous les scrupules qui l'arrêtoient de l'autre côté, elle lui représenta, que l'honneur d'être aimée d'un homme de sa sorte, joint à tous les bienfaits qu'il pouvoit répandre sur une Fille dont il feroit sa Maîtresse, étoit une compensation suffisante pour les charmes de Cécile, & même pour sa vertu : que le meilleur fruit d'ailleurs que son sexe eût à tirer de toutes ses perfections, étoit de s'en faire autant de moyens pour parvenir à une vie heureuse, & qu'ayant le pouvoir de faire le bonheur de Cécile en mille manières, il ne lui devroit rien lorsqu'il auroit payé d'un tel prix le don de son cœur & de sa personne.

Ces horribles inspirations ne furent reçûës que trop avidement. Le seul embarras qui parût rester au Duc, regardoit les difficultez d'une entreprise éloignée, & pour laquelle il ne voyoit encore nulle ouverture. Mais c'étoit le triomphe de sa nouvelle Confidente, qui ne tarda point à lui proposer les moyens, après lui avoir fait goû-

ter

ter si heureusement la fin. Et pour donner à ses motifs un air d'intérêt, sans lequel il lui auroit été difficile de les déguiser, elle mit le succès de son intrigue à prix, en exigeant pour recompense de son zèle, quelqu'emploi qui pût la faire vivre à Londres avec son Amant, qu'elle faisoit passer pour son Mari. Le marché ayant été scélé de la parole du Duc, elle se chargea elle-même de rendre dans l'espace de trois mois ma Fille en Angleterre, & elle prit sur elle tous les risques de l'évenement. Cette téméraire confiance ne le rassura pas néanmoins jusqu'à lui faire perdre si long-tems de vûë une expédition qui lui paroissoit dangereuse. Il résolut de la suivre en France, soit pour se rendre témoin seulement de ses démarches, soit pour les seconder. Avant que de repasser la mer, l'esprit artificieux de cette miserable Espagnole lui fit imaginer deux autres moyens de faciliter ses desseins. S'étant ouvert avec le même succès une entrée fort libre chez la Duchesse d'York,

elle eut l'adreſſe de tirer d'elle une lettre pour Mylord Clarendon, où cette Fille, ſi précieuſe à ſon Pere, & ſi ſûre d'en obtenir tout ce qu'elle pouvoit lui demander, le prioit d'accorder ſon amitié & ſa protection à celle qui s'étoit chargée de la lui remettre. D'un autre côté, abuſant des droits les plus ſaints de la familiarité & de la confiance, Dona Cortona découvrit le lieu ou Mr. & Mad. de L** tenoient renfermé l'acte important par lequel Mylord Tervill avoit reconnu entre les mains de feuë Madame, qu'il n'avoit été que le dépoſitaire de la ſucceſſion de Mylord Axminſter, & qu'il en étoit comptable à mes enfans. Cet Ami fidèle étoit mort depuis quelques mois. J'avois confié ſon Ecrit à M. de L**, comme une piéce néceſſaire pour entrer en poſſeſſion de nos biens. L'infame Courtiſane s'imagina que le moindre fruit qu'elle devoit ſe promettre de ce vol, étoit de me tenir dans ſa dépendance, par les menagemens auxquels je ſerois forcé, pour tirer de ſes mains une piéce

piéce ſi eſſentielle à ma famille; & munie de tant d'armes pour entreprendre l'ouvrage de ma ruine, elle monta ſur un vaiſſeau que le Ciel devoit abîmer en ſortant du Port.

Elle ſçavoit peu la Langue Françoiſe, & c'eſt une autre de ſes perfidies d'avoir ſçû pouſſer ſa malignité ſi loin dans un Royaume étranger, où elle étoit ſans habitudes & ſans protection. Mais de quoi la vengeance n'eſt-elle pas capable dans le cœur d'une Eſpagnole ſans vertu? Elle étoit ſoutenuë ſans doute par les richeſſes du Duc de Montmouth, qui la mirent en état de payer libéralement les miniſtres de ſes deſſeins. Le premier qu'elle s'aſſocia, fut un Domeſtique qui m'avoit ſervi, & dont j'avois ſoupçonné la fidélité dans plus d'une épreuve. Ce malheureux, peut-être le ſeul homme du monde qui fût capable avec elle de nuire volontairement à Cécile, lui promit toutes ſortes de ſervices, & les fit bien acheter. Il avoit conſervé quelque liaiſon avec mes autres Do-

meſtiques, & l'on n'étoit pas ſurpris de le voir quelquefois à ma porte. Perſonne ne pouvoit mieux informer Dona Cortona, de ce qui ſe paſſoit dans ma maiſon. Elle apprit de lui, que je faiſois les préparatifs d'une fête qui devoit être célébrée à Saint-Clou. Les circonſtances, telles qu'on les annonçoit déja, lui parurent propres à l'exécution de quelque partie de ſon deſſein. Mais n'ayant point negligé, dans l'intervalle, d'aſſurer ſes démarches par d'autres informations, elle ſçut encore, que l'inclination bienfaiſante de ma Fille, la portoit ſouvent à ſecourir les miſerables, & qu'elle prenoit plaiſir à les recevoir & à les entendre, pour juger elle-même de la grandeur de leurs beſoins & de la nature de leurs peines. Quels projets ne forma-t-elle pas ſur ces deux fondemens? Elle écrivit d'abord au Duc de Montmouth, que dans le deſſein où il étoit de faire le voyage de Paris, il devoit s'y rendre avant la célébration de ma fête. Les eſpérances qu'elle lui faiſoit concevoir de

de cet incident, le déterminerent auſſi-tôt à partir. Il ſe mit en chemin avec ſi peu de ſuite & tant de ſecret, qu'il lui fut aiſé de faire paſſer ſon abſence pour une partie de promenade dans ſes Terres. Mais en attendant ſon arrivée, Dona Cortona eut la hardieſſe de faire le voyage de Roüen, & de ſe préſenter au Comte de Clarendon avec la recommandation de la Ducheſſe d'York. Elle en fut reçûë ſi humainement, que prenant occaſion de ſa bonté pour lui faire cent fauſſes confidences, elle obtint de lui, ſous prétexte de quelques affaires qui l'appelloient à Paris, deux lettres, l'une pour Fanny, & l'autre pour Cécile, par leſquelles il leur recommandoit affectueuſement cette Infame, comme une perſonne de mérite qui lui étoit addreſſée par ſa Fille.

Elle ſe hâta de revenir à Paris, avec ces deux garans du favorable accueil qu'elle devoit attendre de Cécile; & ſe faiſant préſenter à elle ſous un déguiſement qui ne m'auroit pas permis à moi-mê-

me de me remettre ſon viſage, elle lui offrit la lettre du Comte, qu'elle la pria d'abord de lire, pour lui inſpirer de la confiance au diſcours qu'elle avoit médité. Lorſqu'elle la vit prête à l'écouter, elle ne lui cacha point qu'elle étoit chargée d'une ſeconde lettre pour Fanny; mais quoique le devoir l'obligeât, continua-t-elle avec quelques larmes affectées, de ſe préſenter à la Mere avant que de ſe procurer un entretien avec la Fille, la confuſion qui eſt inſeparable de l'infortune, lui avoit fait prendre le parti qui coûtoit le moins à ſa timidité. Elle avoit connu, par divers éloges, la douceur & la généroſité de Cécile. Elle eſpéroit même en lui ouvrant ſon cœur, que ſes triſtes avantures demeureroient enfermées dans ſon ſein, & n'attendant que d'elle le ſecours dont elle avoit beſoin pour paroître avec un air de bienſéance aux yeux de mon Epouſe, elle ſe flattoit que la conſideration de la Ducheſſe d'Yorck & du Comte de Clarendon, lui feroit obtenir ce qu'une

ne malheureuſe Etrangere ne pouvoit mériter autrement.

Comme elle s'étoit couverte en effet d'un habit fort vil, & que la lettre du Comte, jointe à l'air compoſé dont elle ſçavoit ſe parer aiſément, ne laiſſoit aucun doute à Cécile de la ſincerité de ſes larmes; à peine eut-elle fini ſon diſcours, que cette tendre Fille s'efforça de la conſoler par ſes careſſes: & ne menageant rien dans une occaſion où le ſeul nom du Comte étoit un motif de générosité, elle la pria de recevoir ſa bourſe, qui contenoit environ cent piſtoles. Ce préſent fut accepté avec des tranſports de reconnoiſſance. La Perfide feignit qu'il ne lui reſtoit plus d'inquiétude que pour le ſecret, & la conjurant d'avoir cet égard pour ſa confuſion, elle lui promit de n'être pas deux jours ſans paroître avec plus de décence aux yeux de mon Epouſe.

Il s'en paſſa pluſieurs, pendant leſquels Cécile fut fort fidèle au ſecret qu'elle avoit promis. Il lui paroiſſoit étrange néanmoins,

que cette Inconnuë tardât si longtems à présenter la lettre du Comte à sa Mere; lorsqu'elle reçut d'elle une lettre qui contenoit de nouvelles plaintes de la fortune, avec la rélation d'une incommodité dangereuse qui lui étoit survenuë le jour même qu'elle étoit venuë à ma maison. Elle conjuroit Cécile en finissant, de mettre le comble à ses bienfaits par une visite d'un moment. Croyant toucher à sa derniere heure, elle avoit des secrets d'importance à laisser après elle, & c'étoit encore dans le sein de sa Bienfaitrice qu'elle vouloit les déposer.

Cécile ne crut pas qu'une proposition de cette nature l'obligeât à la même discrétion que tout ce qu'elle nous avoit caché avec tant de soin. Elle la communiqua à sa Mere, en donnant à la premiere partie de cette avanture un tour qui ne blessoit point l'engagement où elle s'étoit mise d'être secrete. Fanny ne lui permit point de s'exposer aux dangers d'une visite qui lui parut suspecte; mais craignant aussi d'avoir à se reprocher quel-

quelque dureté pour une Femme malheureuse, elle prit la peine de dicter une réponse à sa Fille, par laquelle elle lui faisoit marquer à son Inconnuë, que dans la dépendance où elle étoit d'un Pere & d'une Mere, elle ne pouvoit la voir chez elle, si elle ne lui permettoit d'y aller avec quelque suite. Cependant elle accompagna cette lettre de plusieurs présens, auxquels Fanny joignit les siens. Le Messager, qui étoit venu avec la lettre, & qui avoit été chargé de la réponse, revint une heure après, avec un billet fort court, mais conçû dans les termes les plus naturels d'une vive reconnoissance, par lequel on remercioit Cécile de son excessive bonté, & l'on refusoit sa visite aux conditions qu'elle proposoit.

Le silence qu'elle continua de garder sur les premières circonstances de cette avanture, nous empêcha de juger les autres assez importantes pour mériter d'être approfondies. Cependant il étoit déja question de son enlevement, qui n'auroit pû manquer d'être

exécuté avec une facilité extrême, dans la visite secrete à laquelle on avoit espéré de l'engager. Le Duc de Montmouth étoit arrivé à Paris. Dans l'impatience de satisfaire ses désirs, il avoit concerté cette noire trahison avec la Cortona. Le premier but de cette misérable, en liant connoissance avec ma Fille, n'avoit été que de jetter les fondemens d'une autre entreprise, qu'elle réservoit pour la fête de Saint-Clou. Comme le jour en approchoit, elle consola le Duc par l'espérance de réüssir mieux dans l'obscurité d'une nuit tumultueuse, qui lui laisseroit, avec la même certitude de succès, le choix de l'adresse ou de la violence.

Quand je me rappelle les circonstances de cette nuit, & l'étrange révolution qui se fit dès-lors dans mes idées & dans mes sentimens, j'admire que ces évenemens imprévûs, qui viennent troubler si souvent les prospérités les mieux établies, & qui laissent nécessairement tant d'inquiétude & d'amertume après eux, ne suf-

fisent

fiſent pas pour ouvrir les yeux d'un homme ſenſé, ſur la vanité de tout ce qu'on honore du nom de repos & de bonheur. Quoi ! nous appellons tranquille & heureuſe une vie qui eſt dépendante à tous momens des paſſions déreglées d'autrui, & l'on prendra la moindre confiance dans un calme trompeur, où l'on ne ſeroit jamais ſans crainte ſi l'on en connoiſſoit tous les dangers ? Quel moment la fortune choiſit-elle pour renouveller ſes perfidies ? Nous étions dans le ſein de la joye. Une aſſemblée nombreuſe, & compoſée de ce qu'il y avoit de plus aimable à Paris dans les deux ſexes, avoit fini un ſouper où toutes les délices de la table avoient été prodiguées. Le Bal étoit commencé, & l'uſage des Maſcarades regnant en France, comme Mylord Clarendon me l'avoit raconté de l'Angleterre, il m'étoit déja venu de Paris quantité de Maſques, qu'on n'avoit pas fait difficulté de recevoir à ma porte, ſur la declaration d'un ſeul nom connu, qui ſembloit ré-

pondre suffisamment pour chaque bande. Mes apartemens en étoient remplis, & le jardin étant une autre scéne de joye, par la liberté qu'on avoit de s'y promener à la faveur d'une infinité de flambeaux, il n'y avoit point un seul endroit de ma maison qui ne fût de l'empire du plaisir. Mon Epouse & ma Fille s'étoient efforcées elles-mêmes de contribuer à la fête par l'enjouëment de leur humeur, autant que par l'élégance de leur parure. Tout le monde s'étoit masqué après le repas, suivant l'usage du tems; & quoique mes Amis, sous le nom desquels je comprens toutes les personnes invitées, eussent le visage découvert, il n'y en avoit pas un qui ne se fût muni d'un habit galant, pour paroître au Bal dans un autre ajustement que celui du souper.

De mon côté, je n'avois rien negligé pour me faire autant d'honneur de ma gayeté, que de ma libéralité & de ma politesse. J'étois entré dans le détail de tout ce qui étoit capable de plaire & d'amu-

d'amuſer, & j'avois la ſatisfaction d'entendre de tous côtez retentir mon éloge. Cet exercice m'ayant un peu fatigué, j'invitai Fanny à deſcendre un moment au jardin, pour y reſpirer l'air. Je la trouvai diſpoſée à me ſuivre par un autre motif. Je ne regrette point, me dit-elle, lorſqu'elle ſe vit ſeule avec moi, les efforts que j'ai faits pour ſoutenir ici mon rôle, & je ne déſavouerai pas même, que je n'aye pris plaiſir à quantité de circonſtances de cette fête. Mais convenez auſſi, reprit-elle, que cela eſt bien long & bien tumultueux. Le repos me conviendroit mieux à préſent que la danſe, & c'eſt l'inconvénient que je trouve à tous les amuſemens dont on n'eſt pas libre de regler la durée. Je lui répondis, que je ſentois ce déſagrément comme elle. Les plaiſirs, lui dis-je, dont la longueur fait perdre le goût, deviennent ſans doute un ennuyeux fardeau. Je l'éprouve autant que vous. Mais comme on ne peut les goûter ſeul il faut néceſſairement s'aſſujettir à l'inclination de ceux

ceux qui les partagent ; & la regle doit être prise du plus grand nombre. Je suis ravi seulement, ajoutai-je, que tout ne vous ait pas déplû dans une fête où je n'ai pas eu d'autre objet que vous ; & je conçois mieux que jamais, comment il faut que les amusemens soient ordonnez pour vous satisfaire. Au lieu de me reposer sur le premier banc, comme je me l'étois proposé, ces idées nous conduisirent au bout de l'allée où nous nous étions engagez, & la fraîcheur d'un bosquet voisin nous y fit entrer pour continuer pendant quelques momens notre entretien. Nous vîmes passer plusieurs Masques, qui cherchoient comme nous à se délasser dans la solitude. Mais l'attention que je faisois aux refléxions de Fanny, jointe à la liberté que j'avois établie moi-même pour ceux qui préféroient la promenade à la danse, m'empêcha de chercher à les reconnoître. Enfin, nous étant assis dans un endroit où le mur se baissoit assez pour nous laisser la vûë & l'air de la campagne, nous tom-

tombâmes insensiblement dans des considerations si sérieuses, qu'elles acheverent de dissiper l'impression de joye que nous avions apportée de la table & de la danse.

Ce fut la seule obligation que j'eus à la fortune. En s'occupant de la trahison dont j'étois menacé, elle préparoit du moins mon cœur à recevoir ses coups; car il eût été beaucoup plus terrible encore qu'elle m'eût surpris dans quelqu'épanchement de tendresse & de joye. Au milieu d'une réponse que je faisois tranquillement à quelques refléxions de Fanny, j'entendis un cri perçant, qui frappa ses oreilles comme les miennes; & quoiqu'il n'y eût point d'apparence que j'eusse pû rien distinguer dans un certain éloignement, ma tendresse pour Cécile, ou la force de la nature, si l'on aime mieux l'attribuer à cette cause, me fit croire que c'étoit la voix de ma Fille que j'avois entenduë. Heureusement qu'elle ne fit pas naître la même crainte à Fanny. Demeurez, lui dis-je, je vous l'ordonne absolument.

Et

Et prenant ma route vers l'endroit d'où le cri m'avoit semblé partir, je n'eus pas fait vingt pas sans entendre le cliquetis de deux épées, qui n'étoit accompagné d'aucun autre bruit. Je quittai l'allée où j'étois pour traverser quelques feuillages qui la separoient d'une autre, & je reconnus bientôt que je ne m'étois pas trompé en croyant prendre le chemin le plus court. En sortant du feuillage, je vis un Masque étendu vis-à-vis de moi, qui me reconnut tout d'un coup à la lumiere des flambeaux, parce que j'avois le visage découvert. Un autre Masque fuyoit, l'épée à la main, vers le mur qui étoit à l'extrêmité de l'allée. Quoique sans armes, mon premier mouvement me portoit à le suivre ; mais une voix languissante qui m'apelloit par mon nom, & que je distinguai tout d'un coup pour celle de Dom Thadeo, m'ôta l'envie d'aller plus loin. Je m'approchai de lui avec tout l'effroi qu'un si triste évenement pouvoit m'inspirer. Prenez soin de Cécile, me dit-il ; elle

elle eſt ſans connoiſſance dans une allée voiſine.

Je donnerois une foible idée de mon tranſport ſi je m'arrêtois à l'exprimer. L'épée de Dom Thadeo étoit à terre auprès de lui. Je m'en ſaiſis, & courant devant moi, ſans ſçavoir quel chemin je devois choiſir, un heureux inſtinct, plutôt qu'aucune lumiere, me fit entrer dans une route où j'apperçus ma Fille. Le trouble de mes ſens ſe calma un peu à cette vûë. Je la voyois étenduë contre une charmille, mais on ne m'avoit parlé que d'un évanouïſſement, & n'appercevant perſonne autour d'elle qui pût me faire redouter d'autres périls, je ne penſai qu'à détacher un flambeau qui étoit ſuſpendu à peu de diſtance, pour m'aſſûrer d'abord de l'état où elle étoit. Je l'avois cruë immobile dans l'obſcurité. Mais la lumiere que je tirois du flambeau, me fit voir un ſpectacle digne de pitié. Sans conſerver la moindre connoiſſance, cette tendre Fille étoit dans une agitation convulſive, qui ne laiſſoit en repos aucun de

de ſes membres, & qui me l'auroit fait croire dans l'accès d'une de ces maladies terribles qui inſpirent autant de frayeur que de compaſſion, ſi je ne l'euſſe vûë un moment auparavant dans la plus parfaite ſanté, & ſi je n'euſſe aſſez connu ſon tempérament pour n'en rien craindre de ſi funeſte. Toutes les parties de ſon corps étoient tremblantes, & ſes yeux ouverts ne laiſſoient appercevoir preſqu'aucun reſte de ſes prunelles. O, malheureuſe Cécile, m'écriai-je, en tachant de la ſoulever ! quel poiſon vous a fait oublier votre devoir & juſqu'au ſoin de votre vie? J'étois injuſte de l'accuſer. Elle parut revenir un peu à elle-même, & chaque dégré de mouvement paroiſſoit la ſoulager. J'avois ſur moi quelques eſprits de liqueurs, qui acheverent de lui rendre ſes forces. Elle ſe leva elle-même, en marquant un extrême ſurpriſe de m'appercevoir auprès d'elle.

Dans ſa première conſternation, elle paroiſſoit prête à ſe précipiter à mes pieds. Je l'arrêtai. O, ma chere

chere Fille, lui dis-je! que dois-je penſer de l'état où je vous trouve; & ſi vous ne m'apprenez promptement le fond d'une ſi étrange avanture, quel rapport ai-je à faire à votre Mere? Ne me déguiſez rien, ajoutai-je en l'embraſſant; ſongez à quel Pere vous ouvrez votre cœur, & ne vous figurez rien qu'il ne puiſſe entendre. Il ſortoit des larmes de mes yeux en lui faiſant ces inſtances, & j'attendois ſa réponſe avec une frayeur mortelle. Sa langue étant encore embarraſſée, elle me conduiſit juſqu'au premier banc ſans ouvrir la bouche, & ne pouvant éviter mes regards qu'elle paroiſſoit ſupporter avec peine, elle me pria de l'écouter, en jettant ſur moi un œil troublé par la crainte.

Sa peine ne ſervant qu'à m'attendrir, je la preſſai encore de s'expliquer, & je lui promis un inviolable ſecret pour la rendre ſincere. Elle me dit enfin: Hélas! quelle idée vous formerez-vous de moi! Je me trouve ſeule au fond du jardin. J'y ai vû des horreurs que vous aurez peine à croire,

croire, & que je tremble encore à vous raconter. Cachez-les à ma Mere, que mon seul récit feroit mourir d'inquiétude. Et me demandant si j'avois entendu parler d'une Etrangere qui s'étoit addressée à elle, trois semaines auparavant, pour en tirer quelques secours, avec la recommandation du Comte de Clarendon, elle m'apprit que cette même Femme, dont elle n'avoit eu depuis aucune nouvelle, s'étoit présentée à elle dans la salle du Bal au même moment que j'en étois sorti avec sa Mere. Le nouveau déguisement où elle étoit l'avoit d'abord empêché de la reconnoître; mais quelques mots d'explication ayant rappellé toutes ses idées, elle avoit cru lui devoir les mêmes civilitez qu'elle m'avoit vû faire à tous les Masques de l'assemblée. Cette Femme s'approchant de son oreille l'avoit remerciée tendrement de ses bienfaits, & lui avoit marqué une envie pressante d'être présentée à mon Epouse; mais elle avoit ajouté qu'elle n'étoit pas seule, & qu'ayant amené sa Fille avec

avec elle, ſa paſſion étoit de la lui faire voir, pour l'intéreſſer de plus en plus à ſa fortune, en lui montrant une jeune perſonne qui n'étoit pas ſans mérite. Elle eſt dans l'aſſemblée, lui avoit-elle dit, mais ayant ajouté que ce n'étoit pas un lieu propre à lier un moment d'entretien, elle l'avoit preſſée de deſcendre avec elle au jardin. Sans défiance, au milieu de ma maiſon, & dans un tems où tout le monde ne penſoit qu'à la joye, la crédule Cécile avoit conſenti à ſe derober un inſtant pour les ſuivre. Elles étoient deſcenduës toutes trois au jardin. La Fille avoit obſervé beaucoup de modeſtie & de ſilence juſqu'au bout d'une des allées qui conduiſoient au bois; & laiſſant parler ſa Mere, qui n'avoit pas manqué de matière pour ſoutenir l'entretien, elle avoit affecté des airs d'embarras & de timidité capables d'en impoſer au plus habile. Mais après avoit fait quelques pas dans le bois, elle avoit ouvert la bouche ſans rien changer à la douceur de ſes manières; elle s'étoit fait con-

connoître pour un Amant paſſionné, qui cherchoit depuis longtems, avec une mortelle impatience, l'occaſion de lui faire connoître ſes ſentimens; enfin, ce Maſque perfide ſe flatant peut-être que ſon ſilence, qui venoit de ſa frayeur & de ſa ſurpriſe, étoit une marque d'approbation, lui avoit confeſſé qu'il étoit le Duc de Montmouth, & qu'il venoit recevoir d'elle l'arrêt de ſa vie ou de ſa mort. Cette declaration avoit été ſoutenuë de toutes les images de grandeur & de félicité qui peuvent faire impreſſion ſur l'eſprit d'une Fille de ſon âge. Elle devoit être la première Dame d'Angleterre après la Reine & la Ducheſſe d'York. Je ſerois charmé moi-même de lui faire un établiſſement ſi digne d'elle, & j'approuverois infailliblement des offres ſi honorables pour ma famille. Mais il ne vouloit être redevable qu'à elle de ſon eſtime & de ſon affection, & il la conjuroit, au nom du Ciel, d'approuver l'innocent artifice dont il s'étoit ſervi pour lui declarer ſes ſentimens. Cé-

Cécile reprit haleine, après une surprise qui lui avoit ôté la respiration. Sa réponse fut telle, qu'elle la devoit à l'honneur & à ses sentimens particuliers. Mais le Duc & sa Confidente n'étoient pas venus sans la résolution de tirer un autre fruit de leur entreprise. J'ai toûjours conçû que, s'ils eussent trouvé dans ma Fille une certaine disposition à les écouter, l'espérance de la faire entrer volontairement dans leurs vûës, les eût contenus peut-être dans les bornes de la flaterie & de la complaisance. Le Duc de Montmouth n'oublia point, après sa declaration, de se faire voir à visage découvert, dans la pensée sans doute que la beauté naturelle de sa physionomie ajouteroit quelque chose à la force de ses persuasions. Mais la raison & la vertu de ma chere Fille prenant enfin le dessus sur sa crainte, elle lui fit une réponse assez ferme pour le faire rougir de ses intentions. Ce qui le devoit couvrir de honte, ne servit qu'à irriter ses désirs. Il changea de ton, pour

lui declarer, que l'aimant juſqu'à tout riſquer pour elle, il étoit déterminé à ſe procurer par la violence, ce qu'il auroit ſouhaité d'obtenir de ſon conſentement; & lui prenant une main, tandis que l'infame Cortona ſaiſiſſoit l'autre, il ſe diſpoſoit à la traîner malgré elle juſqu'au mur, où ſes gens l'attendoient avec ſa chaiſe. Ainſi l'innocence alloit être la proye d'un Téméraire, lorſqu'un Maſque, qui s'étoit tenu caché derriere la charmille, s'avança fierement, en levant la voix: C'étoit Dom Thadeo. A moi! dit-il au Duc, & ſonge que je ne ſuis point du ſexe que tu outrages. L'impétueux Montmouth s'arma auſſitôt d'une épée qu'il portoit ſous ſa robe. Dom Thadeo qui avoit auſſi la ſienne, fut reſpectueux juſques dans ſon tranſport. Quatre pas nous mettent à l'écart, ajouta-t-il; & ſi tu n'ès le plus brutal de tous les hommes, tu menageras les yeux d'une femme. Il paſſa dans l'allée voiſine, & le Duc ne balança point à le ſuivre. Dona Cortona prit le parti de la fuite;

fuite; mais Cécile, qui étoit déja penétrée d'une mortelle frayeur, n'entendit point le bruit des épées ſans tomber dans l'état où je l'avois trouvée.

Ce récit fut ſi court, que Fanny n'eut pas le tems de s'allarmer beaucoup de mon abſence. Diviſé comme j'étois entre elle & ma Fille, j'avoue que je perdis un moment le ſouvenir de Dom Thadeo. Le Ciel a pris votre défenſe, dis-je à Cécile, & je crois votre Raviſſeur éloigné. Remettons l'éclairciſſement de cette malheureuſe avanture à des momens plus tranquilles. Votre Mere, ajoutai-je, eſt à m'attendre dans le bois. Notre ſoin doit être de lui cacher le péril dont vous ſortez. Tachez de gagner la maiſon ſans qu'elle vous apperçoive, & ne tardez pas à vous faire donner tous les ſecours qui peuvent vous être encore néceſſaires. Je vous ſuivrai des yeux tandis que vous traverſerez le jardin. Elle eſſaya ſes forces, & ſe trouvant en état de marcher, elle me quitta en jettant quelques ſoupirs.

Je rejoignis mon Epouſe, que je trouvai heureuſement ſans autre inquiétude que celle de mon retardement. Cependant l'épée que j'avois encore à la main lui faiſant juger qu'il s'étoit paſſé quelque choſe d'extraordinaire, je changeai le deſſein où j'étois de la reconduire au logis avant que de porter quelques ſecours à Dom Thadeo. L'état où je l'avois laiſſé m'avoit paru dangereux, & dans quelque intention qu'il fût venu au jardin, je lui devois trop de reconnoiſſance, après les ſervices qu'il avoit rendus à ma Fille, pour negliger le ſoin de ſa vie. Je declarai en deux mots à Fanny le malheur qui venoit d'arriver; & ſans nommer le Duc de Montmouth ni Cécile, je la preſſai de retourner ſeule au logis, & de m'envoyer de quoi ſecourir un homme que je croyois mourant. Je ne pus l'engager à me laiſſer après elle. Il paſſa heureuſement quelques Maſques que je chargeai d'avertir mes Domeſtiques, & forcé de recevoir avec moi Fanny, qui voulut abſolument me

me ſuivre, je retournai au lieu où Dom Thadeo ſe défendoit encore contre la mort. Il nous reconnut tous deux. Mais la force lui manquoit pour parler. Il prit ma main, tandis que je m'occupois à chercher ſes bleſſures, & la ſerra tendrement. Fanny s'agitant auſſi pour arrêter ſon ſang qui couloit en abondance, ce ſoin parut le ranimer. Je ſuis trop heureux, nous dit-il, que mon accident vous ſauve un mortel chagrin, & peut-être l'honneur à Cécile. Je ne cherchois ici que le plaiſir innocent de la voir, & je ne me croyois pas réſervé au bonheur de mourir pour elle. C'eſt un ſort ſi heureux, qu'il ne me laiſſe point de regret pour la vie. Il expira en finiſſant ces derniers mots.

Cette mort précipitée me cauſa moins d'effroi qu'à Fanny; mais avec le chagrin de voir périr ſi triſtement un homme à qui je devois de l'eſtime & de l'amitié, elle me laiſſa un remord cuiſant d'avoir tardé trop long-tems à le ſecourir. Il eſt vraiſemblable qu'u-

ne assistance un peu plus prompte, qui l'eût empêché de perdre autant de sang qu'il eut le tems d'en répandre, auroit pû lui prolonger la vie, du moins de quelques momens; car de deux blessures qu'il avoit reçûës, l'une étoit trop profonde pour faire espérer qu'aucun secours eût pû le sauver. Je demeurois encore avec le regret d'ignorer par quel hazard il s'étoit trouvé si proche du Duc de Montmouth; quoique je me fois toûjours imaginé, qu'étant entré dans le sallon du Bal, à la suite de quelques Masques connus, il suivit apparemment Cécile, lorsqu'il la vit descendre au jardin avec deux personnes qu'il ne connoissoit pas.

Il me fut difficile de répondre aux questions de Fanny, sans lui faire entrevoir quelques marques d'embarras qui exciterent ses soupçons. Elle me pressa de lui apprendre ce que j'avois pû découvrir d'une si tragique avanture; & j'eus besoin d'éluder la vérité par mille réponses équivoques, pour éloigner d'elle la pensée, que sa

Fille

Fille eût été mêlée dans les circonſtances que je fus forcé de lui raconter. Il ne me fut pas plus aiſé d'étouffer cet accident entre les Domeſtiques que je chargeai de lever le corps de Dom Thadeo. Le bruit s'en répandit ſourdement; & je m'en apperçûs moi-même au murmure qui ſe fit dans l'aſſemblée, quelques momens après mon retour. Mes principaux Amis me conſeillerent de prendre des meſures du côté de la Juſtice; & Mr. Briand partit ſur le champ pour mettre le Bailly de Saint-Clou dans mes intérêts. J'en fus quitte pour quelques libéralitez, que j'accordai volontiers à la mémoire d'un homme que j'avois tant de raiſons d'eſtimer. Le Duc de Montmouth fut redevable à ma diſcrétion de la tranquillité dans laquelle il continua de vivre à Paris. Il ſe flatta ſans doute, que dans le déguiſement où il étoit, ni ſon adverſaire, ni moi qu'il avoit vû approcher ſans me reconnoître, n'avions pû diſtinguer ſon viſage, & qu'en ſuppoſant que Cécile découvrît ſa témérité, on

ajouteroit peu de foi à la dépoſition d'une perſonne de ſon âge. D'ailleurs, étant arrivé ſecretement à Paris, & s'y étant logé dans un Hôtel où il n'étoit pas connu, il avoit effectivement peu de raiſons de craindre que la Juſtice ne le pourſuivît avec une certaine rigueur.

Une fête, qui avoit commencé avec tant d'agrément, ſe termina ainſi par l'évenement le plus fâcheux du monde, & par la triſteſſe dont il ne put manquer d'être ſuivi. L'impreſſion m'en demeura au fond du cœur, quoique fort éloigné encore d'en redouter toutes les ſuites. Cécile, pour entrer dans mes vûës, avoit feint d'ignorer ce qui s'étoit paſſé à ſes yeux. Elle avoit ſoutenu le reſte de la fête avec un courage qui avoit demandé tous ſes efforts, & m'étant approché pluſieurs fois d'elle pour m'informer de ſa ſanté, elle m'avoit répondu d'un ton aſſez ferme, qu'elle me prioit d'être ſans inquiétude : cependant, à peine fûmes-nous dégagez d'une partie de l'aſſemblée, qu'elle mar-

marqua de l'empreſſement pour ſe retirer. Le ſommeil étoit un prétexte naturel, après les fatigues du plaiſir. Cependant elle eut une foibleſſe, en ſe faiſant déshabiller; qui fut aſſez longue pour nous allarmer beaucoup. J'aurois ſouhaité de l'entretenir dès le même ſoir, ſi je n'euſſe ſuivi que mon ardeur; & d'un autre côté, j'aurois prêté l'oreille à de longs entretiens, ſi j'euſſe écouté les inſtances de ſa Mere. Mais des raiſons d'une force preſqu'égale, me firent éviter avec le même ſoin ces deux ſortes d'explications.

Je penſai moins à me menager moi-même, & ſi je feignis de m'endormir, ce fut pour me livrer plus librement à mes reflexions. De combien de craintes ne me trouvai-je pas le cœur aſſiégé! Celles qui me reſtoient du ſort funeſte de Dom Thadeo, n'étoient pas les plus fortes, & j'étois bien plus ſenſible à la perte d'un ſi galant homme, qu'aux chagrins dont elle pouvoit devenir une nouvelle ſource pour moi, ſi la malignité de quelque ennemi

cût empoisonné cette avanture. Il étoit mort à mes yeux. Quel malheureux prix de tant de services & d'amour ! Et comment justifier la Providence, qui sacrifioit ainsi la vertu pour assurer l'impunité au crime ? Mais que devois-je penser de l'entreprise de son meurtrier ? S'il aimoit Cécile, quelle voye prenoit-il pour gagner sa tendresse ? Ignorant les vûës odieuses qu'il avoit formées sur elle, & n'en jugeant encore que par les discours qu'elle m'avoit rapportez, pourquoi chercher à l'enlever, disois-je, lorsqu'il se propose de lui faire une condition si heureuse ? S'il l'aime assez pour élever sa fortune jusqu'à lui, peut-il douter que je ne souhaite le bonheur & la gloire de ma Fille ? Cette pensée, qui se présentoit si naturellement, me conduisit à quelque défiance de la sincerité de Cécile. Le récit qu'elle m'avoit fait, n'étoit-il pas une Fable de son invention, pour couvrir quelque rendez-vous accordé au Duc, & troublé peut-être par l'arrivée importune de Dom

Dom Thadeo ? Ou, s'il avoit été question d'enlevement, n'étoit-ce pas de concert avec elle, que cette résolution s'étoit formée ? Et le tour qu'elle avoit donné à son discours, n'étoit-il pas un artifice par lequel elle avoit assuré sa justification contre le témoignage du malheureux Espagnol qui l'avoit surprise avec son Amant ? Je me rappellois sa mélancolie, son goût pour la solitude, son insensibilité pour les soins de Dom Thadeo, & de plusieurs jeunes François qui s'étoient efforcez de lui plaire. Cette conduite, à son âge, pouvoit-elle avoir une autre cause que l'amour ? Elle aimoit sans doute le Duc autant qu'elle en étoit aimée. C'étoit d'intelligence avec elle, qu'il avoit feint d'aimer sa Mere ; & nous voyant fort prévenus contre le caractère de cet Amant, la crainte de nous trouver opposez à son inclination, lui avoit fait prendre le parti de quitter sa famille, pour se retirer en Angleterre avec lui. L'obstination qu'elle avoit euë à nous cacher le sujet de sa tris-

teſſe, & à refuſer un Mari de ma main, achevoit de donner tant de vraiſemblance à toutes ces conjectures, que paſſant bien loin au-delà du doute, je crus devoir à ma penétration des connoiſſances dont je ne devois pas tarder à faire uſage; & l'impatience banniſſant de mes yeux toute diſpoſition au ſommeil, je me levai pour aller promener mes inquiétudes au jardin. Drink, qui avoit ſon lit dans un cabinet voiſin, & qui ne faiſoit que s'y mettre, après avoir rétabli un peu d'ordre dans la maiſon, m'entendit ſortir de ma chambre, & ſe ſentit porté par ſon zèle à me ſuivre. Il me demanda ce qui m'obligeoit de quitter ſi-tôt mon lit; & lui ayant confeſſé que j'étois agité d'une inſomnie cruelle, je le preſſai en vain de me laiſſer ſortir ſeul. Il prit auſſi-tôt ſes habits, pour marcher ſur mes pas à quelque diſtance, & pour ſe trouver prêt à me répondre au moindre ſigne. Je m'enfonçai dans le bois. Mes refléxions devinrent encore plus amères, à la vûë du lieu où j'avois

vois vû expirer l'infortuné Thadeo, & où j'obſervois encore quelques traces de ſon ſang. Cependant en me repréſentant auſſi le triſte état où j'avois trouvé Cécile, & ces marques naturelles de conſternation & de douleur que l'art a tant de peine à contrefaire, je revenois à douter de l'explication que j'avois donnée, un moment auparavant, à ſes diſcours & à ſa conduite. Combien d'artifices, diſois-je, ne faut-il pas que je lui attribuë, pour la croire capable de cet excès de diſſimulation? Eſt-ce-là le caractère de cette Fille tendre & aimable, à qui je n'ai jamais remarqué un déſir ni un mouvement contraires à ſon devoir? Elle a le cœur plus ſenſible qu'une autre; mais n'eſt-elle pas auſſi plus douce, plus modeſte, plus généreuſe? Et pourquoi lui ſuppoſerois-je des vices auſſi grands que ſes vertus? Enfin, plus je revins à m'occuper d'elle & à réunir tout ce que je me ſouvenois d'avoir vû moi-même, ou d'avoir appris de ſes ſentimens & de ſes inclinations, plus je trouvai de

foibleſſe & d'injuſtice dans les raiſonnemens qui m'avoient conduit à tant de noirs ſoupçons. Je m'excitai à demeurer ferme dans une prévention ſi favorable à ma chere Fille, & n'attendant que ſon réveil pour m'expliquer avec elle, je brûlois déja de l'embraſſer avec toute la tendreſſe de mon cœur.

Fin du Livre Quatorzième.

HISTOIRE
De Mr.
CLEVELAND.

LIVRE QUINZIE'ME.

CE changement d'idées rendit un peu de tranquillité à mon esprit. Je pensois à regagner mon apartement, lorsque j'entendis la voix de Drink, qui me prioit d'un ton fort empressé de venir à lui. Je fis quelques pas sans le découvrir, mais en tournant le coin d'une allée d'où je jugeois que son exclamation étoit partie, je le vis aux prises avec un homme qui s'efforçoit de s'échaper de ses mains, & que je reconnus aussitôt pour un de mes anciens Domestiques. C'étoit celui, sur la trahison duquel j'ai déja prévenu mes

mes Lecteurs, en racontant ſes liaiſons avec Dona Cortona. Il parut encore plus effrayé de ma préſence, qu'il ne l'avoit été de ſe voir arrêté par Drink. Celui-ci l'avoit vû monter ſur le mur qui étoit à l'extrêmité de l'allée, & ſe gliſſer enſuite dans le bois, avec des précautions qui lui avoient rendu ſes deſſeins ſuſpects; il s'étoit rangé ſous quelques feuillages, pour continuer de l'obſerver, & ſe défiant de tout, après l'évenement funeſte qui étoit arrivé la même nuit, il s'étoit cru obligé, pour notre ſûreté, de l'arrêter au paſſage.

Les circonſtances que j'ai rapportées, m'étoient encore inconnuës; & quoique j'euſſe aſſez mauvaiſe opinion d'un homme dont je ne m'étois défait que ſur des fautes bien éclaircies, il ne me ſeroit jamais venu à l'eſprit qu'il fût mêlé dans notre avanture. Cependant Drink, qui jugeoit auſſi mal de ſon deſſein par ſa frayeur, que par la voye qu'il avoit priſe pour s'introduire chez moi, le preſſoit ſans menagement de confeſſer ſes intentions, & parloit de

de le mettre ſur le champ entre les mains de la Juſtice. Je joignis mes inſtances à cette menace. Enfin la parole que je lui donnai en même tems de lui rendre la liberté, s'il vouloit être ſincere, le détermina à me promettre une confeſſion ſans réſerve. Il commença un récit dont chaque mot me frappa d'étonnement & d'horreur. Le ſeul nom de la Cortona auroit été capable de m'en inſpirer; que fut-ce d'apprendre qu'elle étoit à la tête de mes ennemis & qu'elle avoit juré ma ruine? Elle avoit eu tant de confiance pour ce malheureux, qu'il étoit inſtruit de ſon entrepriſe depuis l'origine. Il ne m'en déguiſa aucune circonſtance; & voici ce qu'il ajouta à celles que j'ai déja rapportées. Le projet du Duc de Montmouth étant de repaſſer auſſi-tôt en Angleterre avec ma Fille, la ſeule difficulté qui l'avoit effrayé regardoit la route & l'embarquement, qu'il étoit preſque impoſſible de faire réuſſir ſans bruit, ſi des deux partis auxquels ſes eſpérances étoient bornées, il étoit obligé de prendre celui de la vio-

violence. Dona Cortona l'avoit délivré de cette peine, en faisant servir le Comte de Clarendon au succès de son entreprise. Ce Seigneur étant assez considéré à Versailles, pour obtenir du Ministre certaines faveurs personnelles qui n'avoient point de rapport aux intérêts de l'Etat, il ne fit point difficulté de s'employer pour Dona Cortona, lorsque, sous prétexte d'avoir quelque chose à redouter en France de la part de l'Espagne, elle le pressa, au nom de la Ducheſſe sa Fille, de faciliter promptement son retour à Londres. Elle le conjura de lui faire obtenir un passe-port de la Cour, sous le nom d'une Dame étrangere, attachée à la Ducheſſe d'Yorck, avec un ordre au Commandant de Calais, de lui fournir en arrivant dans cette Ville, tout ce qui pouvoit précipiter son passage. Elle se flatta qu'avec ces deux secours, il lui seroit aisé de gagner le bord de la mer, sans avoir de compte à rendre de son voyage, & sans être exposée même à rien craindre du ressentiment de Cécile. Ainsi la Perfide employoit

ployoit le meilleur de mes Amis pour me percer le cœur. Elle obtint ce qu'elle s'étoit promis du crédit de Mylord Clarendon; & toutes ſes meſures étant priſes pour partir avec ma Fille, au moment qu'elle l'auroit enlevée, elle étoit munie des deux piéces, qu'il lui avoit fait remettre avec autant de diligence & de ſoin, que s'il eût cru rendre ſervice à ſa Fille ou à la mienne.

A l'égard du motif qui amenoit chez moi le Traître, c'étoit ſeulement pour obſerver quel effet l'attentat du Duc y avoit produit, & ſi Dom Thadeo étoit mort de ſes bleſſures. Surpris de lui entendre nommer Dom Thadeo, je lui demandai s'il étoit connu du Duc; & ſa réponſe dévoila un autre myſtère, que j'appris avec d'autant plus de chagrin, qu'il étoit propre à diminuer beaucoup la compaſſion que je croyois devoir à ce malheureux Eſpagnol. Mais il ſervit d'un autre côté à juſtifier à mes yeux la Providence, dont la rigueur m'avoit déja porté indiſcretement à quelques murmures. Dona Cortona n'avoit

voit pas été long-tems à Paris ſans apprendre qu'il avoit quitté ma maiſon. La curioſité d'en ſçavoir la cauſe, ou l'eſpérance de l'employer à ſes deſſeins, lui avoient fait trouver le moyen de le rejoindre; & dans les entretiens qu'elle avoit eus avec lui, elle n'avoit pas eu de peine à tirer d'un Amant déſeſpéré, la confeſſion de ſes peines. Ces nouvelles lumieres lui firent naître d'autres idées. Elle conçut, qu'en lui inſpirant, comme au Duc de Montmouth, le déſir d'enlever ma Fille, elle auroit deux utilitez à tirer de cette fourberie: l'une, de le faire ſervir aux intérêts du Duc, par les moyens même qu'il employeroit pour le ſien, & d'aſſurer ainſi le ſuccès d'une affaire où elle ne pouvoit le faire entrer autrement ſans ſe trahir; l'autre, de tourner à ſon profit les dépenſes dans leſquelles il lui ſeroit aiſé de l'engager. Si elle trouva des obſtacles dans la vertu de Dom Thadeo, qui ſe révolta contre ſes premières inſinuations, elle ſçut lui repréſenter ſi adroitement, que la première loi eſt de ſe ſatisfaire, & qu'il

qu'il ne se proposoit d'ailleurs qu'un mariage honnête, pour lequel il avoit même obtenu mon consentement, que la délicatesse & le respect furent étouffez dans son cœur par de si flatteuses espérances. Après l'avoir séduit, elle n'eut pas de peine à lui faire suivre toutes ses impressions. Il devint sa dupe, avec les circonstances les plus humiliantes pour un homme à qui l'honneur avoit toûjours été cher; & le jour même qui préceda sa mort, il avoit remis une somme considerable à cette Infame, pour acheter mille choses dont elle lui avoit persuadé que Cécile auroit besoin sur la route d'Espagne.

Drink étoit d'avis de livrer son Prisonnier à la Justice de Saint-Clou. C'étoit le seul moyen, me disoit-il, d'inspirer assez d'effroi au Duc pour lui faire repasser promptement la mer avec sa Compagne. Ce conseil étoit sage. Mais outre que j'étois lié par ma promesse, je considerois qu'au milieu de mes justes ressentimens, j'avois des mesures à garder avec un esprit capable des extrêmitez les plus vio-

violentes. L'intérêt de la Ducheſſe d'York, à qui il avoit rendu effectivement des ſervices eſſentiels, le mien même, & celui de ma famille, étoient de trop fortes raiſons de le menager. Je ne pouvois faire arrêter ſon Emiſſaire, ſans l'expoſer lui-même aux pourſuites de la Juſtice, qui ſe réveilleroit malgré moi à la moindre dépoſition. Enfin, réſolu d'accorder la liberté à ce miſerable, je l'obligeai ſeulement de m'apprendre la demeure de ceux qu'il ſervoit avec tant de zèle. J'affectai de prendre un crayon pour l'écrire en ſa préſence; dans la penſée que faiſant ce rapport à ſes Maîtres, il leur cauſeroit aſſez d'inquiétude pour leur faire prendre le parti de ſe mettre à couvert par la fuite. Eloignez ce monſtre de mes yeux, dis-je à Drink, qui n'avoit pas ceſſé de le tenir au collet. Qu'il aille raconter à ceux qui l'employent, que leur nom m'eſt connu; & qu'après avoir trahi & maſſacré un honnête homme, on n'eſt pas tranquille ſi l'on n'a quelque charme pour endormir la Juſtice.

Je

Je donnai avis sur le champ à Mylord Clarendon de l'indigne abus qu'on avoit fait de sa confiance; & ne m'en fiant point à la Poste, je fis partir un de mes gens pour lui porter ma lettre. Dans la disposition où j'étois à m'affliger, je lui reprochois tristement d'être si long-tems à revenir à Paris, après me l'avoir promis plusieurs fois par ses lettres, & dans un tems où ses lumieres & ses consolations m'étoient si nécessaires. Vous serez surpris, lui disois-je, de me voir prendre un ton si différent de celui que vous admiriez dans mes lettres; mais sçais-je à quoi le Ciel me destine? Et lui exposant ma situation, je lui demandois ce que je devois penser des menaces du sort, qui sembloit n'en vouloir à rien moins qu'à ma Fille, après l'avoir épargnée dans mes plus grandes disgraces, & qui m'affligeroit bien plus en me la ravissant, qu'il ne m'avoit consolé lorsqu'il me l'avoit renduë. Le Duc de Montmouth ayant continué, depuis son départ de Roüen, d'entretenir un commerce de lettres avec lui, je

le

le priois d'employer le pouvoir qu'il avoit conservé sur son esprit, pour lui inspirer des projets plus convenables à son honneur & à mon repos ; ou s'il n'espéroit pas de faire ce miracle sur un caractère si difficile à gouverner, d'obtenir secretement, par le crédit du Duc & de la Duchesse d'York, qu'il fût rappellé à la Cour de Londres. Enfin, cherchant un titre qui répondît aux sentimens de mon cœur, je le nommois mon Pere, & je l'avertissois que si ses affaires continuoient de le retenir à Roüen, je pensois à l'aller surprendre avec toute ma famille. L'édifice de mon bonheur, ajoutois-je, menace ruine à Paris, & je veux essayer si le changement de lieu n'y apportera point quelque remede ; sûr du moins que votre présence & votre amitié en seront toûjours un plus solide que tous ceux de la fortune.

La mélancolie, qui m'inspiroit des expressions si tristes, n'alloit pas encore jusqu'à me faire craindre les malheurs qu'elles sembloient annoncer. Je m'étois rassûré au contraire, par mes reflé-

xions,

xions, contre les évenemens qui paroiſſoient les plus capables de m'allarmer. Quand le Duc de Montmouth & ſa Confidente auroient eu la temérité de ne pas s'éloigner, & celle de reprendre leurs deſſeins avec de nouvelles eſpérances, j'étois dans une ſituation qui ne me permettoit point de les redouter. Un péril de cette nature n'eſt grand que tandis qu'on l'ignore. J'avois plus de monde avec moi que le Duc n'en eût jamais oſé raſſembler dans le voiſinage de Paris & de la Cour; & ſi la confiance que j'avois dans mes gens, me rendoit tranquille contre la violence, je me répondois bien, qu'avec toutes les lumieres que je m'étois procurées, ma propre vigilance me mettroit à couvert de toutes ſortes de trahiſon. Il ne me reſtoit qu'un doute, que tant d'éclairciſſemens n'avoient pas été capables de diſſiper, & que je ne pouvois entretenir ſans conſerver quelque défiance au milieu de toutes les raiſons qui ſervoient à me raſſûrer. Dans les diſcours de Cécile, je n'avois pas bien démêlé ſi elle é-

toit sans inclination pour le Duc, & par conséquent si elle n'étoit pas jusqu'à un certain point dans ses intérêts, du moins par les désirs secrets de son cœur. Cette Comédie, jouée avec tant d'art & si long-tems soutenuë par un esprit aussi bouillant que le Duc, me paroissoit un mystère où j'appréhendois qu'elle n'eût trempé. Si son cœur étoit d'intelligence avec son Amant, je ne prévoyois que trop l'inutilité de mes soins. Mais pourquoi me refuser aussi un aveu que je lui avois demandé avec tant d'instances; & par quel caprice se seroit-elle obstinée à me cacher ses sentimens, lorsque je ne lui marquois d'ardeur que pour les satisfaire? Le rang du Duc, & la connoissance de son caractère encore plus que son rang, ne m'auroient jamais permis à la vérité de penser à lui pour ma Fille; mais en supposant qu'il y pensât lui-même, & que, malgré tant de vices que j'aurois cru peu compatibles avec les inclinations de Cécile, il eût trouvé le moyen de lui plaire, il n'eſt pas moins certain, que passant sur mes répu-

répugnances, je me ſerois réduit à l'avertir que l'amour lui faiſoit bien des illuſions, & je n'en aurois pas été plus difficile à me rendre. Peut-être l'aurois-je ſoupçonnée d'accorder quelque choſe de plus à l'ambition qu'à la tendreſſe, & j'aurois confeſſé que l'honneur de devenir la Belle-Fille d'un grand Roi, pouvoit être acheté par quelques ſacrifices. Toutes ces conſiderations ſuppoſoient l'ignorance où j'étois encore du plus odieux complot du Duc; car le Traître qui venoit de me faire ſa confeſſion, n'avoit pû m'apprendre là-deſſus ce que je me figure qu'il ignoroit lui-même. Je pris, ſur ces raiſonnemens, une réſolution qui pourra ſembler étrange après ce qui s'étoit paſſé chez moi la même nuit, mais qui achevera de faire voir avec quelle paſſion je déſirois le bonheur de ma Fille. Ce fut de me procurer une entrevûë avec le Duc de Montmouth, pour apprendre de lui-même le fond de ſes ſentimens, & ſes progrès dans le cœur de Cécile. Cette explication étoit l'affaire d'un mo-

ment. S'il me faiſoit la moindre ouverture qui pût me faire voir plus clair dans les inclinations de ma chere Fille, j'étois déterminé à la lui offrir ſur le champ, avec tous les avantages que ma fortune me mettoit en état de lui aſſûrer; & ſans rejetter bien loin ce qui pouvoit être exécuté dans l'eſpace de quelques jours, je ne l'aurois aſſujetti qu'à prendre le tems néceſſaire pour obtenir le conſentement du Roi ſon Pere. Quelque diſtance qu'il y eût entre ſa naiſſance & la mienne, le nom de Mylord Axminſter, & l'ancienne bonté du Roi pour mon grand-Pere maternel & pour moi-même, me faiſoient eſpérer qu'il paſſeroit ſur un défaut qui ſe trouveroit encore réparé par mes richeſſes.

Je m'arrêtai avec tant de complaiſance à toutes les parties de ce projet, que ſans attendre le réveil de Fanny, je fis partir Drink, pour aller propoſer civilement au Duc de Montmouth de recevoir ma viſite. Les nouvelles que j'appris de la ſanté de Cécile m'auroient cauſé quelques allarmes, ſi je

je ne m'étois flatté d'avoir entre les mains un remede infaillible pour toutes ſes peines. Les femmes qui étoient demeurées auprès d'elle, ne s'étoient point apperçûës qu'elle eût goûté un moment de repos. Elle avoit paru continuellement agitée par de ſombres méditations, qu'il avoit été impoſſible d'interrompre. Elles finiront, dis-je en moi-même; car en rendant juſtice au caractère de ma Fille, que je croyois effectivement ſupérieur à toutes ſortes de ſoupçons, je commençois à ne plus douter, que, ſoit ambition, ſoit amour, elle n'eût le cœur poſſedé d'une violente paſſion pour le Duc.

Sa Mere, que l'inquiétude avoit déja réveillée, & qui attendoit de ſes nouvelles au moment que j'entrois dans ſa chambre, me conjura de lui donner quelques lumieres ſur tout ce qui étoit arrivé la nuit dans le bois. Je l'avois forcée de ſe retirer avant que ſa curioſité eût été ſatisfaite, & mes réponſes avoient peut-être calmé une partie de ſes allarmes; mais les refléxions auxquelles elle

s'étoit livrée en se mettant au lit, avoient troublé son sommeil. Je persistai à lui cacher le fond de l'avanture, & ne pouvant éluder néanmoins la force des raisonnemens dont elle appuyoit ses conjectures, je lui confessai, que c'étoit de la main du Duc de Montmouth que Dom Thadeo avoit reçû le coup mortel. En même tems, pour arrêter les préventions que ce malheur auroit pû lui inspirer contre le Duc, j'ajoutai, qu'aimant tous deux Cécile, il n'étoit pas surprenant que la jalousie les eût armez l'un contre l'autre, & que si le Ciel avoit résolu la mort de l'un, il étoit assez heureux pour ma Fille, que ce fût celui pour lequel nous lui avions reconnu le moins de penchant. Et suivant cette idée, qui ne pouvoit lui paroître nouvelle après les soupçons qu'elle avoit été la première à former, je lui appris sans affectation, que je me croyois certain de l'amour du Duc pour Cécile, & que je doutois presqu'aussi peu du retour qu'elle avoit pour lui. Voilà le mystère éclair-

éclairci, ajoutai-je; & je continuai de lui apprendre mes projets, assez sûr qu'elle ne balanceroit pas à les approuver.

Ses objections ne furent prises en effet que de l'obstacle qu'elle appréhendoit de la part du Roi d'Angleterre. Je la vis même flattée des sentimens que j'attribuois au Duc, & prête à faire l'éloge d'un homme de qui elle n'avoit redouté pour sa Fille que la légereté ordinaire à son âge & à son rang. L'ayant rassûrée par les mêmes espérances dont ma propre imagination s'étoit remplie, je ne pensai plus qu'à prendre le chemin de Paris pour m'ouvrir au Duc; & lorsque je revis Cécile, dont la santé me parut réellement alterée, je ne lui demandai point la cause d'un mal que je croyois penétrer aussi-bien qu'elle.

A peine Drink fut-il de retour, que sans m'arrêter à la description qu'il me fit de l'embarras du Duc, je ne pris de sa commission que ce qui étoit favorable à mes vûës. Il l'avoit trouvé seul dans son apartement, & le compliment qu'il

lui avoit fait de ma part, l'avoit troublé beaucoup; mais après s'être un peu remis, il avoit répondu, que je le trouverois toûjours disposé à me servir, & qu'il recevroit ma visite avec plaisir. Drink n'avoit pû distinguer, en l'observant, s'il étoit déja informé du malheureux succès de ses derniers ordres; & songeant à ma sûreté, il me conseilla de ne point entrer chez lui sans être bien accompagné, ou bien armé.

Je rejettai ce conseil avec dédain. Ce n'étoit point des trahisons de cette nature que j'avois à redouter du Duc de Montmouth; & si je lui ai donné quelquefois le nom de perfide, je n'ai pas confondu dans ce reproche ses sentimens d'honneur avec ses principes de galanterie. Je serois entré seul chez lui, sans crainte & sans défiance. D'ailleurs les questions que j'avois à lui faire n'étoient pas propres à l'offenser. Cependant, si je refusai de prendre d'autres armes que mon épée, mon train ordinaire étoit assez nombreux, pour ne pas craindre le re-

pro-

proche de m'être exposé légerement. J'arrivai, sans doute, beaucoup plutôt qu'il ne s'y attendoit, car je le surpris avec le Confident qu'il avoit envoyé le matin chez moi, ou du moins j'apperçus ce malheureux qui sortoit de sa chambre, au moment que je m'y faisois annoncer, & qui ne put se derober assez habilement pour éviter ma vûë. Je feignis de ne le pas remarquer. Il étoit allé, à son retour, chez Dona Cortona, qui ne l'avoit envoyé chez le Duc qu'après l'avoir entretenu longtems sur les circonstances de son avanture. Il avoit été sincere dans ce récit. Le Duc l'avoit écouté; & par un caprice difficile à expliquer, pour ceux même qui en seroient capables comme lui dans les mêmes circonstances, après avoir manqué de délicatesse jusqu'à tout entreprendre pour ravir & pour corrompre une Fille aimable & vertueuse, il en eut assez pour être sensible au procedé généreux que j'avois gardé avec son Emissaire. Le refus que j'avois fait de le livrer à la Justice,

& les termes que je l'avois chargé de repéter à ſes Maîtres, avoient fait impreſſion ſur ce naturel emporté, mais noble & généreux. Cet entretien l'avoit diſpoſé à me recevoir avec d'autres ſentimens, que ceux qu'il eſt naturel de conſerver pour un homme à qui l'on a voulu faire un outrage. S'il donna quelques marques de confuſion en me voyant paroître, elles furent effacées preſqu'auſſi-tôt par l'air de politeſſe qui leur ſucceda.

Ma réſolution étoit, d'éviter tout ce qui avoit quelque rapport au malheur de Dom Thadeo. Je pris mon exorde du ſujet même de ma viſite. L'amour, lui dis-je, exerce ſon pouvoir dans tous les rangs, & ma Fille étant aimable, je ne ſerois point étonné qu'il vous eût inſpiré quelque penchant pour elle, ſi je concevois comment une ſi belle paſſion peut s'accorder dans le cœur d'un galant homme, avec le deſſein de faire inſulte à ce qu'il juge digne d'être aimé. Mais je vous avoue que cette conciliation eſt impoſſible dans

dans mes idées. Aimez-vous ma Fille? ajoutai-je en le regardant d'un air ferme, mais honnête & serein. Cette queſtion parut l'embarraſſer. Cependant, n'appercevant point de colere dans mes yeux, il prit ma main qu'il porta juſqu'à ſa bouche, & ſon cœur vint, ſi j'oſe parler ainſi, ſur ſes lévres, pour me proteſter qu'il adoroit Cécile. Il reſte à m'expliquer, repris-je, par quel oubli de vous-même vous avez pû former le deſſein de l'enlever? Un cœur noble employe-t-il la violence pour ſe rendre heureux? Et quand il auroit aſſez d'aſcendant ſur ce qu'il aime, pour lui faire regarder un enlevement d'un autre œil, quel goût trouvera-t-il jamais dans un bonheur qu'il doit à des voyes ſi baſſes? J'aurois pû continuer long-tems ſans appréhender d'être interrompu. Il tenoit la vûë baiſſée; & ſa hardieſſe naturelle paroiſſoit l'avoir abandonné. Je repris encore: l'honneur même, eſt-il bien à couvert dans une entrepriſe qui bleſſe tant de droits ſacrez; & s'il y a

quelque différence entre le voleur & le raviſſeur, n'eſt-elle pas à l'avantage de celui qui n'enleve qu'une ſomme d'argent, ou quelqu'autre partie mépriſable du bien d'autrui? Cette comparaiſon le piqua. J'avois eu deſſein, en le voyant ſi conſterné, d'éprouver en effet s'il étoit capable de reconnoître ſes fautes. Ah! s'écria-t-il en rougiſſant, vous n'êtes donc ici que pour m'inſulter? Non, repris-je auſſi-tôt; j'ai aſſez bonne opinion de vous, pour me figurer que la généroſité, la juſtice & l'honneur, ſont des qualitez qui vous ſont cheres; mais je ne vous déguiſe point, que la chaleur de votre paſſion vous les a fait oublier. Voyez, à votre tour, continuai-je, ſi vous les reconnoîtrez dans mon procedé. Ma Fille vous aime, ſans doute; car ce ſeroit vous inſulter effectivement que de vous ſuppoſer d'autres idées. Si elle vous aime .... Il m'arrêta par la vivacité du mouvement avec lequel il quitta ſa chaiſe. N'achevez pas, me dit-il, que vous ne m'ayez entendu. On ne m'a pas trompé,

trompé, je le vois bien, lorſqu'on m'a dépeint la nobleſſe de votre caractère, & l'honnêteté de vos ſentimens. J'ouvre les yeux ſur mon injuſtice, & je ne veux pas que vous m'expliquiez vos vûës avant que de connoître les miennes.

J'aime votre Fille, reprit-il d'un air plus moderé, & je la crois digne du premier Roi du monde. Cependant des idées mal entenduës de grandeur, ſoutenuës par le pernicieux conſeil d'une Femme, pour laquelle j'ai d'ailleurs peu d'eſtime, m'avoient fait craindre que mes ſentimens ne fuſſent point approuvez du Roi, mon Pere, & du Public. Ne me demandez point à quel parti je m'étois arrêté. Je vous le confeſſerai quelque jour pour m'en punir. Mais vos procedez me perſuadent à ce moment, qu'il n'y a rien de ſupérieur à l'honneur & à la vertu. Je vous demande Cécile, comme je vous demanderois un riche tréſor; & je ne prens que l'eſpace néceſſaire pour faire le voyage de Londres, où je me flatte d'arracher au Roi

ſon conſentement par mes inſtances.

Je l'embraſſai tendrement après ce diſcours, & rénonçant à porter mes queſtions plus loin, je me livrai à la joye de voir prendre un ſi heureux tour à la fortune de Cécile. Il ne me vint pas même à l'eſprit qu'elle pût recevoir autrement qu'avec tranſport ce que je ſuppoſois qu'elle déſiroit uniquement. Si j'évitai d'approfondir davantage les engagemens qu'elle pouvoit avoir pris ſans ma participation, ce fut pour menager ſa modeſtie. La ſatisfaction du Duc parut encore ſurpaſſer la mienne, lorſque je l'aſſurai, que dans le diſcours qu'il avoit interrompu, j'allois lui offrir ce qu'il m'avoit fait l'honneur de me demander. Comme ſon intérêt devenoit le mien & celui de ma Fille; en lui confeſſant que je ſentois tout le prix de ſon alliance, je lui repréſentai ce qui pouvoit diminuer les obſtacles qu'il craignoit de l'autorité du Roi & du jugement du Public. Ma Fille étoit l'unique reſte du

ſang

ſang de Mylord Axminſter, & l'héritiere de tous ſes biens. La tache de ma propre naiſſance étoit réparée par l'honneur que le Roi Charles m'avoit fait de me créer Chevalier de la Grande-Bretagne à Bayonne; & quoique le Fils naturel d'un ſimple Gentilhomme ne tire pas un grand luſtre de ſon origine, il y avoit peut-être quelque diſtinction à faire en ma faveur, lorſque je me trouvois le Fils d'un homme qui avoit joui long-tems de l'autorité ſouveraine. J'ajoutai les raiſons que j'avois d'eſpérer de la bonté du Roi un peu de reconnoiſſance pour l'attachement de mon Grand-Pere; & j'étois informé depuis mon ſéjour en France, que ce bonhomme, au lit de la mort, avoit demandé pour derniere faveur à ſon Maître, de prendre ſoin de ma fortune, ſi le Ciel me ramenoit en Angleterre.

Le Duc de Montmouth, me traitant déja de Pere, auroit ſouhaité de ne pas quitter Paris ſans avoir fait éclater ſes tranſports aux pieds de Cécile; mais ſans condamner

damner ce désir, que j'aurois trouvé de la douceur moi-même à satisfaire, je lui représentai, qu'après le funeste accident dont je ne voulois plus rappeller autrement le souvenir, la prudence ne lui permettoit pas de paroître à Saint-Clou. Sa seule présence y pouvoit faire naître des soupçons que j'avois heureusement prévenus. Partez pour Londres, lui dis-je, & reposez-vous sur moi de tout ce qui dépendra de mes soins. Ainsi, presqu'aussi touché que lui de l'heureuse conclusion d'une avanture si délicate, je me disposois à porter promptement à Cécile des nouvelles que je croyois plus propres à rétablir sa santé, que tous les remedes, lorsqu'en me levant pour quitter le Duc, j'entendis un de ses gens qui lui annonçoit la visite de Dona Cortona.

Ce nom, que j'avois tant de raisons de détester, m'auroit fait précipiter mon départ, si le Duc n'eût souhaité, pour me donner une nouvelle confirmation de sa droiture, que je fûsse témoin du remer-

remercîment qu'il deſtinoit à cette infame Confidente. Il la fit introduire. Elle fut extrêmement allarmée de me voir, & toute ſon effronterie ne la ſervit point aſſez bien pour raſſûrer ſa contenance. Cependant ayant accepté un fauteuil que le Duc lui fit approcher, elle écouta avec beaucoup de modeſtie les reproches qu'il lui fit de l'avoir engagé dans une entrepriſe dont il rougiſſoit. Il lui conſeilla, ſi elle retournoit à Londres, de ne ſe préſenter jamais devant ſes yeux, & de craindre ſur-tout d'exercer ſes honteuſes pratiques dans les lieux où il auroit quelque pouvoir. J'attendois curieuſement quelle ſeroit ſa réponſe; mais rien ne peut être égal à ma ſurpriſe, lorſque lui ayant vû verſer quelques larmes, & ſe ſervir de ſon mouchoir pour les eſſuyer, je l'entendis ſe plaindre amèrement d'avoir cedé elle-même à des inſtances auxquelles une ſoûmiſſion néceſſaire l'avoit forcée de ſe rendre. Elle dépendoit d'un homme, qui n'avoit trouvé que cette voye pour ſe procurer un établiſſement

à Londres, & qui s'étoit servi des dernieres violences, pour l'engager dans une entrepriſe dont elle avoit mille fois gémi. Elle étoit trop heureuſe que je me trouvaſſe préſent, moi qui pouvois rendre juſtice à ſa ſincerité par mon témoignage; car je ſçavois quels étoient ſes ſentimens pour moi & pour tout ce qui m'étoit cher. Elle ſe ſouvenoit de me les avoir fait connoître avant que de paſſer en Angleterre; & je ne me perſuaderois jamais, qu'avec cette diſpoſition à m'aimer, elle eût pû former le deſſein de me cauſer un chagrin mortel, ſi elle n'y avoit été contrainte par la violence qu'on avoit faite à ſes inclinations. Enfin, le ton & les geſtes dont elle accompagna ce diſcours, firent ſur moi tant d'impreſſion, que me laiſſant entraîner par les apparences, j'aurois exhorté le Duc à la traiter avec moins de dureté, ſi ce qu'elle ajouta, dans l'eſpérance d'augmenter la pitié dont elle me voyoit ſaiſi, n'eût allumé au contraire mon indignation. Elle conjura le Duc de rendre témoignage à ſon tour,

tour, qu'elle l'avoit exhorté à faire des conditions avantageuſes à Cécile, & à lui marquer des attentions qui ne fûſſent guéres différentes de celles qu'on a pour une Epouſe. Ce que j'avois affecté de ne pas vouloir éclaircir, ceſſa ainſi d'être obſcur, par la hardieſſe qu'elle eut de me l'expliquer ouvertement. J'en aurois fait des reproches amers à l'un & à l'autre, ſans la conſideration de ma Fille, que j'aurois cru bleſſer en renouvellant ces fâcheuſes idées. Cependant le Duc, attribuant mon trouble au chagrin que j'avois de voir un objet odieux, lui ordonna bruſquement de ſe retirer. Je partis peu de momens après elle. Une temérité incroyable l'avoit fait demeurer au bas de l'eſcalier, où j'eſſuyai encore une multitude d'impoſtures qu'elle avoit arrangées ſur le champ avec de nouveaux artifices. Elle compta ſur ma crédulité, juſqu'à me propoſer de la prendre dans mon caroſſe, & de la remettre chez elle; mais après l'avoir écoutée en ſilence,

je

je lui tournai le dos tout d'un coup, avec un remercîment ironique, qui acheva de lui mettre la rage & la confusion dans le cœur.

Au milieu de la joye que j'emportois à Saint-Clou, il m'étoit difficile de ne pas sentir l'indécence des premières vûës du Duc, & de n'en être pas beaucoup plus offensé que d'un simple projet d'enlevement où j'avois pu soupçonner ma Fille d'avoir trempé, sans lui supposer d'autre dessein qu'un engagement légitime. Mon soin fut d'écarter les conclusions chagrinantes qu'il auroit fallu tirer malgré moi de ces idées; & trop satisfait des arrangemens que j'avois pris avec le Duc, j'arrivai chez moi avec beaucoup d'impatience de les communiquer à Fanny. Je la trouvai avec Cécile, qui s'étoit levée, quoique dans un état fort languissant, mais qui accourut à moi les bras ouverts, au premier pas qu'elle me vit faire dans la chambre de sa Mere.

Elles avoient eu, pendant mon ab-

abſence, des explications qui avoient éclairci bien des myſtères. Fanny, mortellement affligée de la langueur où elle l'avoit trouvée à ſon réveil, l'avoit excitée, par de nouvelles inſtances, à lui ouvrir ſon cœur. Elle n'avoit pas réüſſi à tirer d'elle le ſecret de ſes peines; mais étant perſuadée, comme moi, que nous l'avions heureuſement penétré, elle lui avoit parlé du Duc de Montmouth, & de la penſée où nous étions qu'elle l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée. C'étoit cette declaration qui avoit échauffé Cécile juſqu'à lui faire quitter auſſi-tôt ſon lit, où elle étoit encore, & où ſa ſanté demandoit peut-être qu'elle demeurât. Elle s'étoit plaint, avec une abondance de larmes, de l'opinion que nous avions d'elle; & lorſque ſa Mere, qui ne prenoit encore ce langage que pour une véritable diſſimulation, eut ajoûté que j'étois allé à Paris pour conclure peut-être ſon mariage avec le Duc, elle étoit tombée dans des agitations qui s'étoient terminées par un profond évanouïſſement. Enfin, elle n'en étoit

toit revenuë que pour proteſter avec la même chaleur, qu'elle n'avoit jamais ſenti le moindre penchant pour le Duc; qu'elle avoit eu la veille les premières nouvelles du ſien; & que loin de mettre ſon bonheur à l'épouſer, il étoit de tous les hommes du monde celui pour lequel l'amour étoit le moins capable de la toucher. Dans l'inquiétude qu'elle avoit reſſentie, & n'oſant douter de notre tendreſſe pour elle, elle auroit ſouhaité de me faire changer de deſſein; mais Drink, qui ſçavoit ſeul la demeure du Duc, étant à ma ſuite, elle avoit attendu mon retour avec des craintes inexprimables, & elle ſe jettoit dans mes bras en me voyant paroître, pour me conjurer de ne pas faire ſervir les droits que j'avois ſur elle, à ſon malheur & à ſon déſeſpoir. Fanny, perſuadée par ſes pleurs, joignit auſſitôt la même priere à la ſienne.

Je les regardai toutes deux avec étonnement; & mon embarras croiſſant par l'idée préſente de la démarche que je venois de faire, je les priai de s'aſſeoir, pour raiſon-

ſonner plus tranquillement. Il eſt certain, ma Fille, dis-je à Cécile, que ſi quelqu'un eſt coupable ici d'une imprudence, ce n'eſt pas votre Mere ni moi, qui ne reſpirons que votre bonheur, & qui cherchons depuis ſi longtems à découvrir ce qui peut flatter vos déſirs & vos goûts. Eſt-il beſoin que je vous rappelle mes efforts? Mais tandis que vous nous voyez uniquement livrez à ce ſoin, vous vous obſtinez à garder un ſilence qui nous afflige, & vous nous mettez dans la néceſſité de deviner vos inclinations pour les ſatisfaire. Elle m'interrompit, les larmes aux yeux. Hélas! Si vous permettez que je me juſtifie, ne vous ai-je pas juré mille fois, me dit-elle, que je n'aſpirois point à d'autre bonheur qu'à vivre auprès de ma Mere & de vous? Vous me l'avez juré, repris-je. Mais d'où vient donc cette triſteſſe qui vous dévore? Eſt-on plongé dans une profonde mélancolie, quand on jouit du bonheur où l'on aſpire? Vous nous trompez. Je vous ai vûë l'humeur fort différente; & vous

vous ne me perſuaderez jamais, qu'un changement de cette nature puiſſe être l'effet du hazard à votre âge.

Ecoutez, repris-je, en affectant un air plus ſévère : voici ce qui me reſte à faire pour vous. Comme il eſt tems que je penſe à l'établiſſement de votre fortune, & que la bienſéance même ne permet point à une Fille de rejetter des propoſitions avantageuſes, ſans donner quelques juſtes raiſons de ſon refus, je fais dépendre votre mariage avec le Duc de Montmouth de l'ouverture que vous aurez pour moi. Tout autre goût ſera une juſte raiſon; mais je demande à le connoître: ſans quoi, ma Fille, vous devez ſentir que plus je vous aime, plus je dois inſiſter ſur une alliance qui vous rend la première Dame d'Angleterre, & qui ne peut manquer d'être auſſi fort avantageuſe à vos Freres. Je vous laiſſe quelques jours, ajoutai-je, pour adoucir la loi que je vous impoſe. Songez d'où je la prens moi-même: C'eſt de ma tendreſſe, autant que de ma raiſon.

Il m'en avoit coûté beaucoup pour prendre un ton si ferme avec ma fille. J'étois accoûtumé à la traiter avec la tendresse & la familiarité d'un frere. Aussi me retirai-je après ce discours, pour éviter des attendrissemens qui m'auroient porté peut-être à me démentir. En me relâchant si-tôt des promesses que j'avois faites au Duc, je ne pensois pas à l'en avertir avant son départ. Outre le reproche de légereté que je me serois attiré justement, j'aurois appréhendé quelque nouvelle entreprise de sa passion; & de quelque manière que les inclinations de Cécile pûssent tourner, j'étois bien aise qu'il eût le tems de s'éloigner, & sur-tout de perdre de vûë sa Confidente. Mais s'il arrivoit que je fusse obligé de rompre avec lui, je me proposois de lui écrire à Londres. Une lettre porte des explications & des menagemens que la chaleur d'un entretien rend quelquefois difficiles. J'avois compté sur le penchant de Cécile, & mes promesses ne rouloient que sur cette supposi-

tion : j'étois libre ſans doute de les retracter, lorſqu'elles manquoient d'une condition ſi néceſſaire.

Avant la fin du jour il me vint deux Meſſagers, qui me cauſerent un embarras preſqu'égal. L'un, de la part du Duc, qui m'écrivoit dans les termes les plus tendres avant que de quitter Paris, & qui envoyoit des préſens conſiderables à Cécile. Son Courier avoit ordre de les remettre à elle-même, avec un compliment tel que la politeſſe & l'amour peuvent le dicter. Dans les ſentimens où j'avois laiſſé ma fille, je n'eſpérois pas qu'elle reçût cette galanterie avec beaucoup de complaiſance. M'étant fait informer de ſes diſpoſitions, j'appris fort à propos, qu'un reſte d'abattement l'avoit forcée de ſe retirer dans ſa chambre, où elle paroiſſoit dormir depuis quelques heures. Cette excuſe ſatisfit le Courier, qui ſe repoſa ſur moi de ſa commiſſion. Mais à peine étoit-il éloigné de quelques pas, qu'un Inconnu me remit une autre

tre lettre, sans pouvoir m'expliquer de qui il l'avoit reçûë. Il avoit été libéralement payé, me dit-il, pour me l'apporter à Saint-Clou; mais ignorant de qui elle étoit, il ne me demandoit aucune réponse. Je lui laissai la liberté de me quitter. Le caractère Espagnol, & le nom de Cortona me firent juger aussi-tôt, que c'étoit quelque nouvelle imposture de cette malheureuse femme, & je balançai si je ne la devois pas jetter au feu sans la lire. Cependant un autre mouvement l'emporta. Je voulus voir à quel excès la malignité & la vengeance peuvent se porter.

Ce n'étoit plus contre moi qu'elles sembloient vouloir s'exercer. La haine de Dona Cortona paroissoit tournée contre le Duc de Montmouth, dont elle prétendoit me réveler les tromperies & les noirs desseins. C'étoit un perfide, si je voulois l'en croire, dont toutes les offres & les promesses avoient été autant d'artifices pour arriver à son premier but. Il en

vouloit non seulement à l'honneur de ma fille, mais à celui de ma femme, & sa passion étoit enflammée au même dégré pour l'une & pour l'autre. Une accusation si peu vraisemblable, & revêtuë des termes les plus outrageans, m'inspira tant d'horreur pour cette affreuse lettre, que je sentis renaître la première pensée que j'avois euë de la brûler. Le motif qui m'en avoit empêché me retint encore. Après quelques reflexions sur le déreglement de cœur que l'Espagnole attribuoit au Duc, je trouvai, en continuant de lire, qu'il se proposoit de se défaire de moi, pour se procurer plus sûrement la possession de ce qu'il aimoit; & la preuve de cette résolution étoit dans les présens qu'il envoyoit à ma fille, où j'en trouverois un marqué de mon nom, & destiné pour moi, qui contenoit un poison si subtil, qu'elle craignoit que sa lettre ne me fût pas renduë assez promptement pour m'en faire éviter l'effet. Elle ajoutoit, qu'elle

qu'elle en avoit été informée par un des gens du Duc, qui avoit pour elle une vive paſſion.

Une ſi affreuſe lecture me fit tomber cette fatale lettre des mains; car de quelque côté que ſe portaſſent mes craintes, je voyois dans le crime ou dans l'accuſation le plus noir complot dont on ait jamais eu l'exemple. Je ne balançai pas long-tems à faire tomber tous mes ſoupçons ſur la Courtiſane Eſpagnole. Cependant il étoit vrai que le Duc m'annonçoit dans ſa lettre une confection admirable pour l'eſtomac, que je devois trouver entre les préſens qu'il envoyoit à Cécile, & qu'il me prioit d'accepter comme une marque de l'intérêt qu'il prenoit à ma ſanté. C'étoit, me diſoit-il, un des plus précieux Elixirs de l'Europe, qu'il avoit vérifié depuis long-tems par ſon propre uſage. J'avois vis-à-vis de moi la caiſſe où les préſens étoient contenus. Je me hâtai de l'ouvrir, & j'y apperçus celui qui m'étoit deſtiné. Quel jugement devois-je

porter dans une si étrange incertitude? L'expérience pouvoit-elle servir à me procurer plus de lumiere? Au hazard, je me fis amener un de mes chiens, & m'étant enfermé seul, je lui fis avaler quelques gouttes de ce funeste breuvage. En moins d'un quart-d'heure je le vis s'assoupir par dégrez, & mourir à la fin sans aucun effort violent. Ce tems m'avoit suffi pour me déterminer. Je pris ma plume, & sans marquer au Duc la moindre défiance de ses intentions, je lui écrivis toutes les circonstances d'une avanture qui rendoit encore ma main tremblante en écrivant. Je lui envoyois en même tems la lettre de la Cortona, & ses propres présens, qu'il n'étoit pas convenable que je gardasse chez moi, de quelque main qu'ils eussent été empoisonnez.

Drink, que je choisis pour cette commission, mais sans lui en expliquer le mystère, reçut ordre d'observer le visage du Duc à la réception de la caisse, & surtout à l'ouverture de ma Lettre.

Je

Je lui recommandai auſſi d'affecter une profonde ignorance de ce qu'il étoit chargé d'exécuter, & de ne répliquer rien à tout ce qu'il pourroit entendre de piquant & d'injurieux contre moi.

Avec quelque ſoûmiſſion & quelque exactitude qu'il fût accoûtumé à m'obéir, ſa curioſité fut excitée par des ordres ſi extraordinaires. Il porta ma lettre au Duc, qui ſe préparoit à prendre la route de Londres dès la même nuit. Il l'obſerva, & ne lui vit d'abord que de ſimples marques d'étonnement ; mais ſa fureur s'allumoit à meſure qu'il liſoit la lettre qui étoit enveloppée dans la mienne. Elle éclatoit déja dans ſes yeux & dans tous ſes mouvemens, lorſque voyant Drink effrayé & prêt à ſortir, il lui donna ordre de demeurer. L'expérience que j'avois faite, & dont il venoit de lire le récit, lui fit d'abord naître la penſée de la renouveller. Il ſe fit amener un chien, ſans expliquer ſon deſſein, & l'ayant fait

mourir en peu de momens aux yeux de Drink, qui admiroit ce ſpectacle : Demeurez, lui repéta-t-il ; vous rapporterez à votre Maître, que j'ai vengé mes injures & les ſiennes. Les ordres qu'il avoit donnez pour partir la même nuit, furent avancez, & ſa chaiſe prête en un moment. Il ſe fit conduire dans un même caroſſe avec Drink, chez Dona Cortona, tandis que ſa chaiſe & ſes gens, à la réſerve de ſon Valet de chambre, allerent l'attendre à Saint-Denis. Cette femme étoit ſans inquiétude, parce que le ſçachant prêt à partir, elle ne s'étoit pas figuré que ſa trame pût être ſi-tôt démêlée, & qu'elle ſe promettoit au contraire, de lui donner encore plus de vraiſemblance après ſon départ. Je ne ſçais comment elle auroit pû concilier le voyage qu'il alloit faire à Londres, avec les eſpérances qu'elle lui ſuppoſoit ; mais le Duc lui trouva peu de marques de trouble & d'embarras lorſqu'il entra chez elle. Il prétexta, pour ſe faire annoncer, une

ne affaire légere dont il l'entretint un moment; & feignant tout d'un coup d'avoir quelque ordre à faire donner chez lui, il la pria de lui prêter un homme qui la servoit. Son Valet de chambre, à qui il l'envoya, étoit chargé secretement de le retenir. Enfin, n'ayant plus d'autre témoin que Drink, il changea de visage & de ton, pour la traiter avec un emportement de fureur & de mépris qui la fit trembler.

Elle conçut aisément par ses premiers reproches que l'intrigue étoit découverte, & qu'il étoit inutile de dissimuler. Son recours fut d'abord aux larmes, & rappellant néanmoins toutes les ressources de son esprit, elle eut encore la hardiesse de répondre, qu'il ne devoit pas lui faire un crime de ce qu'elle avoit entrepris pour le servir; qu'après l'honneur qu'il lui avoit fait de lui accorder sa confiance, le voyant penser à un mariage qui n'étoit propre qu'à ruiner sa fortune, elle n'avoit rien imaginé de plus propre à le rompre, que le moyen qu'elle avoit

employé : qu'elle confeſſoit à la vérité qu'il s'y étoit mêlé un peu de haine pour ma famille ; mais que ce n'étoit pas lui qui devoit s'en offenſer, lorſque, malgré la dureté qu'il avoit eu pour elle, ſa principale vûë étoit de le convaincre de ſa fidélité & de ſon zèle.

L'artifice étoit groſſier. Auſſi le Duc ne repliqua-t-il que par de nouvelles marques d'indignation, & revenant aux circonſtances de ſa noire entrepriſe, il voulut abſolument qu'elle les confeſſât ſans exception. Ce détail ne put être arraché de ſa bouche, que par un renouvellement continuel d'injures & de menaces. Elle nomma un des gens du Duc, qui l'avoit inſtruite de l'envoi des préſens, & qui ayant en effet de la tendreſſe pour elle, s'étoit laiſſé engager par diverſes promeſſes, à mêler dans l'Elixir le poiſon qu'elle lui avoit confié. Son inquiétude n'étoit pas qu'il eût un effet trop prompt, parce que ma mort n'auroit fait que flater ſa vengeance ; mais elle avoit ſouhaité

haité néanmoins, que je n'euſſe que la frayeur du péril, avec la honte de me croire joué par le Duc, & de perdre toutes les eſpérances de grandeur que j'avois conçûës pour ma fille. Tu as donc compté pour rien, interrompit furieuſement le Duc, de me faire paſſer pour un traître & pour un lâche empoiſonneur? Et comme ſi cette idée eût redoublé ſon tranſport: tien, ajouta-t-il, en lui enfonçant ſon épée dans le ſein, voilà le juſte prix de tes crimes. Il te ſera plus honorable de mourir de ma main, que de celle d'un Bourreau. L'épée fut tirée avec tant de vîteſſe, & le coup porté ſi bruſquement, que Drink n'eut pas le pouvoir de l'arrêter. La malheureuſe Cortona tomba ſans connoiſſance, & perdit au même moment la parole & la vie.

Drink demeura ſaiſi d'étonnement. Mais le Duc paroiſſant plus tranquille après cette exécution, ſe tourna vers lui d'un air ſatisfait: Je crains moins, lui dit-il, le reproche d'avoir trempé mes mains dans le ſang d'une Infame,

que celui d'avoir épargné un monstre qui n'auroit vécu que pour multiplier ses fureurs. Retournez à votre Maître, & dites-lui, que je ne lui refuserois pas des justifications, s'il en devoit attendre d'un homme tel que moi.

Vous lui raconterez ce que vous avez vû. Je pars pour Londres, ajouta-t-il, & si les deux accidens qui me sont arrivez, ne me permettent point de repasser si-tôt en France, je me flatte que sur les heureuses nouvelles que j'aurai soin de lui communiquer, il aura la complaisance de me venir joindre en Angleterre. Drink vouloit se retirer. Non, reprit le Duc, je ne veux point vous exposer aux suites de ce qui vient d'arriver ; & fermant soigneusement la chambre, où il laissoit le corps de Dona Cortona, il le fit remonter avec lui dans le carosse qui les avoit amenez, pour le conduire au coin d'une ruë éloignée. Je pars de ce pas, lui repéta-t-il ; assurez votre Maître, que j'aurois été moins ardent, si je n'avois eu que mes injures à ven-

venger. Il ne s'éloigna qu'après avoir vû monter Drink dans un autre caroſſe, & qu'après lui avoir recommandé même de quitter cette voiture à la ſortie de la Ville, pour couper toute voye aux ſoupçons qui auroient pû tourner du côté de Saint-Clou.

Sa vengeance n'étoit ſatisfaite qu'à demi. Il lui reſtoit à punir le Valet infidèle qui avoit prêté ſes mains à la Cortona, pour mêler ſon poiſon dans l'Elixir. J'ai ſçû dans la ſuite, que l'ayant fait partir pour Saint-Denis avec ſa chaiſe, il avoit eu la conſtance de ne lui donner aucune marque de reſſentiment juſqu'à Calais. Son voyage ſe fit avec tant de diligence, qu'il arriva le lendemain au ſoir dans cette Ville. Il s'y procura ſur le champ un vaiſſeau de paſſage, où il ne reçut que ſes gens; & lorſqu'il ſe vit au milieu du canal, il les fit monter avec lui ſur le tillac, ſans avoir laiſſé échaper un ſeul mot qui pût leur donner quelque défiance de ſon deſſein. Là, prenant une contenance furieuſe, il reprocha au

perfide l'abus qu'il avoit fait de ſa confiance. Il n'écouta ni ſes juſtifications, ni ſes cris, & lui ayant percé le cœur d'un coup de poignard, il le précipita d'un coup de pied dans la mer.

J'attendois Drink avec tant d'inquiétude, que dans la crainte de me trahir par ma contenance ou par mes diſcours, je demeurai enfermé dans mon cabinet juſqu'à ſon arrivée. L'air dont il s'approcha de moi, & le ſoin qu'il eut de fermer ſur lui ma porte, m'annoncerent une partie de ce qu'il avoit à me raconter. Il étoit revenu à pied, ſuivant le conſeil du Duc. Je l'écoutai avec la ſurpriſe que ſon récit étoit capable de me cauſer. J'étois vengé de mes ennemis, & délivré de toutes les menaces de leur haine : c'étoit une douceur, mais à laquelle je m'arrêtai bien moins qu'à l'admiration de la malignité des hommes, qui va juſqu'à leur faire un bonheur de leurs crimes, au milieu même des tourmens qui ſont inſeparables du remord. Eh quoi! m'écriai-je, il ne ſuf-

fit

fit pas à un honnête-homme de n'avoir plus à combattre contre la fortune, & de travailler à établir la paix dans son propre cœur! Il est en guerre avec les passions d'autrui, lorsqu'il se flatte de pouvoir calmer les siennes; & pour vivre tranquille, il faudroit qu'après s'être reglé lui-même, il vînt à bout de communiquer le même goût d'ordre & de tranquillité à toutes les Créatures de son espece! Qui osera tenter ce prodigieux effort? ou qui se flattera d'y réussir après l'avoir entrepris? Cependant voilà le sort, ajoutai-je, auquel la perfection même de ce qu'on appelle sagesse & vertu, est sans cesse exposée. Que sert-il donc d'y prétendre? & de quelle utilité peut-elle être pour rendre le cœur heureux? Je m'abandonnois d'autant plus volontiers à ces plaintes, qu'elles me sembloient justifier de plus en plus le dégoût que j'avois conçû pour toutes les speculations Philosophiques; & n'étant pas plus satisfait des autres systêmes auxquels je m'étois attaché, je

je penchai à croire dans ce moment, que le repos de l'esprit & du cœur après lequel je cherchois, n'étoit au fond qu'une chimère. Drink, qui me voyoit dans une méditation si profonde depuis son récit, demeuroit vis-à-vis de moi pour attendre mes ordres. Un coup d'œil, jetté sur lui, servit à me réveiller.

Entre mille questions que je lui fis sur ce qu'il avoit entendu, je lui demandai, comment le Duc s'étoit expliqué sur la passion qu'on lui attribuoit tout à la fois pour mon Epouse & pour ma fille. Il avoit gardé un silence qui me fit naître de nouvelles réflexions. Seroit-il possible, disois-je, que le cœur fût capable de ce bizarre partage? N'en doutons point, c'est un ridicule artifice de la calomnie. Mais quelle apparence aussi, reprenois-je, que la Cortona se fût arrêtée à des imaginations si étranges, si elles n'avoient plus de vérité que de vraisemblance? Fanny s'est cru longtems aimée du Duc. Il lui a tenu le langage de l'amour. Il a mar-

marqué de l'obéiſſance & de l'ardeur pour toutes ſes volontez. Peut-être ne s'eſt-il fixé à ma fille, que dans le déſeſpoir d'attendrir la Mere; & je conçois ſans peine, que ſe promettant de la facilité à ſéduire une jeune perſonne qu'il a ſuppoſée ſans engagement, il a tourné enfin de ce côté-là toutes les inclinations de ſon cœur. La miſérable Cortona lui a prêté le furieux deſſein de me les ravir toutes deux enſemble; mais il lui avoit confeſſé qu'il aimoit l'une & l'autre; & c'eſt là-deſſus qu'elle a fondé ſa déteſtable accuſation.

Ainſi, en rendant juſtice au Duc, je me perſuadai qu'il avoit long-tems nourri pour mon Epouſe les mêmes ſentimens qu'il marquoit pour ma fille; & cette penſée s'accordoit fort bien avec l'idée que je me formois plus que jamais de ſon caractère: un jeune impétueux, avec de la généroſité & de l'honneur; mais né tel, & élevé enſuite ſans autres principes: ſujet par conſequent à toutes les variations qui peu-

peuvent venir de la chaleur du ſang, ou de la force des circonſtances ; enfin, un mélange inconſtant de vices & de vertus. Tel qu'il étoit, je me ſerois obſtiné à paſſer ſur toutes mes répugnances, ſi le cœur de ma fille eût été touché en ſa faveur ; mais l'image ſanglante du meurtre de la Cortona, où la barbarie de l'action me frappoit beaucoup plus que la juſtice du châtiment, donna dans mon eſprit une nouvelle force aux dernieres declarations de Cécile ; & je ne penſai plus qu'à trouver quelque moyen de rompre honnêtement avec lui.

Il ne faloit pas eſpérer que tant d'évenemens extraordinaires pûſſent demeurer entierement cachez à Fanny. Le ſeul moyen de modérer ſes allarmes, étoit de la prévenir par un récit, dont j'étois le maître d'adoucir les circonſtances. J'exécutai dès le lendemain une entrepriſe ſi délicate, & je ne réuſſis pas mal à calmer ſon imagination. Cependant il lui reſta de notre entretien une frayeur ſecrete, qui étoit augmentée à

tous

tous momens par l'abattement de ſa fille. La ſanté de notre chère Cécile commençoit viſiblement à s'alterer de jour en jour. Ce n'étoit plus cette vivacité riante qui étoit naturelle à ſes yeux, ni cet éclat qui auroit fait admirer ſon teint au milieu des fleurs les plus vives. Elle pâliſſoit à vûë d'œil, & ſes lévres même perdoient tous les jours quelque choſe de leur couleur. Sans rien perdre de leur douceur, ſes regards devenoient ſombres & penſifs. Si ſa complaiſance lui faiſoit prêter attention à quelque trait par lequel on s'efforçoit de la divertir, elle l'approuvoit par un ſoûris tendre & gracieux; mais tout le monde s'appercevoit que l'impreſſion n'alloit pas juſqu'au cœur. Son dégoût pour toutes ſortes d'amuſemens devint ſi invincible, qu'elle nous conjura à la fin, de ne lui en plus propoſer. Elle ne ſe plaiſoit que dans la ſolitude; ou ſi elle cherchoit la compagnie de ſa mere & la mienne, c'étoit moins pour nous parler, que pour demeurer aſſiſe entre nous, en s'occupant

cupant de ſes méditations, ſans ouvrir la bouche. Elle nous regardoit quelquefois l'un après l'autre, & d'un air ſi tendre, que ſa Mere, qui étudioit tous ſes mouvemens, ne pouvoit retenir ſes larmes. Je l'excitois à parler par diverſes queſtions: une courte réponſe étoit tout ce que je pouvois obtenir d'elle. Je ne réuſſiſſois pas mieux, lorſque je l'obligeois à quelque exercice que je croyois capable de lui cauſer de la diſſipation. Elle ſe ſoûmettoit à mes ordres, mais je voyois ce qu'il en coûtoit à ſon cœur; & par pitié, autant que par tendreſſe, je lui laiſſois la liberté que ſes yeux me demandoient.

Il n'y eut point un Médecin célèbre à Paris qui ne fût conſulté ſur une maladie ſi étrange, ni peut-être un remede qu'on ne lui propoſât d'éprouver. Mais quelle eſpérance de la guérir, lorſqu'elle paroiſſoit aimer ſon mal, & qu'à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit ſans ceſſe, elle répondoit, qu'elle étoit ſans la moindre incommodité. Les Médecins ne

lui

lui connoiſſoient rien eux-mêmes à quoi ils pûſſent donner ce nom, & je démêlois aiſément, que c'étoit au hazard qu'ils lui propoſoient des remedes. J'en étois moins preſſant à la ſolliciter de les prendre. Quelque idée que je me formaſſe de ſa ſituation, je ne pouvois me perſuader qu'elle fût dangereuſe. Son âge & l'excellence de ſon tempérament, étoient de trop fortes raiſons de me raſſurer. Cependant les frayeurs de Fanny me jettoient quelquefois de ſecretes allarmes dans le cœur. Elle me diſoit la larme à l'œil : Je perdrai ma fille, j'en ai un preſſentiment que je ne ſçaurois éloigner. Ciel ! ajoutoit-elle, avec un effroi dont elle paroiſſoit penétrée, que me donneriez-vous jamais qui pût me conſoler de ſa perte, & m'empêcher de la ſuivre au tombeau ! Je m'efforçois de lui inſpirer de meilleures eſpérances. Ne trouvant aucun penchant à Cécile pour retourner à Paris, elle lui propoſa de changer du moins de ſituation, en ſe logeant dans le Pavillon du

Parc.

Parc. Outre l'agrément de la varieté, elle penſoit à la réjouir par quelque divertiſſement champêtre, dans une ſaiſon où les Vendanges qu'on alloit commencer dans les campagnes voiſines, invitoient tout le monde au plaiſir. Le Pavillon avoit du côté de la plaine une échapée de vûë fort agréable. Fanny s'occupa elle-même à former le plan de ſa fête. Ce n'étoit point un projet d'aſſemblée brillante & de joye tumultueuſe, tel que celui que j'avois ſi malheureuſement exécuté. Des plaiſirs ſimples; un concert d'inſtrumens ruſtiques, des danſes de Bergeres, un repas diſtribué à tous les Vendangeurs de la plaine, qui devoient s'aſſembler à la vûë du Pavillon; enfin tout ce que Fanny croyoit propre à réjouir un cœur mélancolique, ſans le rebuter par l'appareil du faſte & par les agitations d'une pompe inutile. Elle fit diſtribuer parmi les Païſans du voiſinage, une abondance d'étoffes, de linge & de rubans, avec un modèle pour la forme qu'elle déſiroit dans leur parure.

Elle

Elle avoit pris la peine de le compoſer de ſes propres mains. Son inclination bienfaiſante trouvoit ainſi le moyen de ſe ſatisfaire, ſous le prétexte d'un plaiſir auſſi réel, qu'elle ſe promettoit à divertir ſa fille. Cécile entra volontiers dans toutes ſes vûës, & marqua même de la ſatisfaction à s'occuper d'une entrepriſe pour laquelle elle voyoit de l'ardeur à ſa Mere.

Je n'avois point negligé, dans cet intervalle, de communiquer au Duc de Montmouth le changement qui s'étoit fait dans mes réſolutions. La crainte qu'il ne trouvât dans le Roi ſon Pere autant de complaiſance que nous l'avions eſpéré, & qu'il ne devînt plus difficile de me dégager lorſqu'il auroit obtenu ſon conſentement, m'avoit fait prendre un parti qui avoit coûté quelque choſe à ma ſincerité naturelle. Au lieu de lui marquer directement ma penſée, j'avois engagé Mylord Clarendon à faire prévenir le Roi par le Duc d'York, ſur un mariage qui convenoit auſſi

auſſi peu à ſon fils qu'à ma fille ; & j'avois attendu pour écrire au Duc, que le refus du Roi l'eût diſpoſé à s'étonner moins de me voir changer de ſentiment ſur un prétexte ſi juſte. Il n'eut point en effet d'autre ſurpriſe en recevant ma lettre, que de me voir déja inſtruit de la réponſe de ſon pere. Mais ſon chagrin n'en étant que plus vif, il me le marqua dans les termes les plus capables de m'attendrir : ſa vie dépendoit du bonheur dont je l'avois flatté. Il me conjuroit de ſuſpendre mes réſolutions, & de lui laiſſer le tems de renouveller mille fois ſes efforts auprès du Roi. Il étoit impoſſible qu'un pere dont il étoit aimé perſiſtât long-tems à le déſeſpérer. Et ſi le penchant que j'avois marqué pour lui étoit ſincere, manquois-je de moyens pour le rendre heureux malgré tous les obſtacles ? Il étoit prêt à quitter l'Angleterre, & à ſe former un établiſſement en France avec Cécile. Il n'attendoit là-deſſus qu'un ſigne de conſentement ; & les vûës qu'il avoit déja

ja pour l'échange secret de ses biens, lui paroissoient infaillibles.

J'ai toûjours ignoré jusqu'à quel point toutes ces protestations étoient sinceres; mais il est vrai que s'étant ouvert à M. de L**, avec lequel il n'avoit pas manqué de lier connoissance, il trouva le moyen de le mettre dans ses intérêts. Des avances si pressantes de la part d'un homme en qui tous les avantages de la fortune & de la nature étoient réunis, furent regardées de Mr. & Madame de L** comme le plus grand honneur qui pût arriver à leur chere fille. Ils s'en expliquerent avec moi dans ces termes. Je fus même surpris d'apprendre d'eux, que M. le Duc d'York, en leur confiant ce qu'il avoit fait auprès du Roi pour répondre au désir du Comte de Clarendon, leur avoit marqué quelqu'étonnement de me voir craindre une alliance qui auroit dû piquer toute mon ambition. Outre la consideration qu'elle m'assuroit tout d'un coup en Angleterre, que pouvois-je

désirer de plus heureux pour ma fille? Il me faisoit recommander par M. de L** d'y faire plus d'une fois réflexion; & le Roi, ajoutoit-il, n'ayant point marqué d'autre répugnance à ce mariage que celle qu'il lui avoit inspirée, il se flattoit, pour peu que je m'y sentisse d'inclination, de le faire réussir aussi facilement qu'il l'avoit detourné.

C'étoit Mylord Clarendon qui avoit fait prendre au Duc d'York ces sentimens de bonté pour ma famille; & lui-même n'avoit point appris que les vûës du Duc de Montmouth s'étoient tournées vers Cécile, sans me représenter que je devois moins songer à les combattre, qu'à profiter d'une occasion si heureuse pour l'établissement de ma fille. Mais je lui avois fait entendre aisément, que l'ambition n'étoit pas le premier ressort de mon cœur, & que n'ayant point d'autre passion que mon bonheur & celui des personnes qui m'étoient cheres, je ne donnois le nom de grandeur & de fortune qu'à ce qui étoit capable de

de me conduire à ce but. La manière dont il penſoit lui-même ſur tout ce que le monde conſidere d'un autre œil, l'avoit fait revenir à mes maximes, & j'avois reçû ſes félicitations, ſur ce qui m'avoit d'abord attiré ſes reproches.

Quoique j'euſſe rénoncé à tout eſpoir de guérir la froideur de Cécile, je lui communiquai la lettre de M. de L** & celle de ſon Amant. Elle les lut ſans émotion, & le ſeul ſentiment qu'elle fit paroître, en fut un de reconnoiſſance pour le ſoin que j'avois pris de la délivrer de cette inquiétude. Elle en prit occaſion de me demander, s'il n'étoit pas bien injuſte dans la plûpart des hommes, de troubler par leurs importunitez le repos d'une femme qu'ils aiment, & de croire que leur amour eſt un droit pour exiger d'être aimez? Je conçois bien, ajouta-t-elle, qu'il ſeroit monſtrueux de haïr un Amant, & que ſes perſécutions même peuvent tirer de leur cauſe un nom plus favorable. Mais quelle loi nous

impoſe la tendreſſe d'autrui, lorſque loin d'avoir cherché à la faire naître, nous avons declaré qu'elle nous fatigue & qu'elle nous chagrine ? Elle me pria de lui apprendre ce qu'elle devoit penſer de cette queſtion. Mais... lui dis-je, il eſt aſſez difficile pour notre ſexe de regler les bienſéances du vôtre. Nous ſommes éclairez ſur vos fautes, & nous aurions de l'embarras à nommer tous vos devoirs. Cependant j'ai toûjours penſé, que les paſſions des hommes étant communément auſſi déreglées dans leur ſource que dans la plûpart de leurs effets, elles n'obligent pas même une femme à cette eſpece de reconnoiſſance, dont votre bonté vous fait prendre le refus pour une injuſtice monſtrueuſe. Si vous pouviez lire dans le cœur d'un Amant, & ſi, penétrant les motifs qui l'animent, vous connoiſſiez parfaitement que c'eſt autant le charme du mérite que celui de la beauté qu'il cherche dans ſon objet & qu'il y a goûté par ſes ſentimens, non ſeulement je vous

vous trouverois excuſable de lui accorder votre cœur, mais en vous ſuppoſant liée par d'autres engagemens, je vous croirois obligée de lui accorder du moins de la reconnoiſſance & de l'eſtime. Le malheur conſiſtera toûjours dans la difficulté de faire ce diſcernement, & c'eſt l'écueil de toutes les femmes aimables. Elles ſe précipitent ordinairement dans l'un ou l'autre excès, en ſe fiant trop à des apparences qui les trompent, ou en refuſant la confiance qu'elles doivent à des ſentimens dignes d'elles, mais qu'elles ne peuvent pénétrer.

Hélas! répondit Cécile, que la ſeconde de ces ſpéculations eſt inutile, lorſqu'il ſe trouve ſi peu d'hommes en qui l'apparence même ſoit capable d'impoſer un ſeul moment à une femme raiſonnable! Elle n'ajouta rien à cette reflexion; & n'y voyant qu'une raillerie de notre ſexe aſſez ordinaire au ſien, je n'y ſoupçonnai pas plus de myſtère que dans tout

autre discours que le hazard auroit fait naître. Fanny fut beaucoup plus pénétrante. Elle s'imagina sur cette repartie, que sa fille avoit eu à Paris quelque liaison de cœur qui ne s'étoit pas soutenuë heureusement, & qui s'étoit terminée en un mot par son propre dégoût, ou par l'infidélité de son Amant. Elle se rappella de fréquentes sorties de son apartement, de petites absences, quelques billets mystérieusement reçûs & ouverts à la derobée; enfin, d'autres circonstances dont elle n'avoit jamais approfondi le secret. Ces soupçons, qu'elle ne tarda point à me communiquer, me parurent sans vraisemblance. Je lui représentai, que la conduite de Cécile avoit été trop simple & trop uniforme pour recevoir de telles interprétations. Votre fille, lui dis-je, n'est pas triste & pensive d'aujourd'hui. C'est depuis long-tems sa disposition habituelle. Si vous supposez qu'elle ait aimé, elle n'est pas faite pour trouver un ingrat;

grat; & quand ſa paſſion auroit fini par ſon propre dégoût, il faudroit toûjours compter quelques momens où ſon cœur en auroit été ſatisfait. Cependant je ne m'en rappelle pas un ſeul où je lui aye vû cet enjoûment d'eſprit qui lui eſt naturel, & que je lui ai connu dans d'autres tems. Paris n'a rien changé à ſon humeur. Malgré ces raiſonnemens, Fanny interrogea ſecrettement les femmes qui ſervoient ſa fille. Elle les preſſa; elle joignit les menaces aux promeſſes. Mais au lieu des découvertes qu'elle appréhendoit, elle en fit mille autres qui charmerent ſon cœur en détruiſant ſa prévention. Les abſences de Cécile, ſes billets, ſes intrigues, étoient des myſtères de généroſité, de zèle, de compaſſion, enfin, l'exercice continuel de toutes ſes vertus.

Il n'arriva point de changement conſiderable dans notre ſituation, juſqu'au tems où Fanny avoit fixé la célébration de ſa fête. Les Dames habitoient le Pavillon du Parc. Elles y étoient fort à l'é-

troit; mais l'occasion de se voir continuellement, ou plutôt la nécessité d'être sans cesse ensemble, ne servoit qu'à rendre le commerce plus animé. On eût pu s'en promettre quelqu'avantage pour Cécile, si les amusemens eussent été pour elle un remede. Pour moi, qui commençois à regarder sa langueur comme une maladie d'imagination, dont il ne faloit espérer la guérison que du tems, je m'appercevois bien que la contrainte où ce nouvel ordre de vie la tenoit du matin au soir, augmentoit plutôt ses peines, qu'elle ne servoit à les diminuer. Pendant ce tems-là je faisois l'essai du nouveau système que je m'étois formé dans mes dernieres refléxions. L'étude de la nature occupoit tout le tems qu'il m'étoit libre d'y employer dans mon cabinet. J'en donnois une partie à la lecture & à la méditation des principes, l'autre à la pratique des expériences; & s'il me naissoit des doutes, je n'avois pas honte de les communiquer aux plus célèbres Philosophes d'un siécle fécond

cond en grands hommes. Je voyois familierement le Pere Merſenne, qui faiſoit ſa demeure à Paſſy. Sa méthode & ſes ſoins m'épargnerent bien des difficultez & des longueurs. Tous les amateurs de la Phyſique qui s'étoient fait quelque réputation à Paris, du moins ceux qui joignoient aux lumieres de l'eſprit un peu d'agrément & de politeſſe, me virent chercher leur connoiſſance & cultiver leur amitié. J'étendis mes liaiſons juſques dans les Païs étrangers. M. Deſcartes, qui s'étoit fait alors une retraite Philoſophique à Egmont, petite Ville de Hollande, reçut pluſieurs de mes lettres, & marqua toûjours de l'empreſſement à me répondre. Outre les diſcuſſions Philoſophiques, je le conſultois ſur l'ordre qu'il avoit mis dans les occupations de ſa ſolitude, & ſur le fruit qu'il en tiroit pour la douceur & la tranquillité de ſa vie.

Un nombre médiocre d'amis ſenſez & vertueux, mais plus propres aux fonctions communes de la ſocieté qu'à l'étude des

ſciences profondes, me compoſoit une autre ſorte d'occupation, dont je ne goûtai pas moins la douceur. Ce n'étoient point ces gens diſſipez par le bruit & les amuſemens du grand monde dont M. Briand avoit peuplé ma maiſon de Paris; ni ces eſprits témeraires & revoltez contre tous les principes, qui s'étoient efforcez de m'entraîner dans leurs nouvelles opinions. Les amis auxquels j'avois pris le parti de me réduire à Saint-Clou, étoient quelques perſonnes des deux ſexes, dont les paſſions n'étoient plus aſſez vives pour faire illuſion à leur eſprit, mais qui les avoient aſſez connuës pour raiſonner juſte de leur nature, & pour en expliquer judicieuſement les effets; gens exercez par l'uſage du grand monde, dans lequel ils avoient paſſé leur jeuneſſe, & dont les embarras leur étoient devenus inſupportables dans un âge plus avancé; qui en avoient pris par conſequent ce qu'il a d'eſtimable, ſans en avoir contracté les ridicules & les folies, & qui s'entretenoient

noient du goût qu'ils avoient eu pour lui, comme d'un péril auquel ils étoient heureuſement échapez. Ils n'avoient point atteint l'âge où l'on ceſſe d'être ſenſible aux plaiſirs; mais ils étoient dans celui où l'on aime à les goûter avec décence, & où la raiſon fait rejetter ceux dont elle n'eſt pas auſſi ſatisfaite que les ſens. Tels étoient les compagnons de mon loiſir, & les Convives d'une table d'où j'avois écarté le luxe, pour n'y faire regner que le bon goût. J'allois avec eux aux ſpectacles, & je m'en faiſois un autre, d'entendre leur critique ſur une Piéce nouvelle, ou de leur voir diſcuter le jugement qu'ils me prioient d'en porter. Nous examinions ainſi de concert tous les ouvrages d'eſprit qui méritoient quelqu'eſtime, & nous ne manquions point d'obſerver les reſtrictions qu'il faut quelquefois mettre aux applaudiſſemens du Public. Fanny, & Cécile même, ne marquoient plus de répugnance pour des amuſemens ſi moderez. Elles é-

coutoient nos discours, elles y prenoient part fort souvent par leurs reflexions ; & ma tendre complaisance, qui n'étoit pas capable de se relâcher un moment pour elles, me faisoit recueillir autant de fruit de leur satisfaction que de la mienne.

Je le repète, avec une certitude que je crois avoir acquise par l'expérience ; s'il y a quelque douceur à se promettre du commerce du monde & de la jouissance de ses plaisirs, elle n'est que dans ce choix & cette modération qui peuvent conserver à l'ame la liberté de connoître & de goûter ce qu'elle possede. Un cœur sensible, s'il est accompagné d'un esprit juste, n'a point de bonheur à espérer dans la confusion qui suit nécessairement le désordre & l'excès. Mais ce bonheur même, que je fais consister dans la modération, est-il sans trouble & sans mélange ? Si de tant d'hommes qui cherchent de bonne-foi à se rendre heureux, il en est quelqu'un à qui il ne reste rien à prétendre au-delà de ce

ce qu'il poſſede, qu'il le publie à la gloire de la nature & des objets où elle ſe flatte de trouver ſon repos. Pour moi, je confeſſe que dans un état où je voyois effectivement peu de choſes à déſirer, il me reſtoit des craintes, & je ne donne pas ce nom ſeulement à mes inquiétudes pour Cécile, en qui je découvrois, au travers de tous les voiles, un cœur perpétuellement agité; mais avec aſſez de raiſon pour refléchir ſur ce qui ſe paſſoit autour de moi, pouvois-je voir quantité de gens moins heureux, ſans être averti par leur exemple, que le bonheur qui m'étoit accordé dépendoit de mille biens qui leur manquoient, & dont je pouvois être privé comme eux, puiſque je les devois au ſeul hazard, & qu'il ne les avoit pas attachez néceſſairement à ma perſonne? Pouvois-je me faire illuſion ſur tant de morts imprévûës, dont j'entendois tous les jours le récit, & me déguiſer à moi-même, que ce qui arrivoit à mille perſonnes auxquelles je prenois peu d'intérêt, devoit être tôt

ou tard le ſort de tout ce qui m'étoit cher? Pouvois-je déja voir diſparoître par intervalles, quelques-uns de mes plus fidèles amis, ſans trembler d'appercevoir le péril ſi proche de moi? Et lorſque je les voyois ſortir du poſte qu'ils avoient occupé dans le monde, m'étoit-il poſſible d'éloigner de ma penſée, que c'étoit pour ne le reprendre jamais? Quel étrange pouvoir les avoit enlevez au milieu de nous, ſans conſulter leurs déſirs ni les nôtres? Après avoir travaillé comme moi à ſe rendre heureux, où en étoit leur ouvrage? Et dans quelque lieu qu'ils fuſſent paſſez, s'ils avoient emporté les mêmes déſirs, y devoient-ils trouver de quoi les ſatisfaire? Mais il me ſembloit que c'étoit un ſoin dont je ne les avois jamais vû occupez. Etrange oubli d'un intérêt ſi cher! Pouvois-je me défendre d'une vive inquiétude pour leur ſort? On croit donc qu'il eſt néceſſaire ici d'être heureux, diſois-je mille fois dans ces triſtes occaſions, & l'on ne demande point ſi l'on eſt capable de l'être, ou s'il eſt

à craindre de ne l'être pas, dans une ſituation qui ne change point, & où l'on ne ſçait par quel ſort on eſt attendu.

C'eſt un des plus malheureux effets de l'impreſſion des choſes ſenſibles, que ces méditations ſérieuſes, qui ne manquent point ſans doute de ſe préſenter quelquefois à tout homme ſenſé, puiſſent être diſſipées en un moment par le premier objet qui ſaiſit l'imagination, & qu'elles demeurent ordinairement ſans force dans ceux qui en ont le mieux compris l'importance. Elles avoient aſſez de pouvoir ſur moi pour troubler ſouvent la douceur de ma vie, ſans être capables encore d'agir plus puiſſamment ſur mon cœur.

Cependant le charme devoit ſe rompre: mais hélas! à quel prix! S'il ne m'eſt pas permis d'accuſer le Ciel de rigueur lorſqu'il m'a fait payer ſi cher le plus ineſtimable de ſes bienfaits, qu'on m'accorde du moins la liberté de gémir ſur moi-même, & de déplorer l'aveuglement de mon cœur, qui ne pouvoit être éclairé par des voyes moins terribles. J'étois

tois le matin dans mon cabinet, occupé de mes études ordinaires, & peut-être plus tranquille que jamais, par la disposition de ma santé, qui avoit souffert quelques atteintes dont j'étois bien rétabli; lorsque Fanny entra seule, & d'un air si abattu, que j'en eus quelque inquiétude pour la sienne. Elle se faisoit violence néanmoins, & la moitié de sa douleur ne paroissoit pas sur son visage. Mais à peine se fut-elle approchée de moi, qu'elle perdit la fermeté qu'elle affectoit encore. Au lieu d'ouvrir la bouche pour m'apprendre ce qui l'amenoit, elle se mit à verser un ruisseau de pleurs, accompagnées de sanglots, qui couperent le passage à sa voix. Je me levai avec une vive allarme. Hé! qu'allez-vous m'apprendre, lui dis-je en l'embrassant! Elle me tint encore quelques momens suspendu. Enfin, son cœur s'ouvrant avec mille soupirs: Ah! s'écria-t-elle, je perdrai ma fille. Je suis condamnée à perdre Cécile. Je ne la conserverai pas deux jours. Regardez-moi comme déja morte avec elle, ajouta-t-elle

le en m'embraſſant elle-même, car je ne veux pas lui ſurvivre un moment.

Avant que d'entreprendre de la conſoler, je lui demandai le ſujet d'une crainte à laquelle je ne connoiſſois encore aucun fondement. Elle m'apprit, avec moins de mots que de ſoupirs, qu'ayant été appellée dans la chambre de ſa fille par les femmes qui la ſervoient, elle l'avoit trouvée dans un état dont la ſeule idée la faiſoit trembler; brûlante d'une fiévre affreuſe, dont elle lui avoit confeſſé qu'elle avoit été tourmentée toute la nuit, avec des marques ſi viſibles d'un mortel abattement, qu'elle appréhendoit que les Médecins, qu'il faloit appeller de Paris, ne la trouvaſſent expirante à leur arrivée. Je lui ai fait des reproches, ajouta Fanny, d'avoir dévoré ſon mal pendant la nuit, & de n'avoir pas même demandé le ſecours de ſes femmes; elle m'a répondu, que pour le peu de tems qui lui reſte à vivre, ce n'étoit pas la peine qu'elle cauſât de fatigues à perſonne.

Ce

Ce langage m'allarma beaucoup plus que la deſcription de ſa maladie. Les objets groſſiſſent en paſſant par les yeux d'une mere; mais des paroles, qui ſont répetées par une bouche fidèle, ne s'alterent pas ſi aiſément, & je croyois voir dans celles de ma fille, un témoignage d'abattement qui me paroiſſoit plus dangereux que ſa fiévre. Je me gardai bien de communiquer cette remarque à Fanny, & faiſant au contraire un effort pour la conſoler, je me rendis enſuite avec elle au Pavillon du Parc, où j'étois preſque le ſeul qui n'eût pas pris un logement. L'état dans lequel je trouvai Cécile, ne me permit plus de regarder le récit de ſa mere comme une exageration. Malgré l'ardeur de la fiévre, qui ſoutenoit encore la couleur de ſon viſage, je remarquai tant d'altération dans ſes yeux & juſques dans le ſon de ſa voix, que j'eus beſoin moi-même de toute ma fermeté pour cacher ma conſternation. Je donnai ordre auſſi-tôt qu'on appellât les plus habiles Médecins, & m'employant à tout ce qui pouvoit

voit la ſoulager, j'attendis, près de ſon lit, que l'accès qui me parut tirer vers ſa fin, fût paſſé tout-à-fait, avant que de l'engager dans aucun entretien. Elle me ſerroit la main, pour me marquer le regret qu'elle avoit, de ne pouvoir me remercier autrement de mon affection. Enfin je vis ſa couleur qui s'abattoit par dégrez: ſes yeux devinrent plus tendres en ſe remettant de leur agitation; & ſon pouls, que je conſultois de tems en tems, reprit des battemens plus reglez. Quelques rafraîchiſſemens qu'elle accepta de ma main, acheverent de la rendre tranquille. Je crus le péril paſſé, & tandis que ſa mere alloit ſe faire habiller, je demeurai près d'elle pour l'entretenir dans le même calme.

En l'interrogeant ſur les cauſes particulieres de cette nouvelle maladie, il étoit impoſſible de ne pas mêler à mes queſtions quelques-uns de mes anciens reproches ſur ſon humeur mélancolique, qui étoit viſiblement la première ſource de toutes les altérations de ſa ſanté. J'avois comme rénoncé à

la

la presser de ce côté-là, moins par le refroidissement de ma curiosité, que par la crainte de lui rendre à la fin mes instances importunes. Cependant le cours naturel de mes idées, & peut-être encore plus, la vûë d'un lieu aussi cher à mon souvenir qu'on a pû le trouver remarquable dans mon Histoire, ne me permit point d'étouffer mille sentimens qui s'éleverent en confusion dans mon cœur. Chere Cécile! lûi dis-je après avoir rêvé quelques momens, par quelles fatales raisons vous obstinez-vous à me refuser votre confiance? Vous nourrissez dans le fond de votre cœur un poison qui vous consume. Votre vivacité & votre enjoûment sont éteints. Vos forces diminuent sensiblement, & votre vie même n'est que trop menacée de quelque accident funeste. Enfin, vous périssez d'un mal que j'ignore. Qui peut vous inspirer cette haine de vous-même, & vous donner, à votre âge, de si cruelles préventions contre mille choses que vous devriez aimer? Cepen-

Cependant ſi la vie a des avantages qui puſſent quelquefois la rendre douce, il me ſemble qu'on ne les trouve gueres mieux raſſemblez qu'autour de vous. Que vous manque-t-il pour être heureuſe? Dites, parlez, repris-je avec plus de force en lui voyant baiſſer les yeux; eſt-ce quelque infirmité ſans remede? Eſt-ce une paſſion ſans eſpérance? Un profond ſoupir, qui parut lui échaper malgré elle, me fit interrompre mon diſcours. J'attendis ce que cet effort alloit produire. Hélas! me dit-elle, je n'ai pas d'autre infirmité que celle que vous me connoiſſez; & ſi j'ai quelque paſſion, elle m'eſt inconnuë à moi-même.

Je crus penétrer quelque choſe dans cette réponſe, & qu'un redoublement d'inſtances pourroit lui faire développer ſes ſentimens. Ah! Cécile, repris-je, je me ſouviens d'un tems où vous auriez eu moins de peine à m'ouvrir votre cœur. Le nom de Pere m'a fait perdre votre confiance. Regardez le lieu où vous êtes. Rappellez-

pellez-vous des circonſtances qui ne peuvent être entierement effacées de votre mémoire. Vous ne vous ſeriez pas fait preſſer alors pour me faire le confident de vos peines. Je vous avois donné des exemples de ſincerité & d'ouverture qui vous avoient touchée. Eſt-il poſſible que la Nature ſoit moins tendre que l'amour ; car vous m'aimiez alors, & vous n'auriez pas voulu d'une autre main que la mienne pour eſſuyer vos pleurs. Je ne lui avois jamais rappellé ſi ouvertement nos anciennes foibleſſes. Mais j'avouerai qu'en ſongeant combien elle avoit été ſenſible aux témoignages de mon aveugle paſſion, il m'étoit venu quelque défiance qu'elle avoit pû conſerver pour moi un reſte de tendreſſe, qui étoit combattuë dans ſon cœur par la nature & par la raiſon. Après tant d'efforts pour découvrir ſes douleurs ſecretes & la cauſe de ſes réſiſtances à toutes nos propoſitions, je ne voyois que cette raiſon à laquelle je puſſe m'arrêter. Je me le perſuadai même encore plus,

plus, lorſqu'ayant levé les yeux ſur elle, je vis les ſiens tout en pleurs ; l'impreſſion qu'elle paroiſſoit reſſentir de mon diſcours, me fit attendre plus d'éclairciſſement que je n'en avois jamais obtenu.

Elle ouvrit en effet la bouche, & ſes premières expreſſions répondant moins à ſa penſée qu'à ſes ſentimens, je n'y pus rien démêler au travers de mille ſanglots qui les étouffoient à leur paſſage. Le nuage, enflé, ſi cette expreſſion m'eſt permiſe, par un ſilence ſi opiniâtre & par tant de ſombres méditations, crêvoit avec autant d'amertume que de violence. Peut-être que ma propre émotion m'empêcha de diſtinguer ſes premières paroles : mais celles que je commençai à démêler, & dont le ſouvenir eſt gravé pour jamais dans mon cœur, en ſuppoſoient quelques-unes qu'il m'avoit été impoſſible d'entendre. La mort en ſera le remede, me dit-elle, ſans que je puſſe deviner de quelle ſorte de peine elle vouloit être délivrée, & je la déſire avec tant d'im-

d'impatience, qu'il n'y a désormais que son retardement qui puisse m'affliger. Je ne vous dirai point, reprit-elle, que l'amour ait été un malheur pour moi. Faite comme je suis, j'aurois ressenti infailliblement les mêmes amertumes sans l'avoir éprouvé. J'en ai pensé dans mon enfance ce que j'en pense aujourd'hui. Je l'ai cru nécessaire au bonheur dont j'avois déja l'idée, & me trompant peut-être en ce que je me figurois toutes les femmes aussi tendres que moi, je m'occupois, dès ce tems-là, de mes imaginations & de mes désirs. Les difficultez ne m'échapoient pas : outre cent récits que j'entendois faire de l'inconstance & de la mauvaise foi des hommes, je pressentois qu'un composé réel de tout ce que je rassemblois dans mes idées, n'existeroit peut-être jamais hors de mon imagination ; & cependant, soit que j'aye pris le mouvement de la nature pour un goût de tendresse, soit que me paroissant tel en effet que je désirois un Amant pour lui donner mon cœur, vous m'ayïez

m'ayïez inſpiré une véritable paſſion, il eſt vrai que je vous ai adoré auſſi long-tems que je l'ai pû ſans reproche, & que l'approbation même de Mr. & de Madame de L** a autoriſé mes ſentimens. Je paſſe rapidement ſur une erreur ſi charmante. Il ne m'en eſt reſté qu'une délicieuſe idée, à laquelle je me ſuis fait néanmoins un ſcrupule de m'arrêter, & que j'aurois ſacrifiée à la ſeule conſideration de ma Mere, quand je n'aurois pas eu mille autres devoirs pour motifs. Ces explications, continua triſtement ma chere fille, étoient néceſſaires pour jetter quelque jour ſur ce que vous voulez entendre. Vous allez concevoir, qu'au milieu de la langueur où je ſuis, j'ai pu vous répondre mille fois, ſans vous tromper, que je ne me connoiſſois point de paſſion dont j'euſſe deſſein de vous faire un myſtère. Hélas! j'aurois été trop heureuſe d'en avoir un de cette nature à vous réveler; j'aurois vû plus clair dans mes propres ſentimens; j'aurois trouvé la confir-

mation de ce qui étoit encore douteux pour moi-même ; ou plutôt, vous n'auriez jamais eu d'inquiétude sur ma situation, ni moi de confidence à vous faire, puisque ce secret même, cette passion que je suppose, m'auroit garantie de toutes les extrêmitez où je me suis laissé emporter. Figurez-vous donc, pour vous apprendre ce que j'y ai démêlé de moins obscur, qu'après avoir été réconnuë de ma Mere à Quevilly, & m'être livrée pendant quelques jours aux premières tendresses de la nature ; je n'ai pas été long-tems à ressentir le vuide qui s'étoit fait dans mon cœur, par la ruine d'une passion à laquelle tout mon bonheur avoit été attaché. Je n'étois pas capable d'une indulgence qui pût la faire renaître, & d'ailleurs le nom de Pere étoit sans cesse un préservatif qui m'en auroit fait triompher. Mais tous mes sentimens n'en subsistoient pas moins après la perte de leur objet. J'en avois la source dans le fond d'un caractère fort tendre; avec quelle force se firent-ils sentir,

tir, lorſqu'enflamez comme ils étoient par quelques mois d'exercice, ils furent forcez de ſe contraindre, & que toute leur action ſe renferma dans mon cœur? Je ne ſçais où je trouvai dès-lors aſſez de vertu pour réſiſter à mes peines. J'ignore auſſi, ſi c'eſt à la faveur du Ciel, ou à la ſeule agitation d'un eſprit gêné qui cherche à ſe ſoulager, que je dûs une reſſource preſqu'auſſi douloureuſe à la vérité que mes maux, mais capable néanmoins de ſoutenir ma vertu, par une eſpece de diverſion qu'elle fit naturellement aux combats que j'avois à ſoutenir. Le récit des infortunes de ma famille, & l'image de tant de triſtes avantures, dont ma vie n'avoit pas été plus exempte que celle de toutes les perſonnes auxquelles j'apartenois par le ſang, me fit naître des ſentimens auſſi ſombres que ces tragiques idées. Je m'y livrai avec complaiſance, parce qu'ils devinrent comme un voile, ſous lequel tous les autres mouvemens de mon cœur commencerent bientôt à ſe déguiſer. C'eſt de

ce mélange que s'eſt formée inſenſiblement ma diſpoſition habituelle. J'y ai trouvé de la douceur, & je n'y ai rien admis qui me parût bleſſer le devoir. En changeant mon humeur, il peut avoir altéré ma ſanté; mais vous voyez que, loin de mériter le nom d'opiniâtreté que vous avez donné à mon ſilence, je n'ai jamais rien eu à vous expliquer qui fût clair pour moi-même; & peut-être avez-vous peine à comprendre ce que je tâche de vous repréſenter aujourd'hui.

Cependant je dois ajouter, reprit-elle en ſoupirant, que ſi le dérangement de ma ſanté peut être attribué à ma mélancolie, c'eſt depuis que vos inſtances m'ont fait entreprendre de ſurmonter mes triſtes ſentimens. Vous m'avez propoſé de ſouffrir les ſoins de Dom Thadeo: J'ai fait mille efforts pour accoûtumer mon cœur à les goûter, & je n'ai rien trouvé dans moi-même qui m'ait parlé en ſa faveur. La liberté que vous m'avez accordée de ſuivre mes inclinations

nations parmi tant d'hommes qui ſe ſont préſentez à Paris, & qui ont paru s'attacher à me plaire, m'a donné quelque eſpérance de me ſentir un jour attendrie. Je me ſuis prêtée à cette imagination. J'ai cherché à m'aveugler ſur le mérite qui leur manquoit, & j'ai voulu leur ſuppoſer les qualitez qui étoient propres à me toucher. Eſt-il poſſible, diſois-je, que le Ciel qui m'a faite telle que je ſuis par le cœur, n'ait rien produit qui me reſſemble, ou qu'il n'ait mis ce qui s'accorde avec mes inclinations, que dans le ſeul homme du monde à qui il me fait un crime d'accorder mon amour? En me plaignant moi-même de cette malheureuſe délicateſſe, qui m'a fait regarder tous les hommes que j'ai connus avec le même dégoût, j'ai demandé mille fois, ſi tout le reſte de leur ſexe étoit ſemblable; ſi la vanité, l'amour propre, la légereté des ſentimens, l'oubli des maximes eſſentielles de la juſtice & de la bonté, & ſur-tout un miſerable air de ſuffiſance, ſi oppoſé à la

droiture & à la ſimplicité de cœur, étoient le partage de tout le ſexe qui ſe préfère au nôtre. C'étoit à ma Mere, à Madame Riding, à ma Tante, que je faiſois cette queſtion. Elles m'ont répondu, comme de concert, que la différence n'étoit que du plus au moins, & qu'en général il y a peu de fond à faire ſur le caractère de la plûpart des hommes Je n'ai point appellé d'une déciſion qui s'accordoit avec toutes mes lumieres. J'ai rénoncé à l'eſpoir de trouver dans un Amant les qualitez que je déſirois, & ſans leſquelles il ne m'étoit pas libre d'aimer. Ainſi, lorſque vous me preſſiez de vous apprendre quelle paſſion j'avois dans le cœur, j'étois ſincere en vous proteſtant que je n'accordois à perſonne la tendreſſe que je refuſois à Dom Thadeo.

Mais voilà le point, ajouta-t-elle, où je confeſſe que les tourmens de mon cœur ont pû m'altérer le ſang, & me jetter par dégrez dans l'affoibliſſement où je ſuis. L'amertume de mes reflé-

xions

xions n'a fait qu'augmenter depuis avec celle de mes sentimens. J'avois commencé à me regarder comme l'objet de la haine du Ciel, puisqu'il sembloit me condamner à porter toute ma vie, au fond de mon cœur, un penchant qu'il m'ôtoit le moyen de satisfaire; & je me suis cru plus malheureuse par cette pensée, que vous ne l'avez jamais été par toutes les persécutions de la fortune. Je me suis apperçuë de jour en jour, que mon sang s'aigrissoit dans mes veines. Mon miroir ne m'a pas averti plus fidèlement du changement de mon teint, & de la pâleur de mon visage. Vous me parlez des douceurs qui sont attachées aux circonstances de mon sort: Eh! quel goût suis-je capable d'y prendre, lorsque tout est triste & ennuyeux pour moi dans la vie! Le bonheur d'autrui est-il autre chose qu'un supplice, pour ceux qui ne peuvent l'obtenir, & qui le voyent d'un œil d'envie? Vos fêtes & vos amusemens m'ont jettée dans une contrainte insupportable. La passion

du Duc de Montmouth eſt venu mettre le comble à mon déſeſpoir. Je n'ai pu l'entendre parler de ſa tendreſſe, & vous voir admirer vous-même de quoi elle le rend capable pour me plaire, ſans ſouhaiter qu'avec tant d'amour & tant d'autres qualitez brillantes, il eût celles qui peuvent faire impreſſion ſur mon cœur. Je l'adorerois s'il étoit aimable. Mais malgré cette apparence de penchant, je ne le puis ſouffrir. Je n'aimerai jamais un orgueilleux & un brutal; c'eſt un monſtre à mes yeux.

Ou peut-être en ſuis-je un moi-même aux vôtres, reprit-elle, en revenant un peu de cette chaleur. Hélas! vous êtes témoin de la vie que j'ai menée, depuis l'avanture du Bal. Le malheur de Dom Thadeo, les violences du Duc, & les amuſemens même par leſquels vous vous êtes efforcé de diſſiper mes chagrins, ont eu ſur moi l'effet d'un poiſon funeſte. Tout prend cette mortelle qualité dans un eſprit auſſi malade que le mien. Je n'y réſiſte

ſiſte plus. Ma mort, que je ne crois pas fort éloignée, me délivrera de tant de tourmens, & vous ſoulagera vous-même d'un fardeau qui trouble la douceur de votre vie. Cachez cette converſation à ma Mere, ajouta-t-elle; j'avois réſolu de me taire juſqu'au tombeau; & le diſcours mal conçû dont je viens de vous fatiguer, ne vous a rien appris que je n'euſſe pu vous cacher ſans manquer à la ſoûmiſſion que je vous dois. Mais je ne ſçais quel pouvoir m'a délié la langue malgré moi. Attribuez-le moins, ſi vous voulez, à l'autorité paternelle, qu'au reſte de ces ſentimens que vous avez fait naître le premier dans mon cœur, & que vos diſcours ont eu la force de réveiller, autant que la vûë de ce lieu.

Je ne lui laiſſai point le tems de tomber dans les refléxions qui pouvoient venir à la ſuite de cette ouverture; & quoique les larmes que je voyois couler de ſes yeux, fuſſent plus propres à redoubler la tendre compaſſion que

j'avois ressentie en l'écoutant, qu'à me faire prendre le ton qui convient à la joye, je me hâtai de l'embrasser, avec des témoignages de satisfaction dont elle fut surprise. Je triomphe, lui dis-je d'un air riant, & je payerois volontiers d'une partie de mon sang ce que je viens d'obtenir. Que vous êtes coupable, Cécile! ajoutai-je en la regardant tendrement, de m'avoir fait acheter cet éclaircissement par des délais si cruels! Non; le devoir peut-être ne vous oblige pas d'avoir cette ouverture pour un Pere; mais combien de raisons devoient vous faire ceder à des motifs plus tendres? Va, chere fille, repris-je en recommençant à l'embrasser, les sentimens que j'ai conservez pour toi ne sont gueres différens de l'amour. Si le Ciel ne t'offre pas un mari qui soit capable de répondre à la perfection des tiens, je te promets que tu trouveras dans le fonds inépuisable de mon cœur, de quoi remplir toute l'étenduë de tes désirs. Et loin d'avoir à craindre

dre une Rivale dans ta Mere, je te garantis qu'elle y mettra du sien, pour te convaincre que je suis le plus passionné de tes Amans.

Mais, continuai-je d'un ton plus tranquille, en reprenant ma place auprès d'elle, si les loix de la terre & du Ciel nous forcent de ne rien ajouter à cette qualité, pourquoi perdrions-nous l'espoir de vous trouver un mari digne de vous, & tel que vous le désirez pour être heureuse? Les vertus qui peuvent vous toucher, sont moins rares dans notre sexe que vous ne vous l'êtes figuré. Vous vous défiez trop des apparences. Souvent l'homme le plus aimable, aux yeux même de la raison, se trouve, forcé par la tyrannie de quelques modes frivoles, à prendre un extérieur qu'il condamne le premier, & par lequel on lui feroit tort de juger de ses principes & de ses sentimens. Les décisions vagues auxquelles vous vous en êtes rapportée, celle même de votre Mere, sont un langage ordinaire aux femmes, &

qui n'eſt pas plus ſérieux que les railleries dont vous voyez notre ſexe s'armer quelquefois contre le vôtre. Enfin, ſi c'eſt ma droiture, ma complaiſance, ma ſenſibilité de cœur, & quelques autres avantages dont je ne me défens point, qui vous ont fait ſouhaiter un Amant qui me reſſemblât, je m'engage à le découvrir, dans quelque lieu de la terre qu'il ſe tienne caché; & comme je crois impoſſible que les mêmes raiſons qui vous le feroient trouver aimable, ne vous aſſuraſſent pas bientôt toute ſa tendreſſe, je prens le Ciel à témoin, que tout mon bien, & ma vie même, ſeront employez, s'il le faut, pour rendre votre bonheur infaillible.

J'employois ainſi toute mon adreſſe à calmer ſon eſprit, & l'intention de mon cœur répondant à mes promeſſes, je n'ai jamais douté qu'elles n'euſſent fait quelqu'impreſſion ſur le ſien. J'oſois même en juger déja par l'ardeur avec laquelle je lui vis prendre ma main pour la ſerrer entre les ſien-

ſiennes, lorſque les Médecins, arrivez de Paris avec la derniere diligence, vinrent troubler un entretien dont je commençois à me promettre tant de fruit. Un preſſentiment ſecret m'avoit fait appréhender d'être interrompu. J'avois écarté d'un ſigne de main quelques Domeſtiques qui s'étoient préſentez à la porte de la chambre; & Fanny, qui étoit plus empreſſée que perſonne de nous rejoindre, avoit compris forthabilement, ſur leur rapport, que je ne ſouhaitois pas ſans raiſon d'être ſeul avec Cécile. Cependant l'impatience avec laquelle j'avois envoyé chercher les Médecins, fit juger à mes gens qu'ils ne pouvoient trop promptement les introduire. Cette précipitation, qui les empêcha de reconnoître le Duc de Montmouth dans le déguiſement où il étoit, fut une imprudence fatale, dont le menagement que j'ai pour mes propres douleurs, ne me permet point encore de nommer le triſte effet. Le Duc, à qui j'avois marqué ſans obſcurité, que mes

promeſſes avoient ſuppoſé, non ſeulement le conſentement du Roi ſon pere, mais encore celui de ma fille, & que déſeſpérant d'obtenir l'un & l'autre, je le priois de ne pas s'offenſer du parti que je prenois de rompre mes engagemens, n'avoit pas reçû cette nouvelle ſans ſe livrer à tous les tranſports d'une paſſion déſeſpérée. N'ayant point de troiſième voye à choiſir entre les ſupplications & la violence, il s'étoit déterminé à revenir à Paris, malgré tous les riſques auxquels il y pouvoit être expoſé, en remettant à prendre ſes réſolutions ſuivant les circonſtances. Il ne s'étoit fait accompagner que d'un Domeſtique, dont la fidélité & le courage étoient éprouvez; mais ayant fait partir avant lui quelques autres gens de confiance, auxquels il avoit marqué le lieu de leur demeure à Paris, il étoit ſûr de les retrouver au beſoin. A ſon arrivée, ayant pris facilement des informations ſur l'état de ma fille, il avoit appris ſa langueur, & l'uſage qu'elle com-

commençoit à faire du ſecours de la Médecine. C'étoit ſur cette connoiſſance qu'il avoit arrangé ſes projets. Au lieu de chercher à me voir, il s'étoit figuré que le parti le plus ſûr étoit, de ſe procurer la vûë de Cécile, pour s'efforcer de l'attendrir; ſans compter que l'ardeur de l'amour lui faiſoit regarder cette ſatisfaction comme le bonheur ſuprême. Le prétexte de la Médecine lui parut également favorable pour ce deſſein, & pour la néceſſité où il étoit de ne ſe faire voir en France qu'avec quelque menagement. Il chargea ſa mémoire de quelques termes de l'art, & ſe déguiſant ſous un habit & ſous un nom conforme à ſes vûës, il prit le titre de Docteur Anglois, à la faveur duquel il trouva peu de difficulté à ſe mettre en liaiſon avec quelques-uns des Médecins qui voyoient Cécile.

Ses libéralitez & ſes flatteries furent ſans doute auprès d'eux une recommandation plus forte que ſon ſçavoir. Mais ayant eu l'adreſſe de les engager à lui par-

ler

ler de ma fille, & de les faire raiſonner ſur la nature de ſa maladie, il obtint tout d'un coup deux avantages qui flatterent extrêmement ſes eſpérances ; l'un réel, en leur faiſant promettre qu'ils le prendroient avec eux la première fois qu'ils ſeroient appellez chez moi ; l'autre, auſſi chimérique que ſes prétentions, qui fut d'expliquer la maladie de Cécile en ſa faveur, & de ſe croire l'objet de cette mélancolie qu'il entendoit attribuer à quelque paſſion violente. Avec cette préſomptueuſe idée, il eut peine à ſe modérer juſqu'au jour où les Médecins le firent avertir que je les demandois. Il ſe mit avec eux dans le caroſſe que je leur avois envoyé, & s'il comptoit de n'être reconnu de perſonne dans ſon déguiſement, ſes compagnons ne douterent point, que je ne viſſe volontiers un Médecin de ma Nation, qui paroiſſoit conduit chez moi par le ſeul zèle de me ſervir.

J'étois auprès de ma fille, dans la ſituation que j'ai repréſentée ; &

& voyant entrer quatre Médecins, que je pris pour mes Conſultans ordinaires, je me retirai à quelque diſtance, pour leur laiſſer de la liberté dans leurs premières obſervations. L'empreſſement avec lequel on les avoit amenez, ne leur permit pas non plus de s'arrêter d'abord à me faire un compliment. J'entendis les queſtions qu'ils firent à Cécile, & rien ne me parut nouveau dans tout leur procedé. Cependant le Duc, ému apparemment par la vûë de ce qu'il aimoit, s'étoit ſaiſi de la main de ma fille, ſous prétexte d'obſerver ſon pouls, & laiſſoit à peine aux autres le tems de la prendre à leur tour. Il gardoit le ſilence; mais lorſque les autres eurent ceſſé leurs interrogations, & qu'ils parurent prêts à s'éloigner du lit pour ſe communiquer leurs raiſonnemens, il en fit un aſſez mauvais, dont la concluſion fut, que le ſiége de la maladie étant à ſon avis dans l'eſtomac, qui lui paroiſſoit faire mal ſes fonctions, d'où s'en ſuivoit néceſſairement un mauvais chile qui corrompoit enſui-

enſuite toute la maſſe du ſang, il ſouhaitoit de voir la conformation de celui de Cécile, pour juger mieux de ſes affections intérieures par la diſpoſition du dehors. Ainſi ce caractère léger & inconſideré s'abandonnoit à ſes voluptueuſes impreſſions, à la vûë d'un objet charmant, qui devoit lui inſpirer autant de reſpect que de tendreſſe. Je fus la duppe de ſon artifice, comme je l'étois encore de ſon déguiſement. Malgré les réſiſtances de la modeſte Cécile, j'exigeai qu'elle ſe ſoûmît à cet ordre cruel. Ses femmes lui épargnerent la confuſion de l'avoir exécuté de ſes propres mains. La paſſion déreglée du Duc, fut ſatisfaite ſans doute, d'un ſpectacle qui n'étoit fait que pour le bonheur d'un Amant vertueux. Son raviſſement ne s'exprima que par ſon ſilence. Il ſe retira avec les autres dans un coin de la chambre, ſous ombre d'entrer en conſultation ; & dans la perſuaſion où je ſuis qu'il abuſoit de leur bonne-foi, je ne doute point qu'il ne ſoutînt l'impoſture par un verbiage

biage médité. Mais devenu plus téméraire par le ſuccès, il leur témoigna, que puiſque je ne m'étois point apperçû qu'il fût étranger, il étoit inutile de me faire faire cette attention, & de le préſenter à moi avec plus de cérémonie. Il obtint facilement d'eux cette complaiſance, & formant un autre deſſein, il retourna au lit de Cécile, tandis que les autres s'approcherent de moi pour me rendre compte de ſa ſituation. Ayant repris ſa main, ſur laquelle il porta inconſidérement ſa bouche, il crut ne rien riſquer à lui dire: Que le Duc de Montmouth ſeroit heureux, s'il avoit la moindre part à l'état où vous êtes, & qu'il payeroit volontiers de tout ſon ſang un ſeul moment de la tendre mélancolie qu'il vous auroit cauſée! Cécile n'entendit point ce nom, & le ton paſſionné du diſcours qui l'accompagnoit, ſans penétrer une partie du moins de la vérité. Si elle ne reconnut pas le faux Médecin, elle le prit pour un Emiſſaire du Duc, & l'imagination remplie de l'outrage qu'il avoit

avoit fait à sa modestie, elle jetta un cri aigu, qui, dans la foiblesse où elle étoit, fut presque le dernier de sa vie.

Il fut suivi d'un profond évanouissement. Ce fut un bonheur pour sa Mere, que dans la crainte où j'étois de recevoir quelque prédiction funeste de la bouche des Médecins, je l'eusse conjurée de ne pas paroître pendant la consultation. Elle ignora cette étrange avanture. Et moi, qui ne m'en défiois pas encore, je me précipitai vers le lit de ma fille, où la trouvant pâle & sans mouvement, je demeurai persuadé pendant quelques momens qu'elle venoit d'expirer. Les trois Médecins me rassurerent un peu, par le battement qu'ils trouverent encore à son pouls. Ils parurent comme effrayez eux-mêmes d'un accident si imprévû. Mais tandis qu'ils lui donnoient tous leurs soins, & que je m'agitois moi-même avec un trouble inexprimable, le Duc de Montmouth, qui commença peut-être à mal augurer de son entrepriſe, se deroba de l'apartement.

Il

Il gagna la première cour, où ſon Valet, dont il avoit eu la précaution de ſe faire ſuivre avec un cheval de main, lui procura auſſi-tôt le moyen de s'éloigner. Le Ciel connoît ſeul de quelle modération il m'auroit rendu capable dans une occaſion de cette nature; mais je ne puis rappeller l'horreur & l'indignation dont je fus ſaiſi en dévoilant bientôt une ſcéne ſi odieuſe, ſans me perſuader que, ſoit par mes mains, ou par celles de mes gens, le Duc l'auroit payée ſur le champ de ſa vie.

Cécile ne revint à elle-même que pour ſe plaindre de ſon ſort avec la derniere amertume. Eh quoi! me dit-elle; toûjours la victime des paſſions d'autrui, tandis que le travail de toute ma vie eſt de regler les miennes. Elle me raconta ce qu'elle venoit d'entendre, & ſon diſcours me fit paſſer par tous les dégrez de l'indignation & de la fureur. Je donnai ordre que le faux Médecin fût arrêté. On m'apprit, après quelques récherches, de quelle manière

nière il s'étoit échapé. J'interrogeai pendant ce tems-là ſes trois Compagnons, qui ne paroiſſoient pas moins irritez que moi, d'avoir été trompez par un impoſteur. Ils ne purent m'apprendre que les circonſtances par leſquelles j'ai commencé ce récit, & leur propre étonnement, joint à l'eſtime où ils étoient parmi les honnêtes gens, ne me permit point de porter plus loin mes ſoupçons. Mais quoiqu'ils ne m'appriſſent rien qui me fît reconnoître le Duc, & que Cécile ne ſe fût pas remis ſon viſage, un ſouvenir confus qui me reſtoit du ſon de ſa voix, me convainquit dès le premier moment, de ce qu'il eut bientôt la hardieſſe de me confeſſer lui-même.

Le plus terrible effet de cette avanture, fut le redoublement de la fiévre de Cécile, & par conſequent le coup funeſte qui ne tarda gueres à nous percer le cœur; car ſi je dois avouer qu'au moment qu'elle pouſſa ſon cri, les Médecins m'avoient déja declaré qu'ils croyoient ſa fiévre maligne,

gne, il n'eſt pas moins certain, qu'un trouble ſi ſubit en augmenta le poiſon, & qu'il en précipita malheureuſement l'effet. L'ardeur du mal, & les marques de ſa malignité, devinrent en peu de momens ſi ſenſibles, que les Médecins m'en firent appréhender la contagion pour Fanny. Elle étoit demeurée heureuſement dans un cabinet, d'où je lui avois fait promettre de ne pas ſortir avant mon retour. Il n'étoit pas aiſé de lui interdire la vûë de ſa fille; & je craignois déja que la loi que je lui avois impoſée ne lui eût paru trop dure. Cependant c'en étoit une ſi abſoluë pour moi, de ſauver du naufrage une partie du moins de mes eſpérances, que ſi je balançai quelques momens, ce ne fut que ſur les moyens que ma tendreſſe m'obligeoit d'employer. Je laiſſai Cécile dans les agitations de ſon mal, mais avec d'autant moins de peine à m'éloigner d'elle, que les Médecins ne lui jugeoient rien de ſi néceſſaire que le repos. La grandeur de mes offres les fit conſentir à paſſer le

reſte

reſte du jour & la nuit ſuivante dans ſa chambre, tandis que je prendrois ſoin moi-même de conduire mon Epouſe à Paris. Je prévoyois les difficultez que j'allois avoir à combattre; mais j'étois réſolu d'employer toute mon autorité pour la forcer de me ſuivre. D'ailleurs, Madame Riding, qui étoit d'un âge à craindre peu les maladies de la jeuneſſe, me promettoit de ne pas perdre de vûë ſa chere Elève.

Avant que d'annoncer mes réſolutions à Fanny, j'ordonnai que les chevaux fuſſent mis ſur le champ à mon caroſſe. Mon deſſein étoit d'emmener avec elle ma Belle-ſœur & ſa fille, autant pour les éloigner elles-mêmes du péril, que pour lui faire trouver ſon abſence plus ſupportable. Je les fis avertir de ſe préparer à notre départ, & m'étant ſeparé de Cécile avec quelques mots d'exhortation, auxquels je lui défendis de répondre, je me hâtai de rejoindre ſa Mere.

Le trouble des grandes craintes & des grandes douleurs tient quelquefois

quefois lieu de conſtance, par la confuſion même qu'il répand dans l'eſprit, & qui le fait agir avec une eſpece d'emportement qui a toutes les apparences de l'inſenſibilité. Telle étoit préciſément ma diſpoſition. J'entrai d'un air ferme dans le cabinet de Fanny, & ſi je mis de la douceur dans mes termes pour ne pas lui cauſer trop d'effroi, je lui parlai de la maladie de ſa fille, comme d'un accident que tous nos regrets & toutes nos larmes ne pouvoient empêcher: j'ajoutai, que ſi j'en croyois les Médecins, il étoit plus dangereux pour nous que pour elle-même. A cet âge, lui dis-je, on a des reſſources toûjours certaines dans les forces de la nature, qui croiſſent continuellement; mais le nôtre ne nous promet rien de plus que ce que nous poſſedons déja, & chaque diminution, au contraire, eſt une perte qu'on n'eſt pas ſûr de réparer. Enfin, je lui fis entendre que c'étoit la petite vérole que les Médecins appréhendoient pour Cécile, & que l'uſage n'étant

nulle part de s'exposer inutilement à cette sorte de péril, il falloit partir absolument pour Paris.

Je la vis trembler pendant mon discours. Elle sembloit en prévoir la conclusion. Aussi n'en parut-elle pas plus émûë que de mes préparations. Moi, Cleveland! me répondit-elle, en me regardant d'un œil fixe, moi quitter ma fille dans l'état où vous me la représentez vous-même! Et c'est vous qui m'en donnez le conseil. Ah! les plus affreuses craintes ne m'y feroient pas consentir; & quand j'y verrois la mort certaine, pourroit-elle jamais se présenter à moi sous une face plus douce. Non, non, reprit-elle en faisant un mouvement pour sortir du cabinet, je ne veux plus m'éloigner un moment de son lit. Eh! dans quel tems me sera-t-elle plus chere que lorsque je suis justement allarmée pour sa vie? Je l'arrêtai. Ses larmes, qui commencerent aussi-tôt à couler, & l'effort qu'elle faisoit pour s'échaper de mes bras, me firent craindre une

scéne

ſcéne beaucoup plus embaraſſante, ſi je tardois plus long-tems à m'expliquer d'un autre ton. Je ne ſuis point ici, repris-je, pour conſulter vos inclinations. Les miennes ne ſont pas plus écoutées. Nous partirons à ce moment. Repoſez-vous ſur les meſures que j'ai priſes pour la conſervation d'une fille qui m'eſt ſans doute auſſi précieuſe qu'à vous, & ne m'expoſez pas au chagrin de vous avoir ordonné quelque choſe que vous faſſiez difficulté d'exécuter.

Jamais le cœur de la triſte Fanny n'avoit eſſuyé de plus cruelle épreuve. Je penétrois le fond de ſon ame au travers de ſes yeux. Elle eût préféré la mort dans cet inſtant, à la néceſſité de s'éloigner de Saint-Clou. Peut-être balança-t-elle à m'accabler de reproches & d'injures. A moi, qui connoiſſois ſi bien ſon caractère, ſon ſilence en diſoit plus que n'auroit fait un torrent d'expreſſions. Elle reprit ſa chaiſe, en fondant en larmes, & tenant ſa tête appuyée ſur une de ſes

mains, elle ne paroiſſoit pas ſe diſpoſer beaucoup à me ſuivre. Je la pris par la main que je voyois libre; & je lui répetai que je comptois d'être obéi. Elle ſe laiſſa moins conduire que traîner. Quoi! Je ne la verrai pas du moins un inſtant? Je ne l'embraſſerai pas avant que de partir? Etes-vous ſon Pere? Voulez-vous être ſon Bourreau? Mille plaintes de cette nature, qu'elle m'addreſſa, en ſanglotant juſqu'au caroſſe, purent bien me toucher moi-même juſqu'aux larmes; mais elles ne me firent rien relâcher de ma réſolution. Nous trouvâmes Madame Bridge, & ſa fille, à qui je n'eus point d'explication à donner, parce que je les avois déja fait avertir de mon deſſein. Le tems fut employé bien triſtement ſur la route. Auſſi tremblant & auſſi affligé que Fanny, de quels efforts n'eus-je pas beſoin pour me rendre propre à la conſoler?

Tout ſa triſteſſe ne lui fit pas perdre, en arrivant à Paris, une penſée qu'elle ne me communiqua

qua point; mais que je n'aurois pas condamnée si elle m'eût consulté pour l'exécuter. Elle fit avertir le Pere Recteur du College, de l'état où nous avions laissé Cécile, & elle le fit prier de se rendre incessamment à Saint-Clou. Cette précaution, dont je ne fus informé que le lendemain, lui rendit un peu de repos pendant le reste du jour. J'avois espéré qu'elle en auroit assez pour me laisser la liberté de retourner à Saint-Clou vers le soir. Mais l'approche de la nuit parut redoubler ses allarmes. Elle me seroit échapée mille fois, & la longueur du chemin ne l'auroit pas empêchée de l'entreprendre à pied, si je n'eusse veillé sans cesse sur tous ses mouvemens. Quoique j'eusse laissé ordre à quelques-uns de mes gens, de m'apporter des nouvelles de ma fille au moindre changement de sa situation, je fis partir Drink, en lui recommandant de se faire instruire de tout ce qui s'étoit passé dans mon absence, & de revenir au moment, s'il étoit arrivé quelque cho-

ſe qui pût augmenter mes craintes ou mes eſpérances. Deux heures s'étant paſſées ſans que j'entendiſſe parler de ſon retour, je commençai à tirer d'heureux préſages de ce retardement, & je communiquai mes idées à Fanny. Cependant la nuit continuant de s'avancer, je m'étonnai enſuite de ne voir arriver perſonne, & je tombai dans des inquiétudes que j'eus une peine extrême à déguiſer. Je fis partir un autre Domeſtique, qui ne fut pas de retour non plus, deux heures après avoir reçû mes ordres. J'en dépêchai ſucceſſivement deux autres, & quoique je leur euſſe commandé avec le dernier ſoin, de retourner auſſi-tôt ſur leurs pas, dans quelque ſituation qu'ils puſſent trouver ma fille, j'eus le chagrin de les attendre auſſi vainement que les premiers. Irrité d'être ſi mal obéï, troublé de mille penſées cruelles, j'aurois volé moi-même à Saint-Clou, ſi les agitations où je voyois Fanny, ne m'euſſent fixé auprès d'elle par des craintes qui me paroiſ-

ſoient

ſoient encore plus preſſantes. Enfin, vers la pointe du jour, j'entendis le bruit d'une Chaiſe dans ma cour. Je fis eſpérer à Fanny d'heureuſes nouvelles, & lui recommandant de m'attendre avec ma ſœur, que je laiſſai auprès d'elle, je me hâtai d'aller moi-même au devant du coup dont j'étois menacé.

Le Meſſager qui arrivoit chez-moi, étoit le Pere Recteur, dont la bonté & le zèle ne peuvent être trop rélevez dans cette triſte occaſion. Il m'apperçut en mettant pied à terre. J'étois deſcendu ſeul, un flambeau à la main. La même diſcrétion qui lui avoit fait arranger tous les évenemens de cette funeſte nuit, le fit venir juſqu'à moi, ſans aucun ſigne de trouble & d'émotion. Il m'embraſſa d'un air tendre, & me connoiſſant l'ame trop forte, me dit-il, pour regarder les diſgraces de la nature du même œil que le vulgaire, il me félicita d'avoir une chere fille dans le ſein de Dieu.

Ce langage étoit trop clair. Je lui ſaiſis le bras: Quoi! ma fille

eſt morte? lui dis-je d'un ton à demi étouffé par le ſerrement de mon cœur, & ſi chancellant ſur mes jambes, que je ſerois tombé infailliblement ſans l'appui qu'il me prêtoit. Hé? quelle affreuſe ſentence du Ciel me réduit au dernier déſeſpoir! Il m'interrompit: Votre chere Cécile à prévû vos douleurs, me dit-il, elle s'en eſt occupée en expirant, & ſes derniers déſirs, que je vous apporte, auront été formez inutilement, ſi vous vous abandonnez à des regrets qui ne peuvent ſervir de rien pour ſon bonheur. J'ai la même declaration à faire à votre Epouſe. Vous allez rendre ma commiſſion trop difficile, ajouta-t-il, ſi vous m'arrêtez dès le premier pas, par des obſtacles que je n'appréhendois que de la part de Madame Cleveland. Quelle conſtance aurai-je droit de lui demander, ſi vous ruinez l'effet de mes ſoins par votre exemple?

La ſincerité & la douceur qui accompagnent le langage de la vertu, ont plus de force que tous les raiſonnemens, pour ſe faire entendre.

tendre. Leur impreſſion penétra dans mon cœur, au travers des nuages épais dont il s'étoit enveloppé tout d'un coup. Je compris, malgré mon trouble, que les derniers déſirs de Cécile, & l'intérêt de Fanny, étoient pour moi des loix inviolables, auxquelles toutes les révoltes de mes ſens & de ma raiſon devoient être ſacrifiées. Je vous promets de la conſtance, dis-je au Recteur d'une voix tremblante; mais apprenez-moi le détail de mon malheur, avant que nous le communiquions à mon Epouſe.

Il me répondit, qu'il m'accordoit d'autant plus volontiers cette ſatisfaction, que j'y trouverois de nouveaux motifs de patience & de force. Fanny l'ayant fait avertir la veille de ſe rendre à Saint-Clou, il s'étoit hâté de lui marquer ſon obéiſſance & ſon zèle par le plus vif empreſſement. Il avoit trouvé Cécile dans l'état où je l'avois laiſſée, c'eſt-à-dire avec une fiévre violente; mais aſſez forte encore, au témoignage même des Médecins,

pour ne rien faire appréhender de trop fâcheux dans un espace si court. La connoissant Protestante, & n'ignorant pas que sa Mere l'avoit entretenuë souvent des matières de Religion, il n'avoit pensé d'abord qu'à découvrir à quel point de lumiere elle étoit parvenuë. Avec l'innocence de cœur & les principes de charité qu'il lui avoit trouvez dans ses réponses, il avoit conçû qu'elle ne pouvoit être fort éloignée de la voye du Ciel, & qu'un Dieu dont la bonté est le plus cher de tous ses attributs, ne demande point des lumieres si étenduës ni si parfaites à cet âge. Mais qu'avoit-ce été, lorsqu'approfondissant de plus en plus ses dispositions, il avoit découvert un cœur digne de Dieu même, par l'ardeur étonnante de ses sentimens. A la vérité l'objet en étoit incertain pour elle-même. Elle tendoit au bonheur d'aimer sans bornes & sans mesure, & les tenebres des sens lui avoient caché jusqu'alors, où ses désirs devoient se porter pour être heureusement

sement satisfaits. Mais à peine avoit-il dévoilé à ses yeux les véritables sources de l'amour, que son cœur s'étoit enflammé d'une ardeur qui sembloit surpasser les forces de la nature, & ne respirant que la possession d'un bien qu'elle regrettoit amèrement d'avoir connu trop tard, elle n'avoit plus eu de pensées ni de désirs qui ne se fussent rapportez à cette heureuse fin. Il n'avoit plus été difficile de faire goûter la vérité à un cœur si bien disposé par l'amour. Sa fiévre, que les Médecins avoient commencé à juger mortelle, avoit paru redoubler les transports de cette sublime passion en redoublant la chaleur de son sang. Elle s'étoit entretenuë dans ce céleste état jusqu'au dernier instant de sa vie, & déja moins semblable à une créature mortelle qu'à ces bienheureux esprits dont la substance est toute composée d'amour, son dernier soupir n'avoit été que l'élancement passionné d'une Amante qui se précipite dans le sein qu'elle aime, pour

y raſſaſier à jamais la fureur qu'elle a d'aimer & d'être aimée.

Elle étoit morte à quatre heures du matin. Le Pere Recteur ayant ſçû des Médecins, après l'arrivée de Drink, qu'ils commençoient à craindre ſérieuſement pour ſa vie, n'avoit pas jugé à propos de le laiſſer retourner vers moi avec une ſi fâcheuſe nouvelle. Il connoiſſoit le cœur de mon Epouſe, & ſans compter l'eſpérance qu'il avoit encore de voir revenir ma fille d'un ſi grand péril, il avoit mieux aimé, en ſuppoſant même qu'il eût bientôt à lui annoncer ſa mort, qu'elle reçût tout d'un coup ce funeſte éclairciſſement de ſa bouche, que de l'expoſer à mourir mille fois de ſes agitations & de ſes craintes, ſur le récit mal conçu d'un Domeſtique. J'ai pris tout ſur moi, ajouta-t-il, & je me perſuade que vous approuverez mes intentions. Votre fille elle-même, à qui l'on n'a pû cacher qu'on demandoit des nouvelles de ſa ſituation par vos ordres, a ſouhaité qu'on dé-

déguisât à sa mere le danger où elle se voyoit; & en me recommandant de vous apporter les dernieres tendresses de son cœur, elle m'a conjuré de vous demander à l'un & à l'autre une modération dans vos regrets, qu'elle regardera du haut du Ciel, comme la plus haute preuve de votre affection.

J'écoutai ce discours sans l'interrompre, mais n'en prenant que ce qui étoit propre à justifier ma douleur, & regardant même le reste comme les imaginations d'un honnête & simple Ecclésiastique, je lui dis tristement: Allez, mon Pere, allez remplir votre commission d'une manière qui réponde à l'opinion que j'ai de votre bonté & de votre zèle. Je ne me sens ni le courage d'annoncer notre malheur à mon Epouse, ni l'espérance de réussir à le déguiser. Menagez-la: au nom de Dieu, menagez cette chere moitié de moi-même, puisque vos soins n'ont pû me sauver l'autre. Il monta seul dans l'Apartement de Fanny. Je le suivis néan-

moins, mais avec la réſolution de demeurer dans l'Antichambre; aſſez près d'elle pour voler à ſon ſecours, ſi elle ſe laiſſoit ſurmonter par la douleur; mais trop abattu pour entreprendre de lui inſpirer un courage dont je me ſentois dépourvû moi-même. Que les tems étoient changez! Quelle différence de cet abattement, à la force d'eſprit qui m'avoit fait réſiſter ſi long-tems à mes anciennes infortunes, & qui m'avoit fait trouver aſſez de reſſource dans moi-même, pour ſoutenir toute ma famille par mes conſeils & par mon exemple! La vigueur de l'ame, comme celle du corps, dépend de certains principes de vie & d'action, qui doivent être employez ſans ceſſe à l'entretenir & à la renouveller. Elle ne ſe répare point quand cette ſource de force eſt épuiſée. Il ne me reſtoit rien de mes anciennes maximes; & l'habitude que j'avois formée d'une vie ſenſuelle & voluptueuſe, avoit achevé de m'amollir. J'étois comme un foible roſeau, qui cede au ſouffle de tous les vents.

vents. Ma tendreſſe pour Fanny, le ſeul de mes ſentimens qui fût à l'épreuve de toutes ſortes d'alteration, pouvoit bien me faire partager ſes peines, & me les rendre même beaucoup plus douloureuſes que les miennes; mais je n'en étois que plus à plaindre, avec cette double ſenſibilité, qui m'expoſoit aux atteintes les plus redoutables, ſans me fournir les moindres armes pour m'en défendre.

J'ignore avec quelle précaution le Recteur entreprit de percer le cœur de Fanny, ou plutôt avec quel air il lui fit d'abord éviter la vûë & le ſentiment de ſa bleſſure. Je n'entendis ni les cris, ni les tranſports auxquels je m'étois attendu. Il ſe paſſa plus d'un quart d'heure, pendant lequel je demeurai partagé entre le doute & l'eſpérance; heureux moi-même que cette eſpece de diverſion m'empêchât de me livrer tout entier à mes noires agitations. Un cri néanmoins qui vint juſqu'à moi, & que je reconnus pour la voix du Recteur, m'obligea d'entrer

trer dans l'apartement. Il appelloit ma sœur & les femmes de Fanny, qu'il avoit priées d'abord de passer dans un cabinet voisin. Je fus près de mon Epouse aussitôt qu'elles. Si l'adresse de son consolateur l'avoit soutenuë contre les premiers transports, il n'avoit pû élever la nature au-dessus d'elle-même, ni lui fournir dequoi réparer les épuisemens que cette contrainte même lui avoit causez. Fanny, après avoir résisté à l'impétuosité de sa douleur, étoit tombée tout d'un coup sans force & sans connoissance.

Rappellez-la seulement de cette foiblesse, me dit le Recteur, & comptez qu'avec les sentimens de Religion que je lui connois, je parviendrai à calmer son esprit & son cœur. Oh! vous l'avez tuée cruellement, lui répondis-je, sans faire attention à ses promesses; laissez vos consolations, si elles ne sont propres qu'à me ravir dans un même jour mon Epouse & ma fille. Il ne se rebuta point de cet outrage. Nos secours, auxquels il joignit les siens avec le même

zèle

zèle, rendirent enfin la connoiſſance à Fanny : en revenant à elle, ſans retrouver encore aſſez de force pour ouvrir les yeux, elle prononça le nom de ſa fille ; & cette tendre invocation fut auſſitôt ſuivie du mien. Je me préſentai à elle. Rien ne peut être ſi touchant que les premières plaintes qu'elle m'addreſſa. Eſt-ce-là le bonheur dont vous m'avez flattée ? Eſt-ce-là le fruit de tant de promeſſes & d'eſpérances ? Il faut donc recommencer une malheureuſe vie, pour être condamnée à la paſſer dans l'amertume & dans les larmes ! Ne m'avez-vous pas dit cent fois, ajoutoit-elle, que j'étois à la fin de toutes mes peines, & qu'il ne me reſtoit qu'à faire un bon uſage de notre fortune ? O bonheur funeſte ! ô cruelle erreur ! faloit-il compter ſur des apparences ſi perfides ! La vûë du Recteur, qui avoit voulu laiſſer le paſſage libre à une partie de ſes gémiſſemens avant que de ſe rapprocher d'elle, eut le pouvoir de les lui faire interrompre, & je remarquai au cours que la dou-

douleur avoit fait prendre à ſes premières refléxions, par quelles maximes il avoit entrepris de la conſoler. Il reprit gravement ſes exhortations dans les mêmes principes, c'eſt-à-dire en lui repréſentant la vanité de tout ce qu'on appelle biens de nature & de fortune, & l'imprudence d'un cœur qui s'y attache comme au bonheur ſolide. Tout ce qu'il lui dit, étoit ſi juſte & ſi ſenſé, qu'il fit la même impreſſion ſur mon eſprit. Nous l'écoutâmes avec un ſilence dont il dut être ſatisfait, & Fanny même, ſans diſcontinuer de verſer des larmes, parut ſenſible aux charmes de la vérité & de l'éloquence, qui ſe faiſoient admirer également ſur les lévres de cet honnête-homme.

Elle l'interrompit néanmoins par quelques exclamations, qui échapoient peut-être malgré elle à la violence de ſes ſentimens. Au moment que je lui croyois le plus d'attention pour ce qu'elle paroiſſoit écouter, elle prononçoit le nom de ſa fille avec un redoublement de larmes. Elle ſe leva plu-

plusieurs fois brusquement, en me conjurant de la conduire sur le champ à Saint-Clou. Que je la voye du moins, me disoit-elle en joignant tendrement les mains; que j'aye encore une fois la douceur de la voir & de l'embrasser. Le zèlé Consolateur recommençoit ses instructions avec une nouvelle ardeur, & reprenoit assez d'ascendant sur elle, pour lui rendre quelque apparence de calme & de résignation. Une partie du jour se passa dans ces alternatives. Enfin, je lui fis entendre que ma présence étant nécessaire à Saint-Clou, elle me feroit manquer à tout ce que nous devions encore à Cécile, si elle ne me promettoit de demeurer tranquille à Paris jusqu'à mon retour; & ne pouvant arracher d'elle une promesse qui lui ôtoit l'espérance d'embrasser pour la derniere fois sa fille, il me vint à l'esprit de lui faire prendre le change, par des propositions qu'elle ne pouvoit manquer de goûter avidement. Il n'y a pas d'apparence, lui dis-je, qu'après le coup dont le Ciel nous

nous afflige, vous puiſſiez trouver beaucoup d'agrément à Saint-Clou. Je prévois même que votre dégoût va s'étendre à toute la France, & je vous confeſſe que ſi le vôtre eſt encore à naître, le mien l'a déja prévenu. Je ne reverrai jamais d'un œil ſatisfait ce qui ſervira éternellement à me rappeller ma perte. En un mot, je vous propoſe de paſſer en Angleterre; & comme il nous en coûteroit trop de laiſſer derriere nous le tréſor dont nous pouvons conſerver les reſtes, j'aurai ſoin que notre chere fille ſoit précieuſement embaumée, pour être notre fidèle compagne juſqu'à Londres, d'où nous la ferons tranſporter en Devonshire, dans le Tombeau de ſes Peres. Cette eſpérance flatta la douleur de Fanny, & la fit enfin conſentir à me laiſſer monter ſeul dans ma chaiſe.

Que Saint-Clou me parut changé, à meſure que j'approchai du centre de ma triſteſſe! Cette retraite enchantée, ce délicieux ſéjour, où j'avois fait le plus doux

uſage

uſage de ma fortune, & que j'aurois préferé quelques jour auparavant aux plus vaſtes poſſeſſions de la terre, ne me parut qu'une affreuſe demeure où la Mort avoit étendu ſes voiles, & qu'elle ſembloit obſcurcir de ſes plus noires couleurs. Ce ſentiment ne fit qu'augmenter juſqu'à l'entrée de ma maiſon. Le triſte accueil de mes domeſtiques, les gémiſſemens de Madame Riding, le déſordre funèbre que je crus remarquer dans tout ce qui s'offrit à mes regards, ſervit encore à redoubler l'horreur qui régnoit dans le fond de mon ame. Madame Riding, dont j'entendois déja retentir les ſanglots, n'apprit point mon arrivée ſans ſe précipiter auſſi-tôt à ma rencontre; & les bras ouverts, le viſage baigné de pleurs, elle me repéta mille fois le nom de Cécile, en me ſerrant de toute ſa force, ſans pouvoir y joindre un ſeul mot d'explication. Drink, qui n'avoit pas quitté Saint-Clou depuis que je l'y avois envoyé, vint mettre le comble à mon trouble, en m'apprenant que le

Duc

Duc de Montmouth venoit d'arriver, & qu'il s'étoit introduit malgré lui dans la chambre où repoſoit le corps de ma fille. Mais ce qu'il ajouta auſſi-tôt, n'eut que trop de force pour arrêter les mouvemens de colere & d'indignation qui s'élevoient déja au travers des nuages de ma triſteſſe. Ce jeune téméraire, indigne de poſſeder aucune vertu, ou digne en effet, par quelques-unes de ſes rares qualitez, de n'être pas vertueux à demi, ne s'étoit pas éloigné aſſez de Saint-Clou pour ignorer long-tems la mort de Cécile. Il étoit accouru avec tous les tranſports qu'on peut ſe figurer de l'impétuoſité de ſon caractère, & rien n'avoit pû l'empêcher de penétrer dans la chambre de Cécile, & de ſe jetter à genoux devant ſon lit, où il étoit à verſer un torrent de larmes, avec des cris & des ſoupirs qui attendriſſoient tous mes domeſtiques.

J'entrai ſans le faire avertir, partagé encore entre les divers mouvemens qui m'agitoient. Je le

trouvai

trouvai à genoux, comme on me l'avoit repréſenté, la bouche collée ſur la main de ma fille, & s'épuiſant en gémiſſemens & en ſoupirs. Il m'apperçut. L'emportement de ſa douleur ne l'empêcha point de ſe lever, & prévenant le diſcours que je me diſpoſois à lui addreſſer : O Pere infortuné ! s'écria-t-il, malheureux gardien de mon bonheur & du vôtre, qu'avez-vous fait de votre fille ? Ah ! n'eût-elle pas été plus ſûrement entre mes bras ? N'aurois-je pas ſauvé ſa vie aux dépens de la mienne ? Vivez donc, ajouta-t-il, ſi vous en êtes capable, après l'avoir perduë. Pour moi, je n'eſpère pas de lui ſurvivre.

Ces reproches, qui partoient d'un cœur penétré, eurent de la douceur pour le mien. Je pouvois pardonner tout au déſeſpoir d'un Amant. Mais le ſouvenir d'une temérité qui n'étoit pas éloignée, & dont je ne doutois pas que le reſſentiment n'eût précipité la mort de Cécile, me fit mettre plus d'amertume qu'il n'en atten-

attendoit dans ma réponſe. Il vous ſiéd bien, lui dis-je la larme à l'œil, de rejetter ſur le défaut de mes ſoins, un malheur que vous m'avez attiré par vos outrages? Et paſſant au lit de ma fille, ſans prêter l'oreille à ſes juſtifications, j'y pris la place & la poſture qu'il avoit quittées.

Ce ne fut pas pour faire entendre mes cris, ni pour attendrir les ſpectateurs par mes larmes. Toute ma conſternation ſe raſſembla au fond de mon cœur. Je conſiderai, avec une morne avidité, ce compoſé de perfections & de graces, que la mort même n'avoit pas encore eu le pouvoir de défigurer. Triſte jouet de la nature, qui n'avoit pris plaiſir à le former, que pour l'abandonner dans ſa fleur à la plus cruelle ennemie de la jeuneſſe & de la beauté. Eh! quel fond ai-je donc à faire ſur la durée de ma vie, lorſque cet âge n'eſt pas à couvert de la mort? Mais je ſonge à la vie! reprenois-je en moi-même. Hélas ce qu'elle me promet à l'avenir, n'eſt-il pas

plus

plus cruel que le malheur de la perdre? Que me ſera-t-elle ſans toi, chere Cécile! Et que dois-je eſpérer déſormais qui puiſſe remplir le vuide que tu laiſſes dans mon cœur! Je me ſerois oublié long-tems dans ces conſiderations lugubres, & je ne ſçais comment de la triſteſſe même de mes idées & de la mortelle amertume qu'un tel ſpectacle répandoit ſans ceſſe dans tous mes ſentimens, il ſe formoit une ſituation où je trouvois des charmes. Mais le Duc de Montmouth, qui s'étoit promené à grands pas dans cet intervalle, ſe rapprochant du lit avec de nouveaux tranſports, je penſai que, ſi Cécile pouvoit encore être ſenſible à quelque choſe, elle regarderoit cette familiarité d'un homme qui l'avoit outragée, comme une nouvelle inſulte; & le voyant recommencer à porter ſes lévres ſur un de ſes bras, je regardai moi-même cette hardieſſe comme une profanation. Je me levai, je l'écartai de la main. Enſuite me courbant ſur le viſage de ma chere fil-

le, je lui donnai le baiſer d'une paix & d'une tendreſſe éternelles. Voilà pour moi, lui dis-je après avoir preſſé un moment ſes lévres; pour ton malheureux Pere, que tu n'as jamais bien connu, ſi tu as cru qu'il ait ceſſé un moment de t'adorer. Et voilà pour ta Mere, repris-je en la baiſant encore une fois au même lieu; pour cette incomparable Mere, qui auroit ici laiſſé ſon ame ſi je lui avois accordé la triſte ſatisfaction que je viens lui derober. Cette penſée, qui réuniſſoit comme au même point tous les mouvemens de mon cœur, me coûta un ſanglot ſi violent, que je crus mes forces prêtes à m'abandonner.

Je fermai auſſi-tôt les rideaux du lit; & prenant le Duc par la main, pour l'engager à ſortir avec moi, j'ordonnai à Drink, en ſa préſence, de n'accorder l'entrée de l'apartement à perſonne. J'ajoutai à cet ordre, celui de faire appeller promptement de Paris quelques Chirurgiens, pour embaumer le corps de ma fille avec

les

les parfums les plus précieux, & la garantir de toutes sortes de corruption. Le Duc prêta l'oreille à ce discours. Je fus surpris de le voir tomber à mes genoux, qu'il embrassa d'un air passionné. Il me conjura, par la mémoire d'une fille si aimable & si chere, par la tendresse de mon Epouse, enfin, par tout ce qu'il put s'imaginer de saint & de propre à m'attendrir, de lui accorder le cœur de Cécile pour en faire toute sa vie son Idole. Je lui refusai cette faveur, en assaisonnant néanmoins mon refus de toutes les civilitez qui pouvoient l'en consoler. Il se jetta sur un Tableau, où j'avois fait tirer la mere & la fille par un des meilleurs peintres de Paris. Je lui contestai jusqu'à ce léger présent, & je fis toutes sortes d'efforts pour le tirer de ses mains. Mais ayant plusieurs portraits de Cécile où elle n'étoit pas moins ressemblante, je me laissai vaincre à la fin par son obstination. Nouvelle source de traits empoisonnez que le sort préparoit de loin contre le repos de ma vie.

M'étant reposé sur Drink de tous les arrangemens qui ne demandoient pas ma présence, je comptois, en retournant le soir à Paris, de me faire accompagner de Madame Riding, & je lui supposois autant d'empressement qu'à moi pour revoir mon Epouse. Mais elle se défendit de quitter Saint-Clou par deux raisons. La résolution, me dit-elle, que vous avez prise de faire embaumer le corps de ma chere Elève & de le transporter avec nous en Angleterre, est tout ce que je pouvois souhaiter d'heureux dans l'affreuse désolation où sa mort me condamne pour le reste de ma vie. Si vous aviez pris le parti de l'ensevelir en France, je ne me serois jamais éloignée de son tombeau. La même raison m'empêchera de quitter son cercueil jusqu'au moment de notre départ. A l'égard de Madame Cleveland, ajouta-t-elle, quoique je n'aye plus rien de si cher que cette tendre Amie, je tremble à la voir, & je ne sçais comment je serai jamais capable de soutenir sa présence, après avoir

voir ſi malheureuſement répondu à la confiance qu'elle a euë pour moi en me laiſſant ici ſa fille. Il me fut impoſſible de faire prendre d'autres idées à Madame Riding.

Je m'armai de tout ce qui me reſtoit de courage, pour reparoître aux yeux de mon Epouſe. Les ſoins du Pere Recteur ne s'étoient point relâchez. Je le trouvai dans l'occupation où je l'avois laiſſé auprès d'elle, & l'on m'apprit à mon arrivée, que s'il n'avoit pû lui communiquer la force de retenir ſes larmes, il l'avoit garantie du moins de tous les excès que j'avois appréhendez. Le compte que je lui rendis de mon voyage, lui fit goûter auſſi une ſorte de douceur, qui ſe mêle quelquefois dans la plus grande triſteſſe. Si elle redoubla ſes pleurs au récit du dernier adieu que j'avois addreſſé de ſa part à Cécile, elle trouva une ſatisfaction ſenſible dans cette tendre image. Les ordres que j'avois donnez à Drink, la conſtance de Madame Riding auprès de ſon Elève, la viſite

même & les transports du Duc de Montmouth, tout ce qui étoit conforme en un mot à sa tendresse & à sa douleur, eut quelque pouvoir pour appaiser un peu le trouble de son imagination. Je prévis pour elle ce que je commençois à sentir déja pour moi-même. Notre infortune n'ayant point été précedée de ces circonstances éclatantes qui portent quelquefois autant de confusion dans toutes les facultez de l'ame, que le mal même dont elles sont comme les avant-coureurs, elle étoit plus capable de se fixer dans la partie intime de notre cœur, pour y laisser des traces ineffaçables, que de nous porter longtems à ces grands mouvemens de désespoir, dont l'excès même semble annoncer infailliblement la fin. Aussi dès le premier moment que, me trouvant seul avec mon Epouse, nous commençâmes à refléchir ensemble sur notre cruelle disgrace; toutes nos idées nous conduisirent à un certain dégoût du monde & de tous ses biens, qui est peut-être la plus sûre mar-

marque des fortes impreſſions de l'adverſité. Nous ne ſommes pas faits pour ce que le commun des hommes appelle bonheur; telle fut notre première concluſion. Il eſt vrai, dis-je à Fanny, qui venoit de finir ſon diſcours par cette remarque, que la fortune nous a accoûtumez depuis notre enfance au langage & aux méditations de la triſteſſe. Lorſque nous avons voulu nous en écarter, nous ſommes entrez dans une carriere inconnuë. Les premières traces ſubſiſtent toûjours. Les nouveaux objets ne font pas naître de nouveaux goûts en préſentant à l'eſprit de nouvelles images. On eſt rappellé ſans ceſſe à ſes habitudes; & la différence même, ou plutôt l'oppoſition totale qui eſt entre la triſteſſe & la joye, ne ſert qu'à rendre cette néceſſité plus ſenſible dans ceux qui croyent pouvoir ſe livrer aiſément au plaiſir, après s'être fait comme une ſeconde nature de tout ce qui lui eſt oppoſé. A quoi ai-je donc penſé, continuai-je, lorſque j'ai fait choix d'un ſi

miſerable ſyſtême, pour le faire ſucceder à toutes les diſgraces que la fortune nous avoit fait eſſuyer ? Je me ſuis fait illuſion par quelques faux raiſonnemens, qui m'étoient peut-être reſtez de mon ancienne Philoſophie, & qui vous ont entraînée dans les mêmes erreurs. Mais non, vous vous en êtes défenduë mieux que moi, & je porte tout à la fois la faute de mes foibleſſes & celle des combats où je me reproche de vous avoir engagée. Dieu ! repris-je, eſt-ce mon égarement que vous auriez eu deſſein de punir ? Vos châtimens ſeroient juſtes s'ils n'avoient point eu d'autre objet que moi. Ne pouviez-vous me rendre miſerable, ſans envelopper dans cette punition des ames innocentes ? Mais c'eſt autant de raiſons qui m'obligent de me punir à mon tour. Je rentrerois par choix dans l'abîme de deuil où je ſuis, quand je n'y ſerois pas forcé par le funeſte cours qui m'en fait déſormais une loi néceſſaire. Fanny m'interrompit avec douceur : Livrons-nous à

la triſteſſe, me dit-elle, mais par d'autres motifs. Notre perte ſuffit pour juſtifier nos pleurs, ſans en chercher une nouvelle matière dans des murmures qui en augmenteroient trop l'amertume, s'ils nous rendoient auſſi coupables que nous ſommes malheureux. Affligeons-nous, parce que le Ciel même, en nous ôtant ce que nous avions de plus cher, nous impoſe la néceſſité de nous affliger. Rénonçons à la joye, parce qu'elle eſt auſſi contraire à notre devoir qu'à notre goût. Rentrons, comme vous dites, dans un deuil qui ne finiſſe plus, & ne cherchons plus d'autres plaiſirs juſqu'au tombeau, que dans les ſentimens d'une douleur ſi juſte.

Nous ne ſoutinmes que trop religieuſement l'exercice de cette réſolution. Mais je dois confeſſer la différence qui étoit entre la triſteſſe de Fanny & la mienne. Son cœur, ſolidement nourri par la Religion, ne vit peu-à-peu dans notre malheur, que des raiſons de ſe fortifier dans le mépris des biens périſſables, & de ſou-

pirer après un autre bonheur, dont elle croyoit déja sa fille en possession. Elle en devint plus sombre & plus mélancolique, mais c'est-à-dire plus attachée à la méditation des véritez qu'elle connoissoit; plus ennemie des vaines occupations qui n'étoient propres qu'à la dissiper, plus ardente pour tout ce qu'elle se proposoit comme un devoir, plus tendre même & plus attentive pour moi, qu'elle regardoit désormais comme le seul bien du monde qu'il lui fût permis d'aimer. Ainsi notre perte, du moins après les premiers mouvemens qui l'avoient forcée de ceder à la nature, devint pour elle une source de lumieres & de vertus; au lieu que de la manière dont j'envisageois ma situation, je n'y trouvois que des motifs d'une secrete horreur de moi-même, & d'un continuel désespoir. Quelle ressource me restoit-il, lorsque je ne voyois pas mieux où tourner mes désirs que mes espérances? J'avois fait l'essai de tout ce qui passe pour des plaisirs & des biens. Si j'en avois rem-

remporté ſi peu de ſatisfaction, dans un tems où j'avois le cœur aſſez tranquille pour m'aſſûrer qu'il n'y avoit que leur vanité qui eût pû m'en inſpirer le dégoût, comment ſerois-je revenu à m'en former de meilleures idées, ou à m'en promettre plus de fruit pour mon repos, lorſque la douleur de ma perte m'avertiſſoit ſans ceſſe que j'avois beſoin des plus puiſſans remedes? L'étude & le commerce de mes Amis avoient eu pour moi quelque douceur; mais je ſentois encore que c'étoit l'amuſement d'une ame libre: & le ſouvenir continuel de ma chere Cécile, dont la mienne étoit penétrée, ne me laiſſoit gueres d'attention pour des traces ſi légeres. Je n'avois donc pour reſſource que ma tendreſſe pour Fanny; aſſez heureux ſans doute par un ſentiment ſi plein de charmes, ſi le vuide de mon eſprit n'y eût toûjours laiſſé place à de ſombres méditations, qui communiquoient néceſſairement leur poiſon juſqu'aux plus

tendres mouvemens de mon cœur.

Le projet de notre départ ne s'étant point affoibli, je ne laissai pas de donner mes soins aux préparatifs d'un voyage qui n'étoit pas sans difficulté. Quelque sujet que j'eusse de me louer des égards qu'on avoit eus pour ma famille depuis la mort de Madame, je me défiois que la résolution où j'étois de partir, pourroit y mettre quelque changement, du moins à l'égard de mes deux fils, qu'on auroit peut-être peine à laisser sortir du lieu de leur éducation. Je ne m'en serois pas fait une de les confier aux Jésuites jusqu'à la fin de leurs études, si leur Mere eût pû consentir à les voir si éloignez d'elle. Ne pensant qu'à la satisfaire, il me vint à l'esprit d'employer un innocent artifice pour nous délivrer de tous les obstacles que notre tendresse nous faisoit craindre. Au lieu d'annoncer notre départ pour l'Angleterre, je ne parlai que d'un voyage de Roüen, où je feignis

feignis d'être appellé par des lettres preſſantes du Comte de Clarendon. Un étrange hazard donna plus de vérité que je ne penſois à ce prétexte. Je n'avois pas écrit au Comte depuis la mort de ma fille; & quoique je n'euſſe point à eſpérer de plus parfaites conſolations que celles d'un tel Ami, le trouble qui ne m'avoit pas encore abandonné, m'avoit fait negliger également mon intérêt & la bienſéance. En allant paſſer effectivement quelques jours chez lui, non ſeulement je m'acquittois d'un devoir auquel je ne pouvois manquer plus long-tems, mais je m'imaginai qu'il me ſeroit facile d'y faire venir après moi mes enfans, & que paroiſſant ſouhaiter lui-même de raſſembler pendant quelque tems toute ma famille, il me fourniroit ſans affectation le moyen de les faire paſſer ſecretement en Angleterre. L'embarras de recueillir tout ce que j'avois amaſſé de meubles & de livres dans le ſéjour que j'avois fait à

Saint-Clou & à Paris, étoit l'affaire de mes Domestiques.

Il s'en falut peu néanmoins, que dans les témoignages de reconnoissance que je crus devoir au Recteur des Jésuites, je ne me trahîsse par quelques expressions qui pouvoient lui faire pénétrer mon dessein. La durée que je lui garantissois pour mes sentimens, & les offres de service que je lui fis dans ma Patrie, n'étoient pas le langage d'un homme qui pense à son retour. Je joignis à ces politesses un présent de mille pistoles; & si quelque chose a pû me persuader que les craintes que j'avois pour la liberté de mes fils étoient injustes, c'est que ce Pere, à qui l'on ne peut supposer assez peu d'esprit pour ne m'avoir pas entendu, ne fit aucune opposition à leur départ, lorsqu'ils abandonnerent Paris pour me suivre. J'ai mieux aimé faire cet aveu de mon imprudence, que de faire soupçonner de quelque vûë violente une Societé pour laquelle j'ai toûjours conservé de l'estime.

Ma-

Madame Riding ayant été informée de nos réſolutions, ſe diſpoſa de ſon côté à prendre la route de Rouën, dans une voiture que je fis conſtruire exprès pour elle. Le fardeau précieux dont elle étoit chargée, l'obligeoit à bien des précautions. L'uſage de France eſt incommode pour le tranſport d'un cadavre. Quoique Cécile eût rendu les derniers ſoupirs entre les mains du Recteur des Jéſuites, elle avoit été attachée toute ſa vie à la Religion Proteſtante; & Madame Riding, qui étoit toûjours dans ſes anciens principes, n'auroit pas conſenti aiſément à la dépoſer, ſuivant l'ordre établi en France, dans toutes les Egliſes qui ſe trouvent ſur la route, ou à recevoir à prix d'argent la permiſſion d'un Curé pour paſſer ſans obſtacles. Le cercueil pouvoit être derobé à la vûë dans la voiture que je lui envoyai. D'ailleurs j'avois penſé, que chaque jour apportant quelque diminution aux plus violentes douleurs, c'étoit donner à la conſtance de Fanny quelque tems de

de plus pour se fortifier, que de faire partir Madame Riding douze ou quinze jours après nous. Je lui recommandai même d'inventer quelque prétexte, pour différer autant qu'elle pourroit son départ.

Si nous quittames Paris sans regret, avec les motifs qui nous portoient à nous retirer dans notre Patrie, ce ne fut pas sans reconnoissance & sans estime pour un grand nombre d'Amis illustres, dont la societé nous avoit été chere. Mais des cœurs enyvrez de tristesse étoient peu capables d'être fort attendris par d'autres sentimens. N'ayant aucune raison de hâter notre marche, nous n'arrivames chez Mylord que le soir du second jour. Le premier spectacle dont nous fûmes frappez à sa porte, fut l'écusson de ses Armes, qui y étoit attaché en noir, suivant l'usage que les Anglois observent pendant le tems du deuil. J'avois laissé passer quelques semaines sans lui donner de mes nouvelles. Une mortelle crainte me fit imaginer aussi-tôt, qu'il

qu'il étoit lui-même l'objet de cette cérémonie funèbre. A peine osames-nous marquer ce doute au Portier. Mais Fanny ayant été reconnuë de plusieurs autres Domestiques, ils prévinrent nos questions, en lui apprenant que le Comte & toute sa maison pleuroient depuis trois jours la mort de sa chere fille, Madame la Duchesse d'York. Quel surcroît d'affliction pour nous ! La douleur de notre propre perte se renouvellant par l'idée de celle du Comte, nous descendimes avec presqu'autant de consternation qu'à la première nouvelle de la mort de Cécile. Je défendis aux Domestiques de prévenir leur Maître sur notre arrivée, & nous faisant introduire aussi-tôt dans son cabinet, où l'on nous avoit dit qu'il étoit seul, nous y entrames, les yeux couverts de larmes.

Il étoit assis au milieu de ses livres, une plume à la main; & tenant la tête penchée sur sa table, il paroissoit fortement occupé de ce qu'il alloit écrire, ou de ce qu'il avoit déja jetté sur le papier.

S'étant

S'étant tourné néanmoins au bruit qui venoit le troubler, il se leva en nous reconnoissant, & il vint à nous, les bras ouverts. Ses regards étoient sombres, mais sa contenance me parut ferme & tranquille. Je crus remarquer seulement sur son visage un peu de pâleur, qui n'étoit point la couleur naturelle de son teint. Les marques de notre affliction étant beaucoup moins mesurées, il s'imagina que c'étoit la seule compassion qui nous faisoit prendre un intérêt si vif à sa disgrace, & nous prévenant dans cette pensée: Vous vous êtes trop peu menagez, nous dit-il d'un ton que la reconnoissance animoit plus que la douleur, & n'ayant pû recevoir que ce matin ma lettre, l'amitié vous a fait faire une diligence dont votre santé peut se ressentir. Hélas! lui répondis-je en l'embrassant, votre lettre n'est pas tombée entre mes mains. Nous apprenons à ce moment la première nouvelle de votre infortune; & lorsque nous partimes hier de Paris pour venir pleurer avec

avec vous, c'étoit la nôtre seule que nous reprochions encore à la rigueur du Ciel. Les soupirs de Fanny augmentant à ce discours; vous voyez, repris-je, les larmes de mon Epouse, & j'avouë que je me fais violence pour contraindre les miennes. Vous n'êtes pas le seul pere malheureux. La mort nous a ravi notre chere Cécile.

Le Comte, aussi frappé d'un accident si imprévû que de la force de notre affliction, parut oublier quelques momens sa perte pour ne s'occuper que de la nôtre. Il me pressa de lui apprendre les circonstances de la maladie de ma fille; & moi, trop plein encore de ma douleur pour faire attention si la bienséance me permettoit de lui faire ce récit avant que d'avoir entendu le sien, je m'abandonnai au triste plaisir de lui représenter Cécile mourante, & de lui peindre ma désolation. Revenant néanmoins à moi-même après un long détail: Ah! Mylord, repris-je avec quelque confusion, j'oublie que je fatigue un Pere qui n'est pas moins à plain-

plaindre que moi. Mais c'eſt de votre douleur même que j'eſpère de l'indulgence pour la mienne.

Il m'avoit écouté avec différentes marques d'attendriſſement & de pitié. Cependant la ſérénité & la modération reprenant leur ſiége ſur ſon viſage, ſes premiers diſcours furent une exhortation à nous ſoûmettre aux jugemens toûjours équitables de la Providence. Enſuite ſe rendant à la priere que je lui fis, de m'apprendre à ſon tour les circonſtances de ſa perte, il me raconta avec la même douceur & la même conſtance, ce qu'il avoit reçû de la bouche du Docteur Morley, que le Duc d'York lui avoit dépêché après la mort de la Ducheſſe. Sa relation auroit mérité toute entiere de trouver place dans un autre lieu de mon Hiſtoire ; mais ici, où l'intérêt même du plus cher de mes Amis refroidiroit la compaſſion que je demande pour le mien, je ne m'arrêterai qu'au petit nombre d'évenemens qui ſont liez avec le fonds de ma narration.

Le

Le caractère foible & inconstant du Roi Charles, n'avoit pas soutenu long-tems le retour de tendresse & de confiance qu'il avoit marqué pour le Duc & la Duchesse d'York. Soit que les bons offices du Duc de Montmouth se fussent relâchez depuis que je lui avois ôté l'espérance d'obtenir ma fille, soit que les ennemis des Hydes eussent acquis un nouveau dégré de faveur, on avoit vû essuyer à la Duchesse des froideurs & des marques d'aversion, qu'on avoit pris pour les présages d'une haine ouverte, & d'une disgrace absoluë. Elle n'avoit eu qu'un enfant, qu'elle avoit perdu; mais sa jeunesse lui en faisoit espérer d'autres, & le souhait de la Nation étant, d'en voir du moins au Duc d'York, lorsque la stérilité constante de la Reine ne permettoit plus d'en attendre du Roi, les plus fidèles Amis du Comte de Clarendon persuaderent à sa fille, que le seul moyen de résister aux injustes persécutions de ses ennemis, étoit de feindre une grossesse avancée, qui intéresse-

roit

roit toute l'Angleterre à ſon honneur & à ſa conſervation. Elle ceda à leurs conſeils. Le Duc d'York fut trompé lui-même par des apparences qu'il eſt toûjours facile à une femme de contrefaire. Il en marqua une joye qui ſe communiqua bientôt à toute la Nation, mais qui ne fit qu'irriter ſecretement le Roi ſon frere, en renouvellant toutes ſes préventions. La Ducheſſe, ſous prétexte de menager le précieux dépôt qu'elle portoit dans ſon ſein, évitoit de paroître à la Cour. Cette affectation ſervit encore de matière à mille interprétations malignes. On la fit paſſer pour un commencement d'indépendance, qui aboutiroit après les couches de la Ducheſſe, à des hauteurs dont le Roi même ne ſeroit point excepté. On fit craindre à ce Prince défiant & jaloux de ſon autorité, que les faveurs qu'il avoit prodiguées imprudemment aux deux fils du Comte, ne devînſſent pour lui des chaînes qui le rendroient infailliblement leur eſclave, comme il l'avoit été de

leur

leur Pere. On lui fit même enviſager le rappel & le rétabliſſement de Mylord Clarendon, comme une néceſſité à laquelle il ſeroit forcé de ſe rendre. Enfin, la gloire des Hydes & l'humiliation de la maiſon Royale des Stuarts, furent repréſentées à Charles comme des conſequences inévitables. Sa fierté ne put les ſupporter. On n'oſe penſer qu'elle l'ait pû engager dans des réſolutions qui jetteroient un opprobre éternel ſur ſa mémoire; mais une Cour diſſoluë, où le vice ouvre le chemin le plus ſûr à la faveur, ne manque point de gens propres à tout entreprendre; & les ennemis du Comte, qui n'auroient été que trop capables d'un crime pour ſatisfaire uniquement leur haine, furent animez bien autrement par les marques de colere & de jalouſie que le Roi ne put déguiſer.

De quelque main que l'Enfer ſe ſoit ſervi pour exécuter un de ſes plus noirs attentats, la Ducheſſe fut atteinte d'un mal ſi prompt & ſi violent, qu'elle en recon-

reconnut tout d'un coup la nature. La grandeur de son ame lui fit dédaigner d'en penétrer la source. Elle fit appeller le Docteur Morley, qui avoit depuis longtems sa confiance; & lui découvrant son malheur, elle exigea de lui, pour ne point allumer de ressentiment inutile dans l'esprit de son Mari, qu'il lui cachât éternellement la cause de sa mort; mais une juste précaution pour sa famille lui fit souhaiter, que son Pere & ses deux freres fussent informez d'un péril qui sembloit les menacer après elle. Entre les ouvertures qu'elle fit au Docteur, elle lui confessa, en gémissant, la supposition de sa grossesse; mais par une disposition du Ciel, qu'elle regardoit comme un châtiment, après avoir trompé quelque tems le Public par cette fiction, elle se croyoit réellement enceinte. C'étoit tout à la fois un nouveau crime pour ses ennemis, & pour elle un surcroît de douleur, qui mit plus d'amertume dans ses derniers momens, que la perte de sa fortune & de sa vie. Morley, chargé

gé de cette confidence, & de ſes tendres ſentimens pour un Pere qui n'avoit jamais rien eu de ſi cher qu'elle, étoit arrivé à Roüen trois jours avant nous. Il avoit cru devoir employer beaucoup de menagemens, pour apprendre une ſi triſte nouvelle au Comte. Mais il ignoroit le fruit que ce Héros avoit tiré de ſes diſgraces. Le Comte, élevé à la perfection de la ſageſſe par les principes dont il s'étoit rempli dans ſa ſolitude, avoit le cœur préparé à toutes ſortes d'évenemens. Sans affecter d'être inſenſible aux mouvemens de la nature, il avoit trouvé l'heureux art de les regler. Sa tendreſſe n'étoit pas diminuée pour ſa Fille, mais portant ſes vûës au-delà d'un eſpace dont le cours eſt borné, & dont il ne croyoit pas le terme éloigné pour lui-même, il ne s'affligea point d'un malheur qui la deroboit à la malignité des hommes, ni d'une ſeparation qui ne devoit ſervir qu'à lui aſſûrer plutôt le plaiſir de la rejoindre. Nous l'avions trouvé dans une méditation pro-

fonde des grandes vérités qui le consoloient de sa perte. Il écrivoit ses reflexions, pour les graver dans son cœur, & pour les rapprocher plus souvent de sa mémoire. La pâleur que j'avois remarquée sur son visage; venoit moins de sa douleur que de la contention de son esprit, & de sa modération dans l'usage de tous les biens qui ne servent qu'à fortifier la tyrannie des sens.

Nous passames une partie de la nuit à nous entretenir de nos pertes; mais le ton que Mylord avoit pris, & qu'il soutint sans affectation, nous mit dans la nécessité de faire violence à nos sentimens. Fanny même se sentit encouragée par cet admirable exemple de constance. Nous nous retirames fort tard. Ma lassitude devoit me faire chercher naturellement un peu de repos dans le sommeil. Cependant l'impression qui me restoit des discours & de la fermeté du Comte, me mit le sang dans une agitation qui ne me permit point de fermer les yeux. Je cherchois avidement dans quelle

le ſource il avoit puiſé les principes d'une Philoſophie ſi héroïque, & je me rappellois quelques légeres ouvertures qui lui en étoient échappées dans d'autres tems. Mais des ſyſtêmes d'imagination, tels que je me figurois encore le ſien, étoient-ils capables de ſoûmettre les ſens avec cet empire? Celle du Comte, diſois-je, eſt peut-être plus vive & plus ardente que la mienne. Il ſe repréſente plus fortement ſes propres chimères, & cette illuſion produit l'effet d'une réalité. D'ailleurs, ajoutois-je, quelle comparaiſon de ſon cœur au mien? & dois-je juger de ce qu'il éprouve par ce qui ſe paſſe au-dedans de moi-même? Le Comte eſt un homme affoibli par l'âge & par l'application du travail. Peut-être a-t-il ignoré toute ſa vie ce que c'eſt qu'une paſſion violente; je ſçais de lui-même, qu'il n'en a point connu de plus forte que l'ambition. Combien la vieilleſſe a-t-elle achevé de refroidir ſon ſang? Il réuſſit facilement à ſe vaincre, parce qu'il n'a rien dans lui-même à combattre.

battre. Ah! s'il avoit eu pour sa fille la moitié de notre tendresse pour Cécile, il ne raisonneroit pas si tranquillement sur sa perte, & l'espérance de la rejoindre dans un avenir obscur & incertain, ne suffiroit pas pour le consoler.

Après avoir passé la nuit dans ces réflexions, je n'eus rien de si pressant à mon lever que de revoir le Comte. Quelque idée qu'il fallût me former de cette sagesse prétenduë, dont il m'avoit dit tant de fois qu'il faisoit son étude; & dont je voyois effectivement qu'il recueilloit le fruit, j'étois résolu d'approfondir ses principes. Sa tranquillité me causoit une espece de jalousie. Quoi! disois-je, la nature, la raison, la Religion si l'on veut, car c'est un nom célèbre à quelque chimère qu'on le donne, auront des secours pour surmonter la douleur, des secrets pour rendre heureux, qui ne sont peut-être inconnus qu'à moi, & que j'aurai désirez toute ma vie, sans pouvoir les découvrir? Dans l'ardeur dont je me sentis enflammer

mer par cette penſée, auſſi preſſé par ma curioſité que par le trouble & l'impatience de mes peines, j'allai droit à l'apartement du Comte, & le trouvant déja occupé de ſes études, je le conjurai de les interrompre pour m'écouter.

Votre tranquillité, lui dis-je, ou l'empire que vous prenez ſur vos agitations, dans le malheur le plus ſenſible qu'un Pere puiſſe avoir eſſuyé, me paroît un prodige qui ſurpaſſe toutes mes lumieres. Je cherche depuis le premier inſtant de ma raiſon ce port heureux où vous êtes parvenu. Après mille efforts, j'ai déſeſpéré de le trouver; & lorſque je me ſuis flatté le plus témérairement d'en approcher, un orage imprévû n'a pas manqué de me repouſſer dans le ſein des tempêtes, qui m'ont précipité auſſi-tôt dans quelque nouvel abîme. Le calme, dont je vous vois jouir, eſt-il votre propre ouvrage, ou l'effet du hazard? Eſt-ce un ſecret conſtant, qui puiſſe être communiqué ſans perdre ſa ver-

tu ? ou n'eſt-ce qu'un bonheur aveugle & mal aſſuré, dont la ſource ſoit inconnuë à vous-même qui le poſſedez ? Pardonnez mes inſtances ; mais je ne puis vous voir ſi heureux ſans envie. Vous avez plaint mes peines, vous m'avez vanté la paix dont vous jouiſſiez : il ſeroit cruel de me refuſer la communication d'un bien qui paroît vous coûter ſi peu.

Un air de complaiſance & de bonté qui ſe répandit auſſi-tôt ſur le viſage du Comte, fut comme l'aurore de tous les beaux jours que la faveur du Ciel me tenoit en réſerve. Mais les ténèbres qui m'obſcurciſſoient les yeux, étoient trop épaiſſes pour ſe diſſiper à cette lumiere. J'attendis la réponſe du Comte, qui paroiſſoit chercher des termes, au gré de la tendreſſe & de l'empreſſement de ſon cœur. Enfin, cedant au mouvement qui le preſſoit : Cher Cleveland, me dit-il, Ami dont je connois la droiture, & dont j'ai plaint mille fois en effet les erreurs, que je ſens de compaſſion pour

pour vos peines ! & quel surcroît de force pour ma propre consolation, si je pouvois me rendre propre à les adoucir ! Mais autant que je connois vos principes, la guérison que vous désirez, n'est pas une entreprise aisée. Il alloit continuer. Je l'interrompis : Vous me connoissez des principes, m'écriai-je ! Ah ! quelle idée avez-vous prise de moi sur les restes de quelques fausses connoissances, que vous avez bien mieux nommées mes erreurs ? Je vous ai trompé, lui dis-je, si j'ai pû vous persuader quelque chose à l'avantage de ma force & de mes lumieres : car on est foible quand on ne résiste à rien ; on est aveugle, lorsqu'on manque de discernement pour se conduire. Oui ; interrompit-il à son tour ; mais c'est être fort, & c'est être éclairé que de connoître son aveuglement & sa foiblesse. Cette sorte même de vigueur & de lumiere, qui consiste à reconnoître qu'on est destitué de l'une & de l'autre, est peut-être ce qu'il y a de plus op-

posé à la véritable sagesse, dans ceux du moins à qui cet aveu ne fait pas sentir le besoin qu'ils ont d'elle; parce qu'en perdant l'espoir ou l'envie de chercher une autre ressource, ils s'éloignent sans retour de l'unique voye qui pouvoit les y rappeller. Voilà, reprit le Comte, ce qui m'a fait craindre de vous trouver plus rebelle qu'un autre à la vérité, & ce qui a fait gémir souvent mon amitié. Vous vous êtes rempli dans votre jeunesse de mille maximes auxquelles vous avez donné le nom de principes, & qui vous ont soutenu dans plus d'une épreuve. Elles vous ont manqué. Mais je n'ai pas reconnu, qu'en vous plaignant de leur foiblesse, vous ayiez pensé à vous en former d'autres. Le discours que vous m'avez tenu à Saint-Clou, & le parti que vous avez pris presqu'aussi-tôt, de vous livrer au tumulte du monde dans votre séjour à Paris, m'avoit fait juger, que si vous n'étiez pas retombé dans vos anciennes erreurs, vous étiez

étiez peut-être dans un état encore plus triste, qui est celui de renoncer à toute lumiere.

Non, non, Mylord, me hâtai-je de lui répondre; comptez, qu'après avoir reconnu sensiblement la fausseté d'un principe, je ne suis pas capable de m'y tromper deux fois. Soyez sûr de même, qu'ayant abandonné ceux qui m'avoient fait illusion, je n'ai pas cessé de sentir, qu'il ne suffisoit pas de m'être délivré de ces malheureux guides, & que dans le tems même où j'ai cru mon bonheur le mieux affermi, il manquoit quelque chose à la perfection de mon repos. Combien ce sentiment est-il devenu plus vif depuis que la mort de ma Fille a rouvert les anciennes playes de mon cœur? Mais un triste désespoir, effet aussi nécessaire de la vanité des biens dont j'ai fait l'essai, que de celle de toutes mes lumieres, m'a fait regarder l'état tranquille où je vous vois, avec les mêmes sujets de douleur, comme une perspective chimérique, à laquelle je ne pouvois tendre que par d'impuis-

ſans déſirs, dont l'inutilité auroit augmenté mes peines. Le témoignage même que mes yeux me rendent de votre égalité d'ame, ne ſuffira point pour me perſuader que cette heureuſe ſituation n'eſt pas impoſſible pour moi, ſi vous ne m'ouvrez dès aujourd'hui quelque chemin ſûr, dont la vûë commence à me rendre un peu d'eſpérance.

Vous me demandez, reprit le Comte, ce qui ſurpaſſe peut-être mes forces. Un Miniſtre d'Etat, accoûtumé pendant le cours d'une longue vie au tumulte des affaires, eſt peu propre à la diſcuſſion de tant de points importans auxquels je crois votre guériſon attachée. La vérité même perd quelque choſe de ſon éclat lorſqu'elle eſt mal établie. Cependant, continua-t-il, avec un homme accoûtumé à faire uſage de ſa raiſon, & capable par conſéquent de ſaiſir toute l'étenduë d'un objet dont on lui découvre une partie, je ne crains pas de m'engager trop, en mettant le pied dans une ſi belle carriere. J'entreprens de vous

vous préſenter un côté nud de la vérité, & levant vous-même le reſte du voile, vous aurez la gloire de ne devoir qu'à votre penétration le progrès de vos lumieres. Je ſouhaiterois néanmoins, ajouta-t-il, avant que de vous demander l'attention que vous paroiſſez diſpoſé à m'accorder, que vous priſſiez la peine de m'expliquer, quelles ſont préciſement vos idées ſur les principaux devoirs de l'homme, pour me faire connoître ce que j'ai à combattre dans votre eſprit ou dans votre cœur, & de quel point je dois partir.

Cette propoſition m'effraya. A quels retours ne m'obligeoit-elle pas ſur moi-même, & quelle apparence de penétrer tout d'un coup un cahos ſur lequel j'avois évité de tourner les yeux depuis ſi long-tems? Hélas, cher Comte, lui dis-je, comment prétendez-vous que je puiſſe vous apprendre ce que je m'efforce continuellement d'ignorer? Songez-vous, que depuis pluſieurs années toute mon étude eſt de fuir la vûë de moi-même, par la crain-

te d'y trouver sans cesse un ennemi, dont je n'ai pu obtenir presque un seul moment de composition? Que vous dirai-je de l'ordre de mes idées? Je reconnois le pouvoir suprême de l'Etre infini à qui je dois l'existence. Mon culte est la bonté & la justice, par lesquelles je me suis toûjours efforcé d'imiter ce grand modèle. La varieté des établissemens humains qui portent le nom de Religion, m'a toûjours ôté l'envie de les connoître ; & j'ai refusé même de prêter l'oreille aux éclaircissemens qu'on m'a proposez, par cette seule raison, que chaque secte condamnant sans pitié toutes les autres, j'ai toûjours trouvé le plus grand nombre opposé à celle qu'on m'a pressé d'embrasser. Content du témoignage de mon cœur, qui n'a jamais été souillé par l'injustice ni par la haine, je n'ai pas porté mes vûës plus loin, & je m'y suis borné avec d'autant plus de confiance, que s'il y avoit quelque Religion utile ou nécessaire, ce ne pourroit être que par le rapport

port qu'elle auroit à ce but. Un point m'a jetté dans quelque embaras : encore n'ai-je dû mes doutes qu'aux raiſonnemens captieux d'une ſocieté de gens d'eſprit, qui s'étoient fait comme un honneur de m'entraîner dans leurs opinions. L'ame eſt-elle une ſubſtance diſtinguée du corps, qui ſoit deſtinée à l'uſage de ſes facultez après cette vie mortelle? Ou n'eſt-ce qu'une modification de la matière, qui rend le corps propre à des fonctions plus ou moins rélevées, ſuivant la délicateſſe de ſes organes ? Et dans cette ſuppoſition a-t-elle d'autre rapport avec l'Etre qui l'a formée, que celui d'un hommage paſſager, qui doit finir avec ſon exiſtence ? Toute la force des preuves qui m'ont jetté quelque tems dans le doute, n'a pu prévaloir ſur celle du ſentiment. Je ſuis revenu à penſer malgré moi, que ce qui eſt capable de ſe replier ſur ſoi-même par la force de la refléxion, n'eſt rien qui reſſemble à la matière. Enfin, mes lumieres, telles que je vous les ex-

plique, ont été conſtantes, & ſi quelque nuage a pu les obſcurcir, il ne me les a jamais fait rejetter comme des notions dont j'euſſe reconnu la fauſſeté.

Mais, repris-je avec un ſoupir, je m'arrête à vous expoſer mes ſpéculations, & mon malheureux cœur cherche à retarder par de longs detours, l'ouverture que vous me demandez de ſes miſeres. Abîme dont l'obſcurité l'épouvante lui-même, & dans lequel j'entreprendrois envain de porter le flambeau, s'il étoit néceſſaire de vous retracer toutes ſes ſituations, & de vous peindre tous ſes ſentimens. Je puis vous dire à ma gloire, que jamais je n'y ai reconnu de variation dans ce qui s'eſt accordé avec mes lumieres; c'eſt-à-dire que fondant mes principes de bonté & de juſtice ſur l'idée des mêmes attributs dans un Etre ſouverainement bon & juſte, auquel le devoir de l'homme eſt de ſe conformer par une fidèle imitation, je n'ai point à me reprocher de m'être jamais écarté de cette regle. Mais avec

un

un cœur ſenſible, & un heureux tempérament, combien d'inclinations & de déſirs dont je n'ai connu ni la ſource, ni le terme, & pour leſquels j'ai cherché inutilement un guide plus éclairé que la raiſon? Je ne parle point de ma tendreſſe pour mon Epouſe, quoiqu'elle m'ait expoſé à tous les tourmens que vous connoiſſez; je ſçais qu'un juſte penchant anime les deux ſexes l'un pour l'autre; il eſt établi pour la douceur autant que pour la conſervation de la Societé; & les atteintes du ſort ou de la malignité des hommes qui peuvent en troubler les charmes, ne doivent point être reprochées à la nature. Mais à ne compter mes miſeres que depuis l'heureux retour de Madame Cleveland, quelles plaintes ai-je à faire de mille déſirs importuns, qui ne m'ont conduit qu'au trouble & à l'ennui lorſque j'ai entrepris de les ſatisfaire, & qui m'ont laiſſé moins de repos encore quand je les ai combattus? Pourquoi, dans tous les objets dont l'état de ma fortune m'offre inceſſamment le

le choix, n'ai-je rien trouvé qui m'ait assez rempli pour m'occuper entierement, & pour guérir mes distractions? Je n'ai senti que de la langueur dans les plaisirs que je vois réchercher avidement à tous les hommes, dans la bonne Chère, dans les Concerts, dans la continuité des Jeux & des Spectacles; enfin dans tout ce qui passe aux yeux du monde pour le comble de la félicité. Suis-je donc le seul pour qui le plaisir se change en amertume? Que dis-je? J'ai vû naître dans mon sang une chaleur dont ma raison m'a fait honte, & qu'elle n'a pas eu le pouvoir d'arrêter. Au mépris de l'amour le plus tendre & le plus saint dont on ait jamais brûlé pour une Epouse, les charmes d'une Courtisane ont excité une révolte imprévûë dans mes sens; &, ce que j'ose à peine vous réveler, leur trouble a fait passer un moment le poison dans mon cœur. Quelle situation funeste, de n'être ni content du plaisir, ni sûr de soi pour le devoir!

Mais j'arrive à la plus insuppor-

table

table de mes peines. Le ſouvenir du paſſé n'eſt pas néceſſaire ici pour groſſir mon objet. J'ai perdu ma Fille. La mort eſt un malheur attaché à la condition humaine, & je n'ai pas dû me promettre que la faveur du Ciel me diſpenſât de la loi commune. Dites-moi ſeulement, continuai-je en redoublant la force de mes expreſſions avec l'ardeur du ſentiment qui les animoit; Ah! Mylord, dites-moi par quelle rigoureuſe diſpoſition de mon ſort, la même puiſſance qui m'a formé avec un cœur ſi ſenſible, ne me fait-elle pas trouver dans mes ſens ou dans ma raiſon, ſi-non le remede abſolu de mes douleurs, du moins un équivalent de conſolation qui les balance, & qui arrête l'effet continuel de mon déſeſpoir? Je vous demande, Mylord, pourquoi je ne trouve rien de propre à me conſoler, après avoir été capable de devenir malheureux? C'eſt à cette queſtion qu'il faut répondre, ſi vous voulez m'éclairer avant que de me guérir. Ne l'éludez pas, je vous conjure.

N'ayez

N'ayez point recours à des suppositions vagues & incertaines. Oui, Mylord, faites-moi découvrir dans les attributs du Souverain Etre ou dans les miens, dans les idées de la raison ou dans la nature des choses, une apparence de preuves, une couleur de justice, une ombre de vraisemblance, qui serve à me faire trouver moins de déreglement & de cruauté dans cette disposition. Vous augmenterez tout d'un coup mes espérances; je ne croirai rien d'impossible à votre Philosophie, si elle m'offre d'abord de quoi concilier une si affreuse contrarieté.

Le Comte n'ayant pas besoin pour ses vûës d'une si longue exposition, sembloit en attendre impatiemment la fin. Il saisit l'occasion que je lui donnois de m'arrêter. Ce que vous me demandez pour prélude, me dit-il, & ce qui vous paroît si propre à jetter du jour sur vos difficultez, dépend de plusieurs autres explications. Ce seroit renverser l'ordre, que de placer les consequences

ces avant les principes; mais défiez-vous à jamais de ma bonne-foi, ſi vous me voyez éluder une ſeule de vos objections. Enſuite levant les yeux au Ciel, comme s'il eût voulu l'intéreſſer au ſuccès de ſon entrepriſe: Je bénis, continua-t-il, l'Etre ſouverain dont vous reconnoiſſez la puiſſance, de vous avoir fait conſerver du moins une idée générale de la dépendance que vous lui devez. Je parle à un homme qui reconnoît un Maître, & qui n'a pas effacé dans ſon cœur les premières impreſſions de la nature. Il m'importeroit peu, qu'il vous fût reſté des doutes ſur la ſpiritualité de l'ame, & ſur ſon immortalité. C'eſt une queſtion que j'abandonne à la Phyſique. Suppoſez l'ame immortelle par ſa nature, vous ne conteſterez point au Créateur le pouvoir de la détruire. Suppoſez-la périſſable par elle-même, compoſée de parties, matérielle en un mot (ſi l'on peut ſe former cette idée ſans contradiction, d'une ſubſtance capable de penſer & de refléchir) vous con-

confesserez de même que le Créateur tout-puissant dont elle a reçû l'Etre avec les facultez qu'elle possede, peut lui conserver éternellement ces avantages, c'est-à-dire, aussi long-tems qu'il jouira lui-même de sa puissance. La difficulté n'est qu'à sçavoir à quelle durée il la destine, & ce qu'il a décidé de son sort? Voilà le point sur lequel la raison est peut-être arrêtée, lorsqu'elle n'a pour guide que ses seules lumieres.

En rapportant les premières circonstances de l'entreprise du Comte, je ne veux pas faire attendre à mes Lecteurs une rélation fort étenduë de tous nos entretiens. C'est assez que dans ces esquisses imparfaites on puisse prendre quelque idée de sa méthode. Il ne fit pas difficulté de me la declarer d'abord. Tel, me dit-il, que vous venez de vous faire connoître, ai-je pu vous vanter trop un remede auquel j'ai dû ma propre guérison, par les mêmes dégrez dont j'attens infailliblement la vôtre. Ecoutez mes promesses, ajouta-t-il,

il, & dans le détail où je brûle d'entrer, ſi vous trouvez quelque terme obſcur ou quelque idée qui vous bleſſe, ne craignez point d'exiger de moi tous les éclairciſſemens qui peuvent vous ſatisfaire.

Encore une fois, c'eſt en peu de mots que je retracerai l'ouvrage de pluſieurs jours, & le ſujet d'un grand nombre d'entretiens. Le Comte s'étoit propoſé trois objets, qui ſe développerent par dégrez, & que l'Orateur le plus habile n'auroit pas repréſentez avec plus de force ſous leurs différentes faces. Dans ſon premier diſcours, il me fit le plan de ce qu'il ne m'annonçoit encore que ſous le nom de ſon remede; & ſa promeſſe étoit, qu'indépendamment même de mes maux, qui devoient me rendre ardent pour ma guériſon, je ne verrois pas le tableau qu'il avoit à m'offrir, ſans ſouhaiter qu'il fût la peinture d'un bien réel. En effet, la deſcription qu'il commença de tous les avantages particuliers de la Religion, me fixa bien moins par la nou-

nouveauté des images, que par les douceurs qu'il m'y fit voir attachées. Les idées de Christianisme que j'avois reçûës à Saumur, consistoient en un certain nombre de suppositions tristes & rebutantes, qui n'avoient pu m'inspirer que du dégoût lorsqu'elles avoient été separées de leurs preuves. Ici l'on m'offroit une face riante & dont les charmes seuls étoient d'abord un soulagement pour mon imagination; des graces intérieures, des secours invisibles, des faveurs constantes qui n'avoient besoin que d'être demandées pour être obtenuës, une liaison anticipée de l'esprit & du cœur avec un ordre supérieur à la nature, & pour derniere perspective une éternité de bonheur & d'amour. Ce que je réunis dans un espace si court, m'étant exposé avec toute la force & toute l'onction d'une éloquence simple & naturelle, je ne pus retenir quelques soupirs, à la vûë de tant de biens qui flattoient l'amertume de mon cœur.

Le Comte s'en apperçut. Je ne vous ai pas trompé, reprit-il; votre

votre agitation décele vos désirs. Mais si j'ai réussi à vous faire souhaiter le remede que je vous propose, je vous forcerai de confesser à présent, que c'est le seul qui vous convienne, & qu'en consultant même les foibles moyens que la nature nous offre pour en juger, il n'y a rien qui s'accorde si bien, avec la connoissance que nous avons de nous-mêmes & des objets qui nous environnent. Mon attention redoubla d'autant plus, que c'étoit la vraisemblance qui me paroissoit manquer à ses propositions. Il m'avoit vanté des biens dont je ne voyois pas la liaison avec notre condition présente. Qu'étoit-ce que des secours invisibles & des graces intérieures, pour des maux qui se faisoient sentir par l'ébranlement des organes? Quelle ressource dans des consolations spirituelles contre des douleurs qui tourmentent les sens? Et l'espérance même de ce bonheur si parfait, qui apartenoit à un autre état & à un autre tems, étoit-elle capable de diminuer le sentiment d'une misere actuelle

tuelle qu'elle ne pouvoit nous faire éviter ? Ce point de vûë, vers lequel il avoit ſçû tourner mes déſirs, ne me paroiſſoit donc qu'un objet chimérique, & je revenois à croire, comme je l'avois déja penſé, qu'il ne ſe réaliſoit dans ſon eſprit, que par la force de ſon imagination.

Dans ces idées j'attendis impatiemment ce qu'il m'avoit promis pour un ſecond entretien. L'air de confiance avec lequel il s'y préſenta, m'auroit diſpoſé à l'écouter avec quelque eſpérance, ſi je n'euſſe été rempli de mille refléxions, qui me tenoient en garde contre tout ce qui pouvoit faire prendre le change à ma raiſon. Quel fruit aurois-je à tirer d'une nouvelle erreur ? Et que me ſerviroit-il, diſois-je, de devoir peut-être quelques momens de repos à mon illuſion ? C'eſt ici que je regrette la loi que je me ſuis impoſée de ne faire entrer aucune de ces diſcuſſions dans mon Hiſtoire. Ceux qui cherchent de bonne-foi la vérité, n'attendent qu'un guide qui les éclaire, & ne demandent que

de

de ſolides raiſons pour ſe rendre, trouveroient ici dans le diſcours du Comte une ſource d'inſtructions & de lumieres. Il fit une juſte impreſſion ſur mon eſprit. Si je ne prétens point que la vérité ait beaucoup d'honneur à tirer de cette victoire, parce qu'étant à l'épreuve de toutes ſortes d'objections, c'eſt toûjours à nous-mêmes que nous devons imputer nos ténèbres; il y a du moins une gloire extrême pour le Comte, à me l'avoir préſentée dans ce jour qui porte la lumiere juſqu'au fond du cœur, & qui ne laiſſe plus d'accès au moindre doute.

Je peſe avec raiſon ſur cette époque du changement de mes principes, ou plutôt ſur ce renouvellement de mon ame, qui lui fit reprendre inſenſiblement toute la vigueur qu'elle avoit perduë dans un ſi long oubli d'elle-même, & qui l'éleva enfin au dégré de connoiſſance & de force où le Ciel l'appelloit par tant d'épreuves. A l'eſprit juſte & ſincere qui s'eſt perſuadé une fois de la

néceſſité de la Religion, par ſa convenance avec l'idée que nous avons des droits du Créateur, & avec celle que notre propre cœur nous force de prendre de la nature humaine, le chemin eſt court juſqu'à la conviction de toutes les autres parties de la vérité auxquelles le parfait repos du cœur eſt attaché. La créance des myſtères, celle des points hiſtoriques, la ſoûmiſſion aux regles de mœurs & de diſcipline, ne ſont plus que des conſequences qui ſortent d'elles-mêmes du principe. Cependant, après m'avoir propoſé la Religion comme le bien le plus déſirable, & me l'avoir fait regarder comme la néceſſité la plus juſte, le Comte entreprit de me la prouver comme la vérité la plus réelle & la mieux établie.

Ses preuves n'eurent rien de nouveau que la méthode, car je me ſouviens de les avoir reconnuës depuis, dans tous les ouvrages que je me ſuis procurez ſur cette importante matière. Mais il avoit remarqué que l'Incrédulité n'op-

n'oppose point d'armes plus fortes à la Religion, que la foiblesse qu'elle prétend trouver dans chacun des argumens sur lesquels on la fonde; & n'osant encore faire autant de fond qu'il l'auroit pû s'il eût consulté mes sentimens, sur l'impression que j'avois conservée de notre second entretien, il prit avec moi la méthode qu'il souhaitoit, m'a-t-il dit mille fois dans la suite, qu'on prît toûjours avec les Incrédules. Au lieu de de me prévenir sur le dessein qu'il avoit d'employer chaque argument comme une preuve, il éloigna de moi cette idée, pour me faire recevoir son discours sur le pied d'une discussion historique, dont il se réservoit à m'apprendre l'utilité. Il m'en faisoit examiner avec soin toutes les circonstances; & sans penétrer ses vûës, j'observois, que s'il ne laissoit rien échaper de la force des témoignages, il ne me déguisoit pas non plus celle des objections. Après avoir fait passer sous mes yeux tout ce qui apartient à la Reli-

gion par quelque rapport, il me demanda ce que je penſois d'une vérité ſoutenuë de tant de preuves? Je ne pus refuſer une ſoûmiſſion qui m'étoit comme arrachée. On éteint du moindre ſouffle la lumiere d'un flambeau. Mais cent flambeaux réunis jettent une clarté victorieuſe, que tous les vents enſemble ne ſçauroient affoiblir.

Je tremble néanmoins, que ce ne ſoit faire tort à la Religion que d'en reſſerrer les élemens dans des bornes ſi étroites. Mon reſpect qui croît tous les jours pour elle, avec ma reconnoiſſance, m'oblige de prévenir par cette refléxion le reproche auquel je pourrois m'attendre, d'avoir donné moins d'étenduë à mes éclairciſſemens qu'à mes doutes. Mais au fond n'eſt-ce pas rendre un témoignage glorieux à la vérité, que de reconnoître avec quel empire elle nous a ſoûmis? Et lorſque par d'autres raiſons l'on eſt forcé de ſupprimer une partie de ſes progrès, peut-on mieux diſſiper

les

les nuages dont on a eu le malheur de l'obscurcir, qu'en se faisant honneur de l'avoir embrassée sans intérêt & sans contrainte ? D'ailleurs la principale objection qui m'avoit refroidi si long-tems, & que j'avois même renouvellée au Comte, se trouvoit fort heureusement détruite par quelques-uns de ses principes. Si la diversité des Religions est un obstacle qui arrête la Raison dans le choix, c'est à la Raison fiere & orgueilleuse à le craindre. Celle qui cherche à s'éclaircir, avec cette humble défiance que sa foiblesse naturelle est capable de lui inspirer, n'a point à redouter d'obstacles, puisque dans les principes de la doctrine que j'adoptois, elle est dirigée par un secours intérieur, qui supplée à ses lumieres. Mon expérience même suffisoit donc pour ruiner un malheureux sophisme. J'ajoute, que n'étant encore qu'à l'entrée de la Foi, je ne pouvois être arrêté par la concurrence de quelques Religions monstrueuses qui sont

l'opprobre de la Raiſon ; & quand mon objection auroit eu quelque force, ce ne pouvoit être qu'à l'égard des différentes ſectes qui partagent le Chriſtianiſme.

Quelle idée donnerai-je de la ſatisfaction de mon cœur, lorſqu'étant ſeul à méditer ſur mes nouvelles connoiſſances, je trouvai dans mes refléxions un ſecours preſqu'auſſi puiſſant que les inſtances & les inſtructions du Comte ? Le prix du ſervice qu'il m'avoit rendu, conſiſtoit à m'avoir montré la carriere. J'y étois entré par ma propre ardeur, & je brûlois déja d'y courir. En un moment je vis tomber le charme que ma raiſon ſeule n'avoit jamais eu la force de penétrer. Les attachemens du monde, ſes biens, leur durée, tout prit à mes yeux ſa valeur réelle. Je n'eſtimai plus rien que par le rapport de chaque choſe avec les nouveaux objets de mon eſtime & de mon affection. Rien ne me parut grand que les véritez ſaintes dont j'étois penétré, & rien d'important que ce qui

qui dure toûjours. Fanny s'apperçut bientôt de ce changement; mais loin d'en prendre quelque ſujet d'allarme, elle marqua de l'empreſſement à m'en féliciter. Il avoit fait depuis longtems l'objet de tous ſes vœux. Sa modeſtie ſeule & le reſpect dont elle étoit remplie pour moi, l'avoient empêchée de me faire honte de mes égaremens, & de me propoſer ſes lumieres. Avec quelle joye me vit-elle prendre volontairement le chemin qu'elle n'avoit oſé me montrer! Je reçus ſes félicitations comme un ſurcroît de bonheur. Vous êtes donc auſſi heureuſe que moi, lui dis-je, puiſque vous ſentez le prix des biens dont je commence à jouir. Quoi! repris-je avec étonnement, ce qui vous occupoit dans vos momens de ſolitude, ce que vous nommiez vos exercices de pieté, & que je regardois comme un amuſement pardonnable à la foibleſſe de votre ſexe, étoit peut-être la méditation des profondes véritez que j'ignorois? Le Ciel

vous avoit favorisée de cette connoissance, tandis que je languissois près de vous dans les ténèbres, ou que, par un malheur encore plus affreux, je m'abandonnois imprudemment à l'erreur? Hélas! ajoutai-je, comment étiez-vous capable de cette indifférence pour mon repos? Elle s'excusa par la crainte où elle avoit toûjours été de me voir condamner son zèle, & par l'idée même que je lui avois marquée plusieurs fois de ses occupations. Elle ne s'étoit pas trompée, continua-t-elle, puisque j'en venois de faire l'aveu. Mais combien avoit-elle addressé de soupirs au Ciel, pour obtenir de sa bonté qu'il me dessillât les yeux!

Une autre question que je me hâtai de faire à Fanny, & qui formoit pour moi une difficulté considerable dans la première ferveur, regardoit l'abattement où je l'avois vûë pour ses anciennes disgraces, & particulierement pour la mort de sa Fille. Avec la force dont je me sentois rempli par

la conſideration des grandes vérités de la Religion, j'avois peine à comprendre, qu'ayant depuis long-tems les mêmes ſecours, elle eût pû s'abandonner à tant de regrets dont j'avois été témoin, & paroître ſi ſenſible à des malheurs ou à des pertes qui ne me paroiſſoient plus capables de troubler la tranquillité d'un Chrétien. Ce que je n'avois pas compris dans la bouche du Recteur, lorſqu'il l'exhortoit à regarder la mort de Cécile comme une ſeparation de courte durée, & à ne pas donner le nom d'infortune à ce qui pouvoit arriver de plus heureux pour ſa Fille, me devenoit ſi clair & ſi ſenſible, que je ne concevois plus qu'elle eût pû penſer autrement avec les mêmes principes. Je la preſſai de ſatisfaire à cette queſtion. Elle me répondit, qu'il étoit ſans doute humiliant pour elle, d'avoir marqué ſi peu de patience & de ſoûmiſſion dans cette épreuve, & qu'elle étoit perſuadée que l'aſſiſtance du Ciel n'ayant pû lui manquer, c'étoit ſur elle-

même que devoit retomber tout le blâme de sa foiblesse. Mais je suis Mere, ajouta-t-elle, & naturellement la plus tendre de toutes les femmes. Les liens de la nature ne sont point détruits par le secours de la grace. J'ai appris de la Religion même, reprit-elle, que notre malheureuse vie est une scéne perpétuelle de miseres, & cette vérité ne doit proprement s'entendre que des combats que nous avons à soutenir contre nos propres sentimens. Tout ce qui se passe hors de nous, comme la perte des biens, & l'agitation des objets qui nous environnent, ne demande pas plus de patience & de courage qu'on n'en peut trouver dans les seules forces de la raison; & vous même, si vous en rappellez la mémoire, vous n'avez pas eu besoin jusques-là d'autres secours que votre fermeté naturelle. Où commencent donc les combats qui sont les véritables épreuves d'un Chrétien? C'est dans ces sortes de disgraces dont le sentiment est si intime, que

tous

tous nos efforts ne peuvent ni le vaincre, ni l'écarter. Le trait nous ſuit malgré nous; & la patience qui ne vient que de la nature, eſt bientôt épuiſée. La grace eſt alors une reſſource qui ne manque point à celui qui la demande; mais en la recevant même dans la juſte meſure de nos beſoins, il arrive encore que la foibleſſe de la nature ſe fait ſentir. Elle joignit à cette refléxion quantité d'excellentes maximes, qui me parurent le fruit d'une vertu conſommée, & qui m'enflammerent d'une eſpece d'émulation. Une femme, diſois-je avec admiration, une créature foible & délicate a découvert un tréſor inconnu aux hommes les plus éclairez! Elle s'eſt aſſuré un bonheur que tant d'aveugles cherchent inutilement; & dans la ſimplicité de ſon cœur elle ſe trouve capable de communiquer ſes lumieres à ceux de qui elle auroit dû les recevoir!

L'ardeur que je ſentis croître de jour en jour par ſes entretiens & par ceux du Comte, auroit

peut-être emporté trop loin un cœur aussi facile à émouvoir que le mien, si l'habitude que j'avois de raisonner, ne m'eût fait découvrir dans leurs principes même, autant de regles de modération, que de motifs de zèle. L'éloignement du monde & le goût de la solitude, qui avoient été les premières conclusions de ma nouvelle Philosophie, me parurent bientôt des excès, quand je considerai, suivant les maximes de Fanny, que nos obligations ne sont pas bornées à nous-mêmes, & qu'avec la connoissance des vrais principes, la Religion en demande la pratique, qui consiste dans l'exercice de toutes les vertus. Ainsi, loin de m'arrêter au sentiment farouche qui m'auroit porté volontiers à rompre tout commerce avec les hommes, je conçus qu'il ne pouvoit venir que d'une coupable indolence, qui fait fuir la peine de se rendre utile aux autres par la force des leçons & des exemples; ou d'une défiance outrée de soi-même, qui fait rénon-

rénoncer au mérite du combat, pour ſe mettre lâchement à couvert du danger. En m'élevant même au-deſſus des biens du monde, & en apprenant enfin à quels plaiſirs le nom de bonheur apartient, je démêlai au travers d'une infinité d'idées fauſſes & de raiſonnemens ſans juſteſſe dont je voyois la plûpart des Livres de pieté remplis, que l'Evangile ne peut accorder l'uſage des biens ſenſibles ſans en permettre le goût, & par conſequent que tout ſyſtême de morale où l'on fait un crime d'un attachement raiſonnable aux Créatures, eſt un Fanatiſme qui bleſſe autant la Religion que la nature. Après bien des méditations ſur cet important article, je me perſuadai que l'une & l'autre n'en condamne que l'excès, c'eſt-à-dire cette ſorte d'emportement qui ſuppoſe la préférence du plaiſir au devoir. Parlà ſe trouvent juſtifiez tous les penchans & les goûts d'un honnête-homme, qui fait non ſeulement renfermer ſes déſirs dans les bor-

nes de la loi, mais qui les annoblit même par le rapport qu'il leur donne à une meilleure fin.

Je me formai sur ce principe un nouveau plan de conduite, tout différent peut-être de celui qu'on pourroit s'imaginer après l'idée que j'ai fait prendre de ma ferveur. Ceux qui ignorent par quels liens la nature & la Religion tiennent l'une à l'autre, auront peine sans doute à m'approuver : mais fondé sur les regles même de la vérité que j'embrassois, & dont je me flattois de penétrer les devoirs, après avoir placé l'amour de Dieu & le désir des biens célestes au premier rang de mes affections, je mis l'ordre suivant dans les inclinations de mon cœur, & dans le cours de mes actions. 1°. Les devoirs de la Religion; ils devenoient la source de mon bonheur, comme l'unique voye qui devoit me conduire à ma derniere fin. 2°. Ma tendresse pour mon Epouse; c'étoit un sentiment si juste, qu'il ne pouvoit être en opposition avec

vec aucune loi. 3°. Les devoirs de la ſocieté, dans leſquels je comprenois ceux de l'amitié. 4°. L'étude aſſiduë des Saintes-Lettres, pour me fortifier de plus en plus dans le goût de mes nouvelles maximes; mais ſans abandonner l'étude de la nature, dont je n'avois gueres moins de fruit à tirer pour les mêmes vûës, puiſqu'à des yeux bien éclairez par la Religion, l'ordre naturel ſe rapporte à Dieu, comme celui de la grace. 5°. L'uſage modéré des plaiſirs; par ce principe, que la perfection de l'Evangile ne conſiſte pas plus à ſe priver, qu'à jouïr avec ſageſſe. Ainſi la bonne chere, la Muſique, & les autres douceurs qui flattent les ſens, ne furent point excluës de mon ſyſtême. Le goût même des femmes, qui paſſe pour un écueil ſi terrible, me parut ſans danger avec les ſentimens qui me ſervoient de préſervatifs. Ma tendreſſe inalterable pour Fanny, donnoit aſſez d'exercice à mon cœur, pour ne jamais craindre qu'il

fût capable de me trahir ; & lorſque je n'avois à redouter que la révolte groſſiere de mes ſens, je me promettois des grands motifs de la Religion plus de force qu'il n'en faloit, dans un péril où la facilité avec laquelle je m'étois laiſſé vaincre dans d'autres tems, n'avoit prouvé que mon extrême foibleſſe. Pourquoi ne pourroit-on pas trouver des douceurs innocentes dans le plus parfait ouvrage de la nature ? La beauté & les graces ſeroient des avantages bien funeſtes pour une femme. Il faudroit donc la fuir, parce qu'elle mérite qu'on la cherche, & la traiter, parce qu'elle eſt aimable, avec toutes les marques de la haine ? Quelle étrange contradiction ! Sur cette courte idée de mon nouveau ſyſtême, on me demandera peut-être, comment la Religion pouvoit me faire revenir à quelques-uns des amuſemens que la raiſon m'avoit fait abandonner ? Celui qui ne prévoit pas ma réponſe, ignore les deux principaux avantages du Chriſtianiſme :

me : l'un, qui eſt de ſanctifier par l'innocence des déſirs & par le ſoin de les rapporter au dernier terme, tout ce qui n'eſt pas, ou mauvais en ſoi-même, ou particulierement défendu par la Loi ; l'autre, qui conſiſte dans la force qu'il communique à ceux qui ſe prêtent de bonne-foi à ſes impreſſions, de ſe garantir d'un attachement immodéré aux biens ſenſibles, & de prendre occaſion même des petits dégoûts qui accompagnent ou qui ſuivent toûjours leur poſſeſſion, pour redoubler l'ardeur qui les fait tendre ſans ceſſe à celle d'un bonheur plus ſolide. En un mot, le Chrétien trouve dans les plaiſirs qu'il ſe procure par l'uſage des biens paſſagers du monde, une raiſon d'en déſirer de plus parfaits. Il en craint peu la perte, parce qu'il compte ſur un dédommagement certain. Il les regarde comme un eſſai de ceux qui l'attendent dans un état moins ſujet à changer ; & cette diſpoſition, dans laquelle il eſt ſoutenu par les ſecours intérieurs de

de la Religion, lui fait conſerver cette paix & cette égalité d'ame dont la ſeule Philoſophie ne donne que l'ombre, & qui eſt déja comme une anticipation du bonheur auquel il aſpire. Mais ce qui fait plus d'honneur à la Religion, & qui prouve invinciblement la force divine de ſon ſecours, c'eſt qu'au lieu de cette lenteur avec laquelle la raiſon & la nature parviennent à former leurs habitudes, elle fait trouver tout d'un coup autant de douceur & de facilité dans l'exécution de ſes maximes, que ſi l'on n'avoit point eu d'autre exercice pendant toute ſa vie. Nous eumes, Fanny & moi, l'occaſion de faire bientôt cette heureuſe expérience.

Nous n'avions rien appris de Madame Lallin depuis ſon évaſion. Drink m'avoit confié l'ordre que mon Epouſe lui avoit donné ſecretement, de s'informer du chemin qu'elle avoit pris, & d'employer tous ſes ſoins pour découvrir le lieu de ſa retraite. Je con-

connoiſſois trop bien Fanny, pour l'avoir ſoupçonnée de quelque autre vûë que celle d'une généreuſe compaſſion; mais je ne me ſerois pas imaginé non plus, qu'après avoir fait pluſieurs démarches inutiles pour ſuivre un ſentiment ſi noble, & remplie d'ailleurs de tant d'autres idées qui l'avoient occupée ſans ceſſe, elle eût pû trouver place pour un ſouvenir que rien ne l'obligeoit de conſerver. Cependant elle vint un jour à moi, avec une lettre de Drink, qu'elle avoit reçûë de Saint-Clou, & me prévenant par un diſcours fort tendre, elle me pria, pour concluſion, de lui accorder la liberté de rendre quelque ſervice à une malheureuſe femme qui s'étoit punie trop rigoureuſement des injuſtices de la fortune. J'avois peine à comprendre ſon deſſein, lorſque m'ayant expliqué la triſte ſituation où Madame Lallin s'étoit réduite, elle me propoſa de la rappeller auprès de nous, & de lui rendre notre confiance avec une eſti-

me

me qu'elle n'avoit jamais mérité de perdre. Le hazard avoit fait découvrir à Drink, ce qu'il avoit cherché long-tems ſans ſuccès. Mon nom s'étant répandu, depuis nos dernieres avantures, parmi quelques Anglois qui avoient fréquenté la Cour de Madame, il étoit paſſé juſqu'en Angleterre, où l'un de mes plus anciens ennemis ne l'avoit pas entendu ſans ſurpriſe. C'étoit John Will, le Perſécuteur du Vicomte d'Axminſter, & le Tyran de Madame Lallin. Ce perfide étoit dans un âge où le remord commence à expier les déreglemens d'une longue vie. Un ſimple repentir ſuffiſoit peut-être pour l'acquitter envers le Ciel des chagrins qu'il avoit cauſez à Mylord Axminſter & à ſa famille; mais il devoit d'autres réparations à Madame Lallin, qu'il avoit trompée cruellement ſous l'ombre du mariage, & dont le bien étoit reſté entre ſes mains lorſqu'elle avoit pris le parti de ſe délivrer de ſa tyrannie par la fuite. Il ne douta point qu'elle

qu'elle n'eût trouvé le moyen de me rejoindre, ou qu'en passant en France, il n'apprît de moi ce qu'elle étoit devenuë. Son espérance étoit de gagner son cœur par des soûmissions, & de l'engager à prendre chez lui le rang & le titre qu'elle y avoit acquis par ses malheurs. Il se rendit à Saint-Clou. J'en étois parti. Mais Drink, que j'y avois laissé après moi, lui donna les informations qu'il désiroit, jusqu'au moment du moins où les obscuritez de notre propre sort l'avoient portée à s'éloigner volontairement de ma maison. S'il ne put lui procurer d'autres éclaircissemens, il lui fit entendre, qu'étant partie avec peu de commoditez pour une longue route, elle ne pouvoit être fort éloignée de Paris.

Cette récherche devint l'unique occupation de Will, & lui réussit plus heureusement qu'à Drink, qui n'avoit pû s'y livrer entierement. Une Angloise, à qui l'habitude que Madame Lallin s'étoit formée de vivre avec des Femmes

de

de notre Nation, faiſoit comme une néceſſité de donner ſa confiance, ſe trouva heureuſement liée avec quelques Amis de John Will. Il apprit d'eux, que notre malheureuſe fugitive avoit paſſé quelques jours chez cette fidèle Amie, & que s'étant retirée dans le Couvent de Haute-bruyeres, qui eſt à quelques lieuës de Paris, elle n'avoit pas ceſſé d'entretenir un commerce intime avec elle. Mais avec peu de reſſource du côté de la fortune, elle ſe voyoit forcée, pour ſubſiſter dans une maiſon où ſa dépenſe auroit bientôt ſurpaſſé ſes richeſſes, de ſe réduire au rang de cette eſpece de domeſtiques, à qui l'on adoucit l'humiliation de leur état par le titre de *Sœurs Converſes*. Will avoit demandé à la voir ſous un nom moins capable de l'effrayer que le ſien. Elle l'avoit reçû avec horreur, & dans la confuſion qu'il avoit reſſentie de ſes reproches, il étoit revenu à Saint-Clou ſans avoir eu la force d'y répondre.

Drink

Drink nous marquoit tout à la fois, & la demeure de Madame Lallin, & les propositions de Will. Mon Epouse, pour qui la perfidie avoit toûjours été le plus affreux de tous les crimes, trouvoit Madame Lallin aussi à plaindre de n'avoir rien de plus heureux à espérer que les offres de Will, qu'elle l'étoit par la triste situation de sa fortune. Quelle confiance pouvoit-elle prendre au plus trompeur de tous les hommes? & la Religion même donne-t-elle des motifs de sécurité contre les artifices d'un Traître? Cette consideration toucha si puissamment Fanny, que venant à s'attendrir encore par la misere d'une femme à qui elle reconnoissoit enfin que nous devions moins de haine que de pitié, elle venoit me demander grace pour elle, & me donner un exemple de générosité qu'elle me pressa de suivre.

Je l'arrêtai. Mon cœur n'avoit point de violence à se faire, puisque loin de nourrir le moindre

dre reſſentiment contre Madame Lallin, j'avois toûjours rendu juſtice à ſes intentions, & je lui pardonnois de bonne-foi tous nos malheurs. Mais en applaudiſſant aux généreuſes inclinations de Fanny, je craignois de bleſſer la prudence, par une facilité trop prompte à les ſuivre. Il faloit d'autres témoignages que celui de Will & qu'une lettre de Drink, pour juſtifier une démarche dont je croyois ſentir toute l'importance. En conſiderant même le véritable intérêt de Madame Lallin, je ne voyois point qu'elle dût marquer tant de répugnance à recevoir les ſoûmiſſions d'un homme qui revenoit à elle par la voye du repentir. Et quelque opinion qu'il en falût prendre, je me croyois obligé du moins de ne m'en rapporter qu'à mes propres yeux. Ainſi, ſans rejetter abſolument les inſtances de mon Epouſe, je lui fis approuver la réſolution que je pris, d'engager Will & Madame Lallin à ſe rendre à Roüen, pour examiner de con-

concert ce que leur intérêt & le mien pouvoit nous permettre. Madame Riding, que j'attendois inceſſamment, fut chargée, par une lettre que je lui écrivis le même jour, de prendre Madame Lallin à Haute-bruyere. Malgré tous ſes projets de retraite, je ne doutai point qu'une invitation de la part de Fanny & de la mienne, ne la diſpoſât ſur le champ à ſe mettre en chemin. J'avois écrit, d'un autre côté, au Recteur du College, pour le prier de faire partir mes Enfans, ſous la conduite de ce Gouverneur dont il m'avoit tant vanté le zèle & la ſageſſe. Tout s'arrangeoit ainſi pour mon paſſage en Angleterre, & j'avois déja fait embarquer à Dieppe la plus grande partie de mes équipages.

J'étois dans l'attente des ſeules perſonnes dont l'abſence retardoit mon départ; & Mylord Clarendon étendant les bons offices de l'amitié à tous mes beſoins, s'occupoit à me donner des lumieres

sur le caractère & les intérêts de ceux qui gouvernoient à la Cour de Londres, lorsqu'on nous annonça un jour la visite du Duc de Montmouth. Il étoit sans éclat & presque sans suite, mais il fut reconnu des domestiques du Comte, qui l'avoient vû si souvent chez leur Maître. Nulle raison ne devoit plus me donner d'éloignement pour sa personne, & dans le dessein où j'étois de quitter la France, il sembloit au contraire que son amitié pouvoit me devenir utile. Je m'imaginai, qu'après avoir employé quelque tems à pleurer la perte de ma Fille, il venoit rendre à Fanny les devoirs communs de la politesse. Cette conjecture étoit juste, mais elle ne comprenoit pas tous ses motifs, ni même tous ses prétextes.

Après avoir satisfait à l'usage, par un compliment qui parut renouveller sa douleur, il me prit à l'écart, & me vantant beaucoup son amitié, il m'annonça

une

une disgrace qui m'alloit mettre dans la nécessité, me dit-il, de faire promptement le voyage de Londres. Préparé à toutes sortes d'évenemens, comme je l'étois dans ma nouvelle ferveur, j'entendis cet exorde sans émotion, & je lui répondis, que j'étois heureusement à la veille de partir avec toute ma famille. Il parut plus ému que moi de ma réponse, & je crus remarquer du moins qu'elle étoit contraire à son attente. Cependant, après en avoir affecté une satisfaction qu'il ne ressentoit pas, il m'apprit que Monsieur & Madame de L * * *, dans l'embarras où ils étoient pour me communiquer une nouvelle tout-à-fait chagrinante, s'étoient addressez à lui, par une lettre où ils se plaignoient amèrement d'avoir perdu le titre qui les avoit mis en possession de l'héritage de Mylord Axminster. Ils ne pouvoient soupçonner de ce vol que la malheureuse Cortona, pour la-

quelle ils avoient eu long-tems une confiance aveugle, & dont ils n'avoient pas ignoré la juſte punition. Mais dans quelques mains que fût tombée cette Piéce, le plus grand mal, ajoutoient-ils, venoit des héritiers de Mylord Tervill, qui ayant trouvé apparemment le moyen de la retirer, commençoient à s'en prévaloir, pour leur diſputer des biens dont leur Pere avoit été en poſſeſſion l'eſpace de trente ans. En effet, quelque injuſtice qu'il y eût à porter leurs prétentions ſur l'héritage d'autrui, il ſembloit que dans l'abſence de l'Héritier légitime, ils eûſſent plus de droit que deux Etrangers, ſur un bien qui avoit été conſervé ſi long-tems dans leur famille. Je pris la choſe auſſitôt dans ce ſens, & malgré l'air d'importance que le Duc de Montmouth avoit donné à ſon récit, je me figurai que la préſence de Fanny & de mes Enfans ſuffiroit pour diſſiper toutes les difficultez. Ce

Ce n'étoit pas la penſée du Duc, qui avoit formé ſur cet incident deux eſpérances dignes de ſa légereté & de ſa préſomption. Le Portrait de Fanny, joint dans un même Tableau à celui de ma Fille, avoit ſervi non ſeulement à le guérir de ſa douleur, mais encore à lui inſpirer une nouvelle tendreſſe, qui étoit devenuë, en peu de jours, la paſſion dominante de ſon cœur; ou plutôt ayant été prévenu, comme je l'ai fait remarquer, d'une ardeur preſqu'égale pour la mere & pour la fille, ſes déſirs, qui s'étoient réunis ſur Cécile, reprirent impétueuſement leur cours vers Fanny. Il avoit vû peu d'apparence de les ſatisfaire, & peut-être avoit-il paſſé quelque tems à les combattre. Mais la priere qu'il avoit reçûë de Monſieur de L***, étoit une ouverture ſi favorable, que dans les principes de galanterie qui regnoient alors en Angleterre comme à Paris, il avoit pris le parti de ne le pas negliger. Il ſe promettoit

mettoit donc, que la disgrace qu'il m'avoit communiquée m'engageroit non seulement à faire le voyage de Londres, mais à me lier avec lui plus étroitement que jamais, par le besoin que j'aurois de sa protection; & que la liberté que mon Epouse ne pourroit lui refuser de la voir familierement pendant mon absence, lui donneroit mille occasions de satisfaire son amour.

Quoique l'approche de notre départ, & la froideur avec laquelle je reçûs ses offres de services dans une affaire où je les croyois inutiles, eût rabattu tout d'un coup une partie de ses espérances, il ne perdit pas celle de faire du moins connoître ses sentimens à Fanny. L'habitude qu'il avoit euë de vivre chez Mylord Clarendon, pendant le séjour qu'il avoit fait à Roüen, lui donnoit la liberté de lui demander pendant quelques jours un azile. Sa passion y prit de nouvelles forces, par la présence continuelle

de

de ce qu'il aimoit. Bientôt elle n'eut plus le pouvoir de se déguiser. Le Comte & toute sa maison s'en apperçurent à mille marques. Fanny & moi, nous fumes les seuls à qui cette idée ne se présenta point. J'étois livré sans cesse à des méditations si sérieuses, qu'elles me laissoient peu d'attention pour la conduite d'autrui, & Fanny, dans le mélange de tristesse & d'affaires où elle étoit, à la veille de notre départ, n'étoit pas plus capable d'ouvrir les yeux sur une folie qu'elle auroit mépriſée quand elle s'en seroit apperçuë.

Mylord Clarendon, à qui notre repos étoit aussi précieux qu'à nous-mêmes, s'allarma sérieusement d'un excès de securité dont il craignit les consequences. L'ancienne connoissance qu'il avoit du caractère du Duc, étoit pour lui une aussi forte raison de défiance que tout ce que je lui avois raconté de nos dernieres avantures. Il prit un moment où j'étois seul

avec Fanny, pour nous découvrir ſes inquiétudes. A des Amis moins fidèles & moins vertueux, nous dit-il, je ferois peut-être difficulté de donner un avis, dont le ſuccès ſeroit plus incertain. Mais vous connoiſſant ſi bien, continua-t-il, en s'addreſſant à mon Epouſe, je ne riſque que de m'attirer trop de reconnoiſſance pour une foible marque de mon zèle. Et nous expliquant toutes les obſervations qu'il avoit faites ſur la paſſion du Duc, il nous fit craindre que cette extravagance ne devînt funeſte en effet pour notre tranquillité. Les exemples n'en étoient pas éloignez. C'eſt une fureur, reprit le Comte, & votre expérience a déja dû vous perſuader, que toutes ſes paſſions ne méritent jamais un autre nom. Je lui vois paſſer des nuits entieres, ajouta-t-il, à ſe promener ſous vos fenêtres, avec une agitation qui m'a quelquefois fait trembler des entrepriſes qu'il pouvoit former contre votre vertu. Je ne

me

me ſuis raſſuré que par la précaution que j'ai priſe de faire veiller autour de vous quelques gens de confiance. Je ſuis informé, reprit encore le Comte, qu'il a votre Portrait ſur une eſpece d'Autel, dans le cabinet le plus ſecret de ſon apartement, & qu'il y paſſe tout le tems qu'il ne peut paſſer auprès de vous. Je ne ſçais où il vous a fait ce vol; mais vous comprenez bien que je ne vous l'aurois pas découvert avec cette liberté, ſi je n'étois ſûr qu'il l'a fait ſans votre participation.

Nous remerciames vivement ce cher Ami d'un témoignage de zèle ſi pur & ſi conſtant. Je lui appris dans quelles circonſtances le Duc s'étoit ſaiſi du Portrait. Il étoit plus facile de le retirer adroitement de ſes mains, lorſque nous ſçavions dans quel lieu il le tenoit renfermé, que de nous délivrer des importunitez dont nous étions menacez par ſa paſſion. L'ordre fut donné ſur le champ à quelques

Domeſtiques, de lui enlever ſon Idole dans quelque moment du jour. A l'égard de ſes ſentimens, s'il n'étoit pas au pouvoir de Fanny de les détruire, & ſi la bienſéance l'obligeoit même à feindre de les ignorer, auſſi longtems qu'ils ne le feroient point ſortir des bornes du reſpect, nous penſames comme elle, qu'à la moindre declaration qu'il lui en feroit ouvertement, elle devoit punir ſa temérité, par une réponſe qui le couvrît de confuſion. Mylord Clarendon avoit d'abord été d'avis, que ſans attendre de ſa bouche des explications qui la mettroient dans quelque embarras, elle pouvoit prendre droit de diverſes extravagances qui avoient éclaté à la vûë des Domeſtiques, pour lui en faire publiquement un reproche. Mais c'étoit eſpérer de mon Epouſe plus de hardieſſe qu'elle n'en étoit capable; & la plaignant même de la violence qu'elle auroit à ſe faire pour s'armer d'une juſte

juſte fierté dans l'occaſion, je fis convenir Mylord, qu'elle ſouhaitoit avec raiſon d'attendre qu'elle ſe vît forcée de parler.

Cependant la voye que prit le Duc pour lui faire l'ouverture de ſes ſentimens, fut ſi adroite & ſi reſpectueuſe, que c'eût été pour elle un autre ſujet d'embarras, ſi le Ciel n'eût pris ſoin lui-même de conduire cette avanture au plus heureux dénouement. On ſaiſit un moment ſi favorable pour enlever le Portrait, que les ſoupçons du Duc n'ayant pû tomber ſur perſonne, ſa préſomption lui fit croire qu'il n'y avoit que Fanny qui eût oſé lui cauſer une mortification ſi cruelle; ou peut-être ne feignit-il d'en être perſuadé, que pour ſe procurer l'occaſion de lui faire l'ouverture qu'il méditoit depuis long-tems. Il prit le parti de lui addreſſer ſes plaintes dans une lettre. Le tour en étoit ſi naturel, qu'on l'auroit cru ſincerement affligé de la néceſſité

ceſſité où il étoit de s'expoſer à ſon reſſentiment : mais lorſqu'il ſe faiſoit aſſez de violence pour étouffer au fond de ſon cœur une paſſion funeſte, & qu'il vouloit être toute ſa vie la victime d'un reſpect ſans exemple, n'avoit-il pas droit de l'accuſer de cruauté, elle qui le privoit de l'unique conſolation à laquelle il bornoit tous ſes déſirs ? Etoit-ce de ſa main qu'il tenoit ce cher Portrait ? Hélas ! c'étoit un bonheur auquel il n'avoit jamais oſé prétendre. Pourquoi donc lui ravir ce qu'il ne devoit qu'au hazard ? L'accuſoit-on de l'avoir profané par quelque indiſcrétion, ou de ne l'avoir pas aſſez religieuſement adoré ? Enfin, ſous prétexte de vouloir ſe réduire éternellement au ſilence, & de ne rien déſirer au-delà du bien dont il demandoit la reſtitution, il faiſoit une peinture plus vive de ſa paſſion, que s'il n'eût point affecté de la déguiſer ſous ce voile. Sa lettre

tre fut remiſe à Fanny par un Inconnu, qui feignit de l'avoir apportée de Roüen. La lecture qu'elle en fit au Comte, avant que de me la communiquer, fut une précaution qu'elle crut devoir à ma tranquillité. Ils me l'apporterent enſemble. Nous étions à raiſonner ſur cet incident, lorſqu'on nous avertit que mes Enfans arrivoient de Paris avec leur Gouverneur; & leur empreſſement étant auſſi vif que le nôtre, ils ſe préſenterent à nos yeux au même moment.

Tandis que leur Mere les recevoit de mes bras, où je les avois tenus ſerrez fort longtems, je jettai les yeux ſur leur Gouverneur, qui étoit demeuré modeſtement quelques pas derriere eux. L'opinion qu'on m'avoit donnée de ſon mérite, & la reconnoiſſance que je devois à ſes importans ſervices, me faiſoient déja chercher dans moi-même par quelle recompenſe je devois payer ſon zèle, ou par quelles offres je pouvois parve-

nir à me l'attacher tout-à-fait. Je croyois reconnoître dans sa lenteur à s'approcher, ce désintéressement & cette modestie dont le Pere Recteur du College m'avoit fait tant d'éloges. Sa physionomie étoit un peu défigurée par un défaut naturel; il ne voyoit que d'un œil; & l'autre, trop foible, m'avoit-on dit bien des fois, pour soutenir la lumiere, étoit perpétuellement couvert d'une large emplâtre, qui lui cachoit presque la moitié du visage. Mais cette légere disgrace étoit réparée par une contenance fort noble, & par d'autres avantages qui faisoient trouver sa figure intéressante au premier coup d'œil. Mille personnes, que j'avois vûës dans le cours de ma vie, pouvoient avoir avec lui quelque ressemblance; ainsi, quoique j'eusse cru démêler d'abord quelques-uns de ses traits, je ne m'arrêtai point à chercher dans ma mémoire ce qui pouvoit y rester d'une impression si vague.

Impatient de le voir tarder encore à s'avancer, je fis moi-même

me quelques pas vers lui, en lui tendant les bras avec un reproche tendre de sa froideur. Me croyez-vous, lui dis-je, insensible à tout ce que je vous dois ? Ou vous imaginez-vous que vos soins généreux ayent pû me demeurer aussi inconnus que votre personne ? Vous avez rendu service, ajoutai-je en l'embrassant, à des cœurs capables de reconnoissance, & je commencerois pour la première fois à me plaindre de vous, si vous ne faisiez pas fonds sur mon estime & mon amitié. Il reçut mes embrassemens en se courbant de la moitié du corps, & lorsque je le pris par la main pour le présenter à Mylord Clarendon & à mon Epouse, il me dit d'une voix basse & embarassée quelques mots, dont je n'entendis que les derniers : c'étoient des instances pour m'engager à sortir un moment avec lui.

Quoique je ne comprîsse rien à ce mystère, je ne balançai point à le satisfaire. Me figurant même qu'il avoit peut-être quelque

faveur

faveur preſſante à me demander, je lui dis en marchant, que je m'eſtimois fort heureux s'il pouvoit me donner l'occaſion de commencer notre connoiſſance par quelque ſervice qui répondît à mes déſirs. A peine fûmes-nous ſans témoins, qu'il me pria d'arrêter, & levant le maſque qui lui changeoit le viſage, il me demanda d'un ton timide & d'un air humilié, ſi je reconnoiſſois le miſerable Gelin.

Il profita de la ſurpriſe qui m'ôta la voix pendant quelques momens, pour me proteſter en peu de mots, que s'il ne s'étoit pas rendu plus utile à mon ſervice, c'eſt qu'il avoit ignoré à quel uſage ſes forces & ſa vie même pouvoient être employées. Et quant à la reconnoiſſance dont il venoit d'être aſſez heureux, me dit-il, pour m'entendre prononcer le nom, il ne m'en demandoit point d'autre, que d'oublier les outrages qu'il m'avoit faits.

Je me garderai bien ici de faire honneur à la nature, d'un des plus grands

grands miracles de la grace. Après la pésanteur qui avoit arrêté ma bonté naturelle dans la visite que j'avois reçûë de Gelin à Saint-Clou, & qui m'avoit fait même regarder comme un effort insigne, la patience avec laquelle j'avois prêté l'oreille à ses remords, je n'attribuerai jamais le changement que j'éprouvai tout d'un coup, à une autre Puissance que celle qui gouverne les cœurs. La grandeur d'ame ira jusqu'à faire mépriser la vengeance; mais elle ne fera jamais accorder de la tendresse à un ennemi cruel, pour prix du repentir. En voyant Gelin humilié devant moi, attendri même & revenu au devoir, comme il ne pouvoit m'en rester aucun doute après une si longue & si constante expiation de ses fautes, je ne pensai qu'à l'embrasser avec toutes les marques d'affection que je crus capables de relever son courage. Que le passé, lui dis-je dans le mouvement de mon cœur, sorte pour jamais de votre mémoire & de la mienne.

Je

Je n'en veux plus rappeller que les premières raiſons que j'ai euës de vous eſtimer. Et lui promettant mon amitié auſſi long-tems qu'il conſerveroit le même goût pour la vertu, j'ajoutai, dans l'impreſſion qui me reſtoit de ſes ſervices, qu'une manière ſi noble de réparer ſes offenſes, m'inſpiroit plus d'admiration qu'elles ne m'avoient jamais cauſé de haine. Il paroiſſoit penétré de joye; ſon ſilence, & l'ardeur avec laquelle il ſerroit mes mains, m'apprenoient mieux ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, que toutes ſes expreſſions.

Je voulus ſçavoir ce qui l'avoit empêché de ſe faire connoître à mon Epouſe, & s'il doutoit qu'elle ne fût auſſi ſenſible que moi, au plaiſir de le revoir vertueux. Il me confeſſa, que ne s'étant point attendu à paroître devant elle au premier moment de ſon arrivée, il avoit été déconcerté de ſa préſence. Venez, venez, lui dis-je, en le traînant par la main, & ne croyez pas Fanny moins capable que moi de diſtinguer les ſentimens

mens d'une véritable vertu. Je le forçai de rentrer avec moi dans l'apartement. Il détournoit encore le visage, tandis que je l'annonçois à mon Epouse, sous le titre de tous les services qu'il nous avoit rendus. C'est votre libérateur, lui dis-je, dans un péril que Mylord a partagé avec vous, & dont il m'a repété mille fois, que vous ne seriez point sortie sans son secours; c'est le fidèle gardien de vos deux fils. Il n'a menagé sa vie, ni pour vous, ni pour eux. Et ne m'appercevant point, que dans la situation où il étoit, déguisé d'ailleurs par une grande perruque, elle commençât encore à le reconnoître; c'est Gelin, si vous l'ignorez, ajoutai-je, en levant plus haut la voix; c'est un Ami généreux & fidèle, à qui nous devons tous deux la conservation de tout ce qui nous est cher.

Un mouvement mêlé de surprise & de frayeur que je vis faire aussi-tôt à Fanny, me fit douter un moment de l'accueil qu'il devoit attendre d'elle. Mais se

se tournant vers moi, & paroissant consulter mes yeux: S'il est tel que vous le représentez, me dit-elle, je ne balance point à prendre pour lui les sentimens dont vous me donnez l'exemple. Ces deux mots, prononcez avec les graces qui n'abandonnoient jamais cette chere Epouse, rendirent la vie & l'assûrance à Gelin. Il mit un genouil à terre, pour lui exprimer le transport de sa joye. Son compliment fut court, & parlant de la reconnoissance éternelle qu'il alloit emporter, il paroissoit disposé à nous quitter sur le champ. Mais après lui avoir promis mon amitié, je ne crus point qu'un simple oubli de ses fautes en fût une marque suffisante. Si le pardon étoit dû à son repentir, je devois une juste recompense à ses services. Vous ne nous quitterez point, lui dis-je; je ne consentirai jamais à vous perdre, lorsque je vous retrouve aimable & vertueux. Ma fortune me met en état de faire quelque chose

choſe pour la vôtre. Le déſir de lui aſſûrer une vie douce & heureuſe m'avoit déja fait penſer à lui offrir une retraite en Angleterre dans quelqu'une de mes Terres. Il ſe fit preſſer pour ſe rendre à mes offres. Mais les inſtances du Comte de Clarendon & de Fanny acheverent de le vaincre.

Je regardai comme une nouvelle preuve de l'honnêteté de ſes ſentimens, l'air libre & familier qu'il ne tarda point à reprendre, auſſi-tôt qu'il nous crut perſuadez de la ſincerité de ſon repentir. Ma curioſité me fit ſouhaiter, d'apprendre comment il avoit pû s'introduire au College, & mériter les témoignages que le Pere Recteur m'avoit rendus de ſon caractère. Il ne nous déguiſa rien. Dans les ſecours, me dit-il, que la ſeule compaſſion lui avoit fait rendre au Malheureux qui étoit mort à Ruel de ſes bleſſures, il avoit été frappé des ſentimens de pieté qu'il lui avoit vûs aux derniers momens de ſa vie. Ce

ſpec-

ſpectacle & les autres circonſtances de ſa mort, avoient fait tant d'impreſſion ſur lui, que l'image qu'il en avoit emportée l'ayant accompagné fort longtems, elle l'avoit enfin déterminé à profiter de cet exemple pour regler ſa conduite par les maximes de la Religion. Quoique Proteſtant, les diſpoſitions d'un homme qu'il avoit vû mourir dans des principes oppoſez aux ſiens, lui avoient fait naître des embarras dont il n'avoit jamais eu l'idée. Il s'étoit attaché quelque tems à l'étude, & ſes difficultez ne faiſant qu'augmenter, il avoit pris le parti de chercher des lumieres, dans un Corps dont il s'étoit formé une opinion favorable, depuis le témoignage que le Malheureux de Ruel avoit été forcé de lui rendre en mourant. Il s'étoit addreſſé au Recteur du College, qui avoit diſſipé heureuſement tous ſes doutes. Mais ne s'étant pas borné à lui éclairer l'eſprit, il avoit porté la lumiere juſques dans le fond de ſon cœur, en lui faiſant ſentir la néceſſité

ceſſité de remplir les devoirs dont le Ciel lui accordoit la connoiſſance. C'étoit ce vertueux Jéſuite, qui, ſur l'expoſition de ſes remords, lui avoit conſeillé de ſe faire un mérite aux yeux du Ciel, des ſervices qu'il pouvoit me rendre. Il avoua que l'état de ſa fortune lui avoit fait regarder auſſi cette propoſition comme un avantage; mais que ſi j'en jugeois néanmoins par ſes vrais ſentimens, ſa principale vûë avoit été de réparer le mal qu'il m'avoit cauſé, & de mériter l'oubli de ſes fautes, ſans s'être jamais flatté de l'heureux retour que je venois de lui accorder à mon eſtime.

Cette noble franchiſe alloit me faire redoubler des careſſes auxquelles je le voyois ſi ſenſible. Mais l'ouverture d'une ſcéne beaucoup plus intéreſſante m'appella dans la cour du Comte, où l'on vint m'avertir que Madame Riding arrivoit avec le Cercueil de Cécile. Je défendis à mes gens, qui m'avoient donné ſecrete-

cretement cet avis, de le faire éclater avant mon retour: mon espérance étoit de menager les larmes de Fanny, qu'un spectacle si triste alloit infailliblement renouveller. Je sortis seul. Madame Riding, qui étoit déja descenduë de sa voiture, vint tristement à ma rencontre. Quoiqu'accoûtumée, par un usage de plusieurs semaines, à la vûë du précieux dépôt qu'elle m'apportoit, elle ne put me revoir sans un serrement de cœur qui lui ôta la force de parler entre mes bras. J'attendois Madame Lallin avec elle. Je ne vis paroître qu'un homme âgé qui lui donnoit la main, & que je reconnus aisément pour le Capitaine Will. Ce titre échape à ma plume, parce que c'est le seul sous lequel je le connoissois encore. Mais ayant fait sa paix avec la maison Royale, les services qu'il avoit continué de rendre à l'Etat, l'avoient élevé au rang de Vice-Amiral, & je fus surpris de le voir revêtu de l'Ordre de Bath que le Roi avoit joint à cette recompense.

Il

Il m'aborda timidement. Son discours fut un humble aveu de l'horrible trahison par laquelle il s'étoit déshonoré. Mais les plus justes ressentimens, me dit-il, devant ceder au repentir, il se flattoit que le sien feroit impression sur mon cœur, & que sa honte me tiendroit lieu de réparation. Je lui épargnai la suite d'une confession si humiliante, & lui tendant les bras ; Vous devez être tranquille, lui dis-je, si la paix de votre cœur dépend de moi. Je vous pardonne. Cette assurance ne me coûta point d'effort. Une supériorité d'ame, qui étoit l'effet sensible de mes nouvelles lumieres, me faisoit regarder tous les maux qui m'étoient venus de la part des hommes, comme des désordres qui leur avoient nui plus qu'à moi ; & lorsque je les verrois revenir à eux-mêmes, par le repentir de leurs offenses & par le goût de la vertu, j'étois disposé à m'en réjouïr pour leur intérêt, beaucoup plus que pour le mien. Je louai le Vice-Amiral de l'intention où j'avois appris qu'il é-

toit de faire une juſte réparation à l'honneur de Madame Lallin; & je demandai à Madame Riding, pourquoi je ne la voyois pas avec elle? Ils m'apprirent, que toutes les inſtances par leſquelles ils s'étoient efforcez de lui faire quitter ſon Couvent, n'avoient pû l'ébranler. Elle avoit rejetté conſtamment les offres de Will, & lorſqu'il avoit fait valoir les engagemens qu'il avoit pris avec elle, ſa réponſe avoit été, que s'il faiſoit ſon devoir en s'offrant à les exécuter, elle n'étoit obligée par aucune loi de répondre à ſes déſirs, elle dont il avoit forcé la volonté par une affreuſe tyrannie. Madame Riding avoit eu la complaiſance de l'aller ſolliciter elle-même à Hautebruyere. La ſituation où elle l'avoit trouvée, l'avoit attendrie; triſte, pauvre, & comme abandonnée. Elle n'avoit pû tirer d'elle que des regrets touchans, d'avoir ſervi d'inſtrument à la malignité de mon ſort, pour me cauſer les plus cruels chagrins qu'il m'eût jamais fait eſſuyer. Elle ne ſe pardonnoit

pas

pas d'avoir percé le cœur à ſon Ami, & d'avoir accablé de maux ſon Bienfaiteur. Enfin, dans la réſolution invariable où elle étoit de s'en punir volontairement tout le reſte de ſa vie, elle me conjuroit d'oublier des malheurs & des fautes qu'elle n'oſoit me prier de pardonner. Madame Riding étoit chargée de tenir le même langage à mon Epouſe, & de lui rendre une lettre de ſa main, qui n'étoit qu'une repétition de ſes excuſes & de ſes regrets. Will, plus touché que jamais de ce récit, me ſupplia, les larmes aux yeux, d'employer tout le pouvoir que mes bienfaits m'avoient donné ſur elle, pour la faire entrer dans d'autres ſentimens. Je ne connoiſſois rien de plus preſſant que les efforts qui m'avoient déja mal réuſſi ; & commençant à craindre que Fanny ne ſe défiât du ſujet de mon abſence, avant que j'euſſe pris certaines meſures, je le priai de ſuſpendre un moment ſon impatience.

A l'aide de quelques domeſtiques fidèles, que je fis appeller ſans bruit, j'écartai ceux dont je

craignois l'indiscrétion ; & faisant approcher la voiture d'une porte derobée, je donnai ordre que le Cercueil de ma fille fût déchargé secretement, & transporté dans une Salle que je croyois peu fréquentée de mon Epouse. Je commençois à me repentir de la résolution que j'avois prise de le faire transporter en Angleterre, ou du moins d'en avoir donné la connoissance à Fanny. Ce qui m'avoit paru nécessaire pour modérer les premiers transports de sa douleur, ne me paroissoit plus propre qu'à les renouveller. Cependant je me flattai, qu'en voyant arriver Madame Riding sans le triste monument qu'elle nous avoit apporté, elle pourroit s'occuper uniquement de la satisfaction de revoir son Amie, & perdre tout-à-fait de vûë ce qui ne pouvoit servir qu'à les affliger l'une & l'autre. Il ne m'auroit pas été difficile de lui derober la vûë du Cercueil dans le vaisseau, & de le faire transporter sans sa participation dans nos Terres de Devonshire.

Mais

Mais je rendois peu de justice à la vertu de Fanny, lorsque je la croyois capable de perdre en un moment la constance & la résignation qu'elle s'étoit efforcée d'acquerir. Les larmes qu'elle avoit encore à répandre, n'étoient plus celles d'une Mere foible & passionnée, qui cede aux premiers mouvemens de la nature, & qui n'a point d'autre raison de pleurer, que le sentiment d'une aveugle douleur. C'étoit le fruit des reflexions dont elle se nourrissoit continuellement, sur la misere de la condition humaine, & sur l'éloignement d'un meilleur sort, qui devoit nous réunir quelque jour avec sa fille, dans le sein même du bonheur. Elle fit un accueil tendre à son Amie. Elle lut la lettre de Madame Lallin, & marquant de l'admiration pour ses sentimens, elle conseilla, d'un air tranquille, au Vice-Amiral, de laisser à cette femme infortunée le repos qu'elle paroissoit désirer. Ensuite me proposant de lui assûrer, avant notre départ, une pension qui pût la faire honnête-

ment subsister, elle ne rompit cet entretien, qu'après avoir reglé avec moi la somme, & les moyens de la lui faire payer régulierement. Je m'imaginois déja que l'idée du Cercueil étoit effacée de sa mémoire; mais au moment que je la croyois occupée d'une autre reflexion, elle me pria, d'un ton si ferme & si pressant, de lui faire voir les restes de sa fille, que je ne pus résister à ses désirs. Toute l'assemblée s'empressa de l'accompagner dans cette triste visite, & le Duc de Montmouth, qui étoit venu nous joindre dès l'arrivée de mes Enfans, ne fut pas le plus lent à la suivre. C'étoit à lui qu'elle rapportoit ses vûës, sans les avoir expliquées. Après avoir arrosé quelques momens le Cercueil de ses larmes, elle se tourna vers lui, & lui montrant de la main ce lugubre spectacle, elle en prit occasion de lui addresser un discours si touchant sur l'indécence de ses sentimens, & sur la vanité de ses espérances, que si elle n'éteignit point sa passion dans son cœur, elle se délivra du

chagrin

chagrin d'en eſſuyer plus longtems les marques. La confuſion qu'il en eut, lui fit quitter ſur le champ l'aſſemblée & la maiſon du Comte. Tout le reſte s'étant arrangé au gré de nos déſirs, nous n'eûmes plus d'autre ſoin que de nous préparer à notre départ.

FIN.

Le Manuſcrit de Monſieur Cleveland ne contient que ce qui ſe trouve renfermé dans les ſept Volumes, dont celui-ci fait la concluſion. C'eſt dans cet état que je l'ai reçû de ſon Fils. Mais les évenemens de ſa Vie Chrétienne ont été écrits par ſes Enfans, & ſeront donnez quelque jour au Public.

13233
Winchester
April 1922

E744
P944p
V.6-7